LE MAL ROMANTIQUE

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

La Philosophie de l'impérialisme. — I. — **Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique.** Un vol. in-8° .... 8 fr.

La Philosophie de l'impérialisme. — **II.** — **Apollôn ou Dionysos?** Étude critique sur Frédéric Nietzsche. Un vol. in-8° .... 8 fr.

La Philosophie de l'impérialisme. — **III.** — **L'Impérialisme démocratique.** Un vol. in-8° .... 8 fr.

Littérature et Morale dans le parti socialiste allemand. Essais. Un vol. in-18 .... 3 fr. 50

Études sur Ferdinand Lassalle, fondateur du parti socialiste allemand. Un vol. in-8° .... 7 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, prix Marcellin Guérin.)

CHEZ L. STAACKMANN, LEIPZIG

Peter Rosegger und die Steirische Volksseele. Traduit par J.-B. Semmig. Un vol. in-12 .... 3 marks

CHEZ BARSDORF, BERLIN

Apollon oder Dionysos? Traduit par Th. Schmidt. Un vol. in-8°. 8 marks

Der demokratische Imperialismus. — *Rousseau, Proudhon, Karl Marx.* Traduit par Th. Schmidt. Un vol. in-8° .... 10 marks

Die Romantische Krankheit. Traduit par F. v. Oppeln-Bronikowski. Un vol. in-8° .... 10 marks

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 10439.

LA PHILOSOPHIE DE L'IMPÉRIALISME. — IV.

LE MAL ROMANTIQUE

ESSAI SUR L'IMPÉRIALISME IRRATIONNEL

PAR

ERNEST SEILLIÈRE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1908

Published 28 January 1908.

INTRODUCTION

L'IMPÉRIALISME IRRATIONNEL

L'Impérialisme rationnel, cette théorie morale que nous nous sommes efforcé de définir et de développer au cours des trois premiers volumes de la présente *Philosophie de l'Impérialisme* (1), s'appuie sur l'individualisme, qui est ici-bas la seule force créatrice, mais qu'il importe d'élargir et de corriger tout à la fois par la Raison prévoyante et sagement utilitaire. L'ennemi le plus redoutable d'une pareille règle de vie est aujourd'hui le *romantisme moral,* qui, dans sa pratique et dans ses conseils, d'une part, remplace l'individualisme normal de l'être vivant par un morbide *égotisme* (si l'on nous permet d'emprunter dès à présent au vocabulaire d'un moraliste romantique, Stendhal, le terme pittoresque que nous éclaircirons longuement dans ce livre); d'autre part, substitue à la raison avisée quelque mysticisme aveugle, et aveuglément écouté.

Le romantisme, c'est l'impérialisme irrationnel.

N'est-ce donc pas faire mieux connaître l'Impérialisme

(1) Nous sommes heureux de voir le mot « impérialisme » employé de plus en plus fréquemment en matière philosophique depuis la publication du premier volume de cet ouvrage (1903), malgré les objections qui nous ont été présentées d'abord.

rationnel que de réduire à ses éléments essentiels et de soumettre ensuite à un examen scrupuleux la tendance morale qui en est à peu de chose près l'antithèse? Il est vrai que Spinoza, formulant un magnifique acte de foi dans la vertu logique de l'esprit humain, disait volontiers : « La vérité éclaire elle-même et l'erreur. » Pourquoi donc traiter de l'erreur romantique après avoir exposé la vérité impérialiste? C'est que, par malheur, l'expérience ne confirme guère l'aphorisme du sage Hollandais. Elle démontre tout au contraire qu'on ne doit négliger aucun moyen pour combattre les dangers de l'illusion : il la faut poursuivre dans ses retraites obscures et l'exposer de vive force aux rayons de la vérité. Aussi bien, l'art expérimental de la persuasion, la rhétorique, a-t-elle toujours conseillé à l'orateur public la réfutation de l'adversaire concurremment à l'exposition, à la démonstration de sa propre thèse. Nous nous conformerons, dans les pages qui suivent, à ce conseil d'une prudente psychologie.

I. — L'INSTINCT CONTRE LA RAISON

De nombreux travaux ont été publiés depuis quelques années, en Allemagne et en France, sur l'essence du Romantisme. Il nous parait que tous ont apporté d'intéressantes contributions de détail à l'histoire de ce grand mouvement des esprits mais qu'aucun d'entre eux n'a fourni une vue synthétique qui permit d'en saisir d'un seul coup d'œil les perspectives d'ensemble, d'en expliquer la persistante influence, et d'en prévoir les destinées futures.

Nous sera-t-il permis d'aborder à notre tour un si délicat problème en exposant notre sentiment sur la nature et sur l'évolution de cette maladie de l'âme moderne dont nous contemplons autour de nous les ravages : mal de vieillesse, bien souvent, qui achèvera les individus et les races trop faibles pour réagir contre sa morsure et en éliminer à temps les poisons ; peut-être aussi, pour des tempéraments plus virils et plus sains, mal d'enfance et de jeunesse dont ils sauront triompher quelque jour et qui les laissera passagèrement anémiés sans doute, mais grandis dans l'épreuve, mais vaccinés contre les atteintes possibles d'une analogue contamination.

1. — *Conscient et subconscient.*

Le romantisme, — on l'a dès longtemps remarqué, — est dans son essence une insurrection du sentiment ou plutôt de l'instinct contre la raison. Afin de mieux juger les origines de cette insurrection, les causes de ses premiers succès, les probabilités de son avenir, il importe d'éclairer tout d'abord par les lumières de la science contemporaine la nature réelle et les relations véritables de ces deux puissances distinctes de notre âme : l'instinct ou le sentiment, et l'intelligence calculatrice ou raison. Problème fondamental que les moralistes devraient examiner avant tout autre et qui fut trop souvent esquivé ou même résolu à faux par leur ignorance et par leur prévention.

La psychologie expérimentale nous apprend (1) que

(1) Cette science, pressentie par Taine dans son livre *De l'Intelligence,* et par Hartmann dans sa *Philosophie de l'inconscient,* a fait au cours de ces dernières

l'activité de l'esprit humain s'exerce sous deux formes assez nettement distinctes l'une de l'autre : elle apparaît tantôt comme créatrice et constructive, tantôt comme simplement reproductrice. D'une part, l'être doué de vie est sans cesse contraint, pour survivre et durer, de *s'adapter* au milieu, — presque toujours antagoniste, — au sein duquel il se développe, et cette adaptation se compose d'actes *nouveaux* qu'il faut à chaque instant *improviser*. Ces actes sont des combinaisons *originales et personnelles* d'actes anciens et déjà éprouvés dans leurs résultats ; c'est pourquoi il est permis de les nommer des *synthèses*. Ils forment l'occupation principale de nos facultés supérieures et *conscientes*, de l'intelligence et de la raison.

D'autre part, les opérations anciennes, très fréquemment reproduites, deviennent, par l'effet de l'habitude, *automatiques* et bientôt *inconscientes*, ou plutôt *subconscientes* pour employer le terme aujourd'hui préféré par la science. Dans l'état normal de l'esprit, l'activité créatrice ou synthétique et cette activité reproductrice ou subconsciente (qui est née d'anciennes opérations synthétiques devenues ensuite automatiques par l'accoutumance), s'harmonisent et s'accordent entre elles grâce à une véritable division du travail. La seconde décharge en effet la première d'un grand nombre de soucis absorbants; la première limite la seconde et la discipline au besoin. Remarquons que l'activité synthétique étant bien plus difficile et plus fatigante à pratiquer que l'activité automa-

années des progrès considérables. Sous l'impulsion d'esprits éminents tels que MM. Wundt, Myers, Th. Ribot, A. Fouillée, Bergson, Pierre Janet, Grasset, Georges Dumas, William James, elle a éclairé d'un jour nouveau le mécanisme de notre activité mentale. — Voir en particulier sur ce sujet l'excellent examen d'ensemble de M. Bagot, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1906, *les Résultats de la psycho-physiologie*.

tique, elle est plus fréquemment exercée par les individus les plus mûrs et les mieux doués ; les autres en recueillent alors parfois le fruit par simple imitation. En revanche, le domaine de l'activité subconsciente est infiniment plus considérable, car elle représente, à elle seule, l'expérience passée de l'individu et de l'espèce, tandis que sa collaboratrice ne veille que sur les acquisitions les plus récentes, les moins fixées et les moins stables de l'esprit humain.

L'activité subconsciente de l'esprit, qui se confond à peu près avec la « sensibilité », avec l'*instinct*, exerce donc une influence prépondérante, presque exclusive chez la plupart des êtres vivants, et notre espèce seule possède le privilège de lui superposer un exercice relativement important des facultés supérieures. Encore faut-il remarquer qu'aux degrés les moins élevés de l'évolution humaine, chez le sauvage et le primitif, chez l'homme du peuple encore inculte, chez l'enfant, chez le jeune homme dépourvu d'expérience et de maturité, chez la femme maintenue un peu en arrière de l'homme par une séculaire compression intellectuelle, le subconscient prend une plus grande part à l'activité psychique totale que chez l'homme mûr, civilisé, bien doué. Ses retours offensifs sont plus imprévus, ses exigences plus despotiques et l'on trouve en effet toutes ces natures d'esprits plus volontiers dociles aux suggestions de la morale romantique telle que nous allons la définir : à savoir comme issue de la prépondérance des inspirations subconscientes dans l'âme humaine.

Sans doute chez tous les êtres et jusque chez les plus capables d'activité raisonnée, le subconscient parle haut dans les moments d'émotion, d'enthousiasme, de danger.

L'on voit même en pareilles circonstances les facultés conscientes abdiquer entièrement entre les mains de l'Instinct, et l'homme demande pour un moment à la seule suggestion ancestrale des moyens efficaces de défense actuelle ou préventive. Bien plus, l'activité automatique de l'esprit possède chaque jour en nous une heure d'autorité sans nul partage : c'est le temps du sommeil et la période du rêve. Il semble en effet que les facultés supérieures, « d'acquisition plus récentes dans l'histoire de la race et de l'être, moins solidement établies, moins ancrées dans le système nerveux, dorment pendant le sommeil plus profondément que le reste (1) ». C'est pourquoi l'homme qui rêve est d'ordinaire diminué, sinon paralysé dans son sens moral et dans ses facultés logiques; le plus honnête commet alors des indélicatesses ou même des crimes par l'imagination; le plus intelligent se satisfait de combinaisons absurdes ou de créations artistiques incohérentes.

Il est donc, pour le subconscient, des circonstances et des périodes « normales » de prépondérance; certes, ce ne sont pas celles du progrès dans l'adaptation intellectuelle au milieu, mais elles n'y marquent du moins qu'un arrêt ou tout au plus un retard. Il est en revanche des cas de régression véritable et de paralysie durable pour les facultés supérieures de l'esprit, car le résultat que le sommeil produit en nous pour quelques heures y est réalisé de façon plus persistante par toute perturbation du système cérébral. Un savant distingué, M. F. Challaye (2), décrivait récemment une telle perturbation : celle qui est la

(1) H. DE VARIGNY, *le Rêve* (dans le journal *le Temps*, 14 août 1906).

(2) *Revue de Paris*, 1906. — Comparez les descriptions du vertige des tropiques « Tropenkoller », que renferment les romans coloniaux allemands de la baronne F. de Bulow étudiés par nous dans *le Correspondant*, 1906.

conséquence du climat à la fois brûlant et humide que l'Européen, mal adapté, doit supporter dans la région du Congo. Le blanc, disait-il, devient rapidement, sous ces latitudes, plus irritable et plus *vain*. Il est près de prendre au tragique les plus légères contrariétés. Sa mémoire s'affaiblit et son imagination s'exalte ; il perd le *sens du relatif*, en sorte que toute chose sera désormais considérée par lui comme absolument bonne ou absolument mauvaise. Il accepte les nouvelles les plus invraisemblables et finit par accorder une foi entière aux gasconnades qu'il a lui-même imaginées. Au Congo, *tout le monde est un peu de Tarascon !* Exempts de surveillance, éloignés de tout contrôle efficace, munis de pleins pouvoirs sur des créatures humaines, des hommes disposés de cette sorte deviendront facilement des Nérons ou des Héliogabale au petit pied. Ainsi tel honnête bourgeois qui rêve péniblement durant un sommeil agité par un souper trop plantureux, se surprend parfois à préparer dans ses songes les gestes les plus forcenés.

L'affaiblissement des facultés supérieures se produit encore sous l'influence de certains poisons, comme il arrive dans le narcotisme, chez les esclaves de l'alcool et de l'opium. Elle se montre enfin à la suite de perturbations constitutionnelles et d'usures héréditaires. C'est le cas de certaines psychoses ou névroses plus ou moins prononcées, plus ou moins graves ; à notre avis, c'est en particulier la genèse du mal romantique, car la morale que pratiquent et que prêchent les hommes ou les groupes qui en sont affectés trahit une lassitude certaine des facultés de synthèse, une incapacité presque totale d'adaptation efficace au milieu. Afin de nous en convaincre, nous examinerons d'abord les conséquences ordinaires d'un

semblable affaiblissement de notre organisme mental.

2. — *La triple racine de l'état d'esprit romantique.*

Parce que, nous l'avons dit, l'activité *synthétique*, le travail de discernement opéré par la raison prévoyante, est plus difficile à pratiquer que l'activité reproductrice ou exercice des facultés instinctives et sentimentales, toute perturbation cérébrale supprime ou restreint dès son apparition la première, tandis que l'autre prend le dessus, devient plus indépendante, travaille pour son compte et sans contrôle. Comme les malades de cette espèce sont des pauvres, dit spirituellement un des auteurs que nous avons cité plus haut, les dépenses qu'ils suppriment d'abord de leur budget psychologique sont évidemment les plus coûteuses. Or rien n'est plus compliqué que de percevoir nettement la réalité présente, la réalité *sociale* surtout, qui est la plus récente dans l'ordre de l'évolution des êtres et que rend si complexe le jeu des forces intelligentes qui la modifient à toute heure. L'affaibli s'en détourne donc ; il voudrait l'oublier, la nier, la détruire. Et parce que vivre, pour un homme, c'est surtout agir et *improviser* en vue d'augmenter sa puissance sociale ou de l'affermir, ce qui s'en va d'abord avec l'activité raisonnée, c'est le sentiment de la vie et la joie de vivre. Une impression d'incomplétude, de *solitude morale*, et presque d'angoisse s'établit à demeure ; l'existence paraît lointaine, dénuée d'intérêt, irréelle. On reconnait à ces traits le *Weltschmerz* des romantiques allemands, le *mal du siècle* de la génération de 1830.

L'action des facultés rationnelles se réduisant donc, en ce cas, à son minimum, l'on voit disparaître ou du moins diminuer le « finalisme » conscient, c'est-à-dire le souci de diriger les actes présents en vue de la sécurité de l'avenir, de l'avenir éloigné surtout, mais parfois même de l'avenir prochain. La disposition du moment actuel détermine seule la direction de l'acte volontaire (1). L'individualisme fondamental de la nature humaine, désormais dépourvu de guide et de boussole, tend vers cette habitude de l'esprit que nous proposons de nommer, avec Stendhal, l'*égotisme*, afin de la distinguer de l'égoïsme normal et sain de l'être vivant, de l'individualisme prévoyant et sagace, de l'impérialisme individuel *rationnel* en d'autres termes.

Puis encore, dans le silence et la torpeur des facultés de synthèse, une voix s'élève, désormais plus impérieuse, parce qu'elle ne redoute plus la contradiction : voix de la sensibilité, de l'instinct, de l'inconscient en un mot. Elle conseille à peu près seule désormais, et sa parole, perçue dans le silence de l'âme engourdie, prend des sonorités étranges et des intonations mystérieuses. Parfois, elle va jusqu'à donner à l'être, — des profondeurs duquel elle s'élève sans qu'il en sache discerner clairement l'origine, — l'illusion qu'elle émane d'une personnalité définie et *différente* de lui-même. Plus ou moins nettement, ces puissances subconscientes, héritage du passé de l'espèce et de l'individu, sont dès lors *crues autres* par celui qui subit cette diminution passagère ou durable de sa personnalité consciente; elles lui apparaissent comme des pouvoirs extérieurs à lui; quelquefois hostiles s'il est très pro-

(1) M. Jules Lemaître a conclu sur Rousseau dans sa belle étude : « Subordination totale du jugement à la sensibilité. »

fondément déprimé, mais le plus souvent *alliés,* et par suite intéressés à soutenir les entreprises impérialistes de son individualisme sans frein (1). C'est ici le *mysticisme* qui vient se greffer d'ordinaire sur l'*égotisme* après l'éclipse de la raison chez les dégénérés, de même que jadis il s'imposait aux primitifs dépourvus de toute expérience méthodique des lois de la nature. Nous avons déjà défini précédemment (2) le mysticisme comme le recours d'un être à ses facultés subconscientes en vue d'appuyer sur elles son effort d'expansion vitale, — dans le cas où ces facultés sont par lui estimées autres que lui-même, personnifiées, objectivées hors de l'instrument psychique dont elles émanent. — Le mysticisme est, à notre avis, un second trait commun à la plupart des tempéraments romantiques.

Enfin, et parce que, malgré tout, la raison, enracinée dans notre esprit par des siècles d'exercice, ne renonce pas facilement à s'y faire entendre, on notera souvent, chez les coryphées du romantisme moral, et des *velléités* passagères de retour aux inspirations rationnelles, et sur l'emploi fréquent du *vocabulaire* de la raison, le langage intermittent de la *vertu* qui ne naît pourtant que d'un effort sur soi-même, d'une discipline consciente imposée aux propensions subconscientes du moi. Incapables de réaliser l'acte raisonnable, ces impulsifs en conservent du moins le respect et en emploient le nom afin de farder à leurs propres yeux les fantaisies de leur instinct. Supercherie le plus souvent involontaire, mais qui ne s'en

(1) A l'appui de cette définition, nous citerons quelques aperçus du docteur A. Marie, *Mysticisme et folie* (Évreux, 1897, p. 11, 16, 30), et son ouvrage recent et plus important du même nom. (Paris, 1907.)

(2) Dans la conclusion du troisième volume de la présente *Philosophie de l'Imperialisme : l'Imperialisme démocratique*. (Plon, 1907.)

montre pas moins capable d'embarrasser parfois un critique averti, et à plus forte raison d'en imposer au vulgaire. Le sophisme est en effet une ressource suprême à ces déserteurs du camp de la raison qui voudraient continuer de porter par fraude un uniforme dont les couleurs restent honorables aux yeux de l'humanité saine.

En trois mots, *égotisme pathologique*, *mysticisme conquérant* (1) de formes variées, *velléités* et surtout *terminologie* rationnelles, telle nous paraît être la triple racine de la morale romantique qui est celle de l'impérialisme instinctif et irrationnel, telle la classification préalable au moyen de laquelle on pourra tirer quelque fruit d'une étude directe sur les coryphées de l'âge romantique (2), puisqu'aussi bien, en pareille matière, rien ne vaut l'expérience personnelle et l'observation directe. Ce ne sont pas, nous allons le dire, les sujets d'examen qui manquent à cette heure aux hommes de bonne volonté.

En vue de semblables études, il sera bon toutefois de choisir d'abord des romantiques qui soient plus moralistes que poètes, car la faiblesse synthétique de ces esprits obnubilés ne fait nullement obstacle à leur séduction artistique (3), bien au contraire. La poésie, surtout celle de mode lyrique, s'adressant aux puissances subconscientes de l'être, agissant par l'image et par la suggestion, les

(1) Il y aurait intérêt à réserver dans la psychologie scientifique une place plus importante qu'on ne le fait d'ordinaire au facteur impérialiste, à la primordiale Volonté de puissance de l'individu. Les mysticismes de tout ordre, jusqu'aux plus bas, jusqu'à la lycanthropie par exemple, s'expliquent en partie par l'effort vers la puissance.

(2) Nous avons nous-même fait cette démonstration sur Nietzsche, Rousseau, Proudhon et Marx, dans les trois premiers volumes de notre *Philosophie de l'Impérialisme*.

(3) Il est bien entendu, en effet, que nous ne combattons dans le romantisme que le mysticisme *dogmatique*, celui qui prétend fournir une règle de vie, car le mysticisme poétique ne saurait être proscrit sans pédantisme.

facultés poétiques se voient parfois exaltées dans le tempérament romantique de toute l'humiliation de leurs concurrentes, les facultés synthétiques. Un brillant écrivain (1) exprimait récemment cette vérité en ces termes : « Entendons-nous bien, il ne s'agit pas de nier le talent, ni même, si l'on veut, le génie verbal et hallucinant de Victor Hugo, de Michelet, de George Sand, mais il importe que cette grandiose musique ne nous illusionne plus sur les dangereuses puérilités du livret, sur certains thèmes absurdes qu'il célèbre. Gardons la romance : n'acceptons pas sans examen les paroles. » On ne saurait mieux dire. Ajoutons qu'en étudiant le livret chez les médiocres musiciens de l'école on risque moins d'être entraîné à répéter machinalement les paroles du refrain.

Nous avons parlé d'affaiblissement des facultés supérieures et ceux que nous en accusons protesteraient avec une indignation non jouée contre un pareil blasphème. En effet, leur subterfuge le plus redoutable, parce qu'il est sincère, c'est (nous l'avons expliqué ailleurs) (2) de prendre et de donner leur débilité physique et morale pour un excès de force, leur maladie pour une exubérance de santé. Illusion qui procède de cette maladie elle-même! Ils l'ont si bien défendue qu'à la longue ils ont fait presque un lieu commun de cette assertion qui présente la prédication morale de Rousseau et de ses disciples comme une réaction saine et virile du *sentiment* et de l'*instinct* contre les excès du « rationalisme » philosophique, issu de la Renaissance et de Descartes, puis vulgarisé par l'Encyclopédie ! — Le rationalisme encyclopédique a en effet ses défauts, qu'il est utile de mettre en évidence à l'occa-

(1) M. Léon Daudet.
(2) A propos de Nietzsche.

sion, mais le romantisme, loin de les corriger, les accentue pour sa part et a même fâcheusement influé sur les derniers venus des encyclopédistes. Un siècle et demi d'expérience nous permet d'affirmer aujourd'hui que le romantisme représente — en morale tout au moins — une *régression* bien plus qu'une réaction, un affaiblissement et non pas une convalescence.

Aussi bien, les grands hommes qui se sont guéris de leur romantisme juvénile ont-ils tous aperçus plus ou moins clairement cette vérité. Gœthe définissait déjà le classique (ou le rationnel) comme la santé, le romantique comme la maladie, tandis que Taine écrivait le 23 juillet 1873 à Georg Brandes, l'éminent critique danois : « Je connais mieux les romantiques anglais et les français que les allemands, mais je suis tout à fait de votre avis sur cette direction d'esprit : notre Hugo, qui en est chez nous le représentant attardé, est maintenant un cerveau à l'envers ; sauf deux cents vers, ses *Contemplations*, *la Légende des Siècles* sont un mélange de folie et de parade, et rien ne me déplaît aussi fort que les charlatans *mystiques*. Vous avez très bien décrit et suivi dans toutes ses conséquences cette maladie intellectuelle ; le délire ambitieux que décrivent les aliénistes et qui se complique fréquemment de mélancolie, de surexcitation nerveuse, de tics et de langueurs érotiques en est le fond. » Sainte-Beuve disait déjà sur le même ton, en faisant allusion aux hardiesses physiologiques des premiers romans de Balzac, que cet écrivain « avait conquis son public maladif infirmité par infirmité ». Tel est assurément le cas de la morale romantique : un avenir plus rationnel devra donc corriger et redresser dans l'âme contemporaine, égarée par les séductions du talent, infirmité après infirmité.

II. — Les cinq générations du romantisme

Si la morale romantique est l'expression d'une fatigu ou d'une usure dans l'organisation intellectuelle de l'homme, si elle est ensuite accueillie avec avidité non seulement par les dégénérés analogues à ses prophètes, mais aussi par les esprits simples en qui les facultés supérieures sont peu prépondérantes encore, et par les générations élevées à la mode romantique, c'est-à-dire mal élevées, il est permis de prétendre en un certain sens qu'elle est aussi ancienne que le monde, qu'elle a dû se manifester de tout temps dans les individus et dans les groupes qui furent soumis à des causes de fatigue et d'usure. L'étude de la disposition d'esprit qu'on pourrait appeler le *préromantisme* offre en effet un champ immense aux investigations de l'historien des idées. Un tel historien rencontrerait vers l'extrême-Orient le bouddhisme, en Judée le prophétisme, critique et réformateur, en Grèce, la poussée d'individualisme effréné et parfois de mysticisme débridé qui sapa la rude discipline sociale, legs des aristocraties helléniques de conquête. Nous avons décrit précédemment cette dernière évolution en symbolisant — après Nietzsche, mais plus décidément que lui-même, — ses deux tendances divergentes par les dieux Apollon et Dionysos. Le souci de lutter contre le romantisme moral de son temps apparait fort net dans Platon, lorsque, de sa République idéale, il écarte les poètes, qui s'adressent à la partie « faible » de l'âme, à celle qui est susceptible d'illusions, et s'attendrit immodérément sur la misère

humaine, — à la sensibilité en un mot. — Ce fut là le suprême écho de la sagesse et de l'expérience dorienne.

A Rome, les premiers siècles de l'ère chrétienne virent, pour les mêmes raisons, la ruine du vieil impérialisme quiritaire. Le cosmopolitisme étendit sans cesse le privilège aristocratique de la *civitas*, du droit de cité, au sein d'un corps social désormais trop étendu. L'individu s'émancipa de façon abusive, abandonnant le souci utilitaire de la chose publique, et les préoccupations d'un patriotisme sagace. Le stoïcisme offrait, il est vrai, un refuge aux âmes hautes, après cette déroute des vieilles disciplines morales ; mais la pratique de ses leçons supposait une énergie des facultés supérieures qui devenait de plus en plus rare chez les malades de l'âme dont il essayait de guérir les maux. — Le christianisme se développa tout d'abord sur ce sol ruineux, où il s'affermit bientôt grâce au rapide développement de l'Église proprement dite, de la hiérarchie sacerdotale et de l'impérialisme si véritablement rationnel qu'elle sut le plus souvent mettre en œuvre. Lamennais a écrit, au temps de son orthodoxie : « Jésus-Christ ne changea ni la religion, ni les droits, ni les devoirs, mais, en développant la loi primitive, en l'accomplissant, il éleva la société religieuse à l'état public, il la constitua extérieurement par l'établissement d'une merveilleuse police (1). » Et c'est là résumer admirablement l'œuvre sociale du christianisme romain.

La renaissance des lettres classique fut aussi, par certaines de ses tendances, un mouvement pré-romantique, une réaction de l'instinct contre la discipline sociale. Sous le déguisement antique et païen, on vit se produire alors

(1) *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.*

une poussée violente de l'individualisme et de la passion trop longtemps comprimés par la règle chrétienne et par la hiérarchie féodale. Individualisme par quelques côtés bien fécond, — car ce principe de tout progrès l'est souvent jusque dans ses excès. — Mais l'individualisme de ce temps dépassa bientôt la mesure au point de restaurer les mœurs de la barbarie primitive avec les Borgia et les « virtuoses » de leur entourage. — Le mysticisme, dont la séduction s'accroît, nous l'avons dit, en ces heures d'exaltation factice où la force est plus apparente que réelle, prit dès lors une forme véritablement « romantique », puisque ce fut celle du *roman*, dont le mot romantisme est étymologiquement issu. Avec l'Arioste, Cervantès, le Tasse (ce dernier si évidemment victime de l'usure psychique), la vieille chanson de geste, longtemps conseillère de valeur et de discipline martiale, se transforme et devient véhicule de satire, de critique sociale, de rêverie malsaine. La poésie pastorale, revenant par Guarini, par le Tasse lui-même, à des traditions de satire sociale déjà fixées au temps de la décadence romaine (1), prélude dès lors à ces mélodies artificielles et énervantes qui charmeront les promenades solitaires de Rousseau, — flâneries si grosses de conséquences morales et politiques. — La pastorale sert de cadre dès cette époque à une conception toute utopique de la psychologie humaine, et au mysticisme social le plus dangereux (2).

(1) Voir dans les œuvres de DION CHRYSOSTOME le récit des aventures du *chasseur d'Eubée*, et, en général, sur le romantisme moral de l'époque hellénistique et de la décadence romaine, consulter E. ROHDE, *Der Griechische Roman*. Leipzig, 1900.

(2) Le roman d'aventure également : il suffit de rappeler le succès européen des *Amadis*, dont les auteurs anonymes sont manifestement des préromantiques. Leur héros, le *beau ténébreux*, a déjà le don des larmes abondantes et le goût de la solitude mélancolique. Brantôme disait qu'il voudrait avoir « autant

Taine a peint en traits inoubliables l'influence de cette crise morale du sud méditerranéen sur la lointaine Angleterre ; il a montré dans Surrey, par exemple, une sorte de Pétrarque britannique, modulant déjà, lui aussi, sur les thèmes mélodiques les plus chers aux alanguissements modernes. Il a dit l'espèce d'exaltation nerveuse qui s'empara des contemporains d'Élisabeth ; il a défini le genre d'attrait qui s'attachait dès lors à la poésie romanesque, qu'elle fût pastorale ou féerique : « Est-il un plus grand charme, écrit-il, que de laisser là le monde réel qui nous entrave et nous opprime, de flotter vaguement et aisément dans l'azur et dans la lumière au plus haut du pays des fées et des nuages, d'arranger les choses au gré du moment, de ne plus sentir les pesantes lois, les contours raides et résistants de la vie, de tout orner et varier selon les caprices et les délicatesses de la fantaisie? » Certes! Ce n'est pas toutefois impunément qu'on s'abandonne sans scrupules à ce narcotisme d'essence supérieure (1).

Le grand historien de la *Littérature anglaise* en connaît les périls, mais il constate que les hommes de la Renaissance le supportèrent plus aisément que nos contemporains romantiques, parce que leur tempérament nerveux était moins fatigué que le nôtre. Nos passions d'aujourd'hui

de centaines d'écus comme il y a eu de filles et de femmes pollues et flétries par la lecture d'*Amadis de Gaule*. » Le dix-septième siècle portera, par la plume de Furetière et de Perrault, un jugement analogue sur l'influence de l'*Astrée*. — (Voir les études de Loménie sur *la Littérature romanesque*) :

Galeotto fu il libro e qui lo scrisse

disaient déjà de *Lancelot du Lac* les infortunés amants de Rimini.

(1) Il est frappant que la belle comparaison de Taine évoque toutes les images caractéristiques de ce rêve si particulier du « vol plané », dont Nietzsche a décrit avec minutie les sensations enivrantes, qui paraît très fréquent chez les mystiques, et que Jean-Jacques a dû connaître. — (Voir notre étude sur Nietzsche, *Apollòn ou Dionysos?* Plon, 1905, et plus loin p. 61-63.)

nous détraquent, dit Taine, nous ne sommes plus poètes impunément : voyez Musset, Heine, Poe, Burns, Byron, Shelley, Cooper; partout le dégoût, l'abrutissement et la maladie, l'impuissance, la folie, le suicide : au mieux, l'exaltation permanente et la déclamation fébrile; telles sont à présent les issues du tempérament poétique. Les fougues de la cervelle rongent les entrailles, dessèchent le sang, attaquent la moelle, secouent l'homme comme un orage, et la charpente humaine telle que la civilisation nous l'a faite n'est plus assez solide pour résister longtemps à ce régime. Les hommes du seizième siècle, plus rudement façonnés, plus habitués aux intempéries du ciel et de la vie, plus endurcis par les exercices du corps, dépositaires en un mot d'un capital de santé physique et psychique plus intacte, purent durer et survivre. Shakespeare n'a-t-il pas fini en bourgeois retiré dans sa petite ville?

Quant au seizième siècle français, son caractère préromantique est si fort apparent que Sainte-Beuve a écrit sur ce sujet l'un de ses premiers ouvrages critiques, ouvrage conçu à l'heure de sa foi romantique la plus exaltée, et tout rempli d'allusions ou de parallèles suggestifs avec ses contemporains. Plus tard, le même historien des idées s'est cherché et s'est trouvé des frères en prédisposition romantique jusqu'au sein du dix-septième siècle classique (1). Il les a rencontrés à Port-Royal dans Saint-Cyran, dans la sœur Eugénie Arnauld, dans ce déconcertant Pascal, et surtout dans l'élève le plus brillant des solitaires, dans Racine dont il a chanté si sympathique-

(1) On sait qu'Emile Deschanel a laissé d'ingénieuses études sur le *romantisme des classiques*. Les figures de second plan, Saint-Amant, Bussy, Lassay, offrent des traits frappants de préromantisme.

ment les larmes. Mais, comme nous le dirons, durant les siècles de force morale, les tempéraments romantiques trouvent des cadres solides pour les façonner aux exigences de la vie sociale, en sorte qu'à leur tour ils peuvent être jugés dignes de former par leur parole et par leur exemple les générations à venir, dignes de porter le beau nom de classiques.

1. — *La première génération romantique. — Jean-Jacques Rousseau.*

Par Port-Royal et par ses pupilles, nous voici parvenus insensiblement au seuil du dix-huitième siècle et à l'aurore du romantisme proprement dit. Il s'ébauche en Angleterre où le roman reprend son essor pour être bientôt le parrain de ce mouvement qui va naître et dont les *Nuits* de Young ou les poèmes gaéliques du pseudo-Ossian frayent déjà le chemin. Il apparaît sous sa forme morale dans Shaftesbury, ce grand seigneur dilettante qui fut le premier avocat de la bonté naturelle des hommes, — assertion à laquelle Rousseau devait donner par la suite un caractère de mysticisme impérialiste si frappant. — En France, Vauvenargues partage déjà cette opinion favorable à la nature humaine, marquant ainsi une réaction, peut-être nécessaire, contre les duretés jansénistes et contre le dogme désolant de la prédestination. Mais il se montre pourtant trop prompt à juger des autres par lui-même, fleur de culture raffinée et de tradition aristocratique. Voltaire, Montesquieu, Buffon prêtent aussi l'oreille

aux rumeurs de nouveauté qui leur arrivent par-dessus les flots de la Manche. Bientôt deux hommes sortis du peuple vont en recueillir avec avidité, en exploiter avec originalité les audacieuses assertions. Diderot et Rousseau se rencontrent vers le milieu du siècle, et font contre une société qui les néglige le serment des Gracques. Le premier se modère et se guérit jusqu'à un certain point de son exaltation conquérante par les progrès de l'âge; l'expérience et la raison établissent sur lui leur empire, sans que jamais s'efface toutefois de son œuvre, — ni de l'œuvre encyclopédique qui procède de lui, — le stigmate de son romantisme initial. Mais le second, Jean-Jacques, chargé d'une tare héréditaire infiniment plus lourde, cède sans cesse davantage avec les années à la tyrannie de ses impulsions subconscientes : il devient par là, autant que par la grâce du talent littéraire, le véritable père et en quelque sorte le Messie de l'âge romantique.

Nous avons assez longuement traité de ce pseudo-Christ des temps modernes dans le troisième volume de notre *Philosophie de l'impérialisme*, et les faits sont ici assez bien connus (1) pour qu'il suffise de les rattacher par quelques indications sommaires au cadre théorique que nous venons de tracer. Rappelons qu'on découvre facilement, dans l'auteur des *Confessions*, les germes de ce que nous avons défini ailleurs (2) comme l' « égotisme pathologique », l'individualisme dépourvu de mesure prudente et de frein rationnel. Cet égotisme fait aussi le fond du

(1) Comment ne pas rappeler les brillantes conférences de M. Jules Lemaitre durant l'hiver de 1907. Elles ont réveillé dans toutes les mémoires le souvenir des événements auxquels nous ferons ici allusion.

(2) Voir notre essai sur *l'Égotisme pathologique chez Stendhal* (*Revue des Deux Mondes*, janvier et février 1906). Il est reproduit plus loin dans le présent volume.

caractère de Saint-Preux, portrait à peine embelli de Jean-Jacques, et il s'est surtout étalé au grand jour lors de la crise mentale que traversa Rousseau après les révélations perfides de Voltaire au sujet de sa vie de famille, — révélations qui, en jetant bas le piédestal factice sur lequel la vanité morbide du rhéteur l'avait poussé à dresser aux yeux du public, l'ébranlèrent lui-même jusqu'au fond de son être. C'est de ce moment qu'il jugea l'univers entier prévenu par ses ennemis, et vit dans tous les Français les tacites participants d'une conspiration dirigée contre sa personne. Il se faisait ainsi définitivement le centre du monde.

L'égotisme se couronnant presque toujours de quelque foi mystique, nous avons assez montré que celle de la *bonté naturelle* de l'homme fut dictée à Rousseau par ses latentes ambitions de classe, par l'élan de ses désirs de conquête, puis cultivée par les rêveries extatiques de ses promenades solitaires, par son intimité de chaque jour avec les héros de roman dont il peuplait son rêve éveillé et qu'il appelait d'un nom familier : « nos habitants. » De là naît la psychologie romanesque et *romantique* (1) qui s'étale dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*. Le principe d'une telle psychologie, c'est de renier, comme jadis l'hérésiarque Pélasge, la notion du péché originel, c'est de considérer la commisération, le sentiment altruiste, la bonté comme primordiale dans l'homme, comme antérieure à l'exercice de sa volonté raisonnée, et de faire naître « l'amour-propre », entendu à la façon de La Rochefoucauld (c'est-à-dire en d'autres termes, l'individualisme impérialiste qui est le véritable principe de la nature

(1) Le mot « romantique » lui-même se trouve déjà dans les *Rêveries* (au début de la cinquième promenade), appliqué au paysage du lac de Bienne.

vivante), — de la seule vie en société, — un vague et innocent « amour de soi » restant néanmoins attribué à l'homme originel par un prudent souci de la vraisemblance, par une habilité de sophiste inconscient.

Or la psychologie chrétienne appuyée sur le dogme excellent du péché originel et, après elle, la psychologie expérimentale de notre âge proclame que tout au contraire l'amour-propre (et la volonté de puissance son corollaire), sont des faits primordiaux de la vie, que le sentiment social, dès qu'il dépasse l'instinct sexuel ou maternel, naît dans l'humanité d'une longue expérience de la vie en commun, d'un exercice prolongé de la raison réfléchie. Taine a défini dans une page admirable de son *Ancien régime*, la morale traditionnelle, cette sorte de raison qui s'ignore, parce qu'elle a perdu ses titres, après tant de siècles écoulés : « Ne pas manger de la chair humaine, ne pas tuer les vieillards inutiles ou incommodes, ne pas exposer, vendre ou tuer les enfants dont on n'a que faire..., écouter les voix supérieures de la pudeur, de l'*humanité*, de l'honneur, de la *conscience*, toutes ces pratiques, *jadis inconnues et lentement établies*, composent la civilisation des âmes. » Jean-Jacques a pourtant fait oublier tout cela par quelques périodes bien sonnantes, et la psychologie mystique du romantisme naissant a rencontré un succès prodigieux parce qu'elle flattait en secret les passions de l'époque, parce que l'homme du peuple, avide de prendre le pouvoir, avait besoin de se déclarer bon, aimé de Dieu par droit de naissance, comme l'ont fait avant lui tous les conquérants du passé. Cette théorie insidieuse a sans cesse été depuis lors rajeunie et adaptée à la mode littéraire du jour par les tempéraments propres à en goûter, à en partager les illusions, en sorte

que son histoire se confond avec celle de la morale romantique au dix-neuvième siècle.

La morale romantique, issue de la psychologie du *Discours sur l'inégalité*, fut surtout développée par Rousseau dans ses *Dialogues*, où il fait de sincères efforts pour lui donner quelque cohésion et quelque attrait persuasif. C'est néanmoins, assise sur ces bases ruineuses, une construction aussi incohérente que fragile, œuvre d'un malade par l'esprit qui n'a nulle part révélé plus ostensiblement son mal, ni mieux marqué l'impuissance de sa tardive velléité stoïcienne. « J'ai dit, écrit-il de lui-même, que Jean-Jacques n'était pas vertueux; et comment, faible et subjugué par ses penchants, pourrait-il l'être, n'ayant pour guide que son propre *cœur*, *jamais* son devoir ni sa *raison !* » Rousseau ne hasarde cet aveu que pour affirmer aussitôt, dans sa vanité morbide, que ce cœur « sensible » et « bien né », ces inspirations subconscientes toutes divines dans leur essence, le conseillent mieux que la raison n'a jamais conseillé personne. Par malheur, il fut à peu près seul de son avis parmi ceux qui l'ont quelque temps pratiqué, et s'est permis là une rodomontade que le spectacle de sa vie suffit à réfuter péremptoirement.

Au surplus, s'il se refuse la vertu, il ne s'en refuse nullement le langage, et le vocabulaire du stoïcisme tient une large place jusque dans ces mêmes *Dialogues*, au cours desquels il avoue tant de fois n'être nullement vertueux. C'est qu'il a cherché sur le tard avec quelque sincérité, mais sans grand succès, à se mieux connaître lui-même. Nous l'avons dit, il a senti et même cultivé en lui tant bien que mal ces velléités de morale rationnelle qui reviennent d'ordinaire hanter les cerveaux romantiques dans leurs intervalles de lucidité relative. Bien plus, en sophiste élo-

quent et avisé, il a plus intimement mêlé que tout autre ces velléités insidieuses à la trame de sa dissolvante doctrine, en sorte qu'il est souvent difficile de mettre le doigt sur le point où dévie chez lui le raisonnement logique, où parle la passion avide de satisfaction actuelle. N'écrivait-il pas à ce singulier bénédictin philosophe, Dom Deschamps, avec qui il fut quelque temps en correspondance (1) : « Vous êtes bien bon de me tancer sur mes inexactitudes en fait de raisonnement. En êtes-vous à vous apercevoir que je vois très bien certains objets, mais que je ne *sais point comparer;* que je suis assez fertile en propositions, *sans jamais voir de conséquences;* qu'ordre et méthode, qui sont vos dieux sont *mes furies,* que jamais rien ne s'offre à moi *qu'isolé* et qu'au lieu de lier mes idées dans mes lettres, *j'use d'une charlatanerie de transitions* qui vous en impose ! » — *Habemus confitentem reum!* On n'a jamais mieux défini l'allure caractéristique de la pensée dans un cerveau embrumé où les facultés logiques supérieures cèdent le premier rang aux facultés artistiques et subconscientes (2); et ce n'est pas nous qui aurons pro-

(1) Voir Beaussire, *Antécédents de l'hégélianisme*. Paris, 1865.

(2) C'est ainsi que le talent artistique peut être parfois en raison inverse de la valeur morale dans une œuvre de l'esprit. — Un distingué psychologue allemand le docteur F. v. Wickede a étudié récemment sur lui-même ce curieux phénomène qui s'appelle l'écriture automatique et tient une grande place parmi les procédés qu'emploient les spirites pour communiquer avec l'au-delà. Les écrits ainsi obtenus, dit M. v. Wickede, étonnent souvent par leur éclat et semblent, dans leur fond comme dans leur forme, révéler une intelligence plus haute que celle dont leur auteur fait le plus souvent preuve. C'est à ce point qu'on a d'ordinaire le sentiment d'être inspiré par quelque grand mort et qu'on en vient à se parler instinctivement à la seconde personne. Mais on ne doit pas se laisser éblouir par la richesse de pensée, par le style brillant, souvent semé d'images frappantes qui caractérise les écrits automatiques, car ils révèlent en revanche un étonnant affaiblissement du sens critique. Les idées n'y sont associées que d'une façon lâche et purement extérieure : l'ensemble donne plutôt l'impression d'un exercice de rhétorique que d'un travail poursuivi avec sérieux et sincérité. Un de leurs caractères les plus frappants, c'est

noncé à son sujet le mot de « charlatan »! — Il est donc permis d'avancer, afin de nous résumer, qu'en matière d'égotisme pathologique, de mysticisme moral, de velléités stoïciennes impuissantes et fugitives, Rousseau présente déjà tous les caractères qui resteront ceux de sa nombreuse postérité intellectuelle.

Signalons d'abord ses disciples immédiats, ceux qui peuvent compter avec lui dans le cénacle encore restreint de la première génération romantique. En Allemagne, il séduit le jeune Gœthe, dont le Werther semblera frère de Saint-Preux ou d'Émile; il agit puissamment sur Kant, de façon à orienter dans le sens romantique toute la philoso-

une tendance très marquée à l'insincérité et aux digressions imaginatives, aussitôt surtout que le développement logique du thème choisi offre quelque difficulté. Alors, au lieu d'une motivation forte et d'une argumentation sagace, on trouve des sophismes patents, de vains simulacres logiques. En un mot le contenu varié et la forme éclatante s'accompagnent presque toujours d'une mauvaise foi visible et de l'absence de scrupules quant à la valeur réelle du raisonnement.

La raison de ce résultat c'est que l'association des idées règle seule alors, ainsi qu'il arrive dans le rêve, l'enchaînement des concepts de l'écrivain. Tandis que, durant le travail intellectuel normal, le sens critique intervient sans cesse pour contrôler et retarder le cours de la pensée, — scrutant d'abord les représentations qui se présentent sur leurs titres à figurer dans le développement logique du sujet traité, et n'utilisant que les meilleures dans la synthèse nouvelle qu'on élabore, — l'activité critique de l'esprit cesse entièrement dans l'écriture automatique : de là l'abondance des idées, le style entraînant et facile qui n'est gêné par aucun scrupule sur la propriété de l'expression. (*Beilage zur All. Zeitung,* 1907, p. 156.)

Rapprochez maintenant cette analyse si intéressante de l'aveu que nous venons d'enregistrer. Songez que l'écriture automatique est le mode favori de composition des mystiques et que Mme Guyon n'a pas rédigé autrement les effusions de ses *Torrents*. Souvenez-vous de certains développements des *Discours* de Rousseau et de son *Héloïse,* ainsi que de ce passage célèbre, de ses *Lettres à Monsieur de Malesherbes* où il dépeint sa crise de l'avenue de Vincennes. (Voir le deuxième volume de cet ouvrage, p. 249-250). Évoquez quelques vaticinations de Hugo dont les esprits imitaient si bien le style au cours des expériences spiritiques de Guernesey (voir le livre récent de M. Jules Bois, *le Miracle moderne.*) Enfin pensez au Zarathustra de Nietzsche et à ses propres confidences sur le mode de rédaction de l'ouvrage (*Apollòn ou Dionysos,* p. 246 et suiv.) et vous verrez s'ouvrir des perspectives nouvelles sur le caractère subconscient des principaux manifestes de la morale romantique.

phie allemande du dix-neuvième siècle (1), et, jusqu'à un certain point, Hegel lui-même, malgré ses résistances, malgré la réaction impérialiste qu'il esquissa de son mieux (2). — En France, les frères cadets de Rousseau sont Raynal, Marmontel, Mercier, Florian, dont les bergers ont lu la *Nouvelle Héloïse*, André Chénier, Rétif : au premier rang, Bernardin de Saint-Pierre. L'usure psychique de ce dernier est assez révélée par les tares de son ascendance, par son caractère sensible en paroles, tracassier et dur dans la réalité, par son tempérament inquiet et agité, quinteux, fantasque, irascible : par la maladie nerveuse qui l'atteint au milieu de la vie et rappelle de si près celle de l'auteur des *Dialogues*. « Je ne pouvais, écrit-il, traverser une allée de jardin public où se trouvaient plusieurs personnes rassemblées. Dès qu'elles jetaient les yeux sur moi, je les croyais occupées à en médire! » Quant à son sentiment si vif des beautés de la nature, qui ne sait que c'est là une forme exquise et raffinée du subjectivisme et du mal romantique.

Bernardin est le maître direct de Chateaubriand, mais il est plus à propos de ranger ce grand écrivain dans la

(1) Nous considérons donc, et non sans sujet, comme la première génération romantique de l'Allemagne celle que ce pays appelle sa génération classique, la période « des génies ». Mais ces génies, en pleine réaction contre le point de vue tout rationnel de l' « Aufklaerung » issue de Descartes et de Leibniz, sont déjà par plus d'un trait nettement romantiques. On en peut dire autant de Kant bien qu'on étonne ses admirateurs en suspectant de romantisme ce disciple de Rousseau. Il garde sans doute un trait rationnel fort marqué et souvent fort admirable qu'il doit à la tradition cartésienne et encyclopédique : et nous-même lui avons rendu justice sur ce point à la fin de l'*Introduction* au troisième volume de cette *Philosophie de l'Impérialisme*. Mais sa recherche obstinée d'un *à priori*, indépendant de l'expérience, dans le domaine de la science, de la morale et de l'esthétique, n'est pas autre chose qu'une forme du mysticisme romantique, un appel à l'instinct primordial, métaphysique, infiniment supérieur aux facultés logiques de l'humanité.

(2) Voir l'édition allemande du troisième volume de notre *Philosophie de l'Impérialisme : Der Demokratische Imperialismus*. Berlin, Barsdorf.

deuxième génération romantique. Car l'évolution de cette immense famille nous apparait comme parfaitement continue durant tout le cours du dix-neuvième siècle, — chaque année lui apportant quelque nouveau rejeton. — C'est pourquoi, afin de nous ménager d'utiles points de repère, nous proposons de grouper en cinq générations (1) ses représentants les plus éminents : générations masculines, séparées l'une de l'autre par trente-cinq années de vie (car tel est sans doute l'âge moyen de la paternité en notre temps). Notons la date de l'*Héloïse*, 1760, celle des *Lettres esthétiques* de Schiller, 1795, celle d'*Hernani*, 1830, celle de la renommée de Schopenhauer et de Stendhal, 1865 (2), enfin celle du dernier soupir de ce siècle agité, 1900 ; et qu'il nous soit permis d'assembler autour de ces époques les différents chœurs du romantisme ! S'il se rencontre en effet plus d'un talent qui, parvenu à son apogée vers le milieu d'un de ces intervalles ou très longtemps productif à la façon de Gœthe et de Hugo, pourrait être compté à volonté dans l'une ou dans l'autre de nos générations hypothétiques, nous maintiendrons néanmoins cette classification approximative, afin de fixer plus sûrement les idées de nos lecteurs.

2. — *La deuxième génération romantique. — Son avortement en France.*

La seconde génération romantique s'ouvre en Allemagne par Schiller et par *les Brigands* qui procèdent nettement

(1) Nous avons proposé pour la première fois cette classification dans un article sur Julie de Lespinasse, à propos du beau livre du marquis de Ségur. (*Journal des Débats*, 23 mars 1906, *l'Aurore de la passion romantique*.)

(2) Voir l'édition de 1866 des *Essais de critique et d'histoire* de TAINE.

de Rousseau (1). L'auteur n'a-t-il pas écrit par la suite, dans la préface de son *Fiesque,* qu'il se permettait de recommander ce héros en rappelant que Jean-Jacques le portait dans son cœur ? Schiller, dont les idées esthétiques et morales sont si voisines de celles de Shaftesbury, a beaucoup contribué à vulgariser le kantisme semi-romantique qui devait saisir l'âme allemande d'une prise si forte et si durable. Sous cette double influence et sous celle des premières œuvres de Gœthe, mûrit rapidement, après 1795, le mouvement romantique proprement dit, en Allemagne, avec Tieck, Wackenroder, Novalis, Jean-Paul Richter. Ses théoriciens furent Frédéric Schlegel (2) et Schelling. Bientôt viendront Hœlderlin, Kleist, Chamisso, Hoffmann, Arnim, Brentano. En Angleterre, c'est après Goldsmith (3) et Chatterton, William Cowper, Burns, et surtout Byron, le « Rousseau des Anglais », ainsi que ses contemporains le nommaient de façon si topique : puis Shelley, les Lakistes et Coleridge.

Pourquoi la seconde génération romantique a-t-elle presque entièrement avorté en France, tandis qu'elle prenait chez les nations voisines un si puissant essor ? C'est là une question qu'il importe d'autant plus d'éclaircir que cet avortement a sans cesse voilé, aux yeux de nos compatriotes, la continuité de tout le mouvement depuis Jean-Jacques et que, trop souvent encore, aux yeux de la critique la plus

(1) Voir Wulffen, *Psychopathologie in Schillers Raeubern.* Halle a. S. 1907.

(2) Schlegel, qui a été récemment l'objet de nombreux travaux en Allemagne et en France, serait particulièrement propre à montrer la parenté morale étroite qui unit entre eux les romantiques sur les deux rives du Rhin. Sa correspondance de jeunesse rappelle les confessions de Stendhal. (Voir en particulier le beau livre de M. I. Rouge, *Frédéric Schlegel et la Genèse du romantisme allemand.* Paris, 1904.)

(3) Goldsmith est déjà une sorte de Rousseau anglais quoique bien moins usé moralement que Jean-Jacques.

éclairée, le romantisme, commencé chez nous vers 1830, s'achève vers 1840. Récemment, l'on pouvait lire sous la plume d'un essayiste de grand talent cette déclaration de principes : « A notre avis, ceux-là seulement doivent porter la dénomination de romantiques qui se rattachent à l'effort libérateur dirigé contre les doctrines surannées et la discipline pseudo-classique : cet effort se caractérise par une transformation de la métrique et un renouvellement du style déterminés par Hugo, Vigny, Sainte-Beuve, Émile Deschamps. Quiconque n'a point pris part à cette réforme décisive n'est pas, à proprement parler, un romantique! » Soit, car les définitions de mots sont libres ; mais ne serait-il pas avantageux d'étendre au delà de ces étroites limites le sens d'une dénomination que le reste du monde emploie, dès à présent, de façon beaucoup plus large. Comment justifierait-on, si l'on maintenait une règle si stricte, le nom de l'école *romantique* allemande, antérieure de trente-cinq ans à celle de 1830 et que suscita non pas le souci du mètre ou du style, mais surtout le désir d'une rénovation philosophique et morale? Ce qui est certain c'est que, parmi nous, la troisième génération romantique, en arrivant à l'âge viril vers 1825, avait perdu ses titres français; elle parut procéder à l'étranger. Il s'agit d'expliquer un pareil interrègne.

Nous demanderons à Sainte-Beuve la solution de ce problème, car on sait combien ses *Portraits contemporains* en particulier sont une source excellente à consulter pour l'histoire du mouvement de 1830. Ce sont des « Commentaires » écrit par l'un des belligérants, qui a pris prématurément sa retraite et s'est réduit volontairement aux fonctions d'arbitre du combat. — Sainte-Beuve a parfaitement discerné dans le passé les origines de la campagne

romantique, bien qu'en revanche, par défaut de recul et de perspective, il ait cru vers 1840 à un échec total de l'armée assaillante et à sa dispersion déjà consommée. Il a très bien vu par exemple que Mme de Staël (dont le livre sur *les Passions* est un brillant développement de psychologie romantique), puis Chateaubriand, Senancour (à la renommée tardive duquel l'auteur des *Portraits contemporains* a si efficacement contribué), enfin Benjamin Constant continuèrent directement Jean-Jacques et Bernardin; mais que, à l'aurore du dix-neuvième siècle, tous ces écrivains, aussi bien que Saint-Martin, Saint-Simon et Fourier, les philosophes de l'école, étaient en disgrâce ou entièrement ignorés. Au lendemain des orgies de romantisme pratique qui avaient marqué l'ère révolutionnaire, la réaction politique s'étendait au domaine de la littérature. On vit alors « une génération poétique jetée de côté et *interceptée* par un char de guerre » : la jeunesse obéissante et militaire de l'Empire eut pour mot d'ordre le « devoir », devise fort peu romantique assurément et que 1830 devait remplacer par la « fantaisie ». Les héritiers intellectuels de Rousseau et de Saint-Pierre furent pris par l'armée républicaine ou impériale et « enfermés de toutes parts un matin dans un cercle de fer ».

Sainte-Beuve estime pourtant qu'à la veille de 1789, un véritable romantisme français, qui semblait destiné à s'épanouir vers la même heure que celui d'outre-Rhin, s'annonçait déjà dans les drames de Mercier, dans ces traductions d'ouvrages allemands que Bonneville et Le Tourneur appuyaient de préfaces hardies, dans le roman wertherien du Strasbourgeois Ramond, *les Aventures du jeune d'Olban* (1786), enfin dans *le Dernier Homme* de Grainville, plus tard achevé et publié par Creuzé de

Lesser. La Terreur fit une première fois avorter ces prémisses et quinze ans plus tard, Gleizès, Ballanche débutant et le jeune Nodier avec son *Peintre de Salzbourg*, furent de même étouffés, ou du moins ajournés. La Harpe restaurait alors avec éclat la discipline classique en haine de la licence révolutionnaire, par besoin impérieux d'ordre et de règle. Pour le premier livre de Ballanche, *Du Sentiment* (1801), le *Journal des Débats,* alors engagé à fond dans la réaction classique, se montra fort dur et cette diatribe fut l'article de début de Feletz, qui vient d'être doté d'un monument dans son bourg natal. — Chateaubriand lui-même et Mme de Staël subirent incontestablement l'influence de ce mouvement des esprits : ils apportèrent l'un et l'autre leur concours « aux restaurations » de l'époque et leur romantisme originel fut contraint de s'adapter aux goûts dominants de leurs contemporains.

Vers 1818 seulement, sous l'action des premiers chants de Lamartine et des poèmes d'André Chénier, enfin révélés au public, le mouvement romantique put reprendre un essor si longtemps comprimé en France et rejoindre à grande allure les voisins Allemands et Anglais qui l'avaient devancé. Il se forme dès lors comme un embryon de « Cénacle » autour de Victor Cousin récemment revenu d'Allemagne ; là Sautelet, Bastide, Ampère, Stappfer commentaient entre eux l'*Obermann* de Senancour ; ils lisaient Shakespeare, Werther, Schiller, Walter Scott, Hoffmann, l'*Allemagne* de Mme de Staël et le *Cours de littérature dramatique* de Schlegel, le théoricien du romantisme allemand (1). Car ce fut tout d'abord vers le théâtre, cette citadelle des routines et des préjugés classiques, que

(1) Voir sur ce sujet l'étude si nourrie du regretté J. TEXTE, *l'Allemagne et le Romantisme français*. (*Revue des Deux Mondes,* 1er décembre 1897.)

se porta l'effort des novateurs : conquérir la scène en ce temps, c'était s'assurer bientôt la suprématie sur toutes les provinces de l'art. Les plus confiants dans leurs forces s'empressèrent donc de fouler du pied « cette arène où la poésie peut arriver au public face à face, en le prenant par ses sensations, en le domptant ».

Sainte-Beuve, mûri par une longue magistrature critique, a raconté avec esprit, après vingt ans écoulé, la représentation de la *Marie Stuart* de Lebrun, en 1820. Cette tragédie était inspirée du drame célèbre de Schiller sur le même sujet et son triomphe fit dire au *Journal des Débats* : « La joie est dans le camp des *romantiques ;* le succès de M. Lebrun est un succès de parti, une victoire des lumières sur les préjugés. Un courrier extraordinaire envoyé par M. de Schlegel est allé en porter la nouvelle à la Diète assemblée. » Quand on relit aujourd'hui Schiller, écrit Sainte-Beuve en 1840, et que l'on compare avec la tragédie de Lebrun, on peut trouver très à son aise que l'auteur français a trop sobrement glané à travers cette végétation de poésie si féconde et si luxuriante. Alors, par une impression toute inverse, il eût été blâmé plutôt d'avoir trop gardé de son modèle. La critique classique le louait « d'avoir séparé assez habilement l'or du plomb vil », d'avoir su corriger les fautes nombreuses qui « déshonorent » l'ouvrage allemand. Sur un point seulement, on lui reprochait de s'être laissé gagner par la « contagion germanique ». Quel était donc ce crime, dit Sainte-Beuve en continuant de dérouler ses souvenirs ? « On attend l'énormité ! C'est que M. Lebrun n'avait pas observé l'unité du lieu. Mais, répondait-on, toute la pièce se passe à l'intérieur du château de Fotheringay ; on ne sort pas de l'enceinte ! — Peu importe, ripostaient les classiques : dès

qu'on baisse la toile, ne fût-ce que pour passer de l'antichambre dans le salon, l'unité de lieu est *totalement viciée*. C'est, conclut Sainte-Beuve, devant des juges de cette force, alors nombreux, gens d'esprit avec cela, qu'il fallait innover. Le mot propre était tout simplement une impossibilité : il ne devint une difficulté que quelques années plus tard. »

Ainsi, c'est par des escarmouches puériles que le romantisme français dut inaugurer sa campagne de conquête ; comment s'étonner s'il apparut aux yeux les plus clairvoyants dépouillé de tout ce qui fait son essence et son caractère moral ? A cette heure décisive, on oublia les idées pour des contestations de décors et des différents de métrique. Sainte-Beuve en demeure à peu près là vingt ans plus tard, lui si clairvoyant sur d'autres points. Il note par exemple que Lebrun avait fait dire à sa Marie Stuart :

Ces nuages errants qui traversent le ciel
Peut-être hier ont vu mon palais paternel !
Ils descendent du Nord, ils volent vers la France !
Oh ! saluez le lieu de mon heureuse enfance,
Saluez ces doux bords qui me furent si chers !
Hélas ! en liberté vous traversez les airs...

Là-dessus, l'auteur des *Portraits contemporains* croit devoir citer en note tous les auteurs classiques qui ont parlé des nuages : de plus Euripide, Camoëns, Byron ont, dit-il, chanté le regret de la patrie et, ailleurs, ils ont levé vers le ciel le regard de leurs personnages. Le mérite de Lebrun c'est d'avoir associé ce sentiment à ce jeu de physionomie : « Les anciens, remarquons-le, n'apostrophent que discrètement, *hors de la forme mythologique*, ces choses naturelles extérieures. Philoctète, Ulysse regardent les flots et ne leur parlent pas... Cette mélancolique communication de l'âme avec les objets extérieurs et particulièrement

avec les nuages est plutôt un trait moderne et du Nord. De ce ciel-là, Ossian est l'Homère : l'Écosse en est l'Olympe ; le nuage, par Schiller nous en arriva. » Voilà donc sous quelle forme spirituelle peut-être, mais mesquine assurément, était discuté en France le sentiment de la nature, héritage de Jean-Jacques et de Bernardin, plus d'un demi-siècle après ces initiateurs. De là, parmi nous, cette illusion tenace que le romantisme français n'a été qu'une question de vocabulaire.

3. — *Les troisième, quatrième, cinquième générations romantiques.*

De 1824 à 1829, se forme un deuxième cénacle autour de Hugo et de Vigny ; 1830 apportera le triomphe décisif à la troisième génération romantique. — Au delà du Rhin, c'est déjà le déclin du nom, sinon de la chose car le groupe de la « jeune Allemagne » qui croit marcher dans les voies nouvelles avec Bœrne, Heine, Platen, bientôt avec Feuerbach, Kierkegaard, Stirner, Marx, continue l'évolution inaugurée par ses aînés (1). En France, Hugo et Lamar-

(1) Il faut remarquer en effet que la deuxième génération romantique de l'Allemagne, après des débuts assez révolutionnaires sous les auspices des *Brigands* de SCHILLER, fut rapidement entraînée par les événements politiques dans une voie toute différente de celle où l'avaient engagée ses premiers pas. L'opinion allemande n'attribua pas les excès de la Révolution française à leur auteur responsable, le *rationalisme* encyclopédique, ce rejeton dégénéré du cartésianisme qui s'était laissé profondément contaminer de romantisme et qui, proclamant l'homme *parfaitement* raisonnable par nature, acceptait à peu près toutes les utopies des partisans de la *bonté naturelle*. Au delà du Rhin, la *Raison* porta la peine due à ceux-là seuls qui se réclamaient abusivement de son nom. La conséquence de cette erreur fut, tout au moins pour certains

tine, par le caractère de leur talent, par le romantisme politique et social de leur âge mûr peuvent être considérés comme les représentants les plus typiques de leur génération intellectuelle. Sand, Musset, Balzac en sont aussi de prestigieux exemplaires. Auguste Comte, Pierre Leroux, Lamennais, Michelet, Quinet, Proudhon, Nerval, Sue, Dumas, Berlioz, figurent les étoiles de deuxième grandeur. Carlyle et Ruskin marquent au delà de la Manche la persistance des mêmes dispositions morales. Nous n'insisterons pas davantage sur cette période si connue, qui est chaque jour l'objet de travaux consciencieux ou brillants : nul ne lui conteste parmi nous ses titres romantiques et l'un de ses représentants de choix, Stendhal, sera longuement étudié dans ce volume.

La quatrième génération romantique, celle dont on pourrait grouper les productions principales autour de l'année 1865, fut très congrûment inaugurée par le succès de Schopenhauer, ce représentant de la troisième, presque de la seconde génération romantique qui connut si tardivement la gloire, et dont le système à peu près fixé dès 1813, commença d'être lu et commenté vers 1855. L'au-

esprits prédisposés, une recrudescence de foi dans la vertu du sentiment et de l'instinct, du mysticisme esthétique et social en d'autres termes. — En outre, la conscience nationale allemande, réveillée par l'invasion française, se tourna vers le moyen âge, époque de la grandeur germanique et les romantiques allemands de la deuxième génération aboutirent de la sorte à un traditionalisme mystique défendu par leur école dite « historique », qui glorifia les corporations, la chevalerie et l'élan mystique des Croisades. Nous pouvons nous faire en France une idée de cet état d'âme par le *Génie du christianisme*, ou par les écrits de Maistre et de Bonald. Désormais le mot « romantique » eut donc en Allemagne le sens de réactionnaire, de clérical, d'absolutiste même. — La troisième génération romantique française emprunta bien à la deuxième génération romantique allemande quelque chose du décor gothique dans lequel elle s'était réfugiée, mais non pas l'esprit de sa vieillesse dévote, et c'est pourquoi nous avons peine à comprendre la nuance du terme de « romantisme » au delà du Rhin. — Voir l'Appendice II à la fin du volume.

teur du *Monde comme volonté* a fait, sous le nom de « volonté » du subconscient et de l'instinct, le principe du monde et il a rajeuni avec adresse la morale romantique dans le quatrième livre de son grand ouvrage : le pessimisme qui est chez lui assez superficiel, voile imparfaitement l'optimisme foncier de sa psychologie mystique. — En France, l'école poétique qui crut briser les traditions du « Cénacle », le Parnasse, ne fit guère que les continuer sous d'autres noms : hier encore, un brillant critique, M. René Canat (1) démontrait l'intime parenté de ces deux familles artistiques. Mais nous invoquerons surtout, pour appuyer notre conception d'une quatrième génération romantique, l'autorité d'un maître de l'analyse morale, M. Paul Bourget. Ses beaux *Essais de psychologie contemporaine*, où sont étudiés Renan, Taine, Stendhal, Flaubert, Baudelaire, Dumas fils, Leconte de Lisle, les Goncourt, Tourgueneff, Amiel, peuvent passer pour l'ébauche largement traitée d'un portrait d'ensemble où figuraient les coryphées de la génération romantique de 1865, à l'heure de son déclin. Génération inquiète, entraînée, d'une part, par les propensions de son tempérament héréditaire, éclairée pourtant jusqu'à un certain point, d'une part, par l'expérience de 1848 (comme ses grands-pères l'avaient été par celle de 1793) sur les actuelles proportions entre raison et instinct dans la mentalité européenne (2).

Dans la préface du second de ces recueils, les *Nouveaux essais* (1885), M. Bourget salue par ces lignes, voilées de

(1) *Du Sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens*. Hachette, 1904.

(2) Il faut y compter Flaubert. Un très fin moraliste, M. J. de Gaultier, a pu désigner par le nom de *Bovarysme* (Paris, 1902) la Volonté de puissance insatiable, ou égotisme, et l'illusion sur soi, ou mysticisme romantique.

quelque mélancolie, l'approche d'un nouveau corps de l'armée romantique, dont il voit poindre à l'horizon les têtes de colonne. « L'existence du *pessimisme* (1) dans l'âme de la jeunesse contemporaine est reconnue aujourd'hui par ceux-là même à qui cet esprit de négation et de dépression répugne le plus. Je crois avoir été l'un des premiers à signaler cette reprise inattendue de ce qu'on appelait en 1830 le *mal du siècle*. On croyait en avoir fini avec la race d'Obermann et de René. Voici que des romans se publient aussi désenchantés que le chef-d'œuvre de Senancour, des poèmes aussi amers que les sonnets de Joseph Delorme... Nos pessimistes encadrent leur misanthropie dans un décor parisien et l'habillent à la mode du jour au lieu de la draper dans un manteau à la Byron. Le *Bel ami* de M. de Maupassant, pour être aussi nihiliste qu'Obermann, présente son nihilisme d'une autre façon. Pour le psychologue, c'est le fonds qui est significatif et le fonds commun est ici et là, dans l'*A rebours* de Huysmans comme dans l'*Adolphe* de Benjamin Constant, une mortelle fatigue de vivre, une morne perception de la vanité de tout effort. »

M. Bourget, — en cela parfaitement clairvoyant, — se refuse d'ailleurs à faire du seul Schopenhauer l'auteur responsable d'une si universelle disposition d'esprit. Nous n'acceptons, dit-il fort judicieusement, « que les doctrines dont nous portons déjà en nous le principe, » et en effet le « principe » que, dans les lignes précédentes, il reconnaît commun à Senancour, à Chateaubriand, à Byron, à Benjamin Constant, au jeune Sainte-Beuve d'une part, à

(1) Pessimisme est le nom du Mal romantique pour la quatrième génération de cette grande famille. A la première, il se nomme sensibilité, à la seconde, ennui, *Weltschmerz, atra cura;* à la troisième, *Mal du siècle;* à la cinquième, neurasthénie. Autrefois ce fut *veternus, acedia,* humeurs, vapeurs, etc...

Maupassant et Huysmans, d'autre part, explique de façon bien plus satisfaisante la continuité de la tradition romantique. Presque tous les penseurs que M. Bourget honora d'un essai dans son livre se peuvent rattacher par des liens plus ou moins étroits à cette tradition. Ajoutons à ceux-là quelques noms qui ont grandi depuis lors : Ibsen, dont le *Peer Gynt* est aujourd'hui fort à la mode, à juste titre, parmi les néo-romantiques les plus exaspérés de l'Allemagne (1) ; Tolstoï, que, d'une commune voix tous les critiques clairvoyants reconnaissent pour une réincarnation de Jean-Jacques, suscitée par le destin afin de désorganiser la société russe au souffle de son mysticisme éperdu (2) ; enfin Émile Zola dont la parenté romantique fut maintes fois aussi discernée par des lecteurs avisés et pourvus d'érudition littéraire.

Nietzsche, dont nous avons dit les tenaces propensions romantiques, flotte entre la quatrième et la cinquième génération de la famille, car il avait, dès 1869, arrêté le plan de sa doctrine d'esthétisme mystique, mais il n'est parvenu à la notoriété que vers 1890, après son naufrage dans la paralysie générale. On sait que nos contemporains en ont fait l'un de leurs prophètes. — De ces contemporains

(1) Voir O. Weininger, *Ueber die Letzten Dinge*. Wien, 1904. *Peer Gynt* y est soumis à une bien suggestive analyse.

(2) Rien de plus instructif au point de vue sociologique et moral que la crise de romantisme aigu dont la Russie vient d'être secouée après ses désastres d'Extrême-Orient. Un pénétrant observateur indigène, qui en a donné de saisissantes analyses concluait vers la fin de 1906 (*Journal des Débats*, 10 décembre) à une détente chez le malade : « Nos romanciers avouent enfin en présence des faits qu'il existe de vilaines gens dans le prolétariat comme il en existe dans l'aristocratie et qu'il ne suffit pas d'être ouvrier ou paysan pour posséder toutes les vertus. C'est là un aveu que nul n'eût osé faire l'an dernier... Le seul coupable n'est donc plus le gouvernement. C'est aussi et surtout la *Nature humaine*. Elle sera plus difficile à régénérer. » Au terme de cette année de « bonté naturelle », tous les petits marchands de Pétersbourg avaient falsifié leurs poids et mesures. (Même source, 28 avril 1907.)

eux-mêmes, de cette cinquième génération romantique aujourd'hui dans la force de l'âge, il serait trop délicat de marquer dès à présent la physionomie propre et de désigner par leurs noms les représentants de choix. Il suffit que nous la sentions partout active autour de nous pour détruire préalablement, en attendant que la raison reconstruise tant bien que mal sur les ruines accumulées par un mysticisme psychologique imperturbable. C'est chaque jour qu'il échappe à la plume de nos publicistes et de nos critiques quelque aveu plus ou moins conscient de la filiation que nous dévoilons en ce lieu. On nous donne par exemple Schopenhauer pour le philisophe de l'école symboliste, en rappelant qu'il fut aussi celui qui résuma le mieux les conclusions du romantisme (1). Un des plus ingénieux analystes de la littérature contemporaine écrit à propos de Chateaubriand (2) : « Notre génération égoïste, inquiète, infatuée, descend en droite ligne de celui qui inventa le lyrisme, cette folie du Moi... Il nous a légué la religion de la personnalité ; le moins qualifié d'entre nous se place à son exemple au centre du monde. Dans la comédie du siècle, le dernier des figurants se croit premier rôle. » En traitant hier d'un ouvrage dramatique, d'ailleurs plein de talent, un éminent critique qui est à ses heures un vigoureux moraliste (3) comparait le personnage principal, une femme, à quelques-unes de ses sœurs dans le théâtre de la quatrième génération romantique. « Elle possède, écrivait-il, d'évidentes analogies avec les

(1) Voir la fine étude de M. Jean Blum dans le *Mercure de France* (15 septembre 1906).

(2) M. Henri Roujon, dans *le Figaro*, 20 septembre 1906.

(3) M. Adolphe Brisson. — Voir aussi dans la *Revue des Deux Mondes* (15 décembre 1906) la vaillante protestation de M. Doumic contre le *Théâtre déliquescent*.

héroïnes des *Lionnes pauvres* et de la *Femme de Claude*. Mais quelle différence dans la manière de l'imposer au public ! Émile Augier déteste Séraphine Pommereu ; Dumas fils éprouve contre sa Césarine une répulsion qui va jusqu'à l'horreur ; ils ne se contentent pas de châtier ces petits monstres, ils les haïssent. » L'auteur contemporain cherche au contraire par tous les moyens à rendre sympathique sa « guenon du pays de Nod ». — Tel est actuellement le sens du mouvement moral, tout au moins dans certains milieux, et c'est à chaque heure pour ainsi dire qu'il est loisible de faire autour de soi de semblables remarques.

Pour l'Allemagne, on trouverait un excellent document sur une évolution analogue à la nôtre (quoique moins rapide), dans le grand ouvrage du Prof. Lamprecht (1), qui offre un si suggestif tableau de la culture germanique au cours de ses dernières années. La période de l'*excitabilité* (Reizsamkeit), c'est ainsi qu'il caractérise son temps par le superlatif du mot de sensibilité, si cher à Jean-Jacques, et il souligne la désagrégation nerveuse qui lui apparaît comme le caractère dominant de cette époque, en appelant de ses vœux la discipline morale nouvelle qui nous tirera de ce désordre mental. C'est faire œuvre utile que de préparer les voies à une telle discipline. L'on risque, il est vrai, de froisser en chemin des habitudes d'esprit invétérées déjà, de gêner dans leurs routines commodes les intelligences « à la suite ». Devant leurs protestations prévues, nous pourrions demander une réponse à Sainte-Beuve, qui écrivait de l'un des grands prêtres du romantisme moral : « Les générations présentes, ne l'oubliez pas,

(1) *Deutsche Geschichte. Zur Deutschen Juengsten Vergangenheit* (1901, 1903, 1904).

aiment et préconisent en lui l'homme qui non seulement a peint leur vice, mais qui le leur a chatouillé : c'est pourquoi je les récuse comme juges en dernier ressort ; ce sont des complices. » Mais nous dirons plus volontiers : « Nous sommes des complices ! » et que celui qui parmi nous, est sans péché jette à son prochain la première pierre. Toutefois gardons-nous de donner à cet aveu un accent de contrition et de dépression stérile. Souvenons-nous de la virile définition hobbiste du remords, — sentiment qui naît d'un acte reconnu par nous comme mal approprié à sa fin. — Le premier mouvement y est de peine, dit le grand penseur anglais ; mais l'attention ou la conception de rentrer bientôt dans le droit chemin, après l'expérience de l'erreur commise, est une grande joie qui prendra vite le dessus. Si nous fûmes des complices, redevenons des juges en dernier ressort, car c'est notre propre avenir qui est débattu dans ce procès (1).

(1) Le présent volume, qui a été publié à Berlin en juin 1907 et dont une partie a paru dans la *Revue des Deux Mondes* en février 1906, était entièrement écrit depuis quelque temps et déjà entre les mains de son excellent traducteur allemand, M. F. v. Oppeln-Bronikowski, lorsque parut le livre de M. Lasserre sur *le Romantisme français* (Paris, 1907), où l'on trouve un sentiment très net de la continuité du mouvement romantique au cours du dix-neuvième siècle. L'auteur a décrit d'une plume fort alerte certaines formes de l'égotisme romantique : la « corruption des passions », l' « emphase lyrique » et quelques déguisements du mysticisme romantique : la « chimère », le « messianisme » (entendu dans un sens un peu différent de celui que nous donnons nous-même à ce mot), enfin le « panthéisme ».

Je ne pus qu'être frappé par l'analogie de ces conclusions avec celles qui avaient été esquissées par moi dans les trois premiers volumes de cette *Philosophie de l'Impérialisme* et dans quelques études données à la *Revue des Deux Mondes*. Je fus charmé au surplus par le talent du jeune docteur en Sorbonne. Ses idées ayant été très commentées durant le printemps dernier, je me sentis désormais assuré que mes propres vues ne sembleraient pas le fruit d'une illusion d'optique purement individuelle, puisque sous différentes formes elles percent et se font jour de toutes parts.

Il m'importe d'autant plus de marquer ici ce qui distingue mon point de vue de celui de M. Lasserre. — A mon avis, ce n'est nullement l' « esprit révolutionnaire » en bloc qu'il faut identifier avec l'esprit romantique ; mais

III. — La guérison du mal romantique.

On guérit en effet du mal romantique (1). Quand le ressort d'une âme n'est pas détendu sans remède par le fait d'une hérédité trop pesante, quand cette âme d'abord séduite par des doctrines flatteuses à sa passion présente, se montre capable de réaction rationnelle et de réforme morale, le romantisme est une maladie de jeunesse qui cède à l'expérience, à la pratique de la vie réelle. Il peut même déployer en passant quelque grâce, exercer un charme fugitif, comme la fantaisie d'un enfant folâtre, dont nul ne prend au sérieux les imaginations puériles. Le danger commence, pour lui-même et pour autrui, quand l'homme reste un grand enfant et aborde, en continuant de se jouer, les responsabilités de la vie.

De ces natures vigoureuses qui savent mûrir et combler de leurs propres mains les lacunes d'une éducation sans fermeté, Gœthe en Allemagne, Taine en France pourraient être les parrains. Le *Faust* du grand Allemand n'est guère autre chose que le poème épique de cette rédemption par

seulement une de ses déviations, le mysticisme social, le socialisme communiste du temps présent. L'esprit révolutionnaire en ce qu'il a de rationnel, de stoïcien, de cartésien, de classique dans son inspiration première est justifié, durable, assuré de trouver de plus en plus son chemin dans le monde. Il y a même beaucoup de romantisme dans la façon dont le combattent certains traditionalistes imprudents, dont M. Lasserre paraît avoir écouté quelquefois les suggestions dangereuses. De telles complaisances risquent de faire tort à ce qu'il y a de sain, de vrai et d'utile dans son effort.

(1) Ce livre a paru en allemand au mois de juin 1907 et les idées qu'il expose ont déjà trouvé quelque écho en Allemagne. Voir en particulier, dans le *Berliner Tageblatt* du 19 juillet 1907, la très pénétrante étude de M. F. v. Oppeln-Bronikowski sur la correspondance de Flaubert, *Documents d'un romantique guéri*, et l'essai du même auteur sur le poète Rilke (*Mitt. der literarhist Gesellschaft*, Bonn, II, 6).

l'effort personnel, et c'est pourquoi l'œuvre a sa place parmi les plus hautes de notre âge. Faust, comme son créateur poétique, a connu l'orgueil excessif d'une science encore à son aurore, cherché dans l'alchimie et le spiritisme la clef de l'énigme des choses, versé dans le mysticisme panthéistique. Mais sa conclusion finale sera que l'homme est un « combattant », que celui-là seul mérite la vie et la vérité qui sait les conquérir chaque jour au prix de l'effort raisonné sur soi-même. Quant à Taine, si les vastes sympathies de sa pensée critique l'inclinèrent d'abord à quelques complaisances romantiques, — curiosités d'ailleurs plutôt qu'adhésions sans réserves, — son âge mûr a donné l'exemple du plus ferme et du plus lucide stoïcisme.

George Sand, qui a prêché la sagesse après avoir causé le scandale — histoire de plus d'une réputation littéraire au cours du siècle romantique, — George Sand nous a laissé une analyse fort instructive de ses premières inquiétudes morales, et de ses velléités rationnelles à leur aurore. Elle souffrait du « mal du siècle », autant et plus que le petit groupe de novateurs qui faisait fête à ses retentissants débuts. Sa santé semblait atteinte : son médecin lui prodiguait les conseils que la Faculté donne en tous temps aux malades par le système nerveux et quelques médecins de l'esprit s'efforçaient de l'amener à une plus prudente hygiène intellectuelle. « Mon ami, écrivait-elle à Sainte-Beuve (1), — dès ce moment revenu de ses premiers élans mystiques et préoccupé de fournir à la jeune femme des compagnons de bon conseil, — mon ami, je recevrai M. Jouffroy de votre main... J'ai vu à sa figure qu'il pou-

(1) Cette lettre est imprimée dans les *Portraits contemporains* de Sainte-Beuve, vol. I, p. 510.

vait avoir l'âme belle et l'esprit bien fait, mais je lui reconnaîtrai peut-être la possession de ces choses, très rares et très estimables à coup sûr, sans une très grande admiration. Il y a des hommes qui viennent au monde tout faits et qui n'ont pas à soutenir de luttes contre les écueils où les autres s'engagent et se choquent ; ils passent à travers sans savoir seulement qu'ils existent, et, parfois, ils s'étonnent de voir tant de débris flotter autour d'eux. Je crains un peu ces hommes vertueux de naissance. Je les apprécie bien comme de belles fleurs et de beaux fruits, mais je ne sympathise pas avec eux. Ils m'inspirent une sorte de jalousie mauvaise et chagrine car, après tout, pourquoi ne suis-je pas comme eux ? Je suis auprès d'eux dans la situation des bossus qui haïssent les hommes bien faits ; les bossus sont généralement puérils et méchants, mais les hommes bien faits ne sont-ils pas insolents, fats et cruels envers les bossus ! » On croirait voir Jean-Jacques analysant le caractère d'un Hume ou d'un d'Alembert et plus clairvoyant qu'il ne le fut sur les causes profondes de la mésintelligence qui le sépara de ces amis. Mais les malformations morales, quand elles ne sont pas de nature trop grave, se peuvent redresser au prix d'une orthopédie diligente et de quelques personnels efforts. La clairvoyance dont Sand fait preuve en ces lignes au sujet de son propre cas (et dont Rousseau était parfaitement incapable), est un symptôme favorable : elle ne restera pas toute sa vie contrefaite.

« Je dis donc, poursuit-elle, que M. Jouffroy doit être bon, candide, inexpérimenté pour *un certain ordre d'idées* où j'ai vécu et creusé, où vous avez creusé aussi quoique bien moins avant que moi. Par exemple, je me suis dit : Est-ce qu'il ne serait pas permis de manger de la chair

humaine? — Vous vous êtes dit : Il y a peut-être des gens qui se demandent si l'on peut manger de la chair humaine? — Et M. Jouffroy s'est dit : L'idée n'est jamais venue à aucun homme de manger de la chair humaine. — Pourtant, il y a des peuplades entières qui en mangent et qui n'en sont peut-être pas plus mal avec Dieu pour cela. Moi, je ne m'estime pas, car, après m'être adressé de semblables questions, je ne les ai pas résolues et j'en suis resté là. M. Jouffroy, n'ayant pas appris que ces questions existent, n'a pas grand mérite à les nier. Mais vous qui, ayant songé à tout et peut-être goûté à des choses immondes comme font les chimistes, *avez déclaré que la chair humaine est mauvaise et malsaine* et vous êtes décidé à vivre d'aliments choisis, apparemment, vous avez le *discernement*, c'est-à-dire le *sens moral*, la lumière et la force. »

L'ardente Lélia se méprend ici sur Jouffroy, l'ancien carbonaro de 1820, qui eut grand besoin, lui aussi, de se guérir, et n'y parvint pas entièrement peut-être; elle s'illusionne également sur Sainte-Beuve qui n'était pas encore si parfaitement guéri qu'elle le pensait; elle se trompe enfin sur elle-même qui devait guérir à son tour et conseiller à tous les aliments les plus salubres. Il est vrai que ce fut après s'être fatigué l'estomac par un régime peu diététique, et lorsque cet organe ne put supporter davantage les ragoûts singuliers dont elle l'avait longtemps sustenté. Nous n'en devons pas moins admirer la belle clairvoyance morale qui se révèle à nous dans cette effusion de jeunesse.

Le correspondant de Sand a fait de son côté sur le même sujet des confidences bien précieuses. Tout homme, écrit-il (1), possède dans sa jeunesse une dose de foi,

(1) *Portraits littéraires*, vol. I, p. 366.

d'amour, de passion, d'enthousiasme. Chez quelques-uns, cette dose se renouvelle sans cesse, au moins pour cette part qui ne réside pas essentiellement dans l'*âme,* dans la *pensée* et qui a son auxiliaire dans l'*humeur* et dans le *sang* — (Remarquons que ces derniers mots sont les vieux noms scolastiques des facultés subconscientes de l'esprit.) — Chez quelques-uns, poursuit Sainte-Beuve, cette dose de chaleur du sang résiste au premier échec, au premier coup de tête et se perpétue jusqu'à un âge plus ou moins avancé. Quand cela va trop loin et dure obstinément, c'est presque une infirmité de l'esprit *sous l'apparence de la force* : c'est une véritable *incapacité de mûrir.* Il y a de la sorte des natures poétiques ou philosophiques qui restent jusqu'au bout, à travers leurs diverses transformations, *à la merci du tempérament.* Romantisme, humanitarisme ce sont là des formes de passion et comme des *maladies* que les jeunes talents doivent presque nécessairement traverser : ils deviennent d'autant plus mûrs qu'ils s'en dégagent plus complètement. On ne passe point indifféremment par une telle école : on en garde des impressions, des teintes, un pli ; mais enfin, *l'on en sort,* quand on possède un talent capable de maturité (1).

Sainte-Beuve s'en estimait sorti, sans aucun doute, mais il se souvenait de s'y être quelque temps attardé. En montrant ailleurs (2) Hégésippe Moreau, le poète de la Voulzie, affecté « de cette maladie d'amour-propre et de sensibilité qui est celle du siècle, celle de l'aristocratique René, aussi bien que du plébéien Obermann et du mondain Adolphe, celle de Jean-Jacques avant eux tous (3),

(1) *Portraits contemporains,* vol. II, p. 535.
(2) *Causeries du Lundi,* vol. IV, p. 57.
(3) On voit par ces lignes combien Sainte-Beuve avait déjà nettement discerné le rôle initiateur de Rousseau, à l'aurore du mouvement romantique.

comme depuis elle l'a été de tant d'autres qui ont eu la même maladie sous des formes différentes », l'auteur de *Volupté* ajoute avec indulgence : « Il nous siérait peu, à nous qui parlons, de nous montrer trop sévère, l'ayant ressentie à notre tour, et même décrite autrefois dans notre jeunesse. »

Pour la guérison du mal romantique, plus d'un remède a été proposé et expérimenté sans délai au cours du siècle qui a souffert de ce désordre organique redoutable . remèdes empiriques, trop souvent, ainsi qu'il est inévitable après un insuffisant diagnostic. Examinons ici les principaux avant de proposer un traitement rationnel du mal.

I. — *Le remède encyclopédique.*

C'est, en France, le remède officiel, celui qui porte aujourd'hui l'estampille de l'État, puisque la doctrine encyclopédique est employée, conformément aux lois et décrets, pour éclairer la démocratie, pour favoriser dans l'école primaire le progrès moral des futurs citoyens. On a dit (1) à juste titre que l'ombre de Diderot planait sur notre présent système d'éducation populaire. Par malheur, tel que le préparent les praticiens qui ont le monopole de sa fabrication, ce remède-là risque d'éterniser les maux de croissance qu'il voudrait guérir.

Il est certain que la plupart des encyclopédistes, et Voltaire à leur tête, devinrent après 1756 les contradic-

(1) M. Faguet dans son étude sur l'*Anticléricalisme,* et M. G. Goyau dans ses beaux travaux sur l'enseignement primaire.

teurs de Rousseau. Ils sentirent combien son mysticisme social menaçait leur effort rationnel de réforme, et, sous l'impression du hobbisme retrouvé par Helvétius et Holbach, sous l'action du prudent utilitarisme de Franklin, ces philosophes échafaudèrent un corps de doctrines morales fort supérieur aux rêveries de Jean-Jacques et du romantisme qui l'a continué. — Pourtant, nous l'avons indiqué déjà (1), l'Encyclopédie avait été touchée dès sa naissance de l'influence romantique, épandue dans l'atmosphère morale du temps. L'intimité de son inspirateur principal, Diderot, avec le chimérique citoyen de Genève ne fut pas sans porter quelques fruits. Tous deux n'avaient-ils pas ensemble commenté les déductions optimistes de lord Shaftesbury sur la nature humaine, ensemble abhorré les doctrines brutales de Mandeville ?

Dès la première moitié du dix-huitième siècle, il passe sur tous les sommets de la pensée comme un souffle de réaction contre les doctrines exagérées du calvinisme et du jansénisme, qui avaient longtemps séduit tant d'esprits éminents. Par une conception étroite et dure de la vie morale, par abus de l'excellente notion du péché originel, ces deux sectes allaient jusqu'à nier le germe de raison perfectible qui ennoblit la race humaine, et qui est sa véritable « bonté naturelle », afin d'expliquer le progrès et le salut individuels par une action purement mystique de la Grâce divine. Sans doute d'heureuses inconséquences laissaient ici et là, à Genève comme à Port-Royal, une large place à l'effort personnel vers le perfectionnement de la volonté droite, mais le principe d'une semblable théologie n'en était pas moins condamnable. Aussi ne

(1) Voir le troisième volume de cette *Philosophie de l'Impérialisme*.

vit-on pas la seule Église catholique (avec sa longue expérience de la nature humaine) s'insurger contre des erreurs si dangereuses à la vie sociale : tous les grands esprits de l'âge nouveau, Fontenelle, Voltaire, Montesquieu, Buffon, appuyèrent chacun suivant son tempérament les conclusions de Vauvenargues : « L'homme a été chargé de trop de vices par ceux qui pensent, » et « peut-être il est sur le point de se relever et de se faire restituer toutes ses vertus. »

Réaction justifiée encore une fois, mais qui devint aussitôt excessive car on décida de concéder à l'homme des âges primitifs non seulement la possibilité de la raison, mais encore la raison tout entière; car on chercha non seulement dans des survivances et des abus trop évidents, mais encore dans certaines disciplines sociales, fruit de l'expérience des âges et cadre indispensable de la vie en commun, la source prétendue des imperfections et des souffrances de ce temps. — Jean-Jacques, avec sa demi-inconscience de dégénéré supérieur, vint bientôt pousser ces idées ambiantes à l'extrême et à l'absurde sous l'impulsion d'un impérialisme plébéien trop empressé vers le but de ses efforts. Il décréta la « bonté naturelle » de l'homme et parut entendre d'abord par ce mot ambigu de bonté la sympathie, l'altruisme qui serait primordial dans l'espèce. Les réserves que lui inspirèrent ensuite quelques velléités de bon sens furent bien moins écoutées que ses exagérations premières — aventure fréquente aux agitateurs des passions humaines !

Aussi, après 1760, l'Encyclopédie tout entière fit-elle front contre son allié de la veille (1). Voltaire, Diderot,

(1) Les historiens de l'indépendance nord-américaine remarquent que ces démocrates raisonnables qui peuplaient les colonies transatlantiques anglaises,

Grimm, Helvétius, Holbach, Morellet, Naigeon, Saint-Lambert, Turgot, Condorcet, Chamfort, Volney, Cabanis, Bichat, Thurot, Daunou, Tracy et tout le salon de Mme Helvétius à Auteuil décochent à l'envi vers Rousseau leurs traits les plus acérés. Mais, sur ceux-là aussi, le grand enchanteur a jeté un charme : son influence a développé chez eux, en dépit d'eux-mêmes, quelques-unes de ces tendances optimistes et mystiques dont nous avons dit qu'ils portaient en eux le principe. Rien n'est plus instructif à ce point de vue que d'examiner les dernières productions de l'école, celles qui en résument, à la veille de la Révolution, les enseignements et les espérances : soit *l'Esquisse des progrès de l'esprit humain* de Condorcet, soit *les Ruines* et *la Loi naturelle* de Volney.

Feuilletons les deux derniers de ces ouvrages : nous y verrons Rousseau assez mal traité par l'auteur. Garde-toi, dit à Volney le Fantôme des Ruines, — cette ombre ossianique qui incarne le passé de la race humaine, — garde-toi de l'illusion et des paradoxes du misanthrope. L'homme mécontent du présent suppose au passé une perfection mensongère qui n'est que le masque de son chagrin ; il loue les morts en haine des vivants : il *bat les enfants avec les ossements de leurs pères !* — Cette métaphore hardie, sinon d'un goût très sûr, résume bien l'un des aspects de la prédication de Jean-Jacques. — Le vulgaire, dit encore cette sorte de catéchisme civique qui est le petit traité de *la Loi naturelle*, a souvent donné le nom de philosophes à des esprits bizarres qui, par morosité, par vanité blessée, par dégoût des vices de la société se sont fait de l'état sauvage des idées chimériques. Le sauvage est animal

bien que touchés du souffle philosophique du dix-huitième siècle, citaient Montesquieu mais jamais Rousseau. (Voir la *Vie de Jefferson*, par C. DE WITT.)

brut, ignorant, une bête méchante et féroce. (C'est déjà le mot de Napoléon, après l'Égypte : L'homme de la nature est un chien !)

Pour démontrer une prétendue perfection du passé, poursuit Volney, il faudrait démentir le témoignage des faits et les vues de la raison, puisque dans les anciens états, même dans les plus vantés, il y eut d'énormes vices, de cruels abus, un brigandage insolent. L'instinct, ce sentiment aveugle qui nous porte *indistinctement vers tout ce qui flatte les sens*, n'enseigne pas à lui seul la loi naturelle. Quoique simple par ses bases, elle forme dans ses développements et dans ses conséquences un ensemble compliqué qui exige la connaissance de beaucoup de faits, et toute la *sagacité du raisonnement*. Puis, sur ces principes excellents, l'auteur des *Ruines* édifie une morale utilitaire et rationnelle. *A force d'erreurs,* dit-il, l'homme se redressera, s'éclairera ; il *deviendra* sage et bon parce qu'il est de *son intérêt* de l'être. Enfin le penseur pousse la prudence jusqu'à nous faire prévoir que, sans nul doute, cette évolution sera lente. Pourquoi faut-il qu'une réserve si sensée soit aussitôt démentie par un mouvement de rhétorique : « *Encore un jour !* et un mouvement immense va naître ! » Pourquoi l'inspiration des œuvres morales de Volney est-elle le plus souvent, malgré tout, rousseauiste et romantique ?

A lui seul le titre du livre des *Ruines* et la fiction qui en est la trame semblent placer la perfection humaine derrière nous, sinon tout à fait à l'aurore de la vie sociale. Le fantôme qui entretient le voyageur français, lui dit la splendeur évanouie des grandes métropoles orientales, telles que Palmyre, dont il ne reste aujourd'hui que des « ruines ». Mais Volney, qui a contemplé ces restes impo-

sants, ne s'avise guère d'en expliquer l'ancien éclat par l'impérialisme de conquête, encore moins par la théocratie organisatrice qui en furent cependant les artisans véritables. Il en laisse les causes dans le vague et ses lecteurs concluront sans nul doute à la « bonté naturelle » des peuples antiques. En effet, sa psychologie n'est clairvoyante que par échappées et pour ainsi dire par saccades : le plus souvent, il adopte celle de Rousseau à peine corrigée par une influence plus rationnelle. La loi naturelle, c'est-à-dire la règle de la perfection morale, est définie par lui comme *primitive*, et cette épithète est insuffisamment expliquée. Est-ce la possibilité abstraite et future de cette loi ou son règne effectif et désormais passé qui fut « primitif »? On retrouve ici, comme dans le *Discours sur l'inégalité*, l'« amour de soi » qui, modéré et prudent, *était jadis* un principe de bonheur et de perfection, mais qui, devenu aveugle et désordonné, se transforma en poison corrupteur. On rencontre la *compassion*, chère à Jean-Jacques et que l'homme a chassée de son cœur en dépit des prescriptions de la loi de nature. — Et ces assertions sont assez exactes si l'amour de soi « aveugle et désordonné » n'est que l'individualisme trop souvent excessif en effet de l'âge romantique, si la compassion oubliée n'est que la sage discipline sociale des époques plus « organiques » que la nôtre. Mais alors cet amour de soi modéré et sage, cette compassion ne sont nullement *primitifs* : ils furent un premier succès de l'expérience et de la raison humaine. Voici encore la *cupidité* donnée pour cause à tous les maux qui nous affligent, mais sans réserve suffisante pour indiquer que le principe de la cupidité, le « désir du pouvoir », éclairé par la raison, est le ressort universel de toute vie et de toute activité progres-

sive. Voici enfin l'égalité acceptée comme une loi *primitive* elle aussi, et pourtant définie aussitôt en ces termes absurdes et contradictoires : les hommes sont faits d'une même étoffe, mais *les dimensions, le poids, la valeur n'en sont pas les mêmes* (1). Ils ne sont donc pas naturellement égaux.

La sociologie du livre des *Ruines* est d'ordinaire empruntée au *Discours sur l'origine de l'inégalité* tout autant que sa psychologie. On y lit que les hommes, mus d'un commun besoin de sûreté, unirent leurs moyens et leurs forces ; que l'un encourant des périls, plusieurs l'aidèrent et le secoururent ; que des conventions expresses ou tacites furent alors conclues ; que le *peuple confia l'épée* à quelques hommes, qu'aussitôt ceux-ci en abusèrent, que l'*usurpation* à l'intérieur du corps social finit par créer ainsi les inégalités humaines. Tout cela, c'est du romantisme social, à peine fardé çà et là d'un fugitif utilitarisme. Et cette distinction est aujourd'hui très importante à établir, car certains esprits honnêtes et droits, frappés par les conséquences, parfois rétrogrades en effet, de la morale encyclopédique, sont trop souvent tenté d'en attribuer la responsabilité à ce qu'il y a de rationnel dans son inspiration fondamentale. Dénoncez son « rationalisme », soit ; car ce mot recouvrit presque toujours une inspiration mystique encore par quelques côtés, et insuffisamment rationnelle. Mais c'est pour avoir été infidèle à la raison, pour avoir versé dans l'illusion romantique ambiante que l'Encyclopédie a gâté dans sa source un effort qui pouvait être plus rapidement utile et fécond. La politique de ses premiers inspirateur fut autrement saine que celle de

(1) *Œuvres complètes*, I, 298.

Rousseau. Ne faisons donc pas fi du remède encyclopédique, après que nous en aurons rectifié les principes efficaces. Il faut corriger l'Encyclopédie, par les résultats de la grande enquête historique et critique qui a si fort accru, au cours du dix-neuvième siècle, le trésor de l'expérience humaine. Il serait injuste et imprudent de la renier ou de la contredire en bloc (1).

2. — *Le remède traditionaliste et les mystiques de l'inconscient.*

Si les héritiers de l'esprit encyclopédiste croient aujourd'hui servir la raison pure et la saine démocratie bien qu'ils gardent une bonne part des illusions romantiques

(1) Pour concilier la thèse de Taine, qui fait sortir la Révolution de l'esprit *classique* avec celles des traditionalistes qui la condamnent tout entière comme entachée d'esprit *romantique,* et pour rapprocher à la fois de la vérité ces deux assertions incomplètement exactes, il faut admettre, à notre avis, que l'esprit rationnel du cartésianisme est le père de l'inspiration saine et sagement réformatrice qui présida aux débuts du mouvement de 1789, mais que cette tendance rationnelle, sous l'influence de l'inexpérience populaire, égarée par l'usure psychique de quelques prophètes mystiques a été contaminée de romantisme. En disant, l'homme est *raisonnable* par essence, — ce qui est vrai d'une raison en germe et en puissance, d'une raison qui doit être peu à peu grandie par l'expérience accumulée des siècles, — les esprits classiques de cette époque ont fini par entendre eux-mêmes, sous l'influence de l'atmosphère romantique ambiante : L'homme est *parfaitement* raisonnable et clairvoyant, en d'autres termes est *bon* par nature. De ce jour, ils ont été exposés, sinon livrés sans défense à toutes les illusions du mysticisme romantique. Ils ont alors fait dévier l'individualisme moderne et l'esprit révolutionnaire de la voie rationnelle pour les porter vers le romantisme social, dont la tâche du vingtième siècle sera de guérir par l'expérience les peuples et les individus qui sont encore capables de santé.

C'est généralement autour du *Contrat social* que se déroulent les discussions de cette espèce. Ce livre, œuvre de Rousseau *avant* sa vocation messianique, comme nous l'avons rappelé, mais retouché après cette heure fatidique par

qui furent celles de leurs chefs de file, en revanche certains traditionalistes s'imaginent combattre les ravages de l'esprit révolutionnaire parce qu'ils tournent le dos à l'inspiration *rationnelle* qui en est pourtant la partie saine, celle qu'il importerait d'y affermir bien plutôt que d'en rejeter. Ils lui opposent avec complaisance un mysticisme nouveau qui les engage plus avant dans le romantisme par une autre voie et les écarte peut-être plus encore que leurs adversaires de la route incertaine et ardue où chemine avec effort l'humanité progressive. Ce mysticisme c'est celui de la tradition ou, d'une façon générale, de l'instinct et de l'activité subconsciente en notre être.

En effet, devant les étonnantes découvertes de la science moderne sur le rôle de l'inconscient dans la vie mentale, plus d'un rejeton de la famille romantique, — dont les tendances mystiques sont irrésistibles, — s'est empressé de mettre ces découvertes au service de ses dispositions natives. Trop souvent l'on a fait ainsi de l'inconscient, encore inexploré et mystérieux, l'émanation directe d'êtres métaphysiques qui se mettraient, par cette voie, en communication avec l'homme, afin de l'appuyer de leur pouvoir tutélaire, ou plus rarement, de l'opprimer de leur mauvais vouloir. Or c'est là précisément la définition que nous avons proposée du mysticisme. Hartmann a donné, le premier, un grand retentissement à ce néo-

son auteur, est responsable en partie de la déviation morale que nous venons de signaler, car il est encore jusqu'à un certain point classique ou rationnel dans son inspiration, mais déjà romantique ou mystique par quelques traits. — Au total il n'y a pas de *raison à priori*, comme l'a cru le dix-huitième siècle, mais tout l'espoir de l'humanité est encore dans la raison *à posteriori*; et c'est celle-là qu'il faut prêcher aux générations futures. C'est pourquoi l'on peut être adversaire du *rationalisme* (ou tendance classique *déviée* par l'influence romantique durant la seconde moitié du dix-huitième siècle) et néanmoins partisan de la *Raison*.

mysticisme d'aspect assez scientifique. Il le rattachait sans peine aux plus antiques mysticismes de l'humanité supérieure, aux leçons de l'Inde védique déjà exploitées depuis un siècle par la philosophie allemande classique dont il venait achever l'évolution.

Les premiers analystes savants de l'inconscient, Myers et William James, ont avancé que cette portion de notre activité mentale participe d'une énergie *supraterrestre*, d'un Moi plus vaste que le nôtre auquel notre âme s'unit par cet intermédiaire : ils ont enseigné que nous sommes susceptibles d'entrer par cette voie en communication avec le monde des esprits. Voyez aujourd'hui des adeptes fort distingués du socialisme romantique faire appel à notre *plus grand Moi* pour réaliser les miracles d'harmonie sociale que le vicaire savoyard demandait encore au Dieu chrétien de ses pères. Écoutez un philosophe spiritualiste éminent assurer que l'office de la raison n'est que de rendre explicite et maniable une pensée implicite plus profonde et plus riche, qui ne vient *pas de nous*. Lisez cette déduction que M. Foggazzaro a introduit dans son mystique récit, *Il Santo* : « Il y a dans les pensées de chaque homme une sorte de hiérarchie : certaines notions, certains principes sont chez lui des idées dominantes et gouvernent sa vie... Mais cette hiérarchie d'idées fermes et impérieuses n'est pas l'homme tout entier : au-dessous d'elle, il y a une autre région de l'âme, celle de l'inconscient, où se produisent les *contacts mystiques avec Dieu*... qui se trouve donc en rapport direct et incessant avec la vérité et tend ainsi à rectifier les idées dominantes quand elles s'écartent du vrai. » — Nous allons voir que c'est exactement le contraire qui se passe en nous.

Constatons d'abord que les « monistes » les plus décidés peuvent se rencontrer sur le terrain du mysticisme moral avec les adeptes des confessions religieuses les plus dogmatiques. Nous avons lu récemment dans une œuvre savante (1), issue de l'école matérialiste, les affirmations que voici : Le Moi subconscient voit les sources de la nature ; il *comprend les langues étrangères ;* il acquiert une omniscience dont les facultés bornées du Moi conscient ne peuvent fournir qu'une imparfaite copie. Comme si elle voulait prévenir les maux engendrés par les défauts de la pensée consciente, la *Nature* a fait de cette sorte de pensée une fonction pénible, difficile à exercer. Elle a tout au contraire soustrait la pensée inconsciente aux influences du monde extérieur du temps et de l'espace ; elle l'a douée de la force nécessaire pour *dépasser les limites de l'Univers*, évoquer le passé, *dévoiler l'avenir*, savoir tout, créer tout !

Les hommes de sang-froid et de méthode conçoivent de toute autre manière les rapports entre conscient et subconscient, raison et instinct (2). A leurs yeux le rôle du Moi conscient est de réaliser, comme nous l'avons dit déjà, la solidarité dans le temps des actes successifs de la vie. Quand un homme, ou même un animal (car les exemples de modification rationnelle des instincts animaux ne se comptent plus) (3) se trouve en présence d'une réparti-

(1) *Pensée inconsciente et vision de la pensée,* par le professeur ADAMKIEWICZ, traduit par Mme la baronne H. de Rothschild. Paris, Rousseau, 1906, p. 73.

(2) Voir *le Psychisme inférieur,* du professeur GRASSET et l'excellent examen qu'en a donné MM. Mérys dans le *Journal des Débats* (18 juin 1906).

(3) Les partisans des divinations de l'instinct aiment à les prouver par l'exemple de certaines guêpes qui sauraient paralyser leurs victimes sans les tuer, en les piquant au point précis où se placent les différents centres nerveux de ces insectes. Mais des observations plus précises ont déjà montré la part d'illusion mystique que renfermait la première interprétation de ces faits. Les guêpes ne sont pas d'aussi savantes anatomistes qu'on nous l'avait dit.

tion nouvelle des forces extérieures qui lui disputent le champ de la vie, il met en œuvre pour triompher de leur effort antagoniste toutes les lumières de ses facultés supérieures : conscience, effort volontaire, attention. Chacune de ces puissances intervient pour *adapter* de nouveau la conduite de l'individu à sa conversation et par suite aux extensions utilitaires qu'il rêve de donner à sa personnalité afin d'assurer davantage cette même conservation. Un *finalisme* conscient et calculé, un effort de combinaison nouvelle en vue de la puissance à venir, telle est la fonction propre du Moi supérieur.

Cependant, les expériences et les conclusions successives des facultés rationnelles, laissent des traces dans notre esprit : il s'y forme des *archives*, la mémoire, une *jurisprudence*, l'habitude, des traditions, *l'instinct*. Tout cela est *acquis* et construit ; toutes ces routines représentent l'effort *passé* de l'individu et de l'espèce. — Leur ensemble forme un corps de doctrines, d'usage et de *coutumes* qui de lui-même, en vertu de l'expérience accumulée, fournira spontanément une solution à la plupart des problèmes posés par la vie. Mais cette réponse est quelquefois mal adaptée aux circonstances nouvelles. C'est alors que le Moi conscient intervient pour rectifier une fois de plus son œuvre antérieure. Ses nouveaux jugements corrigent et *augmentent sans cesse le vaste code de l'instinct*. Il s'en fait de la sorte une revision ininterrompue, au hasard des événements de chaque jour : modification lente et presque imperceptible chez l'animal (1), incessante et rapide au sein de l'humanité réflé-

(1) Sur le terrain de la psychologie animale, la conception que nous indiquons ici sur le développement de l'instinct a été soutenue en particulier par Eimer (*Die Enstehung der Arten*. Iéna, 1888), par Haake (*Die Schæpfung*

chie. L'homme quoiqu'on en dise est *plus riche* d'instincts que l'animal : seulement ses instincts, mieux contrôlés par un esprit plus sensible aux événements nouveaux, sont plus souples ; ils évoluent plus tôt et plus vite ; moins soumis à la tyrannie de la routine, ils se plient plus aisément aux exigences variables du milieu. Bêtes et gens possèdent pareillement, bien qu'à des degrés divers, les deux mêmes organes de coordination : le sens de la *solidarité en avant,* celui de l'avenir, la *raison;* et le sens de la *solidarité en arrière*, celui du passé, l'*instinct*, gardien de la *tradition*. En un mot, le subconscient n'a rien d'une source : c'est un réservoir rempli par l'expérience rai-

des Menschen. Iéna, 1895) et plus récemment par Kolbe (*Naturwiss, Wochenschrift,* 1903, 1). — On lui oppose quelquefois le défaut d'hérédité des qualités intellectuelles individuellement acquises, hérédité que nie l'école néodarwienne de Weissmann. Mais une réaction très nette s'est marquée durant ces dernières années contre les théories de Weissmann et affirme de nouveau l'hérédité possible des qualités individuelles acquises, au moins dans certaines conditions. C'est le *Néolamarckisme* soutenu par Hertwig, Hatschek, Koken, Wettstein. Lamarck professait un vitalisme très séduisant et aussi peu mystique qu'il est possible, puisque, chez lui, le ressort positif de l'évolution des êtres c'est l'*activité* individuelle, l'effort pour développer les facultés physiques et psychiques par leur usage (le besoin créant l'organe) ; la volonté de puissance en un mot. — Nous croyons donc que l'avenir appartient à la conception que nous exposons sur les origines de l'instinct. C'est le crépuscule du mysticisme romantique.

Si d'ailleurs à ce mode d'explication, on en préférait un autre plus purement théologique, l'extinction démontrée d'innombrables espèces ou variétés, suffirait pour écarter la notion romantique de l'infaillibilité de l'instinct. Dieu n'agit pas par des volontés particulières. — Notons enfin que M. Paul Bourget a écrit dans l'*Émigré :* « Nos préjugés, c'étaient des vérités sociales profondes, élaborées par cette expérience séculaire qu'est la coutume, et transformées en instinct... »

On lira avec le plus grand profit sur ce sujet la pénétrante et si ingénieuse discussion de M. Bergson (*l'Évolution créatrice*, p. 183-191). Ce penseur éminent, tout en reconnaissant loyalement que la science est dans son rôle en travaillant sur des hypothèses rationnelles de même ordre que celle que nous acceptons ici, est arrêté par les difficultés qui paraissent encore s'opposer actuellement à l'acceptation de ses hypothèses. Il s'élève alors dans le domaine de la métaphysique et fait appel, pour expliquer le jeu de l'instinct, à l'*intuition,* à la *sympathie* données par la Nature.

sonnée de la race de l'individu. Il n'est nullement primordial, mais secondaire et dérivé : on pourrait dire de lui en parodiant une formule célèbre au dix-huitième siècle : *Nihil est in subconscio quod prius non fuerit in conscio loco*. Rien n'existe dans le domaine subconscient qui n'ait été conscient d'abord, de façon plus ou moins claire et durable.

Considérez un enfant auquel est enseigné le jeu d'un instrument de musique. Longtemps ses doigts conduits par sa pensée consciente, son attention et sa volonté, selon les prescriptions de la méthode hésitent et tâtonnent, tandis que son cerveau peine et se tend avec effort. Puis l'acte cent fois répété passe lentement dans le domaine subconscient : il devient machinal, instinctif.

Ecoutez maintenant le jeune virtuose exécuter de mémoire une brillante variation longtemps travaillée par lui dans le loisir de la salle d'étude : puis entendez-le déchiffrer plus péniblement une page difficile qu'il n'avait jamais lue jusqu'à ce jour. Jugerez-vous, après cette expérience, et parce que vous n'avez pas assisté à son apprentissage, que l'instinct est chez lui tout-puissant, que l'effort raisonné reste débile et insuffisamment créateur. Ainsi raisonnent les néomystiques du subconscient et avec eux les traditionalistes excessifs qui refusent de soumettre la tradition au contrôle incessant bien que prudent de la raison calculatrice.

Les Maistre ou les Bonald ne sont pas exempts de ce reproche. S'ils ont offert parfois d'utiles avertissements à leurs contemporains romantiques, ils n'ont nullement échappé pour leur part à la maladie de leur époque, et ce sont de dangereux mystiques à leur manière (1). — Taine

(1) Le traditionalisme excessif est si certainement une forme du mysticisme romantique que Jean-Jacques en a pu faire l'un des points de départ de sa

presque seul, gardé par sa forte préparation intellectuelle et par les hautes tendances stoïciennes de son esprit, Taine, un romantique bientôt guéri de ses propensions de jeunesse, a évité ce défaut : blasphémer la raison en haine de ceux qui ont abusé de son nom, qui en ont fait un synonyme de la bonté naturelle, ce postulatum de leur impérialisme mystique : « Rien de mieux, a-t-il écrit dans les *Origines de la France contemporaine* (1), que le rationalisme du dix-huitième siècle, si la doctrine eût été complète, et si la raison, instruite par l'histoire devenue critique, eût été en état de comprendre la rivale qu'elle remplaçait (la tradition) ; car alors, au lieu de voir en elle une usurpatrice qu'il fallait expulser, elle eût reconnu en elle une sœur aînée à qui l'on doit laisser sa part. » Voilà qui est aussi bien pensé qu'exprimé.

Oui, la tradition a sa vertu sociale et son utilité rationnelle : l'œuvre conservatrice d'un Le Play, par exemple, demeure saine et féconde en dépit de quelques illusions généreuses. La raison utilitaire n'a nul sujet de détruire en un jour ce qu'elle édifia péniblement durant des siècles : corriger seulement l'édifice, l'adapter à nouveau : surtout ne pas déclarer son propre ouvrage intangible en cédant

prédication réformatrice. Les souvenirs de la Savoie patriarcale et des « Montagnons » de la Suisse lui ont dicté sa thèse fondamentale de la « bonté naturelle » de l'homme. C'est pourquoi M. Lemaître a cité, dans sa belle étude sur Rousseau, de si frappants passages traditionalistes. — En outre, ce que l'Allemagne a principalement nommé romantisme durant tout le dix-neuvième siècle en matière politique et sociale, n'est que cette forme particulière de l'illusion romantique qui est le mysticisme traditionaliste, l'enthousiasme pour le moyen âge, la tendance réactionnaire. L'école dite « historique » en matière sociale chez nos voisins, celle de Hugo et de Savigny parlait comme quelques-uns de nos traditionalistes français. Ces derniers condamnent souvent tout Rousseau — qui leur est si fort apparenté en réalité — pour son seul *Contrat social*. Nous jugeons au contraire que cet ouvrage est le seul qui procède de sa raison et qui soit acceptable à titre d'idéal prudemment poursuivi.

(1) Volume I, p. 270.

aux suggestions d'un fétichisme sans fondement. Un traditionaliste distingué, M. Lucien Moreau, l'écrivait récemment de quelques champions de son propre camp (1) : « Assez clairvoyants pour reconnaître les maux qu'entraine l'anarchie revolutionnaire, assez sages pour ne vouloir à aucun prix s'y résigner, c'est à la raison ellememe qu'ils prétendent déclarer la guerre. Ils croient trouver un moyen de salut dans d'éloquents appels à l'*inconscient* de notre race... C'est une dangereuse entreprise que de s'inscrire en faux, délibérément, contre les principes de la raison et les acquisitions précieuses de la science... Si les principes révolutionnaires ont été nuisibles et mortels, ce n'est pas qu'ils soient nés de la raison raisonnante, c'est au contraire qu'ils correspondent à des *sentiments* quelquefois généreux, mais irraisonnés et déraisonnables. Ce n'est qu'à la *raison mieux informée* qu'on peut et qu'on doit faire appel si l'on prétend combattre utilement dans les esprits les suites de la Révolution. » Voilà une excellente paraphrase du passage de Taine que nous venons de citer. Nous appelons quant à nous romantisme social ce que M. Moreau appelle d'un mot impropre à notre avis, « principes révolutionnaires, » mysticisme ce qu'il désigne par sentiment ; mais, quant à sa conclusion, nous sommes pleinement d'accord avec lui. Réduite à ces termes, nous acceptons la doctrine traditionaliste qui n'est plus qu'une méthode rationnelle à la fois prudente et éclairée. Mais nous estimons qu'au cours d'une discussion, il n'est pas bon d'abandonner dans un geste dédaigneux la raison à ses adversaires surtout quand ils ne s'en disent les représentants qualifiés que par fraude,

(1) *Action française* du 15 mars 1906, p. 417 et suiv.

ou du moins par illusion, par exagération, par confusion avec ce qui n'est pas elle. C'est pour avoir esquissé ce geste-là que les partisans du remède traditionaliste ont souvent versé dans le romantisme, aussi bien que ceux du remède encyclopédique.

3. — *Le remède chrétien. — Utilisation du mysticisme.*

Le remède chrétien est de tous le plus efficace si toutefois son action est préparée par une disposition particulière de l'âme : la foi dans les sanctions de l'au-delà. — En effet, grâce à cette notion d'antique sagesse qui s'appelle le « péché originel », le christianisme appuie sa morale sur une psychologie *impérialiste* nettement affirmée. Qu'est-ce en effet que le péché originel, la concupiscence triple des théologiens, sinon la Volonté de puissance dont il s'agit, pour l'homme moral et religieux, de mater, de canaliser, de gouverner les inspirations déréglées.

Le romantisme et le rationalisme romantique ont fait table rase de ces notions d'expérience, qui sont pourtant indispensables à la vie sociale. Voyez Sainte-Beuve, un romantique guéri cependant : il a gardé longtemps quelque méfiance aux psychologues clairvoyants qu'avait façonnés la doctrine chrétienne, a La Rochefoucauld par exemple. En leur concédant que l'être humain recherche invariablement son bonheur, il ajoutait d'abord avec une certaine impatience : Ne venez point nous parler d'amour-propre, d'intérêt et d'orgueil dans la pitié, dans la générosité, dans la charité, là où « le ressort en est si richement

revêtu », si profondément transformé qu'il doit être défini seulement comme le principe intime d'action et d'attrait propre à chaque être! — Pourtant, le subtil essayiste s'est incliné plus tard devant ce précurseur de la psychologie impérialiste laïque que fut l'auteur des *Maximes :* il a reconnu, comme Nietzsche l'a fait depuis, que le duc seul et ses pareils tiennent le langage qui convient aux *honnêtes* et aux sincères. La Rochefoucauld, écrivit-il alors, a contre lui tous les philosophes « grandioses » : il a osé mettre le doigt sur le grand ressort du joujou humain et on ne lui a pas pardonné. Il choque surtout les hommes de gouvernement; mais la seule objection de ces derniers se réduit à ceci : Pourquoi diantre aller mettre le doigt sur le ressort? Laissez-le donc jouer sans rien dire, ou plutôt laissez-nous en jouer! La prétention de ces gens qui habitent le premier étage dans la maison de l'amour-propre est de n'avoir aucun rapport avec ceux qui logent au rez-de-chaussée : ils ne pardonnent pas à La Rochefoucauld d'avoir montré qu'il y a un escalier secret de communication.

Dans cette page spirituelle, Sainte-Beuve pense à Victor Cousin, ce demi-romantique en philosophie, qu'il n'aimait guère, et il poursuit en ces termes : Ces grands psychologues, qui font fi de La Rochefoucauld quant au système, ne sont à aucun degré moralistes. Leur spiritualisme, tel qu'ils le définissent et le circonscrivent, outrepasse déjà la nature humaine, en donne une idée plus spécieuse que vraie, et à bien des égards, décevante. Ils ne veulent, disent-ils, qu'élever l'homme, mais ils ne l'*avertissent* pas. *Sursum corda*, s'écrient les plus comédiens d'entre eux d'un air inspiré, en parodiant les gestes du sacerdoce, et ils n'ont pas la sagesse d'ajouter : Regardez

autour de vous et à vos pieds. — *Les chrétiens ne sont pas ainsi ;* en même temps qu'ils élèvent l'homme par l'idée de sa céleste origine, ils lui révèlent *sa corruption et sa chute,* et dans la pratique, ils se retrouvent d'accord, moyennant ce double enseignement, avec *les observateurs les plus rigoureux.*

Méritoire aveu que celui-là! Il est dû sans doute à la fréquentation de Port-Royal. Par ses travaux historiques sur le dix-septième siècle religieux, l'auteur de ces lignes pénétrantes fut éclairé sur la valeur de la psychologie chrétienne que le jansénisme, à l'exemple du calvinisme, eut seulement le tort de couronner par une morale presque exclusivement mystique. Dans sa tradition orthodoxe, l'Église chrétienne s'était montrée autrement sage et prudente. Par les enseignements de ses premiers apologistes, formés d'abord à l'école stoïcienne, par les Minutius Felix, les Lactance, les Ambroise, les Basile, les Jérôme, elle a jeté les fondements solides d'une morale hautement rationnelle, dont un des plus excellents représentants modernes fut Saint François de Sales. — On nous objectera peut-être que le mysticisme a tenu grande place, lui aussi, dans l'élaboration de la morale chrétienne. Certes, seulement le mysticisme chrétien est pénétré et comme imprégné d'expérience du monde ; les inspirations subconscientes, les instincts de l'âme y sont *utilisés* avec une incomparable maîtrise pour le service des facultés conscientes et pour la culture des vertus sociales. Elles sont incessamment contenues et canalisées vers l'action réfléchie et mesurée.

Le mystique romantique — nous en avons décrit plus d'un et nous en décrirons encore, — croit sans cesse percevoir en lui la voix d'un allié mystérieux et omnipotent qui lui murmure à l'oreille : Tu es bon par nature et par

naissance; tu es agréable à Dieu qui te favorise visiblement. Tout ce que tu fais en servant ta passion du moment est bien fait. Il suffit, pour t'en convaincre toi-même, de l'expliquer à grand renfort de phrases devant la société de tes semblables qui a l'outrecuidance d'en douter parfois lorsqu'elle te voit agir et ne t'entend plus parler. — Le mystique chrétien serait peut-être porté, par tempérament, à tomber dans la même illusion, car il est homme, lui aussi et sujet à la tentation de l'orgueil sans mesure. Mais l'Église, en réservant le privilège de la mission divine à son fondateur, a coupé court une fois pour toutes à la vanité messianique chez ses fidèles. Elle intervient donc au moment opportun et, à ce rêveur, sur le point de se perdre dans la nue, elle affirme avec une autorité persuasive, puisqu'elle est le plus souvent écoutée : Tu es mauvais parce que tu es le fils des hommes; tu es égaré à toute heure par la concupiscence, la voix de la bete, l'écho du péché héréditaire. Lutte donc sans relâche contre ta volonté pervertie afin de te rapprocher, par l'exercice des vertus sociales, de ce Dieu qui est prêt à t'aimer si tu aimes ton prochain comme toi-même pour l'amour de lui. — Il est difficile, n'est-il pas vrai, de tenir deux discours plus contradictoires en présence d'identiques dispositions mentales (1)? C'est que la psychologie chrétienne est pessimiste, parce qu'elle possède une longue expérience du cœur humain; tandis que la psychologie romantique qui s'est faite optimiste par vanité, par illusion volontaire, reste incapable de supporter l'édifice d'une ferme morale.

(1) L'acception consciente, utilitaire et mesurée de l'illusion mystique dont nous traitons en cet endroit a quelque rapport avec cette disposition d'esprit qu'on appelle depuis quelque temps le *pragmatisme* en philosophie.

Écoutez là-dessus l'évêque de Genève : « Il y a certaines choses que plusieurs estiment vertus et qui ne le sont aucunement, desquelles il faut que je dise un mot : ce sont les extases ou ravissements, les insensibilités, impassibilités, unions déifiques, élévations, transformations et autres semblables perfections dont traitent certains livres. Voyez-vous Philothée, ces perfections *ne sont pas des vertus* (1). » Et ailleurs (2) : « Ces menues consolations rendent si content et satisfait qu'en ne cherche plus la vraie et solide dévotion qui consiste en une volonté *constante, résolue, prompte et active* d'exécuter ce que l'on sait être agréable à Dieu. Nous devons connaître par leurs fruits les affections et passions de nos âmes. Si ces douceurs n'ont de la douceur que pour nous et qu'elles nous rendent curieux, aigres, pointilleux, impatients, opiniâtres, fiers, présomptueux, durs, à l'endroit du prochain, ce sont des consolations fausses et pernicieuses. » — Voilà ce que n'avait point assez médité le Genevois Jean-Jacques, ni, après lui, tous ceux de sa lignée ; car les douceurs et les visions de ses promenades solitaires n'avaient nullement la vertu de le rendre tolérant à l'égard du prochain. Elles produisaient même, de son propre aveu (3), l'effet exactement inverse : « Quand prêt à partir pour le monde enchanté, je voyais arriver de malheureux mortels qui venaient me retenir sur la terre, je ne pouvais ni modérer, ni cacher mon dépit ; et n'étant plus maître de moi, je leur faisais un accueil si brusque qu'il pouvait porter le nom de brutal. » Séductions diaboliques plutôt que consolations divines, dirait donc de semblables extases un psychologue

(1) *Introduction à la Vie dévote,* III, 2.
(2) *Id.*, IV, 13.
(3) *Les Confessions* (édit. Auguis), t. II, p. 274. — Part. II, liv. IX.

avisé tel que celui dont nous venons d'invoquer le suave témoignage (1).

Demandons une dernière fois à Sainte-Beuve l'appui de son autorité, puisque, dans son *Port-Royal*, il a si longuement médité le problème moral dont nous cherchons à notre tour la solution dans ces pages : à savoir l'utilisation du mysticisme en vue de fins rationnelles. — Il n'a pas assez senti peut-être (2) que Saint-Cyran dépassait la mesure raisonnable en même temps que la limite chrétienne par son imprudente conception mystique de la grâce, et qu'il devait être condamné par ses chefs spirituels, en dépit de ses vertus personnelles, parce qu'il se donnait pour directement inspiré de Dieu, pour juge en dernier ressort d'une ligne de conduite qu'il ne soumettait plus au contrôle de l'expérience de ses pairs. Enivré du sacerdoce, il oubliait qu'il n'était pas seul à en avoir reçu l'onction. — Mais l'historien du jansénisme a tracé en revanche un instructif et charmant portrait d'une mystique guérie ; c'est celui de la sœur Anne-Eugénie Arnauld, troisième fille d'Antoine Arnauld l'avocat, qui fut la souche de cette illustre dynastie. La sœur Anne-Eugénie avait connu les inspirations, les illuminations, mais elle s'était réfugiée dans le port de la discipline et de l'obéissance. Vers la fin de sa vie, elle fut principalement commise à l'instruction des enfants, et cette fonction lui répugnait parce qu'elle aimait avant tout la prière et la solitude. M. de Saint-Cyran l'y

(1) Dans une récente étude sur les stigmates des mystiques chrétiens (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1907) M. G. Dumas, l'éminent psychologue, notait la prudence de l'Église romaine dans l'interprétation de ces phénomènes : elle juge, dit-il, la valeur des stigmates d'après la *moralité* des stigmatisés et surbordonne le merveilleux mystique à la morale ! (P. 207.)

(2) Voir les excellentes objections que présenta sur ce sujet à Sainte-Beuve le P. Montezon, jésuite (*Port-Royal*, I, 538 et suiv.) Les « convulsions » furent l'aboutissement physiologique du mysticisme exagéré de la secte janséniste.

maintint néanmoins, et elle y demeura quinze ou seize ans, n'étant à cette obéissance, comme elle le disait, *qu'à la pointe de l'épée*.

Or le subtil critique qui a si bien regardé autour de lui vers 1830, — lors de l'assaut victorieux mené à cette heure par ses amis de la troisième génération romantique — se prend à formuler ici des réflexions bien frappantes : « Deux cents ans plus tard, écrit-il, cette rêverie première qui, là, trouve tout aussitôt son cours et son lit, où n'aurait-elle pas débordé ? Quel torrent! Ce qui alla de bonne heure se fixer en prières et en pratiques, s'éteindre en obéissances obscures, en quelles vapeurs brillantes et orageuses l'aurait-on vue s'exhaler? Littérairement, tout ce que nous rencontrons chez la sœur Anne-Eugénie à l'état de piété exaltée et qui va trouver son emploi, littérairement, cela est la matière même d'où s'engendrera la mélancolie poétique et le vague des passions, d'où éclora la sœur de René, d'où s'embrasera, en flammes si éparses et si hautes, et que quelques-uns appellent incendiaires, celle qui a fait *Lélia*. Lélia, ce n'est peut-être que la sœur Anne-Eugénie qui n'est pas restée au cloître. On surprend très au net dans Port-Royal, à travers la piété s'analysant déjà elle-même et se racontant, ce qui, de nos jours, *la sanction religieuse manquant* (1), est devenu précisément la *tendresse humaine* égarée, l'*orgueil inassouvi*, inquiet, s'analysant aussi sans fin et se décrivant. C'est la même veine du cœur (2)! »

(1) Sainte-Beuve rapproche lui-même en cet endroit le « mal du siècle », le mal romantique de l'*Acedia*, ce malaise des cloitres du moyen âge que raillaient déjà les trouvères. Cassien l'a décrit au dixième chapitre de son *De Institutis Coenobiorum* : tristesse vague, obscure, tendre, besoin de l'infini, « l'ennui des après-midi. »

(2) Dans une récente étude sur Adam SMITH (*Intern. Wochenschrift*, 22 juin 1907), le professeur Schmoller remarquait combien le calvinisme

Qu'il nous soit permis de reproduire, à la suite de cette page ingénieuse quelques lignes écrites d'hier par un moraliste au témoignage duquel nous avons déjà fait appel. Le théâtre étant le lieu d'assemblée favori pour nos contemporains, c'est là que se débattent les problèmes de mœurs et il n'est pas surprenant que les critiques dramatiques aux vues larges soient amenés maintes fois par leurs impressions de spectateurs, sur le terrain de la morale théorique. Celui d'entre eux dont nous invoquons l'autorité (1), disait récemment de quelle manière certains auteurs applaudis traiteraient sans doute aujourd'hui le thème de *Bérénice*. Il faisait observer que les timidités, les résignations de la princesse, les scrupules de l'empereur Titus prennent leur source dans de vieux principes qu'on sape maintenant de toutes parts autour de nous. Le théâtre de Racine et de Corneille est fondé sur le combat entre la passion et le devoir : il apprend à se modérer, à se dompter ; il enseigne le renoncement, le sacrifice, la subordination des appétits à la discipline de la vertu. « Ces notions, formées *du suc de la morale chrétienne*, sont en train de disparaître comme un vol de colombes effarouchées sous le coup de feu du chasseur. Les dramaturges nouveaux ont une autre religion, une autre règle de vie. A la loi du devoir, ils substituent le *droit au bonheur* (2). Et ce n'est point de leur part bravade, opposition agressive, dénigrement systématique,

puritain de l'Écosse, servant de frein à l'impérialisme individuel, avait encouragé le père de l'économie politique théorique à émettre sans scrupules ses doctrines de concurrence illimitée. Depuis que cet esprit chrétien recule aux États-Unis, la concurrence illimitée, principe de la vie publique, commence à montrer des inconvénients redoutables.

(1) M. Adolphe Brisson.

(2) C'est ce qu'on appelle, dans la langue de l'âge romantique, « développer la sensibilité » du lecteur ou de l'auditeur.

taquinerie. Ce qui les étonne le plus, c'est de provoquer l'étonnement. Beaucoup d'entre eux sont des corrupteurs de bonne foi qui pèchent par inconsciente *amoralité*. »

Eh oui ! ce sont les fils de la cinquième génération romantique! Égotisme mal comprimé, mysticisme sans boussole rationnelle, voilà tout le romantisme moral, et voilà ce que guérissait la discipline chrétienne soutenue par ses cadres traditionnels.

4. — *L'individualisme rationnel. — Division de cet ouvrage.*

Toutefois, nous l'avons dit, à une telle guérison, il est une condition essentielle, c'est la foi dans la justice finale de Dieu et dans les sanctions de l'au-delà : foi qui seule fournit la justification utilitaire d'une règle de vie strictement chrétienne. Rien de plus irrationnel certes que de déraciner cette foi dans les masses quand il suffirait de l'épurer et de l'éclairer. Quoi qu'il en soit, pour ceux qui ne l'ont plus ou qui ne l'ont pas encore, il importe de proposer une discipline morale, dérivée de la règle chrétienne, et qui soit, si l'on veut, à son égard une attitude d'expectative et de préparation : c'est celle-là que nous avons conseillé de nommer l'individualisme ou l'impérialisme rationnel. — Son principe se formule de la sorte : il faut *subordonner raisonnablement sa puissance*, c'est-à-dire profiter, pour diriger dans le droit chemin le désir individuel du pouvoir, de toute l'expérience sociale accumulée par le passé de la race humaine : expérience

subconsciente, qui se trahit par les instincts, par les traditions, par les sentiments altruistes de pitié, de dévouement, de charité ; mais surtout expérience personnelle et consciente qui se résume dans les conclusions motivées de la raison (1).

On nous dira que la foi dans le progrès par l'impérialisme discipliné et dans le triomphe futur de la raison n'est qu'une nouvelle sorte de mysticisme. S'emparant de nos propres critiques, on nous nommera les mystiques ou les métaphysiciens (2) de la raison ou de l'individualisme rationnel. — Cela n'est vrai que dans un sens très restreint. En effet, si nous admettons dans l'être vivant, à côté de son imprescriptible désir du pouvoir, un germe rationnel, dont on peut supposer qu'il est, dans l'homme, la voix d'un Dieu favorable à nos destinées, nous demandons tout le développement de ce germe à l'activité consciente et réfléchie de l'individu. Aide-toi, le ciel t'aidera, dit la sagesse des nations. Nous ne faisons appel aux facultés subconscientes qu'à titre d'auxiliaires, à la condition qu'elles soient sans cesse régies et contrôlées par le Moi réfléchi. Comme l'a dit, dans une heureuse formule, un des moralistes les plus experts de notre temps (3), nous nous efforçons de construire la morale avec « un minimum de parti pris métaphysique ». — Par là, nous nous tenons assez loin du mysticisme tel que nous l'avons défini ; ou, pour mieux dire, à l'exemple de la morale chrétienne, nous tentons d'*utiliser* le mysticisme pour l'employer à

(1) Ce qu'on appelle le *solidarisme* n'est qu'un corollaire de l'impérialisme rationnel.

(2) C'est l'objection ordinaire des socialistes romantiques, lorsqu'on leur signale le danger de leur psychologie émotive. (Voir en particulier *Neue Zeit*, XXIV, 53.)

(3) M. Paul Bourget dans son discours académique sur les *Prix de vertu* (1906).

des fins rationnelles qu'il serait incapable de poursuivre s'il demeurait livré sans contrôle à ses inspirations irraisonnées.

Il faut, en effet, du mysticisme, à l'occasion, pour appuyer tout d'abord les mouvements impérialistes ; mais leur triomphe durable sera seul le signe de leur droit à la vie, et ce triomphe-là ne saurait être fondé sur l'exaltation sans contrôle. Nous ne rejetons du mysticisme romantique que ces excès trop évidents ceux qui sont dès à présent mis en relief par cent années d'expérience préalable. L'optimisme est signe de jeunesse et de santé. Il importe de se montrer aussi optimiste en morale que pessimiste en psychologie, parce que le premier de ces deux ordres de recherche, la morale ou sociologie constructive regarde vers l'avenir, tandis que le second, la psychologie ou sociologie descriptive se tourne vers le passé et le présent. — Le grand mouvement moderne des esprits que nous soumettons à notre enquête, le romantisme, laissera des traces heureuses de son passage à la condition que ces chefs seuls, ou plutôt ces prêtres, aient été des mystiques dans toute la force de ce terme. Le romantisme peut n'être pour l'individualisme moderne qu'une maladie de jeunesse, maladie dont il faut guérir le malade sans le paralyser par le traitement employé, car ce malade-là demeure l'ouvrier prédestiné de tout progrès matériel ou moral.

Nous n'oublions nullement d'ailleurs qu'en étudiant quelques coryphées du romantisme moral, nous allons peindre des hommes par plus d'un trait semblables à nous-même et que les faiblesses dont nous leur faisons grief sont aussi, jusqu'à un certain point, les nôtres. Humain, trop humain! pourrait-on dire de cet état d'âme

avec un de ses plus insidieux analystes. Eh oui! ce sont des éléments d'humanité dont il se compose, mais ces éléments ne gardent pas, chez ses apôtres, les rapports et les proportions désirables en vue du développement harmonieux de l'espèce. Certaines facultés sont en eux déprimées tandis que d'autres empiètent hors de leur domaine, et cette vérité est fort utile à proposer aux méditations des hommes de bonne volonté sociale. Par cette sorte de *convicium sæculi,* dont nous poursuivons l'entreprise à l'issue du siècle romantique, nous entendons travailler pour notre part à ramener son « égotisme » imprudent vers l'individualisme calculateur, à replacer son mysticisme excessif sous le contrôle de l'expérience et de la raison.

C'est précisément le mysticisme romantique qui nous fournira la division de cet ouvrage. On reconnait, en étudiant de près ce mysticisme qu'il se présente sous deux formes principales, suivant qu'il vient appuyer l'égotisme ou des moins heureux, ou des plus favorisés de la lutte économique (ce mode actuel de *Struggle for life* au sein du monde civilisé.) — L'impérialisme irrationnel des plus pauvres s'appuie sur un mysticisme *social,* celui de la Bonté naturelle, déjà fort développé dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau et dont nous avons dit les origines et la genèse (1) avant d'étudier quelques-uns de ses adeptes, Proudhon, Marx, le jeune Renan. Il a pour expression le socialisme mystique de notre âge, le *communisme,* sous les différents déguisements qu'il a reçus de nos jours (2).

(1) Voir le troisième volume de cette *Philosophie de l'Impérialisme*. L'édition allemande seule contient l'étude sur Marx.

(2) Dans la *Revue des Deux Mondes,* octobre et novembre 1906.

L'impérialisme irrationnel de ceux que l'incertitude de leur situation économique ne préoccupe pas avant toutes choses, celui des favorisés de la fortune, s'étaye d'un autre soutien émotif, d'un mysticisme *esthétique*. C'est le *dilettantisme* avec ses aspects divers : « ironie géniale » des premiers romantiques allemands, dandysme, culte de l'art, surhumanité nietzschéenne (au moins sous sa forme dionysiaque). Schiller, Schlegel, Schelling en ont formulé presque tous les principes dès l'aurore de la deuxième génération romantique. Wagner lui a donné une vogue nouvelle en Allemagne.

Le premier de ces deux chœurs alternés, celui des politiques proclame : La bonté, c'est l'instinct, c'est du moins *notre* instinct, c'est en nous, par privilège, l'accent de la voix de Dieu. Supprimez donc tous ces règlements sociaux, ces codes et ces tribunaux qui nous maintiennent dans l'indigne situation où l'on nous voit présentement, et notre Dieu bon règnera sur la terre.

La beauté, reprennent d'autres gosiers, ceux des artistes, c'est l'instinct, c'est du moins *notre* instinct, c'est en nous par privilège l'accent de la voix de Dieu (1). Écartez tous ces préjugés de morale qui entravent la libre expansion de notre beau Moi et vous verrez régner ici-bas l'eurythmie. — Les résultats promis sont donc les mêmes de part et d'autre. — Dieu, poursuivent à l'unisson les deux

(1) Pour les mystiques du beau, le sens artistique n'est pas une faculté de l'esprit, écrivait récemment un fin critique (M. L. Gillet), c'est un être distinct, un démon comme celui de Socrate ; plus exactement, c'est un dieu ; on n'en est pas le maître, mais la proie ; on devient l'instrument passif, la chose de cette volonté furieuse que l'on porte en soi. C'est là une possession, un esclavage sacré qui tantôt apporte avec soi l'élan d'une confiance sans bornes, tantôt, lorsque le maître se retire, le sentiment de l'abandon et de l'impuissance totale. — Comparez la peinture, par Vigny, de l'inspiration poétique dans la préface de *Chatterton*.

chœurs, s'incarne en notre personne ou tout au moins se communique à nous par sa grâce ici en bonté, là en beauté, dans les deux cas en vérité, cela va sans dire ; et, le plus souvent, il prodigue à ses favoris tout à la fois le privilège de la beauté et celui de la bonté. Conducteurs du peuple, nous réaliserons par le peuple l'harmonie visible : grands prêtres de l'art, nous le serons aussi du bonheur de l'humanité. — Relisez Hugo, Sand ou Vigny (dans *Stello* et dans *Chatterton*) et vous verrez se former la soudure entre mysticisme esthétique (1) et mysticisme social ; Carlyle, Ruskin, Wagner et Renan en 1848, ont tenté de l'effectuer pour leur part.

Ajoutons encore que ces deux formes fondamentales du mysticisme romantique possèdent heureusement l'une et l'autre un pôle rationnel vers lequel tendent, jusqu'à le toucher parfois, les *velléités* stoïciennes de leurs adeptes. Le socialisme romantique a l'*anarchie* au sens proudhonien de ce mot, c'est-à-dire le règne affermi de la raison qui rendrait superflue toute autorité coercitive. — Le dilettantisme romantique a le culte de la beauté, définie non plus l'instinct ou le *naturel*, mais par l'*ordre*, ce qui la confond avec la raison.

Parce que Fourier et Stendhal exposent de façon assez conséquente chacune des deux doctrines mystiques que nous venons de caractériser en quelques mots, nous utiliserons leur œuvre pour démonter le mécanisme romantique et en examiner les ressorts (2). A certains, aux com-

(1) Sur les origines en grande partie utilitaires et impérialistes du sentiment esthétique, voir la communication de M. Pottier à l'Académie des Inscriptions dans sa séance publique du 15 novembre 1907 : *Les origines populaires de l'art*.

(2) On trouvera quelques aperçus complémentaires sur l'impérialisme individuel, de race et de classe dans différents articles de revues et journaux que nous réunirons sans doute quelque jour pour former un cinquième volume au présent

plices surtout, de semblables examens apparaissent comme une profanation. Il n'est pourtant pas d'autre voie que la critique pour corriger les erreurs inséparables de toute œuvre humaine, et l'on ne saurait permettre aux pontifes du Dieu-Instinct (1) de décréter leur infaillibilité.

ouvrage, sous le titre de *Mélanges d'impérialisme théorique*. — Voir en particulier : dans la *Revue des Deux Mondes*, nos études sur la *Religion impérialiste* (1er et 15 décembre 1903 et 1er janvier 1904); sur *l'Impérialisme germaniste dans l'œuvre de Renan* (15 octobre et 15 novembre 1906), sur les *Plus récents théoriciens du pangermanisme* dans la *Revue germanique* de janvier 1907, un essai sur *Lewis H. Morgan et la philosophie marxiste de l'histoire;* dans le même recueil *un Différend littéraire entre la France et l'Allemagne* (janvier 1908); dans le *Mercure de France* du 15 mars 1906, *la Morale impérialiste chez Stirner;* dans le *Correspondant* du 25 février 1906, *l'Impérialisme allemand dans le roman;* enfin dans le feuilleton du *Journal des Débats, la Question nègre aux États-Unis* (3 octobre 1901), *le Grand prêtre de l'impérialisme mystique* (30 juillet 1902), *la Mission de l'empereur Guillaume II* (17 août 1904), *une Utopie russe* (7 janvier 1905), *les Progrès du gobinisme* (17 décembre 1905), *l'Aurore de la passion romantique* (23 mars 1906), *Ames de nations* (4 août 1907), etc...

(1) Nous avons employé dans cette *Introduction* les mots d'*instinct* et d'*inconscient* comme synonymes de *subconscient*, bien que leur sens soit un peu plus large : cette licence ne nous a pas paru présenter d'inconvénient pour la démonstration que nous avions en vue.

LE MAL ROMANTIQUE

LE MAL ROMANTIQUE

PREMIÈRE PARTIE

LE ROMANTISME DES PAUVRES

CHARLES FOURIER

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES MORALES

Si Jean-Jacques Rousseau est le grand-père du socialisme romantique, qui a rempli du bruit de ses succès le dix-neuvième siècle, Charles Fourier en est le père bien authentique. Certes Babeuf, Saint-Simon, Owen, qui procèdent également de Rousseau, ont apporté quelque contribution au développement de cette doctrine sociale, mais ils furent pour elle des oncles ou des parrains, si l'on peut ainsi parler. D'une part, ni Owen, ni ses disciples Anglais n'ont eu grande action sur le continent, — sauf peut-être par les inspirations tardives qu'ils ont fournies à la seconde période intellectuelle de Marx et à l'élaboration de son *Capital* (1). — D'autre part, Saint-Simon a agi surtout par l'intermédiaire de son école, par les Bazard et les Enfantin : or il est probable que ceux-ci ont beaucoup emprunté aux écrits de Fourier pour la mise au point de leurs théories, et ce fait explique comment le premier groupe fou-

(1) Voir la troisième partie de notre livre : *Der Demokratische Imperialismus* (Barsdorf, Berlin, 1907).

rieriste actif a pu recueillir après 1830 les débris du saint-simonisme expirant. Enfin, quant à Babeuf, son utopie nettement rétrograde, antiindustrielle, spartiate et ascétique ne convient à notre temps que par les destructions qu'elle conseille et nullement les institutions qu'elle préconise. Elle a dû après avoir été ressuscitée par Buonarott, en 1828, se laisser imprégner de fouriérisme pour prendre sa part d'influence sur le mouvement des esprits durant la monarchie de Juillet. Car le fouriérisme est le contraire de l'ascétisme : il promet en même temps que le progrès moral le progrès matériel, bien qu'avec quelques réserves et quelques inconséquences : il se fonde ouvertement sur la soif du luxe, sur le *luxisme*, que son auteur donne pour une tendance non seulement justifiée, mais fondamentale, mais providentielle de la nature humaine. C'est pourquoi les admirateurs allemands de Fourier l'ont souvent et volontiers rapproché de Hégel, le grand poète métaphysicien de l'évolution progressive. S'il semble en effet parfois regarder derrière lui vers l'âge d'or, comme Jean-Jacques, Babeuf, et les apôtres du retour à la nature, Fourier rêve du moins cet âge d'or transformé, perfectionné, concilié au total dans une unité plus haute avec son contradictoire, la civilisation : en tout ceci, il se montre un adepte inconscient de la dialectique hégelienne.

Nous reviendrons sur son immense influence latente, mais nous pouvons dès à présent affirmer qu'il survit bien plus de lui dans la mentalité de nos contemporains qu'il n'y demeure de Babeuf, Owen ou Saint-Simon. Un brillant théoricien socialiste, M. G. Sorel, écrivait récemment : « Sur dix Français, il y en a neuf dont on peut dire qu'ils sont des fouriéristes incomplets et illogiques. » Heureusement pour eux, nous permettrons-nous d'ajouter, en soulignant ces deux dernières épithètes!

I. — La régression romantique.

Fourier était prédestiné par son tempérament à porter plus loin qu'aucun des représentants de l'école romantique les

aberrations propres à cette école. Jamais peut-être il n'exista d'homme célèbre et influent qui ait été plus clairement, plus évidemment fou que celui-là. Quand la science psychopathique aura progressé davantage, il aura sans doute le sort qu'il croyait réservé aux quatre cent mille tomes des moralistes, ses ennemis personnels; il sera l'un des cas d'anomalie cérébrale les plus fructueusement étudiés, grâce à l'abondance de sa production littéraire. — Folie! C'est le cri qui salua ses débuts de publiciste; une de ses amies de Lyon, la *belle cordière*, ne répondait-elle pas, dès l'an XII, à quelques couplets satiriques sortis de sa plume (1).

> Car il aura pour lui les bonnes âmes
> S'il met partout, comme en ses épigrammes,
> Grain de folie au lieu de grain de sel.

Les notes qui furent réclamées de Paris à la police lyonnaise après sa *Lettre au Grand Juge* (2) Régnier, en 1804, le traitent de fou à chaque ligne. Le *fou du Palais-Royal*, ce fut son surnom de vieillesse, et lui-même n'a jamais ignoré cette opinion du vulgaire au sujet de ses facultés mentales. Mais il a deux arguments pour la réfuter : tantôt il affecte d'y voir une pure inspiration de l'envie : cette ruse, dit-il alors, est *vieille comme les rues* (3), on l'employait déjà contre Christophe Colomb! Tantôt il présente des extravagances qu'il renonce à nier comme voulues, calculées, et destinées à distraire ses lecteurs de la contention d'esprit que ses vues profondes leur imposent. Il « ose croire » que le public préfère ses *folies variées* au sarcasme monotone de ses détracteurs (4). Telle est précisément son excuse vis-à-vis de lui-même et de ses critiques goguenards après qu'il a inséré dans les ouvrages de sa maturité des digressions falotes, telles que le *Melon jamais trompeur* (5) ou le *Triomphe des volailles coriaces* (6). Mais

(1) Cités par M. Bourgin, p. 145.

(2) Publiées par Pellarin. Paris, 1874. Voir p. 12, 13, 29, etc.

(3) Voir la biographie de Fourier par Pellarin. Paris, 1872, 2ᵉ édit., p. 81.

(4) Article du *Journal de Lyon,* 7 nivôse an XII. Voir *Lettre au Grand Juge,* p. 54.

(5) *Unité universelle,* III, 43.

(6) *Id.,* III, 135.

quand donc un véritable fou s'est-il franchement reconnu pour tel, au moins sur le point où se complaît sa manie : il se trouvera toujours une justification plus ou moins bizarre. Quand donc, en outre, une folie a-t-elle été avouée par celui dont elle flatte les ambitions ou les passions? Il s'est donc formé autour de la folie de Fourier une ligue d'atténuateurs inconscients et bénévoles. Ne voyons-nous pas aujourd'hui, par un identique état d'âme, quelques adeptes du spiritisme, de l'apparition des morts, excuser au nom de l' « esprit philosophique » ou même de l'esprit « scientifique » les plus patentes supercheries de ses prêtres, sous prétexte que ces expériences falsifiées cachent, à l'insu même de leurs auteurs, quelques germes de vérité. Peut-être! mais en tout cas c'est bien prudemment qu'il convient d'accompagner, dans la recherche du vrai, des guides si peu sûrs de leur propre chemin.

L'excellent biographe de Fourier, M. Bourgin, qui admet d'ailleurs sa folie, professe, lui aussi, qu'elle n'a nullement vicié sa pensée morale, qu'il est très facile de faire dans son œuvre la part de l'extravagance. Tel n'est point notre sentiment, et nous dirions volontiers au contraire, avec un distingué psychologue qu' « en ces jours de concurrence sociale exaspérée, il est bon d'affiner son sens psychologique (1) », et de s'attacher aux nuances en matière de dispositions morales. Un fou qui concentre sa manie sur quelques projets, peut mener une vie honorable et régulière, sinon entièrement normale. Il n'y en a pas moins dans toutes ses conceptions intellectuelles un reflet plus ou moins atténué de sa folie. Ou tout au moins le véritable esprit scientifique, qui est purement rationnel, commande-t-il en ce cas de se tenir sur ses gardes, comme on le ferait assurément, s'il s'agissait par exemple de traiter une affaire d'intérêt avec un tel homme au lieu de peser simplement la valeur de ses théories sociales. Et les fous de ce genre ne traitent-ils pas, quand ils abordent le terrain moral, les affaires les plus complexes et les plus vitales

(1) Voir l'étude de M. Raymond Meunier sur les *Aliénés candidats* aux élections dans le journal *le Temps*, 21 mai 1906.

de l'humanité dans son ensemble? Leurs erreurs, acceptées au moins en partie et propagées par la publicité, sont fort capables de vicier pour un temps le mécanisme social tout entier.

En général, — à l'avis des spécialistes en ce domaine, — toute dégénérescence du cerveau tend à faire *rétrograder* les facultés mentales, à les rapprocher des types ataviques ou inférieurs, de même qu'on voit le vieillard retourner à l'enfance par l'anémie de cet organe. Nous avons déjà dit que le romantisme ne nous apparaît pas comme une *réaction* contre l'abus de la raison, — ainsi qu'on l'enseigne d'ordinaire, — mais comme une *régression* bien caractérisée de facultés mentales au sein de certains groupes ou chez certains individus, qui, sous son influence, deviennent incapables d'accepter les leçons de l'expérience passée, de combiner des calculs d'avenir à longue échéance. Or, on trouverait difficilement un plus suggestif exemple de la régression romantique que Fourier et nous voudrions le démontrer d'abord par l'étude de ses manies les plus caractéristiques.

1. — *Néologie.*

Dans un curieux écrit de sa jeunesse, *la Vérité et le Mensonge au sens extra-moral*, Nietzsche, ce représentant si remarquable de la cinquième génération romantique, a développé des vues très frappantes sur les origines individualistes du langage (1). Il a montré dans la métaphore poétique une transgression de la règle conventionnelle établie dès l'origine entre humains afin de se comprendre. Il a peint les premiers lyriques frondant à cœur joie les préceptes établis quand ils parlaient, par exemple, d'un chemin qui marche, pour exprimer l'allure régulière d'un ruisseau; et il en vient à donner de la sorte

(1) Voir le second volume de cette *Philosophie de l'Impérialisme*.

l'art comme issu d'un premier effort immoraliste, d'une première révolte de l'individu bien doué contre la compression des disciplines ancestrales. Or il est dans le domaine du langage une transgression plus audacieuse encore que la métaphore, c'est celle qui consiste à transgresser non seulement les règles logiques qui enchaînent les mots usuels, mais aussi le vocabulaire généralement accepté, en forgeant des termes nouveaux et tout d'abord incompris du voisin. Dans le cas où il s'agit d'exprimer par ce moyen des idées nouvelles, c'est là un autre mode d'action de la faculté artistique, source probable des idiomes humains. Encore pour être justifiée, efficace, progressive, une telle création de mots doit-elle être soumise à certaines règles de bon sens et d'utilitarisme latent, répondre à un véritable besoin, causer un plaisir, reculer une des bornes du savoir. C'est un fait qui se passe chaque jour sous nos yeux.

A l'aurore de la pensée consciente, l'effort néologique a dû être infiniment plus nourri et plus indiscipliné que dans le temps présent. De là l'immense richesse, la complexité grammaticale extrême de certaines langues primitives créées par des races bien douées : telles furent le sanscrit ou le grec. Cet élan des origines survit chez l'enfant qui, durant ses libres ébats, invente à cœur joie les vocables les plus étranges, les plus incompréhensibles à ses parents ou même à ses compagnons de jeux : souvent guidé dans le choix des syllabes par des goûts d'assonance, d'analogie et d'altération qui sont fort révélateurs. Il se complait alors dans ses créations verbales, il en est fier comme d'une œuvre personnelle, et ce poète inconscient, répétant à satiété son jargon, s'étonne que le monde entier ne goûte pas les beautés qu'il perçoit, quant à lui, dans son œuvre. Il se comprend lui-même : pourquoi d'autres refusent-ils de le comprendre? Pourquoi des règles aux gosiers et des prescriptions aux lèvres? La vie le renseignera sur des nécessités qu'il ignore.

Quand on rencontre chez un adulte une propension trop marquée à de semblables fantaisies qui le rapprochent à la fois du primitif et de l'enfant, il est impossible de ne point le

soupçonner de régression mentale. La science psychopathique enseigne en effet que la propension excessive au néologisme et à l'alitération chez l'homme cultivé est toujours un symptôme d'usure et parfois, dans les cas extrêmes, un prodrome de la paralysie générale. Le savant que nous avons cité déjà, M. Meunier, cueillait récemment dans la littérature électorale de quelques candidats détraqués, maint exemple typique de cette déviation mentale. Tel aspirant parlementaire se dit l'instaurateur du *sortège* et l'organisateur du *rémanat*, propose de remplacer le nom maudit de Paris par celui d'*Apiqa,* « lequel, ajoute-t-il, n'est pas autre (il incombe à chacun de savoir le démontrer à tous) que ce même nom de Paris transfiguré par le chimiste du langage. » Enfin il écrit « principalement et princirongement » et parle de « ses magnanimes concurrents et collègues en candidature « joffrinboulangerale » (c'était au temps du général Boulanger et du candidat ouvrier Joffrin).

Nous voici amenés tout près de Fourier par ce détour. Rien n'a plus étonné en effet ses lecteurs et ses amis que sa propension incompressible à créer des mots singuliers. Son compatriote, Brillat-Savarin, qu'il connut au temps de sa jeunesse, s'accuse en souriant de néologisme parce qu'il a parlé de *spication* ou de *verrition* pour caractériser le raffinement de certains dégustateurs (1), ou parce qu'il emploie volontiers le mot anglais *sip* afin de traduire l'acte de siroter une boisson parfumée : mais ce sont là jeu de latiniste sûr et de voyageur érudit. Les néologismes de Fourier sont bien autrement grossiers. Il les prodigue surtout dans ce qu'il appelle sa « nomenclature » et il s'en excuse quelquefois sur les nécessités de sa méthode nouvelle (2). Mais le *postlogue* et le *citerlogue*, l'*interspectus* et l'*epispectus,* l'*ultrapause* et l'*extroduction* n'ont pas répandu des torrents de clarté sur sa doctrine. Et que dire des termes de *visuardisme, nasuardisme, oreillardisme* qu'il

(1) *Physiologie du goût*. Édition Charpentier, p. 13 et 36.

(2) Mss. 1848, I, 101. (Nous entendrons dorénavant par cette abréviation, Mss. les manuscrits de Fourier publiés par la revue *la Phalange,* après sa mort.)

emploie pour exprimer la perversion des différents sens chez les odieux civilisés? Que penser de sa classification des Bourses de commerce, — qu'il réprouve, — en boursailles et boursicailles, boursasses et boursillasses, boursettes, boursiquettes et boursillonnettes : puis des raffinements qui se superposent à cette nomenclature première et lui font distinguer des *post-boursasses*, des *préboursailles*, ou des *amphiboursons*. Loin de proposer en passant, avec un demi-sourire, cette baroque litanie, l'inventeur en développe longuement les applications, n'en oublie aucune nuance et demeure scrupuleusement fidèle à ses définitions premières. La Bourse de Lyon est une boursotte, celle de Paris une boursasse, de Hambourg, bourson, de Brême, boursillon, de Marseille, boursaille, de Montpellier, boursicaille, de Trieste, boursillasse, de Lille, boursicotte, et de Rhodez, boursiquette (1). Effort intellectuel qui démontre assez l'importance qu'il attache à ce galimatias, bien que, par une tactique familière aux impulsifs et que nous avons signalée déjà, il réponde d'avance aux railleurs éventuels qu'il a eu précisément l'intention de les faire rire.

Fourier se plaît encore aux jeux de l'alitération, et s'il traite par exemple de la passion qu'il a nommé favoritisme, il en distinguera aussitôt et en définira avec soin deux variétés : la faveur *titulaire*, et la faveur *tutélaire* (2). Il note avec joie les singularités de prononciation : ainsi, à ces vaniteux que sont les Parisiens, il reprochera à dix reprises leur refrain fatigant *Gnial Paris* (il n'y a que Paris). Au railleur d'un de ces néologismes favoris — railleur qui ne saurait être à son avis qu'un émule de Jocrisse — il prête aussitôt l'accent de ce personnage de tréteaux : *ca doit être bien nouère ste lymbe obscure* (3)! Enfin, ayant baptisé du nom caractéristique d'*argot*, la corporation la plus importante et la plus baroque de la cité harmonienne, les Petites Hordes, il annonce qu'aux « armées industrielles » de l'avenir, on admettra des détachements des Petites Bandes, en partisans, à la suite de l'argot,

(1) Mss. 1848, I, p. 101 et suiv.
(2) *Id.*, 1848, II, 335. Voir aussi *Fausse industrie*, I, 195.
(3) *Unité universelle*, II, 189.

« qui, en cette occasion, leur concède le titre de *louables alliés de nousailles* (1) ! » On dirait la terminologie cocasse d'un enfant de sept ans, organisant une partie de jeu.

2. — *Analogie.*

L'analogie est le mode favori de l'enchaînement des idées chez les primitifs. Les civilisés disent : Comparaison n'est pas raison ! Telle n'est point encore la sagesse des barbares en qui l'imagination opprime une raison rudimentaire. Les livres philosophiques de la Chine fourmillent de ces rapprochements baroques dont Fourier nous fournira maint exemple magistral. Écoutons l'un des Français qui a le mieux connu le Céleste Empire décrire l'éducation d'un futur mandarin (2) : « Le maître chinois s'est appliqué à lui faire toucher du doigt le *lien vivant* qui unit toutes les parties de l'univers, depuis l'*astre le plus lointain* jusqu'au grain de sable, depuis les choses les plus éclatantes jusqu'aux plus mystérieuses, depuis les sensations les plus grossières jusqu'aux sentiments les plus délicats; les unes et les autres aboutissant à un but unique : l'Harmonie dans la Nature, l'Harmonie en chacun de nous. » On dirait une analyse de la cosmologie de Fourier et, en effet, son « chinésisme » se montre frappant parfois jusque dans les détails de ses inventions singulières, comme nous le verrons par la suite (3).

C'est que la régression mentale ramène la prédilection pour

(1) *Unité universelle,* IV, 179.

(2) SIMON, *la Cité française,* p. 5.

(3) Il a d'ailleurs trouvé avec joie chez quelques mystiques de son temps la confirmation de ses vues asiatiques sur la nature des choses. Il a cueilli dans une traduction de Schelling la citation suivante (*Nouveau monde industriel,* p. 14) : « L'univers est fait sur le modèle de l'âme humaine et l'analogie de chaque partie de l'univers avec l'ensemble est telle que la même idée se réfléchit constamment du tout dans chaque partie et de chaque partie dans le tout. » Voir aussi *Fausse industrie,* I, 127.

l'analogie. Un cas récent et très frappant de cette déviation pathologique fut celui d'Otto Weininger, ce jeune philosophe viennois qui se suicida à vingt-trois ans en 1903 et à qui ses compatriotes ont fait une renommée posthume. Intelligence certainement anormale, Weininger voyait par exemple dans le chien le symbole précis (et voulu tel par la Nature), de la cécité; dans le cheval celui de la folie, enfin dans la mouche celui des juifs, à la race desquels il appartenait par ses origines, mais dont il faisait profession de condamner les dispositions morales. La mouche, disait-il, a l'avidité pour le sucre, le bourdonnement, la vulgarité, l'importunité, le *bon vouloir apparent du regard* (1) ! On croirait lire du Fourier.

Il est permis de reconnaître dans les propensions de ce genre une sorte de déviation de la faculté poétique, une exagération de ce penchant vers la métaphore colorée qui est si frappante chez les primitifs bien doués, cheiks, fakirs ou sachems. En effet, préservées par un goût sûr d'une insistance outrée sur le détail vulgaire, présentées franchement pour des fantaisies lyriques, de semblables paraboles peuvent séduire et attacher. Nous avons étudié il y a quelques années (2), un paysan poète de la Souabe, Christian Wagner, qui a tiré de ses observations minutieuses sur les plantes ou les animaux de charmants petits tableaux allégoriques. Mais il se garde d'appuyer outre mesure sur ses comparaisons, et surtout il ne les offre point, *ex professo,* comme les conclusions d'une science nouvelle et exacte, comme l'éclaircissement d'une intention définie de la part du Créateur.

Or c'est là ce que Fourier n'a cessé de faire, avec la plus amusante opiniâtreté. Ses amis rapportent qu'il savait traduire ces « analogies » en action avec une véritable puissance comique, de façon à susciter le fou rire chez les spectateurs, — lui qui ne riait jamais pour son compte. — Afin de mettre en évidence les particularités qu'il avait saisies et interprétées à sa manière, il imitait avec une originalité suprême le cri

(1) Voir l'avant-propos de Rappaport au livre posthume de WEININGER, *Ueber die Letzten Dinge.* (Wien, 1904.)

(2) *Revue des Deux Mondes,* 1901.

des animaux, leur port, leur allure (1) : et l'on songe ici avec quelque inquiétude à ce personnage de Poe qui se croyait devenu poule (2). Enfantin, qui lui a probablement beaucoup emprunté sans l'avouer, lui reconnaissait ouvertement une faculté d'analyse et d' « analogie » prodigieuse. Enfin Fourier lui-même raconte qu'on lui a dit souvent : « Voilà sur quoi vous devriez faire un ouvrage : on s'arracherait votre livre ! » — Tentative courtoise peut-être afin de le détourner de la science sociale où la fantaisie est moins à sa place.

Lisons par exemple les analogies de la renoncule (3) : « La renoncule d'espèce écarlate et qui semble avoir été froissée, dépeint la foule et l'intrigue qui entourent un monarque et le pressent en tous sens. Il s'y dérobe avec effort, comme la demoiselle en Harmonie se dérobe avec peine aux adorateurs qui l'obsèdent. C'est par analogie que la renoncule écarlate et l'œillet produisent une seconde corolle qui s'élève au centre de la première et *semble se dérober à son cortège !* La renoncule n'a que peu ou point de parfum isolément et cependant une masse d'une trentaine de ces fleurs exhale une odeur très agréable. Il en est de même des coteries du grand monde : elles ne brillent que par le rassemblement et chacun de leurs individus est insipide isolément. » Quelle adresse, mais aussi quel arbitraire dans l'interprétation du détail pittoresque, et qu'il faut peu de contrôle sur la valeur respective de ses impressions d'observateur pour en caresser avec cette prédilection (4) les plus bizarres et les plus fugitives !

Au surplus nous hésiterions à reproduire mainte autre analogie où la vulgarité foncière du petit bourgeois maniaque qu'était Charles Fourier se donne libre carrière : celle du choux (5) n'est que scatologique : celles du coq et du canard

(1) Voir Pellarin, p. 125.

(2) *Dans le système du professeur Plume et du docteur Goudron.*

(3) Mss. 1848, II, 143.

(4) Il a reproduit mainte fois, à propos du lys, — image de l'homme véridique, — cette observation que son pollen, jaune et gras, souille le nez de qui le respire et l'expose à la risée des sots, comme il arrive trop souvent ici-bas aux amis de la vérité.

(5) *Unité universelle,* I, 214.

sont plutôt grasses, et l'inventeur a renoncé de lui-même à nous détailler celles de l'asperge et de l'artichaut, qui lui semblent « trop obscènes » (1) : on ne peut les exposer qu'en comité d'hommes, car « la tendre et simple nature est parfois trop amie de l'auguste vérité ». Il procède d'ailleurs avec une sorte de méthode dans ces investigations puériles : « Je connaissais, dit-il (2), depuis dix ans les analogies de l'éléphant avant d'avoir pu expliquer les deux allégories de ses yeux ridicules par petitesse et disproportion, et de ses oreilles choquantes par énormité et aplatissement ». Enfin le champ de ses recherches lui parait sans limites, et c'est pourquoi il fait entrevoir dans cette « science » nouvelle une glorieuse carrière aux futurs harmoniens, aux femmes surtout, car elles seront tentées par l'entière inutilité de toute étude préliminaire : « Un hiéroglyphe tel que chien ou chat peut présenter jusqu'à cent tableaux de passions, surtout dans sa conformation intérieure, qui n'est pas visible (3). »

Cette dernière phrase nous rappelle que l'examen des analogies a, dans l'esprit de Fourier, une immense portée parce qu'il confirme l'unité du plan de la nature et facilite l'étude des passions, cette clef du bonheur social : si vous pouvez trouver dans les entrailles d'un chat la solution d'un problème délicat de psychologie humaine, combien l'art politique ne sera-t-il pas simplifié par ce retour aux anciennes méthodes des aruspices. Si vous savez lire le plan immuable du Créateur dans le système des vents, ce « mobilier aérien » de notre planète (4), dans les os du squelette des mammifères surtout dans les dents qui en sont la seule partie visible (5), dans l'échelle des sons musicaux, dans la suite

(1) *Nouveau monde*, p. 462.

(2) *Id.*, p. 466.

(3) *Id.*, p. 466.

(4) Mss. 1847, II, 420. Il faut lire la jolie description du zéphir qui rafraichit le quai Saint-Clair à Lyon, et semble avoir murmuré bien des choses à l'oreille de Fourier.

(5) Mss. 1847, I, 17. « Il faut que la portion d'ostéologie qui se montre au dehors, la seule qui s'associe et s'harmonise avec la lumière, soit miroir de l'harmonie des fanaux de lumière céleste et de la distribution harmonique de

des sections coniques, combien il sera plus facile par la suite de discerner les huit cent dix caractères dont les hommes sont susceptibles, et les nuances délicates de nos quatre cent quatre passions diverses. La constitution sociale proposée par Fourier, à savoir la série de groupes contrastés, « est le mode adopté par Dieu dans toutes ses œuvres ; la série contrastée est sous nos yeux dans toutes les œuvres de la Nature (1). » Si on ne l'y a pas découverte plus tôt, c'est pure inadvertance de la part de l'esprit humain, car la méthode de la Nature est de coordonner toutes les formes et toutes les propriétés des choses créées à un type commun, qui est le système mathématique des passions humaines (2).

Les « sections coniques » n'offriraient qu'un thème aride aux méditations du lecteur civilisé, et les fleurs ne font pas à tous des confidences dont l'autorité soit indiscutable. Fourier possède heureusement, comme bien des mystiques, un domaine extraterrestre dans lequel il se réfugie pour échapper aux atteintes de la critique et se sent chez lui sans conteste. Nous voulons parler des espaces sidéraux : les « analogies » auxquelles il a recours le plus volontiers sont celles qui se découvrent dans les planètes. Car il lit à livre ouvert dans leur grimoire, et il a constitué de la sorte toute une astrologie singulière qui nous ramène aux plus antiques superstitions de la Chaldée, une *astrosophie* (3), qui fait non seulement de chaque homme mais de chaque animal, plante ou minéral, la création directe d'une ou plusieurs planètes génératrices. Les *analogies tirées du système aromal et planétaire*, qui reviennent le plus souvent sous sa plume, sont évidemment de toutes les moins sujettes à la discussion, car il est bien difficile de les vérifier sur place. Ces planètes vivantes et agissantes dont notre homme connaît les intentions les plus

nos passions. » Le *rire* montre les vingt-quatre dents de l'harmonie active ; le *pleurer* ne laisse voir que huit dents supérieures et cache les inférieures : il montre donc le mouvement simple, borné à une seule gamme, et par suite source de subversion civilisée ! — Ces absurdités sont du moins ingénieuses.

(1) *Unité universelle*, I, XXVIII et XXX.

(2) *Théorie des quatre mouvements*, p. 13.

(3) Mss. 1847, I, 11.

secrètes et les gestes les plus familiers ne nous ont point fait, à nous, leurs confidences, et nous ne savons qu'écouter ici, bouche bée, leur imperturbable interprète. Dieu a édité, dit-il, des codes sociaux accomplis pour des créatures supérieures à nous comme les astres et pour des êtres inférieurs à nous comme les abeilles : donc il en a sûrement conçu un tout semblable au bénéfice de l'homme, créature moyenne entre l'astre et l'insecte (1). Mais Fourier va-t-il se mettre en devoir d'étudier ce code chez l'insecte, qui est sous sa main. Non pas! il se sent peu zoologiste et les astres font bien mieux son affaire. Ayant donc annoncé que son système est conforme à l'ordre matériel des œuvres de la création dans les trois règnes connus de la nature, et aussi dans le quatrième, le *règne aromal* (2) qui est de son invention, il se tourne aussitôt vers ce dernier, dont il nous expose les lois : elles seront, on le conçoit, parfaitement *analogues*, et pour cause, à celles dont il voudrait doter ses semblables. Nous touchons ici aux hardiesses typiques de sa cosmologie.

3. — *Cosmologie.*

Surtout pas de cosmologie! tel était l'exclamation unanime des disciples dévoués qui, sur la fin de la vie du maître, l'engageaient à se mettre à sa table de travail pour éclairer encore un peu sa lanterne romantique (3). C'est que ces fidèles savaient par expérience quel attrait leur prophète éprouvait pour ce genre de spéculations, si faciles et si agréables, parce que nulle difficulté pratique, nulle objection du bon sens consterné n'y venait entraver l'essor de son imagination capri-

(1) *Unité universelle*, II, 131.

(2) *Unité universelle*, I, 37.

(3) Voir sa biographie par Pellarin, p. 88. Et pourtant les éditeurs pieux de ces morceaux choisis de Fourier qui portent le titre d'*Harmonie universelle* (1839) n'ont pas hésité à faire figurer dans leur *compendium* quelques-unes de ses pages les plus folles sur ce sujet. Curieux phénomène de fanatisme mystique!

cieuse. Au-dessus des nuages, il n'y a que les astronomes qui voient clair : encore savent-ils jusqu'ici peu de chose et la fantaisie peut se donner libre cours. Fourier a usé et abusé de cette liberté périlleuse, et le destin d'Icare ne l'a point averti.

Il faut sans doute chercher l'origine de ses divagations cosmologiques dans son goût naturel pour la géographie, car ce fut là l'occupation favorite de sa maniaque adolescence. Le bon Ballanche, — qui fut appelé à fournir au commissaire de police lyonnais Dubois des renseignements sur le personnage bizarre dont l'article *Triumvirat continental* avait inquiété en haut lieu (1), — Ballanche excusa de son mieux cet homme « modeste, étranger à toute espèce d'intrigue et d'ambition, dont ses camarades estimaient grandement la science géographique ». En effet, Fourier, qui souffrait de l'inquiétude physique ordinaire aux dégénérés, s'expliquait à lui-même son besoin d'agitation sans objet en s'attribuant « le goût des voyages » et il traduisait ce fait dans son jargon en se donnant pour passion dominante celle qu'il nomme la « papillone », « engorgée » par les circonstances contraires. Faute de ressources pour satisfaire sa manie déambulatoire, il chercha dans la lecture des récits de voyage ou des traités de géographie descriptive un dérivatif à cette passion « dominante engorgée », et ne tarda pas à se croire capable de résoudre par intuition tous les problèmes de cet ordre. « Le jour où je lus, dit-il (2), le traité de limite entre le Directoire exécutif et le roi de Sardaigne, je me croyais roi de France en voyant les limites fixées comme si j'eusse dicté ce traité ». Preuve de perspicacité peut-être, mais peut-être aussi simple illusion de l'esprit qui transpose dans le passé une science actuelle et récente ce qui est un phénomène assez habituel chez les maniaques.

Un problème de cet ordre qui le préoccupa grandement parce qu'il était à l'ordre du jour en ce temps, — et surtout parce qu'un prix de vingt-cinq mille livres sterling avait été

(1) *Théorie des quatre mouvements*, p. 317.
(2) *Unité universelle*, IV, 435.

promis par l'Angleterre aux émules de Ross et de Parry dans la recherche de sa solution, — ce fut la découverte d'une communication septentrionale entre les deux océans Atlantique et Pacifique, soit en contournant le vieux continent, soit en doublant le nouveau (1). Fourier était toujours tenté par les récompenses en espèces dans l'intérêt de sa manie inventive, et afin de pouvoir mettre à l'essai ses idées. Il trouva donc sans délai une solution excellente au problème de la « passe du Nord ». Si le soleil, pensa-t-il, ou tout autre astre d'ailleurs, versait sur notre région polaire un peu plus de chaleur, les glaces éternelles en seraient fondues, au moins durant le printemps, sur la surface des mers arctiques. On aurait donc deux passes au lieu d'une seule qui est demandée, — perspective fort agréable à la manie de surenchère que nous signalons dans ses écrits. Mais comment obtenir ce surcroît de chaleur? Deux moyens sont proposés par Fourier à cet effet : le premier, la culture intégrale et rationnelle du sol qui modifierait les conditions climatériques de notre hémisphère, est assez raisonnable, sinon sûr et immédiatement pratique : le second n'est annoncé qu'à mots couverts dans la *Théorie de l'unité universelle*, son premier ouvrage (2) ; mais l'auteur en dit assez dès ce moment pour nous éclairer : il songe assurément à la révolution stellaire sur laquelle il a mainte fois et longuement insisté ailleurs. Ce fut donc vraisemblablement le désir de balayer, grâce à la collaboration d'un soleil favorable, les icebergs importuns du pôle, qui lança son imagination débridée à travers les espace stellaires. Voici, dans leurs grands traits les renseignements qu'elle en a rapportés.

Il y a douze mille ans environ, un astre qui tenait dans le système solaire les fonctions actuellement dévolues à notre globe, — celle de *cardinale miniature* — mourut, de sa belle mort, après avoir vécu les quatre-vingt mille années qui sont l'existence normale d'une planète, et assuré consciencieusement à ses habitants les cinq mille ans de civilisation ascen-

(1) *Unité universelle*, II, 67.
(2) *Id.*, II, 107.

dante, les soixante dix mille années d'harmonie parfaite et les cinq mille ans de civilisation descendante qui entrent partout dans le plan de la Providence. — Trois mille ans encore, cet astre demeura à sa place antérieure, car tel est le délai pendant lequel un astre mort continue néanmoins de rendre quelque service *aromal* à ses congénères. Mais, il y a neuf mille ans, ce prédécesseur de la terre disparut définitivement de l'espace, et le « conseil sidéral » décida de le remplacer suivant l'usage en fixant dans le tourbillon solaire une comète, jusque-là vagabonde, qui fut choisie à cet effet et qui possédait le titre aromal d'*amitié*. Aimable présage pour notre avenir, attention délicate du conseil sidéral qui eût enchanté Jean-Jacques! Cette comète est donc devenue notre Terre : elle possédera cinq satellites, chiffre exact de ceux dont jouissait son prédécesseur, mais ne connaîtra cet avantage qu'après avoir organisé l'harmonie à sa surface. En attendant, elle n'a droit qu'à une seule compagne et Phœbé ou la lune fut chargée d'abord de ce service, fort pénible, à ce qu'il paraît : échanger des « aromes » avec un globe que souille encore à sa surface l'odieuse « civilisation perfectible » !

Phœbé y éprouva sans doute des fatigues bien grandes, car elle *mourut subitement*, il y a cinq mille ans, de façon aussi imprévue que si elle avait subi une attaque d'apoplexie foudroyante (1). Bien plus, son agonie fut convulsive et violente : elle se ruait sur la terre qu'elle approchait alors, en périgée, jusqu'à deux ou trois mille lieues. L'équilibre de nos mers en fut rompu et causa un déluge presque total, qui n'épargna que les hautes régions de la Tartarie. Le conseil sidéral, bien mal renseigné à ce qu'il semble sur les conditions hygiéniques faites par sa faute aux astres qu'il a charge d'administrer, n'eut pas le temps de relever Phœbé de son poste assez tôt pour épargner ces cataclysmes à la Terre : il eût fallu cinq ou six mois au moins pour nous amener un autre satellite, et la mort subite de la lune entrava toute mesure de

(1) Mss. 1847, II, 523.

prudence. Plus tard, il semble que le poste soit devenu si « contagieux », par suite de l'anémie terrestre dont nous allons parler, que personne ne voulut le prendre. Quoi qu'il en soit, Phœbé n'est plus, dès longtemps, qu'une « momie » dont le voisinage nous devient chaque jour plus pernicieux. — On sait que la lune passe le plus souvent pour un terrible et malveillant enchanteur dans la superstition des peuples primitifs : ne dirait-on pas que des effluves de ces impressions ancestrales passent dans le psychisme subconscient de Fourier, quand on l'entend médire de la « momie Phœbé », et de ses délétères influences.

Après le déluge, la Terre qui dut réparer les pertes subies à sa surface, et y remplacer par une création nouvelle les espèces éteintes, — (la création est en effet un privilège délégué par Dieu aux planètes), — la Terre se trouva « si affaiblie en aromes » que le résultat de son travail géniteur fut, cette fois, pitoyable. C'est pourquoi nous vivons depuis lors en pleine « subversion » : il naquit cent trente espèces de serpents, et quarante-trois sortes de punaises : dans les océans foisonnèrent des monstres, tels que baleines ou requins, au lieu de ces magnifiques « serviteurs aquatiques » dont l'humanité devrait être dotée afin de pouvoir les atteler en toute confiance à ses nefs aventureuses. Nous eûmes des tigres et des lions, au lieu de ces « porteurs élastiques » qui permettraient à leurs cavaliers d'aller de Paris déjeuner à Lille ou à Lyon : véritables félins de selle, portant facilement sept hommes, progressant par bons élastiques et rasant terre, de façon à abattre huit ou dix lieues à l'heure ! On dirait un pressentiment du pneu Michelin !

Au surplus, bien avant la mort de Phœbé et le déluge qui en fut la conséquence, la Terre avait subi déjà une autre disgrâce. Quand une jeune comète, après avoir jeté sa gourme au cours de capricieux voyages, vient prendre un poste de planète et vivre désormais en personne mûre et rangée, elle doit tout d'abord subir l'opération de la *trempe* qui en fixera à tout jamais le relief extérieur. C'est une sorte de douche écossaise : un torrent d'arome froid est versé par le soleil sur

le néophyte, tandis que deux astres vigoureux du système pincent solidement ses deux pôles entre « deux cordons aromaux » (1). Mais Saturne et Jupiter qui furent nos parrains pour cette espèce de baptême « ne méritèrent pas d'éloge dans cette opération » : ils y montrèrent même une « gaucherie sans pareille » parce qu'ils ne sont pas habitués à la trempe. « Ils peuvent avoir de la théorie, mais non pas de la pratique, et c'est le moyen de faire de grandes maladresses. Pardonnons leur celle-ci, puisqu'elle est sans remède. » L'opération manqua par leur faute, et c'est pourquoi, à l'avis de notre géographe, la Tartarie est trop haute, l'hémisphère austral trop dépourvu de continents.

Tel est le passé de notre système solaire. Quel est cependant son avenir? L'obstination du genre humain à s'attarder en « civilisation » a pour effet de vicier l'arome que notre globe échange sans cesse avec ses frères sidéraux, et l'influence de cet arome vicié en anémiant le soleil, le prive de la faculté de fixer des comètes nouvelles parmi ses satellites. Exempt d'un voisinage jusqu'à présent si délétère, Phœbus eût déjà arrêté au passage cent deux de ces astres vagabonds, depuis cinq cents ans, et, par là, se serait grandement avancé en dignité au sein de la cour stellaire. Celle-ci s'est pourtant préoccupée à la longue de lui venir en aide. Herschell ayant cru remarquer que la Voie lactée diminuait son éclat, Fourier vient apporter au grand astronome l'explication d'un phénomène que ce dernier eût été incapable d'interpréter sans l'assistance de notre « inventeur », par privilège de naissance. Il faut y voir un signe certain de l'événement le plus heureux qui puisse nous favoriser. — Apprenons préalablement que la voie lactée est une sorte de couveuse où sont menés à bon terme les rejetons engendrés par les amours des planètes entre elles. Là, des étoiles spéciales, les Lactéennes, véritables nourrices sidérales, pétrissent en abeilles diligentes les mondes nouveaux et les gavent de la matière astrale, dans laquelle ils se trouvent plongés

(1) Mss. 1847, II, 517.

— Or le conseil sidéral, qui sans doute pressentait de loin la venue du messie Fourier, a prélevé parmi ces nourrissons gigantesques « une colonne de secours », un renfort qu'il a envoyé à notre système solaire afin de lui assurer enfin la promotion en dignité à laquelle il a droit depuis longtemps. On se souvient qu'à l'époque de la mort de César, — les rhétoriciens le lisent dans les *Géorgiques*, — le soleil fut affecté d'une grave maladie :

Cum caput obscura nitidum ferrugine texit.

La cause réelle de cette atteinte n'était nullement le forfait de Brutus, mais tout simplement l'obstination du genre humain à s'attarder dans les lymbes de la civilisation perfectible, et son incapacité à inventer la doctrine harmonienne. Phœbus avisa dès ce moment de sa détresse le céleste Aréopage et la colonne de secours dont nous venons de parler fut, peu après, mise en marche, affaiblissant d'autant l'éclat de la région sidérale dont elle s'éloignait. Toutefois, depuis quinze ou seize siècles, cette cohorte d'astres n'a pu franchir encore que les trois quarts de sa route à travers le désert de l'espace, bien qu'elle s'avance « à marches forcées, toutes orbites suspendues pour accélérer, et les guides pavoisant en mât, ce qui les rend invisibles à nos télescopes ». On peut estimer qu'elle nous atteindra dans deux ou trois cents ans. Faisons en sorte de la dignement accueillir, en lui offrant le spectacle d'une harmonie parfaite à la surface de notre globe.

Nous nous sommes appesantis trop longtemps déjà sur ce rêve sidéral bizarre dont Fourier a combiné et même perfectionné les visions durant quarante ans avec une remarquable logique au sein de l'absurde : car la cosmogonie des manuscrits posthumes n'est pas identique à celle de la *Théorie des quatre mouvements*, bien qu'elle en dérive. Nous souhaitions d'en faire toucher du doigt le caractère nettement mongol (1), nègre ou canaque. M. Pierre Loti, dans le délicieux roman maori qui a fait la célébrité de son nom, nous a raconté l'his-

(1) Voir sur les cosmogonies chinoises les ouvrages de Simon que nous avons déjà cités.

toire de ces *cinq lunes* (1) que la Terre posséda jadis, mais qui, s'étant rendues odieuses au genre humain par leurs maléfices furent conjurés par le grand dieu Taaora et, après avoir chanté dans le ciel de leur grande voix une lamentation funèbre, tombèrent dans l'Océan pour y former cinq îles australiennes — sans doute tout l'univers connu des auteurs de ce mythe. — Cinq lunes, c'est le chiffre, c'est presque le mythe de Fourier ou, en tout cas, une légende qui n'est pas plus anthropomorphique que les siennes. La coïncidence est frappante : elle est caractéristique, et elle a de quoi « effaroucher les pygmées » intellectuels du temps présent, comme notre homme sentait bien que son « astrosophie » allait le faire.

Aux primitifs, Fourier emprunte encore leur eschatologie rudimentaire, leurs convictions sur le sort des défunts : il enseigne une sorte d'animisme ou de spiritisme terrestre et de métempsychose planétaire qu'il jugeait fort consolante. Son biographe Pellarin assure (2) que ces perspectives furent en effet capables d'adoucir la douleur d'une dame anglaise phalanstérienne, après la perte d'un enfant. C'est pourtant une assez grossière conception. Les âmes humaines, délivrées par la mort du corps « terre-aqueux » dont nous sommes ici-bas revêtus (3), reprennent un corps éther-aromal ou subtil. Leur séjour s'étend à tout le globe, mais elles habitent surtout les deux tiers supérieurs de l'atmosphère et la coque aérienne ou *réflecteur* (4) qui enveloppe tout astre comme une sorte de bulle de savon transparente. C'est là que les morts ont leurs « relations publiques », et exercent leur industrie qui est bien plus parfaite que la nôtre, car leur table est servie avec une splendeur sans égale. Paradis de Mahomet, serions-nous tenté de penser! Non pas, car ce « bonheur ultra mondain est considérablement rédimé pour l'instant » par la faute des civilisés, toujours obstinés dans leur erreur sociale. La *Théorie des quatre mouvements* ensei-

(1) *Le Mariage de Loti*, p. 136.
(2) *Vie de Fourier*, p. 83.
(3) *Unité universelle*, I, 191.
(4) Mss. 1847, II, 418.

gnait même que « les âmes des trépassés végètent dans un état de langueur et d'anxiété dont les nôtres participeront après cette vie, jusqu'à ce que l'ordre actuel du globe soit amélioré ». En sorte que le fourierisme appliqué, l'Harmonie deviendrait le signal du bonheur pour les trépassés comme pour les vivants. Ils échapperont à des lymbes dont le nouveau Messie Fourier, aura la gloire d'avoir ouvert les portes toutes grandes.

Mais c'est assez nous attarder à de semblables divagations. Concluons que si la morale romantique est l'expression d'une évidente régression psychique, — en dépit du talent artistique éminent qui a paré les plus brillants de ses interprètes, — nul n'était, on en conviendra, mieux préparé que Fourier à pousser jusqu'à leurs conséquences extrêmes les principes de cette mystique théorie de la nature humaine.

II. — Dans le sillage de Rousseau.

L'érudit historien de Fourier et de son système, M. Bourgin (1), a étudié avec un soin scrupuleux toutes les sources écrites dont l'inventeur du phalanstère lui semblait avoir pu faire son profit, et son enquête a produit un résultat à peu près négatif. Fourier, écrit-il, ne doit presque rien à ses lectures : il a tout tiré de son propre fonds, ou de l'atmosphère morale qui l'environna. Et l'on ne saurait mieux dire, car l'auteur de l'utopie harmonienne ne fut, trop évidemment, que l'élaborateur tenace et minutieux des préjugés sociologiques et moraux les plus universellement répandus de son temps. Procédant, comme tous les dégénérés, par une sorte de raisonnement subconscient, d'association automatique des idées que nulle rectification de la part des facultés supérieures ne

(1) *Fourier*. Paris, 1905.

vient interrompre ou troubler dans son cours, il va nous présenter, comme grossies par un puissant instrument d'optique, les tares du romantisme moral à son aurore et dans le premier élan de ses conquêtes. Il a bâti non sur des livres, dont il ne retenait que quelque détail baroque ou quelque métaphore hardie capable de s'imprimer d'elle-même en son cerveau obnubilé, mais sur des conversations de table d'hôte, de voiture publique ou de bureaux financiers. Quand il les suprenait sur les lèvres d'autrui, les idées rendues vivantes en quelque sorte par le jeu de la physionomie et par l'accompagnement du geste humain, frappaient son imagination sans boussole. Les victimes de l'usure psychique sont en effet fort accessibles aux suggestions de la parole; de là naît pour eux le plus facilement l'idée fixe, qui, une fois implantée dans leur cerveau confus y végète et s'y développe sans entraves ni contrôle, pour porter enfin les fruits les plus imprévus, atteindre aux conséquences les plus extrêmes. Fourier a recueilli sous forme verbale l'écho des aspirations dominantes de son temps: il en a subi la hantise, les a transformées en obsessions et les a conduites à une merveilleuse perfection dans l'absurde. C'est ce qui fait à la fois son intérêt symptomatique et son persistant succès.

Deux influences surtout semblent s'être emparées à son insu de ses facultés mentales. Et d'abord la plus dominante, la plus universelle de toutes dans notre civilisation européenne, l'idée chrétienne, avec son finalisme providentiel et les attraits de son mysticisme attendri. C'est pourquoi Fourier a pu donner sans effort de son baroque système une *confirmation tirée des Saints Évangiles* (1), et démontrer que la cité harmonienne sera l'image exacte du royaume céleste. A son avis, Jésus-Christ annonçait l'Harmonie fourieriste lorsqu'il a dit : « Je vous bénis, ô mon père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux savants et les avez révélées aux simples! » Ce qui est une prédiction suffisamment nette de la venue et de la mission de

(1) *Nouveau monde industriel,* p. 357 et suiv.

Fourier, n'est-il pas vrai? Jésus a encore recommandé l'insouciance, la « simplicité des enfants en l'étude de l'attraction » ; il a paru quelquefois faire fi de la famille; il a prêché un « minimum » social qui serait assuré à tous les hommes; il a aimé la chair délicate, les richesses, les plaisirs essentiels; il a eu douze apôtres comme il y a douze passions. Tout cela nous est donné comme du fouriérisme avant la lettre. Si le Christ n'a pas fondé sans délai la phalange, c'est que Dieu le père voulut faire de « cette découverte la tâche de la raison et le prix des bonnes études sur l'attraction ». Jésus, obligé par la volonté paternelle à ne pas s'expliquer davantage pour ne pas dispenser l'homme des recherches auquelles il devait être astreint, s'est donc borné à annoncer en paraboles la destinée sociétaire, sous le nom de royaume des cieux. Quand Voltaire, ajoute Fourier avec dédain, se permet de plaisanter sur la Jérusalem nouvelle qui aura cinq cents lieues de haut, il ignore que c'est là une allusion transparente du Seigneur au cinq cent mille phalanges que formera, dès ses débuts, l'Harmonie sociétaire ou Nouvelle Jérusalem. Le monde civilisé qui nous entoure est le royaume de Satan et de Moloch, tandis que la devise du phalanstère pourrait être : *Christus regnat, vincit, imperat!*

En réalité, Fourier fait du Christ son précurseur tout simplement parce que, suggestionné par la prédication de l'Évangile, il en reproduit quelques traits dans sa bizarre construction morale. Jésus fut précurseur de la doctrine harmonienne. comme un hypnotiseur pourrait l'être des actes du sujet auquel il les suggère par ses propres gestes. Feuilletez par exemple l'œuvre de ce poète exquis et de ce moraliste excellent qui est Saint François de Sales, vous trouverez chez lui des descriptions de la Cité céleste et de la corruption du monde, dont Fourier a parodié vingt fois l'accent apostolique. Est-ce en effet le paradis ou le phalanstère dont il est question dans ces lignes du prélat (1)? « Oh! que ce lieu est désirable et aimable! Que cette cité est précieuse... Oh! que cette compagnie est

(1) *Introduction à la Vie dévote*, I, 16.

heureuse! Le moindre de tous est plus beau à voir que l'univers entier... Mais mon Dieu, qu'ils sont heureux... toujours ils jouissent d'une constante allégresse : ils se donnent *les uns aux autres* des contentements indicibles... Là, chacun à qui mieux mieux et sans ennui chante les louanges du Créateur. Béni soyez-vous à jamais, ô notre doux et souverain Sauveur qui êtes si bon pour nous et nous communiquez si libéralement votre gloire... Ils se réjouissent, mais d'une joie *gracieuse, charitable et bien réglée?* » Et voici encore une peinture des serviteurs de Satan que Fourier a refaite à satiété pour sa part, en l'appliquant aux suppôts de la civilisation : « Voyez la contenance de tous les infortunés courtisans de cet abominable roi : regardez les uns furieux de haine, d'envie et de colère, les autres qui s'entre-tuent : les uns hâves, pensifs et empressés à amasser des richesses : les autres attentifs à la vanité sans aucune sorte de plaisir qui ne soit inutile et vain; les autres vilains et perdus en leurs brutales affections. Voyez comme ils sont tous sans repos, sans ordre, et sans contenance. Voyez comme ils se méprisent les uns les autres et comme ils ne s'aiment que par de faux semblants. Enfin vous verrez une calamiteuse république, tyrannisée par ce roi maudit, où tout vous fera compassion. » Ce n'est pas la compassion que les *civilisés* inspirent le plus ordinairement à Fourier c'est l'aversion et le mépris : mais, à cela près, il juge tous ses semblables sans nulle exception comme le saint évêque de Genève jugeait les impies et les libertins de son temps.

Après les impressions chrétiennes accumulées par quinze siècles de culture évangélique dans le cerveau de ses ancêtres, les plus efficaces des impulsions à peine conscientes qui dirigent sa machine intellectuelle prématurément usée, ce sont les suggestions romantiques, car elles ont conquis déjà la génération antérieure à la sienne, et présidé à sa propre éducation. Le romantisme moral issu de Rousseau plonge d'ailleurs par quelques unes de ces racines dans la mystique chrétienne, et les lectures jansénistes des Charmettes où les leçons piétistes de Mme de Warens, abusivement et follement interprétées ne sont pas étrangères aux doctrines sociales de

Jean-Jacques. Fourier a écrit, à propos de l'éducation harmonienne (1), que Rousseau s'est élevé à juste titre contre les procédés pédagogiques de son époque, mais n'a point su *imaginer de remède*, et s'est contenté de déclamer à perdre haleine au lieu d'*inventer* des méthodes certaines. Singulier reproche, car l'auteur d'*Émile* croyait avoir décrit avec l'éducation *naturelle* de son célèbre pupille un remède certain pour les maux qu'il signalait à ses contemporains. Seulement, moins usé par le cerveau que son continuateur, il retrouvait parfois des velléités de bon sens, il gardait quelque respect à l'expérience des siècles antérieurs. Et, précisément dans l'*Émile*, il a parfois interprété son idée fondamentale, la Bonté naturelle, dans un sens involontairement rationnel et stoïcien. Mais Fourier est en progrès sur son maître inavoué pour le déséquilibre des facultés mentales. Il fait plus complètement table rase de tout ce qui le précède : il se croit *inventeur* par privilège de naissance : à ce titre, toutes les lubies qui passent dans son imagination vagabonde pèsent sur sa pensée constructive d'un poids infiniment plus considérable que quatre cent mille volumes de penseurs et que trente siècles d'histoire morale. — De plus, la Révolution qu'il a derrière lui, lui apparaît à juste titre comme une expérience décisive qui condamne les théories morales de Rousseau (2). Toutefois incapable de les amender dans le sens rationnel, il va, sous prétexte de les corriger, les exagérer follement dans le sens romantique et mystique : tâche dont il s'acquitte facilement et sans effort en s'abandonnant à son tour aux rêveries extatiques de ses promenades solitaires. L'utopie harmonienne ne sera donc que la conception morale et sociale du romantisme poussée à l'extrême et à l'absurde, dépourvue cette fois du moindre scrupule de bon sens rectificateur.

On reconnaîtrait facilement que l'utopie harmonienne est bien dans la ligne de l'évolution romantique si l'on s'arrêtait un instant à examiner les doctrines sociales des premiers dis-

(1) *Nouveau monde industriel*, p. 202.
(2) *Théorie des quatre mouvements*, p. 2.

ciples de Rousseau. Voyez Schiller par exemple, dans ses *Lettres esthétiques*. Le poète fougueux des *Brigands* demande à Shaftesbury, ce romantique en puissance, des armes pour combattre ce qui demeure chez Kant de sagesse rationnelle et d'impérialisme théorique instinctif. Il entend concilier, lui aussi, *l'amour et le devoir;* il veut que notre conduite soit dictée non par un sévère impératif catégorique, mais par un tendre penchant du cœur vers l'harmonie. Et il déroule une belle utopie de « cœur sensible » qu'il s'étonnera de voir accueillie avec indifférence par des contemporains moins dédaigneux des leçons de la vie réelle.

Si Fourier a peu connu Schiller, il a lu Bernardin et sa finalité intrépide rappelle souvent le célèbre développement des *Études de la nature* sur le melon, qui fut fait par Dieu pour être mangé en famille. Mais la preuve la plus frappante de son romantisme moral nous est fournie par l'identité de ses vues sociales avec celle de Senancour, le créateur d'*Obermann*, ce frère de Saint-Preux, de Werther et de René. Cette identité fut signalée sur le tard à Fourier, qui n'avait jamais entendu parler de Senancour, par un de ses admirateurs, M. Félix Bernard, capitaine de la 45e légion (1). Bernard avait remarqué dans les *Rêveries sur la nature primitive de l'homme, sur ses sensations et ses moyens de bonheur* (2), quelques passages qui lui parurent le pressentiment le plus positif de la découverte harmonienne. Il en adressa la copie à Fourier, et celui-ci admira en effet « la précision avec laquelle l'auteur a défini le régime d'harmonie passionnelle ». Voici quelques-unes de ces citations : « Elles passeront, les lois atroces et les superstitions sanguinaires; ils passeront les *stériles efforts des vérités austères,* mais la *loi primitive* ne périra jamais. Un jour peut-être, le bonheur naîtra de son précepte immuable. Les moments rapides que nous appelons siècles de *civilisation* s'éloigneront confondus dans les ténèbres qui couvrent pour nous les temps

(1) Voir la revue fourieriste *la Phalange*, 1848, I, 413-415.

(2) Ce livre publié en 1799 est exactement contemporain de la « découverte » de Fourier. Coïncidence révélatrice! Ce sont deux fruits d'un pareil état d'âme.

sauvages et le genre humain, enfin *rétabli*, perdra jusqu'au souvenir de cette *étonnante déviation*. » Ici Fourier, qui reproduit avec satisfaction dans ses manuscrits cet élan de réthorique à la Rousseau, croit devoir glisser une protestation. En dépit de son dédain pour la civilisation perfectible, il ne la considère pas tout entière comme une *déviation* déplorable. Elle est au contraire, ainsi qu'il le dit dans son jargon, un « échelon nécessaire de la lymbe antérieure », un degré inévitable dans l'ascension de l'humanité vers l'état harmonique. Si la durée en eût été limitée à deux ou trois siècles de croissance, comme ce fut le cas dans la Grèce antique, elle eût été digne d'approbation. Elle *devient*, il est vrai, déviation de mouvement au delà de ce terme, mais, réduite à de justes proportions, elle est la période *la plus essentielle* de « lymbe », le premier échelon de *remonte* pour l'humanité, qui, jadis heureuse au temps de la période « édénique », était tombée lors de la période barbare au plus profond de l'abîme social. C'est cet acte de foi dans la nécessité du progrès matériel qui a rapproché Fourier de Hégel aux yeux de leurs communs disciples, les fondateurs du collectivisme marxiste.

Senancour poursuit : « Espérons que cette même nécessité qui força l'homme durant tant de siècles à s'affliger et à se détruire, lui fera enfin trouver et suivre les moyens naturels d'occuper ses jours rapides par une *suite de sensations heureuses*... Il serait sublime de trouver dans le *concours harmonique de toutes les passions naturelles* la félicité générale et individuelle de l'homme social, la moralité de ses actions, le prix de ses vertus et le terme de ses désirs, sans avoir besoin de recourir au pouvoir dangereux des opinions hasardées ou chimériques. » Fourier se garde bien de prendre pour lui ce dernier trait : il est trop convaincu d'avoir réalisé en effet l'invention sublime qu'appelle de ses vœux Senancour. Aussi, ce qu'il lui reproche avec amertume, comme tout à l'heure à leur père commun Rousseau, c'est, ayant si bien aperçu le mal, de n'avoir proposé nul remède. « Ce sentiment de M. de Senancour donne lieu de s'ébahir sur la vicieuse direction des esprits. Voilà un écrivain qui pressent et définit en toute

rigueur la *découverte* où il faut atteindre pour le salut général. Peut-on ne pas le gourmander sur cette inutile faconde qu'il déploie quand il faudrait agir et *chercher la découverte* au lieu de l'appeler par des vœux stériles... de vaines jérémiades... Étrange léthargie, qui est le côté faible de tous les esprits civilisés! » C'est bien cela! Entièrement dégagé des préoccupations rationnelles qui font la *faiblesse* des esprits civilisés, Fourier est l'homme qui s'est *mis résolument à l'œuvre* pour construire une morale en parfait accord avec les doctrines fondamentales de la psychologie romantique. Sa manie lui dissimula jusqu'au bout les écueils auxquels sa nef fantomatique se heurtait de toutes parts, et il aboutit enfin à donner une image sincère, excellente, de l'état social que susciterait logiquement l'application des principes mystiques dont il était l'inconscient héritier. Nulle lecture plus suggestive au moraliste que celle de ses œuvres! C'est une véritable mine de pierres rares où les découvertes sont aussi fréquentes que précieuses!

CHAPITRE II

ÉGOTISME PATHOLOGIQUE

Fidèle au procédé d'orientation que nous avons proposé pour l'étude systématique des déviations intellectuelles dont le mal romantique est la source, nous allons tout d'abord mettre de notre mieux en relief les traces trop évidentes d'individualisme sans boussole, d'hypertrophie du moi, d'égocentrisme, d'égotisme pathologique en un mot, que l'on peut discerner et dans le caractère de Fourier, et dans les suggestions fondamentales de sa doctrine utopique.

I. — L'ÉGOTISME PATHOLOGIQUE DANS L'ESPRIT DE FOURIER.

1. — *La vie de famille.*

L'autorité de la famille et la contrainte nécessaire de l'éducation sont les premières disciplines sociales que subit dans la vie l'être humain. Celui qui, affecté d'usure psychique héréditaire, entre en ce monde dépourvu de volonté ferme, de contrôle sur ses impressions présentes, de puissance sur soi-même et de faculté d'adaptation au milieu, traduit d'abord l'égotisme pathologique dont il est destiné à souffrir par une enfance revêche, difficile et révoltée : presque tous les romantiques de marque en ont traversé de telles. Et l'on pourrait concéder que ce trait est fréquent chez les grands hommes en général, et chez les individualités d'exception.

Mais il faut maintenir en revanche que les rebellions instinctives de l'enfant prennent durant l'age romantique un caractere particulier d'àpreté chagrine, et surtout de persévérance systématique. Les fils d'époques plus saines oublient les verges de leur enfance, en remercient bientôt leurs éducateurs. Ceux-ci les gardent sur le cœur, si l'on peut ainsi parler en ce cas; ils font de leurs bouderies puériles une attitude durable et une philosophie dogmatique.

Fourier offre un admirable exemple de cette tournure d'esprit. Et, en particulier, le ressort le plus puissant peut-être de son utopie sociale, la *gastrosophie,* ou science culinaire appliquée à la morale, (nous en dirons l'importance capitale dans l'origine et dans l'élaboration de sa découverte), eut certainement sa racine dans les nausées d'un enfant nerveux et difficile sur la préparation de ses aliments. L'on sent percer à plusieurs reprises dans son œuvre la mémoire des souffrances qu'il dut éprouver à la table de famille, devant ce père « qui appelle à son secours une odieuse morale pour prouver que l'on doit avoir des goûts uniformes » (1), et manger le bon ou le mauvais indifféremment (2) ! Certain jour, dans ses cahiers de notes, il a donné libre cours à ses rancœurs et tracé cette typique esquisse (3) : « Prétendra-t-on qu'il y ait de l'exagération dans le tableau des vexations exercées à table et ailleurs sur les enfants civilisés. J'en parle par expérience, *et quorum pars magna fui*. Que de férules n'ai-je pas reçues pour refus de manger raves et choux, orge, vermicel et autres drogues morales qui me causaient des vomissements, outre le dégoût! » Il faut rappeler ici qu'aux yeux de Fourier, la rave, mets rustique des Lycurgue et des Cincinnatus, symbolise les contraintes de la morale stoïque, et les exigences de la vertu républicaine, qui sont en exécration à ce disciple de Rousseau, plus sincère vis-à-vis de lui-même que son inspirateur secret. Que de fois il a maudit les *ravognons* et les grosses *ravasses* que la citoyenne

(1) *Nouveau monde*, p. 71.
(2) *Id.*, p. 91.
(3) Mss. 1846, I, 33.

Phocion apprêtait philosophiquement pour son héros de mari! Il faut donc prendre vraisemblablement le mot « rave » au sens métaphorique dans l'anecdote qui va suivre : « Un jour, à diner chez le Pédant, j'escamotai un gros quartier de rave cuite qu'il avait servi sur mon assiette, car *il me haïssait* et voulait me faire avaler des raves. Je cachai adroitement cette rave entre mes habits et, lorsqu'on sortit de table, je me levai des derniers, je laissai sortir la foule et saisis l'instant favorable pour jeter la rave par la fenêtre qui était ouverte en été. Mais, par frayeur et précipitation, j'ajustai mal et la rave tomba sur un escalier de bois où passait quelqu'un, qui se récria. Le Pédant arriva : je fus pris en flagrant délit, forcé d'aller quérir la rave enduite de poussière et la manger pour l'honneur de la morale outragée. On me cribla de férules appliquées à doigts relevés, supplice qui me causait fréquemment des panaris et faisait tomber tous mes ongles avec des douleurs affreuses pour le bien de la morale douce et pure. — On prétend aujourd'hui que la morale est moins atroce. Rien n'est plus faux, elle est tout aussi vexatoire, mais mieux fardée de verbiages anodins : elle ne diffère que par les formes. » Ce n'est point tant en effet la forme, plus ou moins brutale, de la discipline que cette discipline elle-même qui est en aversion à l'égotisme pathologique.

Comment s'étonner, après de telles expériences, — jalousement fixées dans une mémoire admirablement fidèle quant au détail secondaire ou baroque (1), — si l'homme fait enseigna, avec tout l'acharnement de la vengeance, que la gastronomie, germe provisoire des accords sociaux, a pour antithèse la passion entachée des propriétés contraires et par cette raison chérie des moralistes, l'esprit de famille ou *paternité* (2). Celle-là est la source de tous les désordres sociaux, parce qu'elle est éminemment opposé au *libre choix* (3). Elle tient, parmi les douze passions fondamentales, le rôle de

(1) Voir (Mss. 1846, I, 437-437), le développement de Fourier sur les mémoires « papillonniques », telles que la sienne.

(2) *Nouveau monde*, p. 264.

(3) *Id.*, p. 266.

Judas parmi les apôtres (1). Aussi lorsque Fourier, docile à sa manie mathématique, se prend à doser exactement l'affection des enfants pour leurs parents, il la trouve *nulle* en civilisation, et il la prédit, en Harmonie, *tierce* de celle des pères pour leurs enfants, car tel est le vœu de Nature (2). Cette dernière proportion d'amour filial semblera bien suffisante au phalanstère, puisque les parents ne s'occuperont en rien de l'éducation de leurs enfants. Plus tard, il est vrai, fidèle au goût de la surenchère qui l'inspira toute sa vie, Fourier se contredira sur ce point, car il annonce dans son *Unité universelle* (3) qu'en dépit de leur abstention éducatrice, les pères harmoniens recueilleront de leurs rejetons quatre tiers de leur propre affection, récoltant ainsi plus qu'ils n'ont semé.

S'il n'avait pas la bosse de l'amour filial, Fourier n'aurait probablement pas eu davantage celle de l'amour paternel. Il aima peut-être les enfants à l'âge des jeux animés et de la sincérité passionnelle, si l'on en juge par la place qu'ils tiennent dans son utopie, mais il professe en revanche une aversion nerveuse pour les marmots criards, ces « êtres désolants » , ces « hurleurs impossibles » , ces antéchrists, ces « pouponnâtres ou démoniaques » (4) qui s'adouciront pourtant en Harmonie, parce qu'on leur imposera la compagnie de leurs semblables et que les « fier-à-bras se taisent dans une compagnie « de férailleurs » ! L'éducation de la première enfance est réservée dans le phalanstère à quelques *bonnes* et *bonnins* qui remplissent ces fonctions rebutantes par vocation divine, par charité et religion : en effet, la plupart des mères harmoniennes auront « trop d'intrigues industrielles » pour s'astreindre à soigner leur progéniture. « Elles sont déjà fort ennuyées que la corvée des couches les en ait distraites pendant une quinzaine, et, dès le moment des relevailles, elles sont aussi empressées de revoir leur groupe que de visiter l'enfant qui ne manque d'aucun soin (5). »

(1) *Nouveau monde,* p. 376.
(2) *Théorie des quatre mouvements,* p. 74 et suiv.
(3) *Unité universelle,* III, 79.
(4) *Id.,* IV, 47, 53, 64.
(5) *Id.,* IV, 50.

Quant au père phalanstérien, jugeons de ses sentiments par ceux que Fourier prête aux plus richement doués des mortels sous le rapport des passions, à ceux qui les possèdent toutes dans leur plein développement, aux omnititres parmi lesquels il se classe en personne, ainsi que nous le verrons (1). « Comme les violentes affections de famille le détourneraient de ses affections sociales, l'omnititre sera un père *peu engoué* et fort différent de ceux qu'on déifie chaque semaine dans les notes biographiques. Il pourra, pendant quelques semaines, jouir délicieusement de la naissance d'un rejeton, mais sa fougue sera courte et bientôt la philanthropie reprendra sur lui son empire. » La philanthropie est bonne personne, et tous les mystiques du romantisme ont assez démontré qu'il est plus facile d'adorer le genre humain en général que de vivre en bonne harmonie avec son épouse, ses enfants, son voisin ou son portier.

2. — *Le mal du siècle.*

Ces harmonies, d'ordre vulgaire et quotidien, sont surtout difficiles à conserver pour qui est affecté, par usure psychique héréditaire, de cette inquiétude nerveuse, aussi vieille sans doute que la civilisation humaine, et connue déjà des ascètes bouddhiques; mais dont le siècle romantique a senti peser si lourdement le poids sur ses propres rejetons qu'il l'a crue subie par eux pour la première fois, et, en France, tout au moins, l'a baptisée le « mal du siècle ». Fourier, qui est profondément atteint du « mal du siècle », mais tend par une propension très humaine et surtout très romantique à se faire une auréole des faiblesses qu'il a reconnues en lui-même incurables, Fourier a donné une très curieuse interprétation théorique de cette disposition de l'âme qu'il nomme pour sa

(1) Mss. 1847, II, 118.

part inquiétude, vide affreux, ou encore *atra cura,* selon le mot d'Horace.

Remarquons d'abord qu'il rapporte tout à la fois et les impulsions de l'individualisme rationnel et celles de l'égotisme pathologique — qu'il se montre incapable de discerner les unes des autres — aux conseils de trois passions nouvelles, inaperçues et innomées jusqu'à lui, qui seraient à l'en croire les plus importantes de toutes, à titres d'artisans du *sériime,* c'est-à-dire de la panacée qu'il apporte à la société civilisée. Ces trois passions, dites *distributives*, tiennent une place considérable dans la doctrine de Fourier et nous aurons mainte fois l'occasion d'y revenir. Il les a baptisées *composite, papillonne* et *cabaliste*. Ce n'est pas ici le lieu de les définir entièrement, car la tâche n'est pas facile et nous la réservons pour une occasion plus favorable : disons en deux mots, afin de fixer les idées, que la composite est l'enthousiasme sans frein ni raisonnement, quelque chose comme la folie sacrée des prophètes et des poètes : que la papillonne est le besoin de varier sans cesse (toutes les deux heures au plus tard, mais mieux encore tous les quarts d'heure) la nature de ses occupations : que la cabaliste est une soif d'intrigues et de discordes piquantes.

Tout homme est doué par la Nature d'une ou plusieurs passions *dominantes,* choisies parmi les douze principales qui forment la base de la psychologie de Fourier : passions sensuelles de la vue, ouïe, odorat, goût, tact : passions affectives, amour, amitié, ambition, familisme; enfin passions distributives, composite, papillonne et cabaliste. — Ceci posé, voici le théorème explicatif du « mal du siècle » auquel nous avons fait allusion (1) : Dès qu'un être humain possède *en dominance* un nombre de passions *distributives* supérieur, ou seulement égal à celui des passions affectives qui sont pareillement chez lui dominantes, il devient, en civilisation tout au moins, la proie de l'« inquiétude », et il est dès lors assuré de *mal tourner*. En Harmonie, au contraire, il parcourerait sans faute la plus agréable et la plus brillante carrière. — Voici quelques

(1) *Unité universelle,* IV, 439.

exemples : une femme trititre, c'est-à-dire dotée de trois passions dominantes qui seraient : amour, cabaliste et papillonne sera communément parmi nous très vicieuse : au phalanstère elle trouvera le plus heureux emploi de ses facultés. Néron était un tétratitre, doté de quatre passions dominantes : composite, cabaliste, ambition et amour (1) : cette égalité néfaste entre deux affectives et deux distributives en fit, dans la civilisation, le monstre que l'on sait. En Harmonie, il eût été un « très beau caractère » (2).

Beaucoup de civilisés sont aussi condamnés à l'inquiétude perpétuelle, au « mal du siècle » par la *pression d'une dominante engorgée*, c'est-à-dire « par une passion impérieuse qu'ils ne peuvent ni ne pourront jamais contenter, faute de fortune (3) ». Ainsi du goût des voyages et du goût des bâtiments, deux dominantes que Fourier se reconnaît à lui-même, en d'autres circonstances. « Ce penchant qu'un homme pauvre ne saurait satisfaire, devient pour lui le vautour de Tityus, le malêtre continu... L'effet est bien plus remarquable chez ceux qui sont pressés par une dominante *inconnue* (des civilisés) comme Jules César, qui, parvenu au trône du monde, se plaint de n'y trouver que le vide, ou comme Maintenon, précédemment citée. Ceux-là sont tourmentés par une ou plusieurs des trois « distributives » qui ne sont pas connues des civilisés. Quand on est pressé par une ou plusieurs des quatre affectives ou des cinq sensitives, on sent fort bien d'où naissent l'*inquiétude* et le *vide affreux*. Didon, après la fuite d'Énée sait trop que son inquiétude naît de l'amour : et Irus, attendant les restes de la table de Pénélope, sait bien que son vide affreux est le vide de l'estomac et non de l'âme. » Il n'en est pas de même des passions distributives, puisque leur existence est ignorée jusqu'ici des civilisés : s'ils en souffrent, ils ne savent à quoi rapporter cette souffrance. « Lorsque, poursuit Fourier, j'aurai fait connaître les trois passions distributives, chacun pourra analyser exactement ses inquiétudes, ses vides affreux. »

(1) *Nouveau monde*, p. 168.
(2) *Id.*, p. 343.
(3) *Unité universelle*, II, 325.

En effet, quoique les passions distributives soient à peu près étouffées par nos habitudes civilisées, cependant leur germe existe dans nos âmes : ce germe nous *fatigue,* nous *presse* (1) selon qu'il a plus ou moins d'activité dans chaque individu. De là vient que beaucoup de civilisés passent leur vie dans l'ennui, et que les grands hommes sont surtout exposés à cette disgrâce. Leur âme étant fortement agitée par des passions qui n'ont pas de développement, il ne faut pas s'étonner si l'on voit communément le vulgaire plus satisfait d'un bonheur médiocre que les grands ne le sont de leurs splendides jouissances. Les prospérités sont sans doute un bien réel, quoiqu'en disent les philosophes, mais elles ont la propriété d'irriter et non pas de satisfaire les passions distributives comprimées : de là vient que la classe moyenne peut jouir davantage avec de moindres ressources parce que ses bourgeoises habitudes n'irritent guère que les passions sensuelles et affectives, auxquelles l'ordre civilisé permet du moins quelque essor. Au contraire, l'influence des trois distributives produit les caractères qu'on accuse de corruption, qu'on nomme libertins ou débauchés. Les Barbares, à peu près étrangers à ces dernières passions que leur état social n'éveille en aucune manière, sont en général « plus satisfaits que nous dans leurs brutales habitudes ».

La treizième passion de la psychologie fourieriste, celle qui est comme la fleur et la quintessence de toutes les autres, l'*Unitéisme* ou *Harmonisme,* produit exactement le même effet que les trois distributives au sein de la civilisation. On appelle originaux ceux qui en sont affectés, et ils réussissent mal en ce bas monde. De toutes façons, ce sont les « grands caractères (2) » qui s'ennuient des monotonies civilisées : car les plus éminents des hommes sont les plus éloignés des goûts simples que nous conseille la morale des moralistes. Ils troublent l'ordre social, parce qu'ils sont impatients du régime civilisé et sont la proie de l'ennui, de l'inquiétude,

(1) *Théorie des quatre mouvements,* p. 82-83. C'est surtout le cas de la *Papillonne,* l'une des dominantes les plus marquées de Fourier.

(2) Mss. 1847, I, 37.

atra cura, répète volontiers Fourier, qui pense au vers célèbre d'Horace :

Post equitem sedet atra cura !

Il affirme en effet à mainte reprise (1) que le vide de l'âme, l'*atra cura,* n'est pas autre chose que le besoin ou pression des trois passions distributives, sources du *Sériisme* harmonien, et incapables de se développer tant que nous nous refusons à former les « séries passionnelles », qui sont l'invention décisive de sa carrière.

C'est un fait d'expérience scientifique que les malades par les nerfs cherchent à s'expliquer au moyen de conceptions baroques et de néologismes inattendus les désordres dont ils souffrent sans les comprendre. Fourier a fait, dans sa psychologie bizarre, cet effort au profit de ses congénères en romantisme moral, ce mal dont il fut l'une des plus notoires victimes. Il y a certes une curieuse clairvoyance, — en dépit de la manie classificatrice et néologique que nous avons signalée chez lui, — dans son analyse de l'individualisme, source en effet de tout progrès, principe de l'originalité des grands hommes, mais toujours soumis à quelque compression sociale nécessaire. Or cette compression devient particulièrement intolérable lorsque, aux âges d'usure psychique, l'individualisme se transforme en égotisme pathologique, incapable de se conformer désormais aux leçons de l'expérience et aux conseils de la Raison calculatrice. C'est ce qu'exprime fort naïvement la classification scolastique de Fourier psychologue. Son égotisme inconscient se reflète avec une netteté singulière dans sa « découverte » principale, celle des trois passions *distributives,* qu'il serait facile d'identifier avec l'impulsivité irrésistible, la versatilité maladive, et le besoin de commérages, le plus souvent médisants et malsains, qui distinguent les dégénérés par le cerveau : la passion d'Unitéisme ou Harmonisme qui produit des conséquences tout aussi néfastes en civilisation n'est autre que le mysticisme esthétique ou social, le plus souvent corrélatif de l'égotisme dans la névrose romantique.

(1) Mss. 1846, I, 418.

3. — *L'Omnotitre.*

Cet égotisme se reflète bien davantage encore dans la confession psychologique de Fourier et dans l'analyse exacte que ses découvertes théoriques lui ont permis d'entreprendre, — le premier de tous les civilisés, — sur ses propres dispositions mentales. Il enseigne que la plupart des hommes ne possèdent qu'une seule passion bien marquée et véritablement dominante. Ce sont là les *monotitres,* sorte de « fretin passionnel » qui compose et composera toujours les deux tiers environ de notre espèce (1). Au-dessus des monotitres, viennent les dititres : tel fut Louis XIV qui possédait les dominantes ambition et amour; puis les trititres, tels que Robespierre et Lycurgue dont les dominantes furent composite, cabaliste et ambition; les tétratitres, tels que Henri IV, Voltaire et Néron; les pentatitres comme Jean-Jacques Rousseau et Charles Fox; les hexatitres comme le Grand Frédéric et Bonaparte; les heptatitres comme Jules César et Alcibiade (2); enfin, au sommet de la hiérarchie passionnelle les *omnititres* qui ont à la fois toutes les passions en *dominantes* et auxquels nous avons sujet de nous arrêter un instant.

Tel est en effet le titre que Fourier a cru discerner en lui-même. Il ne l'a jamais avoué ouvertement dans ses œuvres publiques où l'on ne trouve que des allusions à cette conviction de son esprit : tel, par exemple, ce passage amer (3) sur les pères civilisés, trop empressés à juger vicieux certains enfants qui ne le sont pas du tout et qui, tout au contraire, pourraient bien être d'un titre plus élevé et plus précieux

(1) Fourier dit aussi à l'occasion monotone, monomode et monogyne. Voir (Mss. 1847, II, 23-24) le curieux portrait du monotitre « Silène » à la dominante de « goût » qu'il rencontra dans une grande voiture publique.

(2) Mss. 1847, II, 24 et suiv.

(3) *Unité universelle,* III, 78.

que le leur! Mais les manuscrits (1) sont en revanche fort explicites sur ce point et nous aident à mieux comprendre certaine page de l'*Unité universelle* (2), qui résume en quelques lignes des déductions ailleurs fort approfondies par l'auteur.

Qu'avait en effet pu constater dans la plus intime de toutes les familiarités, — celle de son propre « moi », — cet observateur attentif du détail et surtout du détail puéril ou baroque? Non pas, sans doute, des dons si brillants qu'ils s'imposassent d'emblée à l'attention et à l'estime de ses contemporains : mais en revanche la faculté la plus facilement méconnue du vulgaire, celle de l'invention sur tous les sujets, dans toutes les sciences, en particulier dans la science sociale à laquelle notre inventeur-né a cru devoir restreindre ses efforts afin de ne les pas trop disperser, — se contentant du rôle d'initiateur dans les autres branches du savoir humain. Il a remarqué de plus qu'il inspirait peu de sympathie à son entourage, quel qu'il fût; il s'est senti parmi les civilisés comme « le chat-huant parmi les oiseaux » (3); d'où il a inféré qu'il possédait un caractère plutôt *utile* et *précieux* que *beau* à proprement parler (4). Puis encore, il a noté en soi une incapacité complète à régler sa vie et sa dépense, la manie de prodiguer les ducats, mais, par compensation, de singulières épargnes de maniaque sur les objets les plus insignifiants; sur la mousse de savon du rasoir qu'il sait mieux que personne maintenir au degré de chaleur nécessaire, afin d'en préparer seulement la quantité indispensable (5); sur les pelures de fruits qu'il débarrasse jalousement des restes de leur chair; sur les allumettes de chanvre qu'il partage en trois ou quatre portions pour les faire durer davantage; sur les épingles qu'il détord; sur les nœuds de ficelle qu'il délie. Il se reconnaît en outre une mémoire capricieuse et quinteuse qui retiendra, sur une simple lecture, vingt noms allemands ou arabes et ne gardera

(1) Mss. 1847, II, 22 et suiv.
(2) *Unité universelle*, II, 339.
(3) Mss. 1847, II, 114.
(4) *Id.* 1847, II, 110.
(5) *Nouveau monde*, p. 142.

pas quatre noms français (1); qui fixera pour toujours dans son cerveau une série de syllabes sans suite et sans utilité qu'il entendit prononcer deux fois devant lui, et lui laisse oublier l'adresse la plus aisée à retenir. En amour, il n'a connu, disent ses disciples, que des « passades », mais il a la prétention de dédommager par son amitié imperturbable les objets de ces entraînements sans lendemain. Enfin, bien que, sur ce point, nous n'ayions pas d'aveu précis de sa part, il ressentait sans nul doute quelques-uns de ces goûts bizarres, risibles, *vilains* et dépravés auxquels sont sujets à son avis les sept huitièmes de l'humanité — et les philosophes plus que tous les autres, — soit en affaires d'amour, soit en matière de gastronomie. Ne touchons que ce dernier sujet; ce seront par exemple les raves mangées demi-cuites ou assaisonnées à l'*assa fœtida*, les courges crues à la moutarde.

De ce faisceau de particularités propres à sa personne, Fourier a façonné tout simplement le plus haut degré de valeur passionnelle qui se puisse rencontrer sous le soleil. Ce sont là tous les traits caractéristiques de l'*omnititre*. Et comment les aurait-il observés chez autrui, puisque, dans les fastes du passé comme parmi les illustrations du présent, il n'a jamais pu découvrir un autre omnititre que lui-même. Il serait même fort reconnaissant, à l'en croire, si quelque érudit venait à en reconnaître un autre et à le lui indiquer (2). « Lorsque j'ignorais, écrit-il (3), la théorie de l'Harmonie et des fonctions passionnelles dont elle a besoin, je m'étonnais des penchants contrastés qu'on me reprochait. Quoique très ennemi de la parcimonie, et incapable de soins minutieux, j'avais et j'ai encore sur une foule de détails des manies d'avarice bien plus fortes que celles d'Harpagon... Involontairement, je divise par une pression des doigts l'allumette de chanvre en quatre morceaux dont je fais huit allumettes servant pour huit jours. (Ici le manuscrit porte en note dans la marge : épingles détordues, nœuds de ficelle). Je pour-

(1) Mss. 1846, I, 437.
(2) *Id.* 1847, II, 111.
(3) *Id.* 1847, II, 115.

rais citer une foule d'autres bagatelles sur lesquelles je fais, sans réflexion et par un instinct irrésistible, des économies dont je plaisante moi-même sans pouvoir m'en corriger et devant lesquelles Harpagon se reconnaîtrait pour un champion subalterne, aussi inférieur à moi que le cinquième degré (pentatitre) l'est au huitième (omnititre) qui est le mien. Cependant, je ne suis rien moins qu'économe et je n'ai jamais su me façonner en ce genre aux soins les plus indispensables pour un homme sans fortune. — D'autre part, j'ai un tel goût pour le faste « combiné » qu'à l'âge de dix-huit ans, j'étais déjà fatigué de la laideur des villes qu'on admire, comme Paris, et j'inventai la distribution des villes en sixième période ou garantisme ».

Dispositions bien révélatrices, car la propriété si étonnamment *utile* et *précieuse* des omnititres en matière de régie sociale, c'est précisément leur *manie infinitésimale* — c'est-à-dire l'avarice des allumettes et des épingles dont nous venons de parler — complétée par la *contremanie*, qui les pousse à la « profusion des diamants », à la dépense sans mesure dans les choses d'importance. En provoquant, d'une part, à l'épargne des noyaux de cerises et des bouts de ficelle, ils excitent, d'autre part, à la profusion des colonnades et des dômes, ce qui n'est pas une folie au phalanstère puisque ces dépenses s'appliquent aux jouissances générales. Dans cette double besogne, leur supériorité est éclatante. Ainsi la collecte des restes du repas, qu'il ne convient pas de laisser perdre, est au phalanstère l'occupation favorite des monotitres d'avarice. Mais Harpagon, qui est devenu chef de cette collecte en sa qualité de pentatitre, ne poussera pas le soin jusqu'à ramasser une cerise dans la poussière, l'essuyer et la manger avec plus de plaisir que celle qu'on lui servirait sur un bassin de porcelaine. On ne le verra pas glaner sur les pelures de fruits qui restent dans les assiettes et manger gaiement la chétive pâture qu'on en peut tirer sans entamer la peau. En outre, à ces épargnes infiniment petites, Harpagon n'apportera pas l'empressement, l'air satisfait d'un omnititre; il montrera une mine cupide, grondeuse, égoïste et propre à inspirer le dédain pour

sa vilenie. « *Je l'emporterai* infiniment sur lui, poursuit Fourier — trahissant sa préoccupation personnelle et ses espoirs d'avenir dans ce *je* qui apparaît soudain au cours de son développement théorique — par la manière désintéressée, l'air d'attraction que je mettrai dans ces minutieux glanages; et, lorsque j'aurai stationné dans une phalange et fonctionné avec le groupe des glaneurs de restes, les enfants et élèves de ce groupe s'écrieront que leur chef Harpagon n'est qu'un écolier en comparaison de l'omnititre. » Voilà comment un maniaque qui, dans la réalité n'était propre à aucun métier, en vient à se persuader, sous l'influence de son idée fixe, qu'il sera le maître des plus experts en toute catégorie de travail. En outre, après qu'il a donné des leçons d'économie aux Harpagons, l'omnititre ira porter des enseignements de faste aux Mondors (1), car il n'a pas son pareil pour « relever les fautes relatives au luxe d'ensemble » et pour entasser palais sur palais, au moins en imagination.

Fourier nous apprend que la Nature ne crée qu'un seul omnititre par « tourbillard », c'est-à-dire par groupe de douze « tourbillons » ou phalanges de quinze cents participants, ce qui représente trente mille personnes. Le premier par le droit de la passion sur trente mille de ses semblables, voilà qui est déjà bien pour un égotiste romantique! Notre homme va-t-il pourtant se contenter de cette distinction. Non pas, car il se met aussitôt à surenchérir suivant sa coutume. Au-dessus des omnititres simples, on distingue des biomnititres, triomnititres, etc., jusqu'au *suromnititre*, dont il n'existe qu'un seul exemplaire pour deux cent sept millions d'hommes. Au-dessus s'élève une nouvelle hiérarchie, les bisuromnititres, trisuromnititres, etc., mais il est inutile « d'engager le lecteur dans ces profondeurs théoriques, où il n'a nul besoin de s'immiscer (2) » puisque, avec le *suromnititre*, nous sommes arrivés au port, comme on va le voir.

En effet, à partir de ce titre passionnel, on possède « la

(1) C'est le nom d'un personnage millionnaire du poème de Delille, *l'Homme des champs*. Fourier l'emploie pour symboliser le faste.

(2) Mss. 1847, II, 119-120.

singulière propriété de découvrir presque d'inspiration les lois de l'Harmonie, c'est-à-dire qu'un civilisé du titre *suromnititre* pour peu *qu'il ait d'instruction,* doit arriver à la découverte. Et il faut bien, conclut Fourier, *que je sois de ce degré* pour y être arrivé sans aucun secours, sans nulle théorie antérieure qui ait pu me mettre sur la voie ». Il est vrai que, s'il existe normalement un suromnititre, masculin ou féminin, par deux cent sept millions d'hommes, il en est actuellement cinq ou six sur la Terre, et qu'il y en a eu beaucoup depuis l'origine du monde. Pourquoi donc la découverte de l'Harmonie s'est-elle fait si longtemps attendre? Notre homme ne s'embarrasse pas pour si peu. « Il a bien pu arriver, dit-il, pendant trois mille et même six mille ans de suite que ces touches si rares (du clavier passionnel) soient tombées habituellement sur des couples sauvages, esclaves ou paysans qui n'auront pas reçu l'*éducation nécessaire* pour en développer les propriétés ». La « civilisation » est donc bonne à quelque chose, puisqu'elle fait fructifier l'omnititre; nous verrons en effet que Fourier en convient quelquefois.

Ces considérations sur les propriétés spécifiques et les destinées futures de l'omnititre expliquent la modération apparente des ambitions personnelles de Fourier qui promettait sans hésiter à d'autres qu'à lui les innombrables trônes et sceptres héréditaires de son Harmonie. Il se soucie peu d'hérédité puisqu'il n'a pas la vocation du mariage et il s'est réservé d'avance beaucoup mieux que ces royautés fainéantes. Si, dit-il à l'occasion (1), le roi du monde est monotitre en passion, de par le décret de la Nature, il sera *classé franchement aux colonies du fretin passionnel* dans les *relations sociales* de la phalange! Et l'on ne voit vraiment plus dès lors en quoi consisteront les privilèges d'une royauté pourvue d'une si modeste situation *sociale.* Comme tous les mystiques réformateurs, c'est une véritable *théocratie* que rêve Fourier, théocratie dont il serait le pape, ou l'un des papes. La phalange ou tourbillon passionnel aura en effet des chefs véri-

(1) Mss. 1847, II, 28.

tables qui ne seront ni les *Caciques*, ni les *Soudans*, ni même l'*Omniarque* héréditaire du globe; monarques d'apparat que de tout-puissants maires du palais suppléeront dans leurs fonctions gouvernementales. Fourier rêve d'une « noblesse amoureuse » qui sera réservée aux polytitres de l'Harmonie, et *repoussera la multitude roturière* (1). Mais ce n'est pas aux raffinements de l'amour seul que se restreindront les privilèges de cette aristocratie nouvelle. Elle aura la *régie passionnelle* de la phalange dans tous les développements de passion, *par droit de nature;* elle fournira les cadres d'*officiers* et *sous-officiers* caractériels; fonctions qui, outre l'honneur, rapportent un bénéfice et un dividende annuel (2). Ces dignités et monarchies de droit naturel, tombant au hasard dans les rangs de la population suivant le décret sans contrôle de la Nature créatrice, fourniront même les éléments d'une sorte de *loterie caractérielle* qui sera l'une des plus grandes séductions de la vie harmonienne. Toute femme sur le point d'être mère pourra se dire : « Je porte peut-être dans mon sein un *omniarque pivotal* du globe, ou un degré éminent dans les hautes régies, ou tout au moins un pentatitre, qui aura, par droit de nature, la régie passionnelle de sa phalange. » — Combien les civilisés sont moins heureux! Mme Fourier, née Muguet, que les bizarreries de son fils Charles inquiétèrent toujours à bon droit, ne sut jamais qu'elle avait engendré « un degré éminent dans les hautes régies », et peut-être un omniarque pivotal du globe. Elle avait assurément mis au monde un homme à qui le siècle romantique devait vouer une statue. C'est pourquoi Fourier aurait mauvaise grâce s'il continuait, dans sa tombe, à stigmatiser l'odieuse civilisation parce qu'elle ennoblit si souvent sans sujet la *populace passionnelle* (3), les monotitres, ces roturiers de la passion et avilit au contraire les officiels passionnels, les polytitres, les inventeurs. L'ère civilisée a glorifié en lui un omnititre. Il est vrai que ce ne fut pas de son vivant et notre réformateur, qui

(1) Mss. 1848, II, 395.
(2) *Unité universelle,* IV, 441.
(3) *Id.*, IV, 469.

connaissait les Jacobins, pour les avoir vus à l'œuvre lors de son séjour à Lyon, appelle un pur *jacobinisme* passionnel cette rébellion de notre âge contre la véritable aristocratie de droit naturel qu'il vient de nous révéler; il s'indigne des disgrâces exceptionnelles qui sont prodiguées si injustement à l'omnititre ce *diamant passionnel*, ce *foyer de toute perfection sociale* (1) !

4. — *Messianisme romantique.*

Être officier ou même connétable passionnel, régir souverainement un nombre d'hommes presque égal à celui des sujets de l'empereur chinois, ce Fils du Ciel; devenir pape de la théocratie harmonienne, c'est quelque chose! Ce n'est pas assez pour un égotiste romantique parfaitement conséquent avec sa manie : il veut être dieu (2) ou du moins l'envoyé direct de Dieu, le *Messie* (3), et Fourier ne s'est pas refusé cette prérogative, comme nous allons le voir. Non pas qu'il ne fût doué d'une certaine prudence, d'ailleurs superficielle et maladroite, dans l'expression de sa mégalomanie : c'est un témoignage de cette prudence que d'avoir su se refuser les monarchies d'apparat pour se réserver la régie passionnelle, dont il parle beaucoup moins. Il a souvent au surplus le sentiment confus de ses ridicules et il a écrit une page curieuse (4) pour conseiller au *candidat*, qui apportera l'argent nécessaire à la réalisation du premier phalanstère, de renier d'abord, par politique bien entendue, l'inventeur de cette panacée

(1) Mss. 1847, II, 118.

(2) On a beaucoup cité depuis quelque temps le cas d'un récent maniaque qui, recherchant dans son impérialisme individuel, désormais dépourvu de contrôle rationnel, les attributs les plus assurés de la puissance, signait ses lettres : Dieu, prince de Hohenzollern.

(3) Voir G. Dumas, *Deux Messies positivistes*. (Paris, Alcan). Saint-Simon et Comte qui sont étudiés dans cet ouvrage sont à nos yeux des moralistes nettement romantiques au moins pour une bonne partie de leur doctrine.

(4) *Théorie des quatre mouvements*, p. 327.

sociale : « Il pourra feindre de négliger, comme suspect et romanesque tout ce qui tient à l'harmonie passionnelle des séries et de poursuivre uniquement les avantages purement matériels de l'entreprise. Il pourra prendre le masque à la mode, celui de la philosophie perfectibilisante et dire : « Je « n'attache pas foi à l'ensemble de la théorie, à cette unité pas- « sionnelle de cent quarante-quatre séries, à ce prestige de huit « cent dix caractères distribués par octaves comme un jeu « d'orgues. C'est l'écart d'imagination d'un inventeur que des « succès réels ont emporté au delà des bornes. J'en adopte seu- « lement les dispositions matérielles. » Lors de ces crises de modestie captieuse, il dit quelquefois avoir été servi par le *hasard* seul, au cours de ses découvertes (1) : il est vrai qu'à la page suivante il couvrira d'injures le parti au pouvoir, pour n'avoir point fait appel au *génie* en sa personne. De même, en se conférant le grade passionnel suprême, celui d'omnititre, il déclarera d'abord qu'on n'en peut tirer vanité et qu'il va débuter par la critique de ce caractère puisquil est obligé de se l'attribuer et de se citer constamment lui-même. *Il faut bien*, écrit-il avec un geste d'excuse, que je sois de ce degré puisque j'en offre tous les traits! — Enfin il se raille parfois assez plaisamment lui-même (2) lorsqu'il rappelle *les pluies de sceptres impériaux* (3) qu'il a déversées sur les harmoniens futurs, lorsqu'il parle de ces beaux esprits, tellement *criblés* (4) par lui de millions dès son premier article : lorsqu'il se compare aux charlatans (5) qui promettent monts et merveilles et vont guérir vingt maladies quand on leur demande d'en guérir une seule.

(1) *Unité universelle*, II, 43, et III, 4.

(2) En général, il n'est pas dépourvu d'un certain humour grondeur, à la façon de Schopenhauer, cet esprit du même ordre que le sien, quand il s'agit surtout d'accabler ses adversaires : « La France, écrit-il quelque part (*Unité universelle*, IV, 298), est le paradis des jeunes femmes, des sophistes ou beaux esprits, et des animaux inutiles ; l'enfer des femmes âgées, des inventeurs ou bons esprits et des animaux utiles. » — On croirait lire une boutade des *Parerga*.

(3) *Unité universelle*, II, 395.

(4) *Id.*, II, 367.

(5) *Id.*, IV, 549.

Mais ce n'est là qu'un faux semblant, une lueur passagère de bon sens incapable d'étouffer la durable lubie de l'illuminisme! Écoutez les odes qu'il a chantées à sa propre gloire (1) :

Et sage entre tous les sages,
Mon nom jusqu'aux derniers âges
Vole à l'immortalité.

Tes fils viendront sur mon cercueil,
Déplorer ton vandale orgueil
Illustrer, venger ma mémoire!
Ils conduiront au Panthéon
Ma cendre plus riche de gloire
Que César et Napoléon!

Cette dernière prophétie n'est pas réalisée jusqu'à présent, mais elle le sera peut-être quelque jour, puisque déjà, nous l'avons dit, la cinquième génération romantique a élevé dans Paris un monument à son ancêtre de la deuxième. En attendant Fourier se met aussi très volontiers en compagnie de Colomb, de Newton, de Saint-Augustin. Que Paris enfante l'Augustin social (2)! dit-il à plusieurs reprises. Il a une théorie fort curieuse sur l'inspiration, afin d'en pouvoir prétendre sa part : « Je suis loin de croire aux inspirations, écrit-il (3), mais il est évident que certains esprits sont affectés par caractère à un travail et qu'ils en devinent, ingénieusement ou machinalement si l'on veut, les méthodes naturelles : témoin Homère pour l'épopée, témoins Archimède et Pascal pour la géométrie. Un mendiant détermine, trois mille ans avant nous et dans un siècle d'ignorance, les règles d'un genre de poésie transcendante fort inconnue de son temps, genre auquel nos savants, en forçant d'études, ne peuvent pas atteindre malgré les secours de l'art qui leur sont prodigués. Et comment douter après cela qu'il n'existe des caractères en qui l'*excès d'aptitude* équivaut à une inspiration. Et moi, ne suis-je pas en théorie d'Harmonie, ce que fut Homère en épopée. J'en appelle à la postérité! »

(1) Citées par M. Bourgin, p. 73.
(2) *Unité universelle*, II, 450.
(3) Mss. 1845, I, 367.

Mais il se recommande parfois bien plus directement encore de l'inspiration divine. Dieu a voulu, dit-il alors (1), que les philosophes fussent abattus par un inventeur étranger aux sciences et que la théorie du mouvement universel échût en partage à un homme presque *illitéré (sic)*. C'est un *sergent de boutique* qui va confondre ces bibliothèques politiques et morales, fruit honteux des charlatanceries antiques et modernes. Eh ! ce n'est pas la première fois que Dieu se sert de l'humble pour abaisser le superbe et qu'il fait choix de l'homme le plus obscur pour apporter au monde le plus important message. La Nature (le dieu de Rousseau), a daigné sourire au *seul* mortel qui l'eût encensée (2) ! Les lymbes, ce réduit ténébreux que le Christ vida de ses hôtes temporaires après l'acte rédempteur, sont à Fourier l'emblème favori de nos sociétés actuelles, civilisées aussi bien que barbares, où le genre humain, destiné pourtant à un bonheur sans bornes, languit provisoirement dans les ténèbres philosophiques. Il nomme avec prédilection *lymbes obscures* les destinées passées et présentes de l'espèce humaine qui « devait y languir jusqu'à ce qu'un *Messie social* vînt lui dévoiler le calcul des séries passionnelles, voie d'avènement à l'opulence et à l'Harmonie » (3).

Nous trouverons enfin une amusante confirmation des prétentions messianiques de Fourier dans le commentaire qu'il écrivit vers la fin de sa vie (4) sur une conversation de Lamartine avec lady Esther Stanhope, surnommée la reine du Liban — conversation que Lamartine rapporte dans son *Voyage en Orient* (1835). — On y voit le grand poète romantique et la non moins romantique Anglaise échanger sous le soleil du Levant leurs aspirations mystiques. Fourier apprend d'abord avec satisfaction que lady Esther, disciple de la science orientale, lit dans les astres et nous croit tous enfants de quelqu'un de ces feux célestes qui président aux naissances

(1) *L'Harmonie universelle* (morceaux choisis par les disciples de Fourier), I, 72.

(2) *Théorie des quatre mouvements*, p. 191.

(3) *Unité universelle*, II, 189.

(4) Mss. 1847, I, 513 et suiv.

humaines : car ce sont là précisément ses propres convictions. Mis de la sorte en confiance, il prête l'oreille au dialogue qui s'engage entre les deux célèbres interlocuteurs. — Lady Esther a dit au Français voyageur : « Vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont Dieu a besoin comme d'instruments pour les œuvres merveilleuses qu'il va bientôt accomplir parmi les hommes. Croyez-vous le règne du Messie arrivé? — Je suis chrétien, riposte Lamartine, c'est vous répondre! » Non, interjette ici Fourier dans le style télégraphique de ses notes marginales, non, « car Messie est bien arrivé, c'est règne du Messie qui n'est pas arrivé tant que civil. et philos. » Et nous allons voir que le règne du Messie n'arrivera que par Fourier lui-même.

« Moi aussi, je suis chrétienne, poursuit en effet l'originale Anglaise, pourtant celui que vous appelez le Christ n'a-t-il pas dit : Je vous parle encore par paraboles, mais celui qui viendra après moi vous parlera en esprit et en vérité. Eh bien! c'est celui-là que nous attendons. Voilà le Messie qui n'est pas encore venu, qui n'est pas loin, que nous verrons de nos yeux, et pour la venue de qui tout se prépare en ce monde! » Ici Fourier ne peut plus hésiter à se reconnaître : mais toujours préoccupé de modestie apparente dans l'expression de son orgueil pathologique, il écrit : « Dites le *hypo-messie, le sous-messie, le vice-messie!* » Tels sont les titres qu'il s'accorde (1) : il s'attend d'ailleurs à les voir contester et n'oublie pas chemin faisant d'écarter la concurrence déloyale; Lamartine ayant fait observer : « Ce réparateur ne peut être que divin », Fourier note entre parenthèses : *(non pas comme Enfantin)* et il ajoute par un retour sur ses amertumes passées, que le *sous-messie* est *las de quarante-cinq ans de philosophie!*

Cependant, devant la profession de foi si clairvoyante de son hôtesse, Lamartine *escobarde* et donne une réponse évasive. Pressé par cette femme supérieure, il ajoute enfin : « Je crois que Dieu se montre toujours au moment précis où tout

(1) Jésus a prédit et provoqué très instamment la découverte du mécanisme d' « industrie attrayante. Ses contemporains ont refusé la tâche. » (*Fausse industrie*, p. 462.)

ce qui est humain est insuffisant, où l'homme confesse qu'il ne peut rien pour lui-même : le monde en est là ! » Et le *vice-messie* de protester aussitôt contre une assertion qui réduirait à néant ses quarante-cinq ans de réflexion inventive et de mission divine : *Il y était quand Voltaire, Rousseau, Montesquieu :* mais *Oggi* (aujourd'hui) *progrès, vol sublime!* Et il approuve évidemment la fin de l'entretien qu'il copie toute entière. « Je crois donc à un Messie voisin de notre époque, poursuit le poète des *Méditations :* mais, dans ce Messie (*dites sous-messie, vice-messie),* je ne vois point le Christ (*bien dit),* je vois celui que le Christ a annoncé devoir venir après lui, cet Esprit-Saint toujours assistant à l'homme *(synthèse de l'attraction),* toujours lui révélant suivant les temps et les besoins ce qu'il doit faire et savoir. Que cet Esprit divin s'incarne dans un homme ou dans une doctrine, j'espère en lui, je l'attends, et plus que vous, milady, je l'invoque! » Là-dessus, la nièce du grand Pitt conclut aimablement : « L'Europe est finie : la France seule a une grande mission à accomplir encore! » — Voilà des consolations comme Fourier devait en rencontrer quelquefois dans ses capricieuses lectures, au plus beaux jours du romantisme français.

Non content de se messianiser (ou du moins sous-messianiser) lui-même, Fourier, toujours hanté par ses spéculations *astrosophiques* en est venu à faire participer notre globe (et la grande âme stellaire qu'il lui prête dans son anthropomorphisme naïf) aux destinées providentielles du plus brillant de ses enfants. Il est vrai qu'il injurie bien souvent la planète terrestre lorsqu'il songe à son passé regrettable et à sa présente obstination dans le mal : il la range alors avec mépris dans « le petit nombre des mondes à génie noueux et crétin » (1)! Mais il lui fait entrevoir ailleurs des destinées bien glorieuses parmi ses congénères sidéraux, et, en faveur de notre Terre, cet autre méconnu, son frère par la souffrance, il en appelle à la postérité astrale! Bientôt, si elle le mérite par la docilité de ses habitants au prophète de l'Harmonie,

(1) *Unité universelle,* III, 94.

cette *cardinale miniature* du tourbillon solaire pourra devenir régente d'un quart de « tourbillard » à cent trente-quatre planètes (1)! Ce n'est pas tout! L'univers au sein duquel se meuvent nos étoiles est lui aussi cardinal en destination parmi les autres univers, ses congénères (2). Il est encore fort jeune, puisqu'il ne possède qu'une seule voie lactée : il n'est qu'un novice, un *imberbe* en quelque sorte, puisqu'il ne porte pas encore cette sorte de « croûte radieuse » qui est, paraît-il, marque de virilité pour les êtres immenses de son espèce.

Un seul point reste douteux : notre univers sera-t-il promu au rang de cardinal majeur ou de cardinal mineur? « J'opinerais pour le mineur, écrit Fourier, mais c'est ici une matière si abstruse que je n'en traiterai pas à moins de demande spéciale et il convient d'en rester là sur ce chapitre. » Quel que soit le degré de son cardinalat futur, de hautes destinées sont assurément réservées à notre univers grâce au genre humain enfin éclairé par Fourier. En dépit des apparences, l'homme est en effet plus *puissant* sur l'esprit de Dieu que la planète qui le porte, et que l'univers qui l'enferme. D'où vient cependant cette complaisance du Créateur pour les personnages infimes que nous sommes? C'est que Dieu et l'homme concluent tous deux, à l'une de ses extrémités, la série des êtres doués de raison, — l'un en grand, l'autre en petit. — Or la justice de Dieu est un développement complet de toutes ses passions qui sont les mêmes que les nôtres : et, par conséquent, entre autres passions, des deux sortes de favoritismes que Fourier nous a enseigné à distinguer : le tutélaire et le titulaire : Mais, dit-il, la faveur *tutélaire*, bien différente de la *titulaire*, appartient de droit et de fait au plus petit : n'en voit-on pas la preuve dans toutes les familles, où le cadet (dans l'âge de l'enfance) a toujours la faveur tutélaire comme l'aîné jouit de la titulaire? On comprend donc que l'homme, ce ver de terre, soit chargé de faire sur les astres beaucoup d'opérations que nous croyions jusqu'ici réservées à Dieu

(1) Mss. 1847, II, 415.
(2) *Id.* 1848, II, 344.

seul (1). Voilà ce qu'il importe de lui faire comprendre, car s'il tardait à remplir sa mission, s'il manquait à découvrir ou à faire exécuter les manœuvres dont l'initiative lui est assignée par Dieu, il n'en faudrait pas davantage pour entraver et fausser tout le mécanisme de la création, puisque le retard proviendrait du « foyer », qui dirige tout.

C'est ainsi que, par son obstination dans les lymbes civilisées, par son dédain du vice-Messie Fourier, l'homme retarde non seulement la *mission* du globe qui le porte, mais encore celle de l'univers qui l'entoure, celle du binivers qui contient cet univers, et même celle du trinivers où se range ce biniviers! Tous ces êtres, de plus en plus gigantesques, seraient à la fois et tour à tour rachetés, fortifiés, promus par le succès de l'opération harmonienne. On ne saurait aller beaucoup plus loin, n'est-il pas vrai, dans la voie du messianisme romantique?

II. — L'égotisme pathologique au phalanstère.

Fourier ne se réserve pas, comme un avare, l'essor d'un égotisme sans nulle entrave. Il songe à en assurer les satisfactions à ses clients : il ouvre à ce sentiment, dont il sait les attraits, la plus large carrière au sein de son phalanstère. Nous verrons que, par la suite, il devra revenir sur la plupart de ses promesses imprudentes alors qu'il sera contraint de réfléchir sur quelques-unes de leurs conséquences inévitables. Son premier mouvement fut du moins tout de libéralité grandiose. L'individualisme dépourvu de restriction, le droit à l'expansion immédiate et sans limites de la personnalité la plus exigeante est inscrit au code de sa cité de rêve. C'est ce qu'il appelle par une de ces plaisantes altérations verbales dont il est coutumier : le *libre arbitre*. Car le libre arbitre n'est nulle-

(1) Mss. 1848, II, 346-347.

ment, à son gré, le problème de la liberté morale, mais celui de la liberté corporelle, physique, matérielle, instinctive (1). Le libre arbitre, c'est la liberté de faire à chaque instant le geste qui nous convient, sans réflexion ni calcul importun. Le libre arbitre « ne peut exister qu'autant que les inférieurs ont le droit de *désobéir* dans le cas où le commandement du supérieur irait contre leur vœu. C'est donc au supérieur à ne commander que ce qui lui plaît collectivement *et individuellement.* » Ici apparaît clairement le recul moral, la surenchère romantique de Fourier, si on le compare au Jean-Jacques du *Contrat social,* le moins romantique il est vrai des écrits du citoyen de Genève : ce dernier n'aurait certes pas écrit cet « et individuellement » ; il avait apporté trop de soin à définir la tyrannique volonté collective du corps social pour la sacrifier de la sorte à l'impulsion du moment chez chacun des citoyens. Fourier, moins gêné que son maître par d'importuns avertissements de bon sens, poursuit sans sourciller : « Si le supérieur observe cette règle, il sera obéi : s'il n'est pas obéi, c'est qu'il aura enfreint la condition de satisfaire la volonté collective *et individuelle.* »

Plus caractéristique encore de ce point de vue follement égotiste dans la conception de la vie sociale est la parabole qui ouvre le *Traité du libre arbitre,* placé lui-même en tête de l'ouvrage le plus développé de Fourier, la *Théorie de l'unité* (2) *universelle.* « Il faut, écrit l'auteur, toute l'effronterie de nos sophistes pour prétendre que l'homme est libre d'opter entre le bien et le mal quand on lui persuade que s'il opte pour ce qu'on appelle le mal, il sera torturé en ce monde par les bourreaux, ou sicaires de la philosophie, en l'autre par les démons, ou sicaires de la théologie. L'animal même, *quoique dépourvu de raison,* n'oserait pas, en pareille chance, opter pour le *prétendu mal.* Placez un chien affamé près

(1) *Unité universelle,* I, 41. Fourier nous apprend (*ibid.*, II, 285) qu'il n'a « jamais lu une page des controverses philosophiques relatives au libre arbitre », et qu'il a vainement cherché ce mot dans l'*Encyclopédie,* son recours ordinaire.

(2) *Unité universelle,* I, VII.

d'un pâté : son premier soin sera de commettre le mal, voler et manger l'objet convoité ; mais, faites lui voir le fouet suspendu sur sa tête ; le pauvre animal s'éloignera et semblera vous dire : Si j'étais *libre*, je mangerais le pâté, mais tu me rouerais de coups : j'aime mieux souffrir de la faim. Tel est le libre arbitre dont jouit l'homme civilisé et barbare ; il est libre d'opter pour le plus ou moins de privations et de supplices et non pour le bien-être dont il voit les éléments autour de lui ! » Ainsi, l'homme, qui a fait de ses mains ou acheté de ses deniers le pâté, *prive* le chien de son *libre arbitre* parce qu'il l'empêche de voler l'objet, parce qu'il oppose à son égotisme d'animal dépourvu de raison un argument présent, immédiat, cuisant, — le seul que la brute soit en état de comprendre et devant lequel l'élan se modère. — Les chiens de l'Harmonie auront le libre arbitre, mais gare aux cuisines de leurs maîtres ! Il est vrai qu'ils seront sans nul doute tellement gavés de pâtés succulents qu'ils n'exerceront plus leur privilège qu'en refusant de toucher à cette friandise surabondante. Tel est du moins le genre de riposte que l'inventeur du Phalanstère oppose le plus souvent à qui critique sa morale impulsive.

Fourier observe avec amertume que tous les efforts de la civilisation, loin de préparer un libre arbitre tel que celui dont nous venons de fournir un aperçu, ne tendent qu'à créer une liberté *négative*, par l'emploi de la *Raison modératrice* (1). Piètre succès en vérité ! « Va pour le vieillard de goûts tranquilles, jeta le réformateur en marge de son manuscrit (2) dans une de ces notes en style télégraphique, qui sont si révélatrices parfois des mobiles profonds de ses règlements sociaux, *Non ego*, car voudrais voyager publier cartes : *Ego* aime sobriété par besoin, fuis monde par mépris de sa fausseté. « Nous savons assez de reste que son *ego* dominateur lui dicte la plupart de ses billevesées morales et sociales, mais il n'est pas superflu d'en recueillir de temps à autres l'aveu de sa propre bouche.

(1) *Unité universelle*, I, 58.
(2) *Id.*, I, 39.

Quoiqu'il en soit, dans son Phalanstère, le droit de faire prévaloir sans restriction sa volonté souveraine appartiendra même à l'enfant, et cela dès l'âge de trois ans, car il exerce déjà vers ce moment de sa vie des travaux utiles, gagne sa nourriture et paye son loyer; il est donc en droit de traiter *individuellement* avec la phalange. Le sauvage, qui a accepté ou acceptera dans l'avenir de se plier aux rigueurs du contrat social n'est pas moins fondé à exiger le respect de son individualité souveraine. Ses sept *droits* originaux et indiscutables seraient, d'après Fourier, chasse, pêche, cueillette, pâture, vol *extérieur*, ligue fédérale et *insouciance*. Or ces droits ne peuvent être restreints que sous la condition d'équivalent consenti *individuellement* (1). Le dernier surtout, l'*insouciance*, — c'est-à-dire l'absence de raisonnement fatigant et l'obéissance à l'impulsion subconsciente de l'instinct, — est un bien si précieux que la société humaine n'en saurait trop payer l'abandon à l'*individu* qui le lui consent (2) : « Des ergoteurs diront qu'elle est un caractère et non pas un droit : mais elle *devient* un droit (en Harmonie) en tant *qu'elle est proscrite* dans l'état de civilisation, où l'incurie est déshonorée, condamnée hautement. » Argument difficile à comprendre : il repose sur cette conviction intime de Fourier, que son Harmonie étant une antithèse accomplie de l'odieuse civilisation perfectible, tout ce que la civilisation nie, l'Harmonie l'affirmera : ainsi de l'insouciance en tant que droit.

Il poursuit en effet et ceci sera plus clair : « Qu'un père de famille peu fortuné essaye de s'adonner au plaisir sans s'occuper de son atelier, sans rien amasser pour les impôts, les loyers et les besoins futurs! L'opinion, par ses critiques, et le percepteur, par ses garnisaires, l'avertiront qu'il n'a pas le droit d'être insouciant, de jouir du bonheur des *sauvages et des animaux*, et que, *malgré son penchant à l'insouciance, il doit s'en priver!* » — Au contraire, ce qui frappera tous les yeux en Harmonie (3), c'est l'*insouciance générale* en affaires

(1) *L'Harmonie universelle*, I, 102.
(2) *Unité universelle*, II, 167.
(3) *Id.*, III, 514.

d'intérêt! Des êtres tout au plaisir! Les pères eux-mêmes si inquiets dans l'état civilisé, *afficheront* plus d'incurie que n'en ont aujourd'hui leurs enfants. Et pourquoi se gêneraient-ils en effet? C'est la phalange qui tient le ménage : c'est la phalange qui fournit le trousseau des jeunes mariés. Voilà un rôle que le socialisme romantique, fidèle aux suggestions de son maître le plus écouté, réserve volontiers à l'État ou du moins à la société. Et pourtant l'État, la société ou la phalange maternelles, inépuisables en gâteries méditées et raffinées, ne seront pas autre chose que la somme des insouciants. — Antinomie que le mysticisme romantique est seul capable de résoudre par un confiant appel à la Providence, comme nous le verrons.

Aux égotistes qui la composent, la bonne phalange assure même beaucoup mieux que l'*insouciance,* quant aux suites de leurs fantaisies les plus hasardeuses : elle leur promet l'applaudissement et le triomphe. C'est le cas, par exemple, pour ces « modulations infinitésimales, ces *vilains goûts,* ces penchants ambigus qui sont persécutés en civilisation, bien qu'ils soient le privilège des plus hauts degrés dans la hiérarchie passionnelle, ainsi que nous l'avons déjà constaté à propos de l'omnititre. « Il n'est rien de plus flatteur pour les fantaisies *individuelles* que le calcul des passions infinitésimales ou hypernuancées. En le publiant, je donne de l'*encens* à tout le genre humain. Les êtres les plus ridiculisés y trouveront l'avantage de pouvoir *s'admirer eux-mêmes en toute légitimité, se faire honneur de goûts hétéroclites que l'opinion condamne,* et qui vont être non pas absous, mais *illustrés* par la théorie du mouvement infinitésimal (1). » Fourier n'a pas procédé autrement vis-à-vis de lui-même, lorsqu'il a divinisé l'*omnititre;* mais il veut étendre désormais à toute l'humanité le bénéfice de l'égotisme triomphant. De ces *vilains goûts* qu'il prétend *illustrer,* il donne d'abord une échelle statistique en treize degrés (2) correspondant à des notes de la gamme : puis il apporte quelques

(1) *Unité universelle,* IV, 333.
(2) *Id.,* IV, 344 et suiv.

exemples, ceux qu'il citait déjà à propos de l'omnititre : courges demi-cuites, rave à l'*assa fœtida;* de plus les araignées avalées crues; on assure, dit-il, que c'était le goût de Lalande, le grand astronome. Enfin les enfants, qui inclinent fortement aux goûts bizarres, mangent du plâtre qu'ils arrachent des murs; et c'est la *bonne nature* qui les y pousse. Tous ces exemples des « vilains goûts » sont tirés de la gastronomie, comme on le voit, et non pas du domaine de l'amour où ils seraient bien plus frappants; mais c'est là un terrain dont Fourier a appris par expérience à s'interdire l'accès quand il parle pour le public, afin de ne choquer nul susceptibilité civilisée. En général, écrit-il, les goûts dépravés sont considérés par leurs titulaires eux-mêmes comme des impulsions vicieuses qu'il est indispensable de réprimer. Et pourtant, ils sont l'ouvrage du Créateur, qui ne fait jamais rien sans motifs plausibles.

Quelle sera cependant leur utilité, voulue par la Providence, et de quelle façon donneront-ils la gloire? C'est ici que l'auteur s'embarrasse quelque peu. Sa manie qui l'emporte trop souvent d'un élan hors du sens commun et de l'expérience des âges, qui le porte à émettre brusquement quelque lourd paradoxe, ne lui fournit pas d'ordinaire à si bon compte les arguments et les justifications à l'appui de ses assertions hasardeuses. L'utilité des vilains goûts sera, semble-t-il, d'amener de tous les points du globe vers les « armées industrielles » de l'Harmonie une quantité de recrues qui viendront pour y fréquenter leurs analogues en bizarreries, pour vanter leur goût bizarre auprès de gens capables de le comprendre, et *l'élever* en leur compagnie *sur le pavoi*. Ils n'en trouveraient pas en effet l'occasion dans leur phalange à cause de la rareté de leur cas. De la sorte, les originalités extrêmes, parce qu'elles confèrent le droit d'être convoqué à l'armée mondiale, seule capable de former une « série » de leurs titulaires, apporteront un lustre éclatant à ceux qui en sont décorés. On voit pourtant que leur récréation sera maigre, en dépit des promesses du boniment!

N'importe, de si flatteuses avances à l'égotisme, à la passion sans frein ne sauraient être tout à fait repoussées. Elles trou-

veront des oreilles complaisantes dans un milieu propre à en accueillir la folle mélodie de sirène, et Fourier leur a dû de rencontrer des adeptes convaincus parmi les frères de tempérament qui l'entouraient déjà de toutes parts, à l'aurore du siècle romantique (1).

(1) Fourier a trouvé pour exprimer l'égotisme romantique et les prétendus droits de la passion une formule pseudo-scientifique qui lui est chère : celle de l'*Attraction proportionnelle aux destinées,* « magnifique théorème », disaient ses disciples fanatisés. (Préface des éditeurs à la réimpression de la *Théorie des quatre mouvements,* p. XII.)

CHAPITRE III

LE MYSTICISME DE L'HARMONIE NATURELLE

Certains romantiques, à peu près satisfaits de leur situation sociale, n'ont pas tourné vers la réforme du genre humain leur inquiétude constitutionnelle. Ceux-là ont pu en rester à l'égotisme à peu près pur, ne lui superposer qu'un mysticisme esthétique plus ou moins caractérisé, et cultiver leur Moi en beauté, sans souci des conséquences lointaines de cet exercice. Mais pour les romantiques mécontents de leur lot ici-bas — et ce sont les plus nombreux assurément — l'égotisme chèrement caressé appelle comme corrélatif et comme correctif ostensible le mysticisme social, la foi dans l'intervention d'un dieu favorable qui viendra régler au mieux les affaires dans la société de demain, et suppléer à cet oubli des leçons de l'expérience, à ce dédain des conseils de la raison qui caractérise ses prêtres, aussi bien que ceux dont ils se font écouter. Ce dieu-là peut prendre une forme métaphysique comme chez Proudhon, historique comme chez Marx. Chez Fourier, c'est encore le Dieu du christianisme, vu à travers Jean-Jacques et son vicaire savoyard, le Dieu du déisme, diminué et mis à la mesure du petit bourgeois maniaque qui l'invoque : c'est presque le Dieu des bonnes gens de Béranger.

Le mysticisme social de Fourier se rapproche d'autant plus de celui de Rousseau qu'il paraît issu d'un phénomène psychique assez analogue. Jean-Jacques vivait, durant ses promenades solitaires, en compagnie de créatures célestes façonnées par son imagination exaltée : êtres selon son cœur, société charmante dont il ne se sentait pas indigne : amis sûrs, tendres et fidèles comme il n'en trouva jamais ici-bas,

et pour cause (1). Parmi ces personnages qu'il nomme familièrement *nos habitants* dans ses *Dialogues,* les passions sont à la fois plus vives, plus ardentes ou plus simples et plus pures : autour d'eux, la nature se montre plus admirable et mieux ordonnée; les formes sont plus élégantes, les couleurs plus vives, les odeurs plus suaves, tous les objets plus intéressants. N'est-ce pas là comme une esquisse anticipée de l'Harmonie? En effet, Fourier n'a pas rêvé sous d'autres traits la cité phalanstérienne qu'il explora lui aussi, par l'imagination, durant quarante ans de promenade solitaire au milieu de ses semblables. Toutefois, son esprit, beaucoup moins vaste et moins doué que celui du grand Genevois, avait davantage la propension classifiante et la manie pseudo-mathématique : de là, dans la peinture des « habitants » fourieristes bien moins de poésie séductrice et bien plus d'impossibilité baroque. Leur peintre est risible là où son maître sauvait par les habiletés de son pinceau les extravagances de son dessin.

Nous avons dit ailleurs que Rousseau exprime par la comparaison d'un vol plané au sein de l'empyrée l'impression que lui apportaient ses visites au monde enchanté de ses *Rêveries,* et nous avons rappelé à cette occasion que les mystiques ont souvent senti et décrit en termes minutieux cette étrange impression de lévitation, qu'on retrouve, dit-on, dans les névroses cataleptiques et que les hommes de science expliquent par certaines contractions et résolutions inconscientes du système musculaire (2). Chose singulière, Fourier possède, lui

(1) Voir le troisième volume de notre *Philosophie de l'Impérialisme : l'Impérialisme démocratique.*

(2) Voir sur ce sentiment du vol plané le deuxième volume de cette *Philosohie de l'Impérialisme, Apollon ou Dionysos?* p. 284 et suiv. — Comparez cette description d'une mystique chrétienne qui s'est abîmée quelque temps dans la contemplation des souffrances du Christ : « Il arrivait alors, vers la fin de mes oraisons, lorsque je prenais congé du Seigneur, que mon âme m'était ravie brusquement et emportée dans une sorte de paix et de tranquillité délicieuse à savourer, impossible à décrire. Cet état extraordinaire durait à peine le temps de réciter deux *Ave Maria.* Je ne sentais plus le fardeau de mon corps, il demeurait comme insensible, tandis que mon âme se dilatait en un lieu de repos et de délices incomparables. » — Notez encore dans une très curieuse étude de M. Mony Sabin sur la *Joie équivoque* (*Mercure de France,* 15 avril 1906)

aussi, une notion très précise de cet essor extatique. Il le donne pour le genre de bonheur actuellement goûté par les âmes des défunts dans l'état de vagabondage où elles s'attardent jusqu'à l'avènement de la perfection harmonienne sur la terre. « Les âmes des défunts, écrit-il (1), (âmes plus vivantes que les nôtres) sont aussi malheureuses que nous tant que dure l'état de gêne ou de quarantaine que je viens de décrire : ces âmes jouissent pourtant de divers plaisirs qui nous sont inconnus : entre autres, le plaisir d' « exister » et de se mouvoir. Nous n'avons pas connaissance de ce bien-être, comparable à celui d'*un aigle qui plane sans agiter les ailes*. Tel est, dans l'autre monde, l'état des défunts ou transmondains. Pourvus d'un corps aromal plus léger que l'air, ils planent dans l'air et de plus, dans l'épaisseur de la terre (2) dont ils peuvent, sans obstacles, traverser les rochers les plus compacts. Il arrive parfois, pendant *le sommeil*, de goûter ce plaisir, ce bien-être du corps parcourant un espace immense avec plus de rapidité que l'hirondelle et se détachant de la terre sans intervention d'ailes. C'est dans ce plaisir inconnu pour nous que consiste le bonheur d'*exister* et jouir à chaque instant par le seul avantage de se mouvoir sans fouler la terre, sans forcer de jambes, sans s'aider de porteur. »

un sentiment qui succède chez certains tempéraments prédisposés, aux grandes émotions déprimantes : « Plus de sensations de froid, plus de frissons, mais un subtil influx de sang sous la peau et au cerveau et comme une incroyable légèreté d'*ailes* aux membres... Comment exprimer cela? Je flottais dans l'air. Oui, vraiment, un flottement très hardi dans l'air *limpide, froid*, absolument calme. » — Enfin l'*Intermédiaire des chercheurs* (20 mai 1906) a publié quelques lettres intéressantes sur la sensation de vol aérien pendant le sommeil, fantasme qui semble assez répandu autour de nous.

(1) *Unité universelle*, II, 332.

(2) Nietzsche a noté dans le fantasme que nous analysons ici, et le sentiment d'air froid, et une certaine facilité à contourner les angles, sinon à pénétrer les corps solides, qui semble être un des ingrédients de ce curieux phénomène extatique (voir plus haut, p. 15). L'exquis auteur de *Jean Christophe* a peint en ces termes le premier ravissement musical de son jeune héros qui entend les sons harmonieux de l'orgue : « On est suspendu dans l'air comme un oiseau et quand le fleuve de sons ruisselle d'un bout à l'autre de l'église, remplissant les voûtes, *rejaillissant contre les murs*, on est emporté avec lui, on vole à tire d'ailes, de-ci, de-là, on n'a qu'à se *laisser faire*; on est libre, on est heureux; il fait soleil, on s'assoupit... »

Afin de nous donner une idée de ce bonheur qui nous est réservé, Fourier indique ce qu'il appelle « trois légères transitions » vers les délices du vol transmondain : la voiture suspendue, qui est un véhicule fort agréable, l'équilibre du patin en dehors, et l'escarpolette, mouvement suave, qui évite la secousse. Mais, ajoute-t-il, le vol des ultramondains qui est celui de l'aigle planant, est seul capable de procurer le plaisir d'*exister*, plaisir très inconnu de nous, qui tombons dans le calme et l'ennui dès que nous manquons de fonctions attrayantes et de distractions (1).

Proudhon a écrit de Fourier, qu'il vit une fois dans sa jeunesse : « Une certaine ivresse répandue sur sa figure lui donnait l'air d'un dilettante en extase (2). » L'agitation ou l'extase! il n'est pas en effet d'autre ressource aux victimes de l'usure psychique afin de s'oublier elles-mêmes et de supporter leur propre compagnie. Il nous faut à présent déterminer l'influence de cette extase mystique, dans laquelle Fourier vécut sans trêve, sur l'enseignement moral et social qu'il a départi de façon si prolixe à ses contemporains.

I. — Psychologie romantique.

Le caractère de la psychologie romantique, esquissée pour la première fois dans le *Discours sur l'inégalité* de Rousseau, c'est de refuser à l'expérience sociale de l'humanité, à la raison calculatrice, au psychisme supérieur, leur part légitime d'influence sur les actions humaines : de tailler en revanche infiniment trop considérable, celle du psychisme

(1) Ce développement sur le bonheur d'*exister* semble une réminiscence de la cinquième promenade des *Rêveries du promeneur solitaire*, où Rousseau a peint en traits si séduisants les charmes de l'ile Saint-Pierre. Il y parle de ces « douces extases » où l'on ne jouit de rien « sinon de soi-même et de sa propre existence », où l'on ne goûte ni un repos absolu ni trop d'agitation, mais « un mouvement uniforme et modéré qui n'a ni secousse ni intervalles ».

(2) *Création de l'ordre.*

inférieur, de l'instinct ou d'un prétendu « sentiment » — obéissant en ceci à une tendance régressive dont nous avons dit les causes et les origines. Fourier, dont la manie paralyse les réactions rationnelles bien plus encore qu'elle n'entrava celles de Jean-Jacques, a recueilli avec avidité les maximes de cette psychologie extatique, éparses dans l'atmosphère intellectuelle de son temps. Il en exagère même tous les traits jusqu'à en fournir une involontaire caricature : il semble le Triboulet du rousseauisme moral. Instructive autant qu'inconsciente parodie, dont il sera bon de se donner un instant le spectacle!

I. — *Anathème à la raison.* — *L'utile avec l'agréable.*

Contre la raison, ce palladium des moralistes, cette « rêverie » qui remplit les « quatre cent mille tomes » de ces sophistes dangereux, Fourier a de saintes colères, car tous les « caprices philosophiques appelés devoirs » n'ont aucun rapport avec la Nature (1), car la raison est *l'ennemie de Dieu* (2). Est-elle même autre chose qu'un mot dépourvu de réalité objective? Non, sans doute, puisqu'en fait, elle est *toujours nulle* (3), plus nulle encore chez ses champions patentés, les moralistes, que chez le commun des mortels. Tentez donc, dit notre observateur, de parler raison à l'un de vos semblables et observez ce qui va se produire (4). De deux choses l'une : ou cet homme est *solititre*, c'est-à-dire pourvu par la Nature d'une seule passion dominante, et en ce cas il ne comprendra même par les beaux discours qui lui conseillent de se dépouiller de cette unique et séduisante conseillère. Que lui resterait-il dans la vie? La Nature ne lui a donné qu'une seule passion pour boussole; il s'y attache avec

(1) *Théorie des quatre mouvements*, p. 73.
(2) *L'Harmonie universelle*, I, 26.
(3) *Unité universelle*, II, 279.
(4) Mss. 1847, II, 40 et 41.

acharnement. — Mais, par une chance plus rare, votre auditeur est-il *polytitre?* En ce cas, si vous êtes suffisamment disert, il pourra bien vous écouter un instant, par considération pour votre éloquence, par dilettantisme, par *prétention oratoire;* il possède en effet plusieurs dominantes et ne s'émeut pas outre mesure lorsqu'on en heurte quelqu'une, puisqu'il en a d'autres pour refuge. Celui-là paraîtra vous approuver, peut-être. Seulement, s'il donne quelque attention à vos avis, il ne sera nullement disposé pour cela à s'y conformer; vous triompherez un moment près de lui comme artiste, non pas comme directeur de conscience. Ainsi, la morale n'est bien écoutée que de qui ne veut pas la suivre : elle n'a de relief que pour des gens qui lui prêtent l'oreille sans attacher d'importance à cette attitude de courtoisie.

Comment s'en étonner au surplus puisque la raison n'est que calcul des probabilités pour l'avenir en vertu des expériences du passé. Or ce calcul orgueilleux est *contraire à la volonté de Dieu.* Vous devez, dit la morale, préférer l'utile à l'agréable, c'est-à-dire l'avenir au présent! Hérésie! une telle option est en désaccord patent avec notre destinée véritable qui *doit* nous procurer l'agréable et l'utile *à la fois* (1). Que faut-il en effet pour cela? Distribuer nos relations de manière que nous obtenions l'utile en ne songeant qu'à l'agréable. Rien de plus simple en vérité! Croit-on que la fourmi songe à l'utile, quand elle transporte des provisions dans ses magasins? Non pas, en dépit du fabuliste, c'est l'*instinct* seul qui la conduit en ce cas : elle ne s'occupe que de l'agréable, *sans songer au lendemain,* sans s'embarrasser de spéculations sur l'époque et la durée de l'hiver. Dieu nous *doit* un semblable régime, où nous puissions vivre *pour l'instant présent* et non pour un lendemain, qui, peut-être, ne luira pas à nos yeux.

Fourier, qui a peut-être en secret quelque doute sur la valeur de son argument zoologique, sur la perspicacité de sa psychologie cartésienne des animaux, reconnaît ici qu'on pourrait traiter d'insensée la prétention d'associer en tout

(1) *Unité universelle,* II, 287 et suiv.

temps l'utile à l'agréable. Cette prétention est insensée en civilisation sans aucun doute, mais cela prouve une fois de plus à son avis la nécessité d'une société *différente,* où cette insouciance parfaite deviendrait applicable, où les deux services du présent et de l'avenir s'exécuteraient simultanément. La prudence qui se prive en prévision de l'avenir est *une guerre de l'avenir avec le présent*. Bien autrement pacifique sera l'ordre sociétaire qui n'exige autre chose de l'homme sinon qu'il se divertisse aujourd'hui sans songer à demain, à moins que ce soin n'ait pour lui du charme. En effet, certains caractères trouvent *dans le soin de l'avenir un plaisir présent :* ce seront ceux-là qui, dans le phalanstère, s'occuperont *par attraction* des approvisionnements en faveur de tous leurs compagnons.

Une société *différente* de celle qui nous entoure, quelque chose comme le royaume de *nos habitants,* voilà ce qu'il faudrait en effet pour que fût réalisée sans délai une si heureuse exemption du calcul et de la prudence, en un mot de la raison. Mais *différente*, ce n'est pas assez dire. *Contraire,* antithétique, antipodique voilà ce que doit être, par rapport à la société présente, la société de l'avenir : et son inventeur la conçoit en effet de la sorte. Aux premières pages de son premier livre, il a défini sa méthode d'investigation, non seulement par le *doute* absolu, à l'exemple de Descartes — car ce doute ne fut qu'une provisoire attitude, et s'acheva par une adhésion presque entière aux opinions morales généralement acceptées — mais mieux par l'*écart* absolu, qui consiste à se tenir constamment en *opposition* avec les sciences « incertaines » , à savoir la morale et la politique civilisées. Puisqu'en effet les sciences dictées par une prétendu sagesse ont *échoué,* acceptons les sciences dictées par la *folie,* pourvu qu'elles soulagent les misères (1). Le mécanisme de l'Harmonie sera, en tous sens l'*opposé* (2) des opinions civilisées. Comment pourrait-il être autre chose, puisque rien n'est plus opposé à

(1) *L'Harmonie universelle,* I, 70.
Théorie des quatre mouvements, p. 66.

la Nature que la civilisation? La Marche du progrès contemporain est semblable à celle de l'aï, ou paresseux, cet animal exotique qui « compte chacun de ses pas par un gémissement (1) » : de sorte qu'en la comparant à l'allure dégagée qui sera celle de l'Harmonie, on peut aussi nommer la première l'*essor chenille*, la seconde, l'*essor papillon!*

Une fois cette conviction fortement ancrée dans l'esprit de Fourier, toutes les perfections de l'Harmonie seront présentées par lui comme assurées et inéluctables, uniquement *parce que* l'imperfection est le lot de la civilisation perfectible (2). Ainsi quelques-unes de ses critiques ont paru douter que les enfants puissent devenir d'emblée au phalanstère tels qu'il les décrit, des « créatures célestes sous la forme humaine ». Eh! si fait, riposte-t-il imperturbable, il *le faudra* bien, par opposition aux marmots civilisés, cette engeance démoniaque : le monde enfant enfantin ne se trouvera-t-il pas, comme tout le reste en pleine *contremarche,* sous le règne de la morale nouvelle? — Ainsi encore, nous voyons l'ordre civilisé présenter à chaque âge des amorces pour le mal (3) : *d'où il suit* que l'ordre sociétaire *doit* prodiguer à tout âge les amorces pour le bien.

L' « *écart* absolu » caractérise non seulement la méthode de recherche de Fourier, mais aussi sa méthode d'exposition : méthode « alternante et papillonnante (4) » qui causa quelque surprise à ses premiers lecteurs civilisés. Mais quoi! puisqu'il a, s'il faut l'en croire, la *papillonne* parmi ses passions dominantes, c'est là le seul procédé didactique dont il puisse faire usage. Cette ordonnance baroque a d'ailleurs l'avantage de fournir un avant-goût du genre d'organisation qui régnera dans les séries passionnées du Phalanstère. Ce qui est nouveau, ajoute l'auteur d'un ton de reproche, n'est pas bizarre pour cela! Par la suite on jugera parfaits les livres distribués en séries contrastées, avec prélude, cislude, translude, postlude, préalable, postalable etc... tels que le sont les siens : une

(1) *Théorie des quatre mouvements,* p. 100.
(2) *Unité universelle,* IV, 35.
(3) *Id.,* IV, 38.
(4) *Id.,* IV, 282.

telle ordonnance paraîtra brillante et poétique dès qu'on y sera façonné (1). L'on s'étonne aujourd'hui de voir trois volumes de prospectus annoncer une théorie qui pourrait tenir tout entière dans trois feuilles du *Moniteur;* on dira que cette méthode est celle du monde renversé. *Tant mieux!* plût à Dieu que toutes nos coutumes fussent tirées du monde renversé : il marcherait assurément mieux que le nôtre (2). — Dans l'une de nos dernières expositions universelles, un entrepreneur ingénieux avait réalisé le « Manoir à l'envers », où l'on entrait par le toit, où l'on marchait sur les plafonds. Là, Fourier eût rencontré, sans nul doute, quelques inspirations nouvelles pour l'architecture matérielle et morale de son Phalanstère.

2. — *Apologie de l'instinct. — L'animal, le sauvage et l'enfant.*

La raison ayant été morigénée de la sorte, voici venir l'apologie de l'Instinct, son romantique adversaire. Nous allons assister à l'exaltation de ce dernier chez ses représentants les mieux caractérisés, tous fort choyés à ce titre par les psychologues, fils de Jean-Jacques. Ce sont les animaux, les sauvages et les enfants (3).

Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur la zoologie de Fourier : les castors, les fourmis, les abeilles et les guêpes, qui ne travaillent à son avis que *par attraction*, sont souvent

(1) *Unité universelle*, I, 68.

(2) Mss. 1848, II, 411.

(3) A ce trio de professeurs de morale, il conviendrait d'ajouter la femme qui, par son éducation sinon par sa nature, est plus près que l'homme de l'activité instinctive. Le romantisme a en effet célébré à cœur joie dans l'éternel féminin l'absence d'égoïsme, le besoin de se perdre dans autrui, la soif d'aimer plus encore que d'être aimé. Ce fut un des thèmes favoris du saint-simonisme, d'autant que, pour l'homme, il y a quelque chose de palpable à gagner dans la réhabilitation de la chair. Mais Fourier, qui n'est nullement un « femellin », comme dit Proudhon, ne marche pas dans cette voie et ne fonde pas plus sur la femme que sur l'homme dans son phalanstère.

offerts pour modèles aux phalanstériens de l'avenir; mais l'auteur ne développe nulle part les leçons que ces petits êtres pourraient nous fournir. Il note seulement que nos animaux domestiques eux-mêmes sont « passibles d'Harmonie mesurée » : leur éducation, qui sera surtout musicale, formera l'une des occupations de la société harmonienne (1). On sait d'ailleurs que des créations nouvelles doivent fournir sous peu de siècles aux phalanstériens maints *serviteurs* excellents sur terre, sur mer et dans les airs, au lieu des déplaisants et parfois dangereux concurrents de lutte pour la vie que nous y rencontrons trop souvent aujourd'hui.

Toutefois les animaux sont des créatures simples, tandis que les hommes sont des êtres *composés,* complexes, compliqués : les uns et les autres ne sauraient donc être heureux de la même manière (2) et les peuples primitifs vont nous offrir des leçons plus précieuses que les bêtes. Fourier a conservé, nous le verrons, une partie des illusions du dix-huitième siècle sur la bonté de l'homme primitif, mais non pas sur celle des sauvages de notre temps. La désillusion était déjà venue sur ce point, et Napoléon, pourtant disciple de Jean-Jacques, a prononcé en Égypte le mot définitif : « L'homme de la nature est un « chien ». Aussi le *sauvagisme* sera-t-il, aux yeux de Fourier, une forme de société malheureuse et fausse (3), une *lymbe* sociale : lymbe « sous-ambiguë », sinon lymbe obscure comme le seront les trois périodes qui suivirent et furent encore moins heureuses (4) (à savoir le patriarcat, la barbarie et la civilisation). Toutefois, s'il faut l'en croire, l'humanité aurait connu jadis, avant la véritable sauvagerie, quelques phases sociales qu'il admire : ce sont l'*édénisme,* ou sériisme confus; l'*otahitisme,* que Cook et Bougainville rencon-

(1) Voir l'amusant développement sur les moutons conduits par leurs « chiens de gamme ». (*L'Harmonie universelle,* II, 217 et suiv.) — Une louable compassion pour les souffrances des animaux conduit Fourier aux précautions les plus minutieuses pour leur assurer le bien-être : il maintient pourtant les abattoirs au phalanstère, mais il les parfume! (*Unité universelle,* IV, 520.)

(2) Mss. 1845, I, 20.

(3) *Unité universelle,* II, 33 et 34.

(4) *Id.,* II, 141.

trèrent dans le Pacifique, et peut-être même le *javanisme* (1).

Adam, avant sa « proscription », gagnait certainement son pain sans nulle peine, puisque Dieu put lui imposer, à titre de châtiment, le destin de produire désormais sa nourriture à la sueur de son front. Notre premier père fut *donc* tout d'abord, conclut Fourier sans hésitation, en état de plaisir continuel et d'*attraction* permanente (2). La société édenique (dont l'Adam biblique peut être considéré comme le symbole) fut composée exactement de trente-deux races d'hommes (plus les trois races *foyères,* qu'on ne compte jamais en étude de mouvement). Ces races furent installées par Dieu en groupes d'environ cent soixante personnes, dans des lieux convenables à leur habitation (3). Alors, l'*instinct* guidant ces primitifs beaucoup mieux que la *raison* n'a servi les modernes (4), ils organisèrent des « séries confuses », et assurèrent par là leur bonheur, car les « sociétés à séries » sont toujours plus ou moins heureuses, en ce qu'elles permettent le développement des passions.

Le régime qui rendit heureuse l'humanité naissante est décrit à grands traits par Fourier dans *la Fausse industrie* (5), — cet ouvrage incohérent qui n'a pas été compris par les disciples dans la réédition des œuvres du maître. En voici les traits principaux : les races primitives, « magnifiques en hommes, en animaux, en végétaux, » durent adopter les courtes séances de travail. On soignait les troupeaux *en relais de sentinelles*. Par la même inspiration, afin de pourvoir aux cuisines et autres fonctions domestiques, l'on affectait à chacune d'elles un groupe de travailleurs qui avait, *par goût, opté* pour ce genre. De ces mesures ne résultait d'ailleurs aucune égalité : on savait fort bien dès lors réserver pour les chefs industriels un choix de fruits, de gibier, de poisson,

(1) Dans la classification de Fourier où l'édénisme porte le chiffre 1 et le sauvagisme le chiffre 2, l'otahitisme est numéroté 1 1/2 et le javanisme 1 3/4. (*Unité universelle,* IV, 550.)

(2) Mss. 1846, I, 417.

(3) *Id.* 1847, II, 519.

(4) *Unité universelle*, II, 36.

(5) Volume Ier, p. 154.

établir *trois classes* de qualité et de consommateurs. On formait même un « petit sénat » de ces chefs, qui l'étaient par droit passionnel (1). Tout cela, c'est la rêverie phalanstérienne, projetée dans le passé des sociétés humaines. Pénétré de semblables convictions, Fourier estime à bon droit que toute recherche historique sérieuse sur la société primitive eût conduit à *retrouver* la boussole du bonheur social, et que les hommes primitifs (sinon les sauvages dégénérés du temps présent) devraient être nos maîtres en matière politique.

A son avis, quelques circonstances favorables aidèrent à cette réussite première de la race humaine. Tout d'abord, l'absence de « préjugés » en matière amoureuse, et par suite l'entière *liberté* sexuelle, encore exaltée en ce temps par la beauté originelle des hommes. Nous verrons que c'est là une liberté bien chère à Fourier, qui appelle quelquefois *sérigamie* l'édénisme primitif, par allusion à la largeur de vues des édéniens sur le devoir matrimonial. En second lieu, le petit nombre des humains laissait à chacun d'entre eux une abondante subsistance. Enfin il faut compter parmi les conditions favorables à l'harmonie primordiale l'absence de bêtes féroces, fort rares, paraît-il, dans les régions choisies par Dieu pour le séjour des adamites. Car les bêtes féroces « donnent le funeste *exemple* de la guerre », et Fourier les rend en partie responsables de la chute des sociétés édéniques (2), après trois cents ans de prospérité. Voudrait-il pourtant nous ramener à cet âge d'or? Pas précisément; une fois de plus, il met ici en lumière cette tendance évolutionniste et en quelque sorte hégélienne de sa pensée que les progrès de l'érudition historique et les leçons de la Révolution française imposaient même à cet esprit absorbé par l'idée fixe. Il ne juge ni possible ni désirable le retour au sériisme *confus* des premiers âges. Ce qui a été jadis « pratiqué par circonstance et découvert par *instinct*, » doit être aujourd'hui retrouvé par le *calcul* raisonné (et c'est à quoi il s'emploie de son mieux), puis réalisé suivant

(1) *La Fausse industrie,* II, 810.
(2) *Nouveau monde industriel,* p. 440.

un plan méthodique (et c'est le rôle qu'il se réserve dans les premiers phalanstères). C'est là un triomphe partiel de la velléité rationnelle sur le mysticisme de l'instinct! Nous en signalerons bien d'autres par la suite.

L'édénisme ayant été anéanti, soit par l'exemple néfaste des bêtes féroces, soit par la surpopulation, soit par le déluge, l'humanité rencontra une fois de plus sur son chemin quelques chances de bonheur durable, puisqu'elle connut alors une sauvagerie *légèrement phanérogame* (1), une société de nouveau fondée sur la *liberté des amours* (2), où l'orgie sans voiles faisait même partie des cérémonies du culte. Or, nous l'avons dit, suivant Fourier, rien n'est plus favorable à la félicité sociale que la liberté toute animale des relations entre les sexes. Cette sauvagerie heureuse offrait un nouveau modèle d'organisation sociale que les civilisés n'ont même pas besoin cette fois de retrouver par l'érudition historique ou par le calcul, car ils en eurent récemment le spectacle! On pouvait souhaiter, écrit Fourier (3), que Dieu fît luire au sein de la nuit civilisée quelque trait de lumière qui ouvrît tout à coup la voie du bonheur social. Or il a rempli ce vœu par la *découverte de l'île d'Otahiti*, par les observations des Bougainville et des Cook, déjà si précieuses aux romantiques du dix-huitième siècle finissant.

En effet, les mœurs de ces îles n'étaient nullement le résultat du hasard : elles naquirent d'un décret de Dieu. Chaque globe engendre à sa surface, par les soins de la Providence, des peuples qui sont destinés à servir de guides à leurs congénères, à devenir de véritables fanaux, projetant leur lumière sur la voie de la destinée. Ainsi les Grecs durent jadis ennoblir et farder les vices de la civilisation, afin d'y amener l'humanité toute entière ; car la période civilisée, cette « lymbe obscure », répond aux desseins de Dieu et notre faute n'est que de nous y attarder outre mesure. Les Grecs reçurent donc du ciel une aptitude étonnante à découvrir les règles du beau

(1) Man. 1847, II, 519.
(2) Id. 1848, II, 133.
(3) Id. 1847, I, 214.

dans les arts, un admirable langage, la religion la plus gracieuse et la plus rapprochée de la nature, enfin la réunion de tous les petits avantages physiques et moraux qui sont capables de jeter quelques fleurs sur les crimes civilisés. Or, tandis que le rôle providentiel des Grecs a été d'engager le monde dans les voies de la civilisation perfectible, le rôle des Otahitiens est de l'aider à en sortir. Ils forment le seul peuple qui ait offert les misères de la sauvagerie sous des couleurs supportables, qui nous ait présenté dans sa fleur cette organisation de la vie sociale. Voilà donc deux races qui furent dans toute la force du terme les *peuples de Dieu*, les seuls qui *aient exhalé quelque parfum d'attraction*. Le Tout-Puissant ne devait au genre humain aucun autre acheminement social que la création de ces deux modèles : les Grecs, pour élever la civilisation au luxe, aux sciences, aux arts (voyez le premier *discours* de Jean-Jacques), et les Otahitiens pour nous indiquer une issue de civilisation par la liberté des femmes, qui est la branche principale de l'attraction. C'est sans doute par surcroît de bonté que Dieu a délégué un vice-Messie, afin de mieux expliquer des intentions pourtant si reconnaissables.

On comprend, après ce développement, le sens du nom de *phanérogamie,* qui est appliqué par Fourier aux coutumes tahitiennes, comme celui de *sérigamie* l'avait été à l'âge d'or, édénisme ou première période sociale (1). Notre réformateur paraît avoir toujours désiré l'abrogation du sentiment acquis, rationnel, et éminemment social de la pudeur, bien que, nous le verrons, à partir d'une certaine date, il ait cru devoir mettre une sourdine à ces prédications sur ce point. La réhabilation de la chair, l'apothéose de la prostituée, ce sont là des mots d'ordre habituels à l'impulsivité romantique. Fourier leur a donné la forme théorique et ambitieuse que nous venons d'indiquer et sur laquelle nous aurons à revenir : mais il est à l'occasion moins doctrinaire et il a quelque part un développement bien gaulois sur les scènes un

(1) Mss. 1847, I, 483.

peu vives que la vue perfectionnée des harmoniens (1) leur permettra d'apercevoir, par réflexion, sur le vaste miroir transparent qui enveloppe à son avis l'atmosphère de notre terre : en ce temps-là, ni bocage, ni champ de blé ne protégeront les amoureux contre les regards indiscrets; la phanérogamie sera loi de nature.

On voit qu'après avoir renoncé, en principe, à l'admiration du bon sauvage, Fourier conserve dans la pratique une bonne part de cette admiration : son phalanstère nous montrera d'ailleurs plus d'un trait des villages incas, chers à Marmontel. Ce n'est pas par sa seule cosmogonie que son cerveau en régression révèle une mentalité chinoise : la campagne harmonienne, avec son horticulture et sa floriculture méticuleuses, ses travailleurs aux costumes voyants, ses pavillons à clochettes, ses bruits de chants, de trompe et de cymbales, évoque sans cesse dans notre esprit le paysage des potiches importées de l'Extrême-Orient.

Lorsque l'édénisme et même la phanérogamie disparurent de la surface du globe, Fourier nous apprend (2) que les enfants « furent les derniers appuis » de cet ordre heureux, en couvrirent la retraite et se maintinrent longtemps encore en harmonie lorsque leurs pères étaient déjà tombés en discorde. Ces petits êtres de sexe « neutre », véritables abeilles humaines (3), joueront le rôle principal dans le fonctionnement du « sériisme » futur, aussi bien que dans la défense du sériisme passé. Déjà les enfants civilisés qu'on amènera, en simples spectateurs, devant les travaux de la phalange d'essais, trahiront leur vocation secrète pour cet ordre social nouveau, car ils tomberont malades de chagrin dès qu'on voudra les éloigner du Paradis un instant entrevu (4). Leur aptitude pour l'existence harmonienne est si grande que, s'ils avaient

(1) Mss. 1846, II, 199. — Il leur promet la vision « asinique », « caméléonique », « conocturne ». (Voir *Unité universelle*, III, 360.)

(2) *Théorie des quatre mouvements*, p. 56.

(3) *L'Harmonie universelle*, I, 108.

(4) *Nouveau monde industriel*, p. 118.

été, — par une création moins parcimonieuse que celle dont fut suivi le déluge, — pourvus des chevaux, bœufs et chameaux nains que leur fournira sous peu la Providence (telle une bonne grand'mère au premier jour de l'an), ils eussent accéléré et probablement déterminé depuis longtemps déjà la découverte du mécanisme sériaire. Les grandes réunions d'enfants l'auraient *approximé par instinct* (1), au cours de leurs exercices équestres, et leurs ébauches de séries auraient alors mis sur la voie les pères ou les observateurs clairvoyants de la nature!

La raison de cette supériorité de l'enfance en matière d'organisation sociale, c'est qu'elle est admirablement pourvue des trois passions *distributives* que la morale civilisée prend à tâche d'atrophier chez l'homme fait. On voit les bambins enclins jusque dans leurs jeux (2) à la *cabale,* à l'exaltation *composite,* au *papillonnage,* car ils ne continuent jamais un amusement au delà de deux heures sans le varier. Nous avons dit le caractère des distributives de Fourier, ce triple déguisement de nos impulsions subconscientes et de notre psychisme inférieur : il les retrouve donc sans peine chez l'être humain, avant l'éveil des facultés supérieures. D'après cette disposition des enfants, poursuit-il, on peut prévoir que la manœuvre de série sera organisée parmi eux avant de l'être parmi les pères. Très fidèles à suivre la nature, nullement distraits par des *spéculations d'intérêt futur*, ils tiennent le premier rang sous le rapport de l'attraction industrielle (3). L'état de chose qui produira cette attraction entraînera les enfants plus activement que les pères et mères, en sorte que, dans l'ordre sociétaire, l'enfance donnera toujours la principale impulsion au travail. Nous en verrons la preuve par l'étrange conception des *petites hordes*.

Dans les difficultés matérielles que rencontrent dès l'origine les essais de réalisation pratique de son utopie, l'enfance resta le suprême espoir de Fourier. Combinant sur le tard de

(1) *Unité universelle,* III, 247.
(2) *Nouveau monde industriel,* p. 85.
(3) *Unité universelle,* IV, 15 et 24.

nouveaux plans phalanstériens après l'échec des premiers, il recommande dans son jargon pittoresque « de forcer de nombre sur les chœurs en bas âge (1) », et s'il indique deux grands moyens, les plus sûrs à son avis pour favoriser la manœuvre d'une phalange peu nombreuse, ce sera le *renfort d'enfants,* en même temps que la gastrosophie (2). Enfin, lorsque l'échec de la tentative phalanstérienne faite à Condé eût inquiété les disciples plus encore que le maître lui-même, l'école caressa quelque temps le projet de fonder, faute de mieux, un phalanstère d'enfants.

Un phalanstère d'enfants, c'était en somme ramener la réforme sociale de Fourier à une simple tentative pédagogique, analogue à celles qu'avait suggérées, depuis soixante ans (à Basedow et à Pestalozzi, par exemple), la lecture de l'*Émile*. Peut-être est-ce, en effet, en matière d'éducation publique que ses idées, dépourvues certes de nouveauté et d'originalité, sont le moins contestables et le plus rapprochées du sens commun. Il mettait, on le sait, son espoir dans la *singerie* ou tendance du bambin à copier les manières de l'enfant un peu plus âgé que lui-même (3), et aussi dans la sévérité clairvoyante des camarades de jeu. La critique, dit-il (4), s'exerce utilement de la masse à l'individu par le moyen de la facétie, sans désobliger celui qui en est l'objet. Ainsi, dans l'harmonie, l'enfant dès le bas âge se voit critiquer par une vingtaine de groupes de ses semblables qui ne lui font quartier sur aucun défaut. Il rencontre une foule d'amis et de « sectaires » très sévères pour son impéritie (5). Il est donc amené à reconnaître ses fautes et à s'amender. Les groupes d'amitié possèdent en effet parmi leurs caractères dominants cette espèce de franchise qu'on appelle rondeur : la critique judicieuse et persuasive est leur privilège.

(1) *Unité universelle*, IV, 382.

(2) *Nouveau monde industriel*, p. 384.

(3) Il la nomme aussi le « charme corporatif ascendant et vicinal. » (*Unité universelle*, IV, 32.)

(4) Mss. 1846, I, 324.

(5) *L'Harmonie universelle*, I, 162.

Remarques excellentes, dont l'auteur ne voit pas assez toutefois qu'elles sont un appel à la puissance disciplinaire et coercitive de l'opinion publique, qu'elles impliquent un perpétuel effort de l'individu sur lui-même, une perpétuelle adaptation et concession aux exigences de la société restreinte qui l'entoure : en un mot, tout le contraire de la morale romantique et fourieriste qui conseille l'égotisme sans calcul, l'expansion sans frein de la passion du moment ! Sans doute la pression sociale est ici conçue comme atténuée par la légèreté de l'enfance, par l'emportement et la distraction du jeu : elle n'en est pas moins rude au fond à qui doit la subir, et les jeunes romantiques ne gardent pas d'ordinaire si bon souvenir de leurs années de collège ou de leurs premiers rapports avec des camarades de leur âge (1). Parfois l'influence des pères et mères (si décriée par Fourier), ne montre point, en effet, une vertu éducative suffisante. En ce cas on a vu de tout temps les parents soucieux de l'avenir de leurs rejetons — (et, certes, ignorants des doctrines phalanstériennes), — songer à les frotter aux compagnons d'école, à les soumettre aux influences de l'éducation publique. Mais, ce faisant, ils ne croient nullement leur assurer plaisir et charme actuel : ils savent qu'ils souffriront d'abord et leur infligent cette souffrance en vue d'assurer l'essor de leur raison attardée. — Il est vrai que, tout à l'heure, nous verrons la raison rentrer en effet par toutes les issues dans l'édifice phalanstérien dont Fourier prétendait d'abord lui fermer l'accès, parce qu'il entendait le construire de matériaux purement instinctifs et passionnels. Nous aurons encore à étancher quelques larmes sur les paupières de ces marmots, d'abord présentés comme les professeurs d'Harmonie de leurs parents. Sans y insister, approuvons dès à présent la critique amicale, premier épisode d'une prochaine revanche du bon sens et de l'expérience pratique sur la psychologie follement optimiste de notre romantique.

(1) Voyez plus loin, dans ce volume, les impressions de Stendhal sur ce sujet.

3. — *La Bonté naturelle.*

Le principe de la mystique constitution sociale dont Fourier prétendit doter l'humanité de demain, c'est la *responsabilité de Dieu*, à qui sied, on en conviendra, le gouvernement personnel, et qui ne saurait se réduire au rôle effacé d'un monarque parlementaire. Sur ce point, la religion du Messie de Judée a failli, s'il faut en croire le vice-Messie franc-comtois. Le christianisme a donné dans « les impiétés mixtes », c'est-à-dire dans le soupçon d'une Providence *limitée* qui n'aurait pas pourvu à nous fournir des lois d'Harmonie sociale, qui aurait créé les passions et les caractères, ces matériaux de l'édifice social, sans leur assigner un mécanisme régulier et unitaire pour tout le genre humain (1). Il est absurde de se confier en Dieu à demi, de juger que sa Providence n'est que *partielle* (2). Avant de nous créer et de nous donner les passions (3), Dieu a dû savoir que la raison humaine serait insuffisante à les harmoniser : il a donc assurément composé pour nous un *code passionnel*, ou système d'organisation domestique et sociale, applicable à l'humanité tout entière : la tâche du génie est d'en faire la recherche. Quoi ! Dieu, ayant créé les passions, attractions, caractères, *instincts* et autres matériaux d'édifice social, n'aurait arrêté aucun plan en vue de leur emploi, n'aurait pas su composer pour nous un code? Il aurait été obligé de s'en remettre à la sagesse des Solons et des Justiniens pour statuer sur le mécanisme des sociétés humaines? Le sens commun répugne à suspecter dans la divinité cet excès d'impéritie ; et telle est cependant l'impudeur de nos moralistes assurant, implicitement, que Dieu est incapable en législation. Il le serait en effet si, *après l'expérience qu'il a acquise pendant*

(1) Mss. 1846, II, 210.
(2) *L'Harmonie universelle*, I, 34.
(3) *Id.*, I, 49 et suiv.

l'éternité passée, il eût oublié de pourvoir au plus urgent de nos besoins collectifs, celui d'un code passionnel unitaire et d'une révélation permanente de ce code. Est-ce donc trop demander pour la sagesse divine que de la supposer égale à celle de l'homme ? — La voie des *bonnes études*, celle qu'a choisie Fourier, est donc, sans conteste, celle du *ralliement à Dieu*.

C'est ainsi que ce romantique vient opposer, en psychologie, son grossier et anthropomorphique optimisme mystique au sagace et rationnel pessimisme de la tradition chrétienne. De quel côté serait aujourd'hui un Darwin, appelé à juger ce procès ? Aux yeux de Fourier, l'*attraction*, ou entraînement instinctif et passionné est, entre les mains de Dieu, une baguette enchantée dont le Tout-Puissant dispose à son gré. Comment aurait-il renoncé à s'en servir pour notre bien ? Supposez, dit-il, un roi investi du pouvoir de « distribuer attraction » (1) : il ferait aussitôt de ses sujets des modèles de loyalisme, et de ses voisins des tributaires patients en imprimant aux uns et aux autres attraction pour reconnaître sa suprématie. Sa volonté de puissance s'étant ainsi soumise celles de ses semblables par une opération magique, à tous il donnerait le bonheur dans la paix. Or tel est le pouvoir de Dieu : il en a donc usé, n'en doutons plus. Si nous étions faits pour la civilisation, Dieu nous aurait pourvus d'un penchant à vivre dans la pauvreté et les persécutions. Il n'en est pas ainsi : c'est donc pour demeurer sourds à la voix des attractions dont il nous a réellement doté que nous nous attardons dans les lymbes de l'antagonisme civilisé.

Fourier est si pénétré de cette conviction qu'il accable de son ironie les assemblées législatives dont les travaux sont inaugurés par une invocation à l'Esprit-Saint, par l'hymne *Veni Creator Spiritus*, afin de demander les lumières du ciel (2). De la part de parlementaires obstinés dans leurs préjugés de raison, cette invocation hypocrite lui apparaît comme une critique insolente des opérations de Dieu. N'est-ce pas

(1) *L'Harmonie universelle*, I, 55 et suiv.
(2) Mss. 1846, I, 426.

dire à mots couverts : « Être suprême, tu as créé douze passions auxquelles tu nous a assujettis ; nous ne voulons pas t'obéir : nous voulons que tu te rendes aux sages conseils de Platon et de Robespierre, que tu supprimes ces passions qui n'ont pas l'honneur de plaire aux philosophes. » — Au surplus, si Dieu désirait maintenir ici-bas la lutte contre soi-même et la restriction des désirs, il aurait créé une police efficace. On verrait déambuler aux carrefours de toutes les planètes des êtres de stature colossale, aptes à morigener l'homme, en cas de rébellion aux vues de Dieu. Des minotaures, sphinx, géants, briarés, centaures, sirènes, etc... auraient reçu la mission de contraindre les mortels à exercer l'industrie dans les conditions fixées par leur créateur céleste. Il aurait façonné de même des abeilles gigantesques pour forcer les abeilles moyennes à recueillir le miel, et des castors gigantesques pour obliger les castors moyens de construire leur digue (1).

Ce dernier trait, plus encore que ceux qui précèdent, nous permet d'entrevoir quelle est la complexion du Dieu de Fourier. Le Dieu des bonnes gens, celui de Béranger, arracha jadis une protestation de dédain à l'un des esprits les plus délicats de notre temps. Il faut avouer que l'Éternel, vu par les yeux du contemporain de Béranger dont nous écoutons les leçons, est encore descendu plus avant sur la voie de la platitude. Nous l'entendrons comparer à un lampiste (2), ou même à un fumiste (3), — honorables corps de métier qui ne s'attendaient certes pas à cet excès d'honneur. — Son vice Messie se préoccupe aussi de lui fournir des distractions, de réserver l'essor à ces passions distributives exigeantes, dont il est affecté aussi bien que sa créature : composite, cabaliste (4)

(1) *Unité universelle*, II, 291.
(2) Mss 1848, II, 111.
(3) *Id* 1847, II, 419.
(4) Lisons le petit discours qui lui est prêté par Fourier, dans une intention à demi ironique, il est vrai. Dieu vante l'intrigue assez piquante que notre globe lui cause en ce moment, et dont l'auteur des *Quatre mouvements* est le principal instigateur (Mss. 1847, I, 227) : « Ce petit globule nommé la Terre, dont l'extrême ineptie nous amuse tant depuis deux mille cinq cents ans

et papillonne. Une véritable caricature en somme que cette image d'un Être sublime, déformée en tous sens par le cerveau baroque qui s'est avisé de la soumettre à son interprétation !

Ce Dieu, bon enfant et sans façons, ayant, selon la tradition, créé l'homme à son image, il est permis de soupçonner déjà la tournure d'esprit que Fourier prête à nos premiers parents. Nous touchons ici, comme on le voit, à l'assertion fondamentale de la psychologie de Rousseau, à la bonté naturelle de l'homme : et l'inventeur du Phalanstère ne serait pas un exemplaire achevé de la famille romantique, s'il ne s'y ralliait en effet. Non que la Révolution, — cette première expérience pratique sur la bonté naturelle, — ait passé sans porter pour lui quelques fruits d'expérience et de clairvoyance. Il n'accorde plus, nous l'avons dit, la bonté naturelle aux sauvages de notre temps, mais seulement à leurs ancêtres, les Edéniens, et à quelques privilégiés parmi ceux d'aujourd'hui tels que les Otahitiens. Il ne la suppose pas davantage au plébéien, comme l'a fait Jean-Jacques, car il a cessé, dit-il, de croire à la *vertu des bergers* (1). Les paysans lui semblent au contraire des êtres grossiers, embryons de l'espèce humaine (2). « C'est, écrit-il (3), pour avoir vu de très près la nature champêtre que nous ne l'aimons pas et que nous préférons la nature des châteaux à celle des champs. » En période civilisée, le *peuple*, dans son ensemble est rustre (4), faux, *haïssable* (5). On le voit à chaque instant prêt à *former la horde*, imitant en cela ses lointains ancêtres qui menaient la vie

se trouve aujourd'hui dans une passe assez brillante. Un de ses habitants tient le calcul du mouvement tout entier, et s'il est goûté de quelque prince ou de quelque homme riche, on verra ce petit globule passer subitement à l'harmonie ; nous perdrons là un bouffon très précieux, mais nous serons dédommagés par le plaisir d'y faire une belle création... Il me tarde de voir le dénouement de cette affaire ; elle me tient en suspens depuis le temps où la découverte a eu lieu, et, dès ce moment, je ne peux plus me divertir comme à l'ordinaire des folies de ce petit globe... Amusons-nous des fureurs civilisées pour la dernière fois, puisqu'elles sont si près de leur fin. »

(1) *L'Harmonie universelle*, I, 24.

(2) *Unité universelle*, IV, 78.

(3) *Id.*, IV, 563.

(4) *L'Harmonie universelle*, I, 25.

(5) Mss. 1846, I, 152.

nomade : car il peut alors pratiquer sans entraves l'*inertie* et le *brigandage* dont, seule, la crainte du gibet est capable de le détourner tant bien que mal en temps ordinaire. La menace d'un réveil de ces instincts barbares reste suspendue sans trêve sur la tête des imprudents civilisés : on l'a bien vu durant les années révolutionnaires.

Fourier connaît pourtant lui aussi un homme, sinon parfaitement bon, tout au moins bien disposé par nature, et qui seul est capable de fournir dès aujourd'hui les recrues nécessaires au succès du premier Phalanstère. C'est le paysan « poli » de la Touraine et de l'Ile-de-France, ou mieux encore l'homme « aisé », c'est-à-dire le petit bourgeois tel qu'il le connut en Franche-Comté dès son enfance, ami des bons repas, du vin de Bourgogne, des beautés peu sévères, lecteur d'Horace, affilié à la joyeuse société du Caveau, prêt à entonner les couplets de Desaugiers : non dépourvu d'ailleurs de petits défauts gaillards, avoués sans artifices ou même affichés comme des originalités plaisantes. Tel est l'acteur préféré de la pastorale utopique dont notre homme s'est sans cesse donné à huis clos le spectacle. Tels sont les *habitants* qui peuplent sa rêverie solitaire et nous verrons que cette psychologie toute spéciale a laissé des traces bien profondes dans l'organisation idéale de son phalanstère. Conception de brave homme retraité qui n'a plus qu'à se laisser vivre en cultivant son jardinet ; et tant mieux si ce loisir, agréablement coupé de travaux faciles, pouvait commencer à dix-huit ans, ou même à vingt et un mois, comme ce sera le cas en Harmonie !

Au surplus, si Fourier refuse la perfection native à la grande majorité des humains, s'il connaît une sorte de péché originel qui est l'obstination dans les voies de la civilisation perfectible, il ne rejette nullement en théorie la bonté naturelle, car elle offre seule un point d'appui convenable au mysticisme social de ce romantique achevé. Il ne la conteste qu'à ses contemporains parce qu'ils se montrent sourds à ses exhortations. On ne peut prétendre, dit-il, que l'homme *actuel* (1)

(1) Mss. 1848, I, 367.

soit né bon, puisque le sauvage et le paysan ne montrent nulle sagesse dans le gouvernement de leurs passions. Mais il n'y a là qu'une perturbation, vraisemblablement passagère, de l'œuvre divine. C'est un grand problème parmi les controversistes, écrit-il (1), que de savoir si l'homme naît bon ou mauvais, si nos impulsions natives sont vertueuses ou vicieuses. Il ne restera plus de doute à cet égard quand on aura défini exactement l'arbre passionnel, les essors direct et inverse. On verra que toutes nos impulsions natives tendent à l'essor harmonique : la tendance au mal est toujours l'effet d'impulsions *factices*, données par le régime civilisé. — Jean-Jacques n'a pas mieux dit, comme on le voit. — Examinez seulement, poursuit Fourier, les penchants de l'enfant. Est-il égoïste ou généreux, défiant ou confiant? Nul doute sur l'alternative ! Il est sans défiance, redisant ce qu'il a vu chez lui : mais le père lui apprend qu'il faut se défier du monde, et ne rien dire des affaires de la maison. Il est sans fierté, se liant avec tous les bambins : mais le père lui apprend qu'il faut fuir les gens pauvres. Il est charitable et, pourvu qu'il ait de quoi se nourrir *aujourd'hui*, il va donner toutes les provisions de la maison aux pauvres qui lui peindront leur misère : le père lui apprend que ces provisions coûtent de l'argent, que l'argent est *difficile à gagner*, et qu'on ne doit aux pauvres qu'un « Dieu vous assiste ! » L'enfant s'empare facilement des sucreries en friandises qui lui plaisent : on lui apprend que c'est pécher et voler s'il les prend à la maison, et que c'est de plus grossièreté s'il les prend chez autrui.

Voilà un modèle achevé de psychologie et de morale romantique. On y trouve tout ce qui caractérise l'affaissement de la raison calculatrice. On y rencontre et l'oubli absolu de la prévision nécessaire au lendemain, et l'apologie du vol irréfléchi, qui est « impulsion de nature » en effet, et l'insinuation haineuse contre la raison pondérée : car un père civilisé peut fort bien empêcher son fils de distribuer toutes les provisions de la maison, qu'il n'a point réunies par son effort, et lui

(1) Mss. 1846, II, 489-490.

apprendre à en donner pourtant une part à l'indigent! — Fourier ajoute ensuite, il est vrai, en accusant la seule civilisation : « Sans doute, le père est obligé de donner ces instructions à son fils : elles ne sont pas moins impulsions *factices* et fort opposées au franc essor de la nature qui n'aurait conduit l'enfant qu'à la *philanthropie* et à la *vérité*. » En dépit de cette restriction tardive, la majorité de ses lecteurs ne retiendra que la première partie de son développement. Sur la bonté naturelle de l'enfance, il serait prudent au surplus d'interroger les gouvernantes et les magisters de préférence aux vieux garçons endurcis. Celui-là n'en conclut pas moins d'un ton de triomphe : « D'où il est clair que l'homme est *né bon* et que ses impulsions naturelles sont *toutes vertueuses*, dans l'hypothèse d'existence de l'ordre sociétaire, aux convenances duquel sont adaptées ces impulsions! »

Oui, toutes les passions sont bonnes : on le verra bien dès que l'ordre civilisé aura fait place à l'Association phalanstérienne : « Les passions qu'on a crues ennemies de la concorde, et contre lesquelles on a écrit tant de milliers de volumes qui vont tomber dans le néant, les passions, dis-je, ne tendent qu'à la concorde, à l'unité sociale, dont nous les avons crues si éloignées : mais elles ne peuvent s'harmoniser qu'autant qu'elles se développent régulièrement dans les séries progressives, ou séries de groupes. Hors de ce mécanisme, les passions ne sont que des tigres déchaînés, des énigmes incompréhensibles (1). »

Or, dès l'instant où ils se verront saisis par l'engrenage sériaire, les hommes ne seront *plus* (2) civilisés : ils retourneront donc, sans transition à l'état édénique, à la bonté naturelle, et chacune de leur passion deviendra ce qu'est, à la chenille hideuse, le papillon radieux. Jean-Jacques disait à ces premiers critiques avec une ironie qui masquait peut-être quelque révolte secrète de sa raison, trop longtemps réduite au silence par son mysticisme impérialiste de plébéien em-

(1) *L'Harmonie universelle*, I, 24.
(2) Mss. 1848, II, 46.

pressé à la conquête du pouvoir : « Oui, je suis le *monstre* qui soutient que l'homme est bon naturellement ! » Fourier entend autour de lui résonner de toutes parts : Phases de roman ! Chimérique espoir que le vôtre ! et, devant cette quasi-unanimité du dédain, il insinue avec une ingénuité presque touchante : Mais n'est-il pas *à désirer* que j'aie *seul* raison contre tous, puisque j'apporte un remède immédiat à des maux que nul ne conteste (1) ! Arguments d'empiriques et de charlatans aux abois. Leur seule excuse est d'être d'autant plus sincères qu'ils sont plus nettement affectés du mal romantique.

Pourtant, malgré l'atrophie de nos perfections naturelles, en dépit du sommeil où semble plongée la Providence, Fournier rencontre parmi nous un vestige de la passion véritablement harmonique et de l'action gouvernementale de Dieu. C'est le phénomène de la *vocation* industrielle qui l'a extrêmement frappé. Il rappelle souvent que l'« attraction » fit du roi Louis XVI un serrurier, et il nous conte l'anecdote suivante (2) : « Un jeune charretier de vingt-trois ans conduisait des métaux à l'usine de MM. Manby et Wilson, à Charenton. L'aspect de cet atelier, qu'on dit effrayant, le charma et développa sa vocation, son attraction industrielle, méconnue jusque-là de ses parents et de lui-même. Il s'engagea dans ce genre de travail, et y fit un progrès si rapide qu'au bout d'un an il put remplacer un ouvrier très précieux qu'on payait vingt-deux francs par jour. » — C'est donc à l'avis de Fourier, par le moyen de la « vocation » que l'intervention directrice de Dieu se produira dans le phalanstère ; et son imagination complaisante amplifie bien vite à l'infini la portée de cette intervention. Chaque homme, dit-il, possède au moins trente vocations naturelles. Une fois l'Harmonie fondée, il les exercera toutes, dans trente séries industrielles différentes. Enfant, on le placera en présence de petits outils, et il s'attachera obstinément à ceux-là seul dont le maniement flatte ses instincts secrets. Néglige-t-il les premiers qu'on lui a confiés, on

(1) *L'Harmonie universelle*, I, 38.
(2) *Id.*, II, 29.

n'insiste pas davantage car l'on sait de science certaine qu'il doit révéler une trentaine de vocations industrielles dans le cours de sa première année d'apprentissage (1). Peu importe lesquelles au surplus ! — N'y a-t-il pas comme une contrefaçon romantique de la doctrine chrétienne de la grâce dans cet appel à un « ordre social préétabli » (2), qui devient le recours favori de notre inventeur devant les chicanes des sophistes civilisés.

4. — *La voix de Dieu.*

Nous l'avons dit, le mysticisme, cet effort pour utiliser l'activité anormale de nos facultés subconscientes en vue d'appuyer les desseins plus ou moins rationnels de notre Volonté de puissance, apporte toujours à ses adeptes involontaires l'illusion d'une alliance divine. Les voix inconnues qui chuchotent dans le fond de leur être, voix de l'hérédité et de la mémoire obscure, sont bientôt perçues et affirmées par eux comme la parole d'un être différent d'eux-mêmes quelquefois hostile, mais le plus souvent favorable à leurs ambitions et à celles de leurs alliés dans la lutte vitale pour le pouvoir. Plus l'entrée en scène du subconscient est insolite chez un tel malade, plus ses suggestions sont dominatrices, exclusives de tout ce qui n'est pas elles, tendantes à l'exaltation ou à l'extase ; plus certaine semblera au patient l'intervention divine, et plus efficace l'appui accordé à ses desseins par le ciel.

C'est en effet sous la forme de l'exaltation mystique que Fourier prévoit l'action de Dieu dans la société qu'il rêve. Il avait tout d'abord baptisé *tourbillon passionnel*, le groupe humain qu'il appela plus tard la Phalange, et ce premier nom reste bien caractéristique de l'allure normale qu'il lui prevoit.

(1) *Nouveau monde industriel*, p. 182.
(2) *L'Harmonie universelle*, I, 10.

En effet on y emploiera, afin de s'exalter, tous les moyens physiques consacrés par l'expérience des siècles, le tapage et l'agitation des membres en particulier. Les « sectaires » des groupes industriels seront toujours *violemment* passionnés pour l'objet de leurs travaux. Dans le groupe de œilletistes par exemple, on verra *des maniaques perdant la tête pour leurs œillets* (1). Fourier a deux exemples favoris pour mettre en évidence les miracles que peut produire, même dans la Société actuelle, l'exaltation d'un seul moment. C'est, d'une part l'exploit des grenadiers du duc de Richelieu, escaladant, lors de l'assaut donné à Mahon, des rochers qu'ils auraient jugé entièrement inaccessibles s'ils avaient été de sang-froid. C'est d'autre part le haut fait de certains mineurs liégois, qui, en 1810, cherchant à délivrer quatre-vingts de leurs camarades enfermés dans la mine par une inondation subite, firent, en quatre jours, un « travail incroyable », selon le rapport du préfet napoléonien de ce département belge. — Ni dans l'un ni dans l'autre cas, il ne s'agit d'un travail industriel, mais Fourier ne se pose jamais de telles objections psychologiques, et il fait donc sans hésiter de l'exaltation mystique le ressort de la productivité harmonienne.

Ecoutez plutôt : l'ordre sociétaire qui va succéder à l'incohérence civilisée n'admet, dit-il, ni modération, ni égalité, ni aucune des vertus philosophiques. Il veut des passions *ardentes et raffinées* (2), non point flasques ou apathiques (3). Repoussons les désirs de médiocrité, les aspirations modestes ; concevons l'espoir d'un bonheur aussi immense que la sagesse du Dieu qui en a formé le plan. Reconnaissons qu'un être si grandiose ne saurait avoir voulu pour ses enfants la médiocrité, qu'on lui ferait injure si l'on s'attendait à des plaisirs modérés dans un ordre social dont il sera l'auteur (4). Notre tort n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, de désirer trop, mais de trop peu souhaiter et de ne former que des vœux de

(1) *Unité universelle*, IV, 497.
(2) *L'Harmonie universelle*, I, 24.
(3) *Théorie des quatre mouvements*, p. 93.
(4) *L'Harmonie universelle*, I, 118.

mode *simple*, dictés par *l'égoïsme* (1)! Au phalanstère, l'exaltation remplacera le calcul de sang-froid (2). Tout obstacle tombe le violent orgueil qui pousse en avant les citoyens d'harmonie : ils s'irriteraient au seul mot d'impossible! Dès l'aurore, ils se répandent dans les ateliers et dans les campagnes, agitant leurs drapeaux avec des cris d'impatience et de triomphe. On croirait voir « des troupes de forcenés qui vont mettre les cantons voisins à feu et à sang ».

Un pareil élan est au plus haut point contagieux ; aussi verra-t-on naître à l'aspect de cette féerie sociétaire, de cet océan de délices, une véritable *frénésie* d'enthousiasme pour Dieu, créateur d'un si bel ordre, et l'infâme civilisation perfectible sera couverte des malédictions universelles! L'auteur de la *Theorie des quatre mouvements* a même cru devoir ajourner la description détaillée des merveilles dont il annonçait la venue. En effet, à la lecture de ces pages radieuses, les plus malheureux des civilisés se sentiraient saisis par un enthousiasme qui tiendrait de la *manie* (3). A la fois exaltés et désespérés, ils pourraient être « frappés de mort par la *violence de leur extase* ».

L'exaltation frénétique qui sera le ressort de l'industrie phalanstérienne a un nom dans le vocabulaire baroque de Fourier : c'est une de ces trois passions distributives qu'il a inventées et baptisées le premier : C'est la *composite*, ainsi appelée parce qu'elle naît toujours de *plusieurs* passions, réclamant à la fois, en ordre non pas simple, mais bien composé, une immédiate satisfaction. Il l'eût peut-être désignée plus clairement par un mot tiré d'« exaltation », ou d'« enivrement ». Quoi qu'il en soit, il nous apprend (4) que si la *cabaliste* est le pivot de l'état civilisé, la *composite* sera celui de l'Association simple, objet provisoire de son effort, étape nécessaire avant d'atteindre à l'Association composée, dont le pivot sera l'unitéisme. Il a défini mainte fois la composite, et

(1) *L'Harmonie universelle*, II, 308.
(2) *Theorie des quatre mouvements*, p. 164.
(3) *Id*, p. 65.
(4) Mss. 1846, I, 235.

toujours à peu près dans les mêmes termes : c'est une *fougue aveugle*, un enthousiasme qui *exclut la raison*, un entraînement des sens et de l'âme, un état d'ivresse et d'aveuglement moral (1). C'est une passion *ennemie de la réflexion*, une *extrême folie* (2). Elle excite une sorte de *vertige*, sous l'influence duquel l'homme se croit un *demi-dieu* et devient, dans son ravissement, incapable de toute activité logique. On le voit, elle est à proprement parler l'antithèse exacte de la *philosophie* dont la prétention serait de nous guider par la froide raison (3)!

Nous la connaîtrons mieux par un exemple que nous fournit son inventeur. Un goujat, *au sortir du cabaret*, nargue le chagrin, hurle avec ses pareils, triomphe et *bat sa femme* qui lui parle d'inquiétudes sur le ménage et sur les enfants. Il est dans *le feu de la composite*, il craint de *perdre cette belle passion* qui exclut tout raisonnement, jusque dans les souvenirs qu'elle nous laisse (4). — (Voilà le narcotisme le plus bas invoqué à titre de promesse d'harmonie mystique). — La Composite, poursuit cependant Fourier presque sans transition (5), après cette peinture séduisante de ses effets, est par excellence la passion qu'on peut appeler *voix de Dieu*, et j'en ai donné, dit-il, une preuve qui semble paradoxale, c'est qu'elle nous entraîne *avant la réflexion et malgré la réflexion*. Dès l'instant où elle s'empare de l'homme, il est le jouet d'une force supérieure et irrésistible contre laquelle échoue l'effort de la raison. Aussi les conseils sont-ils sans effet sur les heureux possédés de la composite, sur des esprits montés à ce degré d'enthousiasme. Après quelques tentatives de résistance, ils redeviennent bientôt plus esclaves qu'auparavant de leur passion. S'il en était autrement, la *voix de l'homme*, dite *raison* serait plus forte que la *voix de Dieu*, ou *attraction*, qui n'acquiert toute sa puissance que par l'entremise de la Composite.

(1) *L'Harmonie universelle*, I, 148.
(2) *Unité universelle*, IV, 493.
(3) Mss. 1846, I, 421.
(4) *Id.* 1846, I, 422.
(5) *Id.* 1846, I, 423.

Voyez encore les femmes amoureuses : ne pensent-elles pas d'ordinaire, en dépit des préjugés de morale (1), que leur amour est *justice et vœu de Dieu :* aucune autorité civile ni religieuse, rien ne peut leur persuader qu'elles agissent mal en lui obéissant. La composite exige en effet (2) que l'homme dédaigne de consulter la Raison et se livre sans réserves aux impulsions de l'enthousiasme et du plaisir : elle exige que l'on considère comme *appel de Dieu* les amorces qui séduisent à la fois l'âme et le sens et étouffent la voix de la raison. — Il est vrai que, dans l'ordre civilisé, elle *conduit infailliblement à sa perte* quiconque prête l'oreille à ses avis. Mais c'est dans l'ordre sociétaire qu'il faudra la voir à l'œuvre et la juger par ses résultats. Elle n'y sera source que de bien, étant un état *hyperrationnel* (3) auquel la raison n'a aucune part, et, par conséquent, une impulsion de Dieu seul!

Deus, ecce deus! s'écrierait donc volontiers notre observateur, en admirant la femme facile ou le goujat dont il vient de nous montrer l'attitude batailleuse au sortir du cabaret. Ce bon compagnon devrait avoir cependant le vin tendre, puisque le corollaire tout mystique et romantique de la belle passion qui l'entraîne, c'est l'amour universel du genre humain, l'*omniphilie*, la *philanthropie intégrale*, l'Unitéisme en un mot, racine et fleur tout à la fois de la psychologie romantique. Nous l'avons dit, si la Composite est le pivot de l'Association simple, l'Unitéisme, souche de l'arbre passionnel et qui fait de chaque harmonien un ami passionné de tous les autres (4) en lui donnant la *manie* de coopérer au bien du globe tout entier (5), sera le pivot de l'Association composée, société plus parfaite encore que la précédente dont elle formera le couronnement.

On voit dès à présent de quelle sorte serait un Unitéisme qui sortirait d'une telle « composite » : quelque chose comme une effusion d'ivrogne entre deux hoquets ou comme une caresse

(1) Mss 1848, II, 409.
(2) *Id.* 1846, I, 443.
(3) *Id.* 1848, II, 377.
(4) *L'Harmonie universelle,* II, 275.
(5) Mss 1847, I, 112.

orgiaque entre deux spasmes voluptueux. Nous allons le constater bientôt dans ces « parties carrées » qui, à l'avis de Fourier donnent un essor si puissant à la passion-souche et réalisent un équilibre merveilleux des âmes (1). — Au surplus le seul fait de faire une souche, une origine de ce qui pourra devenir au mieux une cime ou un couronnement de l'activité humaine réglée par l'expérience des siècles, à savoir la coopération de chacun au bien de tous, — nous maintient provisoirement en pleine psychologie romantique, jusqu'à ce que la raison prenne enfin sa revanche et que nous discernions chez Fourier lui-même les velléités d'un unitéisme moins chimérique.

Lorsqu'il crut, vers la fin de sa vie, devoir faire quelques avances diplomatiques au romantisme, alors triomphant, — comme il en faisait par principe à toutes les professions et à tous les cénacles, — il nomma la composite ou voix de Dieu, une *fougue romantique* (2)! On ne saurait mieux dire vraiment, et il ajoutait (3) : « On est de fait partisan de la théorie sociétaire si on est partisan du genre romantique. Ce genre, dont on nous vante la renaissance est-il vraiment ressuscité? Non, il n'est pas même connu. » Parce que, poursuivait-il, castors et fourmis, abeilles et guêpes ne travaillent que par attraction, tout est « romantique » dans leur existence. Enfin si le calcul phalanstérien se trouve juste, *quel triomphe pour les romantiques* (4)! Il sera évident que leur genre *est véritable nature de l'homme!* — Nous croyons, pour notre part, que la postérité ratifiera sans hésiter une assertion si parfaitement clairvoyante!

II. — La lubie.

La psychologie romantique, c'est-à-dire l'apothéose de l'instinct, en haine de la raison trop exigeante, la foi dans la bonté naturelle et dans l'excellence des conseils de la passion

(1) Mss. 1848, II, 405 et suiv.
(2) *Unité universelle,* I, 164.
(3) *Id.,* I, 174.
(4) *Id.,* I, 175.

n'était point une invention dont Fourier pût s'attribuer l'honneur. Il avait grandi dans une atmosphère morale imprégnée par ces parfums de si douteuse vertu ; il avait entendu commenter autour de lui Jean-Jacques et exalter Bernardin. La Révolution, qu'il exécra sincèrement, lui parut une expérience sociale manquée non par la faute des premiers romantiques et de leur influence sur les derniers encyclopédistes, mais par l'erreur de tous les philosophes en général et surtout des économistes, — ces ouvriers pourtant si méritants de l'individualisme rationnel. — En se trompant si grossièrement sur l'attribution des responsabilités, il inaugurait une confusion dans laquelle d'autres penseurs du dix-neuvième siècle, qui se croyaient bien loin de lui, sont néanmoins tombés à leur tour, sous l'influence des prédispositions romantiques de leur âme.

Ce qui pouvait sembler acquis dès lors, c'est que les différentes constitutions dont fit l'essai durant quinze années la France républicaine n'étaient nullement conformes aux desseins bienveillants de la Providence à l'égard de l'humanité civilisée. Ainsi en jugeait du moins Fourier, spectateur des tragédies de Lyon. Il y avait donc place pour une révélation, pour une invention politique nouvelle. Un romantique de tempérament, condamné par sa tournure d'esprit à persister malgré tout dans le mysticisme social et dans l'optimisme psychologique, devait chercher des voies plus sûres que le parlementarisme pour faire passer enfin dans les faits les rêveries de ses promenades solitaires. Or Fourier se croyait la vocation d'un inventeur génial, parce que son usure psychique lui cachait, comme il arrive dans le songe, les incohérences et les impossibilités de ses inspirations les plus hétéroclites : il se mit donc à la recherche des voies authentiques de la Providence, et voici celles qu'il a successivement explorées. — Nous nous excusons d'avance sur les spectacles choquants qu'il nous faudra parfois contempler en chemin ; et nous n'irons jamais aussi loin que notre guide dans l'expression de sa pensée.

I. — *La Partie carrée.*

On a remarqué, à propos des accusations d'orgies qui furent jadis colportées dans Rome contre les premiers chrétiens, que les esprits peu cultivés se représentent volontiers les sentiments altruistes sous une couleur sensuelle. Une communauté fondée, comme la primitive Église, sur le principe de l'amour fraternel, apparaissait à la plèbe latine comme une association destinée à libérer ses participants de toute contrainte morale, afin de leur prodiguer les jouissances de la chair (1). Inversement, à des imaginations frappées de régression romantique, une association fondée sur la licence la plus absolue peut apparaître comme une voie sûre vers l'association fraternelle et l'unitéisme total. Telle semble bien avoir été l'allure ordinaire de la pensée de Fourier, et telle aussi la forme que revêtit chez lui, et plus tard à son exemple, chez les saint-simoniens, la « réhabilitation de la chair », la déification romantique de la passion érotique.

Notons en premier lieu la grossièreté si frappante de sa conception de l'amour, — sentiment qu'il n'a connu en personne que sous sa forme la plus matérielle. — Voyons-le approuver le Parc aux Cerfs (2), ou encore commenter avec toute la baroque étroitesse de vues qu'il porte dans ses examens critiques (3), le poème de Delille sur l'*Homme des champs*. Ce versificateur fameux avait montré, autour du châtelain hospitalier dont il célèbre les vertus, un essaim de jeunes gens, aimablement étourdis, auxquels est offert un excellent dîner. Fourier s'empresse aussitôt d'accommoder ces civilisés à sa manière et il esquisse un tableau tout phalans-

(1) Voir Ebert, *Histoire de la littérature latine chrétienne*. Leipzig, 1874.

(2) *Unité universelle*, I, 67.

(3) *Unité universelle*, IV, 561. — Lire à titre d'exemple sa critique du *Télémaque* (*Unité universelle*, IV, 477 et suiv.) ou celle d'un article du *Journal des Débats*, sur les opérations de Bourse. (Mss. 1848, I. 115.)

térien de la nuit qui succéderait, dans la réalité civilisée, à cette soirée de famille. C'est, de la cuisine au salon, une orgie effrontée. Plus d'une Alix aura « négocié dans la soirée ses partages de bonheur » ; on se trompera de chambre (le terme de Fourier est plus cru). Le bon apôtre d'Amphitryon saura bien « prendre sa part au gâteau », grâce aux bons offices de quelque tante empressée à lui ménager quelque nièce accommodante. — Delille avait parlé d'une pharmacie philanthropique établie dans son château par l'Homme des champs à l'usage des villageois d'alentour. Cette pharmacie a frappé Fourier : elle servira, dit-il, à un mirliflor qui enverra la matrone demander ostensiblement une prise de rhubarbe, et remettre en réalité un billet doux. Et ne croyez pas que le commentateur désapprouve sur ce point les civilisés qu'il nous présente, dans la vérité de leurs ébats : bien au contraire ! Car Mondor, le banquier voisin de l'homme des champs, qui va, sans hypocrisie, passer sa soirée à l'Opéra de la ville voisine, où quelques nymphes de théâtre égayeront sa loge de leur visite, sait l'art de jouir comme il sied de la vie. Son nom, honorablement porté, figurera plus d'une fois dans les descriptions de la cité harmonienne !

Fourier ne peut concevoir nulle famille prétendue *honorable*, sans quelques déportements secrets. « Dès que les pères ou les Argus sont morts ou absents, écrit-il (1), l'orgie s'établit à l'instant, et souvent même du vivant des pères : car les jeunes gens persuadent au père qu'ils ne viennent point pour séduire les demoiselles, qu'ils sont de vrais amis de la charte et de la morale ; d'autre part, ils persuadent à la mère qu'elle est aussi jeune que ses filles. *Cela est quelquefois vrai*. A l'appui de ces deux arguments, ils organisent dans la maison une orgie masquée. Le père entrevoit la manigance : il essaie de regimber ; mais sa femme lui prouve qu'il n'a pas le sens commun : il finit par se taire. » — L'auteur de l'*Unité universelle* (2) a une longue statistique pour établir que

(1) *Nouveau monde industriel*, p. 239.
(2) *Unité universelle*, III, 116.

toute honnête femme doit avoir connu en moyenne, *douze* aventures diverses durant sa vie conjugale. Il a entendu en effet des jeunes gens « âgés de vingt ans, et n'ayant que cinq ans d'exercice », dire de ce « sérail vague » (1) qu'ils se forment si facilement d'ordinaire : « J'en suis à ma vingt-cinquième honnête femme, sans compter le fretin. » Voilà une preuve mathématique qu'on ne saurait réfuter! Il connait en outre des jeunes filles pourvues, à quinze ans, d'une demi-douzaine d'amants (2). Il insinue enfin que « tel garçon à marier ira préférer, à égalité de dot, la famille qui a beaucoup de filles, parce qu'une fois installé chez elle à titre de beau-frère, *il se formera aisément un sérail des belles-sœurs et de leurs amies : calcul aussi fréquent*, chez les hommes à marier, que l'est, chez les mères, celui de fixer un amant auprès d'elles en lui donnant leur fille » (3). C'est là l'*auguste vérité civilisée!* Combien donc est à désirer un nouvel ordre domestique où le mariage n'existe plus !

Telles sont les subtiles critiques de l'ordre civilisé que les socialistes romantiques les plus notoires de notre âge ont fait profession d'admirer dans Fourier, et d'utiliser après lui contre la société « bourgeoise » ou « capitaliste », ainsi qu'ils nomment aujourd'hui ce que leur précurseur appelait pour sa part l'ordre « civilisé », avec plus d'exactitude assurément. En fait, de semblables critiques peignent bien moins les mœurs ambiantes que l'aberration romantique de l'imagination sensuelle chez leur auteur, et elles expliquent parfaitement les traits d'érotomanie que nous allons rencontrer dans son utopie.

Nous avons dit qu'il songea tout d'abord à réaliser l'unitéisme social par la voie de la promiscuité sexuelle, à l'imitation des rites dionysiaques de la plus lointaine antiquité païenne. On trouve dans ses manuscrits le très curieux projet d'une réforme morale qu'à son avis on aurait pu rattacher directement au mouvement encyclopédique ou même écono-

(1) *Unité universelle,* III, 62.
(2) *Id.,* IV, 270.
(3) *Id.,* III, 103.

mique, et qui, peut-être, se précisa, avant toute utopie, dans l'esprit de son auteur (1). « Lorsque la naissance des dogmes économiques, écrit-il, fit prévoir le triomphe prochain des amis du luxe, la morale devait changer de batteries, transiger franchement avec le luxe, rompre en visière à la belle antiquité et au christianisme tout à la fois, attaquer en masse tous les radotages contre les richesses et les *voluptés*, auxquelles il faut bien que la raison s'habitue, puisqu'elles sont le pivot de la civilisation. » Il suffisait à cet effet d'une seule opération : à savoir la fondation d'une religion nouvelle. Or, l'expérience conseillait une religion *voluptueuse*, l'organisation du culte des passions de la chair, combiné avec quelques dogmes de l'Évangile. Il n'a manqué aux moralistes pour entrer en lice avec une arme aussi puissante que l'appui d'un transfuge religieux qui se mît en tête de renverser le culte dominant. Les moralistes, qui n'ont que de la faconde sans audace et sans *invention*, avaient besoin qu'un homme de génie vînt se mettre à leur tête, leur ouvrir une carrière, leur fournir des idées. Ils ne l'ont pas rencontré ou, plutôt, ils ne l'ont pas reconnu !

Voici les plans qu'il aurait proposés : on devait combiner le nouveau culte de manière que le catholicisme se trouvât relégué insensiblement dans les rangs du peuple, comme l'est en Chine le culte Fô. En présentant d'abord cette innovation comme délassement de bonne compagnie, société du genre de la franc-maçonnerie, on aurait enrôlé la classe opulente. Il est d'infaillibles moyens pour saisir tout ce qu'il y a de distingué dans le corps social, et surtout les femmes riches, qui sont le plus ferme appui de toute religion. On aurait conservé au petit peuple les mystères et les miracles, choses qui lui conviennent à merveille : on aurait laissé clabauder les capucins et les vicaires de campagne, et l'on serait arrivé au but. Tel est le plan que les moralistes avaient à suivre pour reprendre une place dans le corps social à titre de

(1) Mss 1847, I, 394 et suiv. — Ce passage a été introduit avec quelques retouches dans la *Théorie des quatre mouvements*, p. 195 et suiv.

prêtres et pontifes, de *corybantes* d'un culte régnant! — Comme tout cela se sent du voisinage de la doctrine martiniste et de la théophilanthropie!

La religion de la volupté, poursuit Fourier, cadrait merveilleusement avec la politique moderne. Les économistes, trop « décharnés » dans leur doctrine et prêchant trop crûment l'amour des richesses avaient besoin de s'allier avec une secte religieuse pour donner de l'âme à leurs arides préceptes. En d'autres termes, il fallait à l'économie politique un beau masque pour cacher sa vilaine figure. C'est une science qui ne parle qu'à la bourse : elle devait se former un allié qui parlât au cœur, qui, réduisant les jouissances du luxe et les voluptés en actes religieux, aurait jeté des fleurs sur la soif de l'or, aurait prouvé que l'amour des richesses et des voluptés est très compatible avec la probité, la charité et les passions généreuses, *parmi la classe polie et opulente.* Hélas! cette cupidité contre laquelle on déclame si vainement, ne valait-il pas mieux la couvrir de fleurs que de boue, puisqu'elle devait régner à jamais sur les civilisés, sans qu'aucun raisonnement pût jamais la bannir! — Tel est en quelques mots, le grand *coup* (1) qu'il y avait à frapper en matière de religion vers la fin du dix-huitième siècle!

Tout ce projet, qui, peut-être inspira Enfantin, lecteur secret de Fourier, est chimérique sans aucun doute et rétrograde au plus haut degré, mais non point absurde ni baroque. Aussi l'auteur, poussé en avant par sa manie, ne s'y est-il pas longtemps arrêté, car il a bientôt trouvé mieux. Il remarque en effet que les moralistes avaient sous la main l'instrument qui pouvait assurer leur victoire et les amener peut-être à des découvertes plus importantes encore. C'est la secte des Francs-Maçons, corporation qui, fondée ostensiblement en vue de la charité, a déjà franchi, écrit-il, les étapes les plus difficiles pour se transformer en secte religieuse et voluptueuse. Elle a donné une teinte religieuse au plaisir sensuel, à ces piques-niques accompagnés de quelques simagrées

(1) *Théorie des quatre mouvements,* p. 201.

morales qui forment l'attrait principal de ses assemblées. Voilà donc une Église dont les affaires étaient dans le meilleur train : il ne manquait à sa tête qu'un homme ingénieux qui sût y introduire les femme et la volupté !

Or, à l'heure même où s'élaboraient dans son cerveau étroit les idées fixes qui devaient le dominer despotiquement par la suite, le jeune Fourier put contempler une sorte de franc-maçonnerie au sein de laquelle, suivant son désir, les femmes et la volupté trouvaient largement leur place. Les historiens des mœurs nous ont dit la corruption de la petite bourgeoisie lyonnaise au temps du Directoire. C'était, écrit M. Bourgin (1), le monde des adultères faciles et de la débauche triviale. C'était aussi l'entourage de Fourier, qui, dans le *Bulletin de Lyon*, faisait vers 1803 assaut d'épigrammes et de couplets avec les femmes, assez libres et peu discrètes, dont la collaboration alimentait ce recueil léger. Une de ces productions de ce temps nous sera particulièrement instructive. — Vers la fin du mois de germinal, an XI, il écrivit une *Pastorale sur les jolies fêtes de l'île Barbe à Lyon*, pièce qui demeura inédite parce que, dit M. Bourgin (2), elle est « plus que maladroite et fort peu poétique ». Le rimeur chantait :

...... Les ris de l'île Barbe,
Quand la pâque est de retour...

L'élégante Chloëe la bressane,
Avec son beau Mirtil du Mont d'Or...
La terpsichore des Célestins...
Enfin Melpomène des terraux
Déclamant avec toutes les Grâces
Devant l'Apollon des Carraux...

Cette île du plaisir, les intrigues amoureuses qu'il y vit se nouer autour de lui — et, de plus, celles qu'il y crut voir, car nous avons donné quelques échantillons de sa vision grossissante en matière de galanterie — ont laissé une trace

(1) Fourier, p. 40.
(2) *Id.*, p. 144.

durable dans sa mémoire, ainsi que la guerre de chansons qui s'ensuivit. Comment interpréter autrement ce passage des manuscrits (1) où il stigmatise « la tactique des *vestales de l'île inconnue* » qui écrasaient les simples pour la moindre peccadille, et savaient se donner un relief de vertu tout en se livrant aux orgies secrètes. Des coteries de cette sorte sont, dit-il, « tacticiennes », habilés en manœuvres, alertes à gagner leurs ennemis de vitesse, et à chansonner autrui pour détourner l'attention. « Malheur à un homme qui, suspect à cette ligue et pouvant la compromettre, voudrait y tenter la fortune quand il a été réprouvé par le comité secret. Il trouvera toutes les belles hérissées de vertu et inabordables comme une redoute fraisée. On fera pis : on se donnera avec lui les honneurs d'un refus s'il est *réprouvé en secret*, avant qu'il n'ait songé à proposer, et ses attentions purement amicales seront travesties hautement en privautés criminelles. C'est une règle dans ces réunions que d'*immoler* ainsi quelque *bon simple* et créer à ces dépens un renom de vertu à la coterie. Souvent, dans ses ligues, il se trouve des maris débonnaires et non initiés qui voïent tout en beau et rehaussent par leur duperie le plaisir secret. Cela leur vaut le renom de bons maris, modèles des époux. Au reste, ce n'est presque jamais la femme qui donne dans ces simulacres de vertu. Je n'en ai vu qu'une *à l'île inconnue* qui ne se doutait pas qu'on lui soufflait son mari. Il s'y trouve, outre les maris aveugles, un bon nombre de niais, non initiés, qui donnent dans les simulacres de vertu et servent activement les intérêts de la coterie dont ils deviennent à la fois prôneurs et valets. »

A la lecture de cette page révélatrice, on sent passer dans son esprit comme une réminiscence des faux pas, des maladresses et des mésaventures d'un Jean-Jacques ou d'un Stendhal débutant, dans la société de leurs semblables. Le « réprouvé en secret », le « refusé avant d'avoir proposé », le « bon simple immolé » devait s'appeler vers 1803, Charles Fourier, et nous ne serons point téméraires en reconnaissant

(1) Mss. 1848, II, 407 et suiv.

l'*Ile Barbe* du *Bulletin de Lyon* dans l'*Ile inconnue* des manuscrits, n'est-il pas vrai? — Eh bien, en dépit du rôle sacrifié que semble y avoir joué notre penseur, malgré les noires perfidies que sa latente manie des persécutions prête, assez gratuitement sans doute, à ses relations de cette époque, il est demeuré tout ébloui — ainsi qu'il arrive souvent aux tempéraments de son espèce — d'une désinvolture amoureuse à laquelle il n'avait point su se hausser pour sa part. Plus tard, alors qu'il se préoccupera de « réhabiliter la polygamie » (1), de la recommander comme voie d'essor harmonique, il signalera à titre de « germe » d'une si utile institution dans le monde civilisé, la *partie carrée*, *sextine*, *octavine*, suprême plaisir de l'honnête bourgeoisie. L'on y voit, dit-il, se former association de *deux*, *trois* ou *quatre* couples amoureux qui, après quelques entrevues innocentes, festins, promenades, parties de campagne, en viennent à des intimités plus étroites, puis aux « grosses familiarités », puis à se tromper réciproquement les uns les autres entre eux. Ce manège est « bien mystiquement » déguisé sous le voile de la morale et des jeux innocents de bonne société, bon voisinage, en l'honneur duquel lesdits couples, selon le vœu de la philosophie, *agissent en frères et amis entre qui tout est commun*. Notre homme est convaincu qu'il n'est pas pour la bourgeoisie de délassement plus attrayant que ces parties carrées ou sextines où l'on troque si lestement de femmes et de maris, et ce qu'il trouve de plus remarquable dans ces liaisons, c'est que l'inclination amoureuse y naît fort vite entre les divers champions : chacun maraude sur le terrain d'autrui, comme s'il n'avait fait que cela de sa vie.

Exerçons-nous, poursuit Fourier avec le plus grand sérieux, à l'analyse du ressort caché de ces réunions, qui n'est point du tout l'amour, car on arrive dans ces parties avec un amour déclaré pour tel ou tel, puis, après un mois ou deux de fréquentation, on en vient à fourrager sur le terrain de tous les camarades sans pour cela changer d'amour. Il sera donc très

(1) Mss 1848, II, 45.

intéressant de définir exactement les causes de ce penchant général pour la polygamie composée ou manie des échanges, familière à ces honnêtes réunions. Leur charme réel, à l'avis de Fourier, c'est qu'elles donnent l'essor aux trois passions *distributives :* elles satisfont la composite tout d'abord (ou concours de plusieurs passions recevant à la fois satisfaction en ordre « composé »), parce qu'elles joignent au lien d'amitié le lien de la volupté, le lien de l'ambition — (les moins riches ménageant les plus riches et par cette raison fermant les yeux sur les brèches que leur tendre moitié fait au contrat), — enfin le lien de parenté, car il en résulte parfois des rejetons qui ajoutent un lien de famille à celui de bon voisinage. La *papillonne* n'est pas moins satisfaite par le plaisir de la variété : en prenant la femme du voisin, on lui cède la sienne dont on est las et qu'on désire quitter, mais sans avoir l'air de s'apercevoir de cet échange bien masqué par les fréquentations innocentes. Enfin, la *cabaliste* aura sa part puisque, dans ces réunions libidineuses, on médit « richement » du prochain et l'on se ligue pour faire et défaire les renommées.

Mais, comme nous l'avons dit plus d'une fois déjà, partout où il y a essor des trois passions distributives, c'est-à-dire de l'égotisme romantique, il y a également essor de leur passion-souche, de l'*unitéisme* ou philanthropie universelle, cette expression fourieriste du mysticisme social, cher aux romantiques. C'est ce qui arrive dans les parties carrés, sextines, ou octavines. Les acteurs de ces parties sentent fort bien qu'il existe entre eux un lien particulier, une sorte de charme qu'ils ne savent pas définir et qui donne à leurs âmes un équilibre merveilleux. Observez le ton des femmes qui fréquentent les parties sextines : elles n'ont pas le genre « hébété », et la fadeur des tourterelles de ménage; elles ont dans le monde un aplomb imperturbable, un jeu sûr et masqué habilement. Il règne dans le lien de ces couples une sorte d'esprit religieux, car ils considèrent leur union collective comme union sacrée, engagement de nature particulière qui produit des effets fort différents de l'amour, en ce qu'il

absorbe la jalousie. Tous les initiés voient sans souci leurs infidélités respectives ; l'esprit de *communauté* l'emporte à tel point parmi eux que la femme la plus décente ne craint pas, en pareil rassemblement, de se montrer sans aucun voile. J'en sais, écrit Fourier, en termes plus crus que ceux dont nous nous servons ici, qui font cet acte de gentillesse dans leur partie sextine et qui croient avec cela *ne pas déroger à la décence*, parce que le ton dominant de ces réunions est l'*unitéisme*, passion qui apporte un esprit de communauté entre tous les affidés !

Voilà qui jette un jour utile sur l'unitéisme romantique, débarrassé de tout scrupule rationnel par la naïveté de la manie ! Nous sommes tout près des mystères d'Aphrodite ou de Dionysos, en pleine régression vers les formes les plus originelles en effet du sentiment social. Si, pourtant, conclut triomphalement Fourier, l'*attraction* est déjà si forte parmi nous pour les parties sextines, octavines, etc., si ces parties, quoique informes et confuses en civilisation, présentent déjà pour leurs participants un attrait irrésistible, que sera-ce au sein de l'Harmonie, où nous les verrons organisées grandement, magnifiquement, en quadrilles réguliers, différenciés de huit à trente-deux caractères, développées franchement, noblement, rivalisant d'émulation et non de malignité (1) !

2. — *L'amour au phalanstère.*

Une lecture attentive de Fourier laisse deviner en effet (à travers une sorte de voile dont la pudeur publique offensée le contraignit bientôt d'envelopper sur ce point sa pensée) que sa primitive conception de l'Harmonie phalanstérienne dut être toute sexuelle, *excessivement gaie* (2), écrit-il lui-même, à la façon des fabliaux de nos pères sans aucun doute,

(1) Fourier est revenu, à mots couverts, sur ce développement si caractéristique dans son *Unité universelle* (III, 363).

(2) *Nouveau monde industriel*, p. 334.

et fournissant « les combinaisons les plus gracieuses et les plus piquantes ». La *phanérogamie* n'est-elle pas à ses yeux, comme nous l'avons dit, la panacée de toute maladie sociale? Cette coutume a caractérisé l'édénisme, seule période harmonique que notre globe ait traversée déjà : bien plus, acceptée franchement par les civilisés elle suffirait seule à faire renaître ce temps heureux, — la liberté amoureuse étant précisément le germe de la septième période sociale, celle de l'Harnonie simple (1). — Si la Convention Nationale, écrit Fourier, après avoir foulé aux pieds tous les préjugés, n'eût pas fléchi devant le seul qu'il importait d'abattre, devant celui du mariage, ce dernier retranchement de l'odieuse civilisation, le genre humain touchait à sa délivrance; l'ordre civilisé, barbare et sauvage allait disparaître à jamais. Mais nos législateurs donnèrent dans une demi-mesure, le divorce, et le bonheur universel fut encore une fois ajourné!

Il en ira bien autrement dans le phalanstère où l'amour sera le ressort de toute activité humaine. Le premier acte de la journée, entre quatre et cinq heures du matin, est la séance du « lever galant » (2). Là chacun se plaît à étaler sa conquête de la veille, souvent ignorée du public au moment du coucher. En effet, le lever étant un effort difficile à obtenir collectivement, écrit Fourier, — qui sans doute songe à quelque souvenir de collège ou de caserne, — Dieu, dans son plan de mécanique domestique, a dû « forcer d'attraction » sur le lever et le stimuler par l'appât d'un brillant plaisir. L'on conçoit en effet que chaque matin doive réserver aux badauds phalanstériens de nouvelles surprises en matière de galanterie et que les commères ou compères de l'Harmonie aient de quoi épiloguer tout le jour, puisque l'*infidélité composée*, l'*inconstance vertueuse* (3) sont au phalanstère le privilège de l'aristocratie passionnelle. On y conduira généralement de front (4), une affection *pivotale*, brochant sur le tout

(1) Mss. 1847, I, 290.
(2) *Unité universelle,* IV, 545.
(3) Mss. 1848, I, 393.
(4) *Unité universelle,* IV, 468.

et à laquelle on revient périodiquement, puis le « courant », c'est-à-dire les amours de passions successives, enfin le « fretin » ou les amours de passade, qui sont très brillants en Harmonie, en raison des passages de légions étrangères. Ces dernières amours « donnent lieu à tous les couples d'amants de conclure des trêves de quelques jours, lesquelles trêves ne sont point réputées infidélités, pourvu qu'elles soient régulières, consenties réciproquement *après coup*, et enregistrées dès le lendemain de la variante en chancellerie de la cour d'amour. » Ces coutumes, qui sont déjà, paraît-il, celles de la planète Herschell ou Jupiter — nous sommes assez empêchés d'y aller voir, — prendront un essor immense en Harmonie où chaque femme pourra avouer à la fois, un époux, des géniteurs, des favoris et de simples « possesseurs » (1).

Il semble que l'imagination érotomane de Fourier ait surtout travaillé avec complaisance, au cours de ses promenades solitaires, sur les passages d'armées industrielles ou de confréries théâtrales (2). Les aventures du *Roman comique* et les bonnes fortunes des brillants régiments français en campagne hantaient son rêve souriant. Il est probable que le « sympathisme occasionnel », dont il n'eut jamais le loisir de rédiger un traité détaillé (3), lui eût acquis l'adhésion de tous les verts-galants. Voyez arriver par exemple à la phalange de Gnide une caravane de mille voyageurs et voyageuses, composée de Sybarites français (4). Après quelque divertissements innocents, tour du propriétaire, chasse à courre, festin, ballet, les *fées* et les *fés*, corporation affectée au travail de sympathie, forment vers le soir les colonnes de *sympathie occasionnelle* : en sorte que le « lever galant » promet d'être fort piquant vers l'aurore prochaine. Après cela, l'on accordera sans peine que l'affection de la caravane pour les Gnidiens, ses hôtes, s'élève au degré « omniphile », et que les amphytrions se verront le lendemain suivis et secondés

(1) *Théorie des quatre mouvements*, p. 125.
(2) *Id.*, p. 155 et suiv.
(3) *L'Harmonie universelle*, I, 112.
(4) *Unité universelle*, III, 371.

par leurs visiteurs dans tous les travaux du phalanstère.

Une préoccupation dominante chez Fourier, c'est de faire entendre que les plaisirs enivrants des harmoniens ne seront qu'à peine diminués par les injures de l'âge. Leur jeunesse est éternelle. Dans cette phalange de Gnide, dont nous venons d'entrevoir un instants les ébats, Crésus, âgé de cinquante ans, aime la jeune Sélima qui compte quatorze printemps : et cela est fort heureux, car ils en travailleront avec plus de concert à la culture des œillets, qui est leur vocation commune (1). On nous présente ailleurs (2) un certain Lucas, âgé de vingt ans, qui est très pauvre. Il a, par une chute, déchiré et taché son plus bel habillement; les taches seront enlevées par Eudoxie, dame très riche, qui excelle dans les fonctions du groupe de dégraissage; le raccommodage sera fait par Orphise, autre dame riche, qui excelle au groupe du raccommodage en drap et des reprises masquées. Le pauvre Lucas a donc été bien servi par ces deux grandes dames, et ne sait comment leur en témoigner sa reconnaissance. Elles touchent à la soixantaine; n'importe, Lucas, dans un transport de gratitude, « excédera peut-être les bornes de l'amitié ! »

Au surplus, il est en Harmonie plusieurs corporations spéciales dont la fonction consiste à réparer les injustices de la préférence individuelle en matière de galanterie. Tels sont les bacchants et les bacchantes, et plus tard, — quand Fourier eut mis une sourdine à ses exhortations orgiaques, — les sentimentaux et sentimentales, qui exercent la vertu de fraternité, se vouent aux plaisirs de tout le genre humain et, dans les armées industrielles, vont chaque matin *relever les blessés*, c'est-à-dire consoler les prétendants et prétendantes qui se trouvent éconduits ou délaissés. — A ce point de vue, les armées pacifiques de l'Harmonie sont organisées comme la vieille garde de l'empereur. Chaque matin, un millier de bacchants et bacchantes de chaque division sont assemblées avant le jour : une « référendaire de matronage » leur com-

(1) *Unité universelle*, IV, 498.
(2) *Id.*, IV, 394.

munique le tableau des unions de la nuit, puis la liste des blessés et blessées qu'il faut aller relever : et tous ou toutes de s'acheminer vers les délaissés qu'ils ont choisis (1). Ils vont, le rameau de myrte à la main, leur apprendre leur infortune passagère, essuyer le premier choc des clameurs de perfidie ou d'ingratitude, et prodiguer les consolations de leur éloquence et de leurs charmes.

Ces choquantes divagations sont de 1807. Sous l'influence de Muiron peut être, ce premier adepte de la doctrine harmonienne, et sous l'impulsion des autres admirateurs de la *Théorie des quatre mouvements*, il se fit plus tard dans l'esprit de Fourier quelque lumière quant aux conséquences probables de ces audaces déplacées. Il parut comprendre qu'il ne pouvait sans compromettre le succès pratique de son invention, célébrer ouvertement les attraits de l'omniphilie ou de la phanérogamie harmonienne. Il en remit donc la réalisation, et même l'exposition didactique, à un avenir plus ou moins lointain, et son imagination, si active dans le cadre étroit de son idée fixe, lui fournit bientôt d'autres ressources. Mais ses amis gardèrent longtemps la préoccupation de couvrir sur ce point sa retraite. Cela est frappant dans la préface qu'ils placèrent en tête de la *Théorie des quatre mouvements*, lors de sa réédition de 1841. « Cette question des innovations ou méthodes matrimoniales, écrivent-ils (2), a été *entièrement mise de côté* par Fourier et l'école sociétaire... ils en établissent l'inopportunité relative, alors même qu'elles seraient acceptées déjà par l'opinion comme absolument ou scientifiquement bonnes... Ces indications ne sauraient être comprises et appréciées que par des hommes *très profondément* versés dans la doctrine et spécialement par ceux que l'auteur a directement éclairés sur ces matières. » Et dans un autre avertissement au cours du volume (3) : « De toutes les erreurs que contenait la *Théorie des quatre mouvements*, la plus grande est relative à l'organisation des libertés amoureuses, qui ne peuvent venir

(1) *Théorie des quatre mouvements*, p. 175.
(2) *Id.*, p. 30.
(3) *Id.*, p. 103.

qu'après plusieurs générations, « après soixante ans d'Harmonie », a écrit Fourier en termes plus précis.

Encore jugea-t-il bon d'appuyer cette prévision hasardeuse de l'autorité de Dieu, qui ne saurait en effet laisser dans l'embarras son vice-Messie. La puissance de Dieu, écrit-il (1), n'a point de limites : ne pourra-t-il donc changer la règle des unions en faveur des Harmoniens, et donner à cet égard de nouvelles lois aussitôt que l'humanité, parvenue aux voies divines de justice et d'association, méritera des instructions précises sur les mœurs à établir dans ce nouvel ordre (2). Il suffira à l'Éternel de se manifester clairement à cette heure, et de donner ses instructions, comme jadis sur le Sinaï, par l'organe de quelque prophète (3). Cette communication se fera même très probablement à bref délai (4). — En attendant, puisque les « préjugés » s'opposent à la publication de l'amour véridique (5), puisque cette passion est interdite en morale civilisée (6), il demeure convenu que, dans les calculs d'Harmonie, l'auteur ne portera jamais l'amour en compte. Mais, dès lors, il n'y a pas à s'étonner si les théories d'équilibre passionnel présentent quelquefois des lacunes. Tout se tient en ce genre, et, si l'on fausse l'équilibre en amour, il sera plus ou moins faussé par contre-coup dans les autres branches du mécanisme sociétaire.

Quoi qu'il en soit, les traditionalistes les plus scrupuleux n'ont pas d'inquiétude à concevoir, quant à l'introduction trop rapide du nouveau code amoureux de l'Harmonie. Les changements que pourra subir le régime des amours n'auront lieu qu'après avoir été demandés tout à la fois par le gouvernement, le sacerdoce, les pères et les maris (7). Lorsque ces quatre classes respectables voteront quelque innovation d'un commun accord, l'on pourra bien être sûr qu'elle est utile et

(1) *L'Harmonie universelle,* II, 122.
(2) *Unité universelle,* IV, 538.
(3) *Id.,* III, 81.
(4) *Id.,* III, 82.
(5) *Id.,* IV, 11.
(6) *Id.,* III, 530.
(7) *Nouveau monde industriel,* p. 154.

non pas dangereuse ! Les libertés amoureuses resteront *crimes* cinquante ans encore après le début de l'Harmonie : puis, dès qu'elles seront accordées, une science inconnue jusqu'ici, l'algèbre des sympathies essentielles et occasionnelles, transformera en anges de vertu ces corporations qui, sous les noms profanes de bacchantes et de bayadères, sont à bon droit suspectées de libertinage (1).

Fourier a cherché mieux que des excuses pour réparer un pas de clerc dont il était venu (chose bien exceptionnelle de sa part) à se rendre un compte parfaitement exact. Il affirme qu'après avoir exposé en 1807 les relations de l'amour sensuel seulement, il est arrivé ensuite, par le progrès de ses études, à l'amour sentimental et à l'amour *céladonique*, qui prendront une place bien plus considérable que le précédent dans la société de l'avenir. « Ce n'est que depuis 1817, écrit-il (2), que je tiens la théorie des céladonies harmoniennes en simple et en puissanciel — théorie qui figurera avantageusement dans ce traité et qui renverra à l'école nos champions sentimentaux, nos troubadours et bergers du Lignon. » — En fait, il a fort peu parlé de cette céladonie qui n'avait rien de conforme à son tempérament. Mais il a esquissé en revanche une théorie du *vestalat*, qui prend quelque place dans son utopie (3). Seulement son vestalat fait à peu près double emploi avec ses Petites Hordes dont nous parlerons plus loin. Il en a toutes les vertus : il en reçoit toutes les récompenses honorifiques. C'est une sorte d'enfance continuée quelques mois par quelques harmoniens et l'on ne sent pas beaucoup de conviction chez son inventeur peu spontané. En effet, cette période de continence ne durera guère que deux années pour les vestales et vestels, — portant simplement de seize à dix-huit ou dix-neuf ans l'âge de la pleine licence amoureuse. Leur titre ne se perdra qu'à la deuxième infidélité *connue* (4) ! Et l'imagination grossière de Fourier trouve

(1) *Nouveau monde industriel*, p. 242.
(2) *Théorie des quatre mouvements*, 2e édit., p. 108.
(3) *Unité universelle*, IV, 217 et suiv.
(4) *Id.*, IV, 256.

encore moyen d'introduire quelques traits déplaisants dans une description qu'il voudrait chaste; car il insinue par exemple que les femmes exercées, expertes, seront heureuses d'avoir dans le vestalat un « corps de réserve », *spéculeront* sur les retards amoureux des *vestels* (1), se garderont de manger leur blé en herbe comme les femmes civilisées, et gagneront le double en ne se pressant pas de jouir.

3. — *La* Gastrosophie.

En dépit de tous ces palliatifs, il est évident que la lubie amoureuse avait conduit son inventeur à un échec d'opinion : cette inspiration par trop romantique soulevait les protestations des contemporains de l'auteur, moins avancés que lui-même sur la voie de l'usure psychique. — Dans sa recherche fiévreuse d'un ressort d'unité et de concorde qui fût propre à être accepté de tous, il s'est ensuite arrêté un instant à une sorte d'amour ou d'amitié purement industrielle (2) qui, dit-il, est inconnue en civilisation autant que fondamentale en Harmonie; mais il n'a pas développé cette affirmation nouvelle. Il a préféré *hongrer* entièrement sa théorie de toute *licence* (3), même apparente. Ce fut en 1819 seulement qu'il y parvint, lorsqu'il découvrit le mécanisme d'association *simple* qui n'exige pour ressort que la gastronomie; et, ce jour-là, il put se dire : « Les moralistes sont à moi ! »

Notons pourtant que cette maigre association « simple », à laquelle il va restreindre désormais son ambition présente, ne lui fait pas oublier entièrement les charmes de sa première conception amoureuse, si vaste et si « gaie ». La gastronomie prendra dorénavant la première place dans ses démonstrations publiques, parce qu'elle est acceptée de tous et non suspecte

(1) *Unité universelle*, IV, 248.
(2) Mss. 1846, I, 255.
(3) *Unité universelle*, III, 379-380.

de propensions lascives. Mais elle reste à ses yeux germe *provisoire* (1) des accords sociaux : elle entre en jeu pour un temps seulement, *jusqu'à ce qu'*on puisse opérer sur une génération moins faussée, moins grossière que la nôtre, c'est-à-dire capable d'accepter sans répugnance l'amour phanérogame et la paternité libre. Encore la gastrosophie, qui n'a pas l'inconvénient de la lascivité, offre-t-elle en revanche le défaut de la *trivialité* (2) ; mais notre réformateur est décidé à braver tout au moins ce reproche-là, et c'est à cette résolution ferme que nous devons les cocasses développements qui vont suivre.

A défaut des plaisirs de la galanterie, il est évident que ceux de la table créent entre les hommes des liens de bienveillance réciproque qui ne sont pas à dédaigner, et jusque dans la *partie carrée,* ce germe du véritable unitéisme harmonien, les repas jouent un rôle qui n'est qu'à peine secondaire. Brillat-Savarin dont Fourier, lors de son premier voyage à Paris en 1790, fut le compagnon de route, a détaillé les attraits de la table en termes excellents dans sa célèbre *Physiologie du goût*. Convier quelqu'un, dit-il, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il demeure sous notre toit! C'est donc assurément exercer la passion d'*Unitéisme*. La table, écrit-il encore, établit un espèce de lien entre celui qui traite et celui qui est traité; elle rend les convives plus aptes à recevoir certaines impressions, à se soumettre à de certaines influences : de là naquit la *Gastronomie politique*, qui fait des repas un moyen de gouvernement.

Fourier, qui rappelle quelquefois son ancien compagnon de jeunesse (3) et par la tournure de son esprit, et par la forme

(1) *Nouveau monde industriel*, p. 263.

(2) *Id.*, p. 300.

(3) La *Physiologie du goût* ne fut publiée que sous la Restauration, longtemps après que Fourier eût arrêté les grandes lignes de son système. Mais Brillat écrit qu'il utilisa dans sa vieillesse des matériaux amassés par lui depuis longtemps, et leurs conversations ont dû se porter souvent sur le sujet gastronomique. Lorsque, dans les dernières années de Fourier, ses critiques (qu'il classait si drôlement alors en envieux, *minotaures* et roquets) opposèrent à ses lubies gastrosophiques le souvenir de Brillat, il répondit avec aigreur (*Fausse*

même de sa phrase, ne fait guère, dans son exposé de la *gastrosophie,* que pousser à l'extrême et à l'absurde cette boutade de Brillat sur la gastronomie politique. Lorsqu'il peint les « repas de thèse » de son Harmonie, il semble paraphraser un autre passage de la *Phylosophie du goût*, où nous lisons que le domaine de la gastronomie doit nécessairement s'agrandir par les découvertes et les travaux des savants qui vont le cultiver. D'abord, un gastronome riche et zélé établira chez lui des assemblées périodiques où les plus savants théoriciens se réuniront aux artistes pour discuter et approfondir les diverses parties de la science alimentaire. Bientôt, et telle fut l'histoire de toutes les académies, le gouvernement interviendra, régularisera, protégera, instituera et saisira l'occasion de donner au peuple une compensation pour tous les orphelins que le canon a fait depuis 1792. — Voilà de l'ironie légère et souriante (en dépit du dernier trait) tandis que celle de Fourier s'exerçant sur le même thème, restera toujours amère, tendue, visionnaire. Enfin, quand on lit certain trait plaisant du magistrat franc-comtois sur l'indemnité de guerre de 1815, payée par la gourmandise des Bretons, Germains, Teutons, Cimmériens et Scythes cantonnés sur notre sol, on songe au calcul puéril de son compatriote bizontin sur la dette d'Angleterre, payée en une année par les œufs des poules harmoniennes (1).

Mais l'analogie de leur inspiration est plus profonde encore qu'il ne semble au premier abord. Brillat avait des développements exquis sur l'esprit de « convivialité » qui réunit chaque jour les états divers, les fond en un seul tout, anime la conversation, et adoucit les angles de l'inégalité sociale. Souvent, écrit-il, on trouve rassemblés autour de la même table toutes les modifications que l'extrême sociabilité a introduites parmi nous : l'amour, l'amitié, les affaires, la spéculation, la puissance, les sollicitations, le protectorat, l'ambition, l'intrigue. — Or c'est exactement de la sorte que Fourier a

industrie, I, 283). « Savarin était, comme tous les gastronomes, un *simpliste*... Lorsque je me suis trouvé avec lui, je ne lui ai pas même parlé de ses erreurs. »

(1) *Unité universelle,* III, 206 et suiv.

conçu les résultats harmoniques des banquets phalanstériens. Des observations personnelles le confirmaient au surplus dans ce sentiment. Il parait avoir été très frappé des agréments qu'offrent les tables de pension alimentaire, où se rencontrent quotidiennement de jeunes célibataires de la même classe sociale; car ce fut là, durant de longues années, son mode d'existence et il a goûté avec délices les attraits de ces réunions, qui souvent sont fort cordiales en effet. Aussi ne perd-il jamais une occasion de stigmatiser l'homme qui se livre seul aux plaisirs de la table, et dont la *goinfrerie solitaire* est, dit-il, partout méprisée à bon droit (1) !

Il y a, écrit-il encore (2), une grande différence entre la cordialité d'un pique-nique assemblé pour une seule séance, et la même société vue après une réunion habituelle de trois mois, comme il arrive aux tables de jeunes bourgeois pensionnés dans quelque auberge. L'amitié était toute bienveillante le premier jour; on ne badinait personne. Mais, après trois mois d'habitudes formées, le ton de cette table sera tout autre. On y rencontre alors en général trois sortes de convives : ceux du genre actif, les coryphées, tenant le dé de la conversation : ceux du genre mixte, les convives moyens, sans prétention : enfin ceux du genre passif, les faibles ou *bardots*, gens badinés par tous les autres. Une semblable division produit des accords d'un tel charme que les habitués de semblables réunions en gardent toute leur vie d'agréables souvenirs. L'amitié, que les moralistes peignent comme une passion fade et sentimentale, y devient joyeuse, bruyante, facétieuse, et montre en outre une propriété bien précieuse (3), le droit de critique de la masse par la voie d'ironie, — droit dont nous avons parlé déjà à propos de la pédagogie harmonienne.

Nous venons de voir que ces tables de pension possèdent presque toujours un *bardot* sur lequel pleuvent les quolibets, et dont l'arrivée répand la gaieté. Aussitôt notre maniaque d'échafauder un calcul mathématique sur cette observation.

(1) *Unité universelle*, III, 407, et IV, 491.
(2) *Id.*, III, 365 et suiv.
(3) Mss 1846, I, 324.

Une réunion de pension perd, dit-il, fréquemment ses bardots parce qu'on les pousse à bout. — Aurait-il connu personnellement cette aventure? — Quoi qu'il en soit, cela n'arriverait pas s'il y en avait trois, ainsi que l'exige la « régularité ». Dans ce cas, chacun des trois patients croit les deux autres plus risibles que lui et se console de ses ridicules par ceux de ses collègues badinés. J'ai mangé quelques mois, ajoute Fourier, dans une pension équilibrée de cette manière, à trois *bardots*, tous trois bien satisfaits malgré les orages de quolibets. Dans ce cas seulement, le groupe peut donner libre cours à sa propriété d'ironie qui n'est ni outrée chez les railleurs, divisant et nuançant leurs quolibets, ni offensante pour les victimes. Cet effet se nomme l'*ironie harmonique*.

Appuyé sur ces observations, assez ingénieuses en elles-mêmes, Fourier s'est mis en devoir de les pousser à leurs conséquences extrêmes et d'en tirer les plus patentes absurdités. Bien qu'il se donne à l'occasion pour « tout à fait *intrus* en matière gastronomique » (1), il n'hésite pas à exécuter de savantes variations sur des thèmes culinaires, à développer par exemple une étonnante érudition sur la saveur des différentes sortes de melons. Ces fruits auront en Harmonie la propriété de n'être « jamais trompeurs » (2), tandis que leur apparence l'est si souvent, paraît-il, aux étalages civilisés : ce sera tout simplement parce que les phalanstériens dégusteront leurs melons au moyen d'une sonde en forme de tube avant de les consommer : invention qui était véritablement à la portée des intelligences civilisées. Le cerveau usé de notre rêveur n'en a guère engendré que de cette sorte; mais, comme il arrive à ses congénères en régression psychique, elles suffisaient à le pleinement satisfaire, et à lui inspirer la plus haute idée de ses dons naturels.

Cet intrus en matière gastronomique se montrait pourtant particulièrement difficile sur la qualité du pain, qu'il jugeait mal cuit, mal levé, mal salé à Paris (surtout depuis l'année

(1) *Unité universelle*, IV, 360.
(2) *Id.*, III, 43.

1826 (1) et qu'il a donc supprimé sur les tables harmoniennes, où on le remplacera par la « compote à quart de sucre », le véritable pain des phalanstériens. Il semble bien avouer une préférence personnelle quand il décrit comme un régal le fromage « de la sorte très salée, yeux moyens, larmes abondantes, chair compacte sans élasticité et rougeâtre vers la croûte » (2). Enfin il a quelque part (3) un développement digne de Gargantua sur la confection des petits pâtés envisagée comme une bataille rangée entre cuisines de phalanges rivales. On croirait lire une page de Rabelais en belle humeur (4). Des joutes de cette sorte se produiront d'ailleurs chaque jour sur une moindre échelle au phalanstère, grâce à l'institution des repas de thèses, dont le programme comporte très souvent une recherche hygiénique. Si par exemple l'on apercevait quelques retards de digestion dans quelques séries de tempéraments après ingestion d'omelette soufflée, on en ferait thèse d'armée : ce qui conduirait à modifier la préparation de ce plat au profit des estomacs qui le supportaient mal auparavant (5). — Les spécialistes en ces délicates matières prendront le titre de *Gastrocoles,* ou *Gastrohygiens*, et les plus éminents parmi ces bienfaiteurs de l'humanité se verront décerner de leur vivant les honneurs de la canonisation (6). Car la gastrosophie (à défaut de l'omniphilie que le réformateur s'est interdit de porter en compte), sera le principal ressort de l'activité harmonienne. La gourmandise raisonnée sera la véritable raison harmonique!

Faire sortir de joyeux débats culinaires entre petits rentiers gourmands toute l'industrie humaine de l'avenir, en espérer une production qui sera trentuple de la nôtre, c'est là une conception si évidemment folle, qu'elle suffit à juger le caractère de l'*invention* sociale de Fourier. Il s'est employé de son

(1) *Nouveau monde industriel*, p. 253.
(2) *Id.*, p. 274.
(3) *Unité universelle*, IV, 353 et suiv.
(4) Lire aussi l'étonnant développement de l'*Unité universelle* (III, 150) sur la formation de séries et l'épanouissement de la vertu à la table phalanstérienne.
(5) *Unité universelle*, IV, 360.
(6) Mss. 1846, I, 28.

mieux à pallier l'extravagance d'un pareil espoir. Il a d'abord réduit au minimum le travail industriel proprement dit dans son phalanstère, car Dieu n'y destine, à son avis qu'un *quart* du labeur humain (1). De plus, il attribue aux objets manufacturés par les harmoniens une telle solidité qu'ils sembleront neufs après dix années d'usage, et qu'on pourra donc se contenter d'en produire une assez médiocre quantité (2). — Enfin l'agriculture, et en particulier, la culture des céréales, n'est pas non plus très facile à concevoir comme organisée en partie joyeuse, vers le moment du dessert, par des convives satisfaits des plats qu'ils viennent de déguster de compagnie. Aussi sommes-nous avertis qu'on fera *peu de blé* sur le territoire phalanstérien, car le pain est « de faible attraction industrielle » (3), et les travaux qui se rattachent à sa production et manutention, comme labourage, moisson, battage, pétrissage sont si peu attrayants qu'il faudra sans doute les « renforcer d'attraction » par tous les moyens possibles (4). C'est pourquoi le prix du pain en Harmonie sera à peu près le *double* de ce qu'il est, année commune, en civilisation; mais ce haut prix sera fort indifférent au peuple, puisque, nous l'avons dit, sa nourriture fondamentale doit être la compote « à quart de sucre », mets sain et rafraîchissant, dont Fourier avait sans doute éprouvé les bons effets sur sa propre digestion. — Il est vrai que la production du sucre demande aussi labourage, binage et récolte; mais en ce temps, on ne connaissait que le sucre de canne, et notre homme est incapable de songer aux nécessités d'une culture qu'il n'a jamais contemplée de ses yeux. Il oublie donc les sueurs des phalanges nègres des îles, chargées de fournir en pain harmonique tout le genre humain. Le principal est de réduire grandement ces immenses et *tristes champs de blé*, dont les yeux civilisés supportent trop patiemment la monotonie grossière. — Et l'on songe ici à

(1) *Nouveau monde industriel*, p. 152.
(2) *Unité universelle*, III, 209.
(3) *Id.*, III, 566.
(4) *Id.*, IV, 516. — Ces moyens seront la vanité athlétique, de petites charrues mises à titre de jouets entre les mains des enfants, etc...

Buffon écartant d'un geste las, en aristocrate du savoir, « ces tristes oiseaux d'eau dont on ne sait que dire, et dont la multitude est accablante. »

Il reste pour carrière à l'activité des harmoniens l'horticulture, la pomiculture et l'arboriculture : le potager, le verger et le bosquet. Le cadre de leurs travaux est ainsi de l'aveu même de leur prophète (1), une sorte de paysage chinois. Les jardins, les serres, les troupeaux les occupent avant toute chose; puis viennent en ordre d'attraction décroissante, les vendanges, les cueillettes de noix, le soin des vins blancs sucrés dans la cave (très attrayant pour les femmes), la cuisine, les conserves. Puis encore, en troisième lieu, les travaux manufacturiers, à la condition qu'ils soient « romantiques » et séduisants, comme la confiserie, la broderie, la fabrique des meubles (2), ou bien l'oisellerie et la lutherie (3). — C'est par un entraînement de cette espèce qu'on en viendra, au bout du compte, à fabriquer aussi par attraction « les sabots ou les seringues » (4).

Étudions de plus près la première étape de cette évolution miraculeuse, c'est-à-dire le passage de la gourmandise gastrosophique au plus simple des travaux industriels dont elle doit être le germe. C'est là en effet le point décisif pour juger de la valeur du système. — Dans l'exposé qu'il a fait sur le tard des nouveaux projets atténués, fatigués, en recul et en retraite que la critique des esprits de sang-froid, (et, en dépit de ses dénégations, l'échec des premières expériences pratiques de son utopie) imposaient à son inquiète vieillesse, dans sa *sérigermie* ou *sérisimplie*, Fourier apporte des preuves frappantes et de sa confiance invariable dans la gastrosophie pour fonder le paradis du romantisme social, et de l'obscurité parfaite de sa pensée quant aux prétendues conséquences industrielles de cette gastrosophie. Il semble qu'un voile impénétrable ait été tiré par son usure psychique entre ces deux

(1) *Unité universelle*, III, 480.
(2) *Id.*, IV, 582.
(3) *Nouveau monde industriel*, p. 142.
(4) Mss 1846, I, 326.

compartiments de son rêve : les plaisirs des harmoniens et leurs travaux productifs, leurs impulsions subconscientes obéies sans scrupule et leur préparation raisonnée de l'avenir : il ne sait passer de l'un à l'autre que par quelques formules verbales dépourvues de sens. Nous allons en donner la preuve.

Dans le *serigerme*, dans ce « trihustère » tout simple, en bois, à deux étages, tendu de « chétifs » papiers à vingt sous le rouleau (1), où le prophète incompris se résout désormais à assembler ses premières colonies d'essai (composées de vingt-cinq pauvres ménages villageois), tout son espoir continue de reposer d'abord sur les repas. (Il compte bien un peu sur l'amour aussi, sans qu'il en convienne, mais il n'ose demander en ces matières que « la tolérance accordée d'ordinaire au village ».) — On devra donc introduire un dimanche dans leur nouvelle demeure les pionniers du bonheur futur et les accueillir par un bon repas où le sucre et la confiture tiendront une place éminente. On leur assurera de plus dès les premiers jours les cinq repas de l'Harmonie parfaite, à savoir le *délité* (pris au saut du lit), le déjeuner, le diner, le goûter et le souper : le tout, préalablement, aux frais des actionnaires de l'entreprise. Voilà qui est facile : mais venons donc au travail passionné? — Un peu de patience! Si les habitants du Sérigerme parviennent à *s'équilibrer* sur les cinq séances de repas qu'on leur assure, s'ils y goûtent les joies que Fourier a connu à ses tables d'hôtes, ils *seront bien près de l'équilibre industriel*. — Mais encore? car nous voilà peu renseignés. — Soyez tranquilles : ces associés peu nombreux auront vite appris l'art de varier leurs plaisirs à table, par banquets d'amis, de parents, de corporation, de cabale et même d'*amourette*, « à mots couverts, puisqu'il *est convenu* que tout est moral dans ce petit établissement », *il leur reste à étudier en fonctions industrielles* ce mécanisme qu'ils connaîtront déjà en réunions de tables. Il sauront déjà *engrener*

(1) Mss. 1848, II, p. 8 et suiv. Voir aussi *Unité universelle,* III, 141 et suiv.

en série gastrosophiques; *il ne leur restera* qu'à savoir engrener en séries industrielles (1).

Par grâce, venons à ce *reste*. — Peine perdue! Arrivé en ce point qui est le moment décisif, notre maniaque acculé par sa lubie à des impossibilités flagrantes, arrête net son raisonnement, comme il arrive d'ordinaire à ses pareils. Il tourne bride : il parle d'autre chose, et signale les économies qui résulteront de la gestion serigermique. Nulle indication sur le nœud de la question, le passage de la gastrosophie au travail industriel. *Cela reste à savoir*, dit-il évasivement, déjà perdu dans son rêve souriant. — Mais ce reste, c'est celui que l'humanité raisonnable s'est dès longtemps résolue à ne demander qu'à une fort lente éducation morale, et à un effort soutenu à travers des milliers de générations patiemment utilitaires.

La psychologie romantique, devenue chez Fourier naïvement conséquente avec elle-même grâce à la collaboration de la manie, est seule capable de faire espérer que le mécanisme sériaire, une fois établi sur les potages et les petits pâtés, *gagnera tout le système industriel avec la rapidité de l'incendie* (2), inspirant à chacun pour le travail agricole et manufacturier une *frénétique ardeur* (3).

4. — *La* série *géométrique*

La partie carrée, la gastronomie ne sont que germes d'Harmonie. Fourier qui les a utilisés lui-même à titre de points de départ de son invention, s'en sert à titre d'exemples vis-à-vis de ses lecteurs; mais là ne réside pas, à proprement parler, l'*invention* géniale, messianique dont il s'auréola sa vie durant, en toute sincérité, sans hésitation ni scrupules. Cette invention

(1) Mss. 1848, II, 49.
(2) *Unité universelle*, III, 148.
(3) Mss. 1846, I, 338.

est celle de la « série passionnée ». Notons d'abord qu'il s'est toujours estimé un *savant* dans toute la force du terme, et n'a pas jugé sa méthode moins féconde dans le champ de la recherche scientifique pure que dans celui de la réforme sociale. S'il s'est cantonné sur ce dernier, c'est à dessein, et parce qu'il n'aurait su tirer à la fois, au cours d'une seule vie humaine, toutes les conséquences de ses découvertes. Si je pouvais, écrit-il quelque part sans sourciller (1), donner six mois aux mathématiques, je répondrais bien de fournir le procédé de résolution de la trente-deuxième puissance! Et, sur le terrain restreint qu'il a choisi pour théâtre de ses efforts, il se souvient aussi que noblesse oblige. Délégué de Dieu, l'*éternel géomètre* (2), il sait qu'on est en droit d'exiger de lui des *calculs* précis sur les passions, ouvrages de la sagesse divine. Aussi sa théorie est-elle avant tout *mathématique*. J'ai dû cette étonnante découverte au calcul, dit-il (3), et elle est applicable aux sciences physiques. L'ordonnance des séries passionnées est entièrement analogue *à celle des séries géométriques, dont elles ont toutes les propriétés.*

Parmi les bizarreries originelles de ce tempérament étrange, il faut compter en effet la manie calculatrice. On assure qu'il était toujours porteur d'une canne métrique, afin de mesurer à loisir les proportions des bâtiments ou des objets naturels. Et l'on peut retrouver parfois une opération arithmétique fort minutieuse à la source de ses lubies les plus inexplicables au premier abord. Il accorde par exemple quatre-vingt mille années d'existence normale aux corps célestes. Pourquoi quatre-vingt mille? C'est qu'il estime à cinq mille ans l'âge actuel de notre globe, que l'harmonie va, grâce à lui, conquérir demain. Comptez de même, pour la symétrie, cinq mille ans de déclin social après le règne de la constitution harmonienne et avant la fin du monde terrestre vous aurez donc au total, dix mille ans de subversion et de malheur à la surface de la planète Terre, durant le cours de son exis-

(1) *Unité universelle*, I, 187.
(2) *Id.*, IV, 470.
(3) *Théorie des quatre mouvements*, p. 8.

tence entière. — Or Fourier estime que dans les œuvres de Dieu, l'exception du *huitième* est toujours normale et, en toutes choses, confirme la règle. Les dix mille ans de subversion étant considérés comme l'exception du huitième, c'est donc quatre-vingt mille années exactement qu'il convient de prévoir pour la carrière de l'humanité et du globe qui n'a d'autres fonctions que d'en être le porteur. L'Harmonie régnera sans nuages pendant soixante-dix mille ans.

Ce sont des considérations de ce genre, le plus souvent inaperçues de nous et d'ailleurs impossibles à reconstituer dans leur bizarre allure, qui lui ont dicté ses assertions les plus arbitraires en apparence. Ayant appris de Newton que l'attraction des planètes est en raison inverse du carré de leurs distances, il estime que pour l'homme, — créature inférieure d'un degré, nous le savons, à la planète, dans la hiérarchie des ouvrages de Dieu, — cette attraction doit être en raison inverse de la distance, sans nul exposant (1) : de même que pour les univers, ces créatures immenses, elle est assurément en raison inverse du cube des distances, pour les binivers de la quatrième puissance de ces distances, etc. C'est pourquoi, ayant à étudier à titre d'exemple, les relations d'un certain Alcippe avec les trente-six séries dont il fera partie au phalanstère, notre algébriste se remémore en style télégraphique, ses précédentes découvertes (2) : « Traiter en série arithmétique, et non géométrique, *quia* homme puissance basse : *ita*, en masse et distance, moindre degré que planète. Appliquer à Alcippe et à ses trente séries le théorème de l'influence du carré du terme moyen de série, égal à l'influence du multiple des extrêmes. »

Ces applications étranges le conduisent à des résultats surprenants, mais qu'il ne se croit nullement le droit de révoquer en doute, surtout quand ils confirment ses vœux les plus chers. « D'abord peu exercé en calcul d'attraction, dit-il (3), je fus *fort étonné* de reconnaître qu'*en stricte analyse*

(1) *Unité universelle*, IV, 514.
(2) *Id.*, IV, 531.
(3) *Id.*, III, 209.

il existait peu d'attration pour le travail manufacturier. » Quand son étonnement est aussi agréable, il s'entend à le diminuer par de nouvelles équations à l'appui des premières. Vantant quelque part une certaine preuve *bicomposée* (1), dont il sait faire usage, il ajoute, avec un soupçon d'ironie sur lui-même, — en maniaque parfois inquiet dans sa demi-folie : — « Cette vérification, quoique suffisante par son excellence, n'est encore qu'une de celles dont se compose *mon grimoire!* » Un grimoire, c'est bien cela : jamais nécromancien n'en a manié de plus ténébreux.

Toutes ces rêveries, que son imagination sans boussole appuyait sur quelques formules mathématiques mal digérées, lui ont dissimulé constamment le défaut total de racines psychologiques qui caractérise sa lubie de la *série*. Il semble que l'origine de sa foi dans l'efficacité universelle de ce mode de groupement lui soit venue du vers d'Horace :

Tantum series, juncturaque pollet!

car il le cite à plusieurs reprises pour s'en autoriser. Mais quand il cherche à définir l'éminence, la puissance de la série, il tombe toujours dans le pur verbalisme : ce sont des mots dépourvus de sens qui coulent de sa plume. La seule indication intelligible qu'il ne manque presque jamais de donner, et qui est bien proprement romantique, c'est que les séries phalanstériennes doivent être en rivalités aiguës et déclarées avec les séries voisines et concurrentes, en accord parfait et en lien d'affection enthousiaste avec les groupes éloignés d'eux ou occupés à des fonctions très différentes. Toute la règle de vie des fils spirituels de Jean-Jacques en quelques mots : adorer le genre humain dans sa totalité et vivre brouillé avec son vis-à-vis sur le même palier.

Fourier n'en a pas moins fondé toute sa doctrine sur ce mot vide de sens en matière sociale, la *série*. Mais, précisément parce que la signification exacte en était insaisissable, et la mise en œuvre irréalisable, la série prêtait peu le flanc

(1) *Unité universelle*, IV, 308.

à la critique. Elle planait comme le fantôme d'un dieu favorable au-dessus du front de son prophète, jusqu'au jour où elle vint le sceller dans sa tombe qui porta comme on le sait cette inscription cabalistique : « La série crée l'harmonie. » Elle facilitait, de plus les divagations mathématiques les plus profondes en apparence et les plus naïves en réalité : telle fut la notion de la *série mesurée*, un raffinement de numération duodécimale appliquée à la théorie sérielle pure (1). Fourier s'y complut quelque temps, tout en s'avouant à lui-même que les séries mesurées, très difficiles à mettre sur pied, ne pourront être d'un usage général au phalanstère. Il importe seulement qu'on en forme quelques-unes de cette espèce, afin de soutenir tout le reste par leur perfection accomplie.

5. — *La surenchère.*

La série « mesurée » est le fruit d'une des manies les plus caractérisées de Fourier : la manie de la surenchère. C'est en effet sa préoccupation constante que de recruter des adhérents dans toutes les classes du corps social (2), fallût-il pour cela s'avancer sans cesse plus hardiment au delà des limites du bon sens et des bornes de la raison. Les promesses démesurées qu'il prodigue à cet effet sont souvent appuyées par lui sur la bonté infinie de Dieu, dont le cœur paternel nous destine assurément en toutes choses plus encore que nous ne saurions désirer. C'est ce qu'il appelle la règle d'*infra-destin* (3) : la tactique de Dieu pour conquérir notre amour est de ménager toujours à l'homme *plus* de bonheur qu'il n'en peut demander ou même concevoir. Sur ce point, le sous-

(1) Mss 1845, I, 353 et suiv.

(2) Le plus désirable est l'adhérent qui fournira les fonds de la phalange d'essai, le *candidat* comme le nomme Fourier. Voir l'examen des « candidats » possibles dans la *Fausse industrie* (I, 210 et suiv., et II, 781 et suiv.)

(3) *Unité universelle*, II, 313.

Messie se montre l'interprète fidèle des volontés d'En-haut et voici quelques applications de la règle d'infra-destin.

Nous avons dit que Fourier, séduit par la perspective d'un prix de vingt-cinq mille livres sterling, étudia dans sa jeunesse le problème d'un passage arctique, qui fût praticable à la navigation : or dans l'*Harmonie universelle,* il s'empresse de promettre *deux* passes du Nord au lieu d'une, et les annonce navigables en toutes saisons. — Cherche-t-il à fixer le temps nécessaire pour la conversion totale du globe, après l'essai d'un premier phalanstère, c'est un an d'abord qu'il demande, puis deux mois, puis un mois, si l'on préfère (1). Évalue-t-il le bénéfice préalable qui résultera du logement et de la pension des civilisés, accourus en foule pour contempler cette grandiose entreprise, et cantonnés dans un « camp cellulaire » qui leur sera réservé au voisinage de la phalange d'essai? C'est d'abord vingt millions, et, bientôt, quarante millions de francs qu'il se promet de cette entreprise d'hôtellerie, durant la première année d'exercice. Il a dit que l'Harmonie réservera à ses participants des options de plaisirs variés d'heure en heure; il s'empresse d'ajouter : « et même de quart d'heure en quart d'heure » . — Le cadastre français entrepris de son temps fut d'une exécution lente et difficile : le cadastre d'Harmonie sera fait en un an pour toute la terre, bien qu'il doive former dans son ensemble cent vingt mille tomes de trente pouces de hauteur!

Nous l'avons dit, chaque sexe, chaque profession est de sa part l'objet de prévenances spéciales. Les femmes qui n'ont pas le goût « d'écumer le pot et de ressarcir les vieilles culottes » (2) sont averties qu'un quart seulement d'entre elles a reçu de Dieu la vocation ménagère et l'exercera dans le phalanstère au bénéfice de toutes les autres. Dès à présent, les trois quarts des épouses civilisées se conforment parfaitement aux vues de Dieu en dédaignant les travaux du ménage, pour lesquels elles n'ont point été créées (3). — Ayant ainsi

(1) *Unité universelle,* I, XVI.
(2) *Id.*, IV, 186.
(3) *Théorie des quatre mouvements,* p. 71.

capté les bonnes grâces de la plus aimable moitié du genre humain, Fourier se tourne vers les grands de ce monde, rois, nobles, et émigrés, rapatriés de fraiche date : il n'est pas d'avance qu'il ne leur fasse afin de les enrôler sous la bannière harmonienne. Les Bourbons recevront les cinq cent quarante millions de livres qui leur sont dus pour l'interruption de la liste civile depuis 1792 jusqu'à 1814 (1). Les émigrés et les rentiers de Louis XV frustrés par la Révolution, seront désintéressés sur la même base. Les monarques jouiront en outre d'un certain « binage d'hérédité » (2), qui n'est pas défini d'ailleurs, et de l'assurance que le sceptre demeure garanti pour toujours à leurs descendants. En effet, durant la période harmonienne, chacun sera si bien intéressé individuellement à maintenir les couronnes dans les familles titulaires, qu'on ne verra pas une seule famille détrônée pendant soixante-dix mille ans (3). Comment concilier d'ailleurs cette stabilité des trônes avec les espoirs de royauté qui seront réservés à tous les citoyens, et avec la profusion d'honneurs souverains qui doit s'abattre en particulier sur le fondateur, ou bailleur de fonds du premier phalanstère, ainsi que sur tous ses associés — « pluie de sceptres, ondées de millions » dont Fourier semble parfois s'égayer lui-même, ainsi que nous l'avons dit? — C'est là le secret du Dieu qui l'assiste.

Le clergé n'est pas oublié. Il reçoit l'assurance que la religion actuelle sera pratiquee de quelques générations encore, en attendant la révélation qui est probable sur un nouveau Sinaï, comme nous l'avons vu. Un curé de campagne, aujourd'hui si misérable, sera « magnat » de phalange, et mènera le train d'un archevêque civilisé (4) ; les vicaires devront se contenter d'un train d'évêque (5). Les pauvres (au moins ceux de France), profiteront de cette circonstance que le français sera vraisemblablement le langage « provisoire » d'Harmonie sur

(1) *Unité universelle*, I, xxxvii
(2) *Id.*, IV, 278.
(3) Mss. 1846, I, 149.
(4) *Unité universelle*, I, 11.
(5) *Id.*, IV, 278.

la terre entière (1); ils gagneront donc gros à enseigner leur langue maternelle aux phalanges étrangères et trouveront dans cet emploi une source de fortune subite. Quant au titre de « littérateur français », et surtout d' « académicien de Paris », il prendra un relief si colossal, qu'on ne saurait évaluer à moins de cinquante mille francs de rente les offres qu'il attirera à ses possesseurs (2). — Les percepteurs et agents du fisc sont l'objet de fréquentes tentatives d'embauchage. En Harmonie l'emploi des contributions sera si bien réglé et compris de tous, que chacun « tressaillera de joie en voyant entrer le percepteur » (3), ou plutôt, ces dignes fonctionnaires seront bientôt déchargés de leurs pénibles occupations, grâce à quelque invention harmonienne; mais ils garderont cependant leur traitement en viager, à titre de sinécure (4). Enfin, emporté par l'élan de son cœur, Fourier croit devoir séduire jusqu'aux usuriers! Cette intéressante corporation obtiendra facilement au phalanstère le 30 pour 100 de son argent (5).

Les artistes et poètes sont captés par une ingénieuse combinaison financière qu'on pourrait appeler le denier des grands hommes. L'univers charmé votera par exemple vingt sous par phalange à la *Phèdre* de Racine — faible charge pour le budget municipal, et pourtant, grâce au nombre immense des établissements sociétaires, cette libéralité rapportera au grand homme trois millions de livres tournois! — Le goût des harmoniens sera d'ailleurs si sûr que Pradon ne récoltera, grâce à un sentiment de camaraderie fort excusable, que l'adhésion d'une vingtaine de phalantères, voisins du sien. Encore ces Béotiens seront-ils fort confus de leur vote quand ils connaîtront l'opinion du reste du monde. — Les libéraux sont recrutés par un jeu de mots (6); les romantiques par quelques caresses (7); les catholiques par un très singulier raisonne-

(1) *Unité universelle*, II, 361.
(2) *Id.*, II, 402.
(3) *Id.*, II, 283.
(4) *Id.*, II, 62.
(5) *Id.*, II, 42.
(6) *Id.*, II, 385.
(7) *Id.*, I, 15.

ment : leur religion, avant de disparaître, aura cette consolation d'avoir été la meilleure religion possible en civilisation, c'est-à-dire (pour qui connaît les idées de Fourier sur l'essor papillon), la perfection de *ce qu'il ne faudrait pas être*. Elle aura le titre *honorable* (???) de *culte naturel inverse* (1), parce qu'il offrit, dans tous ses détails, la contre-partie du culte naturel direct adopté par l'Harmonie! « Le catholicisme, écrit cet imperturbable pince-sans-rire, a pronostiqué son extension future par toute la terre : il y règnera de fait par la religion naturelle directe, avec laquelle il est *identique en application temporaire :* car le culte naturel direct, ou religion des voluptés devait se transformer en naturel inverse, ou religion des austérités, pour s'appliquer à la société *opposée* à l'Harmonie! » C'est avancer en d'autres termes, et sous prétexte d'identification, que la discipline morale du catholicisme, religion de la civilisation européenne, est directement opposée à la religion *romantique* de la passion, qui sera celle de l'Harmonie. Et nous ne doutons pas en effet que cette opposition ne soit un titre fort « honorable » pour le christianisme, aux yeux de l'Humanité rationnelle de l'avenir!

Enfin les moralistes eux-mêmes, les ennemis directs de Fourier, ses *bêtes noires* dans toute la force du terme, ceux qu'il accable en toutes occasions d'injures grossières, n'échappent pas cependant à l'aspersion de son eau bénite harmonienne. Il leur avait offert tout d'abord un dédommagement du genre ironique, comme celui dont nous venons de voir gratifier la foi chrétienne. C'est ce qu'il appelle cette fois avec bonne humeur la « métempsychose des bouquins » (2). Aussitôt après l'ouverture de la période sociétaire, les ouvrages philosophiques les plus notables du passé seront réimprimés à plusieurs millions d'exemplaires. Ces écrits, pourvus d'un commentaire satirique, d'une *contreglose* ou analyse de leurs contresens qui sera au moins égale à l'étendue de l'ouvrage, seront alors doublement en crédit à titre de monuments plai-

(1) Mss. 1848, I, 357 et 358.
(2) *Unité universelle*, I, 22.

sants de l'enfance de l'esprit humain et de véritables *cacographies* sociales. Le *Télémaque* à lui seul rapportera sous cette forme soixante millions de francs aux libraires ou aux héritiers de son auteur. La chute des moralistes fera même rechercher à titre de documents récréatifs et burlesques les bouquins les plus oubliés, par exemple, un certain *Traité de l'homme*, du sieur Mirabaud, secrétaire perpétuel de l'Académie française, qui partage avec Fénelon et Delille le privilège de dilater la rate de Fourier. Ce bouquin et cent autres du même genre s'élèveront subitement à très haut prix, eu égard à l'énormité et à l'infinité de sottises qu'on y signalera pour l'amusement du globe. On s'arrachera ces recueils d'absurdités scientifiques! — Quelle profonde connaissance du cœur humain suppose, n'est-il pas vrai, le choix d'un semblable moyen pour séduire et réconcilier ses adversaires!

Sur le tard, Fourier semble avoir aperçu quelque chose de son insanité : il s'est fait grief de n'avoir pas employé avec les moralistes ce qu'il appelle la *méthode mixte*, c'est-à-dire un procédé plus diplomatique (1). Il aurait dû, de son propre aveu, adopter « le mode conciliant », mais son tempérament s'y oppose; il ne saurait s'habituer à ce genre amphibie et serait incapable d'écrire sur ce ton deux chapitres de suite. Assez d'autres l'adopteront à son défaut, car il ne manque pas de caméléons qui entendent l'art de la flatterie. — Cependant, toutes réflexions faites, et afin d'éviter même sur ce point le *plagiat* dont la terreur l'obsède, il se décide à employer de sa main la méthode mixte pour montrer qu'il en a compris le premier les avantages. Son raisonnement mixte, sur lequel nous reviendrons, consiste à montrer aux moralistes partisans de la raison que sa propre morale (la romantique), tend aux mêmes résultats sociaux que la leur, c'est-à-dire à la justice, à la liberté, à la fraternité, à l'unité, mais qu'elle emploie seulement d'autres voies et moyens. — Eh! certes! nul ne nie que les intentions ne soient les mêmes de part et

(1) Mss. 1848, I, 355 et suiv.

d'autre : seulement, si la voie rationnelle est lente, pénible et incertaine en effet, la voie romantique est sans issue, ou plutôt, elle est circulaire, et ramène, dans l'exaltation aveugle de l'ivresse, l'humanité consciente vers ses origines purement instinctives.

CHAPITRE IV

VELLÉITÉS ET TERMINOLOGIE RATIONNELLE

I. — La psychologie impérialiste chez Fourier

Conduit par les secrètes impulsions du tempérament, par les suggestions souvent inconscientes de son impérialisme individuel et collectif, un homme d'imagination exaltée peut bien s'enivrer aux mystiques perspectives de la psychologie romantique, de la bonté naturelle, de l'altruisme instinctif et de l'unitéisme prochain ; aussitôt qu'il aborde ou dans sa vie réelle, ou même dans l'exposition détaillée de ses projets d'avenir, le terrain de la pratique et des faits, il se transforme involontairement, par la seule pression du sens commun et de la réalité, en un psychologue impérialiste, plus ou moins clair, plus ou moins logique et conscient, mais facilement reconnaissable en tout cas à quiconque s'est acquis quelque expérience et quelque discernement sur ce point.

Pour sa part, Fourier était d'ailleurs trop docile à son ambiance, trop purement écho et reflet de son temps pour que l'utilitarisme plus ou moins sagace d'un Helvétius, d'un Franklin, d'un Volney n'eût point déposé quelque germe vivace au fond de son esprit. Il est intéressant de le voir oublier en effet à l'occasion le principe sentimental de la psychologie rousseauiste pour mettre en mouvement et en jeu, dans sa mécanique sociale, les ressorts les plus délicats de l'utilitarisme impérialiste.

1. — *L'utilitarisme et le favoritisme au phalanstère*

En principe, l'humeur habituelle des phalanstériens devrait être un enthousiasme sans réflexion ni calcul, un entier abandon aux suggestions de la composite, cette *voix de Dieu* qui les entraîne en aveugles. En pratique, et si l'on en croit les descriptions préalables de leur législateur terrestre, le calcul et la prévision de l'avenir s'introduiront dans la plupart de leurs actions. — Dans leurs relations d'amitié tout d'abord. Hobbes n'a-t-il pas jadis mis en avant, à titre d'argument contre une prétendue affection ***naturelle*** de l'homme à l'égard de tous ses semblables, que « l'on converse plus volontiers avec ceux en la société desquels on reçoit de l'***honneur*** ou de l'***utilité*** (1). » Les phalanstériens sont, sur ce point, tout semblables aux civilisés dont ils devraient être l'antithèse. Leur prophète peut bien écrire fièrement à l'occasion qu'en Harmonie il n'y a nul besoin de protection ni risque de passe-droit (2), que la faveur n'y est d'aucune influence sur l'avancement (3), que les harmoniens n'ont rien à demander à personne en affaires d'intérêt (4). Il peut même aller jusqu'à prévoir, pour ces citoyens de l'avenir, une jouissance morale délicate dans l'absence de protection, dans la certitude que tout appui est inutile à leurs rivaux comme à eux-mêmes et que la rétribution ou l'avancement seront équitablement répartis à chacun d'entre eux en dépit de toute intrigue. Tout ceci fait aussi bon effet dans un prospectus de réforme sociale que dans une profession de foi électorale, ces deux documents de même acabit !

En fait, quand on a promis aux hommes le libre essor de

(1) Voir le troisième volume de cette *Philosophie de l'Impérialisme, introduction*.

(2) *Unité universelle*, IV, 421.

(3) *Id.*, III, 560.

(4) *Nouveau monde industriel*, p. 279.

toutes leurs passions, il faut compter que celle d'ambition, la plus aiguë de toutes, prendra quelques sûretés pour le lendemain et se tournera d'avance vers quiconque est en situation de la satisfaire sur ce point. C'est ce qui ne manque pas d'arriver à nos harmoniens, en dépit de leur « composite ». Goûtent-ils les plaisirs « composés » de la table phalanstérienne, il nous faut en noter un dans le nombre qui est de nature bien hétérodoxe. « Timagène, au repas que je viens de décrire, se *lie* avec un homme *puissant* qui promet de l'*aider* dans une entreprise favorable à lui et à ses amis présents (1). » Plus loin, nous verrons un roi d'Harmonie « *s'intriguer* pour faire briller et *amplement* rétribuer les groupes qu'il *préfère* » (2). En général les legs en espèces et leur sagace captation préalable sont comptés parmi les liens les plus étroits qui uniront jeunesse et vieillesse en Harmonie. Les legs de vocation industrielle procurent environ cent héritages à tout harmonien, qui est destiné à exercer en moyenne cent métiers divers au cours de son existence. Il y a de plus des legs de galanterie pure, surtout ceux dont se voit récompensé sans faute un premier sacrifice d'amour, sacrifice « qui est très révéré en Harmonie, où on ne manque jamais de le cimenter par un legs testamentaire ». Sur ce point, seules en civilisation, les courtisanes *devinent le vœu de la nature,* puisqu'elles se font *par instinct*, doter et pensionner de leur mieux (3) !

Au surplus, le legs n'est pas le seul avantage que puisse procurer en Harmonie la passion de l'amour habilement « utilisée ». Comme les choix en toutes choses ne s'y fondent sur d'autres motifs que le *capriee*, la *préférence aveugle* (Dieu restant responsable de tout), il suffit de savoir charmer la phalange, la province, la région, l'empire, le césarat, l'univers pour arriver à ce qu'on désire. Celle qui *sait* prosterner l'univers à ses pieds est élue « favorite omniarcale » du globe. « N'importent les moyens : talents, beauté, *intrigue* ou autres, toutes voies sont bonnes; elle peut même, selon la

(1) *Unité universelle,* III, 186.
(2) *Id.*, IV, 417.
(3) *Id.*, IV, 467.

décision de Sanchez, mettre en jeu le fichu transparent (1) ! » Il s'agit ici d'une tolérance que Fourier prétend, à plusieurs reprises, avoir été accordée jadis par certain théologien à la femme qui sollicite les juges de son mari.

Certes, il n'est pas donné à chacun, même en Harmonie, de séduire le globe tout entier; mais on peut se proposer de moindres succès d'opinion. Les livres de Fourier sont remplis d'exemples qui en font foi. Voyez ce Léandre qui vient de réussir auprès de la femme qu'il courtisait (2). Elle lui remet, l'instant d'après, un brevet de fonctions lucratives qu'elle lui a procuré : un quart d'heure encore (c'est le temps moyen qui sépare en Harmonie les satisfactions superlatives qui forment la trame de l'existence), elle le fait passer au salon où il trouve des surprises heureuses, l'entrée d'un homme célèbre qu'il désirait connaître. Durant le repas qui suit, Léandre se trouve encore à côté d'un homme puissant qui peut l'*aider de son crédit* et qui s'y engage. Enfin, durant le cours du festin, un messager vient lui annoncer le *gain d'un procès !* — Admirez le caractère unitaire et philanthropique de ce « parcours », ou série graduée de plaisirs croissants !

Nous avons déjà fait la connaissance de Lucas, qui récompense les services pratiques d'Eudoxie et d'Orphise par une « gratitude qui excède les bornes de l'amitié ». Mais le plus accompli de ces héros peu scrupuleux quant aux sources de leur bénéfice et qui semblent avoir reçu leur formation morale sur le parquet des bals de barrière, c'est assurément Valère (3). Excusons-nous d'oser le présenter au lecteur. Ce jeune homme a vingt ans : voici près de lui Urgèle qui en a quatre-vingts. Si Urgèle aime Valère, elle trouvera chez lui antipathie *naturelle* en amour; mais, dans quatre groupes parmi les soixante-quatre qu'il fréquente, le jouvenceau se trouve en relations très intimes avec Urgèle. Elle l'a formé dès l'âge de cinq ans à la culture des hyacinthes bleues, lui enseignant, à titre d'« institutrice passionnée », tous les

(1) *Unité universelle*, IV, 437.
(2) *Nouveau monde industriel*, p. 349.
(3) *Unité universelle*, I, 158 et suiv.

raffinements de cette préparation florale où elle brille depuis soixante ans ; il en est de même au groupe de la gravure et aussi dans la série qui cultive une science fort inconnue en civilisation, l'algèbre d'amour ou calcul des sympathies accidentelles en matière galante. Urgèle est en effet la plus fameuse *sympathiste* du pays (en français, nous dirions matrone ou mieux encore). — Voici pour le passé; pour l'avenir, Valère souhaiterait fort d'être admis à une superbe armée industrielle du neuvième degré (environ deux cent mille hommes et autant de femmes), qui va tenir campagne sur le Rhin et y construire, durant le cours de la belle saison, des encaissements et des ponts de pierre; mais l'important, c'est qu'on y verra chaque soir des fêtes magnifiques. Pour s'y faire admettre, il faudrait que Valère eût déjà fait huit campagnes industrielles : or il n'en compte que deux. Par bonheur pour lui, Urgèle occupe le poste de *haute matrone* ou hyperfée de l'armée du Rhin. Cette vieille fée déclare tout simplement que le jeune homme lui sera utile dans telle branche du travail : il est aussitôt admis à cette belle armée, *quoiqu'il manque de titres !*

Le résultat de tous ces passe-droits ne se fait pas attendre. Il excite chez Valère non pas une passion d'amour direct pour Urgèle, mais un penchant de gratitude qui tiendra lieu d'amour et *atteindra au même but*. Urgèle obtiendra Valère par pure affection, et ses quatre-vingts printemps ne seront pas un épouvantail pour le jeune homme habitué dès le bas-âge à l'aspect de la matrone. Sans doute, il ne deviendra pas pour elle un amant habituel, *mais elle aura quelque part au gâteau !* — Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises ! Et notre prophète ajoute avec toute l'intrépidité de l'inconscience : « Ce sera là une conquête *dégagée d'intérêt*, de motif sordide, et bien différente de celles que peut faire aujourd'hui une femme de quatre-vingts ans qui n'obtient un jeune homme qu'à force d'argent! » — Gageons pourtant que plus d'un lecteur romantique l'aura cru sur parole, — oublieux du paragraphe précédent, et rempli pour Valère d'une véritable estime !

2. — *Impérialisme individuel.*

Et pourtant, Fourier n'a pas laissé d'avouer quelquefois sans détour les calculs d'intérêt futur qui seront la principale occupation de ses Harmoniens tout autant que des civilisés trop utilitaires à son gré. Il est bien caractéristique qu'il ait donné de la *cabaliste* pour une des passions les plus entièrement satisfaites en Harmonie, bien qu'elle soit déjà *dominante en civilisation* (1) ! Sur ce point tout au moins ne sera nullement vérifiée la fameuse règle de l' « écart absolu », de la « contremarche » passionnelle, de l'essor chenille et de l'essor papillon. Il est vrai que la cabaliste harmonienne est réduite, dans la théorie, à de gentilles taquineries réciproques, comme celles qui accueillent les *bardots* aux tables de pension suffisamment équilibrées ; à des rivalités plaisantes entre gastronomes prônant le plat qu'ils savent mijoter à point, et dénigrant la recette différente de leur voisin. Tout cela reste « jovial et poli » (2).

Malgré tout, il suffit de recourir à la définition de la *cabaliste* pour en discerner la nature utilitaire et calculatrice. Par opposition à la *composite* qui nous est donnée comme une « fougue aveugle », la *cabaliste* est une fougue *spéculative*, c'est-à-dire qui spécule d'avance sur les résultats de ses impulsions les plus fortes, une fougue *réfléchie*, qui mêle toujours *le calcul à la passion* (3). Voilà qui n'est pas sans conséquence, et qui explique en particulier une comparaison assez inattendue de Fourrier. Quand il s'efforce en effet de nous fournir un exemple de « parcours » en matière de cabaliste (c'est-à-dire une satisfaction accomplie et superlative de cette passion), il choisit pour cet objet la *Bourse harmonienne* (4),

(1) Mss 1846, I, 236.
(2) *Unité universelle*, IV, 399.
(3) *L'Harmonie universelle*, I, 148.
(4) Mss 1847, I, 25.

qui n'est qu'une imitation servile de la Bourse civilisée — ce temple de l'impérialisme individuel moderne, ce champ clos de la lutte économique. — Bien plus, au sein de l'odieuse civilisation, la cabaliste émulative des manufacturiers, qui perfectionnent leur marchandise à l'envi, pour l'avantage final de la société, est par lui approuvée de tous points (1).

Mais il s'est montré plus favorable encore à une passion mieux connue que la cabaliste, à celle qui est l'expression la plus claire du Désir du pouvoir, à l'Ambition. Si nous écoutions, dit-il, les diatribes des philosophes ou moralistes, nous devrions placer l'ambition au dernier rang de toutes passions. Or, il paraît que Dieu en juge bien autrement puisque (Fourier s'en porte garant tout au moins), il lui a donné le *premier rang* parmi les quatre passions affectives (2), et que, en Harmonie, un homme, une femme, un enfant ne seraient pas gens d'honneur s'ils ne convoitaient le trône du monde, s'ils ne nourrissaient une ambition sans bornes, une prétention à tous les honneurs concevables (3) ! Quiconque inclinerait à se contenter d'une souveraineté subalterne, comme le trône de France par exemple, serait regardé comme « eunuque politique » (4). En un mot, les civilisés n'ont pas encore le quart (5) de l'ambition qui est nécessaire à l'essor de l'Harmonie sociale.

Est-ce à dire que Fourier soit prêt à faire adhésion à la psychologie de Hobbes, et à reconnaître expressément que le Désir du pouvoir est à la source de toutes les actions humaines? Non pas, son romantisme mystique se cabre au dernier moment contre un aveu qu'on l'a cru tout près de consentir. Si, dit-il (6), on voulait donner le nom d'ambition à tout ce qui est « émulation de rivalité », il s'ensuivrait que *toutes les passions se réduisent à une seule*, dite Ambition ; que

(1) Mss. 1846, I, 431.

(2) Passions qui, avec les cinq sensuelles et les trois distributives (composite, cabaliste et papillonne) sont à la source de toutes les autres. (Mss. 1846, I, 20.)

(3) Mss. 1846, I, 31 et 32.

(4) *Nouveau monde industriel*, p. 325.

(5) *Unité universelle*, IV, 405.

(6) Mss. 1848, II, 377.

l'amour n'est qu'une ambition de posséder telle femme, le familisme une ambition de revivre dans ses descendants. Divers sophistes, poursuit-il, ont en effet adopté ces escobarderies, très commodes à gens qui ne voyant pas clair dans le mécanisme des passions, veulent éviter les problèmes de subdivision primordiale. — Quant à lui, appuyé sur son génie classificateur, il croit pouvoir distinguer de l'ambition non seulement toutes les autres passions, mais en particulier la *cabaliste*, qui est pourtant si analogue à première vue. Il suffit à cet effet de nier en toute passion et spécialement dans l'ambition le trait utilitaire que les hobbistes y soulignent. On peut, écrit Fourier, cabaler par goût, pour occuper son esprit et *contre son intérêt*, ne voit-on pas des gens entreprendre un procès ruineux et ridicule, s'engager dans un débat absurbe pour le seul plaisir de *créer un stimulant à leur esprit* (1). — Un instant, pourrait-on répondre ici! Quand même vous feriez des *Plaideurs* de Racine l'image exacte de la réalité, encore faudrait-il remarquer que le *désir de stimulant* est bien leur *intérêt* du moment — intérêt éphémère, auquel, insuffisamment conseillés par la raison, ces fantoches sacrifient leur intérêt futur, voilà tout. — Il n'y a rien là qui infirme la sage affirmation de Hobbes (2).

(1) Mss. 1848, II, 376.

(2) Nous avons rencontré récemment un curieux développement de psychologie impérialiste, à peu près contemporain de la naissance de Fourier, sous la plume du chevalier de Boufflers, ce favori de Voltaire qui venait alors de contempler de près, chez les confédérés de Pologne, le jeu des ambitions et des vanités humaines. Il écrit à son oncle, le prince de Beauvau, le 11 septembre 1771, qu'ayant souvent réfléchi à ce que l'homme désire, sa conclusion est « qu'il n'y a pas un gueux qui, *sans le savoir*, n'aspire à la monarchie universelle ». Et cela, il a pu le lire dans Mandeville ou dans Rousseau par exemple, mais il y ajoute une explication utilitaire du Désir du pouvoir qui semble bien lui appartenir en propre et n'avoir été pour lui que le résultat de l'expérience : « J'ai ensuite réfléchi à cette monarchie universelle, et j'ai cru trouver qu'on ne la désirait pas tant pour maitriser tout l'univers que pour le faire contribuer à nos besoins physiques. Le superflu ne nous plait que parce qu'il est un supplément au nécessaire, et nous avons tant besoin de ce nécessaire que notre esprit est toujours vaguement occupé des moyens de n'en pas manquer. Les richesses, l'autorité, la considération sont en effet des moyens pour cela et nous avons beau les avoir en notre possession, un degré de plus parait encore

Un autre exemple de cabale désintéressée qui est proposé par Fourier sera plus mal choisi encore. La cabale, dit-il, fait le charme des cours et l'on voit les courtisans sécher d'ennui quand ils en sont privés. Comme si la cabale des cours avait pour objet autre chose que l'*intérêt* des courtisans qui s'y livrent ! — Non ! il est permis d'avancer sans nulle « escobarderie » que la cabaliste comme l'Ambition dont elle dérive, comme toutes les autres passions a pour origine le désir utilitaire du pouvoir, car telle est la vérité psychologique et Fourier se débat en vain contre elle au sein des brumes de son utopique rêverie. Voyons-le s'avancer d'un pas encore dans la voie qui malgré tout l'en rapproche à son insu.

3. — *Impérialisme de classe.* — Le garantisme.

Fourier invective souvent, d'une même haleine, moralistes et *économistes* civilisés. Il fait pourtant une différence entre ces deux sortes de sophistes. L'économisme est, à ses yeux, *supérieur* au moralisme, qu'il a vaincu déjà et qu'il était, dit Fourier, assuré de vaincre, puisqu'il a le bon esprit de *capituler avec les passions* (1), puisqu'il cède au vœu fondamental de l'attraction en se rangeant sous la bannière du luxe (2), ce juste désir de l'homme. « Le brouet noir des Spartiates, écrit assez drôlement l'auteur de la *Théorie des quatre mouvements* (3), les raves de Cincinnatus, la souquenille de Diogène, tout fuit devant ces novateurs impies qui permettent l'amour du faste », qui autorisent le goût du sucre, du café et des plus vils métaux tels que l'or et l'argent. C'est en vain que les

un moyen de plus et il devient, à cause de cela, l'objet d'un nouveau désir. C'est pour cela que jamais les désirs ne finiront et jamais le bonheur n'arrivera dans la demeure des hommes. » (Voir l'intéressante étude de M. G. Maugras sur *la Marquise de Boufflers et son fils*. Paris, Plon, 1907, p. 148.)

(1) Mss. 1847, I, 306.

(2) *L'Harmonie universelle*, I, 54.

(3) *Théorie des quatre mouvements*, p. 224.

Jean-Jacques et les Mably défendirent courageusement les droits de la Grèce et de Rome (1) : « On les écoute en pitié murmurer de morale, comme on se rit des tonnerres lointains qui se font entendre à la suite d'un orage. »

Pendant ce temps, les économistes réduisent tranquillement le « vice » en système raisonné. Depuis un siècle ils ont fait taire la morale importune et intronisés leurs favoris : les agioteurs et accapareurs (2). Au surplus, remarque fort justement notre courtier de Bourse, ces savants n'inventent rien et constatent seulement ce qu'ils voient, car la Hollande fut riche avant leur venue, sans le secours de leur science et par le seul conseil de son *intérêt*. — Certes, pourrait-on répondre ici, et l'Angleterre de même! C'est là ce qui fait l'autorite de doctrines fondées sur l'expérience, que l'expérience peut bien perfectionner mais non plus renverser de fond en comble. — On dirait que Fourier se rend compte parfois de cette vérité et qu'il rêve alors de présenter son propre système comme une synthèse entre ces deux doctrines, antagonistes à ses yeux : moralisme et économisme. Ne désire-t-il pas pour sa part « associer à l'amour de la vertu le véhicule de l'intérêt » (3)? Par malheur, il a tenté le plus souvent d'opérer cette synthèse par la méthode romantique plutôt que par le procédé rationnel, ce qui lui causera maint ennui sur son chemin.

A l'heure décisive de sa carrière, lors de l'élaboration première des doctrines réformatrices qu'il voulait prêcher au monde, il a connu par leurs écrits, quelques hommes de bonne volonté qui, à la fois disciples des économistes et lecteurs toujours attendris de Jean-Jacques cherchaient, eux aussi, à réparer les ravages de la tourmente révolutionnaire, à concilier le bien-être populaire avec le développement de la production industrielle. Il lut certainement quelques pages du comte de Rumfort et de Cadet de Vaux, car il se réclame déjà de leur patronage dans sa lettre au grand juge Régnier, écrite le 4 nivôse an XII. — Le premier de ces philanthropes

(1) *Théorie des quatre mouvements*, p. 190.
(2) Mss 1845, I, 14.
(3) *Unité universelle*, I, 105.

prônait des institutions d'assistance publique qui auraient ressemblé assez exactement à des « workhouses » adoucis (1) ; le second prêchait une association semi-communiste entre villageois de nos campagnes : on pourrait de la sorte, pensait-il, préparer un seul repas pour deux cents ménages environ, et confectionner des soupes économiques (2). Ces deux suggestions, élaborées dans un cerveau dépourvu de boussole rationnelle, ont produit l'utopie du phalanstère, quant à son aspect matériel, tandis que la psychologie romantique en fournissait la théorie morale. Mais dans ce même cerveau, elles ont développé indépendamment de cette pure lubie, et en quelque sorte parallèlement à elle, une beaucoup moins absurde floraison : nous voulons parler de la conception d'une sixième période sociale pour l'humanité (la civilisation étant définie comme la cinquième après édenisme, sauvagerie, patriarcat et barbarie), et de la description du *garantisme*. A cette dernière prophétie ont pu se rallier par la suite des disciples moins usés psychiquement que le maître et quelque peu effarouchés par les incohérences harmoniennes. Le socialisme romantique y a cueilli à plusieurs reprises depuis un siècle certains fruits de saveur assez rationnelle, — en même temps qu'il récoltait dans l'ensemble de l'œuvre fourieriste une si large moisson de convictions mystiques.

Le *garantisme* ou *sociantisme* (3) est un étatisme mitigé : c'est l'intervention mesurée du pouvoir central dans les rapports économiques entre particuliers, au profit des intérêts de la classe moyenne et pauvre. C'est une forme assez sage en somme et suffisamment tempérée de l'impérialisme plébéien. — Mais il faut bien remarquer que Fourier y attache peu d'importance, qu'il a toujours développé de façon accessoire et comme à regret ses idées sur ce sujet. En effet, prisonnier de son rêve utopique, il compare sans cesse à ce rêve les mai-

(1) Sur Rumfort et Cadet de Vaux, voir M. Bourgin, p. 122 et suiv.

(2) Fourier citera fréquemment aussi dans son âge mûr le comte Alexandre de Laborde (arrière-grand-père de l'auteur de ces lignes) pour son ouvrage sur *l'Esprit d'association* (1818).

(3) *Nouveau monde industriel*, p. 406.

gres et lointaines perspectives du garantisme et ne peut retenir alors un mouvement dédaigneux de l'épaule : « J'aurais pu donner, dit-il (1), la théorie de la sixième société, (garanties générales) dont on lit les aperçus au deuxième volume de cet ouvrage. Mais *à quoi bon* s'occuper d'un système social dont l'organisation complète ne serait terminée qu'au bout d'un siècle, n'élèverait la richesse qu'au double de la nôtre, et lentement, de génération en génération ; tandis qu'on peut en fonder un qui *triplera subitement* la richesse et dont l'épreuve sur cent familles, terminée en deux mois (sauf disposition des bâtiments) sera suivi aussitôt de la fondation générale ? »

Le garantisme, qui, dit Fourier, fut déjà le rêve des *philosophes* (2) et des utopistes à la mode de Fénelon (3), était en effet relativement facile à trouver en partant de la civilisation, « qui y marche par toutes ses tendances (4) » . Mais cette facilité même est à l'égard du garantisme une présomption d'infériorité, car l'Harmonie exige, comme on le sait, pour être pressentie les dons du génie, le degré (si exceptionnel) d' « omnititre » en matière de passion, et même une vocation messianique toute particulière. De plus cette sixième période réclamerait l'effort de plusieurs générations avant de prendre consistance : « Quels travaux d'Hercule et quel sujet d'effroi quand on songe à la facilité de fonder la *septième* période qui va changer *d'une année à l'autre* la face du monde (5). » C'est que l'*association* est la source du garantisme, tandis que l'*attraction* est celle de l'Harmonie : ici un contrat rationnel ; là une impulsion passionnelle. Comment hésiter entre ces deux procédés ? Certes, l'association conduirait peu à peu (en trois siècles environ), à l'attraction, au fonctionnement du « tourbillon passionnel » . Mais ne serait-il pas *doublement absurde* (6) de

(1) *Unité universelle*, I, 71.
(2) *Id.*, IV, 555.
(3) *Id.*, II, 42.
(4) Mss. 1845, I, 13.
(5) *Unité universelle*, III, 294.
(6) Mss. 1845, II, 222.

s'attarder de la sorte, de s'attacher à parfaire la théorie d'une forme sociale où l'on n'obtient qu'un bonheur médiocre (1), dont les moindres dispositions exigent vingt ans de travaux et les principales trois siècles d'exercice avant d'arriver à terme. Il serait vraiment ridicule qu'une nation se décidât à n'organiser que le garantisme, sixième période, tandis qu'une autre voisine réaliserait sans transition la huitième ou tout au moins la septième période, et se verrait libérée de sa dette publique avant même que la première ait pu terminer la moindre disposition ! « Certain pays qu'on a nommé, je ne sais pourquoi, la grande nation, conclut l'écrivain, serait bien capable de cette duperie ! »

Néanmoins par une de ces concessions au bon sens dont nous avons parlé déjà — qui sont chez lui à peine conscientes d'ailleurs et qu'il excuse d'ordinaire à ses propres yeux par la nécessité de prévenir des plagiaires ou de ménager des cerveaux paressseux, — Fourier a développé assez longtemps, à plusieurs reprises, ses vues sur le garantisme. Il a même montré quelque sagacité dans sa peinture de l'organisation sociale qui pourrait y conduire : c'est la quatrième *phase* de de la période civilisée, — phase qui succéderait à la *troisième* où nous sommes actuellement engagés et précéderait immédiatement l'avènement de la sixième *période sociale* ou garantisme, si le triomphe universel de l'Harmonie proprement dite ou septième période, n'était pas imminent. — Il entrevoit cette « phase » prochaine comme une époque d'accaparements et de trusts, de « féodalité industrielle », d'alliance des souverains ou gouvernements avec le grand commerce pour opprimer le petit (2) : pronostics en quelque point vérifiés depuis. Aussi les disciples de Fourier se sont-ils montrés très fiers de la clairvoyance de leur maître quant aux lendemains de la période actuelle (3). A notre avis, son originalité n'est pourtant pas bien grande sur ce point. Tel devait être à peu près, de son temps, le ton ordinaire de la conversation entre les

(1) Mss. 1845, I, 487.
(2) *Id.* 1847, I, 296 et suiv.
(3) *Théorie des quatre mouvements,* p. 216. (Note des éditeurs.)

petits bourgeois de son entourage, inquiets pour l'avenir de leurs comptoirs et jaloux de quelques concurrents plus actifs.

Quant à la théorie du garantisme lui-même, c'est tantôt une paraphrase de Cadet de Vaux, comme la description de ce « Comptoir communal actionnaire » qui remplit un chapitre de l'*Unité universelle* (1) et propose greniers communs, assurances mutuelles, crèches, fourneaux économiques ; tantôt un projet de main-mise par l'État sur certaines fonctions ou industries qui présenteraient dès lors plus de *garanties*, à l'avis de Fourier. C'est, à ses yeux, quelque chose comme une extension du monopole des monnaies et de la vérification des poids et mesures — services qui existaient depuis longtemps à son époque. — Il est revenu plusieurs fois sur le récit d'une parole mémorable qui lui échappa dans sa jeunesse. Napoléon, dit-il (2), avait conçu par hasard un plan très sage dont il n'entrevit même pas les résultats possibles : il méditait de s'emparer du transport intérieur ou roulage ; on en badinait dans les comptoirs en disant : « L'Empereur veut se faire roulier ! » Et Fourier de répondre que *ce serait l'opération la plus judicieuse de son règne*, car le premier pas à faire pour métamorphoser le commerce mensonger en véridique, c'est d'occuper « les deux extrêmes ou transitions de mécanisme » : le roulage, transition matérielle ; le courtage, transition politique.

Le but du garantisme ou sociantisme est nettement défini par ces différents traits : c'est la réforme du *seul commerce*. Car Fourier ne se préoccupe nullement de modifier la production industrielle en sixième période : ce résultat est en effet réservé à l'Harmonie ou septième période, et c'est bien dans la description de cette dernière que les socialistes des deux derniers tiers du dix-neuvième siècle iront chercher les ressorts de leur utopie beaucoup plus industrielle que celle de Fourier. L'inventeur du phalanstère a toujours gardé pour sa part, — à l'exemple de Saint-Simon, — l'estime du patron industriel, soigneusement distingué par lui du commerçant, à

(1) *Unité universelle*, III, 269 et suiv.

(2) Voir par exemple *Unité universelle*, II, 229.

titre de producteur véritable, d'homme utile et éminent. Le nom d'Oberkampf par exemple est sans faute accompagné sous sa plume des épithètes les plus honorables (1). Bien mieux, le commerçant est à ses yeux un « corsaire industriel », parce qu'il vit aux dépens du manufacturier autant que de l'acheteur.

On sait que l'horreur de Fourier pour le commerce est en grande partie le fruit d'une romantique révolte de son égotisme contre la volonté paternelle tout d'abord, ensuite contre la carrière naturelle que semblaient lui indiquer sa situation et les traditions de sa famille. Il a raconté en termes pittoresques son serment d'Annibal contre le commerce, aussi bien que sa première révolte contre les « raves » et la morale qui les prône : « On m'enseignait, dit-il (2), au catéchisme et à l'école qu'il ne fallait jamais mentir; puis on me conduisait au magasin pour m'y façonner de bonne heure au noble métier du mensonge ou art de la vente. Choqué des tricheries ou impostures que je voyais, j'allais tirer à part les marchands qui en étaient dupes et les leur révéler. L'un d'eux, dans sa plainte, eut la maladresse de me déceler, ce qui me valut une ample fessée... Attiré à Lyon par l'appât d'un voyage, et arrivé à la porte du banquier Scherer où l'on me conduisait, je désertai en pleine rue, déclarant que je ne serais jamais marchand. — On m'y ramena dans Rouen, où je désertai une seconde fois. A la fin, je fléchis sous le joug et j'ai perdu mes belles années dans les ateliers du mensonge, entendant partout retentir à mes oreilles ce sinistre augure : « Bien honnête garçon, il ne vaut rien pour le commerce ! » — En effet, j'ai été dupé, dévalisé dans tout ce que j'ai entrepris. » A l'appui de cet aveu, son biographe Pellarin nous apprend qu'ayant placé toute sa fortune en denrées coloniales vers 1793, il fut ruiné par le siège de Lyon. C'est donc d'abord à titre de spéculateur malheureux qu'il est devenu l'ennemi des spéculateurs : origine assez fréquente des convictions de ce genre !

(1) Voir entre autres passages *Unité universelle*, II, 217.
(2) Mss. 1848, I, 9.

Plus tard, il vit, dit-il, jeter à la mer dans le port de Marseille mille quintaux de riz avarié : cette denrée était hors d'usage parce que certains accapareurs l'avaient trop longtemps conservée sans la vendre, en dépit des souffrances du peuple et afin d'en faire monter le prix (1). Toutes ces expériences fâcheuses ne l'empêchèrent pas au surplus de revenir sur le tard, lorsqu'il fut poussé par la nécessité, au métier de courtier marron en marchandises, qu'il avait exercé dès 1800 à Lyon. Ces incursions réitérées sur le terrain de la Bourse nous ont valu maint développement virulent contre la civilisation mercantile ainsi qu'une assez mordante parodie, intitulée *l'Esprit de la Bourse* (2), — satire dialoguée qu'assaisonne un sel dépourvu de finesse, mais non de saveur.

Le garantisme se propose donc de réaliser le *procédé de négoce véridique* (3), en donnant au gouvernement la responsabilité du commerce honnête, en provoquant l'intervention incessante de l'autorité publique pour la *garantie* de la vérité. Ce régime aurait la propriété d'exclure tout intermédiaire superflu entre industriel et consommateur et d'assurer ainsi au producteur tout le bénéfice de sa denrée (4). Le système actuel de la production n'en serait point touché, et l'on voit par là combien le *sociantisme* de Fourier, diffère du *socialisme* que ses disciples et continuateurs lui ont bientôt substitué, en combinant tant bien que mal, dans un assez confus amalgame, la sixième et la septième période sociale qu'il avait pour sa part pris tant de peine à distinguer l'une de l'autre.

4. — *Impérialisme de race. — Le* monopole insulaire.

Il y avait dans l'esprit de Fourier, apôtre de l'Harmonie, prophète de l'accord pacifique autant que joyeux des êtres.

(1) *Théorie des quatre mouvements*, p. 239.
(2) Mss. 1848, I, 238 et suiv.
(3) *Unité universelle*, II, 223 et suiv.
(4) Mss. 1847, II, 328.

un curieux trait militariste et chauvin. Ce n'est pas en vain qu'il vit passer devant ses yeux, au cours de son rêve éveillé, les cohortes triomphantes de Marceau, de Hoche et de Bonaparte et que lui-même porta pour un temps l'uniforme de chasseur à cheval, — fût-ce dans les infirmeries où le confinait sa faible constitution. — Ses biographes affirment qu'il avait la passion des parades militaires et qu'en bon badaud, il ne manquait pas de suivre dans la rue le « régiment qui passe ». Ce sont souvent en effet des images guerrières qui se pressent sous sa plume pour peindre les accords parfaits du phalanstère. Nous avons parlé des « armées industrielles » qu'il répandait sur le monde; nous avons dit que les relations amoureuses elles-mêmes sont régies dans ces armées par rapports et par ordres du jour comme les mouvements d'une troupe en campagne. Les végétaux se mettent au diapason et présentent, dans le canton harmonien, l'aspect « d'une grande armée exécutant diverses évolutions » (1). C'est le soldat qui sert d'exemple pour faire comprendre l'abnégations des harmoniens, là où elle sera nécessaire (2); c'est le régiment, dont le colonel est le *pivot* qui nous offre un premier aperçu de la « série industrielle » (3). Bonaparte, transformant en conscrits les boulangers et jusqu'aux écoliers (4), était mû, nous dit-on, par une saine « manie d'unitéisme », qui sera pleinement satisfaite dans l'état sociétaire. Enfin, parmi les Harmoniens qu'on nous montre si bruyants, si exaltés, si bien pourvus de chants, de trompes et de clochettes, un *laconisme,* tout militaire, dans la conversation nous est à l'occasion donné comme une vertu qui sera universellement pratiquée (5).

La féodalité, c'est-à-dire le règne du glaive, le régime par excellence de l'impérialisme de race, fut un grand progrès à son heure, si nous en croyons Fourier, et peut-être doit-on la

(1) *L'Harmonie universelle,* I, 281.
(2) *Unité universelle,* I, 155.
(3) Mss. 1845, I, 497.
(4) *Unité universelle,* IV, 597.
(5) *Id.,* IV, 579.

considérer comme l'*apogée* de la période civ
l'epoque féodale est celle où cette période dé
formes les moins viles (1) : seule la féodalité
pable d'affranchir insensiblement les esclav
philosophes révolutionnaires, pour avoir ess
l'affranchissement *individuel*, échouaient da

Toutefois, le plus étonnant témoignage
Fourier, quant aux résultats possible de
race, c'est cette *Démonstration du monopole*
propriétés encore inconnues, qu'il a insérée
ouvrage, la *Théorie des quatre mouvements*. I
léonienne préoccupa de tout temps son espr
imprudemment généralisateur. Dès le 17
publiait dans le *Bulletin de Lyon*, un article
continental (3) que ses disciples proclamen
est, au vrai, une assez folle rapsodie : pe
surplus, car l'auteur semble alors promett
non pas à la France ou à l'Autriche la pr
ce triumvirat européen dont il rêve — triu
quérir l'Asie et donner au genre humain la
naitra sans délai l'Harmonie. Il écrit à c
compte pour *rien* l'Angleterre dans cette
sance purement mercantile sera anéantie sa

Il parait avoir changé entièrement de s
camp de Boulogne et les premiers succès de
car le chapitre sur le *Monopole insulaire*, p
d'un tout autre ton. Cette étude débute p
blement ingénieuse du géographe amateur q
Fourier. Dieu, dit-il, a placé d'ordinaire les
l'embouchure des grands fleuves et au sein

gascar, le *Japon* (1), les deux îles de la Sonde, la
Guinée, Bornéo, les Antilles. — D'autre part, l'
humaine, a dès à présent, et sans attendre la périod
nienne atteint son apogée définitive avec l'*art nau*
notre plus beau trophée. La perfection de nos
maritimes est désormais si grande qu'aucun de ce
planétaires supérieurs dont la plume fantaisiste de
aime à nous révéler les secrets *ne sait construire*
mieux que nous (3). On conçoit combien cette perf
l'art naval est avantageuse aux nations insulaires,
assure entièrement la sécurité, puisque la puiss
armées continentales les mieux aguerries ne peut ri
leur territoire. — (Remarquons que tout ce développ
sans nul doute un écho du canon de Trafalgar.)

L'Angleterre a su, avant toute nation insulaire
parti excellent de sa situation privilégiée et établir s
pole commercial dans le monde entier. Ce monopo
semble un véritable châtiment du ciel à tous ceux de
qui n'en ont point leur part. Toutefois, il est plutôt,
mains de Dieu, un remède *fatigant mais salutaire* p
présente maladie sociale. En effet, deux perspective
se présentent à l'esprit de Fourier tandis qu'il
Théorie des quatre mouvements : peut-être le bloc
nental va-t-il porter ses fruits, grâce à l'union pers
toute l'Europe, contre la tyrannie d'Albion et, en ce c
conquise à bref délai par les grandes nations de ter

(1) Voici donc enfin une prophétie de Fourier qui est en voie d
et il faut avouer que les termes en sont d'une précision étonnant
l'invasion des Russes en Chine aurait forcé les Japonais à recou
salut à l'art nautique, où ils auraient parfaitement réussi ; et, ap
formé un rempart contre les Russes, ils en auraient fait un moyen

permettra de réaliser l'Harmonie sur son immense territoire inculte. C'était déjà la thèse de l'auteur en 1803, mais sans doute n'y faut-il plus voir en 1807 qu'une flatterie obligée au maître de l'heure, au souverain que l'auteur appelle *grand parmi les grands!* Car voici poindre une hypothèse à laquelle ne s'arrêtait nullement jadis le collaborateur du *Bulletin de Lyon*. L'Angleterre, dit-il en 1807, pourrait bien reprendre pour son compte ce rôle de pionnier d'Harmonie que la désunion de l'Europe risque de laisser échapper de nos mains. Si la Grande-Bretagne entrait dans cette voie féconde, voici quel devrait être son programme d'action : au lieu de continuer l'agression active (ou déchirement continental) qu'elle entretient à l'aide de certaines nations européennes subornées par son or, qu'elle se restreigne donc plutôt à l' « agression passive ou assoupissement continental ». Que de ces milices alliées dont elle sait si bien acheter les services, elle forme deux corps d'armées : l'un pour maintenir la paix sur le continent, l'autre pour soumettre les nations barbares de l'Asie, Perse, Chine, Siam. Qu'elle assoupisse enfin les civilisés en leur donnant part aux trésors prélevés administrativement par ses soins sur les peuples barbares. En un mot, qu'elle pacifie l'Europe par une police internationale bien conduite, et s'enrichisse des dépouilles du globe.

De ce moment l'Angleterre, forte de l'appui de l'opinion et du secours des milices continentales, marcherait presque sans obstacles à la conquête universelle. Bien plus, — et voici déjà un pressentiment de cette théorie insidieuse que certains Anglo-Saxons de nos jours ont baptisée du nom séduisant d'*Impérialisme de la responsabilité*. — L'Angleterre pourrait feindre d'envisager la fourniture des milices comme le gage du repos des civilisés et de celui des barbares eux-mêmes qui, après tout, seraient plus heureux sous une administration régulière que sous le joug de leurs pachas et de leurs nababs. Quant aux continentaux, ils trouveraient dans leur coopération à une telle entreprise la paix intérieure et le peu de bien-être qu'ils peuvent attendre de la période sociale dans laquelle ils sont engagés : bien-être qui s'accroîtrait

encore à cette heure de franchise où l'Angleterre, se décidant enfin à lever le masque, notifierait sa suprématie au reste du monde et se mettrait en mesure de lui donner une organisation régulière, capable de l'acheminer insensiblement vers la sixième période sociale ou garantisme.

N'y a-t-il pas quelque chose de frappant à voir ce psychologue romantique — retrouvant au fond de son cerveau fumeux quelques bribes des enseignements économiques issus de Hobbes, de Mandeville et surtout de l'observation des faits — placer ces espoirs de sociantisme dans la conquête du monde par l'impérialisme anglo-saxon triomphant? Écoutons-le développer cet espoir inattendu. En suivant une pareille marche, poursuit-il, les monopoleurs anglais joueraient le rôle d'anges tutélaires, de médiateurs entre la civilisation et la barbarie : ils exécuteraient le plus beau plan que puisse comporter la politique « civilisée »; ils feraient, d'un système de spoliation, éclore des résultats plus brillants que les trophées des conquérants et que les lumières des philosophes. Les conquérants ou les philosophes ont-ils donc su jusqu'ici étendre l'empire de leurs armes ou de leur sagesse au quart seulement du monde habité? Le monopole insulaire qui n'est tant critiqué que pour être trop mal connu, pourrait faire bien davantage : entre des mains habiles, il conduirait à l'unité si désirable du genre humain et au bonheur du globe terrestre!

Par malheur l'Angleterre, dédaigneuse de ses destinées providentielles, semble vouloir s'isoler du continent au lieu de s'identifier à lui par le procédé qui vient d'être indiqué. Elle s'attarde à de menus brigandages sans concevoir aucun plan d'offensive générale. Peut-être, en dépit de son proverbial égoïsme, prête-t-elle une oreille trop attentive encore aux mesquineries des philosophes, à ces gens qui vont déclamant contre l'esprit de conquête et détournent par là le genre humain du seul bonheur compatible avec l'ordre civilisé. Pendant la durée de la cinquième période sociale, il ne peut exister de repos sur le globe avant qu'une conquête générale ait rallié tous les peuples à un gouvernement central. Est-il

donc rien de plus homicide qu'une modération affectée qui perpétue les guerres, qui éternise le carnage? Le monopole insulaire, malgré l'*infamie* des ressorts qu'il met en jeu, offre à l'esprit une perspective autrement satisfaisante que toutes les doctrines philosophiques réunies ne pourraient le faire.

En cet endroit, il est permis d'applaudir avec les disciples de Fourier à une clairvoyance sociologique qu'on salue si rarement dans son œuvre. Mais déjà l'ombre de l'idée fixe s'allonge et grandit avec le cours de l'heure, au sein de son cerveau fatigué; elle y obscurcira bientôt les traits de la sagesse un instant entrevue. Pourquoi donc, songe-t-il en effet, se préoccuper plus longtemps du monopole insulaire et de ses destinées possibles dans le cadre de la civilisation, puisqu'aussi bien cette odieuse période touche à son terme (1). Quelques hectares seulement accordés à l'inventeur, quelques crédits consentis au sous-Messie, la fondation d'un seul « canton d'essai », et, sous peu de mois, le genre humain va jouir d'un bonheur accompli. Notre homme regrette presque, en cet instant d'extase retrouvée, les applaudissements que sa lucide échappée sur la sociologie impérialiste va lui attirer sans nul doute de la part de nos modernes Aristarques (2). C'est que sa religion véritable n'est pas là : elle réside toute entière dans cette fleur de romantisme social qui est la conception de l'Harmonie imminente.

Il est pourtant revenu dans ses manuscrits, à propos de l'ambition, sur l'ingénieux impérialisme de race dont nous venons d'indiquer la présence au fond de sa pensée. Le plus heureux événement qui puisse arriver au globe, écrit-il, c'est qu'un souverain ou une corporation envahisse toute la ma-

(1) « Tout cela au surplus devient fort indifférent, puisque nous allons sortir de la civilisation. » (*Théorie des quatre mouvements*, p. 212, note.)

(2) Dans une note ajoutée plus tard de sa main sur un exemplaire de son livre des *Théorie des quatre mouvements*, FOURIER écrivait : « Cet article, dont je blâme le ton, non le dogme, a obtenu les suffrages de nos mercantiles aristarques; dès qu'on disserte sur la politique transcendante du commerce, ils applaudissent parce qu'ils n'y connaissent rien; on les tâtera sur ce sujet dans trois sections du traité. » (*Théorie des quatre mouvements*, édit., des *Œuvres*, p. 204, note.)

chine ronde. Il en résulterait un progrès très heureux en échelon social, un avènement du genre humain en sixième période. En effet, du moment où une autorité quelconque dominerait sur le globe tout entier, elle n'aurait d'autre intérêt que d'y maintenir la paix universelle et la libre circulation, que d'adoucir le fardeau des impôts afin de prévenir les soulèvements populaires. Le ministère le plus oppresseur deviendrait aussitôt le plus libéral par excès d'ambition. J'avoue, poursuit Fourier, que la conquête est une voie odieuse, mais elle est encore meilleure qu'une prétendue philanthropie qui, incapable de nouer des liens unitaires entre les peuples, les laisse dans un état de guerre périodique. Guerre pour guerre, ne vaut-il pas mieux utiliser le fléau une bonne fois que d'en perpétuer inutilement les ravages? Albion, après Bonaparte, a péché par *défaut* de cupidité, et pour n'avoir pas su former le plan d' « envahir le sceptre du monde ».

Tout ce développement nous fait prévoir que Fourier n'hésitera pas à appliquer au bonheur de l'humanité future d'autres ressorts que ceux de la psychologie romantique, qui sont l'égotisme débridé, l'exaltation sans frein, l'unitéisme effusif ou spontané. Nous allons constater que les actions des phalanstériens connaissent d'autres mobiles encore et que, à l'occasion, la raison, fruit de l'expérience sociale du passé de l'espèce, est appelée à placer un mot de sang-froid parmi les exclamations de derviches hurleurs qui nous ont été données trop souvent pour le rythme exclusif des travaux de l'avenir.

II. — La discipline morale au phalanstère.

Comme la plupart des moralistes romantiques, Fourier, tout en flattant les passions sous le prétexte qu'elles sont bonnes et voulues de Dieu, exploite involontairement à son profit le bon renom de la raison modératrice, et cherche à s'y rallier, au moins par les tendances de son vocabulaire, afin de profiter tacitement de son patronage.

1. — *Le partage de régie entre raison et passion.*

Nous avons dit avec quel acharnement Fourier poursuit parfois de ses invectives la raison humaine, principe et soutien de ces odieux « moralistes » dont il juge le règne bien près de sa fin. La raison lui apparaît alors comme une *ennemie de Dieu* (1), comme un vain fantôme au surplus, puisqu'elle est *toujours nulle* (2), à y regarder de près. Elle n'existe même pas chez les interprètes patentés de ses préceptes, chez les philosophes trop empressés à baptiser du nom de *devoirs* leurs caprices les plus fugitifs (3), et à prôner les constitutions toutes monastiques des Spartiates ou des Hernutes, ces véritables *monstres passionnels*. On lui a conseillé, dit-il, de lire, des écrits d'Ancillon sur Kant, Fichte et Schelling afin de mieux estimer la raison philosophique. Il a essayé de prendre connaissance de ces « torrents de perfectibilité », mais il n'y a trouvé que des mots (4).

Et pourquoi donc, au surplus, calculer sans cesse en vue de demain, comme ces sortes de gens s'y épuisent tour à tour? Si Dieu avait voulu nous imposer une pareille corvée, notre bonheur serait donc inférieur à celui des animaux. Croit-on que la fourmi songe à l'utile, quand elle transporte des provisions dans ses magasins (5)? Non, l'*instinct* seul la conduit : elle ne s'occupe que de l'agréable, sans songer au lendemain. Dieu nous *doit* un semblable régime, afin que nous puissions, nous aussi, vivre pour l'instant présent et non pas en vue d'un lendemain qui peut-être ne luira pas à nos yeux; afin que les deux services du présent et de l'avenir soient accom-

(1) *L'Harmonie universelle,* I, 26.
(2) *Unité universelle,* II, 278.
(3) *Théorie des quatre mouvements,* p. 73.
(4) Mss. 1847, II, 532. — Il n'a retenu de cette lecture qu'une certaine citation de Schelling qu'il replace à tout bout de champ.
(5) *Unité universelle.* II, 287.

plis simultanément. Si nous nous privons aujourd'hui pour demain, notre bonheur n'est pas « intégral et continu » ? Idée insupportable au cœur sensible! La prudence qui calcule en vue de l'avenir est une sagesse *divergente,* une guerre de l'avenir contre le présent. Dans l'ordre sociétaire, la sagesse devient *convergente,* au contraire : elle n'exige autre chose de l'homme sinon qu'il se divertisse ajourd'hui sans penser à demain, *à moins que ce soin n'ait pour lui des charmes!* Au surplus, tout souci de ce genre deviendra superflu dans l'état harmonique puisque, croyant n'avoir vaqué qu'à ses plaisirs présents, on se trouvera, comme l'abeille, avoir préparé l'avenir!

Voilà qui est bien séduisant : pourtant dans ce paragraphe même se glisse une première réserve qui en affaiblit singulièrement la portée. Nous l'avons dit déjà, on songera malgré tout à l'avenir dans le phalanstère, avec cette réserve pourtant que ce soit par attraction passionnee, et que ce souci comporte du charme. *Tant de caractères trouvent dans le soin de l'avenir un plaisir présent!* Ceux-là, dans chaque série industrielle, s'occuperont donc des approvisionnements *par instinct.* La Régence, formée de gens graves, d'octogénaires, de centenaires même (car on vivra en moyenne cent quarante-quatre ans durant la période harmonienne), *trouve le plaisir présent dans ces actes de précaution.* Ne voyons-nous pas autour de nous les vieillards jouir *présentement* quand ils font, pour des personnes aimées, quelque disposition qui leur garantit un heureux avenir? Ils trouvent, par exemple, un charme *présent* à présider aux réunions de jeunes gens qui enserrent le grain en silos.

Un instant, objecterons-nous ici à notre romantique! Vous raisonnez en ce moment, sans y songer, comme si les vieillards harmoniens étaient des vieillards *civilisés.* Or ceux-ci sont formés par une longue vie de déboires, par l'expérience fâcheuse des hommes et des choses à la prévision scrupuleuse du lendemain; mais vos phalanstériens n'auront point d'école de ce genre, si nous en croyons vos souriantes assurances, et les centenaires seront vraisemblablement parmi eux d'aimables

écervelés, plus soucieux des bonnes grâces d'une Alix que de la confection d'un silo. — Quant à ces caractères prévoyants qui, à tout âge, trouvent dans le soin de l'avenir un plaisir présent, ils sont, eux aussi, le fruit de cent générations sobres, avares, calculatrices, et d'une éducation utilitaire commencée dès le berceau. *Durus arator,* disaient du paysan latin les auteurs classiques : l'espèce en sera vite éteinte par vos soins. Assurer le bien à venir par l'abandon au plaisir présent, « problème bien brillant, *bien effrayant* (1), » conclut Fourier lui-même avec une pleine candeur! Ce problème sera pleinement résolu à son avis par le mécanisme des séries passionnées, mais il ne s'est pas mis en frais pour le démontrer.

Il lui paraît cependant opportun de combattre par avance la critique au moyen des armes mêmes qu'elle va sans doute employer contre lui. Il utilise donc un procédé de polémique qui est resté cher à certains de ses disciples, et il rétorque par anticipation à l'adversaire le reproche qu'il prévoit de sa part; il se hâte d'affirmer que les civilisés ne font *aucun approvisionnement* contre la famine (2), et ne savent même pas préparer efficacement leurs plaisirs de chasse pour la saison prochaine. Il en sera tout autrement au phalanstère, poursuit-il, emporté par son élan contradicteur; qu'un harmonien s'avise de tuer perdrix ou cailles au temps de la ponte, il ne saura pas où les faire cuire dans sa phalange; il se verra par tous admonesté sur cette infraction aux *usages*; il se gardera de s'en rendre coupable, sachant d'ailleurs que plus on ménage le gibier, plus on est assuré que, en temps *convenu*, il y en aura surabondance, et par suite bonnes lippées, même aux tables de troisième classe. — Eh! mais voilà des gens singulièrement *raisonnables*, des calculateurs avisés qui s'entendent mieux que personne à « tenir en bride l'attraction *présente* au profit des plaisirs de *demain* (3) » !

Ainsi que nous l'avons fait prévoir, la raison rentre donc bientôt par toutes les issues dans cet édifice social ruineux

(1) *Unité universelle,* II, 290.
(2) *Id.*, II, 290.
(3) *Id.*, III, 580.

que la passion tenta d'élever sans la participation de cette indispensable auxiliaire. Un instant encore, et l'architecte va songer à traiter avec cette personne d'expérience qui, seule, connaît la loi des aplombs et la résistance des matériaux. Il est vrai qu'il traitera au nom de Dieu (1), dont il croit présenter les intérêts en défendant ceux de l'attraction passionnée, et cette attitude messianique a bien quelque prestige. Ce n'en est pas moins une négociation délicate que celle qui tend à concilier dans la vie humaine l'attraction, ou la part de Dieu, avec la raison qui est celle de l'homme, à définir exactement les droits de ces deux rivales, et à leur assurer un commun essor. Toute partialité serait ici funeste car le triomphe de la raison seule serait l'*oppression de Dieu* qui, chargé de la responsabilité suprême, prétend à bon droit prendre quelque sûreté pour ses initiatives : « Dieu ne peut pas diriger en Harmonie, tant qu'on ne lui accorde pas sa *moitié* de régie, sa garantie de libre concours avec la raison humaine. » D'autre part, il n'est pas mauvais que la raison humaine fasse quelque résistance et garde sa plénitude d'option, car Dieu conserve de la sorte et les chances d'intrigues qui sont nécessaires à l'essor de sa dixième passion, la cabaliste, et les alternats favorables à sa onzième passion, la papillonne, et enfin les réussites imprévues qui charment sa douzième passion, la composite.

Par un équitable partage de régie entre raison humaine et passion divine, tout sera donc disposé de manière à « intriguer » le mouvement vital au suprême degré à la fois pour Dieu et pour l'homme. Chacun sait bien en effet qu'il ne faut point de servilisme en amitié. Quand un roi joue aux cartes avec son chambellan, il n'aimerait pas que ce dernier trichât en sa faveur. De même Dieu, actuellement *opprimé* par les prétentions de la raison civilisée, ne demande autre chose que de « partager avec l'homme le sceptre du mouvement, dont il a l'insigne bonté d'offrir la *moitié* à la raison humaine », toujours admise à ce partage dès qu'elle sera lasse des désordres

(1) *Unité universelle*, I; *Traité du libre arbitre*.

où elle se plonge en voulant gouverner seule, par l'intermédiaire des philosophes et des théologiens. — Car les théologiens, eux aussi, en repoussant au nom de Dieu les passions qu'il nous a données, en le déclarant désireux de nous voir comprimer cette attraction dont il a doté les hommes, le font intervenir dans un sens *absurde* et *outrageant* tout à la fois. Le vrai chrétien, comme le vrai républicain, est invité à faire la guerre aux passions, et c'est là, ce qu'un moraliste romantique ne saurait jamais approuver.

Dans la civilisation, cette période sociale où la raison et la passion prennent si malheureusement un essor antagoniste, il est pourtant une classe sociale, le *peuple,* qui conserve une saine prévision de l'avenir et obéit dès le présent à l'impulsion divine, puisqu'il se plaint d'exercer par force sa raison et qu'il rêve de liberté pour ses passions. C'est qu'il possède déjà quant à lui la *raison positive,* reconnaissable à ce qu'elle est *l'amie* de l'attraction positive, c'est-à-dire de l'impulsion du moment. Voulez-vous un exemple de raison positive? Voici un homme et une jeune fille qui désirent se livrer au péché de fornification : tous deux vont consulter un confesseur qui leur interdit sévèrement cette accointance. D'autre part la « raison positive, — cette sorte de raison qui *coopère efficacement au plaisir* (actuel) — leur dit qu'en s'y livrant *secrètement,* ils ne feront tort à personne : ils sont alors malheureux de ne pouvoir prêter l'oreille à cette facile conseillère (1).

Tout cela forme une situation intolérable. Les pressentiments du peuple ne le trompent pas en lui annonçant un ordre moral moins gênant. Dans l'Harmonie, on assistera à l'essor *convergent* de la raison et de la passion. La raison ne servira plus qu'à aborder la masse des jouissances surabondantes de façon à les rehausser l'une pour l'autre : elle enseignera à en graduer la distribution afin de prévenir les excès par la rapide succession et le contraste judicieux des plaisirs. Elle ne

(1) *Unité universelle*, I, 41. — Tout le *Traité du libre arbitre* qui ouvre l'œuvre la plus développée de Fourier, est un excellent résumé de sa psychologie.

tentera plus l'œuvre impossible de *modérer* l'attraction ; elle se contentera de l'éclairer, de la diriger, de la servir et de la *raffiner :* elle sera sûre alors d'être écoutée. — Tout cela est, du reste insidieux parce que c'est à moitié vrai. Si au lieu de songer au plaisir « présent » ce qui est le postulat romantique, l'on envisageait le plaisir ou du moins la sécurité future et durable, tel est bien en effet le rôle de la raison humaine. — Mais Fourier nous éclaire sur sa pensée véritable lorsqu'il écrit : En Harmonie, on n'a nul besoin d'une raison *modératrice,* puisque la modération *naît de l'état des choses*. Certes, dans ce nouvel ordre, il y aura une *légère* supériorité du côté de l'impulsion divine parce que l'attraction conservera l'initiative. Les options et décisions de la raison ne seront guère que *capitulations* avec l'attraction. Mais, *enfin*, ce sera encore là un exercice de la raison humaine : nous aurons l'honneur de partager avec Dieu la direction de notre personne et de nos sociétés. N'est-il pas juste que la balance penche un peu en faveur de la divinité, puisque la raison humaine est sujette à l'erreur?

Une *moitié,* — plutôt faiblement mesurée, — voilà donc la part de régie dont la raison humaine devra se contenter pour demain. Acolyte de la passion, occupée à en calculer à chaque instant les développements judicieux(1), elle aura pour rôle d'enchérir et de raffiner sur l'attraction en nous indiquant sans cesse « le parti le plus voluptueux à suivre ». Et telle est bien exactement la place que la morale romantique est d'ordinaire disposée à lui faire. Sans doute, elle a été nécessaire pour la découverte harmonienne qui fut « la tâche de la *raison* et le prix des bonnes études (2). » Mais « si, pour déterminer les plans sociaux auxquels tend l'attraction il faut que la raison vienne à votre secours, n'en concluez pas que la raison doive être votre guide dans les théories sociales : elle n'est qu'un *agent secondaire,* dont l'emploi est de vous aider à constater les vues de l'attraction qui est votre seul

(1) Mss. 1848, I, 365.
(2) *Nouveau monde industriel,* p. 361.

guide naturel, puisqu'elle est la *voix de Dieu!* (1) » puisqu'elle vous renseigne à chaque instant sur les volontés d'en haut.

Et pourtant, si dans le domaine de la théorie pure, notre mystique a beau jeu pour réduire à la portion congrue une indispensable auxiliaire, il n'en sera plus de même dès qu'il se verra contraint d'aborder le terrain de la pratique et des faits. Écoutez-le présenter ses réserves inquiètes (2) : « Tous les établissements soi-disant sociétaires qu'on forme en Angleterre et en Amérique sont vicieux au suprême degré... ceux qui essaieront de fonder *sans moi* une phalange d'essai tomberont dans tous les vices... ne formeront qu'une « cacophonie et non pas une harmonie passionnée. » Eh bien? et la part de Dieu et celle de l'attraction infaillible, où sont-elles donc à présent? Ce serait à croire que l'attraction divine n'est décidément pas infaillible : voici en effet qui nous jette sur ce point dans le doute. On nous décrit, dans la même page, une série de « poiristes » qui serait *vicieuse,* et l'on ajoute : « il faudra bien la *tolérer,* toute vicieuse qu'elle est, car on ne doit jamais entraver l'essor de l'attraction, mais l'*art*, (c'est-à-dire évidemment ici l'expérience et le raisonnement) viendra au secours de la *nature* (ou attraction)... Il faudra *manœuvrer* pour faire prévaloir certaines cultures sans contrarier l'attraction de personne. » Voilà une « manœuvre » qui ne laissera pas de réclamer quelque raison.

En général, il faudra *savoir harmoniser* les groupes principaux de la phalage : « On fera des fautes innombrables, écrit Fourier (3), dans une fondation sociétaire où *je* ne serai pas présent. Les groupes, les séries *chancelleront*, manqueront d'attraction... Là où je ne serai pas, on fera cent maladresses, on échouera faute de détails. » Eh! décidément, est-ce l'attraction divine qui agira demain, ou seulement le génie calculateur et organisateur du sous-Messie? Ce sera ce dernier, sans nul doute : il suffit de remarquer quelle est la qualité principale de l'*omnititre*, ce monarque passionnel par droit de nais-

(1) Mss. 1847, I, 207.
(2) *Nouveau monde industriel*, p. 85 et 89.
(3) *Id.*, p. 58.

sance dont Fourier est jusqu'ici le seul exemplaire connu. Les degrés passionnels moins élevés ont l'ardeur et la fougue : un omnititre a pour sa par l'*intelligence* et le *sang-froid* (1). Dites donc plus franchement la *raison,* puisque aussi bien vous ajoutez : « C'est par là que son emploi devient plus *judicieux* et plus raffiné. »

2. — *Les pénalités harmoniennes.*

Qui dit autorité et direction, dit sanction, discipline pratique. L'auteur de l'*Unité universelle* peut bien écrire dans un moment d'enthousiasme que l'Harmonie ne connaîtra *aucune mesure coercitive* (2) et n'aura nul statut à élaborer ni a maintenir (3), parce que tout y sera réglé par l'attraction. C'est là une gratuite affirmation romantique à laquelle devra succéder bientôt la rétractation rationnelle. Voyons si, en réalité, les règlements prohibitifs et les pénalités afflictives ou infamantes ne jouent nul rôle dans la vie phalanstérienne?

Les règlements tout d'abord : il semble bien qu'ils ne feront pas défaut, au moins sous la forme d'usages respectés, car nous venons de voir que l'un d'eux interdira la chasse intempestive plus rigoureusement que le plus consciencieux des gardes champêtres! Bien plus, il suffit qu'une liberté fort innocente blesse, par anticipation, les nerfs irritables du prophète de l'Harmonie pour qu'il nous en fasse aussitôt prévoir la rigoureuse interdiction dans la cité pour laquelle il édicte des lois! Ainsi, ce vieux garçon endurci, ce brutal en matière d'amour, semble avoir été blessé au vif par l'attitude sentimentale des jeunes ménages bourgeois durant leur lune de miel (4) : « J'en ai vu se lever à dix heures du matin... puis,

(1) Mss. 1847, II, 116.
(2) *Unité universelle,* III, 447.
(3) *Nouveau monde industriel,* p. 113.
(4) *Unité universelle,* IV, 269. — Fourier expose tout ceci en termes beaucoup plus crus que ceux dont nous nous contentons.

après la restauration du déjeuné, on voyait le tendre époux se promener au soleil de juin en redingote de molleton de peur de s'enrhumer; et les dames du quartier de s'extasier en disant : C'est un jeune mari! » — Voilà qui est intolérable vraiment; l'omnititre y mettra bon ordre : « On ne verra pas de ces extases en Harmonie, et *il faudra* que de tels indolents soient sur pied à quatre heures du matin sous peine d'être *colaphisés* (c'est-à-dire en bon français *souffletés*) par toute la cour galante et ensuite expulsés par les groupes dont ils déserteraient les travaux pour satisfaire à leur flamme! » La voilà bien la liberté du romantisme social et le règne de l'attraction sans correctif! L'harmonien battu et mis à la porte pourra peut-être donner un regret à la période civilisée.

En général, la vocation irrésistible, l'obéissance immédiate à l'appel de la composite ou voix de Dieu nous ont été signalées mainte fois comme le principe même du régime harmonien. Attendez : « Ce libre choix *paraît* compatible avec le régime des séries contrastées et avec l'industrie dont elles sont inséparables (1). » Toutefois, « c'est un des points dont il importe de faire la vérification. En cas d'inconvenance, on pourrait *par statuts*, entraver cette branche de liberté sans désorganiser pour cela le régime sociétaire. » Considérons en effet ces « domestiques passionnés » qu'on nous a présentés comme devant remplir, par affection pour leurs amis de choix, toutes les fonctions serviles du phalanstère. A leur côté et à leur défaut, voici apparaître des « pages de ronde » (2), des serviteurs « complémentaires » qui cireront à tour de rôle des bottes qu'ils n'ont point élues (3). Bien plus, des *corvéistes* (4) vont aller travailler aux séries qui n'ont plus assez de ressort. C'est la vie de caserne sans nul adoucissement!

Aussi la contrainte et la force semblent-elles devoir présider à la naissance de ce régime de liberté sans réserve (5) :

(1) *Unité universelle*, I, 40.
(2) *Id.*, III, 527.
(3) *Nouveau monde industriel*, p. 248.
(4) *Id.*, p. 286.
(5) *Unité universelle*, III, 144 et suiv.

« Est-ce bien par la liberté qu'on peut conduire le civilisé à la sagesse? Non, il faut *le contraindre*... Être sans raison, il faut, pour son propre bien, employer avec lui les *voies coercitives.* » Voyez ici grandir une fois de plus derrière le rousseauiste effusif le jacobin acculé par son illusion à la violence! Et cela, en dépit du siège de Lyon et de ses sanglantes leçons! — L'auteur de *Mahomet* n'a-t-il pas dit de l'Arabie :

Et, pour la rendre heureuse, il la faut asservir!

« Je tiens, écrit Fourier, que ce principe s'applique à la civilisation entière et surtout à la France. » C'est pourquoi il se met en devoir d' « innocenter les despotes » en considération du service qu'ils pourraient rendre à l'humanité par la fondation de quelques phalanstères. Qu'un César ou qu'un Bonaparte conçoive la fantaisie de réunir en un seul ménage « six-vingts » familles aisées avec « les domestiques nécessaires » et qu'il les oblige à contracter, de gré ou *de force*, une société de six mois pour la vie commune. Cette entreprise *violentée,* où les travaux seront *d'autorité* sociétaires, cette réunion « aventurée et violentée » nous conduiraient au but, c'est-à-dire à la formation des séries passionnées (1).

La société harmonienne ne verra pas seulement violenter sa naissance, car cette enfant du forceps progressera sans répit par « voie coercitive ». Le régime des examens y fleurit à ce point que son administration peut passer pour un mandarinat véritable. Or qu'est-ce qu'un examen, sinon une « sanction » minutieuse de la précédente activité du candidat? Elle s'exerce de façon précoce au phalanstère. L'enfant de quatre ans et demi qui manquerait de notions pratiques sur le vocabulaire des animaux, sur leur direction unitaire, serait *refusé* (2) au chœur des « chérubins » où son âge l'appelle. Le *jury chérubique* lui répondrait qu'on ne peut admettre au

(1) *Unité universelle,* III, 145. — Notons aussi que dans la *Fausse industrie (passim)* c'est le dictateur du Paraguay, Francia, qui procure quelque encouragement à Fourier vieilli et découragé par les premiers échecs sociétaires. Francia a fondé deux cents phalanges à quinze cents membres chacune et déjà le produit est énorme.

(2) *L'Harmonie universelle,* II, 201.

rang des harmoniens un être qui n'est pas encore l'égal des animaux, puisqu'il ne sait ni leur langage, ni leurs convenances. Dès sa troisième année, un « lutin » qui veut grader et monter aux « bambins » doit, dans ses « trois épreuves » (1), choisir au moins un végétal, tel que pensée ou cerfeuil, et justifier qu'il a été *admis* au groupe qui cultive cette plante, qu'il y a rendu des services distingués. Pour passer des « chérubins » aux « séraphins » c'est bien autre chose; il faut faire *sept* preuves de talent en divers genres (2). Quelque autre promotion n'exige pas moins de vingt-quatre thèses : et toutes ces épreuves n'ont rien d'une formalité sans conséquence, car il est souvent parlé de juges *très rigoureux* (3), et à l'occasion, de *rejet ignominieux* (4).

En attendant l'examen, une « pouponne » qui a mal opéré ira souvent *pleurnicher* dans le sein d'un patriarche, qui la consolera de son mieux, de sorte que l'aurore au moins de la vie harmonienne connaîtra les sanglots comme celle de la vie civilisée. S'il venait à subir quatre ou cinq *rejets*, plus ou moins ignominieux, le jeune sujet se verrait classer définitivement aux « chœurs de demi-caractère », c'est-à dire avec les incomplets, dans une sorte de maison de santé sociétaire. — La maison de santé est, comme on le sait, la ressource suprême des socialistes romantiques trop empressés à fermer les geôles. — Fourier, tout en nous assurant, pour demeurer conséquent avec ses promesses, qu'une telle dégradation ne sera pas « offensante (5) », reconnait du moins qu'elle sera *peu flatteuse!* — Dans des circonstances analogues, les adultes sont envoyés à la « première tribu complementaire » (6), qui est hors de ligne, par « insuffisance de titre caractériel ». Encore y seront-ils *mal vus*.

(1) *L'Harmonie universelle*, II, 223. — Rappelons que les harmoniens sont appelés *poupons* de un à deux ans, *lutins* de deux à trois, *bambins* de trois à quatre, *cherubins* de quatre à six, *séraphins* de six à neuf.

(2) *L'Harmonie universelle*, II, 276.

(3) *Unité universelle*, IV, 23.

(4) *Id.*, IV, 44.

(5) *Nouveau monde industriel*, p. 196.

(6) *Unité universelle*, IV, 261.

Une autre pénalité harmonienne, c'est l'« exil à la ville » (1), prononcé par l'aréopage, ou même le bannissement (2), qui contraint le coupable à voyager loin de sa phalange. Un semblable banni rencontre d'ailleurs en tous lieux cette sorte d'égards que la civilisation réserve au condamné à mort, et on lui accorde tout ce qu'il demande. Il n'en souffre pas moins cruellement par privation de l'*équilibre passionnel :* châtiment qui doit ressembler à la peine du *dam,* enseignée par les théologiens, ou encore à l'état d'âme du Juif Errant, Ahasvérus.

Moins grave est cette punition qui consiste dans un ordre donné par la régence aux gardes de nuit de ne pas éveiller telle personne avec les autres, afin de la priver ainsi du *lever galant,* ce « parcours » des plaisirs les plus vifs qui a lieu chaque jour au phalanstère entre quatre et cinq heures du matin (3). Le dépit du dormeur sera *extrême* au réveil, et gageons que sa bonne humeur s'en ressentira encore durant les travaux de sa première série matinale. A l'Opéra, le sifflet est rigoureusement interdit : mais on a la faculté de « ne pas applaudir » (4). Or c'est là une réforme que la civilisation a depuis lors presque entièrement accomplie par ses propres forces car on ne siffle plus guère dans nos théâtres parisiens. Mais les étoiles de la scène harmonienne seront bien différentes des nôtres si le mutisme seul n'inflige qu'une blessure peu sensible à leur amour-propre !

Enfin, il faut noter les peines d'ensemble qui atteignent une série toute entière. Ce sera, par exemple, l'*éclipse* de la bannière de série, une sorte de collectif bonnet d'âne, qui se traduit par l'apposition de quelque signe dégradant sur l'étendard : tantôt une cravate noire (5), tantôt un panache à sommité noire, qui n'est pas un déshonneur, mais un *signe de réprobation* (6) ! Plus grave serait un crêpe violet à frange

(1) Mss. 1845, I, 180.
(2) *Id.* 1846, I, 353.
(3) *Id.* 1847, I, 27.
(4) *L'Harmonie universelle,* II, 213.
(5) *Théorie des quatre mouvements,* p. 165.
(6) *Unité universelle,* III, 406.

d'argent qui indique le désaveu de tout le canton (1). Un crêpe jaune au bras (2) est une punition individuelle redoutée, et toutes les couleurs de l'arc-en-ciel défilent ainsi que le Code pénal de l'Harmonie! Soyons sincères! ce « crêpe jaune » ne mettra-t-il pas quelque ombre au front du délinquant qui le porte, et ne jettera-t-il pas quelque trouble dans l'emportement collectif, dans l'unanimité passionnelle de la série? La composite ou voix de Dieu, qui est fougue irréfléchie, « aveugle », ne conseillera-t-elle pas au patient d'arracher pour le moment ce désagréable emblème, quelles que puissent être les conséquences ultérieures de ce geste subversif? — Il faut proclamer ici que Fourier, observateur assez pénétrant des mouvements de l'âme lorsqu'ils lui paraissent appuyer ses convictions maniaques, a porté cependant une psychologie bien sommaire dans les dispositions fondamentales de son utopie.

3. — *L'Abnégation réhabilitée. — Les* Petites Hordes.

La *Théorie des quatre mouvements* enseignait le lecteur en ces termes (3) : « L'ordre sociétaire qui va succéder à l'incohérence civilisée n'admet ni *modération*, ni égalité, ni aucune des vues philosophiques; il veut des passions ardentes et raffinées... les hommes n'y seront guidées *que par l'amour des richesses et des plaisirs*... Repoussez les idées de médiocrité, les désirs modérés que vous souffle l'impuissante philosophie... Quel peut être votre but, moralistes, quand vous vantez la *médiocrité de la fortune*?.. Aucun raisonnement ne décidera l'homme qui a cent mille francs de rentes à en distribuer quatre-vingts pour se réduire au modeste revenu de vingt mille francs. Il est *ridicule* de le lui conseiller, puisque tous préfèrent

(1) *Nouveau monde industriel*, p. 90.
(2) *Unité universelle*, IV, 467.
(3) *Théorie des quatre mouvements*, p. 9 et 183.

l'opulence! » Nous lisons ailleurs : « En Harmonie, on estime la richesse avant toute chose parce que la richesse est le premier foyer d'attraction : aussi la vertu, quoique très honorée, n'y est-elle admise qu'autant qu'elle *coopère à enrichir* celui qui la pratique (1). » Et encore (2) : « La nature veut que l'enfant soit élevé de bonne heure à *estimer l'argent,* et à s'empresser de l'acquérir par la pratique de la vérité. » Ou enfin (3) : « La *cupidité* est, avec la gourmandise, le principal ressort des séries. » Toutes maximes qui sont bien, en effet, la conséquence logique d'une théorie morale appuyée sur la satisfaction actuelle des passions.

Les années ont coulé : la réflexion a malgré tout fait son œuvre dans ce cerveau hanté par l'idée fixe, et, sur le tard, quelques expériences fâcheuses viendront le troubler, quoi qu'il en dise, dans son artificielle et extatique sécurité. Nous l'avons vu capituler insensiblement avec la raison, jusqu'à lui offrir enfin la moitié d'une régie dont il avait d'abord prétendu l'exclure sans compensation. Il va pousser plus loin son mouvement de recul et capituler franchement, ostensiblement, bruyamment avec cette raison raffinée qui est la modération stoïcienne ou l'abnégation chrétienne. C'est clairons en bouche et étendards déployés qu'il passera cette fois au camp de l'ennemi : désireux peut-être de s'étourdir par tout ce tapage sur les conséquences d'une défaite morale qu'il n'avait point su prévoir. — Il a parlé plusieurs fois, à mots couverts, de découvertes importantes réalisées par lui soit le 16 novembre 1814 (4), soit encore en 1817 et 1819. Les « Petites Hordes », et la « séance de distribution » peuvent être assurément comptées parmi ces « découvertes » ou tout au moins parmi leurs conséquences immédiates.

Méditons tout d'abord ces maximes, si différentes de celles que nous venons d'entendre. « A quatre ans, en Harmonie, un enfant sait *subordonner toutes ses satisfactions aux convenances*

(1) Mss. 1847, I, 118.
(2) *Nouveau monde industriel,* p. 204.
(3) *Id.,* p. 78.
(4) Mss. 1847, II, 37.

d'intérêt général (1). » A tout âge, personne n'y songe à *outrepasser son rang naturel,* et chacun *se met à la raison* sur ce point (2)! La raison capable de maintenir chacun à son rang « naturel », c'est-à-dire au rang qui est reconnu le plus favorable au bonheur de l'individu par l'expérience quotidienne de la vie, tel est bien en effet le principe de toute harmonie réalisable entre humains. — C'est pourquoi Fourier réclamait par instinct, pour ses premiers essais phalanstériens, des familles agricoles *polies* (3), telles qu'on en trouve, dit-il, dans les campagnes de l'Ile-de-France et de la Touraine. Mais polies, qu'est-ce à dire, sinon raisonnables, habituées à se conduire et à se contraindre, pourvues en un mot de toutes les qualités sociales dont fait fi la psychologie romantique? — C'est encore pourquoi, après avoir écrit (4) : « Ce qui frappera en Harmonie c'est l'*insouciance générale* en matière d'intérêt. Des êtres tout au plaisir! Les pères afficheront plus d'incurie que n'en ont aujourd'hui leurs enfants! », Fourier est contraint d'ajouter quelques pages plus loin que les fonctions ignobles ou rebutantes y seront *œuvre pie,* objet de *religion,* exercées par des gens qui *font trophée de leur charité.* Telles, en civilisation, ces confréries de pénitents qui vont relever et ensevelir les corps des suppliciés! — Certes, nous voici dès lors en présence de tout autres ressorts de l'activité humaine que ceux dont il avait fait ostentation tout d'abord, à savoir l'insouciance et l'incurie; voici poindre la mission des « Petites Hordes ».

C'est ici la plus singulière invention d'un maniaque qui en a tant conçues de bizarres. Mais les maniaques gardent souvent un réel besoin de logique au sein de leurs rêveries. Celui-là, acculé par ses premiers enseignements à des impossibilités sociales de tout ordre, reconnaît soudain son danger, prend son parti, fait front contre ses adversaires — tel un manœuvrier audacieux — fond sur eux, les dépasse, et s'en va occu-

(1) *Unité universelle,* IV, 16.
(2) Mss. 1848, II, 395.
(3) *Nouveau monde industriel,* p. 178.
(4) *Unité universelle,* III, 514.

per sur leur propre ligne d'attaque une position bien plus extrême que celles dont ils s'appuyaient eux-mêmes! Ah! semble-t-il dire aux odieux moralistes, il vous faut de la raison, de l'abnégation, de la charité! De toutes ces choses aussi l'Harmonie possédera cent fois plus que votre civilisation attardée. C'est sur ce sujet que je vous ai contredit tout d'abord, il est vrai; c'est en opposition directe avec ces tendances austères que j'ai prétendu bâtir. Qu'importe! je n'en suis pas, croyez-moi, à une contradiction près quand il s'agit de servir mon idée fixe. Pour voiler à mes propres yeux cette palinodie nouvelle, je me contenterai d'emboucher la trompette, de m'exalter au bruit de mes propres exclamations d'enthousiasme, et l'invraisemblance passera sans doute une fois de plus, à la faveur de la badauderie humaine. — Cet homme-là connaissait bien ses contemporains!

Le point de départ de Fourier, dans la conception des *Petites Hordes,* est encore assez conséquent avec le principe romantique de son utopie. Il s'agit d'abord, dans sa pensée, de faire exécuter par attraction à ses phalanstériens les travaux répugnants, tel qu'enlèvement des immondices et destruction des reptiles. (Cette dernière opération prend en effet aux yeux de notre nerveux les proportions d'un véritable travail d'Hercule.) Il s'est dit que, tout au moins pour assurer le premier de ces services, on pourrait sans doute utiliser les « goûts de saleté » qui sont évidents chez beaucoup d'enfants civilisés. Dans cette saleté, lui-même se vautre d'ailleurs à loisir en cette occasion, la retourne sur toutes ses faces et ne nous en épargne aucun détail rebutant (1). Ne le suivons point sur ce terrain fangeux et concédons lui sans résister davantage qu'en effet l'attraction pour l'ordure n'est pas beaucoup plus invraisemblable que la plupart de celles dont il nous a entretenus déjà.

Mais, abusant de ce premier succès, il va demander bien autre chose aux enfants malpropres du phalanstère que cette sorte d'opération sanitaire qui s'exécute de nuit dans les

(1) *Unité universelle,* IV, 158 et suiv.

grandes villes civilisées. En bon romantique, il estime, nous l'avons dit ailleurs, que l'enfance possède, avec le privilège des goûts sales, celui de la sympathie spontanée, de la charité qui ne compte pas, du dévouement social (1). On dirait même qu'il se soit produit à ce sujet dans son esprit baroque une étrange association d'idées. Par amour du paradoxe provoquant, il a toujours fait du cochon, animal dont tout le corps est comestible et utile à l'homme, l' « analogue » ou le symbole de la plus haute des passions, de celle qui résume toutes les autres, de l'harmonisme ou unitéisme (2). Ayant donc remarqué que certains enfants, « vrais maniaques de saleté, conçoivent de vastes plans de cochonnerie », il passe d'un seul élan sur leur compte à l'espoir le plus inattendu. Les enfants, dit-il, vont s'ouvrir, *dans la carrière de la cochonnerie*, un vaste champ de gloire industrielle et de *philanthropie unitaire !* Oui, cette conviction que les enfants, déjà dotés par la nature de toutes les passions altruistes, se distingueront de plus en exerçant par attraction les métiers immondes et rebutants, les pare désormais, dans le rêve de notre extatique, d'une auréole de sainteté dont nous allons voir chatoyer successivement les rayons. Chez ces élus du nouveau paradis, la « cochonnerie » passe au second plan; il ne reste en évidence que la charité héroïque (3) !

Pourtant ces saints de l'unité ressembleront aux héros civilisés du carnage et de la dévastation. Nous avons dit que leur législateur suit volontiers les régiments vers le terrain des revues, qu'il aime le panache et qu'il a donné la conquête du globe par quelques insulaires avisés comme la voie civilisée la plus sûre vers l'Eldorado harmonien. Les enfants, soutiens de l'unité phalanstérienne, sont donc dotés par lui d'une

(1) *L'Harmonie universelle*, II, 362.

(2) *Unité universelle*, II, 362.

(3) C'est pourquoi les *petites bandes*, formées par les enfants qui ont des goûts instinctifs de propreté et d'atticisme (1/3 des garçons, 2/3 des filles) ont un rôle des plus effacés malgré les efforts de Fourier pour leur réserver une part d'influence. — Elles font double emploi avec les *Petites Hordes*, qui, en dépit de leur point de départ scatologique, ont usurpé déjà toutes les fonctions aimables, comme nous allons le voir.

organisation toute soldatesque : plutôt tartare qu'européenne toutefois, ainsi qu'il convenait à un cerveau presque contemporain de la civilisation mongole par l'effet de la régression pathologique. Ils forment des *hordes*, pourvues de chevaux nains, de costumes éclatants aux nuances variées à l'infini. Ces hordes sont commandées par des *khans*, et exercées à la manœuvre *en orage*. Leur vocabulaire se rapproche de celui que la légende prête au brave Cambronne : très serviables au fond, elles affectent toujours un langage bref, impérieux et pittoresque ; elles ont le *ton poissard* et possèdent un « argot » spécial, qui rappelle celui de l'antique « Cour des miracles. » Fourier attache tant de prix à cet argot qu'il en donne instinctivement le nom à ceux qui le parlent, les Petites Hordes s'appellent le plus souvent l'*argot* dans ses peintures phalanstériennes.

La considération dont elles jouissent est sans bornes. L' « argot » reçoit partout les honneurs de la haute souveraineté : il prend le pas sur toutes les troupes harmoniennes et les autorités suprêmes lui doivent le premier salut. A l'approche de ses hordes, la tour des signaux du phalanstère doit un carillon de suprématie, et les dômes un « brandissement de pavillons ». Telles sont les dispositions fondamentales du nouveau décret de messidor qui règle les préséances harmoniennes. En adressant la parole à un de leurs gradés, *sacripan* ou *chenapan* en costume (car tels sont leurs titres préférés), on lui donne la qualification de « Magnanime », et aux hordes de l'argot en général, celle de « Glorieuses nuées ». Quand elles partent à cinq heures du matin pour le travail après l'hymne religieux, on sonne la charge des Petites Hordes par un tintamarre de tocsins, carillons, tambours, trompettes, hurlements de dogues et mugissements de bœufs ! N'est-ce pas la levée d'un camp tartare entrevue dans une sorte d'hallucination ancestrale ? Alors les hordes, conduites par leurs khans, s'élancent *frénétiquement* au travail, entraînant tout par leur exemple (1) !

(1) Voir dans la *Fausse industrie* (II, 589 et suiv.) la campagne entreprise

Mais leur rôle ne se borne pas à chauffer l'exaltation « industrielle » des phalanstériens, qui peut-être en aura besoin quelquefois. En appliquant le double ressort d'*esprit religieux unitaire* et d'*honneur corporatif*, l'argot va repousser aussi les *attaques de l'orgueil et de la cupidité!* Ces enfants, aux goûts si peu délicats dans les choses matérielles, vont devenir les *héros des vertus sociales;* leur caractère sera l'*abnégation de soi-même,* la *lutte contre l'orgueil,* enfin et surtout le *mépris des richesses* (1). Programme d'action bien vaste et bien inattendu dans la cité phalanstérienne! « Cette corporation est celle qui doit maîtriser le grand maître du monde, le *vil métal,* » fournir un antidote universel à la cupidité, faire prédominer la vertu et l'unité dans les débats de répartition pécuniaire; et nous allons examiner dans un instant cette dernière partie de leurs fonctions.

Arrêtons-nous d'abord avec Fourier à réduire au silence les critiques importuns d'une si belle conception sociale. Il sent bien, au fond du cœur, que les « philosophes » vont s'esclaffer devant cette singulière incursion d'une mascarade à la tartare sur leur propre terrain, celui de la morale rationnelle, et qu'ils auront quelque envie de pousser le vieux cri du carnaval de nos pères : « A la chienlit! » Il croit donc devoir prévenir les railleurs en les invitant au spectacle en ces termes : « Venez philosophes rigoristes, vertueux citoyens, ennemis des richesses perfides, *vous allez être servis à souhait* par une confrérie qui méprisera *en actions* ces richesses que vous ne méprisez qu'en paroles. C'est chez les Petites Hordes que vous trouverez *de fait* le dédain des richesses, la *vertu* qui entraîne un homme à sacrifier sa fortune individuelle pour le bien de la patrie. Nous allons dompter le monstre avec une légion d'enfants. Les Petites Hordes lutteront seules contre le vil métal et le réduiront à fléchir devant une *vertu civique et religieuse!* la *charité!* »

Il est vrai que, un peu plus loin, revenu à un sang-froid

par les Petites Hordes, avec la collaboration de la « druidesse » voyageuse Cunégonde, à l'effet de curer les égouts de leur phalange!

(1) *Unité universelle*, IV, 152, 155, 159.

relatif, il marquera lui-même quelque doute sur la portée de cette dernière et triomphante « invention » ! Quand la corporation des Petites Hordes ne paraîtrait pas, dit-il (1), le procédé le plus efficace, il ne serait pas moins certain que le principe de charité industrielle existe parmi nous, sauf alliage à l'esprit religieux, et que, poursuit-il, si *j'ai erré dans l'application,* dans les us, coutumes et statuts du corps de charité unitaire, les critiques devront s'évertuer à mieux employer un ressort dont ils ne peuvent pas contester l'existence, à *inventer une secte* plus apte à lever l'entrave du dégoût industriel en fonctions immondes.

En attendant et faute de mieux, Fourier raisonnera sur l' « argot », et fera de lui le *Deus ex machina* au cours de la seule péripétie inquiétante que traverse cette action dramatique toute bénigne qui est la vie phalanstérienne. Nous voulons parler de la séance annuelle de répartition des bénéfices réalisés par la phalange au cours du dernier exercice. Ce jour-là, il faut bien abandonner pour un instant les sphères de « l'insouciance » et de l' « exaltation », pour s'appliquer à régler des questions de gros sous. Et Dieu sait que nos harmoniens sont fort peu préparés à négocier, à marchander entre eux, étant avant toute chose des êtres d'instinct, esclaves de leur premier mouvement. Venons donc à examiner les débats de cette assemblée d'actionnaires.

Notre inventeur, poussé par sa manie mathématique, nous offre d'abord une prétendue solution de chiffres pour expliquer l'accord parfait qu'il nous prédit entre ses adeptes. Si, dit-il (2), chacun des harmoniens était, comme un civilisé, adonné à une seule profession, s'il n'était que maçon, que charpentier, que jardinier, chacun arriverait à la séance de répartition avec le projet de faire prévaloir sa profession; mais en Harmonie où chacun, homme ou femme, est associé d'une quarantaine de séries, personne n'est intéressé à faire prévaloir immodérément l'une d'entre elles; en effet, s'il

(1) *Unité universelle,* IV, 393.
(2) *Id.,* IV, 529 et suiv.

gagne sur celle-là, il perd *d'autant* sur les autres auxquelles il est également intéressé. — *D'autant?* Non pas, répondrons-nous, et voilà le sophisme ou plutôt l'inadvertance d'un cerveau incomplet, qui fonde sur des raisonnements fantaisistes les dispositions de son code moral. — Soit quatre cent mille francs de bénéfices annuels à partager entre quatre cents séries industrielles. Poussés par l'amour des richesses, l'estime de l'argent, la « cupidité », — tous ces ressorts d'action qui ont été mis en mouvement chez eux dès l'enfance et que le législateur d'harmonie a donnés pour assises à sa construction morale, — les œilletistes en réclament et parviennent (satisfaisant de plus leur « cabaliste » par ce bon tour) à en obtenir deux mille au lieu de mille pour la seule série des œillets. Vont-ils réellement perdre *autant* sur les trente-neuf autres séries auxquelles chacun d'eux se rattache? Toutes les séries du phalanstère sans exception sont frustrées par ce passe-droit de deux francs cinquante environ. Tout œilletiste verra donc de la sorte cent francs de moins à peu près se répartir sur les trente-neuf autres séries qui l'intéressent. Mais, puisqu'il a obtenu mille francs de plus, d'un seul coup, pour sa seule série des œillets, il a trop évidemment avantage et intérêt matériel à perpétrer cette petite friponnerie, si toutefois cela lui est possible.

Laissons donc les chiffres de côté en cette affaire. Ce n'est pas « mathématiquement » que la cupidité sur le tout peut engager à l'abnégation sur la partie. *Moralement*, oui, c'est autre chose ; en vertu d'un calcul d'intérêt à longue échéance, à titre de concession réciproque consentie afin de prolonger une association favorable à la satisfaction de tous, l'abnégation apparente trouve sa justification *utilitaire*. Mais, pour le démontrer, il faut parler morale et prévision rationnelle : non plus passion aveugle et gain mathématique immédiat. C'est à quoi se resout enfin notre romantique, poussé vers le stoïcisme par l'effroi des conséquences issues de sa prédication première. « Comment, écrit-il alors, ces minuties de détail pourraient-elles troubler l'union dans une société où tous les âges et tous les sexes, enthousiasmés de leur bonheur

social, n'arrivent aux débats de répartition qu'avec l'intention de *tout sacrifier au maintien d'un si bel ordre*... Dans ce mécanisme, la philosophie trouve enfin le gage d'équilibre qu'elle a vainement rêvé, le secret d'*armer l'individu, l'égoïste contre ses propres passions* par un effet de *cupidité composée.* » Ce dernier terme du vocabulaire bizarre de Fourier peut cette fois se traduire à peu près par Volonté de puissance calculatrice et bien entendue autrement dit par *impérialisme rationnel.*

« Jeannot a des lots à prétendre sur le talent; il brille dans certaines parcelles de divers travaux; il lui convient que le talent conserve ses droits. D'autre part, il connaît l'importance des capitalistes dans une phalange, les *avantages* que le pauvre tire de leurs dépenses... les corporations ne *se trompent pas* sur leurs intérêts. Ces deux impulsions disposent Jeannot à ménager le talent et le capital (1). » Les raisons que se donne Jeannot pour ménager le capital ne sont pas les bonnes à notre avis, car c'est à titre d'aiguillon pour la production et non pas de débouché pour la consommation qu'il est surtout utile. Mais du moins ce garçon sait-il bien maintenant combattre sa cupidité du moment par le souci de son avantage de demain. Cupidité *composée,* soit; celui qui l'exerce n'en est pas moins un adepte des philosophes et des moralistes égaré parmi les fervents de la morale romantique, et il en faudrait beaucoup de son espèce pour que la « séance de répartition » eût quelque chance de se terminer sans pugilat! — Toutefois, en dernier ressort, il reste la ressource de faire intervenir la charité chrétienne, incarnée on ne sait comment dans les jeunes séides de la « cochonnerie », dans les Petites Hordes qui « s'empressent d'indemniser à leurs frais les séries mécontentes » (2). Si les crédits qui sont alloués à l' « argot » suffisent à satisfaire toutes les « cupidités » harmoniennes, aussi vastes que l'univers, — tout ira en effet pour le mieux!

(1) *Nouveau monde industriel,* p. 311.
(2) *Unité universelle,* IV, 159.

4. — *L'*unitéisme *rationnel.*

Dans la préface dont ils pourvurent en 1841 la *Théorie des quatre mouvements* réimprimée, les disciples de Fourier, afin de le décharger du reproche d'immoralité, nous assurent que son dessein fut le même que celui de tous les *moralistes*. Les mots de bien et de mal gardent, disent-ils, dans son œuvre, le sens généralement accepté par l'opinion : seulement, cet homme de génie propose pour réaliser l'un et pour écarter l'autre des *moyens différents* de ceux qui ont été préconisés jusqu'ici. — Eh ! sans doute, l'*Unitéisme* et l'Harmonie sont l'idéal de la morale rationnelle aussi bien que de la morale romantique. Seulement les *moyens* diffèrent sensiblement qui sont proposés ici et là pour atteindre à ces résultats. La première de ces deux doctrines s'appuie sur l'expérience et sur la réflexion, tandis que la seconde se réfère à l'inspiration et à l' « invention », telle que la comprend Fourier, — c'est-à-dire au rêve déambulatoire coupé par la mesure métrique de quelques façades. Il n'en est pas moins vrai que leur objectif commun les conduit à colorer souvent de teintes analogues leurs conseils et leurs préceptes pratiques. C'est pourquoi les déductions rationnelles et surtout le vocabulaire de la morale traditionnelle viennent bientôt se placer d'eux-mêmes sous la plume des moralistes romantiques, ces enfants prodigues quelque temps émancipés du service fatigant de la raison, mais ramenés vers le port par les naufrages essuyés en chemin.

Quand Fourier définit l'unitéisme ou Philanthropie intégrale comme un penchant de l'individu à *communiquer* (1) son bonheur à tout ce qui l'entoure et à y faire participer tout le genre humain, il est bien près de l'illusion romantique sur la Bonté naturelle. Mais quand il donne le même unitéisme,

(1) Rédaction des *Manuscrits*, 1846, II, 487.

dans une définition rectifiée, pour le penchant de l'individu à *concilier* (1) son bonheur avec celui de ce qui l'entoure et du genre humain tout entier, il se rapproche beaucoup de la vérité morale. — Lorsque, parmi les conditions nécessaires au fonctionnement de ses « séries » industrielles, il note, à côté d'une passion violente et *aveugle* pour l'objet des travaux de la série, un « dévouement sans bornes aux intérêts *du groupe* » et une disposition à des efforts et *sacrifices* (2) pour le soutien de cette passion commune, il pose le principe de toute association ou société durable, en Harmonie aussi bien qu'en civilisation. — Il voudrait que le Tout-Puissant, qui a le pouvoir de « distribuer attraction », nous imprimât attraction *présente* pour notre bien *futur* (3). Mais n'est-ce pas ce que Dieu fit en effet lorsqu'il déposa dans notre essence intellectuel ce *germe* de la raison que notre collaboration à son œuvre doit consister à développer par notre effort adaptateur, et non point à réduire au silence devant les suggestions de la passion qui est trop souvent attraction pour le bien *présent* au détriment du bien *futur !*

Disciple certain quoique peu conscient des utilitaires du dix-huitième siècle, Fourier a très bien vu parfois que l'égoïsme, passion-souche, dit-il, dans l'état actuel du globe, n'est autre chose que le « travestissement » (4) de l'unitéisme ou philanthropie intégrale. En effet, dit-il, tout homme qui s'abandonne aux inspirations despotiques de l'égoïsme, en vient à désirer par degrés l'envahissement du monde entier : — remarque qu'avaient faite avant lui Mandeville et Jean-Jacques, en attendant que Napoléon vînt en fournir une illustre vérification. — Un fermier bornera d'abord sa convoitise au domaine qu'il exploite pour le compte d'autrui; mais, s'il en devient propriétaire, il veut y joindre le domaine voisin, puis la seigneurie, puis le gouvernement, le ministère, la royauté, s'il le peut. N'a-t-on pas vu récemment un

(1) Rédaction de la *Théorie des quatre mouvements*, p. 79.
(2) Mss. 1846, I, 225.
(3) *Id.* 1846, I, 517.
(4) *Id.* 1846, II, 490 et suiv.

conquérant d'abord simple capitaine se montrer vingt ans après mécontent de n'avoir qu'un empire peuplé de soixante-douze millions d'hommes et vouloir conquérir le monde? Si quelques-uns de nous *limitent* leur ambition, c'est par insuffisance prévue à vaincre les obstacles, ou par déclin de l'âge et des forces physiques. L'homme en pleine santé et en pleine liberté veut *empiéter sans mesure* jusqu'à ce que le monde entier soit dans sa main. Rarement donna-t-on une plus exacte peinture du « Désir de pouvoir » de Hobbes, de l' « Instinct pour la souveraineté » de Mandeville, de l' « Esprit de principauté » de Saint-Cyran.

Fourier estime qu'un égoïsme aussi forcené révèle, en les « travestissant », les desseins de Dieu sur notre espèce. La tendance de cet égoïsme, ignorée de lui-même, est en effet de réaliser l'unité forcée à défaut de l'unité spontanée. Car le monarque du monde exigerait que tous ses domaines fussent régis en bon ordre, que toutes les provinces ou empires soumis à son sceptre vécussent en paix sous sa loi. C'est à ce résultat que pourrait atteindre, nous l'avons vu, le « monopole insulaire » parvenu à son plein épanouissement. — Mais il n'est pas besoin, pour tendre à l'Harmonie de nourrir en son cœur une si insatiable ambition. Fourier nous l'a fort bien enseigné lui-même : à défaut de succès directs en matière d'ambition, on peut se contenter d'indirects. Il suffira quelque jour que tout être règne *spéculativement* sur le globe entier, par adhésion au *bel ordre* qui en décorera la surface ; car « c'est régner que de voir dominer l'ordre qu'on désire » (1). Voilà enfin de l'unitéisme rationnel! Celui-là est en effet issu par un détour de l'égoïsme, passion-souche dans l'âme civilisée. Comme il y a peu d'espoir de changer jamais cette âme-là dans son essence, c'est donc vers cette sorte d'unitéisme que le genre humain doit porter son effort. Et le plus court chemin qui l'y conduise n'est certes pas celui de la morale romantique.

(1) *Unité universelle*, IV, 435.

CONCLUSION

INFLUENCE DE FOURIER AU COURS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — ANARCHISME ET SOCIALISME

Quelqu'un de nos lecteurs sera peut-être tenté de juger oiseuse notre stricte analyse d'un corps de doctrines dont l'ordonnance est si évidemment pathologique. Mais les sages seuls ne mènent pas le monde : ils ont le dernier mot, sans doute, et pourtant la folie, ou du moins l'exaltation mystique, quand elle vient appuyer le désir du pouvoir chez un groupe humain, lui fournit toujours ses chefs de prédilection. Tel est le cas de Fourier qui fut l'avocat imperturbable et minutieux de la Bonté naturelle — ce mot d'ordre mystique de l'Impérialisme plébéien de notre âge — et qui, de plus, tout en exagérant encore sur ce sujet la pensée de son maître Rousseau, l'a pourtant adaptée, jusqu'à un certain point, aux aspirations économiques de son époque. En effet, quoique fidèle aux convictions psychologiques de Jean-Jacques et de Babeuf, il a, le premier, prêché le *luxe,* sur le ton qu'ils adoptaient pour prôner l'ascétisme spartiate; et sa prédication attrayante a trouvé le plus grand succès.

Aux yeux de notre sociologue fantaisiste, les séries « confuses » qui marquèrent la période édénique et l'aurore de la vie sociale n'ont pu se maintenir *faute* d'une industrie suffisamment développée. La grande industrie agricole et manufacturière lui paraît indispensable au bonheur de l'humanité, dès que la population du globe s'accroît (1). C'est pourquoi quelques siècles de « civilisation » et par suite d'infortune,

(1) Mss. 1846, I, 452.

étaient nécessaires à son avis afin de préparer le luxe qui est un des éléments du bonheur humain, ainsi que les économistes l'ont enseigné à bon droit, — plus clairvoyants en ceci que les « philosophes » et moralistes, amis de la médiocrité. — Si Dieu ne nous a pas accordé la faculté innée d'entrevoir de tout temps nos brillantes destinées futures, c'est que *l'imperfection de l'industrie* eût alors risqué de retenir à jamais nos pères dans la subversion (1). Éblouis en effet par les brillantes perspectives d'un avenir assuré, ils n'auraient pas peiné au profit des générations futures, ainsi qu'ils ont été amenés à le faire. Trois mille ans au moins d'un travail dépourvu d'attraction, tel était le prologue « inévitable » des merveilles harmoniennes.

Mais aujourd'hui, tout ce qui était à faire est accompli. L'industrie a été créée par les longs efforts des sciences « fixes » et, de plus, un inventeur de génie a trouvé le secret d'adapter les antiques séries passionnelles de l'Éden à la grande production moderne. Nous sommes donc à la veille de l'Harmonie. — Tel est le trait progressiste, hégélien en quelque sorte, que nous avons signalé déjà dans la doctrine de Fourier. Il veut refaire l'Éden, mais en tenant compte du progrès réalisé depuis l'âge d'or : il rêve d'une synthèse entre l'édénisme semi-communiste et la civilisation individualiste de notre siècle. Il est utopiste pour l'avenir et non pour le passé, ce qui l'éloigne moins de la vérité que ses chefs de file. Mais il garde encore l'illusion qui sera celle du socialisme romantique ou collectivisme contemporain : à savoir que l'égoïsme, le ressort civilisé (ou capitaliste) qui a permis seul jusqu'ici le progrès de l'industrie, a cessé d'être utile pour assurer la continuation de ce progrès, et que les mobiles de la psychologie romantique, exaltation, inspiration, compassion, unitéisme mystique, suffiront à l'assurer désormais.

Par là, avec Saint-Simon — dont les disciples se sont d'ailleurs inspirés de ses idées après 1830 — Fourier est le père véritable du socialisme romantique qui a dominé le dix-neu-

(1) Mss. 1847, I, 204.

vième siècle et commence seulement à se modifier au contact des réalités ambiantes. Cabet lui doit son *Icarie* et Proudhon sa confiance dans le procédé sériaire. Nous avons dit ailleurs la vénération de Marx et surtout d'Engels pour son œuvre intellectuelle. La plupart des théoriciens anarchistes lui empruntent les traits de leur utopie souriante, tandis que les bourgeois de bonne volonté (1) s'adressent à lui pour traduire sous des formes concrètes le rêve romantique issu de leur tempérament et de leur éducation présente. Zola n'alla-t-il pas prendre la philosophie sociale de ses derniers romans, dans une exposition de seconde main de la doctrine fouriériste (2)? et M. Bourgin a rappelé l'admiration de nos plus éminents collectivistes parlementaires pour ce « grand socialiste ».

Nous nous arrêterons seulement à montrer, à titre d'exemple, tout ce que lui emprunta son admirateur et commentateur (3) allemand, M. Bebel, pour ce livre retentissant qui a valu, dit-on, tant de recrues à la Sozial-Demokratie : *La femme dans le passé, le présent et l'avenir* (4). La femme, fort prédisposée au romantisme moral par son tempérament d'impulsion, que dominent les facultés instinctives et subconscientes, a cédé aussitôt à cette excitation adroite et propagé ses enthousiasmes autour d'elle. M. Bebel n'a-t-il pas recueilli et souligné avant toute cette vue si féministe de Fourier : dans la cité collectiviste, les soins du ménage, simplifiés par la combinaison

(1) Nous trouvions récemment dans l'œuvre de l'un d'eux ces vues fouriéristes de l'avenir : les forts se chargent avec entrain des besognes les plus pénibles; l'effort du travail n'est plus qu'un moyen de satisfaire l'ardeur à se servir les uns les autres. Plus de paresseux, plus d'envieux! Les ouvriers, satisfaits par la seule perfection de leur tâche, ne songent qu'à aider les moins habiles. Partout surgissent des associations volontaires où la discorde est à jamais impossible; pas de gouvernements, de simples bureaux de renseignements statistiques. Des entreprises immenses sont accomplies en se jouant et sans que jamais la contrainte intervienne en quoi que ce soit dans leur préparation ou dans leur exécution.

(2) Par Hippolyte Renaud. — Luc, le héros de *Travail* (1901), se sent conquis despotiquement par l'idée phalanstérienne. (Voir Bourgin, p. 413.)

(3) Charles Fourier, *Sein Leben und seine Theorien*. Stuttgart, 1890.

(4) Nous citons la traduction française de H. Ravé. Paris, 1891.

sagace des efforts humains, occuperont seulement quelques femmes et déchargeront toutes les autres de leurs soucis domestiques! Perspective séduisante à qui n'a pas la vocation d'écumer le pot et de ressarcir les vieilles culottes!

C'est dans le chapitre que l'agitateur allemand intitule *Socialisation de la société*, qu'apparaît le plus nettement l'influence de son inspirateur français. On y retrouve la main de Dieu sous la forme de la « vocation », car d'après M. Bebel, chaque individu déterminera lui-même l'occupation à laquelle il veut s'adonner. Il est vrai que nous avons vu Fourier nous parler de *corvéistes* après des assurances aussi réconfortantes; son traducteur estime que s'il se présente un excédent de bras dans quelque branche des travaux industriels et un déficit dans quelque autre, c'est à l'*administration* qu'il appartiendra de prendre des arrangements pour rétablir l'équilibre. Il n'est même pas dit que les fonctions ne deviendront pas simplement alternatives, par roulement. Et voilà comment la vocation individualiste risque d'être fortement contrariée dans la société de l'avenir, à moins que Dieu, dans sa bonté, n'accorde à tous les hommes toutes les vocations à la fois. — M. Bebel ne croit pas permis de douter en tout cas qu'une telle organisation du travail n'éveille les sentiments les plus élevés de solidarité, n'anime les cœurs d'un *joyeux* amour du travail et ne fasse naître une *émulation* telle qu'il ne s'en vit jamais de semblables! Le *rendement* du travail grandira considérablement et permettra de satisfaire aux besoins les plus exigeants. L'esprit d'invention *sera excité au plus haut degré* : ce sera à qui dépassera l'autre en propositions et en idées nouvelles, car le monde bourgeois laisse aller la plupart des inventeurs à leur ruine! Ainsi donc la suppression de la rémunération personnelle sera l'aiguillon le plus actif de l'esprit d'entreprise? — C'est là de la psychologie romantique qui ne cherche même plus à raisonner ses promesses, ni à leur prêter la moindre vraisemblance!

On nous promet le travail *joyeux*. Pour que ce résultat soit atteint, il faut construire de beaux ateliers, à l'abri de tout danger, supprimer les odeurs désagréables, tout ce qui peut

causer du malaise et de la fatigue. Au début, force sera d'utiliser le vieil outillage, mais bientôt l'on verra surgir du sol un grand nombre d'ateliers vastes, bien éclairés, bien aérés, pourvus de tout ce que l'esprit d'invention a pu trouver de plus commode, de plus agréable et de plus économique : ces chantiers de l'avenir ressembleront à ceux du présent comme le jour à la nuit (1). On croirait contempler quelque dépendance du phalanstère, n'est-il pas vrai?

Voici les armées industrielles : la question du lucre cessant de jouer un rôle, on ne prend en considération que le bien-être des membres de la société. Là où on entreprendra des travaux qui offriront quelques dangers, il y aura *toujours des volontaires en masse,* d'autant qu'il ne pourra jamais être question d'entreprises guerrières, comme celles qui assemblent les armées présentes et ne tendent qu'à détruire la civilisation : il s'agira seulement de hâter ses progrès.

Voici le « trentuplement » de la production : parmi les forces motrices, l'électricité prendra dans l'avenir (2) une place prépondérante. C'est pourquoi la bonne qualité, la quantité, la variété des produits iront grandissant dans une mesure colossale : les possibilités de consommation dont la société sera dotée n'auront d'autres limites que la satiété. — Rappelons ici que, dans ses souvenirs sur Karl Marx, Liebknecht (3) raconte qu'un jour, lors de leur commun exil à Londres, vers 1860, ils se promenaient ensemble par les rues de la grande ville et virent dans un magasin de Regent Street une des premières machines électriques motrices qui aient été construites. Aussitôt leur imagination, instinctivement fourieriste, de s'enflammer à cet aspect : ils crurent la question du travail humain écartée, la machine substituée aux bras du prolétaire. Le problème est résolu, s'écriaient-ils en se félicitant réciproquement, et la forme de la société, qui s'adapte si rapidement au progrès technique, suivant la conception marxiste de l'histoire, en sera bientôt modifiée de fond en comble. — En 1896,

(1) Page 262.
(2) *Id.* 267.
(3) Voir son opuscule, *Karl Marx Zum Gedaechtniss,* 1896.

le patriarche des luttes socialistes qui contait l'anecdote, la faisait suivre de cette réflexion utile. Quarante ans ont passé depuis ce jour, et nul train n'est encore traîné par une machine électrique : l'allure du progrès est *moins rapide* que nous ne le pensions alors; le temps est un indispensable collaborateur des efforts de l'humanité vers le mieux. — Mais cette sagesse-là n'appartient qu'à l'âge où les passions s'apaisent. M. Bebel était trop jeune lorsqu'il écrivait *la Femme* pour en laisser entendre quelque chose à ses lectrices ou lecteurs ouvriers.

Il est plus préoccupé d'assurer son essor à la « papillonne » (1), chère à son maître de morale. Le besoin de liberté dans le choix, et de changement dans la nature des occupations, écrit-il, est profondément enraciné dans le cœur humain; il existe chez l'homme une foule d'aptitudes et d'instincts qu'il suffit d'éveiller et de développer pour produire les plus beaux résultats et pour faire de tout individu un être vraiment complet. C'est donc un devoir de réaliser pour tous (2) la *variété* dans le travail. Ainsi la femme, employée d'abord comme ouvrière à quelque travail pratique, donnera l'*heure d'après* ses soins à l'éducation, à l'instruction de la jeunesse; pendant une troisième partie de la journée, elle s'exercera à un art, à une science de son choix, et s'en ira enfin remplir, dans une dernière période de son temps, quelque fonction administrative. Le besoin de changement sera encouragé par une foule d'*expéditions*, et de *colonisations* de tout ordre. — Quant à la durée quotidienne de ce travail, si habilement morcelé, elle sera de quatre, trois ou même deux heures en tout. Le chiffre deux est le plus vraisemblable, car Owen calculait déjà de son temps que deux heures étaient suffisantes.

Venons à l'éducation. Voici les « gimblettes harmoniques » de Fourier : de vastes ateliers d'apprentissage (3), installés avec le plus grand confort, aideront les jeunes et les *vieux* à apprendre chaque métier et les y amèneront comme en *se jouant* : alors seulement on verra quel monde de capacité et

(1) Page 268.
(2) *Id.* 269.
(3) *Id.* 269.

d'intelligence le système capitaliste a *étouffé* en germe et n'a laissé arriver qu'à un développement informe! — Et si l'on objectait que la différence entre paresseux et laborieux y était cependant plus facile à constater et à faire entrer en ligne de compte, on nous répondrait que la négligence n'existe pas dans la nature humaine, débarrassée des entraves capitalistes. La société actuelle ne traite de fainéant *que celui* qui, chassé *malgré lui* du travail, et forcé au vagabondage finit par devenir vagabond d'habitude! Les différences entre services rendus à la société seront *très faibles,* et on n'aura d'ailleurs aucunement la préoccupation d'en tenir compte. En effet, si la nature s'est conduite en *marâtre* à l'égard d'un homme, la société ne saurait le punir de défauts dont *la nature seule est coupable :* si inversement un individu a reçu de la nature des capacités qui le placent au-dessus de ses congénères, la société n'est nullement tenue de récompenser ce qui n'est pas son mérite *personnel.* — On voit quelle place une semblable psychologie fait à l'effort sur soi-même en vue de l'adaptation à la vie sociale et à la tâche partielle dont on a accepté la responsabilité. C'est en effet la suppression radicale de ce que M. Bernstein appelle la « responsabilité économique » de l'individu! C'est un nouveau mysticisme social qui conduirait aux mêmes excès de tout ordre que la doctrine de la Grâce entre les mains de certains théologiens du temps passé.

Dans les prévisions de M. Bebel, les travaux répugnants ne sauraient être exécutés par les Petites Hordes qui sont décidément trop fantaisistes. Des machines les suppléeront dans leur philanthropie unitaire : ou encore on exécutera ces besognes à tour de rôle, comme à la caserne. Que de compensations à ces moments désagréables! La production des fruits et des plantes potagères atteindra un développement à peine considéré comme possible ajourd'hui. On aura sous la main toutes les machines, tous les outils les plus perfectionnés. Le labourage et la récolte, effectués par l'emploi de la main d'œuvre en masse, donneront des résultats tels que nulle part aujourd'hui il n'est possible d'en espérer d'analogues. D'immenses séchoirs permettront d'évaporer l'humidité des

récoltes même par le mauvais temps; on appliquera la lumière électrique à la croissance des plantes. — Aussitôt que la population urbaine (1) aura la possibilité de transporter à la campagne toutes les choses nécessaires à l'état de civilisation auquel elle sera dès lors habituée, d'y retrouver musées et théâtres, salles de concert, cabinets de lecture, bibliothèques, lieux de réunion, établissements d'instruction, elle commencera sans retard son émigration vers les champs. Et comment ne pas reconnaître ici le phalanstère avec son Opéra, dont le rôle est prépondérant.

La variété dans la culture des plantes, la mer qui ouvrira le trésor de ses habitants les plus mystérieux à des méthodes de pêche jusqu'ici inconnues, tous ces perfectionnements accumulés permettront l'essor d'une véritable *gastrosophie*. En fait de nourriture, il s'agira beaucoup plus dans la société de l'avenir de *qualité* que de quantité (2), grâce au mode scientifique de préparation des aliments et au savoir-faire des cuisiniers. — Ce régime succulent aura l'avantage inattendu de prévenir la surpopulation qui était déjà l'une des inquiétudes de Fourier. L'auteur de *la Femme* nous apprend que, dans la vieille Bavière où la population est peut-être la plus saine et la plus robuste de l'Allemagne, les mariages restent fréquemment sans postérité, et que cela tient, dit-on, au régime *gras* et nourrissant des habitants, aux mets farineux additionnés de saindoux qui font la base de leur alimentation. Telles les plantes grandies dans un terrain grassement fumé, prennent un grand développement sans donner ni fruits ni graines. De plus, — autre prophétie de Fourier — la précocité des amours qui est fort excitante, agira comme une nouvelle entrave à la natalité; en tout cas, la femme de l'avenir « ne sera pas disposée à donner le jour à un grand nombre d'enfants, à passer la moitié ou les trois quarts de ses plus belles années en état de grossesse » . Et nous voici de nouveau transportés par le souvenir en pleine existence phalanstérienne.

(1) Page 296.
(2) *Id.* 319.

Ajoutons qu'on ne connaîtra plus ni police, ni tribunaux, ni parlement, la société ayant enlevé à ses membres jusqu'à la possibilité de haïr. En général les bases de l'ordre actuel seront devenues des mythes, des contes de fées que l'historien rencontrera avec surprise en feuilletant de vieux ouvrages. Pourquoi ne pas aller jusqu'à la réimpression, avec commentaire ironique et désopilant, qui fut jadis proposée par Fourier? — Mais non! les historiens de l'avenir auront vraisemblablement une notion plus nette de la continuité de l'évolution humaine, et sauront reconnaître autour d'eux, sous d'autres formes et sous d'autres noms, la plupart des institutions sociales qui ont régi le passé, comme elles régissent le présent et régiront l'avenir de l'humanité raisonnable.

Ajoutons que M. Bebel, attaqué par le compagnon Katzenstein dans l'organe scientifique de son parti, la *Neue Zeit* (1), sur sa peinture invraisemblable de la société de l'avenir, retira, d'un ton un peu rogue, il est vrai, toute importance à ses prévisions fourieristes et les traita avec un détachement souverain. Elles n'en agissaient pas moins durant le même temps sur la masse de ses lecteurs prolétariens, et elles sont d'ailleurs reprises et développées périodiquement par les plus imaginatifs de ses amis (2). Tout cela est pourtant dépassé depuis longtemps par l'évolution intellectuelle de l'époque, et sera remis au point par l'accession de la démocratie aux responsabilités du pouvoir. Nous n'y avons insisté que pour établir, par un exemple mémorable, l'immense action posthume de Fourier sur la mentalité de son siècle.

Il est le père commun de l'anarchisme et du socialisme contemporains. Tous deux peuvent à bon droit se réclamer de lui, n'étant que deux formules diverses de la morale romantique (3), dont la première souligne plutôt l'individualisme

(1) XV, 10.

(2) Voir l'article de M. Pannekoek dans la *Neue Zeit* (1906, p. 26.)

(3) M. Félicien Pascal a publié dans le *Correspondant* du 25 novembre 1906 une intéressante étude, *Du Romantisme à l'anarchie*, qui s'inspire en partie des conclusions du deuxième volume du présent ouvrage *Apollon ou Dionysos?* et aussi sans que l'auteur le sache, de celles de notre premier volume dont il a retrouvé quelques points de vue dans des ouvrages critiques ultérieurs.

sans calcul et la seconde le mysticisme sans réflexion qui caractérisent, à titre de symptômes, cette maladie de croissance dont est affectée l'âme contemporaine. Au surplus la distinction de ces deux écoles est assez récente : Bakounine, fondateur de la doctrine anarchiste proprement dite, se proclamait et se croyait vraiment « socialiste », opposant son socialisme pur à l'enseignement frelaté de Marx, au sein de l'Internationale. — D'autre part ce dernier penseur, ce chef de file du socialisme actuel, dans son *Adresse* de 1871 sur la Commune de Paris, et son collaborateur Engels dans *l'Origine de l'État de la famille et de la propriété,* poussent aussi loin qu'il est possible l'anarchisme théorique, puisqu'ils suppriment radicalement l'État dans un avenir très prochain ! C'est que le dissentiment entre socialisme et anarchisme ne porte guère que sur la tactique actuelle qui s'impose contre la « civilisation », comme disait Fourier, ou contre le capitalisme, ainsi que s'expriment ses continuateurs. Que le pouvoir doive être conquis à la classe ouvrière par le bulletin de vote comme le veulent les collectivistes, ou par une révolution violente, œuvre d'une minorité énergique, comme le souhaitent certains anarchistes, ce n'est pas là une question de principe moral. La morale commune aux deux partis avancés qui se disputent la direction du mouvement démocratique contemporain est encore trop rapprochée de celle du romantisme, c'est-à-dire de l'égotisme mystique. L'avenir doit y substituer clairement, et pas seulement à titre de velléité fugitive, le principe de l'individualisme ou impérialisme rationnel (1). C'est à quoi s'occupent au

(1) *Saura-t-il y parvenir?* — Hier encore dans presque tous les États de l'Europe, le gouvernement était entre les mains de l'organisation de la conquête barbare à peine modifiée par les siècles : un roi héréditaire, une féodalité gouvernante.

Là où le parlementarisme et la démocratie ont pris le gouvernail, l'État garde provisoirement sa forme féodale, c'est-à-dire que (en théorie) les plus âgés, choisis par le peuple, parce qu'ils voient plus loin que le vulgaire, continuent de lui appliquer la *contrainte* des lois et de la police, pour le faire obéir malgré lui, comme un enfant, à la raison prévoyante.

Mais, *si la raison de la masse ne progresse pas assez rapidement*, il ne reste évidemment pour soutenir la présente organisation que la force acquise. C'est une sorte de capital moral sur lequel nous vivons actuellement. Poussé par

surplus, consciemment ou non, tous les penseurs socialistes de bonne volonté dans le temps présent.

L'impérialisme rationnel, qui conduit vers l'*anarchie* stoïcienne (celle de Proudhon dans ses heures lucides) — puisque l'appareil coercitif de l'autorité sociale perd chaque jour de son utilité vis-à-vis de l'individu prêt à se discipliner lui-même, — conduit aussi au « socialisme » — puisque la

l'*instinct*, le peuple choisit-il de moins en moins les sages, les cerveaux aux vues lointaines, et, de plus en plus, ceux qui donnent ou promettent immédiate satisfaction à ses passions? — En ce cas la conséquence sera l'émiettement fédéraliste, les « communes », c'est-à-dire le retour à l'état social antérieur à la conquête. Mais un tel assemblage, en se privant de la force, appelle nécessairement la conquête, et cette conquête se produirait bientôt, si l'évolution continuait en ce sens.

Les excès du romantisme social amènent en ce moment tous les esprits de bonne foi à chercher un nouveau groupement des partis politiques pour la défense des assises mêmes de la vie commune entre humains; car ces assises sont à la longue ébranlées par les héritiers des dégénérés mystiques dont la seconde moitié du dix-huitième et le dix-neuvième siècle tout entier ont subi l'influence. Il est probable qu'il se constituera peu à peu en tous pays un parti de la *démocratie rationnelle* qui s'accommodera volontiers de toute forme existante du pouvoir exécutif. Ses adhérents accepteront pour principe l'*individualisme,* écartant par là cette rêverie d'une fraternité menteuse et dépourvue de base utilitaire solide, qui égara leurs aînés. Ils feront appel à l'initiative privée sous toutes ses formes et s'efforceront de rendre partout effective la responsabilité économique. Toutefois cet individualisme de principe devra se plier au contrôle incessant de la *Raison* prévoyante et c'est par là que le corps social, l'État, reprend un droit de surveillance partout, de suppléance là où l'initiative privée se montre inapte à réaliser un progrès désirable. *Mais là seulement,* car en toute autre occurence, le rôle de l'État est d'appuyer, de guider, de conduire à la victoire l'initiative privée raisonnable, seul ressort du progrès réel. — Un tel parti accepterait par exemple l'impôt sur le revenu et les retraites du travail, ces deux réformes devant être réalisées avec modération, avec prudence et graduellement étendues. Il encouragerait le syndicalisme, sans jamais laisser les syndiqués transgresser le principe supérieur de la liberté assurée à leurs concitoyens dans les limites de la loi. Il se montrerait franchement neutre en matière religieuse, mais sympathique nettement à tout ce qui est effort moral et éducation de la volonté dans le domaine spirituel. Pour réaliser ce programme, les radicaux-socialistes les plus sincères pourraient collaborer avec les traditionalistes dépourvus d'arrière-pensée, — tous ayant fait adhésion préalable au drapeau de la raison, définie, comme l'expérience de l'humanité sociale. — Ils laisseraient d'ailleurs pleine liberté d'expression au mysticisme socialiste qui peut être, dans certaines limites, un stimulant vers l'action, pourvu que la raison reprenne bientôt son droit de contrôle.

raison éclairée et prévoyante, appuyée sur l'instinct sagement réglé, peut faire fonction de *sens social* au sein des groupes humains associés. Pour sa plus grande part, le prétendu « socialisme » de notre âge n'est que le complément mystique nécessaire d'un individualisme dépourvu de mesure. La sociologie constructive de demain évitera à la fois l'anarchie et le collectivisme, ces deux formes du socialisme romantique, ces deux dangers qui menacent les sociétés oublieuses des leçons de l'expérience passée. Proudhon l'a dit dans une formule prophétique : « La Révolution n'est autre que la philosophie morale construite en dehors de tout élément mystique. » C'est la condamnation du socialisme romantique issu de Fourier !

DEUXIÈME PARTIE

LE ROMANTISME DES RICHES

STENDHAL-BEYLE

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGOTISME PATHOLOGIQUE CHEZ STENDHAL

Si Fourier fut l'un des plus influents précurseurs du socialisme romantique qui continue d'exercer autour de nous ses ravages, Stendhal est le patron le plus vénéré de ce dilettantisme romantique, qui sévit dans une autre sphère sociale. A presque tous ceux des impérialistes individuels de notre âge que leur origine n'oriente pas nécessairement dans la voie des revendications plébéiennes, et dont la conquête économique n'est pas le premier souci, le *beylisme* sert ou pourrait servir de formule théorique pour appuyer leur effort d'expansion vitale. Ils sont le plus souvent, comme tous leurs contemporains, des romantiques par le tempérament, et Stendhal leur apporte des conseils d'égotisme dégagé, des suggestions de mysticisme esthétique qui ont été fort écoutés depuis un demi-siècle. L'examen de ses œuvres serait donc une introduction convenable à l'étude de ces variétés du romantisme moral qui s'appellent le dandysme, la culture du moi sensitif, la religion de l'art pour l'art, la surhumanité nietzschéenne (au moins dans la forme « dionysiaque » de cette théorie morale!) — Plus complaisamment encore que Jean-

Jacques. Beyle a parlé de lui-même en ses livres, s'expliquant avec insistance, se déboutonnant à l'occasion sous les yeux du public. Pourquoi ne pas profiter d'une manie de confession qui nous permet de demander à cet homme, si véritablement représentatif, le secret de sa contagieuse conception de la vie?

Aussi bien, l'opinion publique, en dépit des nombreux travaux qu'a suscités déjà la psychologie de Stendhal (1), semble-t-elle assez mal éclairée sur son caractère (2). Et comment ne resterait-elle pas hésitante? Agacés sans doute par le spectacle de la présente génération littéraire, dont quelques représentants qualifiés exagèrent encore toutes les faiblesses morales de leurs précurseurs, certains critiques de talent ont cru pouvoir proclamer Beyle, — par comparaison probablement, — « un bien portant» avéré, entendant même « donner à cette constatation physique la valeur d'une classification d'école (3) ». Ce fut, nous dit-on, un homme « trop bien portant pour s'alanguir en détraquements et en névroses ». Il ne s'alanguit pas, soit; mais alors c'est qu'il se raidit en névroses : névroses mitigées certes, et par quelque côté productives et fécondes, aussi bien que le mal romantique dont elles sont une forme très reconnaissable; mais elles qualifient mal, à tout prendre, celui qui en est affecté pour concourir au traitement hygiénique des déséquilibrés contemporains!

I. — Le tempérament physique.

Et d'abord, que penser de ce tempérament dont on prétend ainsi nous faire admirer la vigueur native? Nous retrouverions

(1) Rappelons les beaux travaux de MM. Stryienski, de Nion, Chuquet, Bourdeau, Doumic, Faguet, de Mitty, pour ne parler que des plus récents.

(2) Depuis que ces pages ont été publiées dans la *Revue des Deux Mondes* (15 janvier et 1er février 1906) et appuyées peu après d'un bref mais précis jugement de M. Brunetière (dans son livre sur *Balzac*), nous avons cru constater qu'elles n'étaient pas demeurées sans action sur les esprits impartiaux. (Voir en particulier une page du fin moraliste qui donne au journal *le Temps* de pénétrants *en marge*, 2 novembre 1906.)

(3) Préface du *Journal de Stendhal*. Paris, 1888, p. 31 et suiv.

au contraire, sans nul effort, dans son ascendance les symptômes les plus évidents de l'usure physiologique. Son aimable grand-père, le docteur Gagnon, avait des vapeurs, « comme moi misérable » ; telle est la confidence d'Henri Brulard, — l'un des nombreux pseudonymes de Beyle comme on le sait. — Cette odieuse tante Séraphie, dont l'inquisition malveillante empoisonna son enfance, mourut fort jeune d'un mal inexpliqué. Veut-on lire un diagnostic précis sur la complexion du jeune officier, lors de son premier séjour à Milan, vers sa dix-neuvième année? « Ma maladie habituelle est l'ennui... M. Depétas, excellent médecin, m'a dit que j'avais quelques symptômes de nostalgie et de mélancolie. » Dès cette époque en effet, Beyle souffre de gastralgie, de fréquents accès de fièvre : on lui recommande beaucoup d'exercice, jamais de solitude. Les émotions artistiques l'épuisent rapidement et l'abattent sur son lit pour de longues heures; Mlle Mars produit sur lui cet effet dans un rôle des *Folies amoureuses,* pièce dont l'intrigue n'a pourtant rien de fatigant ni de tendu. La plus simple visite à ses musées favoris, chaque soirée passée dans ce paradis terrestre qui est le théâtre milanais de la *Scala* lui procureront plus tard de pareilles défaillances; après de si innocentes distractions « ses organes épuisés ne sont plus susceptibles de plaisir », il « ne peut rien dire tant il est épuisé ». Sa correspondance est semée de plaintes sur son « excessive nervosité », sur ses crampes d'écrivain. « J'ai des nerfs », tel est le refrain de ses lettres familières. « Enfin, vaille que vaille, quand je n'ai pas de nerfs, c'est-à-dire quatre fois par semaine, je suis content! »

Cet état d'excitation maladive s'exaspère davantage encore lorsqu'il entreprend pour la première fois un travail de longue haleine, l'*Histoire de la peinture en Italie*, besogne au-dessus de ses forces, élan qui le laissa bientôt sans souffle et sans haleine. Il se soutient alors tant bien que mal par le café à haute dose, travaille dix heures de suite, ou, tout au contraire, marche huit heures sans répit, et rentre anéanti pour prendre quatorze heures de sommeil. Cette hygiène défectueuse est payée par des maux de nerfs : « Le mal de nerfs

est venu : quatre heures sur mon lit... Le trop d'attention pour Michel-Ange m'a donné des nerfs si forts que, depuis dix jours, je n'ai pu rien faire. » Parfois aussi c'est un cri de triomphe : « Pas d'attaque de nerfs depuis onze jours! »

L'état de l'atmosphère exerce, on le conçoit, la plus grande influence sur un appareil sensitif d'une semblable délicatesse. « Qui donc, soupire-t-il avec conviction, pourrait aimer Corrège à Paris lorsqu'il fait un vent du Nord-Ouest? Ces jours-là, il faut lire Bentham ou Ricardo. L'Italie a ce privilège, entre d'autres attraits, qu'on n'y connait jamais cette « sensation de vent de Nord-Est qui donne de l'humeur ». Et les heures de la journée offrent aussi leur nuance psychique particulière, triste ou rassérénée : « On mange, les nerfs agacés sont remis. » C'est pourquoi, après quelque contrariété imprévue, il faut attendre, pour retrouver son équilibre, « jusqu'à la révolution morale qui suit le prochain repas. » Comment donc s'étonner que les médecins d'un tel malade l'aient toujours traité avec plaisir « comme étant un monstre pour l'irritabilité nerveuse »? La moindre odeur, « excepté les mauvaises, » affaiblit son bras et sa jambe gauches et lui donne envie de tomber de ce côté (1).

A des faiblesses psychiques si nettement marquées, Beyle joignait, il est vrai, l'aspect de la vigueur physique, et ce contraste trompa ses contemporains, ainsi que lui-même peut-être, sur le caractère véritable de son tempérament. Ses camarades de collège l'appelaient la *tour ambulante*, ses frères d'armes le nommèrent au régiment le *Chinois* ou le *grand Égyptien*. Il avait, a dit son cousin Colomb, les formes athlétiques de l'hercule Farnèse, cou bref, épaules larges, ventre proéminent, jambes courtes, démarche assurée. Or une pareille conformation fait l'aspect lourd et vulgaire, assurément, mais elle permet en revanche de se voir et de se donner à l'occasion pour un « lion malade », à la crinière sombre et bouclée, aux yeux de feu, pareils à deux diamants noirs. Nous venons cependant de contempler l'envers d'une si

(1) *Souvenirs d'égotisme*, p. 80.

robuste façade : lion, soit, mais mieux « lion malade », car l'épithète est essentielle. Voilà le portrait achevé de Stendhal.

Si l'on jugeait trop indiscrète une si intime enquête, nous nous excuserions sur le précepte de Beyle en personne, à savoir qu'on « ne peut faire la biographie des grands hommes sans consulter leur médecin ». Désormais, nous ne consulterons plus que lui-même et, afin d'étudier avec quelque méthode les conséquences morales du tempérament physique que nous venons de définir, nous partagerons en quatre groupes les anomalies plus ou moins marquées que révèle une étude attentive de son œuvre : déviations de la raison, de la volonté, de l'imagination et de la sensibilité.

II. — Le sens du relatif affaibli.

Reconnaissons tout d'abord que, pour parler sans ridicule de déviation de la raison dans un esprit par quelques côtés supérieur, il importe de restreindre et d'éclaircir préalablement la portée d'une telle assertion. Nous avons dit que l'anémie nerveuse, quand elle atteint, par exemple, l'Européen transplanté sous le climat des tropiques, a cet effet fréquemment observé de supprimer en lui le « sens du relatif ». Tel est aussi le résultat d'une native usure de la vigueur psychique. Celui qui est affecté de cette infirmité peut bien conserver une claire vue des dispositions de son âme, une rare puissance d'auto-dissection révélatrice : il est en revanche paralysé dans sa clairvoyance sociale; il se voit interdire un exact jugement des relations qui unissent avec lui-même et qui relient entre eux les êtres distincts de son propre moi. Certes tous les hommes sont de naissance vaniteux sans mesure, impérialistes sans scrupules : l' « instinct pour la souveraineté » les conduit. Mais, dans les esprits normaux tout au moins, l'expérience de la vie ramène insensiblement

à des proportions « raisonnables » cette imprescriptible vanité de l'individu. Les frottements sociaux, les incessantes contestations et compositions entre volontés de puissances qui se heurtent et se mesurent entre elles, renseignent à la longue chacun de nous sur l'importance que nos voisins sont disposés à nous accorder, et nous renonçons d'ordinaire à leur demander beaucoup plus en cela que notre portion congrue. Or ce travail de réduction et de mise au point ne s'est jamais fait complètement chez Stendhal, car nous allons trouver dans son œuvre entière les indices d'une vanité veritablement anormale.

1. — *L'émule de Molière.*

Suivons des yeux ses premiers pas dans le monde. On sait que les jeunes gens apportent d'ordinaire dans l'expression de leur vanité naturelle une sincérité parfaite et une outrecuidance ingénue. Ce défaut parait même fort excusable à l'aurore de la vie où la modestie est rare autant qu'aimable, puisque l'expérience seule a pour effet de nous éclairer sur notre puissance et d'y proportionner ensuite l'opinion que nous gardons de nous-même. Mais le *Journal* des premières années parisiennes de Stendhal traduit un amour-propre exceptionnel à en juger par les naïves et savoureuses confidences d'egotisme qui s'y étalent à chaque page.

Le jeune provincial, de tout temps attiré par les séductions du théâtre, se crut d'abord destiné à devenir un grand poète comique. Il se préparait à cette glorieuse carrière par une familiarité de tous les instants non seulement avec les chefs-d'œuvre de la scène française, mais encore avec leurs interprètes les plus en vue. Il fréquentait assidûment les loges des actrices et leurs salons de réception, posant, entre temps, sa candidature aux faveurs assez faciles d'une future tragédienne de génie, Mlle Mélanie Louason. Mais ces distractions ne suffisent pas en ce temps à remplir sa vie, car sa plus vive

passion est celle de la gloire, « this of the fame », écrit-il, — employant pour rédiger les passages les plus intimes de ses confessions journalières, la langue anglaise dont il étudiait à ce moment les principes. — Afin de satisfaire cette soif de renommée prochaine, il porte dans sa tête un projet chèrement caressé, celui d'une comédie en vers qu'il intitulera *Letellier* ou encore *les Deux hommes*. Ses *Two men* jouent le plus grand rôle dans ses rêves d'avenir. Il en a rédigé quelques scènes dont l'une nous a été conservée et porte, à vrai dire le caractère de l'insignifiance et de la platitude; mais il devait mettre fort longtemps à reconnaître que sa vocation véritable n'était pas celle du théâtre. Tandis qu'il n'écoute que sa paresse et se garde bien de travailler à son drame, il est pourtant convaincu qu'il lui suffirait de quelques semaines pour achever le chef-d'œuvre et se tirer de pair. Que manque-t-il en effet à son bonheur? Les succès de société, l'argent, la considération? « Je n'ai qu'à faire les *Deux hommes*, et dans un an ou dix-huit mois, *j'ai* tout cela. » Le verbe est au présent, comme on le voit dans la fable de Perrette et du Pot au lait. « Il faut que je sois parvenu au comble de l'insouciance pour ne pas faire les *Deux hommes*, poursuit-il. Cette pièce faite, j'aurai tout en abondance, société, argent, gloire, rien ne me manquera... Je puis faire un ouvrage charmant intitulé *Don Carlos* en trois actes... Je crois voir, il est vrai, depuis que je crois savoir peindre, que tous les sujets seraient bons entre mes mains. » Cette belle assurance s'appuie sur les progrès qu'il pense avoir fait depuis peu dans la science du cœur humain par ses lectures, et par l'étude d'Helvétius en particulier. Il est si fort enchanté de ce dernier guide, qu'il pousse cette exclamation délicieuse d'égotisme : « Ne me serait-il pas avantageux que personne hors de moi ne connût Helvétius? »

Ce n'est pas cependant qu'il redoute beaucoup la concurrence, car son incontestable valeur lui apparait surtout quand il se compare : « Je ne dois pas craindre de tels rivaux, » écrit-il volontiers lorsqu'il passe en revue ses compagnons ordinaires. Et si, dès cette époque, il est contraint de s'avouer

qu'il a la réputation d'être méchant, il se console en songeant qu'il est tout au plus « éblouissant. Fougue de génie, gaieté du meilleur goût sur un fond très tendre, telles sont les supériorités qui lui font des jaloux! Un véritable luxe de force « le rend étonnant et quelquefois même humiliant, par conséquent odieux aux yeux de ses amis ». Il ne voit pas de raison plus plausible que celle-là pour expliquer les critiques qu'on se permet à son égard. L'un de ses familiers, Mante, s'est guéri pourtant de sa jalousie en reconnaissant chez Beyle « une âme, la plus sensible qu'il ait jamais rencontrée ». Mais Félix Faure (1), le futur pair de France et président de la cour de Grenoble, demeure incurable : « Ma force offense sa faiblesse, mon esprit irrite sa vanité... Il faudrait que je fusse six ans humilié à ses yeux et aux miens sous ses yeux pour redevenir aimable à ses yeux. »

Ses entretiens avec Louason lui apparaissent comme traduisant « l'intimité de deux grandes âmes qui s'entendent » et il croit voir la petite cabotine « pénétrée d'admiration pour une âme aussi extraordinaire » que celle de son poursuivant. Mais la page la plus caractéristique peut-être qu'offre le *Journal*, au point de vue égotiste, c'est le récit d'une certaine journée favorable, au cours de laquelle le nerveux jeune homme se sentit tout à fait satisfait de lui-même, porté en quelque sorte par les événements, et disposé à s'accorder un *satisfecit* pour chacune de ses attitudes les plus fortuites (2) : « J'ai répondu avec une gaieté noble et la politesse la plus aisée et la plus extrême. Toute mon âme paraissait : elle avait fait oublier le corps ; je paraissais un très bel homme dans le genre de Talma... La grâce charmante de ma déclaration a interdit Louason : elle est restée étonnée, immobile, sans respiration. » Notons que tout cela est illusion pure et que les affaires de cœur du héros n'avancèrent pas le moins du monde ce jour-là, comme on le voit par la suite du *Journal*. Il poursuit cependant le récit de ses succès. Un visiteur tient

(1) On sait qu'il s'agit d'un homonyme et non d'un parent du président de la troisième République française.

(2) *Journal*, p. 175.

en main un exemplaire du *Cid*, et se prépare à en discuter quelque passage. Beyle se met en tête de détourner de Corneille l'attention de cet Aristarque et trouve en effet moyen de le faire parler sur un autre sujet. Quelle victoire! « Je ne sais si Louason a remarqué cette preuve d'esprit, mais elle manquait à ma brillante journée et j'en ai été bien aise... Je me suis bientôt rendu maître de la conversation. » Incidemment, il apprend à ce même interlocuteur qu'il sait l'italien. « Ici, écrit-il, j'ai été beau jusqu'au sublime pour lui, et même j'ai commencé à être sublime! » — Enfin en prenant congé, il se donne un coup à la tête contre la porte de l'appartement. Sortie de Jocrisse, pensez-vous? Quelle erreur! « C'est un salpêtre, dit Louason. — Je ne pouvais finir ma journée par une plus belle sortie. Voilà sans doute la plus belle journée de ma vie! Le soir, j'étais épuisé. » Tel est l'homme à vingt-deux ans, alors qu'il n'a donné d'autre preuve de valeur que l'abandon, sans sujet, de ces épaulettes dont la protection des Daru l'avait doté par fraude, après lui avoir épargné tout stage préliminaire, exactement comme sous l'ancien régime. Devant une si grande puissance d'illusion égotiste on songe involontairement à l'exclamation que lui-même prêtera plus tard à ses puissants cousins, lors de leurs premières entrevues parisiennes (1) : « Que faire d'un animal si orgueilleux et si ignorant... de ce fou orgueilleux? »

2. — *Le dandy.*

Ils en firent, comme l'on sait, un fonctionnaire impérial, un commissaire des guerres, plus tard un auditeur au Conseil d'État, et le jeune protégé — beaucoup pensaient autour de lui le favori — du ministre influent connut les jours les plus brillants de son existence. Durant ces heures fortunées, les pro-

(1) *Vie de Henri Brulard*, p. 263.

jets dramatiques, les vanités littéraires passent au second plan : il n'en sera plus question durant une dizaine d'années. C'est l'homme de cour qui prend son vol et se tend vers l'empyrée. Le voilà pour un temps Monsieur *de* Beyle, ainsi que ses cousins, rendus indulgents par leur titre de comte, lui permettent de se faire nommer : travestissement qui suscitera pourtant mainte protestation dans sa ville natale, lorsqu'il y reparaîtra en 1813, chargé d'une mission officielle, et qu'il signera de son nom, orné de la particule, les affiches administratives. « Faute d'impression, » écriront les loustics sur le mur, à côté de la malencontreuse signature. « Plaisanterie fort déplacée dans les graves circonstances où nous nous trouvons, » griffonnera quelqu'honnête bourgeois offusqué.

Encore le *de* ne suffit-il point aux ambitions du jeune fonctionnaire : il lui faut la toque de baron de l'Empire, et l'homme qui prônera plus tard ceux des généraux de Napoléon dont le nom ne fut point « sali par le duché », qui refusera le génie à sir Walter Scott pour s'être laissé créer baronnet (1), constate avec satisfaction, en 1813, que M. de Joly, « s'occupe à le faire baron ». Seule peut-être l'avarice dauphinoise du père Beyle et les difficultés qu'il souleva quand il fallut constituer le majorat nécessaire à la réalisation des désirs de son fils, retardèrent la solution de l'affaire jusqu'à l'heure où la chute de l'Empire fit échouer définitivement le projet. Peut-être cette durable satisfaction d'amour-propre eût-elle changé quelque peu les opinions de Stendhal sur les supériorités sociales, et sinon étouffé, du moins sensiblement modifié dans son germe le *beylisme* naissant.

L'auditeur au Conseil d'État, inspecteur du mobilier impérial, se croyait en situation d'obtenir au premier jour une préfecture importante. En attendant cette aubaine, il menait à Paris la vie à grandes guides, dépensant sans compter, rentrant le soir dans son cabriolet pour souper de perdreaux froids et de vin de Champagne avec l'actrice qu'il entretenait alors : en sorte que ses amis le considéraient comme un « fier

(1) *Correspondance*, vol. I, p. 243.

fat » (1). A cette époque, il donnait en effet libre cours à des goûts aristocratiques que son pseudo-jacobinisme de parade l'empêchera plus tard d'avouer sans ambages, mais que ses familiers auront vite fait de discerner chez lui à tout âge : « J'ai éprouvé d'ailleurs que, pour les sots, je sens l'orgueil d'une lieue. Sans haïr personne, j'ai toujours été finement abhorré par la moitié de mes relations officielles... Tout ce qui vaut la peine en ce monde est soi (2) ! »

Cet orgueil aristocratique inconscient le conduira plus tard à diviser en deux classes bien distinctes la bourgeoisie de son temps : tout d'abord, la classe des gens riches qui naquirent avec quarante écus de rente et sont donc fils de leurs œuvres, *self made men*; on trouve chez ceux-ci, dit-il, du savoir-faire, et même de l'esprit, mais en revanche, le ciel a refusé pour toujours à ces parvenus l'intelligence des choses littéraires; puis, en second lieu, la classe des gens riches *dont le père lisait Voltaire vers* 1783 (date de la naissance d'Henri Beyle) ; celle-là forme seule, à son avis, l'aristocratie du goût et des lumières. Voilà, remarquons-le, la seule occasion où l'on ait vu Stendhal approuver l'un des gestes de son père. C'est qu'il pose ici quelque chose comme la thèse de l'*étape,* et surtout que sa vanité native se rabat, faute de mieux, sur un blason d'intellectuel.

Tandis qu'il recueille les notes de voyages qui formeront son premier livre sur l'Italie, *Rome, Naples et Florence,* Beyle traverse de nuit la campagne romaine, argentée par un magnifique clair de lune. Son compagnon de route, un jeune et aimable curé du pays lui montre au loin les acropoles ruinées des villes de l'antique Étrurie. Et le républicain — ressuscité en lui après 1815 — de s'indigner d'abord contre les Romains qui, sans autre titre que leur courage féroce, vinrent piller ces cités étrusques, si supérieures par les beaux-arts, par les richesses, par la science du bonheur au repaire des bandits de Romulus. Ce fut, dit-il, comme si vingt régiments de

(1) *Souvenirs d'égotisme,* p. 58.
(2) *Correspondance,* I, 59.

cosaques étaient venus, il y a quelques années, saccager le boulevard et détruire Paris. Eh bien, malgré tout, il les aime ces Romains impérialistes et brutaux, et l'examen de conscience qu'il est amené à faire sur ce sujet lui apporte des surprises si désagréables, qu'il « lui donne des nerfs ». Il avait cru jusqu'à cette heure détester les aristocrates; mais le banquier R. lui a dit un jour : « Je vois chez vous un élément aristocratique. » Il aurait « juré d'en être à mille lieues, et s'est pourtant trouvé cette maladie ». Là-dessus, sentant que ce serait duperie de chercher à s'en guérir, il s'y abandonne avec délices. « Je me soumets à mon penchant aristocratique après avoir déclamé dix ans, et de bonne foi, contre les aristocrates. Les Romains ont été un grand malheur pour l'humanité, une maladie funeste. Malgré tant de griefs, mon cœur est pour les Romains. »

Encore est-il permis de douter qu'il ait jamais éprouvé les sentiments démocratiques dont il affirme ici la « bonne foi » prolongée. Comme son précurseur Jean-Jacques, il se sentit toujours un ami des « mains blanches », ne fût-ce que des siennes, avec leur forme accomplie et leurs ongles excessifs. Écoutons son héros républicain le plus pittoresque, Palla Ferrante de la *Chartreuse de Parme :* « La pauvreté me pèse comme laide. J'aime les beaux habits, les « mains blanches ». Déjà, lorsque le jeune Henri Brulard se rendait, sans en aviser ses parents, aux séances des Jacobins de Grenoble, il trouvait horriblement vulgaires ces concitoyens qu'il aurait voulu aimer : « Je fus alors comme aujourd'hui; j'aime le peuple, je déteste les oppresseurs; mais ce serait pour moi un supplice de tous les instants que de vivre avec le peuple. J'ai la peau beaucoup trop fine... une peau de femme... Je m'écorche les doigts que j'ai fort beaux pour un rien. En un mot, la superficie de mon corps est de femme. De là peut-être mon horreur incommensurable pour ce qui a l'air sale, ou humide, ou noirâtre! » Au total, il « abhorre la canaille pour avoir des communications avec elle », en même temps que, *sous le nom de peuple* — (quelle admirable inconscience dans le sophisme verbal) — il désire passionnément son bonheur.

« Mes amis, conclut-il, ou plutôt mes prétendus amis, partent de là pour mettre en doute mon sincere libéralisme. » Quel aveuglement et quelle malveillance, n'est-il pas vrai, après de si convaincantes déclarations! Quant aux protestations d'amour à l'égard des légitimistes, des vrais gentilshommes, des survivants du dix-huitième siècle — effusions si caractéristiques chez cet ami du peuple, — on doit renoncer à les compter dans son œuvre.

3. — *L'homme d'esprit.*

A sa vanité d'homme de cour, que l'écroulement de 1814 emporta avec la fortune politique des Daru, succéda chez Beyle une rechute dans la vanité littéraire, seule permise désormais à sa suffisance et fondée bientôt, il faut l'avouer, sur des titres plus sérieux que ses enfantines velléités théâtrales. Pourtant, les quelques satisfactions d'amour-propre qu'il tira de ses écrits restèrent fort insuffisantes pour satisfaire son égotisme débordant (1). Bien plus, par une mésaventure qui atteint fréquemment les novateurs, ceux de ses livres qu'il estimait le moins trouvèrent surtout des lecteurs, tandis que ses productions favorites, *Armance* et *l'Amour*, demeurèrent chez le libraire. De son vivant, au sein des milieux plutôt intellectuels qu'il fréquenta de préférence,

(1) Mérimée semble n'avoir pas aperçu la vanité littéraire chez son ami, qui, dit-il, acceptait de Jacquemont des avertissements fort rudes à propos de son style. Mais Stendhal avait su reconnaître sans doute la supériorité de ce fin esprit, trop tôt enlevé aux lettres et qui a écrit le meilleur chapitre de son livre sur *l'Amour* : l'exemple de l'amour en France dans la classe riche. Beyle se vengeait précisément sur Mérimée des ironies de Jacquemont, en lui adressant le reproche qu'il avait reçu lui-même : celui du style « portier ». — Vis-à-vis de tout autre critique la tolérance apparente était chez lui pur dédain pour l'opinion de gens qu'il jugeait incapables de la comprendre. Et lorsqu'il fut tardivement sacré grand homme par Balzac, il s'empressa de défendre son style contre cet admirateur imprévu, qui, sur ce point seulement, s'était permis de faire quelques réserves.

Beyle a dû se contenter tant bien que mal de la réputation d'« homme d'esprit ». Or c'est une intéressante matière à réflexion que l'esprit de Stendhal, car l'origine, le caractère et les effets en sont également exceptionnels.

L'origine tout d'abord! Rien de précoce en effet, rien de spontané dans les triomphes de Beyle amuseur! A part quelques réussites isolées, fruits d'exaltations passagères, et peut-être pures illusions d'imaginatif — telles que fut la « brillante journée » décrite dans son *Journal* — il demeura longtemps, de son propre aveu, un causeur au-dessous du médiocre. Nous négligeons ici à dessein le talent d'anecdotier piquant qui fut son premier pas vers les succès de salon, car nous aurons l'occasion d'y revenir tout à l'heure. Lui-même ne le confond point d'ailleurs avec le don de l'esprit puisqu'il y excella bien avant la date précise qui est marquée par lui comme la Pentecôte de sa verve spirituelle.

L'esprit lui vint en effet comme par surprise. Ce fut au moment le plus critique peut-être de sa vie sentimentale, après la conclusion d'une aventure d'amour dont l'égal détraquement des deux acteurs avait fait un épisode haletant et échevelé, qu'oubliant enfin, dans le total épuisement de son âme, ses hésitations d'analyste trop minutieux et ses timidités de sensitif trop vulnérable, Henri Beyle se reconnut soudain capable d'apparaître au dehors tel qu'il était depuis longtemps au dedans, c'est-à-dire original, et, par quelques côtés, supérieur. Tardivement émancipés de la sorte, son intelligence pénétrante, son coup d'œil psychologique à la fois rapide et perçant lui acquirent bien vite la renommée d'excentrique et imprévu toujours, mais désormais amusant commensal. La date exacte de cette transformation miraculeuse est fixée par lui au 15 septembre 1826, au lendemain de sa rupture avec Menta (1). Depuis ce jour, je passe, dit-il, « pour l'homme le plus gai et le plus insensible. »

Quel fut pourtant le caractère propre de cet esprit, si inopinément venu au monde? Il faut d'abord noter que Beyle amusa

(1) *Vie de Henri Brulard*, p. 14.

surtout le groupe assez restreint de ses frères en bizarrerie intellectuelle, parce qu'ils discernèrent mieux en lui, quand il se livra davantage, le maître de la critique sans mesure, et parfois sans intelligence suffisante, le virtuose du paradoxe antisocial sans scrupules. Nous estimons qu'on lirait aujourd'hui sans être très fréquemment tenté de sourire les trente volumes de ses œuvres complètes. C'est, dira-t-on, que ses traits d'esprit argent comptant n'ont point passé dans ses écrits publics. Certes, mais on reste tout à fait surpris, — ainsi qu'il avoue d'ailleurs l'avoir été lui-même (1), — devant le succès de certains de ses « mots » qui nous ont été conservés. L'un d'eux se réduit à avoir défini la manière de Bossuet, « de la blague sérieuse » : saillie qui suscita par son retentissement la jalousie de Delécluze, le critique des *Débats*. N'est-il pas tout aussi étonnant que Beyle ait été d'abord remarqué de Mme de Tracy pour avoir dit à propos de Lafayette que ce grand homme était, dans le salon de cette dame « poli comme un roi » : comparaison qui n'a rien d'original en vérité!

George Sand qui le jugeait aussi fort gai, ne cite aucun de ses mots, mais raconte, dans l'*Histoire de ma vie,* cette soirée de folie au cours de laquelle Beyle, rencontré par hasard sur le chemin de l'Italie, soupa dans une auberge de village avec elle et Musset. Il s'enivra complètement, et, malgré ses cinquante ans, malgré sa corpulence de « Tour ambulante », encore exagérée par un manteau à triple collet, de grosses bottes fourrées, un chapeau bolivar, il donna à ses compagnons d'une heure le spectacle d'une danse de Peau-Rouge, exécutée sous les yeux de la servante ahurie! — Trait d'esprit facile assurément et qui ne méritait pas autre chose qu'un souvenir demi-indulgent, demi-railleur, tel que fut celui des Amants de Venise.

Encore, grâce aux fumées du vin, sa gaieté fut-elle cette fois sincère. Le plus souvent, elle était voulue et sentait l'effort. « Je devins gai, ou plutôt, j'acquis l'art de le paraître » (2), a-t-

(1) *Vie de Henri Brulard,* p. 257.
(2) Page 16.

il écrit dans ses *Souvenirs d'égotisme*. Déjà son *Journal* de jeunesse contenait ce programme de travail : « Devenir sociable en me procurant un bon fonds de conversation comique. Le succès est pour qui fait rire. » Et, jusqu'aux derniers jours de sa carrière, la gaieté continuera de lui apparaître comme un pensum, comme une corvée inévitable, dont il faut s'acquitter de son mieux afin de satisfaire le public. « Faire gai », tel sera le programme du roman de *Lamiel*, qu'il esquissa dans le crépuscule de sa pensée créatrice : il désirait alors produire quelque chose dans la note de Paul de Kock, dont les triomphes de librairie tentaient sans doute sa soif encore inassouvie de succès populaire. La lecture de cette ébauche est d'ailleurs révélatrice quant à la quantité et à la qualité du comique qu'il était capable de fournir lorsqu'il s'en donnait ainsi la commande à lui-même. Les notes préparatoires, qui esquissent la partie inachevée du volume, nous parlent d'une grande dame accablant d'outrages un médecin ambitieux qui ose prétendre à ses faveurs. « Ce n'est pas arranger ces outrages qui m'embarrasse, écrit naïvement Beyle, c'est de savoir s'ils produisent un effet suffisamment comique ! » Or il a cultivé trop souvent pour son propre compte un genre de comique assez voisin de l'outrage : en sorte qu'il eut à se demander plus d'une fois, après avoir parlé, s'il avait atteint son but et provoqué un rire aussi sincère qu'il l'avait souhaité.

Innombrables furent en effet les brouilles et les inimitiés que lui attirèrent certaines saillies dont ce fin connaisseur des passions humaines se montrait pourtant fort inhabile à mesurer l'effet probable sur l'esprit de ses auditeurs. En 1829, chez Mme B..., il fut « honni pour le cœur », parce qu'il avait souhaité ouvertement la mort du duc de Bordeaux. « M. Mignet même eut horreur de moi, et la maîtresse de la maison... ne me l'a jamais pardonné (1). » — Un jour que M. de Tracy, son protecteur le plus influent après 1815, l'interrogeait, en compagnie de M. Thurot, sur ses vues politiques, il s'aliéna ses deux interlocuteurs par une réponse conçue à peu près en ces

(1) *Vie de Henri Brulard*, p. 110.

termes : « Si j'avais le pouvoir, je réimprimerais les listes d'émigrés abrogées par Napoléon ; j'exilerais dans les départements des Pyrénées ceux de ces personnages qui survivent en 1820, et je les ferais cerner par deux ou trois petites armées qui, *pour l'effet moral, bivouaqueraient au moins six mois de l'année.* Tout émigré qui tenterait de franchir ce cordon de troupes serait impitoyablement fusillé ! » On le voit, cette saillie, assez mordante il faut le reconnaître, est faite de l'outrance du paradoxe unie à la précision inopinée et singulière de certains détails accessoires. Tout Stendhal en quelques mots !

Souvent d'ailleurs, comme il arrive à maint railleur professionnel, son paradoxe est encore plus choquant qu'il ne l'aurait voulu, parce qu'il n'a pas pris la peine d'examiner les données du problème posé devant lui, Brulard raconte un de ses raisonnements d'enfance dont la faiblesse est assez significative à ce point de vue. Le règne de la Terreur fut peu sanglant à Grenoble, mais rien ne permettait d'abord d'espérer une modération, toute relative au surplus, car le régime mérita son nom là comme ailleurs. Ainsi le père du jeune Henri se vit porter par les représentants du peuple en mission sur la liste des « notoirement suspects », — qualificatif qui impliquait une arrestation immédiate ! Au prix de précautions minutieuses, l'avocat au Parlement parvint à conserver sa liberté jusqu'au 9 thermidor, non sans être demeuré durant vingt-deux mois sous le coup d'une menace qu'il croyait mortelle. L'on peut donc juger de son état d'âme lorsqu'il entendit son fils, bambin de dix ans, lui présenter l'argument suivant, brillant de lo-gique (1) à coup sûr, mais non certes de la logique du cœur, ni même de celle du sens commun : « Amar, dis-je à mon père, t'a placé sur la liste comme notoirement suspect de ne pas aimer la République : il me semble qu'il est certain que tu ne l'aimes pas ! » L'enfant terrible était incapable de comprendre que son père se montrât indigné non pas d'une

(1) Mérimée nous apprend que son ami prononçait de la sorte avec emphase et en martelant les syllabes le nom d'une des principales vertus du *beylisme*.

constatation véridique sans aucun doute, mais de ce que cette constatation entraînât la réclusion avec toutes ses concéquences possibles à cette heure d'affolement!

Étalée dans les salons, une logique de cette force pouvait amuser les sceptiques et ne provoquer chez les esprits sains qu'une désapprobation sans grandes conséquences. Sur le terrain diplomatique où Stendhal transporta, après 1830, ses facultés d'argumentation, il semble qu'elles lui aient causé de plus cuisants désagréments. C'est ce qui transparait en particulier dans certaine page de sa correspondance familière, en 1835. Le consul de France à Civita Vecchia, désireux sans doute de faire oublier ses innombrables négligences et ses fréquentes absences par la profondeur de ses vues d'ensemble, a proposé froidement aux bureaux des Affaires étrangères une combinaison politique nouvelle : elle est assez analogue à ce règlement de la question des émigrés qui provoquait quelques années auparavant la mauvaise humeur de M. de Tracy! Il s'agit, cette fois, de consolider pour toujours l'influence française auprès de la cour de Rome. Notre homme n'a pas fait grand effort d'imagination : il conseille de recourir aux vieux procédés du dix-septième siècle : achat des consciences à beaux deniers comptants, larges pensions aux influences ecclésiastiques; mais il est, comme d'ordinaire, trop précis sur les détails de sa lubie, car il donne l'indication exacte et des titulaires à désigner et du montant de l'annuité destinée à chacun d'entre eux. Le tout produit le plus déplorable effet! « Le bureau a dit : M. Beyle nous prend-il pour des bêtes? Une fois qu'un sot pense qu'on se moque de lui, de quoi n'est-il pas capable?... Quel emplâtre appliquer sur cette diable de blessure?

Plus encore que le fond de ses paradoxes — auquel ne fait pas toujours défaut quelque trait de vérité — la forme sardonique dont il les revêt choque et déroute l'auditeur. Son *Journal* de jeunesse contient cette remarque révélatrice (1) : « Le genre de comique qui va à mon caractère est d'opposer en riant la vérité à la *convention* dans toutes les choses de la

(1) *Journal*, p. 14.

société ». Voilà qui est bien vu, à la condition toutefois de s'entendre au préalable sur le sens « beyliste » et romantique du terme de *conventions* sociales. Ce qualificatif s'applique, dans l'esprit de Stendhal, à toute prudence, à toute concession, à toute condescendance à l'égard d'autrui. Le caractère de son esprit est délibérément antisocial. Il a magistralement analysé dans un curieux passage des *Mémoires d'un touriste,* l'impression que produisaient ses boutades ordinaires : « Heurter les convenances ne serait rien sans le remords qui suit le crime : mais je suis peiné de voir la douleur de *vanité* que j'inflige à l'homme poli qui cause avec moi sans défiance, et qui reçoit tout à coup une réponse imprévue : il entrevoit la possibilité de rester court. » Pour qui connaît le vocabulaire particulier de Beyle, la « vanité » c'est la bonne éducation, la convention de semi-banalité qui est toujours tacitement souscrite entre gens presque étrangers les uns aux autres et rapprochés par le hasard, afin d'éviter les conflits d'opinions, les désaccords possibles, les froissements superflus. Une « réponse imprévue » a le sens de riposte froidement contraire au bon sens courant, à la moyenne opinion sociale : et la « possibilité de rester court » exprime l'inquiétude vague du causeur paisible qui est amené à se dire soudain : « Mais avec quel drôle d'original est-ce que je converse là ! Que va-t-il bien pouvoir dire ou faire dans un instant? » Risible, moutonnière, prudhommesque si l'on veut, la placidité du bourgeois est émue par les gestes insolites de notre romantique insuffisamment maître de ses nerfs, et n'a pas si peu sujet de l'être après tout !

Il est probable que la source du rire, — problème psychologique qui préoccupa Stendhal à plusieurs reprises, — se rencontre en réalité là où il la cherchait par instinct, c'est-à-dire dans la nuance inaccoutumée, mais surtout insolite au point de vue social, des attitudes et des paroles du personnage comique. C'est pourquoi les animaux, qui n'ont point de société, n'ont pas de rire. C'est pourquoi le rire est toujours légèrement immoral, en ce qu'il est antisocial dans son origine. Ne voit-on pas s'abstenir par principe de la gaieté bruyante

les représentants des tendances spécifiquement éthiques dans l'humanité : le stoïcien, le janséniste, le puritain? Enfin la réminiscence sociale, la comparaison avec les gestes de l'humanité est probablement à la source de l'hilarité suscitée quelquefois par les animaux, les plantes et les choses inanimées elle-mêmes (1). Le rire naît donc toutes les fois qu'une convention sociale est offensée publiquement par un individu, à dessein ou involontairement, mais en matière légère, sans qu'un inconvénient sérieux en soit à prévoir pour les assistants. Il convient en effet, afin d'égayer nos semblables, que nos velléités d'émancipation ne dépassent pas certaines limites, qu'elles semblent provenir de l'incapacité plutôt que de la mauvaise volonté, ou encore d'une sorte de convention anticonventionnelle, comme dans la plaisanterie et dans l'ironie. Sinon, la crainte s'éveille vite au cœur des humains, gardés tant bien que mal en temps ordinaire contre la méfiance qu'ils s'inspirent réciproquement à bon droit, par leurs innombrables concessions et conventions sociales, toutes consenties précisément en vue d'assurer la quiétude.

Or inquiéter l'interlocuteur qu'il voudrait faire rire, c'est une aventure qui arrive souvent à Stendhal : « Dominique a de l'esprit argent comptant, dit-il quelque part en se désignant par l'un de ses pseudonymes favoris, mais cet esprit *fait peur aux convenances*, et, quand il est animé, il est si haut, qu'il fait mal à la tête à son public. » Ou encore : « Ma réputation fut homme d'infiniment d'esprit, mais bien méchant, et encore plus immoral » (2). Tel est dans *Armance* le renom d'Octave, première incarnation de l'auteur au sein

(1) Un coucher de soleil manqué peut faire rire, assurait M. Faguet, dans une discussion des thèses si intéressantes de M. Bergson sur ce sujet, et l'éminent critique est revenu récemment sur ce sujet dans deux articles du *Journal des Débats* (12 et 19 août 1907) qui sont une précieuse contribution à la psychologie impérialiste du rire. L'hilarité y est donnée comme provoquée le plus souvent par un sentiment de plénitude et de supériorité. Quelques cas qui sont présentés comme des exceptions à cette règle de nous paraissent pas tels et pourraient être facilement ramenés au précédent principe. (Voir sur ce sujet notre sentiment dans l'introduction au troisième volume de cet ouvrage, p. 38.)

(2) *Vie de Henri Brulard*, p. 188.

de ses ouvrages, en attendant qu'il anime de son souffle propre les personnages de Julien, de Fabrice, et du Docteur Sans-fin. Quand Octave s'en va, pour un instant dans les sociétés, il invente bientôt sur place « les mots les plus révoltants » : aussi rien ne vient-il attaquer « la pureté de son diabolicisme » (1).

Le diabolicisme, c'est bien l'attitude favorite ou se complaît le créateur de cet incomplet personnage : et le satanisme romantique en général n'est pas autre chose que l'aboutissement logique de l'égotisme pathologique, sans cesse plus épanoui dans chaque génération successive de cette école. Satan ne fut-il pas le premier des égalitaires et des partisans de la crosse en l'air, l'ennemi de la discipline qui régnait parmi les milices célestes! « Non serviam ! », c'est le cri de ralliement de tous les révoltés contre l'ordre social. Et ce mot d'ordre terrorise à bon droit l'homme moyen, créature d'acceptation et de tradition — la « bête de troupeaux » comme l'appellent certains néoromantiques — parce qu'il sent alors trembler sous ses pieds l'édifice fragile de sa tranquillité d'âme et vaciller sur sa base la hiérarchie des gardiens de l'ordre qu'il a, plus ou moins volontairement, constitués au-dessus de lui en dignité et en responsabilité. — Sataniques déjà les sentiments que Brulard se prête complaisamment à l'égard de sa mère, de sa tante Séraphie : « J'étais tellement emporté par le diable, que les jambes nues de ma plus cruelle ennemie me firent impression. » Mais ceci put être inventé à plaisir afin d'étonner le public. Le *Journal* au contraire nous fournit une note exacte car ces pages n'ont jamais été retouchées en vue de l'impression. « Gripoli... m'a parlé de l'effet *effrayant* que mon genre d'esprit produit dans le monde... les sots, prenant mes plaisanteries pour des assertions présentées de sang-froid... en concluent que je suis un homme dangereux (2). » Méphistophélès, c'est le surnom que certains de ses amis lui imposeront plus tard et Menta l'en jugeait digne

(1) *Armance*, p. 51.
(2) *Journal*, p. 173.

sans doute lorsqu'elle rédigeait l'invective qui nous a été transmise : « Votre amour est le plus affreux malheur qui puisse arriver à une femme... si elle a de la santé, vous la lui ferez perdre : plus elle vous aimera, plus vous serez dur et barbare pour elle. Quand elle vous aura dit : Je t'adore, alors le *système* arrivera avec lequel vous lui raffinerez de la douleur ! » Lamentation qui nous engagerait à prendre au sérieux la bravade de Brulard, accablant de sarcasmes sanglants les rois, les prêtres, ceux de ses amis qui sont devenus pairs de France, et concluant : « Enfin, supposons que je sois cruel ! Eh bien oui, je le suis ! et *on en verra bien d'autres avec moi si je continue d'écrire !* »

Mérimée a dit de Stendhal qu' « il trouvait un malin plaisir à passer pour « un monstre d'immoralité ». Mais un « malin plaisir » ne nous paraît pas le mobile réel d'une semblable affectation : ne faudrait-il pas dire plutôt, une impulsion irrésistible et une satisfaction dépravée. Au fond, écrit l'auteur des *Souvenirs d'égotisme,* je surprenais ou scandalisais toutes mes connaissances. « J'étais un monstre ou un dieu. » Prétention excessive quant à son second terme; si, en effet, le nimbe de la monstruosité auréola plus d'une fois le front de Beyle, on ne voit point que l'apothéose lui ait été décernée nulle part avant son décès. C'est à la génération de 1880, dont il appelait de ses vœux la venue, qu'il était réservé de l'ériger sur les autels.

Si nous voulions achever de marquer, par ses propres paroles, le caractère de ce genre d'esprit dont il fut si fier, nous rappellerions son jugement sur son oncle, le séduisant Romain Gagnon : « Il n'avait point cette *gaîté qui fait peur* qui est devenue mon lot. » Une gaîté qui fait peur, c'est bien cela : et c'est pourquoi elle ne fit pas toujours rire. Telle est la gaîté d'Octave, celle de Ferrante Palla, celle de Lamiel. Elle est parente à quelque degré du rictus inquiétant des maniaques (1).

(1) Sainte-Beuve qui déprécie Stendhal comme romancier, le défend comme homme d'esprit contre les appréciations dénigrantes qu'il relève dans les

L'esprit fut la dernière ressource de la vanité de Stendhal, ses capacités diplomatiques n'ayant pas eu l'occasion de se déployer sur un vaste théâtre. Il ne laissa pas de montrer quelque prétention dans l'art des Metternich et des Talleyrand en dépit de sa mésaventure avec les bureaux du ministère; c'est ce dont témoigne l'épisode légèrement ridicule de sa décoration. On sait qu'après avoir dénigré les « gens à cordons » plus encore que les ducs de l'Empire, après avoir protesté que, ministre, il s'engagerait d'abord à ne pas accepter la croix, Beyle n'eut pas d'ambition plus impatiente que celle du ruban rouge, dès qu'il se crut en situation de l'obtenir. Mais le plus plaisant de cette aventure, c'est que, la Légion d'honneur lui ayant été accordée enfin à titre d'homme de lettres, elle ne lui causa aucun plaisir, parce qu'il désirait être décoré pour ses services administratifs.

III. — L'anémie de la volonté.

Si dans cet esprit, malgré tout remarquable, le sens de la comparaison sociale et la capacité d'appréciation des valeurs morales sont si évidemment affaiblis, la volonté de Beyle se ressent aussi de l'usure psychique dont il recueillit en naissant le lourd héritage. Un symptôme fort révélateur des maladies de cette faculté éminente de notre âme, c'est la versatilité incorrigible, l'inconstance dans les carrières entamées, dans les occupations essayées. Or rien n'est plus significatif à ce point de vue que le spectacle de l'existence de Stendhal.

1. — *Versatilité.*

Venu de sa province vers la capitale pour subir les examens de l'Ecole polytechnique, il renonce à s'y présenter, sans aucune raison plausible, dès qu'il a touché le sol parisien. Il

Mémoires de Delécluze (*Nouveaux Lundis*, III); mais ce dernier avait connu Beyle bien davantage et son témoignage garde quelque valeur.

rejette l'épaulette au bout de deux ans, la balance du comptoir de Marseille après un temps beaucoup moins long encore : les fonctions de commissaire des guerres pour passer à celles du Conseil d'État. Il interrompt de son autorité privée sa campagne de Russie quand elle commence à le gêner trop fort, et sa mission de 1813 dans sa ville natale au bout de quelques semaines. A l'en croire, il vit avec plaisir sa carrière officielle mise à néant par la chute de Napoléon, bien qu'il perdit à cette catastrophe son meilleur espoir d'avenir. C'était du moins un changement, et, en conséquence, un agrément a ses yeux. Enfin, si l'on voit son final avatar diplomatique se prolonger durant douze années, ce n'est pas que l'envie lui ait manqué de jeter aux orties le frac galonné : c'est que la nécessité pécuniaire l'enchaîne et le fixe enfin contre son gré : de façon peu stricte au surplus, car il ne resta consul qu'au prix de négligences continuelles dans le service, d'infidélités incessantes au devoir de la résidence, et bientôt de congés illimités sur le pavé de Paris. En effet, le soleil du midi, qu'il a si passionnément désiré de revoir, la fatigue dès qu'il en goûte les ardeurs obligatoires à Civita Vecchia. C'est le boulevard des Italiens que notre Italien veut en 1835, après avoir pleuré d'y revenir par contrainte en 1821, alors qu'il dut quitter à l'improviste Milan, sa patrie d'adoption.

Les accès de versatilité irrésistible ne sont pas seulement fréquents dans son esprit, ils y sont instantanés parfois : et, en amour par exemple, c'est en un clin d'œil qu'il passe de « la folie de seize ans au machiavélisme de cinquante ». Ses familiers ne se sont que trop aperçus des soudaines transformations de son état d'âme, et son amie Menta par exemple, constata d'un œil égaré la substitution foudroyante d'un analyste impassible et sardonique, à l'amoureux exalté qui, un instant plus tôt, la poursuivait de ses aveux. Il n'y faut parfois qu'un « vent du Nord » (1) et voilà l'impulsif lancé dans une voie tout opposée à celle qu'il avait suivie d'abord.

(1) Un savant américain a récemment publié un travail approfondi sur la relation qui existe entre la moralité publique et la direction quotidienne du vent (*Popular Science*, LX, 6).

Si l'on y regarde de près, l'explication la plus fréquente des changements que l'on constate dans la disposition de son humeur ou dans l'orientation de sa carrière, c'est bien souvent encore son incapacité native pour les concessions sociales nécessaires, son égotisme invincible. Très rapidement, son irritable amour-propre lui fait discerner dans ses compagnons de chaque jour, par une gradation croissante de soupçons et de méfiances, d'abord d'insuffisants admirateurs de sa personne et de son esprit, puis des envieux, secrètement jaloux de ses supériorités trop frappantes, bientôt des ennemis déclarés et enfin d'odieux personnages, rebuts de l'espèce humaine. C'est alors qu'il se croit « finement abhorré » de quiconque le fréquente : comme son Leuwen, il lit dans tous les yeux une haine « contenue mais unanime (1) » et s'abandonne à des rêveries assez voisines de la manie des persécutions. Inutile d'ajouter que ces sentiments existent peut-être en effet, jusqu'à un certain point, dans son entourage, mais que la faute en est à ses propres façons d'agir.

Après une enfance que la prudence excessive de ses éducateurs avaient faite assez solitaire, son premier contact avec des garçons de son âge se produisit à l'École centrale de Grenoble, où, de son aveu, il ne réussissait guère auprès de ses camarades. « J'avais, dit-il, un mélange fort ridicule de hauteur et de besoin de m'amuser. » — A Paris, il fréquenta d'abord chez ses parents Daru. Aussi longtemps que ceux-ci garderont quelqu'influence, ils demeureront ses protecteurs fidèles, sans se laisser décourager par sa foncière inaptitude à toute entreprise de longue haleine. Leur jeune cousin ne manque pas de les peindre néanmoins sous les traits les plus déplaisants. Bien mieux, par une exception qui est significative, seule Mme Cambon, née Daru, qu'il ne fit qu'entrevoir parce qu'elle mourut quelques mois après son arrivée à Paris, lui « parut posséder peut-être un caractère élevé ». Certes, dans l'intérêt de sa mémoire conservée par les œuvres de son parent de province, cette dame a bien fait de mourir prématurément,

(1) Réédition de 1903, p. 53.

un examen prolongé n'ayant été que rarement favorable aux familiers de ce difficile personnage.

Du régiment, — en dépit des innombrables et fantaisistes motifs qu'il a donnés plus tard afin d'expliquer sa démission, — il fut chassé par son dégoût pour des camarades qu'il jugeait vulgaires, dont il était « ennuyé à l'excès (1). » et dont il subissait des affronts, — en partie imaginaires sans nul doute, mais assurément suscités par le sans-gêne de sa propre attitude à leur égard. — Aux heures du *Journal*, alors que son entière indépendance le laissait pourtant fort libre dans le choix de ses relations parisiennes, ses compagnons de vie oisive ne sont guère ménagés par sa plume mordante. Seul, un certain Mante est épargné, parce que Beyle se croit admiré de lui. Mais Martial Daru, Mounier, Tencin, Crozet et tous les visiteurs ordinaires de Mlle Louason passent de bien mauvais moments entre les mains de notre analyste du cœur. Nous avons cité déjà son jugement, presque haineux, sur son compatriote et contemporain Félix Faure. En général, dès qu'il entre dans un salon, il « souligne les ridicule des gens », ce qui lui prépare naturellement des difficultés bien méritées, et, en peu de temps, le besoin de changer de milieu.

Le voilà commissaire des guerres, et c'est le cabinet de M. Daru qui sera désormais le champ d'expérience où s'ébat sa psychologie malveillante. Tout d'abord le personnage principal du lieu, l'actif et indispensable collaborateur de l'Empereur, inspire à son jeune auxiliaire, à son protégé et à son parent un sentiment qui est assez clairement exprimé par ces quelques phrases : « Il avait une peur mortelle de Napoléon, et j'avais une peur mortelle de lui... je cherchais le plus possible à être séparé de M. Daru, fût-ce par une porte à demi-fermée... Quand j'écrivais *cella* par deux ll aux bureaux de la guerre, j'étais bien loin de connaître encore toute la dureté de M. Daru, ce volcan d'injures. » — Plus tard, instruit par les années difficiles de la Restauration, il discernera mieux quelle avait été la bonté inlassable de ses cousins à son égard. Mais,

(1) *Vie de Henri Brulard*, p. 10.

en 1809, voici au jour le jour ses sentiments sur leur compte, et sur ses autres collègues (1) : « Jamais M. Daru ne m'aimera... Ce qu'il y a de sûr, c'est que ses yeux s'arrêtent avec bienveillance sur M... jeune homme dont je ne veux pas dire de mal, mais auquel je suis supérieur... Je vis négligé au milieu de seize ou dix-sept commissaires des guerres... et mes camarades ne m'aiment point. Les sots ont commencé par me trouver l'air ironique. Au reste, puisque cette feuille contient déjà des choses qui peuvent compromettre, il vaut mieux *couler à fond le personnel de notre état-major*. » N'y a-t-il pas de la manie dans ce besoin de dénigrement instinctif, irrésistible et universel?

Un certain Fromentin de Saint-Charles en particulier est la bête noire de son compagnon de bureau, « un intrigant, qui regarde tout le reste de la boutique comme des enfants : je suis le seul qu'il croit digne d'un jeu serré... Cela pourrait bien finir par un duel... Je serai peut-être forcé de résister à quelques-unes de ses usurpations particulières. Place, table chaise, voiture, chevaux, il occupe tout. » Cet importun apparaît avec « un teint gris, composé de taches de rousseur, la mine intrigante et *fauve* » ! Enfin, voici un échantillon des aménités qui s'échangent, à l'occasion, entre ces collaborateurs mal assortis :

— Sacré intrigant, il y a longtemps que je te connais!

— Tais-toi, je te f... vingt gifles! etc...

N'est-ce pas Jean-Jacques dans les bureaux du cadastre d'Annecy, et ne conçoit-on pas que, beaucoup plus tard, les fonctionnaires de la Bibliothèque royale aient refusé d'accepter dans leurs rangs un homme dont ils savaient « l'humeur bizarre » ?

Encore quelques années, et c'est la période brillante de l'auditeur au Conseil d'État, bientôt préfet ou baron en espérance. Il a cabriolet, maîtresse au théâtre, soupers délicats. « Mes amis d'alors, dira-t-il plus tard en parlant de ces heures dorées, lorsque je sortais avec un habit neuf auraient donné

(1) *Journal*, p. 338 et suiv.

vingt francs pour qu'on me jetât un verre d'eau sale : je n'ai guère eu, en toute ma vie, que des amis de cette espèce! » Et nous l'avons dit, il résume par ces mots leur appréciation sur sa personne à cette époque : « C'était un fier fat! » — Ses hôtes milanais ont bénéficié d'un traitement de faveur grâce aux séductions enchanteresses de leur théâtre, de leurs cafés et de leurs salons. Mais les *Souvenirs d'égotisme* qui peignent l'existence parisienne de Beyle sous la Restauration, montrent que toute son amertume native se réveilla dès qu'il fut ramené, contre son gré, au voisinage de ses compatriotes. C'est maintenant à son tour d'ouvrir un « volcan d'injures » contre ses familiers de ce temps, contre Delécluze en particulier, dans le cercle duquel il avoue cependant avoir été parfaitement heureux. Philippe de Ségur reçoit également une large part de la pluie d'invectives que déversent ces pages virulentes; enfin le cousin et futur biographe de Stendhal, Colomb, ce « plat bourgeois », n'échappe pas à la mauvaise humeur de son parent : circonstance qui explique peut-être ses timidités d'éditeur, lorsqu'il lui fallut publier des œuvres posthumes dont il sortait si mal traité, en compagnie de maint personnage vivant et influent encore après 1850.

Nous savons par Beyle lui-même que les feuilles secrètes — et parfois cryptographiques — qu'il couvrait chaque jour de personnelles confidences, ne suffisaient pas à soulager sa bile et à calmer les intempérances de sa verve critique. Une partie du torrent se déversait dans sa conversation et causait autour de lui quelque ravage. Il a dit à Colomb : (1) « J'aurais dû être tué dix fois pour des épigrammes ou mots qu'on ne peut oublier. Je m'étonne, encore qu'on ne m'ait pas étranglé. Je m'étonne, mais sérieusement, d'avoir un ami qui veuille bien me souffrir. *Je suis dominé par une furie.* Quand elle souffle, je me précipiterais avec délices dans un gouffre, il faut le dire... Oui je suis muet et commun, même sans grâce aucune, ou je me laisse aller au diable qui m'inspire et me porte. » Et il a exprimé ailleurs, en termes moins sataniques et roman-

(1) Voilà la biographie placée par Colomb en tête de sa réédition d'*Armance*.

tiques, cette inconscience dans le crime contre les conventions sociales dont il ne sut jamais se corriger (1) : « Quand un mot me vient, je vois sa gentillesse et non sa méchanceté. Je suis toujours *surpris de sa portée comme méchanceté.* »

A Civita Vecchia, isolé de toute relation française, va-t-il laisser en paix ses compatriotes et se contenter de « couler à fond » la cour de Rome? Non, car il lui reste encore la ressource de médire rétrospectivement de ses amis du passé. En rédigeant les *Mémoires de Brulard* ou les *Souvenirs d'égotisme,* il se prend à deviner soudain des faiblesses, des travers, des vices qu'il n'avait pas aperçus jadis autour de lui : et les chapitres de ces livres singuliers étonnent souvent par l'amertume concentrée qui s'y fait jour. Sans doute, parmi les sentiments qu'il discerne ainsi dans son entourage d'autrefois, l'auteur est contraint de noter, en passant, la bonté infatigable des Daru à son égard : mansuétude mieux aperçue au sein des soucis que lui cause désormais l'absence de protecteurs sûrs, capables de couvrir à l'occasion ses incartades. Mais il retrouve surtout dans ses souvenirs maintes choses « odieuses » et il tire de ces découvertes quelques arguments fort opportuns pour appuyer l'horreur maladive qu'il éprouve dans sa vieillesse à l'égard des rois, des nobles, des bourgeois, des prêtres, des jésuites. Il se sent « tout confis de mépris » pour l'humanité; il pousserait volontiers sur ses semblables l'exclamation machinale de Julien Sorel : « Canaille, canaille, » qui ressemble tant au *Carnifex* de Jean-Jacques enfant! Et son « plat » camarade Félix Faure, devenu pair de France et grand personnage, est encore plus maltraité que dans les pages lointaines du *Journal* pour sa « bassesse infâme ».

On voit à ce moment se préciser dans l'esprit de Beyle une conviction qui depuis longtemps le hantait à titre de pressentiment et de divination. A ses yeux, toute situation sociale acquise ne s'expliquera désormais que par une suite de bassesses et de canailleries sans nombre. Voici par exemple un prêtre qui, mêlé aux oppresseurs de l'enfance révoltée de

(1) *Vie de Henri Brulard,* p. 188.

Brulard, garde le privilège, à peu près exclusif, de lui avoir laissé néanmoins de bons souvenirs. Mais l'abbé Dumolard est devenu par la suite titulaire de la charmante cure de la Tronche, à dix minutes de Grenoble, et c'en est assez, n'est-il pas vrai, pour le juger un « profond téjé (jésuite) ». Aussi Beyle hésite-t-il à présent sur son impression favorable de jadis; et voici le curieux autant qu'incohérent paragraphe que lui inspirent ses maladifs soupçons (1). « Réellement, il n'était pas coquin dans ce temps-là, et, pour ainsi dire, en y réfléchissant, ma pénétration de douze ans, exercée par une solitude complète, fut trompée; mais depuis il a été un des plus profonds téjés de la ville, et d'ailleurs son excellentissime cure, à portée des dévotes de la ville, *jure pour lui*, et contre ma niaiserie de douze ans. » Décidément, tout bien considéré, c'est « un des plus fieffés coquins de la troupe! »

Vers la même époque, il esquisse les peintures à la Breughel de son roman de *Leuwen*, où ministres et préfets, généraux et colonels, guidés par « le plus fripon des rois », mènent une sorte de sabbat macabre sur le corps de la nation française, hébétée par « cet excès de coquinerie » : où sous les pas de Lucien, — le Sosie de Beyle, — grouillent les fonctionnaires vendus, les espions bénévoles et les policiers mêlés à de si terrifiantes besognes qu'une simple inadvertance de leur part suffirait à bouleverser l'État : littérature à la fois sinistre et affolée, qui fait songer aux hallucinations d'un Meslier, d'un Marat, d'un Babeuf! Le cadre même de l'action, cette délicieuse ville de Nancy, — que l'auteur ne connaissait pas sans doute (2), car elle eût ému en lui les entrailles de l'artiste qu'il était, — Nancy figure dans le livre sous des couleurs de cauchemar. C'est un séjour abominable par sa saleté, sa pauvreté : triste bicoque dont la promenade, — la place Stanislas avec les grilles de Lamour? — est « une place longue, traversée aux deux bouts par des fossés puants ». Tout est d'ailleurs dessiné dans *Leuwen* avec ce scrupule d'observateur véri-

(1) *Vie de Henri Brulard*, p. 132.

(2) Pas plus qu'il ne connaissait Besançon, théâtre de mainte scène du *Rouge*.

dique et cette heureuse exactitude de touche. C'est que Beyle ne discerne guère chez autrui, et jusque dans le paysage parfois, que le reflet de ses propres dispositions d'esprit. De là des interprétations instructives par quelques côtés, très modernes surtout et qui lui ont valu des auditeurs; mais pour des amis, c'est autre chose. Colomb et Mérimée le restèrent toutefois, sans grande illusion, ayant reconnu l'un et l'autre que Beyle n'entendait pas se gêner pour eux plus que pour le commun des mortels. Tous deux, en compagnie d'un troisième assistant innomé — un subalterne sans doute, — furent seuls à suivre son corps au cimetière Montmartre.

En présence de ces faits, n'est-ce pas jouer sur les mots que de prétendre qu'il fut malgré tout « très aimé » de ses amis : ses « prétendus amis » (1), disait Brulard, avec une plus juste vue de l'égalité à la longue établie entre les sentiments qu'il éprouvait et ceux qu'il inspirait aux autres. Sans doute, ses originalités amusèrent quelques dilettantes qui s'en donnaient de loin en loin le spectacle, mais il fatigua successivement tous ceux dont les circonstances le rapprochèrent de façon durable : cet égotiste impénitent n'était pas fait pour nouer une liaison de quelque solidité avec ses semblables. N'a-t-il pas dit, dans les *Mémoires d'un touriste* (2) : « J'ai un talent marqué pour m'attirer la bienveillance et même la confiance d'un inconnu ; mais au bout de huit jours cette amitié diminue et se change en froide estime. » Or, l'estime était de faible prix pour un homme qui unissait à son impérieux et conscient égoïsme, un non moins impérieux besoin d'amusements et de distractions. Que faire dans ces conditions, sinon changer fréquemment d'entourage et de milieu, se livrer au vagabondage élégant, au tourisme infatigable, mener la vie d'auberge et de café?

(1) *Vie de Henri Brulard*, p. 150.
(2) *Mémoires d'un touriste*, II, p. 21.

2. — *Incapacité de finir.*

Il convient donc de rapporter en grande partie à son insuffisante adaptation sociale la versatilité frappante qui marqua la carrière de Beyle; et l'on pourrait prétendre que la faiblesse de son caractère ne fut pas uniquement, ou du moins ne fut qu'indirectement la cause de sa fuite perpétuelle devant le destin; mais l'anémie de sa volonté se marque davantage dans la difficulté qu'il éprouva toujours à terminer un travail de quelque étendue. — C'en fut un premier témoignage que la rédaction pénible et sans cesse ajournée de cette comédie des *Deux hommes*, qui devait lui apporter autant de gloire que de profit et dont il n'écrivit néanmoins que deux scènes en trois ans. Il ne s'est jamais guéri de cette faiblesse. A l'examiner de près, sa considérable production littéraire se compose principalement de notes personnelles, prises au jour le jour, sans effort de composition ni de style, auxquelles il faut adjoindre de courtes nouvelles, qui sont souvent de pures adaptations d'après des textes italiens, et enfin quatre ou cinq romans que leur procédé de composition permet de considérer comme une synthèse des deux genres dont nous venons de parler. Que sont-ils autre chose en effet que des anecdotes et des traits isolés d'observation sociale, cousus tant bien que mal autour d'une trame d'égotisme, d'un portrait psychologique de l'auteur? Il se contente d'emprunter pour parler encore de lui un de ces noms et qualités d'emprunt auxquels il se plaisait tant à recourir aussi dans la vie réelle, et voilà Octave, Julien Sorel, Leuwen, Fabrice, Lamiel venus au monde. — *Le Rouge et le Noir* fut le plus composé de ses écrits, ce qui n'est pas beaucoup dire, si l'on songe aux innombrables hors-d'œuvre qui encombrent ce baroque et célèbre récit. *Armance* n'est guère qu'une nouvelle un peu développée. *Leuwen* et *Lamiel* sont des ébauches. Pour *la Chartreuse de Parme*, si l'intrigue tourne tellement dans les der-

nières pages du livre qu'on y croirait lire le schéma d'un troisième volume dont l'ampleur devrait être égale à celle des deux termes de la première édition pour garder quelque proportion à l'ouvrage, il semble que ce soit moins la faute de Beyle que celle de son éditeur Dupont. Celui-ci, effrayé des proportions que prenait le roman, mit un frein à la verve de l'auteur, et un point final à son manuscrit (1).

Que dire de *la Peinture en Italie,* réduite au point de vue historique à quelques considérations sur Vinci et sur Michel-Ange? De son *Napoléon* surtout qui devait d'abord remplir vingt volumes, puis six et se trouva finalement réduit à la dimension d'une courte notice sur les premières campagnes du grand capitaine? C'est qu'une œuvre de longue haleine exige préparation ingrate, persévérance dans l'effort, crises de découragement surmontées : toutes choses impossibles à l'aboulique par tempérament. La besogne est tellement plus agréable et plus facile qui consiste à parler de soi-même, de ses sensations et de ses affaires en suivant le fil de son caprice et de sa fantaisie. Il sentait tout le plaisir de la confession, ce mécréant qui jugeait si parfaitement aimable la religion des Napolitains, parce que, à l'en croire, elle leur permet tous les péchés possibles, sous la condition d'en venir bavarder de temps à autre au tribunal de la pénitence avec un surcroît d'aise et de complaisance envers soi-même. Il a, pour sa part, suivant le procédé romantique, installé le public au confessionnal et ne lui a pas ménagé les commérages scandaleux sur ses défauts d'habitude. La rédaction des *Souvenirs d'égotisme* lui arrache (2) cette exclamation de bien-être : « Je suis heureux en écrivant ceci... Je ne pourrais reprendre à quatre heures (après la correspondance diplomatique expédiée) un ouvrage d'imagination. Je fais *aisément* ceci, sans autre *peine et plan* que : me souvenir! »

(1) Voir la *Revue Blanche* du 15 octobre 1901.
(2) Page 81.

3. — *Mimétisme.*

Il est permis de voir enfin un dernier indice de volonté atténuée, d'atrophie du self-control dans ce mimétisme singulier dont la production littéraire de Stendhal porte parfois les marques, mais qui s'étendait jusqu'à sa personne physique, et dont il fait l'aveu à plusieurs reprises. Passe encore pour son souci de copier dans sa jeunesse les acteurs du Théâtre-Français, — pour ce « fleurisme » en particulier qui le portait à singer le jeune premier applaudi de son temps : c'est là un travers de débutant auquel bien d'autres ont sacrifié sous quelque forme. Mais voici un aveu d'Henri Brulard qui trahit une suggestibilité anormale et qu'on rencontre dans le sommeil hypnotique plutôt que dans l'état d'équilibre du système nerveux. Il s'attribue, lors de son enfance, « un goût croissant des grimaces » que les siens essayèrent vainement de combattre, et il ajoute (1) : « Ce goût dure encore : je ris souvent des mines que je fais quand je suis seul... Mon instinct est plutôt d'imiter les mouvements ou plutôt les positions affectées de la figure (face), que ceux du corps. Au Conseil d'État, j'imitais *sans le vouloir* et d'une façon fort dangereuse, l'air d'importance du fameux comte Regnault de Saint-Jean d'Angély, placé à trois pas de moi : particulièrement quand, pour mieux écouter le colérique abbé Louis,... il abaissait le col démesurément long de sa chemise. Cet instinct... m'a fait beaucoup d'ennemis. »

Un savant hollandais, van Brero, signalait récemment une maladie fort répandue dans les îles Malaises, où elle porte le nom de *latah* — mal fréquemment héréditaire qui attaque surtout les femmes et consiste en un irrésistible besoin d'imiter les paroles et les gestes. — On retrouve, dit-il, en Sibérie et en Laponie des troubles analogues chez les races

(1) *Vie de Henri Brulard*, p. 52.

primitives de ces régions lointaines. Nouvel argument, peut-être en faveur de la conception du romantisme comme un phénomène de régression!

IV. — Les escapades de l'imagination.

Lorsque la personnalité d'un égotiste, à la fois encombrante et aveugle, se sent pourtant maintenue par le voisinage des égoïsmes rivaux dans une prison d'indifférence et d'hostilité où elle se blesse partout aux murailles; lorsque cette personnalité, faible autant que présomptueuse, se reconnaît enfin dépourvue de la force nécessaire pour saper ces obstacles, ou de la patience propre à les tourner insensiblement, il arrive qu'elle préfère se retirer sur elle-même, épuisée par les chocs qui l'ont tant de fois meurtrie. L'imagination se met alors de la partie : elle travaille sur tant de sensibles défaites dont elle exagère les conséquences à plaisir. Alors le vaniteux de tout à l'heure se diminue à l'excès devant sa propre opinion, par une réaction douloureuse, jusqu'à ne plus revendiquer dans la societé la place normale que ses semblables seraient tout disposés à lui concéder auprès d'eux : il est devenu timide.

Or l'imagination est développée chez Beyle à un degré si exceptionnel que, mainte fois, l'hallucination frappe à la porte de son cerveau. Lorsque Henri Brulard raconte, avec un sourire rétrospectif, ses débuts dans la vie indépendante, et son premier voyage vers Milan, où l'attendait l'épaulette, il décrit la ridicule aventure équestre qui lui advint aux portes de Genève, puis il ajoute : « Aussitôt, je pensai à mes pistolets : c'est sans doute quelqu'un qui veut m'arrêter! La route était couverte de passants. *Mais toute ma vie j'ai vu mon idée et non la réalité;* comme un cheval ombrageux, me disait dix-sept ans plus tard M. le comte de Tracy. » Et voici un aveu plus explicite encore : « Pour un rien, par exemple une

porte à demi-ouverte la nuit, je me figurais deux hommes armés m'attendant pour m'empêcher d'arriver à une fenêtre donnant sur une place où je voyais ma maîtresse... Mais au bout de peu de secondes (quatre ou cinq tout au plus), le sacrifice de ma vie était fait et parfait, et je me précipitais comme un héros au-devant des deux ennemis qui se changeaient en une porte à demi-fermée. Il n'y a pas deux mois qu'une chose de ce genre, au moral toutefois, m'est arrivée. » — Oui, telle fut, à peu de choses près, l'attitude constante de Beyle dans ses relations avec le monde extérieur : effroi nerveux, mutisme de la terreur, fuite éperdue quand elle était possible, ou sinon parti brusquement pris et geste alors entièrement disproportionné à la cause qui le fit naître. N'est-ce point là, au surplus, l'histoire de tous les timides?

1. — *Timidité*.

Le timidité se trahit pour ainsi dire à toutes les pages dans ce *Journal* de jeunesse qui n'est qu'un minutieux, patient, sincère et souvent profond examen des faux pas de l'auteur sur le terrain social. Son « premier devoir », il le voit bien nettement dès lors, c'est de se défaire de sa timidité : Tant qu'il n'y sera point parvenu, le public ne connaîtra de lui qu'un « être gouverné et factice qui est presque entièrement l'opposé de celui qu'il cache ». Aussi, quelle jalousie lui inspirent ces heureux caractères *Forward* qui n'ont pas à se contraindre sans cesse pour aller de l'avant et se gardent bien d'analyser trop minutieusement les hommes ou les circonstances. — Il se console pourtant de son mieux, en expliquant son infériorité apparente par une supériorité cachée : il a « trop d'âme, trop de sensibilité ». On sait quel est le sens exact de ce dernier mot dans la langue de Rousseau, qui fut adoptée par ses contemporains avec un si unanime enthousiasme : il faut le traduire par affinement

émotif anormal, ou par vulnérabilité nerveuse. Beyle possède donc, comme ses congénères en romantisme inconscient, « une belle âme qui veut d'autres belles âmes pour communiquer avec elles. » En termes moins mystiques, c'est un orgueilleux, qui, pensant très complaisamment de lui-même, imagine que les autres attendent beaucoup de son esprit et se sent plutôt paralysé qu'éperonné par cette illusion. « Vous tendez vos filets trop haut », lui diront quelques amis plus tard. Certes, un pareil sentiment peut devenir le principe de l'effort sur soi-même, et par là du progrès rapide ou des grands résultats. Mais l'effort soutenu fut toujours impraticable à notre homme parce que, dans sa mobile imagination, le découragement prend vite le pas sur le ferme propos : « Je sais et je vois trop, écrit-il, quel est l'homme parfaitement aimable pour avoir une parfaite assurance tant que je serai éloigné de ce brillant modèle. »

Il a confirmé plus tard cette sincère confidence par une bien curieuse analyse de ses débuts dans l'intimité des Daru, à l'heure où il abordait, provincial empêtré et suffisant tout à la fois, le salon déjà parisien de ses cousins. Ce qui l'annihile, à ce moment déplorable, c'est la vue claire des choses qu'il voudrait faire et auxquelles il ne peut atteindre : « Qu'on juge de l'étendue de mon malheur! Moi qui me croyais à la fois un Saint-Preux et un Valmont, je me trouvais inférieur et gauche dans une société que je jugeais triste et maussade : qu'aurait-ce été dans un salon aimable? Je ne conçois pas comment je ne devins pas fou. Ce n'est pas tout : il y a bien pis; je m'imputais à honte, et presque à crime, le silence qui régnait trop souvent à la cour d'un vieux bourgeois despote et ennuyé, tel qu'était M. Daru le père. C'était là mon principal chagrin : un homme devait être, selon moi, amoureux passionné, et, en même temps, porter la joie et le mouvement dans toute société où il se trouvait... L'amabilité que je voulais était la joie pure de Shakespeare dans ses comédies, l'amabilité qui règne à la cour du duc exilé dans la forêt des Ardennes (dans *As you like it*). — Cette amabilité pure et aérienne à la cour d'un vieux préfet ennuyé et dévot! L'ab-

surde ne peut aller plus loin... Qu'étais-je dans ce salon? Je n'y ouvrais pas la bouche : je me taisais par instinct. »

Angoisses naturelles en somme chez un adolescent timide et doué! Mais ces sentiments-là ne le quitteront guère; vers 1829, il se dira de nouveau incompris dans les salons. La délicatesse de son âme est si grande qu'il en demeure gêné le plus souvent : il est le plastron de tous; il lui échappe des mots « à double sens » et il se voit « déshonoré » par un ou deux malheurs de ce genre (1). Pourtant n'est-il pas devenu homme d'esprit, au moins depuis 1826, et de façon définitive à l'en croire? C'est donc que cette dernière incarnation reste une attitude encore, et par suite une position factice et pénible à soutenir. Au moment même où se produit en lui cette métamorphose, il écrit de Londres à une amie très chère, en lui annonçant sa visite : « Vous me permettrez d'être bête, simple et naturel : ne comptez pas sur un amuseur : je n'en ai point le talent et encore moins lorsque j'y tâche. »

Il est d'ailleurs fort instructif de noter que cet homme d'esprit, ce candidat perpétuel à la gaieté communicative, méditant sur les classifications psycho-physiologiques de Cabanis, se range sans hésiter parmi les tempéraments bilieux, et plus volontiers encore, parmi les « mélancoliques ». « Je suis trop bilieux pour avoir jamais cette grâce-là » (2), écrit-il à l'aspect d'un gros Milanais, qui lui paraît tirer beaucoup meilleur parti que lui-même d'une fâcheuse corpulence. A l'en croire, c'est par « pudeur de tempérament mélancolique » (3), qu'il se montra toujours incroyablement discret sur ses amours (sauf avec la postérité, bien entendu). Sa première passion, née des charmes juvéniles de l'actrice Virginie Kably, à laquelle il n'adressa jamais la parole, lui apporta néanmoins les sensations les plus extrêmes. Le nom de cette femme prononcé devant lui soulevait une tempête dans son sang, le mettait sur le point de tomber. L'ayant un

(1) *Promenades dans Rome*, II, 238.
(2) *Journal*, voyage de 1811.
(3) *Vie de Henri Brulard*, p. 49.

jour aperçue de loin dans la rue, il prit la fuite et il ajoute, en rédigeant le récit de cet épisode vers 1836 : « Tel j'ai toujours été, même avant-hier... j'ai le tempérament mélancolique de Cabanis (1) »

Ce « timide tempérament mélancolique » parvient quelquefois à se donner les audaces du caractère sanguin par l'ivresse du vin de Champagne : ce fut le cas de Beyle aux bords du Rhône, en compagnie de Sand et de Musset. Encore ne devra-t-il pas se procurer à dessein cette excitation, et le livre *De l'Amour* indiquera un autre procédé, difficile à transcrire, mais grâce à l'emploi duquel « ces pauvres mélancoliques » parviennent plus sûrement à éteindre « un peu leur imagination ». — Obligé par sa sincérité psychologique à se classer parmi ces infortunés, Stendhal fut toujours partagé entre l'admiration jalouse et l'antipathie déclarée à l'égard des heureux caractères sanguins, dont les armées de l'Empire lui avaient offert plus d'un type bien marqué. Il se console au total sur ses dispositions de naissance parce qu'il accorde une compensation singulièrement flatteuse au tempérament mélancolique : il en fait le privilège des grands hommes. La « timidité passionnée » est un des indices les plus sûrs du talent des artistes éminents (2), et la consolation des mortels affectés de cette faiblesse doit être « que ces gens si brillants qu'ils envient, et dont jamais ils ne sauraient approcher, n'ont ni leurs plaisirs divins ni leurs accidents; que les beaux-arts, qui se nourrissent des timidités de l'amour sont pour eux lettre close ». Rousseau est à bon droit cité comme exemple en ce lieu, car le public a reçu mainte fois de sa part l'aveu de semblables chagrins compensés par d'analogues satisfactions. — Le mélancolique, conclut Beyle, même sans mérite, demeure toujours sympathique aux yeux de l'homme qui a vécu, car « on aime à serrer la main à un parent « de la plupart des grands hommes ». Observation dont il faut reconnaître l'exactitude parfaite, sauf à se souvenir qu'il y a

(1) *Vie de Henri Brulard*, p. 195.
(2) *Histoire de la peinture en Italie*, p. 221 et suiv.

quelque raison de considérer comme un symptôme d'usure psychique la mélancolie telle que la connurent les Saint-Preux, les René, les Manfred et les Octave.

2. — *Les amours de Beyle.*

L'attitude du timide mélancolique en proie aux passions de l'amour a souvent préoccupé Stendhal : c'est donc ici le lieu d'examiner les aventures galantes qui tinrent une si grande place dans sa vie et, par contre-coup, dans son œuvre littéraire et morale; nous avons à recueillir en effet les renseignements qu'elles peuvent fournir au sujet de ses dispositions mentales. Qu'il nous soit seulement permis d'être bref en traversant une région déjà très fréquemment explorée.

Si nous en croyons Beyle, son imagination sexuelle se serait éveillée à peu de choses près vers la même heure que son intelligence enfantine; mais on peut noter en revanche que, de son aveu même, il entra sans précocité dans la carrière de la séduction. Malgré son séjour préalable à Paris, parmi les tentations du quartier des Invalides, il arriva, dit-il, à Milan, et revêtit l'uniforme d'officier sans avoir perdu son innocence. Il écrit dans *Brulard* (1) que cet événement se produisit vers cette époque, en Lombardie, mais sans qu'il ait gardé la moindre mémoire des circonstances qui l'accompagnèrent : « La violence de la timidité et de la sensation a absolument tué le souvenir. » — Singulière conséquence d'une sensation violente! Peut-être n'avait-il pas grand'chose à se rappeler sur les amours italiennes de ce temps, car le *Journal*, qui fut écrit trente ans avant *la Vie d'Henri Brulard*, nous dit en toutes lettres, à propos de ce premier séjour milanais : « Personne n'eut pitié de moi et ne me secourut d'un conseil charitable. J'ai donc passé *sans femmes* les deux ou trois ans où mon tempérament a été le plus vif. »

(1) *Vie de Henri Brulard*, p. 288.

C'est bien de son incurable timidité que durent naître en effet, et cette réserve si longtemps observée vis-à-vis du sexe aimable, et son embarras persistant dans les préliminaires de l'amour, et son goût « inné » pour les servantes d'auberge, qui sont plus facilement « ayables ». La petite actrice Louason fut sa première, assez pénible, et d'ailleurs assez peu durable conquête : il l'eut bientôt désenchantée par son égotisme foncier; aussi les lettres de l'abandonnée anticipent-elles, avec moins d'amertume et plus de dédain peut-être, les reproches ultérieurs de Menta. Combien ce siège de début avait été pourtant prolongé et pénible à conduire, les pages du *Journal* nous le disent sans cesse, en maudissant à chaque instant l'air gauche de l'auteur auprès des femmes, la sotte timidité qui le paralyse à toute heure, — par exemple durant la toilette de Mlle Louason à laquelle il est souvent admis par faveur. — Et cependant, Dieu sait que cette petite coquette, déjà dotée d'un enfant naturel, n'avait rien d'une forteresse imprenable! Son soupirant lui donne en imagination, pour amants présents ou passés, tous ses visiteurs, et lui propose parfois, pour assurer sans risques leur commun bonheur, des combinaisons singulièrement caractéristiques de l'estime qu'il fait de sa moralité (1).

Sa seconde passion, Mme Pietragrua, se moqua de lui lors de son premier séjour à Milan : mais elle céda dix ans plus tard devant des souvenirs de jeunesse habilement évoqués, et désormais flatteurs à ses charmes déjà mûrs. Conquête au surplus moins difficile encore que celle de Louason! L'heureux vainqueur ne s'en aperçut que trop tôt à ses dépens. — Métilde Dembowska, tout au contraire, ne céda jamais, en dépit d'un siège amoureux poursuivi durant plusieurs années et d'une fidélité véritablement touchante. Mme Azur, une détraquée fort accueillante, fut ce qu'on peut appeler une

(1) Voir le *Journal*, p. 214 et 217. Nous négligeons l'aventure avec la comtesse Palfy, ou Mme Z. Une note du *Journal* sur ce sujet (p. 357) est un bulletin de victoire, d'ailleurs exagéré et par là suspect; en revanche, une autre note de 1819 semble un aveu de défaite. (*Soirées du Stendhal-Club*, p. 45.)

« passade » dans l'existence de Beyle. Enfin, nous avons dit que la fille du préfet de l'Empire au nez magistral, la femme du général de division, comte et pair de France, qui se dissimule sous le pseudonyme de Menta dans les confidences de Stendhal, fut son plus flatteur, son plus complet, son plus décisif amour : mais c'était, elle aussi, une déséquilibrée, dont le vainqueur eut la certitude de n'être pas le premier, la mortification de ne pas rester le dernier séducteur.

Après ces constatations, aussi précises qu'il est possible de les donner, on s'expliquera mieux l'exorde mélancolique que Henri Brulard a placé en tête de ses souvenirs. La plupart des femmes qu'il a aimées, dit-il, ne l'ont point honoré de leurs bontés : il fut « habituellement amant malheureux ». Le compte est bientôt fait de ses victoires : « Dans le fait, je n'ai eu que six femmes que j'ai aimées... avec toutes celles-là et avec plusieurs autres, j'ai toujours été un enfant : aussi, ai-je eu très peu de succès. » Il se proclame encore, un peu plus loin, « l'un des hommes de la cour de Napoléon qui a eu le moins de femmes. » — Malgré tout, elles l'ont « occupé beaucoup et passionnément », et il faut reconnaître, en effet, que ses échecs n'ont point fait tort à son expérience passionnelle, bien au contraire : ils ont pu blesser l'homme, ils n'ont pas diminué l'autorité de l'analyste en de tels sujets. Nous renonçons pourtant à le suivre dans le dédale de sa casuistique amoureuse, n'ayant pas eu d'autre objet que de montrer à quel point la timidité et ses conséquences ont empoisonné la carrière de cet original. En ceci comme en tout le reste il chercha d'ailleurs à donner le change à ses amis, et « habituellement amant malheureux », s'efforça de passer néanmoins pour un heureux coquin. Telle est la croyance de son cousin Colomb; telle encore aujourd'hui celle de certains beylistes trop faciles à se laisser rétrospectivement duper par l'involontaire comédien que fut leur maître.

Une manifestation bien frappante de cette timidité foncière que la terreur de violer les conventions sociales ignorées conduisait parfois jusqu'à des actes de désespoir et même de folie, c'est assurément la série des préceptes ésotériques dont

nous tenons de Mérimée les formules — préceptes que Beyle donnait sur le tard à la jeunesse comme le fruit savoureux de de son expérience des hommes et de la vie. — Une des grandes causes de nos tourments, disait-il d'un ton doctoral, c'est la mauvaise honte : pour un jeune homme, entrer dans un salon est toute une affaire; il s'imagine que chacun le regarde et meurt de peur qu'il ait quelque chose dans sa tenue qui ne soit pas absolument irréprochable : « Je vous conseille ma recette d'autrefois, ajoutait-il; entrez avec l'attitude que le hasard vous a fait prendre sur l'escalier, convenable ou non, peu importe. Soyez comme la statue du Commandeur, et ne changez de maintien que lorsque l'émotion de l'entrée aura complètement disparu! » Singulier viatique en vérité que cet avis insidieux! N'est-ce point — conçu à rebours par une imagination baroque, — ce qu'on nomme l' « esprit de l'escalier », l'infirmité du timide qui ne sait être lui-même que dans l'antichambre, avant ou après la visite? C'est, en tout cas, le contraire de la psychologie du bon sens, qui conseillerait au débutant la détente et la distraction. Le Commandeur n'a point, que nous sachions, passé inaperçu chez Don Juan : l'on verra sans doute quelque étonnement se peindre sur les visages, quelque inquiétude se manifester dans l'assistance à l'aspect de son imitateur : il attirera l'attention qu'il eût préférer détourner de sa personne. Bien loin que sa propre émotion s'efface rapidement, elle aura plutôt sujet d'être prolongée, augmentée même sans limites, si les deux parties en présence persévèrent dans leur ligne de conduite : l'assemblée toujours plus surprise devant ce visiteur anormal, le nouveau venu jugeant ces mondains doués de moins de prévenance encore qu'il n'était en droit de l'espérer, s'il fût entrer sans former une résolution si étrange! — Mais pourquoi discuter l'absurde? Cette lubie est symbolique d'ailleurs, car telle fut précisément l'attitude constante de Stendhal dans le vieil édifice conventionnel qui est la société de nos semblables; embarrassée jusqu'à l'angoisse dans le fond, prétentieuse au suprême degré dans l'apparence; peu « conforme » au total, et outrant encore le non-conformisme parce

que l'homme qui adopta cette attitude nourrit l'espoir toujours déchu d'échapper au verdict de l'opinion à force d'en braver les sentences.

Il est facile en effet de constater que cette tentative désespérée pour dompter l'opinion en la rudoyant, n'est pas isolée dans le beylisme ; tout à fait du même ordre est la beaucoup plus célèbre recette pour oser les aveux difficiles en amour — recette qui fut mise en pratique par Julien Sorel auprès de Mme de Rénal : se donner cinq minutes pour se préparer à l'effort suprême de dire : « Je vous aime », et se regarder à jamais comme un lâche en cas de recul. Au surplus, « l'air et les termes dans lesquels vous ferez votre compliment importent peu ? » Ici, il faut l'avouer, le procédé brutal s'adressant non plus à la collectivité, mais à l'individu, présente quelques chances de succès : pour qu'il réusisse, il suffit que la propension à faire une folie soit égale de part et d'autre, ce qui ne saurait jamais arriver dans le cas précédent, une assemblée mondaine étant nécessairement moins impressionnable et suggestible qu'une jolie femme dans le tête-à-tête. — Et pourtant, il ne semble pas que le moyen ait servi Beyle lui-même aussi bien que le héros du *Rouge*, sauf dans les occasions où son emploi était à peu près superflu — c'est-à-dire en présence de forteresses toutes prêtes à capituler, quel que fût le mode d'approche de l'assaillant. Au contraire, sa correspondance prouve qu'il froissa par des procédés de ce genre, — et plutôt moins vifs — la femme qu'il a le plus sincèrement aimée et la plus inutilement poursuivie. Il suffit de lire ses lettres empêtrées et désarçonnées de Varèze et de Florence, en juin 1819, pour juger de l'effet produit sur Mme Dembowska par la tactique galante du *beylisme*. — Encore une fois, c'est le propre de la timidité que de dépasser la mesure dans l'audace comme dans l'hésitation, que de se trahir sous les plus soigneux déguisements.

3. — *Le silence du bonheur.*

Cependant, de même qu'il inventa des palliatifs assez efficaces contre sa laideur : — habits « bronze-canelle », jabots superbes et doubles gilets dans sa jeunesse, cheveux teints et dandysme persévérant sur le tard, — Beyle a trouvé pour ménager sa timidité souffrante des recettes moins radicales et plus sagaces que celles dont nous venons de donner une idée. Il ne les a point codifiées sans doute avec autant de soin que les précédentes mais ses écrits autobiographiques nous les montrent employées par lui afin d'écarter de son existence épicurienne le souci de l'adaptation sociale. — La plus assurée de ces recettes — quand il est toutefois possible d'y recourir, — c'est le silence, le rôle de spectateur muet. Nul n'en fut davantage épris que Stendhal : il dépassa même en ceci son maître Rousseau, au point de s'attribuer l'invention du terme « payer son écot » (qui vient en réalité de Jean-Jacques, à peine modifié), pour exprimer le fait de fournir, contre son gré, mais de la manière la plus brève et la plus efficace, sa quote-part aux plaisirs de la conversation commune. Il intitule un chapitre de son *Journal :* La vie et les sentiments du *silencieux Henri* (1). « Volontiers, dira-t-il plus tard, je tombe dans le *silence du bonheur*, et, si je parle, c'est pour payer mon billet d'entrée (2). » Nous avons vu combien, adolescent, il se reprochait chez les Daru son mutisme involontaire; mais il trouva par la suite des milieux plus propices à sa « paresse » d'esprit, et ce fut dans la ville où il les rencontra le plus nombreux qu'il fixa pour jamais sa patrie d'élection, qu'il rêva de planter définitivement sa tente! A ses yeux, le charme le plus exquis des exquises loges de la Scala, c'est qu'il est permis d'écouter les autres sans parler dans ces petits salons où règne une si incroyable « bonhomie » !

(1) *Journal,* p. 350.
(2) *Biographie de Stendhal,* par Colomb.

L'abstention sera plus facile encore dans le café voisin de ce théâtre idéal : car on y trouve des marquis milanais pour vous prendre par la boutonnière et vous raconter, une nuit durant, leurs amours, sans qu'on ait seulement la peine d'ouvrir la bouche; cependant que leur récit animé d'un feu dévorant, d'une passion sincère, ouvre les jours les plus inattendus sur la nature humaine. Double profit par conséquent! Bonne fortune où l'analyste du cœur trouve son compte autant que l'ennemi de la parole : « A peine cent mots à répondre en quatre heures! » Si le marquis amoureux fait défaut, on peut aussi jouer en fumant dix-huit parties de billard, « sans dire la valeur de dix lignes ». — Quelques pas encore, en suivant la rue voisine, et vous voici dans le salon que préside la fille du génie de ces lieux, du maestro Vigano, — ce musicien sublime dont les ballets sont plus « romantiques » que les drames de Shakespeare! — Chez la Nina Vigano, pas de cérémonies superflues : « On va en bottes, *archibottes,* écrit énergiquement le correspondant du baron de Mareste (1), et souvent je n'y prononce pas un mot. » On s'étend sur un canapé, et on se laisse charmer. Soirées bienheureuses qui firent de Beyle un Milanais par la nationalité élective! Enfin, lorsqu'il eut été éloigné de ce paradis, il connut encore la joie de retrouver Milan à Paris sous la Restauration, dans les salons de la Pasta, qu'il ne quitta plus et dont la fréquentation lui fit quelque tort auprès de ses relations plus doctrinaires. Mais, quoi! il adore « n'être pas obligé de parler ».

Toutefois un silence trop obstiné, qui l'eût fait négliger par les maîtresses de maison soucieuses de l'agrément de leurs invités, aurait été doublement néfaste à la satisfaction de ses goûts les plus chers, puisque, d'une part, il eut toujours besoin d'être distrait de lui-même, et que, d'autre part, les salons formaient, avec les livres, le terrain le plus favorable à son étude préférée, celle du cœur humain. Aussi avant qu'il eût enfin cessé d'être « muet par paresse », — c'est-à-dire avant le 15 septembre 1826, — cet homme de quarante-trois ans

(1) *Correspondance,* vol. I, p. 68.

avait-il trouvé déjà quelques subterfuges pour se faire bien venir, sans trop de frais, dans les cercles choisis qu'il fréquentait. Il « payait son billet d'entrée » par des anecdotes, contribution dont il s'acquittait à bon compte. L'anecdote est en effet une tranche d'observation de la vie, et l'observation fut le domaine propre de notre psychologue. De plus, ces petits récits piquants se préparent, se polissent à loisir dans le silence du cabinet, sans même risquer d'essouffler, grâce à la brièveté de l'ouvrage, la plus courte haleine littéraire. Ils forment la suprême ressource des causeurs qui n'ont point reçu du ciel en partage l'imagination prime-sautière et la veine facile. Ce fut donc, durant bien des années, le mode de payement favori de Stendhal, dès qu'il se sentait dans la conversation, le débiteur de ses relations mondaines. Si ses succès en ce genre ne lui acquirent pas d'abord la réputation d'homme d'esprit à proprement parler — il en convient lui-même — ils préparèrent sans doute l'éclosion tardive de cette renommée flatteuse et en soutinrent l'instable édifice. En fait, ces échappées, ouvertes à l'improviste sur les chambres secrètes du cœur humain par un guide qui fut mieux doué que tout autre pour les explorer jusqu'en leur fond, restent les plus durables fruits de la verve beyliste : certaines sont demeurées célèbres, grâce au souvenir qu'en avaient conservé ses amis (1).

Les anecdotes érotiques lui servaient de thème dans les réunions d'hommes ou dans le sein des coteries sans « vanité » de la société italienne : en ce genre, le dix-huitième siècle polisson et les œuvres de Collé lui fournissaient quelque matière. Toutefois sa spécialité fut de bonne heure l'anecdote napoléonienne. En effet, protégé (sinon favori comme il le donnait à entendre), d'un des grands personnages de l'empire, il avait approché la cour des Tuileries : son regard aigu, sa mémoire assez fidèle à conserver les traits piquants le servaient heureusement pour sa récolte de médisances. Il nous fait

(1) Voir sur cet aspect de Stendhal le H. B. de Mérimée. — On y trouve entre autres la phrase singulière et pittoresque qu'il prêtait à un général de cavalerie, sur le point de charger à la tête de ses escadrons.

assister un jour à la cuisine préparatoire par laquelle il transformait en ragoûts appréciés de sa clientèle mondaine les matériaux d'histoire anecdotique que lui fournissaient ses souvenirs. C'est durant son grand séjour milanais : « J'ai fait venir de Berlin — (lisez Paris; c'est ici le langage conventionnel de M. de Stendhal, officier prussien en congé) — un manuscrit qui se compose d'une vingtaine d'anecdotes sur Napoléon, vraies, bien choisies, et non pas écrites par des laquais... pour le prêter après m'être fait convenablement prier... sous prétexte de danger... à de belles italiennes. Puis, la curiosité étant à son comble, je me suis laissé séduire, et j'ai raconté deux anecdotes tellement secrètes, tellement dangereuses, que je ne puis les avoir écrites. » Quand il est présenté à lord Byron, cette réputation soigneusement cultivée lui attire seule pour un instant l'attention du dédaigneux patricien. Enfin, lors de sa tardive incarnation diplomatique, il croit encore devoir préparer, avant de se rendre à un diner officiel, « les phrases les plus piquantes de sa gibecière. »

4. — *La mascarade.*

Au surplus, bien que M. de Stendhal promette des anecdotes « vraies » à ses belles amies de Milan, rien n'est moins assuré que l'authenticité de ses récits, surtout quand au rôle qu'il s'y prête, et nous touchons ici à l'un des traits les plus caractéristiques de sa personnalité morale. Jean-Jacques s'avouait « fabuleux » : Beyle se reconnait porté à la « mascarade » ; — entendez par ce mot la supercherie, plus ou moins innocente — et toute sa vie n'a pas été autre chose en effet qu'une longue mascarade, si l'on veut bien accepter cet euphémisme. Son biographe Colomb, plus porté cependant à atténuer qu'à souligner les faiblesses d'un parent déjà glorieux, a dit de lui : « Il convenait qu'*il mentait à tout venant, comme chante la cigale;* » et Mérimée, l'un de ses plus intimes

familiers, a écrit : « Personne n'a su exactement quels gens il voyait, quels livres il avait écrits, quels voyages il avait faits. »

N'est-il pas caractéristique qu'il ait commencé, dès son début dans la vie active, à maquiller sa physionomie morale, en produisant ce faux certificat de services antérieurs, au moyen duquel ses protecteurs lui assurèrent l'épaulette sans nul stage préalable, à la façon des marquis de l'ancien régime? Cette initiale duperie a de quoi nous rendre circonspects sur les autres épisodes dont il émailla plus tard le récit de sa courte carrière militaire. Tout en reconnaissant que son attitude sous l'uniforme dut être correcte et même courageuse à l'occasion, nous avons le droit de rester sceptiques, et devant le témoignage accordé par le général Michaud à son jeune aide de camp, et surtout devant cette prétendue conquête de deux canons dont il se vantait volontiers par la suite, bien qu'elle ne soit pas mentionnée dans ce document déjà suspect. — Son *Journal* avoue sans détour les fréquentes hâbleries dont il régale, après son retour à Paris, Mlle Louason. Il raconte à cette beauté cruelle, pour la faire rougir de ses rigueurs, tantôt ses amours triomphantes avec une jeune fille du plus grand monde, — qui, en réalité, le reconnaît à peine quand elle le croise dans la rue; tantôt ses rendez-vous avec une femme mariée de province, — personnage entièrement imaginaire et créé de toutes pièces par notre apprenti Lovelace. — Cette dernière invention lui procure « des sujets de conversation qui ont toute la grâce possible » et justifie une aimable fatuité dont s'émerveille la jeune tragédienne.

Par malheur, le don Juan supposé a quelques appréhensions sur la durée possible et sur les suites éventuelles de cette comédie, car il a déjà failli « se couper » : mésaventure qui lui arrivera plus d'une fois pour de bon, au cours d'une existence toute entière brodée sur une trame mensongère. Si en effet, vers 1820, certains Milanais le soupçonnèrent d'affiliation à la police internationale de la Sainte-Alliance et finirent par lui rendre impossible, à force d'avanies, le séjour de cette cité enchanteresse, c'est peut-être qu'après sept années écoulées, ils avaient fini par percer à jour quelques-unes de

ses innombrables mascarades. Mascarades fort innocentes d'ordinaire et même entièrement désintéressées quelquefois; mais il eût fallu trop de pénétration pour les voir à demi-pathologiques, ainsi qu'elles l'étaient en réalité : l'opinion italienne les atttribua donc sans hésiter à quelque nécessité professionnelle inavouable.

Nous l'avons dit, la partie de sa carrière qui dut fournir les matériaux les plus favorables à ces constructions féeriques où se complaisait son inquiète imagination, ce fut la période brillante durant laquelle, d'abord commissaire des guerres, puis auditeur au Conseil d'État, il prit, sous l'égide des Daru, sa petite part aux derniers actes de la tragédie napoléonienne. Nous pouvons même ici, grâce à son scrupuleux historien, M. Chuquet, surprendre facilement le secret de ses gasconnades. Comme celui de tous les hâbleurs par tempérament, son système consistait à exagérer peu à peu des faits véridiques, jusqu'à ne plus discerner lui-même la réalité de la fiction. En effet, si, comme l'expérience le démontre, la mémoire des événements s'entretient en nous par un périodique rappel des sensations anciennes et obscurcies par le temps dans le cercle lumineux de la pensée consciente — grâce au concours de l'imagination représentative — la première de ces facultés deviendra nécessairement infidèle si la seconde se met au service de la vanité égotiste afin de déformer et de grossir insensiblement les impressions quelle a charge d'évoquer de temps à autre. Beyle racontera par exemple dans son âge mûr qu'il a, certain jour, défendu presque seul en Allemagne un hôpital militaire contre une émeute de la populace; or une lettre écrite par lui dès le lendemain de cet incident le réduit aux proportions d'une simple échauffourée de garnison, à la répression de laquelle il ne prit d'ailleurs aucune part. Il se vantera souvent aussi d'avoir su lever une contribution de guerre (dont il avait la responsabilité), avec tant d'énergie qu'il dépassa de beaucoup le chiffre prescrit par ses chefs. En sorte qu'une si brillante prouesse administrative lui aurait valu ce compliment laconique de l'Empereur : « C'est bien! » — Action héroïque en son genre et digne de fournir

une légende à quelque gravure de Raffet, si le génial évocateur de l'épopée impériale eût consacré parfois les traits de son burin à glorifier les bureaucrates en campagne : mais pure fantaisie du narrateur dès qu'on y regarde de près! Car ce fut, en réalité, Martial Daru qui leva la contribution, sans peine et sans nulle surenchère.

Le thème favori des variations anecdotiques de Beyle, la retraite de Russie, ne fut pourtant pas modifiée par lui dans le sens de l'amplification épique. Tout au contraire, il s'appliqua le plus souvent à diminuer les proportions de ce grand événement plutôt qu'à les augmenter. Mais, outre la satisfaction de soutenir un paradoxe, le conteur trouvait encore dans sa narration toute désinvolte l'avantage de mettre d'autant mieux en relief le sang-froid parfait qui lui permit de digérer cet épisode titanesque « comme un verre de limonade » — sa tranquillité rétrospective étant une sûre garantie de son héroïsme à l'heure du danger. A l'en croire, le triomphe de Napoléon n'aurait tenu qu'à peu de chose : en 1794, les armées de la République eussent marché droit sur Pétersbourg après l'incendie de Moscou et signé la paix dans la résidence des czars. Par malheur, en 1812, la seule pensée de coup d'audace faisait frémir « nos riches maréchaux et nos élégants généraux de brigade ». Même après qu'on eût commis la faute de mettre l'armée en retraite, Stendhal assure que le mouvement pouvait encore s'accomplir sans trop de désordre : il eût suffi que le chef d'état-major de la Grande Armée montrât moins d'incapacité et d'inertie, ou que le commandement suprême gardât quelque énergie. Mais l'empereur n'osait plus faire fusiller les mauvaises têtes, à l'heure du déclin de son étoile, et c'est pourquoi la débandade ne put être évitée. — Telle qu'elle fut enfin, et bien que l'histoire ait posé l'auréole du martyre sur le front de ceux qui l'accomplirent, la retraite n'eut rien de si exceptionnellement tragique, à l'avis de notre administrateur. Il résume les deux phases principales du drame en ces termes : tant qu'on mourut de faim, c'est-à-dire jusqu'à la Bérésina, il ne faisait pas trop froid : dès qu'il gela à pierre fendre, on trouva de quoi

vivre dans les riches villages polonais. Au total, il n'y eut rien de si simple, et ce fut à Paris seulement que, pour sa part, Beyle commença de croire qu'il avait échappé à quelque grand péril!

Tout cela est fort bien, et des témoins oculaires ont en effet rendu justice à son sang-froid, en particulier lors du passage de la Bérésina, qu'il sut traverser assez tôt pour éviter toute difficulté. Mais il ne faut pas oublier que cette insouciance lui était singulièrement facilitée par sa situation personnelle dans l'armée. Il voyagea sans cesse en calèche, absolument libre de ses mouvements, pourvu, sans aucun doute, de privilèges assurés sur la nourriture et sur les fourrages qu'il était précisément chargé de procurer aux autres. Enfin, le jour où il sentit son énergie faiblir, il prit tout simplement la poste sous prétexte de santé, et courut d'une traite à Kœnigsberg, sans regarder derrière lui, pour assister, le soir même de son arrivée, à une représentation de la « Clémence de Titus ». Une pareille retraite est certes plus analogue — si nous acceptons sa singulière comparaison — à un « verre de limonade » que ne le fut, dans la neige implacable, celle des fantassins de nos régiments décimés.

Il est superflu de poursuivre l'énumération des hâbleries que lui inspirèrent les épisodes ultérieurs de sa carrière officielle, la sûre érudition de M. Chuquet ayant fait bonne justice de ces fantaisies, et démontré qu'il n'est jamais permis de croire Beyle sur parole quand il parle de son passé. Que ce soit par exemple au sujet de ses opinions républicaines d'enfance, sur le chapitre de ses duels, — dont un seul fut réel, et d'ailleurs peu dangereux — ou encore sur l'ensemble de sa vie résumée dans les deux articles nécrologiques qu'il écrivit par anticipation sur sa propre carrière en 1812 et 1837, et qui sont véritablement « menteurs comme des épitaphes », partout il trompe comme à plaisir (1), partout on le prend la

(1) Signale-t-il, dans la *Peinture en Italie* (p. 237), un trait de mœurs observé par lui en Allemagne, vers 1809 probablement, il le datera de 1795, le 15 octobre! Il était, à cette heure, au collège de Grenoble. C'est bien là mentir pour mentir, « comme chante la cigale. »

main dans le sac, en flagrant délit de fausseté. Ce sont encore des faussetés, — si ce sont des faussetés vénielles — que les innombrables pseudonymes dont il fait usage et dont on a pu compter jusqu'à soixante-deux dans sa correspondance. On sait qu'il attribua presque tous ses ouvrages à des auteurs fictifs. M. de Stendhal ayant été au début le plus écouté de ces personnages imaginaires, fut aussi celui dont son inventeur reprit avec prédilection le masque par la suite. A la longue, cet officier berlinois a pour ainsi dire substitué sa personnalité à celle de son sosie, et, par une juste revanche de la véracité offensée, il a diminué la popularité du nom de Beyle, si obstinément dérobé au public par son légitime propriétaire.

Au lendemain de sa mort, un critique de la *Revue des Deux Mondes* qui l'avait personnellement connu, Auguste Bussière, écrivait (1) : « Tantôt officier de cavalerie, tantôt marchand de fer, tantôt douanier, tantôt femme et marquise, de Stendhal, Lisio, Visconti, Salviati, Birbeck, Strombeck, le baron de Botmer, sir William R... Théodose Bernard (du Rhône), César-Alexandre Bombet (2), Lagenevais etc... c'est une comédie qu'il s'est donnée à lui-même durant toute sa vie : il fait bon le voir, riant sous sa cape, en dedans, et les lèvres pincées jusqu'au moment où une *terreur panique* vient l'assaillir au pied de ce théâtre fantastique qu'il s'est dressé sous son bonnet de nuit et le fait fuir en renversant toiles et banquettes. Ce moment, où il craint d'être découvert, revient pour lui presque tous les jours, mais surtout les jours où il a publié quelque livre nouveau... On le voit disparaître tout à coup et tout de bon. On le cherche : il est en voyage... il fuit sa pensée produite au grand jour... il fuit jusqu'à ce nom imaginaire qu'il s'est donné à la première page et dans lequel il tremble de se reconnaître. » Curieuse esquisse impressioniste à la façon de Goya, n'est-il pas vrai? Et le critique,

(1) *Revue des Deux Mondes,* 15 janvier 1843.

(2) Nous ne parlons point de ses plagiats, si spirituellement exposés et en somme assez justement excusés par MM. Bélugou et Stryienski. (*Soirées du Stendhal-Club*. Paris, 1904.)

publiant une sorte de notice autobiographique qu'il obtint en 1838 de Beyle, cette fois déguisé en Darlincourt, ajoute qu'elle lui fut remise « avec toutes sortes de petits mystères, et le pseudonyme obligé ».

L'excellent Colomb a écrit de son côté : « Il aimait extrêmement à défigurer son nom en y retranchant ou ajoutant quelque lettre : c'était également un plaisir charmant pour lui que de s'attribuer un titre ou une profession supposée. » Surtout, interromprons-nous ici, quand cette attribution était susceptible de le rehausser aux yeux de ses relations de passage ou de ses voisins de table d'hôte. C'est ainsi que, retrouvant en 1811 Madame Pietragrua, et reprenant auprès d'elle des assiduités interrompues dix années auparavant, il lui donnera une *idée embellie* de sa situation, exagérant sans doute à plaisir les faveurs du Comte Daru et mêmes les attentions de l'Empereur à son égard. « Une fois entré dans cette voie, poursuit Colomb, il en usait de même avec sa famille. Obligé de donner son adresse au tailleur ou au bottier, ce n'était qu'exceptionnellement qu'il leur livrait son nom : cela donnait lieu souvent à des quiproquos où sa gaieté trouvait un aliment : ainsi, on le demandait tour à tour sous les noms de Bel, Bell, Beil, Lebel... A Milan, il se donnait pour un officier supérieur de dragons, licencié en 1814, et fils d'un général d'artillerie. » L'indulgent biographe conclut avec détachement : « Tous ces petits contes n'étaient que plaisants : jamais il n'en retira d'avantage qu'un peu d'amusement pour lui. » Ce n'est pas notre avis : sans vouloir nier le côté inoffensif et même inconscient de pareilles manies, nous remarquerons que la conquête plus facile de Mme Pietragrua fut un « avantage ». Avantage aussi la réception plus aimable qui était réservée par les loges de la Scala au commandant de dragons, ou l'aspect plus frappant que prend la dédicace à Napoléon placée en tête de l'*Histoire de la peinture en Italie*, dès qu'elle est signée : Le soldat que vous prîtes à la boutonnière à Goerlitz ». En revanche de nombreux désagréments furent la conséquence de ces innombrables mascarades, nous n'en doutons pas : la plus sensible de toutes dut

être l'exil de Beyle hors du territoire de sa patrie adoptive, en 1820. Mais son amour-propre, extrêmement susceptible, était facilement guéri par son humeur mobile, et se montrait au total, peu capable de garder le souvenir salutaire de ses anciennes blessures. Le temps ne modifia donc pas en lui une disposition incorrigible, une déviation mentale dont il n'était pas responsable (1).

Inutile d'insister sur ses autres manies de dissimulation : celle qui, par exemple, lui faisait écrire sur ses bretelles ou sur la ceinture de son pantalon les bulletins de ses victoires sentimentales : celle qui l'engageait à user dans ses manuscrits intimes de puériles inversions syllabiques : kainepubli pour républicaine, gionreli pour religion, téjé pour jésuite, sraip pour pairs de France. D'ordinaire, le sens général de la phrase trahit aussitôt la signification de ces mots bizarres, et ils ne sauraient arrêter un seul instant des esprits tant soit peu éveillés. Il est vrai que ces précautions s'adressaient surtout à la police, au cabinet noir, fort redouté de Beyle, à tort ou à raison et parce qu'une légère manie de persécutions ne cessa jamais de frémir au fond de son être. Or il écrit quelque part, de façon assez topique en vérité, qu'il ne faudrait pas sans doute beaucoup d'intelligence pour percer à jour ses médiocres stratagèmes, mais que « l'intelligence est chère » et que les mouchards recrutés au rabais par le service des renseignements secrets n'en ont pas en quantité suffisante pour une si facile clairvoyance.

Soit! acquiesçons donc ici et admettons sur sa parole l'entière incapacité des mouchards : mais compta-t-il véritablement aussi, durant la Restauration, sur l'effet protecteur de ses protestations d'amour et de dévouement pour les Bourbons, aussi bien que pour la Charte, « ce chef-d'œuvre de génie et de bonté dont les nations étrangères savent admirer l'auteur (2) »? C'est d'ordinaire en de petites notes dissimulées au

(1) Il écrit encore dans ses *Souvenirs d'égotisme* (p. 35) : « Je porterais un masque, je changerais de nom avec délices... Mon souverain plaisir serait de me changer en un *long Allemand blond* et de me promener ainsi dans Paris. »

(2) *Rome, Naples et Florence*, p. 356.

bas des pages qu'il se livre à des effusions si imprévues, tandis que le contexte de ses ouvrages trahit à chaque ligne le bonapartiste par esprit de contradiction, le jacobin par dépit d'ambition mal satisfaite, le révolté romantique contre l'ordre social en son ensemble. Malices cousues de fil blanc, en vérité, et précautions peu faites pour tromper des lecteurs que son incapacité native à juger sainement des dispositions de ses semblables lui montrait plus naïfs encore qu'ils ne le sont en réalité !

V. — HYPERTROPHIE DE LA SENSIBILITÉ.

Les escapades de l'imagination ont pour conséquence les inquiétudes de la sensibilité qui est sous l'influence directe de cette active faculté de notre âme. C'est pourquoi Beyle, martyr de sa fantaisie vagabonde, a bien pu jouer pour la galerie l'impassibilité satanique, mais n'a point fait illusion à ses intimes — et moins encore à la postérité, confidente de ses manuscrits secrets — sur l'extrême émotivité de son tempérament. Déjà Colomb, si superficiel d'ordinaire en sa psychologie, empruntait ce trait frappant aux papiers inédits dont il disposait (1) : « Ma sensibilité est devenue trop vive. Ce qui ne fait qu'effleurer les autres me blesse jusqu'au sang (2). Tel j'étais en 1799, tel je suis encore en 1840. Mais j'ai appris à cacher tout cela sous de l'ironie imperceptible au vulgaire. » — Traçant son propre portrait sous le nom de Roizard, Beyle écrivait encore (3) : « Un mot touchant, une expression vraie du malheur entendue dans la rue, surprise en passant près d'une boutique d'artisans l'attendrissaient jusqu'aux larmes. Mais s'il y avait la moindre pompe (sostenutezza), la moindre possibilité d'affectation dans l'expression d'une douleur, quelque légitime qu'en fût le motif, alors il n'y avait plus que l'ironie

(1) Notice biographique placée en tête des *Romans et nouvelles*, p. 55.
(2) Cette phrase est tirée de la préface de *Chatterton*.
(3) Notice biographique, p. 60.

la plus piquante dans les regards et dans les mots de Roizard ». Traduisez ici : mais il ne fallait pas toutefois qu'il se mêlât à l'expression du sentiment éprouvé la moindre retenue, le moindre souci des convenances ou de l'usage, et le moindre respect du spectateur : un cri de bête blessée en quelque sorte, ou sinon l'instinct antisocial l'emportait dans le cœur de notre réfractaire sur la compassion toute physique du sensitif : il ne voyait plus dans le malheureux qu'un comédien de « vanité » et l'expression « sardonique », ou même « satanique » apparaissait aussitôt sur ses traits.

Le *Journal* de jeunesse accuse « une sensibilité poussée à des excès qui, racontés, seraient inintelligibles à tout autre qu'à Félix (Faure), et même pour celui-là, il faut parler longtemps. « Ailleurs on lit : « Si je vis, ma conduite démontrera qu'il n'y a pas eu d'homme aussi accessible à la pitié que moi. La moindre chose m'émeut, me fait venir les larmes aux yeux : sans cesse, la sensation l'emporte sur la perception, ce qui m'empêche de *suivre le moindre projet*. En un mot, il n'y a pas eu d'homme meilleur que moi, *en dispositions*. » On croirait entendre Rousseau s'attendrissant sur la sensibilité de son cœur après avoir brutalisé sans sujet quelque Hume ou quelque Diderot!

I. — *Les admirations de Beyle.*

La sensibilité de Beyle si prompte à subir tour à tour les impressions les plus contradictoires, et à se porter en un instant d'un extrême à l'autre, nous livre le secret de ses confiances « éperdues et stupides », aussi bien que de ses méfiances brusques, irrésistibles, soudain cabrées dans un sursaut de réaction défensive mal calculée, — les « méfiances folles » de Julien Sorel. — Voici sur ce point une confidence de Brulard qui nous sera précieuse par son évidente sincérité. Il admira, dit-il, « éperdument » certains hommes avec lesquels la vie le

mit successivement en contact : le bibliothécaire Ducros, le mathématicien Gros (portraituré dans *Leuwen*), le négociant Rebuffel; mais il fut loin de se conduire en leur présence de façon à éveiller dans leur cœur une réciproque sympathie : « Même je fus avec eux comme je fus plus tard avec les êtres que j'ai trop aimés, *muet, immobile, stupide,* peu aimable et quelquefois offensant à force de dévouement et d'absence de *moi*. Mon amour-propre, mon intérêt, mon moi avaient disparu en présence de la personne aimée; j'étais transformé en elle (1). » Et il ajoute plus loin : « Un de mes malheurs a été de ne pas plaire aux gens dont j'étais enthousiaste, exemple : Mme Pasta et M. de Tracy... de même, je manque souvent l'exposition d'une doctrine que j'adore. On me contredit. *Les larmes me viennent aux yeux,* et je ne puis parler. Je dirais, si je l'osais : Ah ! vous me percez le cœur! »

Ces admirations attendries n'ont pas même besoin d'être fondées sur un examen bien attentif pour lui inspirer de singuliers transports. Se trouve-t-il au Théâtre-Français en 1814, à côté d'un jeune officier russe du corps d'occupation (2), le seul aspect de ce voisin de hasard lui arrache l'étonnante effusion que voici : « Cet aimable officier, si j'avais été femme, m'aurait inspiré la passion la plus violente, un amour à l'Hermione. *J'en sentais les mouvements naissants. J'étais déjà timide.* Je n'osais le regarder autant que je l'aurais désiré : si j'avais été femme, je l'aurais suivi au bout du monde. » — Voilà une nouvelle espèce de mimétisme assez inattendue, n'est-il pas vrai? Et l'on reste encore plus surpris de voir un monsieur de l'orchestre imiter les attitudes d'Hermione qu'un auditeur au Conseil d'État celle du comte Regnault.

Une lettre adressée à Colomb en 1829 raconte la présentation de Beyle à lord Byron, qui eut lieu en 1816, dans une loge de la Scala. Pour le plaisir du poète on cherchait à faire raconter par l'ancien collaborateur de Daru quelques anecdotes napoléoniennes : mais toute conversation lui fut impos-

(1) *Vie de Henri Brulard*, p. 22.
(2) *Correspondance*, I, 37.

sible à ce moment : « J'étais rempli de timidité et de tendresse. Si j'avais osé, j'aurais baisé la main de lord Byron en fondant en larmes; je voulus parler et je ne dis que des choses communes. » Vers la fin de la soirée, le dieu s'adressant à Stendhal comme au seul assistant qui parlât l'anglais, lui demanda quelques indications précises sur le chemin qu'il devait suivre pour rentrer chez lui : « Je voyais qu'il allait se tromper. De ce côté de Milan, à minuit, toutes les boutiques sont fermées; il allait errer au milieu des rues solitaires, et sans savoir un mot de la langue. *Par tendresse,* j'eus la sottise de lui conseiller de prendre un fiacre. A l'instant, une nuance de hauteur se peignit sur son front; il me fit entendre, avec tout ce qu'il fallait de politesse, qu'il me demandait l'indication des rues, et non pas un conseil sur la manière de les parcourir. »

En ce passage et plus encore dans tout ce que Stendhal a écrit ailleurs sur Byron, l'on sent que le pair d'Angleterre fait tort à l'auteur de *Parisina* dans l'esprit de son admirateur. Tel était en effet le plus souvent pour notre homme l'antidote à ses enthousiasmes de primitif. « Enfin je les ai vus, disait Jean-Jacques des illustres de son temps, et mon préjugé puéril s'est dissipé! » Ces personnages glorieux que Beyle élevait par la pensée sur ses autels, se trouvaient, vus de près, posséder une situation dans le monde : lord Byron, des ancêtres normands; Napoléon, une couronne; M. de Tracy, un salon; sir Walter Scott, un titre nobiliaire. Par là, n'étaient-ils pas tous, pour parler le langage de Julien Sorel, des « canailles » de façon exactement proportionnelle à leur part de prépondérance sociale. Sous l'influence de ces sentiments contradictoires, Stendhal se forgera son singulier Bonaparte, ce problème entre les problèmes de la psychologie stendhalienne, ce dieu dont son adorateur, éperdu d'amour dans la dédicace de la *Peinture en Italie,* écrira dans son *Napoléon :* « Une croyance presque *instinctive* chez moi, c'est que tout homme puissant *ment* quand il parle, et, à plus forte raison, quand il écrit. » Telles sont les oscillations alternées d'une sensibilité dépourvue d'équilibre : en matière de goût, comme

en matière d'amour, elle passe sans transition de l'extase au dénigrement.

C'est d'ailleurs la seconde de ces dispositions qui domine dans l'œuvre de Beyle. On constate quelquefois chez cet homme, si véritablement intelligent d'ordinaire, une étonnante inaptitude à comprendre les gens qui ne partagent pas ses convictions instinctives, une propension fâcheuse à les juger par ses nerfs plutôt que par sa raison, une incapacité absolue de se mettre à leur place par la pensée, — effort qui est pourtant le préliminaire de toute appréciation saine. — C'est sérieusement qu'il se demande, à propos de Bossuet : « Était-il de bonne foi? » ou qu'il attribue toute la polémique de Burke contre la France révolutionnaire à la pure envie, soutenue « par l'espoir d'obtenir une place dans les finances pour son fils » . Il n'admet pas souvent, malgré son habituelle préoccupation de la psychologie des races, que certains cerveaux soient constitués autrement que le sien, grandis dans un milieu physique et dans une atmosphère morale différente : « Il ne pouvait croire, dit Mérimée, que ce qui lui semblait faux pût paraître véritable à un autre. » Un tel défaut de scrupule intellectuel peut être une qualité précieuse à l'homme d'action, elle est au contraire une infirmité chez le moraliste et chez l'historien. Le *Touriste* prétend donc à tort s'être conformé dans sa conduite au conseil de Cuvier qui, afin de vaincre le dégoût inspiré par certains gros vers, conseille d'étudier leurs mœurs. Pour sa part, il n'a pas souvent tenu compte de cet avis et n'a guère étudié que les vers dont son parti pris faisait par anticipation, le germe des papillons diaprés : il s'est contenté de dénigrer les autres.

2. — *Tics et manies*.

Il nous reste, en terminant cette exquisse, à noter certaines singularités dont la classification n'est pas très facile, mais qui contribueront, pour leur part à fixer notre jugement sur

le fuyant personnage dont nous avons entrepris le portrait. — Devons-nous compter, parmi les manies dont il est à peine responsable, l'admiration, — voulue peut-être et provocatrice, — qu'il professa pour les anormaux du sentiment, pour Antinoüs, ou Gilles de Rais, tout prêt à soupçonner des dispositions analogues chez Napoléon, et plus haut encore. — Nous pouvons cataloguer, en tous cas, sous cette rubrique, les fous rires étranges dont il a conté à Mérimée un accès mémorable, celui qui s'empara de lui lorsqu'il put constater « de visu » les perfidies de Mme Pietragrua à son égard. Au premier abord, le spectacle de son malheur lui sembla la scène la plus bouffonne et sa seule préoccupation fut, dit-il, de ne pas trahir sa présence par un éclat trop bruyant d'hilarité : ses amis se montrèrent frappés ce jour-là de la gaieté de ses traits. Puis, ce fut, pour dix-huit mois sans trêve, la prostration, l' « abruitissement » ! — Son reflet fidèle, Lucien Leuwen, a de ces réactions nerveuses inattendues. Dans la société légitimiste de Nancy, il rit des ridicules qu'il observe, mais ce rire, justifié peut-être en son origine, se produit toujours par accès soudains et incompréhensibles. Enfin, sur le soir de sa vie, c'est encore en « éclatant de rire » que Stendhal lira l'article de Balzac qui l'a envoyé à la postérité.

Du même ordre sont les curieuses obsessions verbales qu'il subit fréquemment : on dirait que, pour définir un caractère de race ou d'individu, il lui faille à tout prix un double adjectif, paré de quelque allitération mystérieuse, et doté, dès lors à ses yeux, d'une vertu cabalistique, ou « satanique ». Il écrit, dans son *journal* de Grenoble, en 1814, après avoir dit l'ennui que lui inspirent les types provinciaux de sa ville natale : « Je ne trouve pas le *nom satanique convenable*, exprimant bien la qualité dominante. J'ai été plus heureux pour les Français que je proposais à ma sœur de nommer les *vains-vifs*, nom excellent et qui me fut suggéré par la vanité des conscrits observés sur la place Notre-Dame (1). » Pareillement

(1) *Correspondance*, I, 36. — Il y a là quelque chose des manies que nous avons étudiées chez Fourier.

Lucien Leuwen, ayant constaté que, dans le cours de la conversation, la physionomie de l'étrange docteur Dupoirier change soudain, « comme par l'effet d'un commandement intérieur », se répétait mentalement un commandement ainsi conçu en deux temps : « *Fripon-sombre !* » Et, plus loin, le même Leuwen ressentira une froideur « chaîne de puits (1) », épithète qui semble mériter sa place dans la « satanique » (2).

Le mot de « cristallisation », que Stendhal se flattait d'avoir doté le premier du sens très particulier dans lequel il l'emploie d'ordinaire, est l'un de ceux qui lui paraissent le plus gros de sous-entendus dangereux, de profondeurs étranges, comme exprimant sans doute un de ses plus fréquents, de ses plus voluptueux états d'âme. En réalité, c'est une trouvaille assez banale que l'emploi de ce terme pour marquer une tendance reconnue chez les amoureux depuis le déluge : celle d'embellir en pensée de tous les charmes imaginables l'objet de leur passion du moment et de tout rapporter à cet objet.

Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable.

Beyle n'en ressent pas moins un perpétuel besoin d'expliquer ce substantif et surtout de l'excuser : « Que le lecteur qui se sentira trop *choqué* par ce mot de cristallisation ferme le livre ! » Eh ! que n'a-t-il jamais rien écrit de plus choquant ! — Tel est, dans quelques-unes de ses manifestations les plus caractéristiques, ce curieux verbalisme dont il subit évidemment la hantise.

Un chapitre plus délicat à aborder, et qu'il nous faut effleurer néanmoins c'est celui qui porte pour titre *Des fiascos* dans le livre *De l'Amour*. Julien Sorel, par son agitation nerveuse avant ses batailles sentimentales, par son attitude factice et empruntée à l'heure du berger, est évidemment fort exposé à quelque mécompte, et les pages de l'*Amour* qui dis-

(1) *Le Chassseur vert*, p. 154.

(2) Deux administrateurs coloniaux, qui furent récemment poursuivis pour des atrocités commises sur les indigènes confiés à leur surveillance, et qu'on soupçonna d'anomalie mentale ou tout au moins d'anémie tropicale du cerveau, employaient entre eux dans leur correspondance des formules bizarres de cette espèce et les nommaient également « sataniques ».

cutent avec toute l'impudeur italienne les motifs ordinaires de semblable aventure trahissent de façon patente des souvenirs personnels chez l'auteur. Il y montre, en outre, la constante préoccupation de se donner des compagnons d'infortune, de peindre, bien plus répandue qu'on ne pense, une faiblesse dont il a souffert. N'a-t-il pas d'ailleurs raconté fort crûment, dans les *Souvenirs d'égotisme*, une scène de cabinet particulier d'où il appert que l'Octave d'*Armance* ne reproduit pas seulement l'aspect moral de la complexe personnalité qui fut celle de son auteur et que les amis parisiens de Beyle y voyaient son portrait complet. Nous possédons, il est vrai, un témoignage en sens inverse de la part de Menta, qui trouva dans Beyle tout autre chose qu'un Octave : mais, les excès en tous sens sont symptomatiques de l'absence d'équilibre nerveux. Maupassant connut, dit-on, de semblables alternatives, et finit par en être victime.

Est-il donc permis de souscrire à la vaniteuse dédicace au lecteur dont Beyle s'est accordé la licence : « To the happy few (1) ? » C'est par l'exergue contraire bien plutôt : » To the unhappy few ! » que nous dirions volontiers le danger d'une trop grande complaisance pour les attitudes insolites et provocatrices de cette âme si évidemment établie en position d'équilibre instable. Beyle a d'ailleurs rectifié parfois de sa propre main la devise orgueilleuse de ses heures d'exaltation mystique : par exemple, lorsque, rejetant avec défiance le plat bonheur des Florentins trop raisonnables, il adjure son lecteur de préférer avec lui l'orage romantique, et le *malheur passionné* (2) de Rousseau ou de Byron, — ce Rousseau d'Outre-Manche.

Beyle achève par là de nous fournir lui-même les traits de cette nuance particulière de l'individualisme qui était la sienne et qu'il a baptisée du nom que nous lui conservons volontiers, l'*égotisme*. Il suffit de se reporter aux considérations générales que nous avons présentées dans notre intro-

(1) *Comment a vécu Stendhal*. Paris, 1900.
(2) *Rome, Naples et Florence*, p. 222.

duction, pour en déterminer sans peine la valeur et la portée sociale. On ne saurait nier d'ailleurs que cet état d'esprit ne soit humain, trop humain et que, au cours de l'âge romantique principalement, chacun n'ait son sujet d'y saluer au passage quelque disposition de son propre caractère.

CHAPITRE II

LE MYSTICISME ESTHÉTIQUE

Beyle ayant pris pour devise : « Tout ce qui vaut la peine en ce monde est soi », a passé sa vie à échafauder sur ce principe une morale dont l'étude est fort instructive. Mais il faut songer que l'égoisme pur est une impossibilité pour qui n'a point résolu de se retirer au désert (1). L'impérialisme individuel est contraint, dans la société, de poursuivre ses fins en s'appuyant sur quelque impérialisme de groupe. L'homme s'enrôle donc infailliblement dans un groupe, traditionnel ou volontairement choisi, que guident les mêmes désirs d'expansion, le même idéal de puissance. Si, par l'état rudimentaire ou par l'usure de ses facultés rationnelles, cet homme est apte à l'illusion mystique, il aura vite fait de se façonner à lui-même et, par extension, au groupe de ses alliés, une divinité protectrice dont il entend résonner dans son sein la parole réconfortante.

Nous avons dit que l'égotisme romantique, s'il n'est pas amené à recourir au cordial du mysticisme social — ainsi qu'il arrive aux moins favorisés dans la lutte économique — cherche le plus souvent son réconfort dans une autre sorte de foi mystique, la religion de la beauté. Comme la religion de la bonté naturelle, celle de la beauté garde assurément une issue vers l'utilitarisme rationnel, — issue par laquelle les plus clairvoyants des romantiques ont réussi parfois à gagner le port.

(1) Stirner lui-même, l'auteur de *l'Unique*, quoiqu'il prétendît soutenir cette doctrine, l'étayait en réalité d'un mysticisme social issu de Fourier, comme on le reconnaît par sa confiance irraisonnée dans cette panacée qu'il appelle le *Verein*, l'association volontaire entre égoïstes.

En effet tout moraliste qui, capable de régler son aspiration vers la puissance et vers le bonheur, en vient à dire, sous le couvert de quelque formule que ce soit : *la beauté c'est l'ordre* — et par conséquent le règne de la raison — celui-là peut dépasser la velléité romantique et atteindre une ferme doctrine morale (1). Mais la plupart des esthètes de cette école ont prononcé après Jean-Jacques leur chef de file ; *la beauté* c'est *la nature* ou *le naturel*, en d'autres termes le reflet de la passion et des inspirations instinctives.

Tel est le cas de Stendhal : il pourra paraître instructif de discerner en relief, — chez un homme qui n'en fut pas d'ailleurs le plus conscient théologien, — les traits principaux du mysticisme esthétique ainsi que de la morale pratique qui forme trop souvent son corollaire assuré. Quand nous parlerons dans ce qui suit de « morale esthétique » nous entendrons donc celle qui s'appuie sur le *mysticisme* esthétique, celle qui a pour principe que la beauté c'est l'instinct !

I. — La religion de l'art

1. — *Stendhal et le romantisme.*

Beyle vécut ses premières années tandis que Jean-Jacques régnait sur l'opinion européenne subjuguée. Son père, trop attaché à l'ancien ordre de choses pour accepter les théories politiques et religieuses du penseur genevois, subit du moins la contagion du sentimentalisme à la mode. Il racontait à son fils l'aventure d'un de ses amis, arrivant un jour fort en retard

(1) Il n'en est pas moins vrai que la morale esthétique qui magnifie en somme, l'utile bien entendu, sous le nom de beau ne peut guère fournir une règle de vie qu'à une caste de prêtres, à ceux qui se jugent, par privilège, les interprètes du dieu de la Beauté. Pour la masse, le beau ne sera jamais qu'une formule abstraite de la vérité utilitaire. (Voir sur ce sujet le pénétrant chapitre intitulé : La Valeur de l'art, dans le récent ouvrage de M. H. Lichtenberger, sur *l'Allemagne moderne et son évolution*. Paris, 1907.)

et tout en pleurs au milieu des convives réunis pour dîner à sa table, ne trouvant alors que ces seuls mots d'excuse vis-à-vis de sa femme, impatientée par son inexactitude : « Ah! madame! Julie est morte (1) », et touchant à peine au repas. Cet homme venait de lire la *Nouvelle Héloïse*. Tel fut, sur les nerfs des contemporains, l'effet de la littérature romantique à son aurore.

Quand il racontera, sous le nom de Brulard, les souvenirs déjà lointains de son enfance, Stendhal retrouvera dans sa mémoire un épisode qui le montre, lui aussi, disciple précoce de Jean-Jacques : il dira l'affection passionnée qui l'attachait au domestique de ses parents, Lambert. « Mes plus doux épanchements avec mon ami avaient lieu pendant qu'il travaillait à scier le bois au bûcher », écrit sans sourire le sceptique consul de Civita Vecchia. Et, lorsque sa tante Séraphie lui reprocha de pleurer sur la mort de ce subalterne, l'enfant s'enfuit de la chambre en répétant à demi-voix ce refrain : « Infâme, infâme! » qui ressemble tant au *Carnifex!* de Rousseau et qu'il retrouvera plus d'une fois, à moins juste titre, sur ses lèvres, au cours de son existence réfractaire.

Une lettre de 1806, adressée à sa sœur Pauline, est une paraphrase de la morale de Jean-Jacques; c'est-à-dire un acte de foi dans la toute-puissance de la sympathie et une négation obstinée des origines purement sociales de ce sentiment précieux : « Rappelle-toi, écrit le jeune homme (2), de bien exercer la sensibilité de tes enfants. La société tend à concentrer cette sensibilité en nous-mêmes, à nous rendre égoïstes! Quand cette passion ne serait pas contre la vertu, elle est contraire au bonheur. Observe un égoïste : pour une jouissance il a cent peines. L'égoïste ignore à jamais le vrai bonheur de la vie sociale, celui d'aimer les hommes et de les servir. Je viens de relire les *Lettres sur la sympathie* de Mme de Condorcet... Les Anglais ne l'exercent pas trois ou quatre fois par jour comme nous. Leur *silence* leur en ôte les moyens!... Telle est l'analyse de ce sentiment sublime

(1) *Vie de Henri Brulard*, p. 170.
(2) Lettres inédites publiées avec les *Souvenirs d'égotisme*, p. 200.

qui répare un peu les maux infinis de l'état de société (1) ».

Bien longtemps, on retrouvera dans l'œuvre de Beyle quelques traces de la ferveur rousseauiste de sa jeunesse. Les *Confessions* sont le bréviaire de Julien Sorel, tout autant que le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Quand le fils du paysan comtois se retire dans une grotte solitaire pour y passer la nuit, au cours de son voyage pédestre vers son ami Fouqué, il soupire avec une émotion digne de son maître : « Ici, je suis libre! » Il s'exalte « au son de ce grand mot » et se sent plus heureux qu'il ne le fut jamais. Enfin le *Touriste* rendra à Jean-Jacques ce témoignage qu'il est « exécré des âmes sèches, incapables d'émotions tendres. »

Pourtant, lorsque Julien Sorel s'avise, en bon lecteur de Rousseau, de s'indigner contre le riche qui fait taire par la force les chants du pauvre prisonnier (2), l'auteur du *Rouge* avoue que la « faiblesse » dont le héros de son roman fait

(1) Nous devons à M. Paul Arbelet un bien joli et bien fin portrait de *la Sœur de Stendhal (Revue Bleue,* 8 juin 1907). Pauline Beyle qui avait à peu près le même tempérament que son frère, qui fut sa correspondante et son élève à partir de sa quatorzième année, nous offre le type accompli de la jeune fille provinciale au cours de la deuxième génération romantique. Ce romanesque qui est naturel aux jeunes filles, dit M. Arbelet, s'était mué chez elle en un désir passionné de grandes et sublimes émotions. Ses désirs fougueux, à chaque instant comprimés, épuisaient son âme énergique. Son frère lui signale avec dédain les âmes sèches qui n'ont jamais eu dans la vie un moment de tristesse, « de cette *tristesse onctueuse* que nous avons éprouvée si souvent. » Heureuse et nouvelle dénomination du mysticisme romantique, de l'*acedia* et du mal du siècle. Il lui définit leur commune et orgueilleuse mélancolie en ces termes dignes de Jean-Jacques : « Un sentiment profond et doux uni à la vanité; il consiste à se dire : Je méritais un meilleur sort; si bon, comment ne puis-je trouver des hommes tels que moi! »

Une pareille mélancolie confère à Pauline comme à son frère le privilège du *génie;* elle « est faite pour devenir une femme extraordinaire ». Afin de se préparer à ce destin, elle songe au suicide et manie des pistolets avec un violent désir de les décharger dans son cœur; elle rêve d'aventures amoureuses et sort le soir habillée en homme dans les paisibles ruelles de Grenoble. Enfin voici qui n'est pas moins romantique : pour être trop sensible aux maux de l'univers, elle désespère par son indifférence les humains que le sort a placés à portée de sa tendresse; et ses parents l'accusent de manquer totalement à leur égard de cette sensibilité dont elle se dit si largement pourvue. Elle finit par se refroidir envers son frère lui-même et coula dans sa ville natale « une destinée obscure et sans doute assez misérable ».

(2) Page 138 (édition Lévy).

preuve à ce moment donne une « pauvre opinion » de lui. C'est que, dès longtemps, il s'est efforcé, pour sa part, d'échapper à une influence qu'il juge non sans raison débilitante. Quelques années avant de signer cette lettre à sa sœur dont nous avons cité quelques lignes, il s'exhortait déjà dans son *Journal* à *dérousseauiser* son jugement (1). « Dès que j'aurai, dit-il, corrigé mon caractère mélancolique par mauvaise habitude et par *engouement de Rousseau,* j'en aurai, j'espère, un très aimable. » Il s'accuse d'avoir trop longtemps considéré les femmes de la capitale comme des Julies, tandis qu'elles sont des Parisiennes de Dancourt, et dans ces *Pensées,* contemporaines du *Journal,* qu'a publiées M. de Mitty, on lit (2) : « Tâchez de me défaire des préjugés que m'a donnés Jean-Jacques, et il m'en a donné beaucoup! »

A la morale de la sympathie, il associa, en effet vers cette époque, la morale de l'utilité qu'il trouvait développée dans l'œuvre d'Helvétius. On sait qu'il attribua à cette initiation nouvelle une importance considérable, et qu'il forma même le souhait singulier d'être seul au monde à profiter de cette sagesse sans égale (3). Tout au plus reproche-t-il à son second maître d'avoir fait de *l'intérêt* et non du *plaisir* le ressort de l'acte égoïste et utilitaire. *L'intérêt,* cela sent la réflexion, le calcul, le Nord, Glasgow, la bouche aux contours hideux d'un banquier qui vient de manquer une affaire : toutes choses abominables à notre égotiste. Le *plaisir* au contraire, c'est la satisfaction non différée de la passion, le « roccolo » sur la côte d'Azur ou un joli ballet de Vigano à la Scala de Milan : mobiles d'actions qui seront toujours, à son avis, les plus impérieux de tous! Toutefois, il a compris, jusqu'à un certain point, la doctrine morale de l'avisé vulgarisateur du hobbisme, comme le démontre la suggestive aventure du lieutenant Louaut (4) qui a si fort intéressé Taine.

(1) *Journal* de Stendhal, p. 96 (30 brumaire 1804).
(2) *Napoléon,* p. 169.
(3) *Journal,* p. 26. — Il est probable que Beyle n'a lu que le livre *De l'Esprit.*
(4) *Correspondance,* II, 81.

Beyle assure, en effet, que le véritable titre de cette fantaisie rédigée pour répondre à une critique de Duvergier de Hauranne, devait être d'abord : *Helvetius et M. Cousin*, ou des motifs des actions des hommes. En voici le sujet : le lieutenant Louaut, vieux soldat de l'Empire dont l'âge a raidi les membres, hésite à se jeter à la Seine pour sauver un homme qui se noie, parce qu'il a grand'peur de réveiller ses rhumatismes par un bain glacé. Cependant, tandis qu'il s'éloigne à dessein du théâtre de cet accident, il s'entend à plusieurs reprises interpeller par une voix : « Lieutenant Louaut, tu es un c.....; dans un quart d'heure cet homme sera mort et toute ta vie tu te rappelleras son cri! » Puis prenant enfin toute la netteté d'une véritable perception hallucinatoire, la voix prononce : « Lieutenanf Louaut, *vous êtes* un « lâche! » Le vieux brave retourne alors sur ses pas et sauve le naufragé. — « Qu'est-ce qui m'a fait faire ma belle action, ajoute-t-il après ce récit? Ma foi! c'est la peur du mépris, c'est cette voix qui me dit : Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche! Ce qui me frappa, c'est que la voix, cette fois, *ne me tutoyait pas*. » Et Stendhal de conclure une fois de plus, après cette spirituelle allégorie, que le motif des actions humaines, c'est tout simplement la recherche du plaisir et la crainte de la douleur. — Tel, Régulus, retournant à Carthage où l'attendait le supplice, cédait pourtant à la crainte de la douleur; car le mépris public dont il eût été l'objet dans Rome, s'il y fût demeuré en violant son serment, était plus pénible à ses yeux que la mort cruelle dont il devait périr en Afrique (1).

Cette analyse est exacte, mais elle est incomplète. Louaut reste égoïste sans nul doute malgré sa décision courageuse, mais non pas *égotiste* ce qui est tout autre chose; car il fait céder son appréhension du rhumatisme imminent devant le souci de sa dignité à venir et l'estime qu'il se porte à lui-même. Si par une rare aventure, la voix de la raison calcula-

(1) D'autres dévouements encore plus frappants tels que celui d'Arnold de Winckelried, invoqué par Schopenhauer, peuvent s'expliquer aussi par la psychologie utilitaire en dépit des affirmations contraires. Il est des stades sociaux où la défaite est pire que la mort.

trice ou devoir social réfléchi prend pour lui la forme d'une hallucination auditive qui influe sur ses facultés subconscientes de manière à le déterminer, sans réflexion plus prolongée, à un geste qui ne saurait être en effet retardé davantage, c'est qu'il est la créature d'un tempérament romantique. Pour qui connaît le procédé de composition de Stendhal, il est même vraisemblable qu'il y a là une habile transposition de quelque expérience personnelle; l'auteur de l'anecdote avait connu sans doute une aventure analogue sur un autre terrain que sur les berges de la Seine. — Possible, en effet, sur une organisation nerveuse telle que la sienne cette intervention toute mystique et comme extatique de l'instinct social est véritablement frappante! Que n'a-t-elle convaincu Beyle de l'utilité des disciplines passées, en vue d'assurer la droiture présente : « Je me serais méprisé moi-même, dit Louaut, si je ne me fusse jeté à l'eau, tout autant que si, à Brienne, en 1814, lorsque mon capitaine me dit : En avant, Louaut, monte sur la terrasse! je m'étais amusé à rester en bas. » Le devoir vis-à-vis de soi-même, c'est l'individualisme rationnel dans son plus noble épanouissement : c'est le respect conscient de l'opinion publique là même où elle n'agit qu'à la cantonnade, le sentiment de la réciprocité des concessions nécessaires, en un mot tout ce que notre égotiste préfère nommer si souvent comme nous le verrons : *timidité, vanité* ou *tristesse*. Louaut a tenu compte de l'opinion de voisins supposés. Leur voix, où se marquait déjà le ton méprisant par l'emploi de ce pronom pluriel qui renie l'intimité passée, emporte sa décision. Il est vrai qu'il va bien *s'ennuyer* dans son lit à soigner son rhumatisme!

Stendhal, homme d'honneur en dépit de ses complaisances pour ses manies, eût sans doute agi comme le lieutenant Louaut dans quelque circonstance extrême; mais il se refusait nettement à s'inspirer du même principe d'action dès que le cas n'était plus assez grave pour provoquer une directe intervention, jusque dans le psychisme subconscient, de l'instinct social méconnu! Au surplus Helvétius devait être incapable de satisfaire aux plus intimes aspirations de son lecteur. Cet

homme « avait, dit-il, *l'âme froide :* il n'a connu ni l'amitié, ni l'amour, ni les autres *passions vives* qui créent des *intérêts nouveaux et singuliers* » (1). Le grand séjour italien de Beyle entre 1814 et 1820, le ramena définitivement vers la morale romantique du beau geste, dont nous exposerons tout à l'heure les principes; et les dernières années de la Restauration le trouvèrent tout prêt à s'associer au mouvement romantique français dont Byron après Rousseau lui avait inculqué déjà les doctrines morales. Sainte-Beuve, le meilleur historien de cette période agitée et confuse s'est toujours souvenu des brochures polémiques de Beyle et le nomme à plusieurs reprises « le plus léger des housards romantiques ».

Quelle fut pourtant au juste la nuance et la portée de ce « romanticisme » que Stendhal avoua et professa, comme on le sait, à l'heure de ses premiers écrits publics? N'y cherchons pas une franche adhésion aux formules esthétiques nouvelles qui furent adoptées et imposées à l'opinion par l'école de 1830. Dans ses curieuses critiques littéraires par lettres, Beyle proclame les débuts de Hugo « somnifères » et ceux de Lamartine « puérils », sauf dans l'expression de l'amour. Il écrira des fidèles du Cénacle : « Tout ce qui est lugubre et niais comme la séduction d'Eloa par Satan, ils le croient romantique! » Non! puisque M. de Stendhal, qui se prétend romantique, n'aime guère les vers et que les poèmes théologiques de Vigny ont le malheur de l'ennuyer, l'école nouvelle ne saurait être, à son avis, dans la véritable voie romantique. Le romantisme, dit-il, par une définition déjà suffisamment beyliste en vérité, c'est « ce qui plaît à la foule au moment actuel », c'est l'art de présenter au peuple des œuvres littéraires qui, dans l'état présent de ses habitudes et de ses croyances, soient susceptibles de lui procurer le plus de plaisir possible. » Ici quelques objections se présentent à l'esprit du lecteur. En effet, tous les auteurs applaudis auraient donc été des « romantiques » en leur temps? Oui, répond notre critique, Sophocle et Euripide le furent à leur heure, non moins

(1) *Souvenirs d'égotisme*, p. 274.

que Racine et Pigault-Lebrun. En revanche, le classicisme c'est, à son avis, la littérature qui « donnait le plus grand plaisir à nos arrière-grands-pères ». — Soit, mais alors pourquoi prête-t-il aux romantiques de la Restauration cette phrase contradictoire : « Examinons et méprisons l'*ancien*. C'est *Shakespeare que nous voulons, et tout pur!* » Le grand Will ne fut-il donc pas applaudi par les arrière-grands-pères de la présente génération d'hommes? — Notre homme un peu embarrassé répond cette fois que l'actualité de Shakespeare est le fait d'une coïncidence toute fortuite. Il se trouve, en effet, qu'aujourd'hui la nouvelle tragédie française doit ressembler à celle du dix-septième siècle à son aurore parce que « nos circonstances rappellent celles de l'Angleterre en 1590 ». Rapprochement qui n'est pas sans quelque vérité au point de vue moral, ainsi que nous l'avons indiqué dans notre introduction. — Beyle aimerait mieux d'ailleurs que nos modèles littéraires nous vinssent du midi que du nord. Si, dit-il, l'Italie ne s'était pas *sottement* « civilisée » vers 1530, c'est elle qui serait aujourd'hui l'initiatrice du romantisme français, qu'il voit ici, très justement, comme une réaction contre la « civilisation » rationnelle.

Encore la définition que nous venons de discuter ne peut-elle longtemps contenter son égotisme, car le respect de l'opinion publique ne lui est pas habituel. Puisque, en effet, il voit la foule applaudir autour de lui Hugo, Lamartine et Vigny, il devrait conclure, d'après ces propres leçons, que ces ennuyeux sont bien des romantiques, ce qui n'est pas son avis. Aussi, n'accepte-t-il, en fait, le verdict de la masse que s'il le trouve d'accord avec ses préférences personnelles, et, par exemple, réclamant avec lui du Shakespeare. Il s'est quelquefois exhorté à « ne pas déclarer impossible pour tous un plaisir qui est seulement impossible pour lui (1) ». Mais il n'a jamais su se tenir longtemps à cette bonne résolution, et voici une autre définition, pleinement beyliste cette fois, du principe romantique : « L'auteur du présent écrit (2),

(1) *Correspondance*, I, 108.
(2) Voir son écrit de circonstance : *Qu'est-ce que le romantisme?*

fidèle au *principe romantique,* ne combat sous les étendards de personne. *Il dit franchement sa propre pensée sans s'inquiéter si elle blesse ou si elle ne blesse pas!* »

Comment s'étonner, après une telle profession de foi, — et lorsque l'on connaît d'ailleurs la passion de Beyle pour les ballets italiens de la Scala — si l'on peut lire sous sa plume cette étonnante déclaration : « Le ballet est le romantisme par excellence. Shakespeare a fait ce qu'on peut avec le drame, mais le *Chêne de Bénévent* est une bien autre fête pour l'imagination charmée... le ballet de Vigano a une rapidité singulière, à laquelle Shakespeare ne peut pas atteindre. » Ainsi les divertissements chorégraphiques de la Scala, le *Titan* de Vigano ou la *Testa di bronzo* de Solliva seraient les chefs-d'œuvre de l'art romantique, qui vient ici une fois de plus se retremper à ses origines romanesques et musicales. — N'avons-nous pas montré jadis (1) Mandeville retrouvant sur la scène de l'Opéra londonien tout le préromantisme moral de Shaftesbury?

2. — *L'instinct musical.*

Au total, le véritable romantisme de Beyle n'est pas celui qu'il définit de si capricieuse manière dans la brochure que nous avons analysée, en présence de tentatives littéraires dont il ne comprenait pas bien le sens. C'est pour une part, nous venons de le montrer, son ordinaire égotisme, mais c'est aussi un mysticisme esthétique bien caractérisé dont la révélation lui est apportée par une voix intérieure qui se fait entendre à son cœur et qu'il désigne d'ordinaire sous le nom caractéristique d' « instict musical » . En effet, l'instinct musical ne lui est pas seulement utile, comme on pourrait le croire, pour goûter les ballets de Vigano; cet infaillible instinct étend à de tout autres sujets ses révélations infaillibles. — Stendhal

(1) Voir l'introduction au troisième volume de cet ouvrage.

parcourt-il pour la première fois les rues de Florence, devinant peu à peu avec dépit que les citoyens de la Toscane forment, par leur esprit positif, une sorte de colonie anglaise au sein de l'ardente Italie : « L'instinct musical, dit-il, me fit voir dès les premiers jours quelque chose d'*inexaltable* dans toutes ces figures... toujours l'idée du raisonnable, et jamais la possibilité de faire des folies par amour! »

L'instinct musical, qui s'appelle aussi le « sentiment des arts » dans le *beylisme* est la faculté qui permet à l'homme de communiquer avec le dieu de la Beauté. Il n'est pas donné à tous les mortels : c'est un aristocratique privilège, car un artiste arrivé peut sentir moins les arts que tel pauvre diable en « prison pour dettes ». On l'acquiert cependant, et par de singuliers moyens si l'on en croit l'auteur de *Rome, Naples et Florence,* qui écrit sans sourciller (1) : « La femme française qui a eu quatre amants est *tout près des arts* », sans qu'elle possède d'ailleurs elle-même une conscience bien nette de cette distinction inattendue! Rien n'est plus opposé naturellement à cet instinct ou à ce sentiment que la recherche de l'argent (2), celle des honneurs, de l'esprit d'à-propos ou même celle de l'esprit tout court, enfin et surtout celle de l'esprit d'ordre. » C'est là comme on le voit la conception romantique, — aujourd'hui si profondément ancrée dans nos habitudes d'esprit, — de la dignité supérieure de l'art et du privilège divin de l'artiste. Depuis Chateaubriand jusqu'à Murger, bien des contemporains de Stendhal étaient déjà plus ou moins les fidèles de cette religion si favorable à leurs ambitions et à leurs goûts.

La religion esthétique est pourvue par les soins de Stendhal d'une véritable doctrine de la grâce : « Il y a des jours où le plus beau tableau ne fait que m'impatienter... N'avoir que vingt-quatre heures à passer dans une maussade petite ville et pendant ce temps ne pas trouver une once de sensibilité pour le genre de beauté qui vous y a fait venir... (3). Je suis

(1) Page 418.
(2) *Promenades dans Rome,* II, 282.
(3) *Rome, Naples et Florence,* p. 114.

très sujet à ce malheur. » Au surplus, le climat du nord se montre particulièrement défavorable à la venue de ces secours d'en haut : puisqu' « il est impossible d'aimer le souvenir de Corrège à Paris, quand il y fait un vent de nord-est ». Mais dès que le souffle vivifiant de la grâce esthétique a passé sur les systèmes nerveux inquiets, il n'est plus que de s'abandonner au courant qui vous porte, et voici l'expression attendrie de cette conviction : « Un homme passionné qui se soumet à l'effet des beaux-arts trouve tout dans son cœur! » En effet, « le beau est une promesse de bonheur », comme Stendhal l'a dit dans une définition fort goûtée de son disciple Nietzsche, à titre d'antidote contre l'esthétique glacée de Schopenhauer.

Toutefois cet état de bonheur n'est pas un don gratuit : il faut mériter les faveurs du dieu de la Beauté par la persécution soufferte en son nom. Ainsi, pour se rendre digne de comprendre Corrège, on devra *se donner des ridicules au service de la passion* qu'on ressent à l'égard de ce maître. C'est pourquoi Beyle s'est empressé de faire sienne, comme nous le verrons, cette théorie ingénieuse qu'il tenait d'un Milanais de ses amis. Tout véritable artiste, disait ce psychologue italien, doit avoir, vers dix-huit ans, aimé jusqu'au côté ridicule et caricatural du grand homme qu'il s'est choisi pour modèle et pour patron.

Quel est pourtant le caractère de ce bonheur promis aux privilégiés de la grâce esthétique? C'est une sorte d'exaltation des sens suivie d'une réaction d'atonie. On pourra s'en faire une idée si l'on songe qu'un paysage même donne parfois à Beyle des sensations « dont on ne peut parler qu'en manuscrit » ; que la jolie duchesse San Severina procure à son imagination la même fête que la vue d'un Corrège ; que la sainte Thérèse du Bernin avec sa volupté divine, lui apporte « le besoin de prendre l'air » (1) ; enfin qu'il relève cette phrase dans le journal d'un gentilhomme italien mort par amour (2) : « Une âme épuisée pour avoir rêvé pendant une heure à la beauté céleste de la Vénus de Canova ou à un regard que sa

(1) *Promenades dans Rome*, I, 275.
(2) *Id.*, I, 286.

maîtresse fixait sur un rival, est incapable de parler, même à un bottier pour commander une paire de bottes. » L'épuisement nerveux est ainsi la conséquence certaine de tous les rites semi-orgiaques de la religion esthétique : visite à la Brera, soirée à San Carlo, ou brillante journée de conversation chez Louason.

Ces phénomènes d'extatisme, bien que très atténués, doivent nécessairement se marquer à l'extérieur par quelques symptômes. Voici une page qui exprime de façon fort distincte le caractère tout mystique le plus souvent des admirations de Beyle (1) : « Je crains bien de trouver toujours en France un fond de froid dans toutes les sociétés. J'éprouve un charme dans ce pays-ci dont je ne puis me rendre compte. C'est comme de l'amour. Je tressaillais. *Les larmes me venaient aux yeux*. Il m'arrivait de dire à propos de rien : Mon Dieu ! que j'ai bien fait de venir en Italie !... Toutes mes idées de *bon sens*, tous mes principes sur l'Italie commencent à s'obscurcir... Je n'ai rien gagné du côté de l'esprit, c'est l'*âme* qui a gagné. La vieillesse morale est reculée pour moi de dix ans. J'ai senti la possibilité d'un bonheur nouveau... Les gens *secs* ne peuvent plus rien sur moi : je connais la terre où l'on respire cet air céleste dont ils nient l'existence : je suis de fer pour eux ! » — Et encore : « Quand je suis avec les Milanais, j'oublie que les hommes sont méchants et toute la partie méchante de mon âme s'endort à l'instant... Ces soirées de naïveté et de bonheur ne sortiront jamais de ma mémoire. » — C'est bien là le langage de la dévotion qui ne raisonne plus, la rébellion de l'*âme* contre l'*esprit,* c'est-à-dire des facultés subconscientes contre la froide raison. Il n'y manque ni les larmes rousseauistes, ni la foi dans la bonté naturelle, ni l'anathème à la « sécheresse », qui dans le langage des mystiques de tous les temps, exprime l'état d'âme opposé à celui de la béatitude extatique.

Nous voici donc ramenés, par le détour de l'instinct musical et du sentiment des arts, vers le mysticisme initial de Beyle, vers cette philosophie de la sympathie qu'il prêcha d'abord à

(1) *Rome, Naples et Florence,* p. 98.

sa jeune sœur sous l'influence de Jean-Jacques avant de la mettre un instant de côté sous l'influence d'Helvétius. On peut trouver en effet dans la communion esthétique, dans l'élan d'une émotion d'art éprouvée en commun, une sorte de lien métaphysique qui suppléera, jusqu'à un certain point, à tout autre trait d'union entre humains ; à la fraternité chrétienne, à l'identité bouddhique, ou à la compassion et la sensibilité de Rousseau. Et, en effet, Beyle a superposé parfois à son égotisme foncier des sensations d'unité mystique qui sont de cet ordre. Écoutez-le fonder la morale sur la sympathie amoureuse : « Tout ce qu'il y a de beau au monde étant devenu partie de la femme que vous aimez, vous vous trouvez disposé à faire tout ce qu'il y a de beau au monde. » Lisez Brulard expliquant ses engouements pour les hommes qui lui inspirent une admiration passionnée, le mathématicien Gros, le négociant Rebuffel ou le philosophe Sacy : « Mon amour-propre, mon intérêt, mon *moi* avaient disparu en présence de la personne aimée. *J'étais transformé en elle.* » — Lamiel, l'héroïne de son dernier roman, aura donc tort de railler par la suite le joli : « J'ai mal à votre poitrine, » de Mme de Sévigné ; nous avons l'aveu de son père en littérature, et nous savons qu'il a connu lui aussi, en ses heures d'enthousiasme admiratif, cet altruisme parfait qui rappelle le « *Tattwa asi*. Tu es cela » dont les bouddhistes aiment à saluer toute créature vivante.

Qu'il faille d'ailleurs attribuer à l'instinct musical et au sentiment de l'art ce miracle qui fait pour quelques moments un être éminemment social de notre égotiste par principe, c'est ce qu'il n'a jamais mieux montré que dans cette obscure mais révélatrice formule de l'*Histoire de la peinture en Italie*, où il tente de concilier entre eux Helvétius et Jean-Jacques. — Jusqu'à quel point se demande-t-il, l'intérêt personnel et la sympathie peuvent-ils s'allier dans un homme ? et la solution sera empruntée toute entière aux sensations les plus vagues du mysticisme esthétique : « *On ne peut répondre qu'en prenant les pinceaux*, écrit-il (1). » C'est là une question à résoudre par l'étude de Raphaël,

(1) *Histoire de la peinture en Italie*, p. 242.

de Poussin, du Dominiquin, mais la musique nous éclairera mieux encore : « D'une manière obscure, et qui *n'effarouche pas l'amour-propre,* la musique nous fait croire à *la pitié* chez les hommes. » Il y a dans cette dernière phrase, résumé si évident de personnelles expériences, un pressentiment remarquable de la doctrine (d'ailleurs conçue vers le même temps) de Schopenhauer, ce rénovateur de la morale romantique, qui fait de la musique le langage symbolique de sa divinité panthéiste, la Volonté métaphysique, et cette théorie de l'influence des sons sur le sentiment social renferme aussi en germe tout le mysticisme wagnérien de Nietzsche. L'auteur de *Zarathustra* eût en outre acquiescé volontiers, vers la fin de sa vie, à cette restriction dont s'avise bientôt l'égotiste, éveillé de son rêve mystique passager : « Beaucoup d'âmes fortes disent que la musique est un plaisir d'*esclaves !* »

Si pourtant le sentiment des arts fournit à quelques élus une religion capable de les relier à leurs frères en humanité, il ne la fournit pas universelle, ni même largement accueillante le plus souvent (1). Comptons quels en sont, dans le beylisme, les exclus par incapacité originelle. — Et d'abord tous les Septentrionaux : en France, par exemple, quiconque (2) vit entre la Loire, la Meuse et la mer, ne *peut sentir les beaux-arts*. Décrire à un homme du Nord les jouissances que procure l'instinct musical serait passer pour fou à ses yeux (3) ; aussi le correspondant de Louis Crozet désespère-t-il « de faire sentir les arts à ces *monstres de vanité et de bavardage* » que sont les Parisiens de son temps (4). Les âmes « basses et injustes » telles que lui apparaissent en général celles de tous les gens en place, se voient également frappées de l'excommunication majeure. Mais voici qui restreint davantage encore la liste des orthodoxes. Stendhal a formulé à plusieurs reprises le

(1) Tolstoï pourtant est l'un des plus sincères parmi nos néoromantiques à associer le mysticisme esthétique au mysticisme social et à ouvrir largement les portes de l'église du beau. — Voir son livre : *Qu'est-ce que l'Art?*

(2) *Promenades dans Rome,* I, 192.

(3) *De l'Amour,* p. 33.

(4) *Souvenirs d'égotisme,* p. 245.

vœu de posséder une langue « sacrée » qui serait comprise par les seuls esprits véritablement frères du sien et dans laquelle un honnête homme pourrait parler librement (1) des mœurs italiennes ou des bizarres méthodes d'éducation qu'emploient les mères milanaises à l'égard de leurs filles. Or, au cours de son premier voyage outre-monts, notre artiste acceptait de partager avec quarante initiés le secret de cet idiome aristocratique; par une réminisence académique peut-être! Mais le *Promeneur dans Rome* sera bien autrement exclusif puisqu'il ne nomme, parmi les âmes nobles et tendres dont il souhaiterait l'approbation, que Mme Roland, Mlle de Lespinasse (2), Napoléon et le condamné Laffargue (3). C'est ainsi que la religion de l'art va rétrécissant sans cesse le cercle de ses participants, pour tendre vers une limite que nous pouvions d'ailleurs pressentir à l'avance; à savoir vers l'égotiste, personnalité de son grand prêtre. — Après tout la société semble peu favorable à l'instinct musical : il faut être seul dans les musées pour jouir de leurs attraits. « La civilisation, en *fixant l'attention sur ce que les autres pensent de nous,* a fait disparaître le brio, sans lequel la musique italienne ne saurait avoir des auditeurs dignes d'elle (4). » Pourquoi s'inquiéter de savoir si nos jouissances sont partagées, si un grossier public reconnaît quelque valeur à ce qui nous émeut : « Mon thermomètre est ceci : quand une musique me jette dans de hautes pensées sur le sujet qui *m'occupe,* quel qu'il soit, cette musique est excellente *pour moi.* » Principe d'appréciation fort commode, en vérité. Mais c'est ainsi qu'on en vient quelquefois à prendre un Solliva pour un Mozart, un Vigano pour un Shakespeare et un Constantin pour un Raphaël.

Ajoutons que le mysticisme esthétique, — cette formule du romantisme moral qui est adoptée d'ordinaire par les privilé-

(1) *Rome, Naples et Florence*, p. 88.

(2) Sur les propensions romantiques de cette femme célèbre, voir notre étude dans le *Journal des Débats* du 23 mars 1906, *l'Aurore de la passion romantique* (à propos du beau livre du marquis DE SÉGUR, *Julie de Lespinasse*).

(3) *Promenades dans Rome*, II, p. 25.

(4) *Id.*, II, 111.

giés de l'ordre social actuel — est loin d'avoir vu décroître son influence depuis que Stendhal s'efforçait de lui prêter quelque consistance. Nous lisions hier encore dans une grande revue allemande quelques réflexions, d'ailleurs spirituelles et brillantes, sur l'opposition qui se trahit entre le souci de la beauté et les tendances de l'éducation moderne, — celle-ci dédaigneusement traitée de « dressage ». Et pourtant que pourrait être autre chose qu'un dressage la formation d'un « petit homme », comme dit Kipling. Les formules extérieures de politesse, assurait l'auteur de ces lignes, sont, chez l'enfant, mortelles à toute une conception vivante et personnelle de la *nature* et de l'*art*. Voyez cette petite fille qui compte deux ans à peine et vous tend sa menotte en courbant ses jarrets par de singuliers mouvements de flexion. Malheur à elle si elle se dérobait à ce rite, car sa maman de dire aussitôt : « Allons, fais donc gentiment ta petite révérence. » Voici devant vous un vigoureux garçon de huit ans : vous lui donnez la main, et loin de chercher votre regard avec l'*indépendance royale* qui sied à un enfant honnête et droit, il vous montrera sa chevelure, car il vous fait à ce moment un salut, et il va baiser la main de votre femme.

Qu'on s'incline devant un Gœthe dont on connaît le génie, cela est un geste *naturel;* et qu'un fils, dans un élan de déférence et de reconnaissance débordante, baise la main de sa mère, un mari celle de sa femme, cela est certes un *acte parfaitement artistique*, parce que physionomie, langage et attitude s'accordent ici pour exprimer ce qui se passe dans l'âme, librement et sans crainte, sans « barrières », comme le dit Emerson. — Mais qu'arrivera-t-il de créatures dressées comme ces deux enfants? On leur interdit d'exprimer au dehors les sensations fortes de leur vie intérieure, nobles autant que basses, belles aussi bien que laides : non seulement colère, envie, avidité, mais encore joie innocente, émotion naïve, sainte indignation (1). « Pas trop d'agitation, pas trop de tapage. » Tel

(1) Ce serait ici le cas de rappeler le jugement sur Rousseau qu'Hérault de Séchelles recueillit de Buffon, homme de haute culture rationnelle, et de saine tradition : « Rousseau a tous les défauts de la *mauvaise* éducation ; il a l'inter-

est le refrain de leurs tyrans. La mère songe-t-elle que chacune de ses paroles de dressage rogne ou même tue chez l'enfant quelque chose d'admirable : le *désir artistique actuel* d'exprimer ce qui l'émeut! On croirait lire une paraphrase de l'*Emile*, n'est-il pas vrai, et la morale de Beyle qui parle, il est vrai, le plus souvent pour les grands enfants que sont les hommes, va nous offrir des accents parfaitement d'accord avec ses romantiques convictions.

II. — La morale du beau geste.

Le geste parfaitement adéquat à l'émotion intérieure du moment, tel est le principe de cette morale esthétique qui définit le beau par le « naturel! » Par malheur, les émotions de l'homme, quand elles ne sont point contenues et canalisées par la raison, sont rarement fort *nobles*, et le plus souvent suspectes d'égotisme instinctif. Or c'est un des principes de la plus vieille psychologie du monde, comme dit Nietzsche, que le geste physique influe sur la disposition psychique, et que, pour se procurer une émotion que l'on désire, il est bon de commencer par en prendre l'attitude. Si donc l'on entend faire dominer le sang-froid et le calcul des conséquences dans l'ensemble de sa conduite, il est utile d'apprendre dès l'enfance

jection, l'exclamation en avant, l'apostrophe » ; et celui de Mandeville sur le flegme britannique comparé à l'exubérance méridionale, qui semble répondre d'avance aux développements que nous allons trouver dans Stendhal : « Les Français et surtout les Portugais nous donnent une scène très amusante par la façon outrée dont ils gesticulent... Je suis charmé que la mode de parler bas soit établie en Angleterre parmi les personnes *bien élevées*... Lorsque quelqu'un, s'adressant à moi d'une manière posée, sans faire aucun geste ni aucun mouvement de la tête ou du corps continue à me parler d'un ton de voix simple et uni sans le hausser ni le baisser... cette conduite me donne lieu d'imaginer qu'il croit que les passions n'ont aucun pouvoir sur mon esprit et que la Raison est mon unique guide. Peut-il exciter de pensée plus agréable? » (*Fable des Abeilles*, traduction française de 1740, IV, 164.) — Évidemment cette dernière attitude n'est pas *artistique*, mais en revanche elle est *morale*.

à garder l'apparence du calme aux heures du bouillonnement intérieur : toutes les cultures sagaces s'accordent à donner ce précepte, et Caton d'Utique l'a pratiqué comme les sachems de la tribu Peau-Rouge.

Il semble que les climats du midi, où la lutte de l'homme contre la nature est moins âpre, où les éléments se montrent moins rigoureux, façonnent mal l'humanité à cette discipline rationnelle ; l'émotion y donne plus libre cours à ses manifestations instinctives, et le geste y demeure plus expressif du sentiment. De là, sans doute, la prédilection des romantiques dilettantes du Nord, serviteurs du dieu de la Beauté, des Byron, des Ruskin, des Stendhal, des Nietzsche pour les populations brunies par le soleil du Sud. L'usure nerveuse de ces tempéraments d'exception les rapproche de ces peuples adaptés à d'autres conditions de milieu que les autres. Nous avons dit que cette usure se traduit par l'émancipation du moi subconscient, aux dépens des facultés supérieures. Or le professeur Grasset, le chef éminent de l'école psychologique de Montpellier, exposant récemment les lois qui régissent l'activité du *psychisme inférieur* (1) nous livrait cette remarque ingénieuse : lorsque, disait-il, notre moi, accidentellement dissocié, laisse la parole au seul psychisme inférieur, lorsque sommeille ou s'obscurcit durablement la Raison directrice, l'individu prend d'ordinaire les gestes exubérants, les attitudes et les façons d'être qui frappent l'homme du Nord dans les régions du Sud. *Le psychisme inférieur est d'autant plus méridional,* concluait le savant psychologue, qu'il est, chez certains sujets, plus facilement dissocié, mis en liberté, dégagé de la tutelle des facultés supérieures. — Et nous avons cité d'autre part ce jugement d'un colonial expérimenté qui, parlant de l'anémie nerveuse sous le climat du tropique, écrivait : « Au Congo, tout le monde est un peu de Tarascon. »

C'est donc sur le sol italien, dont il fit si longtemps et avec une prédilection si marquée son séjour, que nous allons voir Stendhal concevoir et mûrir les préceptes de sa morale esthé-

(1) *Revue des Deux Mondes,* 15 mars 1905, p. 322.

tique. C'est le « naturel » italien qui lui en fournira la révélation première. Ajoutons dès à présent, afin de ne point contrister par une attitude, souvent dénigrante en apparence, nos séduisants voisins d'outre-monts, que Beyle a extrêmement exagéré les conclusions de l'enquête psychologique qu'il mena parmi leurs grands-pères. « Toujours, dit-il quelque part, j'ai vu mon idée et non la réalité. » Cela fut plus vrai en Italie que partout ailleurs : il n'a guère peint que sa conception subjective d'une Italie dont, pour s'y être trouvé à son aise, il a fait le paradis de la morale esthétique, telle qu'il eût souhaité de la voir régner sur le monde. On lit dans le premier et le plus vivant de ses journaux de voyages, *Rome, Naples et Florence*, qu'ayant rédigé ses impressions sur Bologne, — dont il fait la patrie par excellence des passions débridées et du sans-gêne exquis, d'où naît l'inestimable *imprévu,* — il s'avisa de donner lecture de ces pages à un indigène, M. Gherardi : « Il m'a juré que *je me trompais entièrement*... non contre l'honneur, mais contre la vérité... que j'avais fait un roman... *mais puis-je sentir autrement que moi?* » D'autre part, l'échec complet de sa stratégie amoureuse auprès d'une Italienne, Métilde Dembowska, vint établir par une expérience pratique qu'il s'était illusionné sur le tempérament de ses hôtes. Enfin, dans ses *Promenades* romaines, il prête à une compagne de voyage cette appréciation sur ses notes quotidiennes : « Votre journal me semble l'exagération continuelle d'un menteur d'autant plus impatientant qu'il travestit des faits que je sais être vrais. Je ne trouve à louer que quelques phrases dans la partie morale et politique. » — Tout ce que nous allons dire ne doit donc s'entendre que de l'Italie romantisée par Beyle, et non de la belle et forte nation qui nous donne depuis cinquante ans de si frappants exemples de sagesse et de raison.

I. — *Le* naturel *en Italie.*

Nous avons indiqué que, dans la morale esthétique, c'est surtout comme conforme à la *nature,* c'est-à-dire aux réactions

instinctives, aux inspirations spontanées du moi subconscient qu'est admiré et prôné le geste de l'homme! La résistance au premier mouvement est envisagée au contraire comme la conséquence d'un déplaisant formalisme, comme un défaut et comme une diminution des saines énergies de notre personnalité. — Tout cela, n'est, on le voit, qu'adaptation de la psychologie optimiste de Rousseau, que forme raffinée de l'illusion romantique. — Nous avons dit aussi que Beyle crut rencontrer sur le sol italien un peuple privilégié qui, du haut en bas de l'échelle sociale aurait conservé ce don précieux du *naturel,* — source inépuisable de beauté plastique pour ceux qui en sont doués, de jouissance artistique pour les spectateurs de leurs ébats sans contrainte. — Toutefois c'est là une conclusion qui mit quelque temps à se préciser dans l'esprit de Stendhal. De sa future patrie d'élection, il n'a pas tout d'abord subi le charme. Son *Journal* de jeunesse, qui nous renseigne sans supercherie possible sur ses sensations de 1801, le montre insatisfait et moralement souffrant durant son premier séjour italien. Il est d'ailleurs, à ce moment trop occupé de se bien connaître lui-même pour prêter grande attention à ses hôtes. De façon rétrospective seulement, alors qu'il eût goûté dans ce même cadre des heures délicieuses, en 1811 d'abord, puis de 1814 à 1821, il raviva et modifia ses souvenirs d'adolescence au point de se persuader enfin tant bien que mal qu'il avait pris sa part aux ivresses milanaises de notre jeune armée républicaine.

En tout cas, lors de ses débuts littéraires, il est depuis longtemps conquis sans réserves. Le climat méditerranéen seul suffit à le rendre heureux : car il n'est pas de ces Septentrionaux qui en redoutent l'énervante mollesse. Il célèbre avec effusion les joies que goûte l'indigène sous un ciel si clément : il dit les regrets du Provençal éloigné par quelque affaire importune du poste où il attend tout le jour la grive voyageuse. Il envie la pleine volupté que goûte, dans des conditions analogues, le chasseur italien raillé par les Nemrod du Nord, car l'affût des petits oiseaux, le « rocolo », lui paraît « reculer les bornes de l'existence du côté des plai-

sirs si vifs de la bête ». Il voudrait voir un méthodiste assister à ce spectacle enchanteur car il croit sentir « que cet ennemi du bonheur facile éclaterait en injures ou irait se pendre » (1). Dans un tel paradis du farniente, on parle de l'existence agitée des Parisiens (2) comme l'indolent Caraïbe de Rousseau, jugeait notre conception européenne de la vie.

Avec quelle complaisance Stendhal décrit ces jardins de Gênes où le vent détachant un citron de l'arbre, fait tomber le fruit dans la mer d'azur : au lieu que les plages de l'Atlantique offrent à son souvenir écœuré « une demi-lieue de boue dégoûtante à voir ». Aussi rien ne peut-il peindre sa stupeur, son vertige pour ainsi dire lorsque le froid jugement de quelque compatriote, moins grisé, l'arrache à son rêve souriant. Une de ses compagnes de Rome (3) se plaint d'avoir les yeux brûlés par ce soleil sans nuage, le regard fatigué par ces flots si bleus, au point de regretter les brumes de la Bretagne, et les flots verts des côtes de la Manche. Quel blasphème! Lecteur d'Ossian et de Chateaubriand, notre romantique conçoit à la rigueur qu'on préfère à la théâtrale basilique de Saint-Pierre, « la petite église à demi-ruinée de son village », mais non pas le décor attristant qui se dessine derrière cette gothique silhouette. Toute injure jetée au climat de l'Italie le *révolte*. Parce que, toutefois c'est le moraliste que nous étudions en lui de préférence, il est temps de porter par ses yeux, nos regards sur les habitants de ces régions fortunées.

a) *La sauvagerie dans le peuple.*

A l'en croire l'état social du peuple italien serait en mainte région, celui de la « sauvagerie heureuse », de la persistance dans la saine animalité. Le paysan napolitain est « un sauvage heureux, comme *on l'était à Otahiti* avant l'arrivée des mission-

(1) *Rome, Naples et Florence,* p. 144.
(2) *Id.*, p. 190.
(3) *Promenades dans Rome,* II, 273.

naires méthodistes » (1), et tout voyageur français doit être charitablement averti de ne pas se laisser mettre en colère, comme un *Anglais*, par ce qu'il verra d'*africain* chez le lazzarone (2). Quant aux *bons* habitants d'Ischia, ce sont des « sauvages africains » qui ne montrent presque aucune trace de civilisation, qui ont même réduit la religion chrétienne à la célébration de quelques rites fétichistes. Et ils ont bien fait! Car, si vous admettez les bonnes actions, elles peuvent être plus ou moins bonnes : alors, l'examen personnel s'impose, et nous arrivons aussitôt au protestantisme, à la *gaieté* d'un méthodiste anglais! Beyle, d'après John Hunter et Blumenbach, imagine volontiers nègre et Africain le premier ancêtre du genre humain (3), afin sans doute de rapprocher le plus possible de la souche originelle et de la bonté naturelle ses chers Italiens du Sud. Et pour mieux comprendre cet état originel de l'homme qu'il regrette comme Rousseau, bien que pour des raisons esthétiques plutôt que sociales, notre psychologue souhaitait un livre bien fait sur l'homme sauvage et ses passions (4).

Mais à défaut d'un pareil manuel, le meilleur moyen pour s'éclairer aujourd'hui sur ce sujet, c'est de faire une excursion dans les Calabres. Allez au Niagara, au golfe Persique, et vous n'aurez sur les sauvages que des vérités générales, connues depuis cinquante ans. Là en effet, comme à Pétersbourg, comme à Batavia, on rencontre encore la loi de l'*honneur* — de l' « honneur *bête* » sans nul doute, comme l'écrit si volontiers l'auteur de l'*Amour* avec une invincible répulsion. — Au contraire, à en croire Stendhal, « passé le Garigliano, ce grand sentiment des modernes n'a point pénétré. » — Il faut goûter les portraits, d'une truculence toute romantique, qu'il trace si volontiers de ses amis des Calabres, par exemple de ces trois paysans armés qui l'accompagnèrent aux ruines de

(1) *Promenades dans Rome,* II, 294.

(2) *Rome, Naples et Florence,* p. 86. — Le guide allemand Baedecker présente aujourd'hui encore à ses compatriotes la même recommandation.

(3) *Histoire de la peinture,* p. 208.

(4) *Correspondance,* I, 236.

Locres (1) : « Jamais brigands n'eurent plus épouvantables figures. Mais, dans ces têtes, il n'y avait rien de ce qui me fait horreur : la dissimulation doucereuse dans la forme et sèche dans le fond de la famille Harlowe... Quand le temps menaçait d'un orage... leur figure, comme agitée d'avance par le fluide électrique, avait un aspect bouleversé... Ces gens mènent une vie fort douce ; jamais l'idée du *devoir* ne leur apparaît... Ils font ce qui leur plaît, et, deux ou trois fois par an, vont bavarder sur leur passion dominante et croient ainsi gagner le ciel... Toute sa vie, le jeune Napolitain préfère la douleur de manquer à la douleur de travailler. — Les sots venus du Nord traitent de barbare le bourgeois de ce pays-ci parce qu'il n'est pas malheureux de porter un habit rapé. » — Dans mainte maison l'aîné du nom se fait prêtre, « marie son frère cadet à la jolie femme qu'il aime, et il règne beaucoup d'union dans ces familles. »

Bien des années après avoir tracé sa première esquisse de la vie italienne, Beyle ne cesse pas de voir sous un pareil jour ses hôtes de la Péninsule. Ses *Promenades dans Rome* accumulent les anecdotes truculentes afin de peindre l'idylle sud-italienne. Écoutez cet ancien préfet du roi Murat, qui conte comment un Calabrais *honnête et bon*, vint un jour lui proposer, dans la simplicité de son cœur, de faire assassiner à frais communs son ennemi, dont il venait de découvrir la retraite et que le préfet faisait chercher de son côté pour l'arrêter. En ces lieux privilégiés, on peut en effet rester « honnête et bon », tout en assassinant sans scrupules, comme au temps des Guises, parce que telle est la façon de comprendre le point d'honneur. A partir de la frontière de Toscane, vers Pérouse, jusqu'à Reggio de Calabre et Otrante, un différend pour un mur mitoyen « arrive au sang » parmi ces cœurs *sensibles* et sombres. Le préfet napolitain de tout à l'heure raconte qu'il reprochait à un paysan de ne pas payer ses impôts : « Que voulez-vous que je fasse, monsieur, la grand'-route ne produit rien ; il ne passe personne. J'y vais cepen-

(1) *Rome, Naples et Florence*, p. 284.

dant souvent avec mon fusil : mais je vous promets d'y aller chaque soir, jusqu'à ce que j'aie ramassé les treize ducats qu'il vous faut. » Cet homme, explique Stendhal avec une indulgence souriante et une sympathie toute admirative, n'a pas la moindre idée qu'il doive légitimement cet argent au roi pour la justice, l'administration, et autres services publics. Il regarde le souverain comme un homme heureux qui occupe une belle place, anciennement établie, qui est le plus fort et, par le moyen de ses gendarmes, lui extorque à lui, paysan des Calabres, treize ducats qu'il aimerait bien mieux employer à faire dire des messes pour l'âme de son père. Le droit du roi sur les treize ducats lui semble absolument le même que le droit dont lui, paysan, fait usage sur la grand'route : à savoir, la force!

Heureusement pour la sécurité de sa bourse, sinon de sa vie, Beyle a fort peu voyagé dans ces Calabres exquises; mais à Rome, où l'on s'est vite mis à l'abri sur la rive gauche du Tibre, il aimait à rechercher, à retrouver sur la rive droite dans le quartier du Transtévère, les mêmes qualités d'énergie et de « sensibilité » : c'est en ce lieu que la « plante-homme » lui semblait plus vivace et plus robuste qu'ailleurs; c'est là qu'il a surtout cherché des Italiens selon son cœur!

On conçoit déjà que si ces gens sont « bons » sans aucun doute, comme Beyle nous l'a plusieurs fois répété, s'ils sont même « sensibles » tout en assassinant sans remords, leur bonté naturelle ne ressemble pas cependant à la bonhomie un peu lourde qui attendrissait Jean-Jacques sur les pentes des vallées alpestres. Cette bonté consiste surtout dans l'expression franche, naturelle et par suite artistique du sentiment qui les anime : mais ce sentiment n'a rien d'altruiste en son inspiration, rien de commun avec la compassion de Rousseau. Tout au contraire la « méfiance » et la « haine » en sont les éléments principaux. — La méfiance, tout d'abord, sentiment très cher à leur admirateur français! On sait qu'il a mainte fois invité ses lecteurs à se mettre en garde contre lui-même et qu'il placera sur le tard dans la bouche de son docteur Sans-Fin, une théorie de la méfiance qui ne laisse

rien à désirer au point de vue de la franchise. Car ce personnage ayant enseigné à son élève, Lamiel, toute l'utilité de ce sentiment préservateur, conclut à peu près en ces termes : Je vous conseille de m'appliquer dès à présent la règle que je viens de vous donner, et, par conséquent, de ne pas croire ce que j'ai dit en vous l'expliquant; — en sorte que l'on songe ici malgré soi à ce raisonnement en « cercle vicieux » qui sert d'exemple dans les vieux traités de logique :

Minos disait que les Crétois étaient menteurs.
Or Minos était Crétois
Donc Minos était menteur.
Donc les Crétois n'étaient pas menteurs.
Mais Minos était Crétois
Donc Minos n'était pas menteur, etc.

Stendhal est convaincu que la jeunesse de notre temps « a toujours peur d'être électrisée par quelqu'un qui pourrait se moquer d'elle en secret. » Telle est la cause de la « méfiance folle » qui tourmentait tant son Julien Sorel. Il voudrait néanmoins, afin de renforcer encore cette disposition, à son avis protectrice, que la façade des deux Chambres du Parlement portât ce seul mot *méfiance*; et il s'étonne fort, s'il rencontre au mur de quelque chapelle un tableau de la Dubitation de saint Thomas, que l'Église fasse allusion dans ses temples à ce *grand acte de philosophie*.

Il est donc tout heureux de rencontrer cette qualité chez ses chers Italiens dont la disposition fondamentale est « une défiance extrême et pourtant raisonnable qui augmente l'isolement » (1). Il juge que l'Italie est plus près que nous de la liberté parce qu'elle est infiniment moins dupe de l'hypocrisie; qu'elle croit par principe que tous les hommes au pouvoir sont méchants et leur dit : Prouvez le contraire. Il estime que le poète milanais, auteur de ce chef-d'œuvre trop ignoré qui s'appelle *El di d'incœu* (2), le jour d'aujourd'hui, s'y montre comme tous les Lombards ses concitoyens, rempli de bon sens

(1) *De l'Amour*, p. 132.

(2) Sur la mort du représentant de l'Autriche, Prina, qui fut assassiné dans une émeute avec une extrême cruauté.

naturel, de superstition, et *d'une méfiance profonde pour le gouvernement, quel qu'il soit.* Bien plus, l'Italien sait « haïr ses princes » (1). Il y a deux cents ans que « l'être le plus profondément haï à Turin, à Bologne, à Modène, à Florence, c'est le souverain ». Il est vrai que Florence a perdu récemment cette énergie : « La puissance de haïr s'est retirée d'elle en même temps que la vie. » Mais on sait que cette ville pseudo-britannique fait tache au centre de l'Italie beyliste, dont Stendhal s'est forgé la chimérique vision.

La haine italienne ne s'adresse pas seulement au souverain. Au delà des Alpes, chacun s'occupe avant tout de soi, et si l'on songe au voisin, c'est pour s'en méfier et le regarder presque comme un ennemi (2). Le Romain « méprise le voisin ou ne *pense à lui que pour le haïr ;* (3) » et le sud de la France offre des dispositions analogues : à Avignon, par exemple aussi bien qu'aux rives du Tibre, on ne connaît ni le ridicule, ni la crainte de l'opinion. Si l'on songe en effet au voisin, c'est pour le *regarder en ennemi* et non pour redouter son épigramme. A Marseille le *naturel* consiste (4) « à ne chercher nullement à plaire au voisin ni à lui montrer de la considération » et l'enfant est déjà « grossier, emporté, bien comme son père » (5). Enfin le peuple espagnol, frère de race de l'italien, « est le seul aujourd'hui qui ose faire ce qui lui plaît sans faire attention au spectateur. » C'est que l'homme du midi, qui a de la *candeur*, emploie tout son temps à songer à sa passion ou à son *art* : tandis que l'homme le plus naïf d'entre ceux du nord passe encore une partie de son temps à songer à l'effet qu'il produit sur ses voisins.

(1) *Rome, Naples et Florence,* p. 186.

(2) *Id.,* p. 170.

(3) *Promenades dans Rome,* II, 294. — Après ces déclarations si nettes et si fréquemment renouvelées sur les sentiments qui règnent entre voisins italiens, on lit avec stupéfaction dans *l'Amour* (chap. XVII) : « Si l'on s'aperçoit de l'existence du voisin, on ne songe *pas* à le haïr. » Cette préposition négative inattendue fait véritablement l'effet d'une faute d'impression !

(4) *Mémoires d'un touriste,* II, 311.

(5) *Id.,* I, 176.

b) *L'amoralisme de la haute société.*

Nous n'avons jusqu'ici considéré par les yeux de Beyle que les gens du peuple en Italie. Or c'est avec les classes dirigeantes que le mirent surtout en contact sa situation sociale et ses goûts artistiques. Mais son impression sur le compte de ces privilégiés de la fortune ressemble étrangement à celle que lui procure la sauvagerie des contadini, car les premiers possèdent au même degré que les seconds l'inestimable vertu du *naturel*. Dans les salons de la Lombardie, rien de « convenu », rien qui rappelle les contraintes déplaisantes qu'impose la fréquentation du monde parisien. L'amour y est la seule affaire importante, et les mœurs n'opposent aucun frein aux élans de cette passion — si du moins nous en croyons Beyle dont nous avons déjà dit les exagérations sur ce point. — Voici, d'après lui, comment se nouent des relations qui durent des années et qui inspirent l'attendrissement par leur constance : une femme fait dire par un tiers à l'homme qu'elle a distingué : « *Dite à W. che mi piace*, dites à W. qu'il me plaît ». La commission faite, l'heureux élu vient trouver la belle et l'interroge : « *Mi volete bene?* Vous voulez bien de moi? — *Si, caro*, Oui, cher », répond-elle alors et leur union est scellée. Voilà tout le sacrement de ces hyménées qui ont la simplicité de la pure nature. Quel idéal! s'exclame notre célibataire!

D'une femme qui n'a pas d'amant, chacun dit : « C'est une oie », et les maris se montrent pour leurs suppléants d'une cordialité charmante. Mme Guarnacci reçoit chez elle deux étrangers qui lui font visite pour la première fois : en leur présence, elle adresse à ses deux filles adolescentes des maximes longuement méditées et appuyées d'exemples notoires sur le moment précis auquel il convient de punir l'infidélité d'un amant qui se conduit mal. Et Beyle de se pâmer d'aise, peut-être un peu la galerie, il faut l'avouer. Voilà la nature,

l'adorable sans-gêne, le divin « imprévu » qui lui fit chère sa seconde patrie lombarde!

Il assiste, dans une loge de la Scala, à une partie de tarocco entre Milanais qui, dit-il avec ironie, « ont le malheur de manquer tout à fait de vanité », et, en conséquence, se traitent au moindre dissentiment de menteurs ou de lâches, se jettent à la face des qualificatifs plus violents encore. Mais ne croyez pas qu'ils soient en colère : c'est « l'impatience vive et bouffonne » de deux hommes graves qui se disputent un joujou et sont ravis de faire les enfants pendant un moment. Un Français, remarque Beyle avec dédain, ne manquerait pas de les trouver poltrons, pour n'avoir pas mis vingt fois flamberge au vent depuis le début de la soirée. Et voici justement qu'un maudit Français s'approche à cet instant de lui en murmurant : « Quelle grossièreté, quels cris! et vous dites que ces gens-là ont des sentiments délicats en musique, etc! » Pour m'être confié à cet individu, conclut l'auteur de *Rome, Naples et Florence* (1), « je méritais de voir ainsi toutes mes idées polluées par un sot. L'abord du compatriote est mortel pour moi. » — Pourtant, dans la ville d'Aix en Provence, notre Dauphinois retrouvera quelque chose de ces impressions d'Italie : « Croirait-on qu'on y a tenu, vers 1820, des propos tellement gais, de *si bonne compagnie*, et par conséquent tellement choquants pour la pruderie actuelle, que je ne sais si j'aurai l'esprit nécessaire pour pouvoir les raconter (2). »

Le théâtre de la Scala, où se déroule la scène que nous venons de rappeler, a été le champ favori des observations de Beyle, sur la société italienne. Dans ses loges, décorées par les soins du titulaire et suivant son goût, fermées à volonté par des rideaux du côté du public, se forment de véritables salons où l'on cause, où l'on joue aux cartes, où les visiteurs se renouvellent sans cesse, et d'où l'on peut s'avancer de temps à autre vers la salle, afin de se plonger, par ce simple

(1) Pages 24 et suiv.

(2) *Mémoires d'un touriste,* II, 290.

mouvement, dans le torrent d'harmonie et de beauté qui s'épanche à flot de la scène, éclatante de lumières. On y garde facilement, si l'on veut le « silence du bonheur », ou bien l'on y distille quelque anecdote secrète sur Napoléon : on fait la connaissance de lord Byron et de maints génies italiens inconnus à Paris, mais qui valent autant et plus que le poète anglais.

Le naturel, l'originalité de la passion exprimée sans contrainte met entre les petites cellules de cette ruche bourdonnante des différences de ton, de manières, d'opinions, qui sont délicieuses aux amis de l' « imprévu », car l'égotisme complaisamment cultivé dans les âmes produit ici quelque chose de cette diversité de tempérament et de complexion intellectuelle qu'engendrait jadis l'isolement forcé des âges barbares. Les romans d'aventure nous montrent les chevaliers errants du moyen âge passant dans les limites d'un même canton du manoir d'un enchanteur perfide au donjon d'un géant gargantuesque, et de l'ermitage d'un moine diabolique au repaire d'un lépreux malfaisant. Or, Stendhal retrouve quelque chose de cette variété romanesque dans l'univers étroit de sa chère salle de spectacle. Parce que chacune des femmes qui tiennent leur cour dans les loges de la Scala a « des manières à elle, des idées à elle, des discours à elle, d'une loge à l'autre vous trouvez un *autre monde :* non seulement d'autres idées, mais une autre langue : ce qui est une vérité reconnue dans l'une est rêverie dans l'autre » (1) ! Quelle source inépuisable de plaisirs !

La représentation terminée, attablez-vous au café voisin du théâtre, et, jusqu'à trois heures du matin vous retrouverez les mêmes séductions. On parle autour de vous musique et amour : la conversation oscille des plus hauts problèmes de le métaphysique galante jusqu'aux doléances prosaïques de tel gentilhomme abandonné par sa maîtresse, qui vous interpelle naïvement pour vous dire : « Comment fera-t-elle pour remettre sa dent fausse quand elle se dérangera ; qui la con-

(1) *Correspondance,* I, 153.

duira comme moi *en secret* à Turin pour cela? Personne ne s'est jamais douté de la fausse dent humiliante pour une femme de vingt-quatre ans! Ah! cette femme se perd! » Et le marquis fait peut-être ce soir-là à vingt indifférents la même confidence sur la fausse dent que tout le monde est censé ignorer. Voilà le *naturel!* — A Venise, les habitués d'un café de ce genre ont imaginé de se distribuer les rôles des animaux parlants de Casti : chacun incarne de la sorte un personnage grotesque ou imposant, adapté à ses ridicules : on juge quelles occasions de gaieté fournit une si plaisante imagination et combien l'on serait heureux de ne jamais quitter ce pays!

Oui, la vraie patrie est « celle où l'en rencontre le plus de gens qui vous ressemblent », ou du moins qu'on imagine façonnés à sa ressemblance. Et c'est pourquoi Beyle se fit Milanais de cœur au temps de son âge mûr. Durant les années où sa correspondance est datée de la métropole lombarde, il écrit sans scrupule : *Nos* poètes, *nos* mœurs, *nos* soldats, en parlant du Dante ou de l'Arioste, des bals masqués qu'il fréquente, des troupes qu'il voit parader sous ses yeux. Et bien que son cousin Colomb s'efforce d'attribuer à la crise diplomatique de 1840 et au rôle effacé qu'y joua la France la définitive révolte de son parent contre une patrie trop dépourvue d' « énergie », Beyle assure (1) au contraire qu'il médita dès 1820 l'épitaphe célèbre qui proclame sa naturalisation milanaise (2), et la rédigea dès 1821 sous sa forme définitive (3).

A cette date, il lui fallut pourtant quitter à jamais la patrie qu'il venait de se choisir; mais du moins, rentré à Paris malgré lui, s'y comporta-t-il d'abord en vrai Milanais, ce qui n'est pas sans quelques inconvénients dans la vie sociale. « Avec un Italien, j'agis *naturellement;* avec un Français, la délicatesse parisienne me boucle entièrement; je devrais la savoir à mon âge et je l'ignore absolument (4). » Un de mes

(1) *Souvenirs d'égotisme,* p. 61.
(2) « Qui giace Arrigo Beyle, Milanese. — Visse, scrisse, amo. »
(3) *Journal,* p. 475.
(4) *Correspondance,* II, 197.

amis, racontait-il déjà dans *Rome, Naples et Florence* (1), ayant passé dix ans en Italie, se surprenait à commettre cent petites irrégularités : passer le premier, se servir le premier. Un Italien semblera un être grossier dans le faubourg Saint-Germain; il est en effet *esclave de la sensation actuelle.* Si donc la moindre chose le contrarie, fût-ce un petit chien, ses yeux sombres sembleront vous dévorer. *E un porco,* dit-il de quelqu'un qui l'a blessé sans le vouloir, par un seul mot. Enfin les grandes dames romaines passeraient pour avoir mauvais ton à Paris, en raison de leurs mouvements brusques, de leurs réponses données par la seul physionomie, et de leurs gestes trop vifs ! C'est que ces gestes sont dirigés par le principe même de la morale esthétique du beylisme : « A quoi bon se gêner? » Toute gêne leur est insupportable (2).

2. — *L'énergie méridionale et la timidité septentrionale.*

Le charretier qui accable de coups son cheval rétif en vomissant un flot d'injures est-il plus énergique que le dresseur professionnel qui réalise des miracles par la persévérance et par le sang-froid? L'homme sans culture, qui ne comprend pas l'art du second et qui sympathise avec le premier, parce qu'il ferait volontiers de même, n'hésitera pas dans son jugement et vantera l'énergie du rustre. Le romantisme qui paralyse dans l'âme la faculté de prévision et de calcul a conduit quelques-uns de ses adeptes à des convictions du même ordre. Y a-t-il en effet plus d'énergie morale à comprimer par utilitarisme sage les manifestations extérieures des passions humaines, ou au contraire à leur donner libre cours, quitte à supporter ensuite avec courage les conséquences d'un premier mouvement inconsidérément obéi? — C'est à cette dernière

(1) Pages 137 et suiv.
(2) *Promenades dans Rome,* II, 236.

forme d'action que Stendhal donne nettement la préférence : c'est même à celle-là seule qu'il réserve le nom d'energie, car il ne veut apercevoir dans la règle de conduite opposée que faiblesse et que *timidité*. Et les observations qu'il a recueillies au cours de ses voyages l'ont convaincu que les Méridionaux se montrent d'ordinaire aussi énergiques que sont timides et épeurés les Septentrionaux. Éclaircissons préalablement de notre mieux une assertion si fort inattendue.

Cherchons, tout d'abord, dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, les premières impressions de voyage de l'auteur au delà des Alpes (1). En allant de Berne vers Milan, il voit s'accroître sans cesse la beauté du paysage, mais aussi la sombre et sinistre expression des physionomies qui l'entourent : « L'âme transportée de cette fièvre d'amour pour le beau et pour la volupté que l'approche de l'Italie donne aux cœurs nés pour les arts, jouit délicieusement de cette nuance de terreur. Le plat et l'insipide s'enfuient de ses yeux. J'aime mieux un ennemi qu'un ennuyeux. Il est vrai, si vous êtes né dans le Nord, vous trouverez à la plupart de ces figures une expression odieuse par *excès de force*... En Italie, l'aspect de la beauté est ennemi ! » — Aussi Beyle annonce-t-il en ces termes à son cousin Colomb l'ouvrage dont nous avons tiré ces quelques lignes : « Je viens d'écrire l'histoire de *l'énergie en Italie*. »

Ce qui le frappe au contraire quand il revient de Rome à Paris, c'est *l'extrême politesse et les yeux éteints*, c'est l'air *niais et grossier* qui forme en France et en Angleterre le fond de l'expression des physionomies : parfois enfin un aspect de bonté qui *les rend plus ridicules* encore. En effet, dans les façons de ces êtres raisonnables qui calculent les conséquences de leurs actes, qui ne s'exposent pas aux suites d'une impulsion irréfléchie avec la belle inconscience du fauve, Beyle discerne non pas l'utilité pour eux-mêmes et la sécurité accrue pour leurs voisins, mais seulement la faiblesse d'âme et la foncière *timidité* que lui semblent trahir tant de précau-

(1) Page 268.

tions prises en vue de l'avenir; ou encore un souci utilitaire de l'opinion publique et de ses sanctions inévitables qui, dans le langage beyliste porte, nous l'avons dit déjà, le nom dénigrant de *vanité;* ou enfin, par une étonnante illusion romantique, la prédominance déplaisante de l'*égoïsme*, qu'il reproche amèrement aux Florentins (1), ces Anglais de l'Italie. — Écoutez le *Touriste* exposant les particularités du Français de race *kymrique* qui est à son avis, un proche parent par le sang des fils d'Albion : « Sa *timidité,* dit-il, aime d'instinct la protection donnée par un rang (2). » Les Anglais sentent absolument de la même manière : de là l'état de « folie enfantine » où les jette l'aspect de leur reine quand elle daigne se promener par les rues; cette gracieuse jeune femme est, à leur yeux, la personne qui peut les élever d'un rang dans la hiérarchie sociale par sa seule signature. C'est par suite de l'orgueil aristocratique et de la *timidité souffrante* (3) que Londres semble une simple « collection d'ermites » et non point une capitale comme Naples ou Paris. Enfin les boulevards de Lorient apportant au *touriste* l'impression du « snog », mot intraduisible en français, il remarque (4) que ce terme « devait être inventé par les Anglais, gens si faciles à choquer, et dont le *frêle bonheur* peut s'anéantir devant le moindre danger courut par leur rang! »

a) *La tyrannie du devoir et de la vanité.*

Quels sont, au point de vue de la morale, les conséquences de cette timidité d'ordre si particulier, dont se montrent affectés nos voisins d'outre-Manche? Tout d'abord, elle fait régner sur leur île un terrorisme de tous les instants : *le sentiment du devoir est le bourreau du Nord* (5) ! La nation anglaise

(1) *Rome, Naples et Florence*, p. 216-217.
(2) *Mémoires d'un touriste,* I. 132.
(3) *De l'Amour*, p. 266.
(4) *Mémoires d'un touriste,* II, 36.
(5) *Rome, Naples et Florence*, p. 86.

tremble au seul nom du devoir (1) ! Quelle pusillanimité n'est-il pas vrai? Voici même une preuve mathématique de cette insigne faiblesse : sur cent cinquante actions, importantes ou non, grandes ou petites, qui forment la trame d'une journée humaine, le Milanais fera cent vingt fois *ce qui lui plaît au moment même :* le devoir, contrariant l'*inclination actuelle,* et sanctionné *par le malheur si l'on y manque,* ne lui apparait que trente fois sur cent cinquante délibérations de sa volonté. En Angleterre, c'est au contraire cent vingt fois sur cent cinquante que s'agitera le spectre du devoir, sanctionné par la perspective d'expirer de faim dans la rue. De là le « malheur frappant » de ce peuple. Un Anglais, pair et millionnaire, « n'ose pas croiser les jambes quand il est seul devant son feu de peur d'*être vulgaire!* » A Rome ou à Naples, il y a peut-être plus de bassesse apparente que dans le Nord, concède M. de Stendhal, mais en revanche chez les fiers Germains, il y a plus *d'abnégation de soi-même!* Et ce trait suffit à les déprécier dans son esprit. Allez donc chercher de l'énergie à la mode calabraise chez des gens qui, dignes fils des hommes d'armes du moyen âge, marchent derrière le code, leur plus récent suzerain, « par crainte du pain sec ».

Nous avons vu que la timidité anglaise trouve son plus efficace palliatif dans la protection conférée par le rang et par l'opinion, ou, en termes beylistes, dans les satisfactions de la *vanité.* C'est pourquoi Beyle estime que ce dernier sentiment est un des ressorts principaux de l'existence septentrionale. Il assiste avec horreur à la naissance de la vanité parmi nos propres ancêtres, sous les auspices du roi Soleil; avec plus de dépit encore à ses progrès au sein de la France *anglisée* qui est celle de son temps; tandis que, au contraire, il constate avec ravissement son absence totale chez ses chers Italiens. — L'Angleterre en demeure la patrie par excellence : tel marquis d'outre-Manche sera malheureux toute sa vie parce qu'il n'a pas, dans la société, le rang d'un autre pair qui n'est que baron (2) : ceci serait long à expliquer, ajoute Stendhal, et

(1) *Rome, Naples et Florence,* p. 269.
(2) *Correspondance,* II, 253.

pourrait même rester inintelligible à tout autre qu'à un Anglo-Saxon. Voici qui est plus clair (1) : l'*orgueil* d'un mari anglais exalte très adroitement la *vanité* de sa pauvre femme : il sait lui persuader qu'il ne faut pas être *vulgaire* et qu'une faute l'avilirait. Quelle bonne plaisanterie, n'est-il pas vrai? En Italie, — où les femmes restent cachées chaque soir dans leur loge pendant quatre heures de suite pour entendre parler de musique et d'amour, tandis que leur mari tutoie leur amant à leur côté, et se jugerait *déshonoré* précisément par la vertu de sa femme, — en Italie on mettrait huit jours à comprendre le sens de ce mot *vulgaire*, et, ensuite, on rirait bien d'un pays où les hommes sont parqués en caste comme aux Indes. — Au surplus, il ne faudrait pas presser beaucoup notre psychologue pour lui faire proclamer nettement l'Anglais vulgaire et le lazzarone distingué : c'est la conviction du romantisme esthétique; l'homme de tenue et de décorum, le « bourgeois » est commun; le débraillé seul semble génial et véritablement aristocratique.

Chose singulière, chez les Romains de l'antiquité, Beyle, qui admire tant les Romains modernes pour leur énergie, a retrouvé et flairé d'instinct la timidité anglaise, la conception ennuyeuse, étroite, britannique en un mot de la famille. Leurs portraits font déjà pressentir que l'aspect du Sénat devait être aussi morne que celui de la Chambre des lords. « La tête de Scipion l'Africain a toute la physionomie d'un grand seigneur moderne : je veux dire l'habitude de la représentation et la *crainte* du sarcasme dans les êtres devant qui l'on représente (2). » Ces conquérants brutaux, qui chassèrent l'art et le bonheur des anciennes républiques de l'Étrurie (3), avaient eu, *comme les Anglais d'aujourd'hui*, « l'art de persuader à leurs épouses que s'ennuyer était le premier devoir d'une matrone respectable (4). » Vers le temps des Césars seulement, les

(1) *De l'Amour*, p. 138.

(2) *Promenades dans Rome*, I, 243.

(3) *Rome, Naples et Florence*, p. 231.

(4) *Promenades dans Rome*, I, 221. — Ce procès a été de nouveau plaidé récemment entre Turcs traditionalistes et Francs romantiques à propos de ce livre délicieux qui s'appelle *les Désenchantées*.

femmes riches sentirent la duperie de ce système (1), et alors Caton se mit à crier que tout était perdu ! L'on pourrait peut-être objecter ici que les événements ultérieurs n'ont pas donné tort à ce gêneur, à ce morose, à ce *seccatore;* mais nous en avons dit assez pour montrer la prédominance de la *timidité* dans ces natures antiques qu'on avait cru jusqu'ici viriles, et nous verrons bientôt, en effet, que du pionnier Nord-Américain dans le Far-West, et du Transteverin, client de quelque moine influent, le plus vraiment *homme* n'est pas celui qu'on pense.

La vanité, ce port du salut pour la timidité, s'est créé dans le nord une règle de vie qui porte le nom d'*honneur,* — l'honneur *bête,* comme le nomme généralement Stendhal. — En voici, de sa main, quelques définitions suggestives. C'est « ce respect pour les autres que les peuples *vaniteux* appellent honneur » (2) : c'est encore un « bizarre mélange de *vanité* et de vertu » (3), la vertu étant considérée dans ce cas comme « l'utilité du plus grand nombre ». — Inutile de dire que cet honneur-là est totalement inconnu dans l'Italie telle que l'imagine notre romantique, puisque « rien de ce qui fait plaisir n'est blâmé » (4). On le remplace le plus souvent par « une sorte de petite *haine* de société, appelée *petegolismo* (5) » qui produit de tout autres et de biens meilleurs résultats. Il y a pourtant un honneur italien qui est une « vertu » lui aussi, mais une vertu qu'on se garde bien de concevoir, ainsi qu'il arrive au nord de la Loire, comme l'utilité « du plus grand nombre ». La vertu italienne, c'est celle de César Borgia, égorgeant des généraux invités par lui à une conférence, — la *virtu* du virtuose de la Renaissance, — l'alliance intime du courage personnel avec la fourberie, la dissimulation adroite et la surprise brutale. Cette vertu-là sait devoir être applaudie dans son milieu, pourvu que le succès la sanctionne ! C'est

(1) Voir sur les résultats de l'émancipation féminine dans la Rome antique les ingénieuses considérations de M. Guglielmo Ferrero.

(2) *Promenades dans Rome,* II, 294.

(3) *Rome, Naples et Florence,* p. 293.

(4) *De l'Amour,* p. 239.

(5) *Id.,* p. 155.

une conception de l'honneur qui doit compter encore des adhérents vers le centre de l'Afrique, mais que la civilisation germano-chrétienne n'accepte pas sous le nom honorable que Stendhal lui accorde : car l'honneur « bête », c'est-à-dire le véritable, est précisément une tentative pour introduire la loyauté, le *Fair Play* dans la lutte vitale. — Certes Lamiel, l'héroïne semi-italienne (1) des derniers rêves d'énergie qui hantèrent le cerveau de Beyle a fixé d'autre sorte la règle de vie qui doit être la sienne : Agir « toujours par fantaisie et par caprice, jamais par raison », se délecter dans une orgie poussée à des degrés incroyables, et sans cesse pimentée de danger, car le danger seul est plaisant : agrémentée en outre par « quelques petites escroqueries commises à droite et à gauche sur les benêts que leur mauvaise étoile jette dans le voisinage de l'orgie » (2) ; en résumé : « faire des choses dignes de figurer dans l'histoire de quelque nouveau Mandrin ! » C'est assurément se dégager de l'esclavage du devoir et de la tyrannie de la vanité (3) !

b) *La véritable virilité.*

Y-a-t-il plus d'énergie à contenir ses passions en calculant d'avance leurs répercussions probables, ou à leur lâcher la bride, en acceptant, de façon plus ou moins réfléchie, les conséquences de cette complaisance à leur égard ? Qui, de l'égotiste pur ou du citoyen engagé dans la voie des conventions sociales est le plus véritablement homme ? Les grandes morales du passé, mazdéisme, stoïcisme, christianisme, spinozisme même nous inculquaient de leur mieux que l'homme véritable est le vainqueur de soi-même. Le romantisme est d'un

(1) *Lamiel*, p. 315.
(2) *Id.*, p. 315.
(3) Sainte-Beuve a dit de *la Chartreuse de Parme* : « Fabrice se conduit comme un animal livré à ses appétits. Cette espèce de maladie animale (l'amour-passion) dont Fabrice est l'idéal à la fin de sa carrière est fort laide et n'a rien d'attrayant dans sa conclusion hébétée. » (*Causeries du Lundi*, IX.)

avis contraire : en perdant de vue par incapacité de synthèse et d'adaptation, les leçons du passé de l'humanité, il a décidé de recommencer par le début l'expérience déjà menée durant des siècles par nos ancêtres. « Je n'ai fait reposer mon destin sur nul autre que sur moi-même. *Ich habe meine Sache auf nichts gestellt,* » a chanté, après un grand poète, le plus intrépide des égotistes de cette école, Max Stirner!

Lorsqu'il songe au passé, le romantique le défigure suivant sa fantaisie du moment. Voyez Stendhal mettre en balance les yeomen, père de la Grande Charte, avec les petits tyrans municipaux de l'Apennin, que Dante a stigmatisés de main de maître (1) : « Les hommes qui arrachèrent à l'autorité royale la constitution d'Angleterre, écrit-il, étaient, j'ose le dire, fort inférieurs en talent, en *énergie*, en véritable originalité! » — Quant au présent, si nous voulons juger de l'énergie italienne, examinons avec Beyle la carrière d'un Romain suffisamment doué pour se tirer de pair et pour émerger de la foule. Afin de parvenir, nous assure le *Promeneur dans Rome,* cet homme fera bien tout d'abord de porter la soutane, même s'il est laïque (2); en 1788, un apothicaire, avec femme et enfants, qui n'était pas vêtu en abbé, s'exposait à perdre la pratique du cardinal son voisin. De plus (3), il lui serait tout à fait inutile d'être d'abord pieux, travailleur, bon sujet : jeune, qu'il fasse tapage, scandale au besoin, et jouisse de la vie! Puis, tout à coup, qu'il se sente touché de la grâce, remette le soin de sa conscience à quelque *fratone* influent près des cardinaux, répande des aumônes. En cinq ou six ans, il sera recommandé aux bonnes pratiques, aux princes, aux étrangers et se verra à la tête d'une boutique renommée. « J'aurais fait une fortune plus rapide, ajoutait le cordonnier qui peignait si exactement aux yeux de Beyle l'actuelle vertu romaine, si j'avais épousé une jolie femme. Mais, ma foi, ce moyen me répugne. » C'est assez dire qu'il est souvent employé. Voilà donc la virilité latine, car cette description ne nous est nulle-

(1) *Histoire de la peinture,* p. 12.
(2) *Promenades dans Rome,* II, 51.
(3) *Id.,* II, 27.

ment donnée comme le paradoxe de quelque Romain facétieux, mais comme la quintessence de six années de conversation avec le bas peuple, de trente ou quarante heures de bavardage avec chacun de ses types les plus marquants. Après cela (1), et après nous avoir appris en outre que le comble du ridicule aux yeux de ces gens-ci serait de s'exposer à une égratignure pour l'intérêt du pape, leur souverain, qu'ils regardent quel qu'il soit comme un être puissant, méchant et heureux, surtout qu'ils n'ont rien de la vénération de l'Anglais pour les lords, car elle leur paraîtrait le comble de la bassesse et du ridicule, que l'on juge si Stendhal a le droit de conclure enfin : « Le Romain est beaucoup plus près des mœurs de la *République*, et suivant moi beaucoup plus *homme*. » Montesquieu, faisant de la vertu le ressort du gouvernement républicain, s'étonnerait certes aux vertus de cet apothicaire et de ce cordonnier.

Mais nous avons mieux que cet aperçu, déjà révélateur, pour éclairer sur ce point notre religion, car Beyle applique à l'occasion au problème de la virilité comparée du Nord et du Midi la méthode mathématique, à laquelle il revient volontiers, bien qu'elle lui ait donné quelques déceptions. Prenez au hasard, dit le *Promeneur* dans Rome (2), cent Français bien vêtus passant sur le Pont-Royal, cent Anglais passant sur le pont de Londres, cent Romains passant dans le Corso : choisissez dans chacun de ces groupes les cinq hommes les plus remarquables par le courage et par l'esprit : je prétends que les cinq Romains l'emporteront sur les Français et les Anglais, soit dans une île déserte (3), soit à la cour de Louis XIV pour suivre une intrigue, soit enfin au milieu d'une Chambre des communes orageuse. Les cinq Français, — en supposant toutefois qu'ils soient des hommes de 1780, et non les tristes raisonneurs de 1829 — l'emporteront dans un salon : ils brilleront par l'esprit, la bravoure insouciante, mais se lasseront

(1) *Promenades dans Rome*, I, 209.

(2) *Id.*, II, 7.

(3) On sait pourtant que Robinson Crusoé est considéré d'ordinaire comme un bel exemple des qualités anglo-saxonnes.

plus vite des obstacles que les Romains. Quant aux Anglais, plus *raisonnables,* mieux vêtus, *profondément sociaux,* pleins de ressources dans le péril, *ils seront fort inférieurs aux Romains comme hommes!* Voilà qui est précis, n'est-il pas vrai? Il est seulement regrettable que cette expérience décisive se passe tout entière dans le cerveau de Beyle, ce qui lui enlève de sa puissance persuasive. Il poursuit pourtant, imperturbable : « Que si vous dirigez autrement votre choix et que, dans ces troupes de cent hommes appartenant aux trois peuples, vous choisissiez les plus dépourvus d'éducation et de culture, la supériorité de la race romaine sera plus *frappante encore.* » C'est que le gouvernement et la civilisation ambiante, agissant là *contre* la vertu et *contre* le travail, enseignent le *crime* et la *fraude,* et par conséquent l'*énergie.* Sous un bon gouvernement, ces gens feraient de grandes choses, mais auraient besoin pour vivre de moins d'énergie, seraient *moins beaux.* La plante-homme est plus robuste et plus grande à Rome que partout ailleurs. En Calabre, « la canaille qui n'est réprimée par rien, est plus *méchante* qu'ailleurs, ce qui ne prouve autre chose sinon que l'homme du Midi est *supérieur* à l'homme du Nord (1). »

Il semble que le mysticisme esthétique qui se trahit dans cette apologie de la Beauté ait besoin d'invoquer à l'appui de sa foi le témoignage du Dieu dont il se vanta de posséder la faveur, — le dieu de Rousseau, celui du *naturel* et de la bonté d'origine, — car Beyle nous dira quelque part cette révélation bien flatteuse à ses chers Italiens, et qu'il tient vraisemblablement de son infaillible instinct artistique. Le seul spectacle de la baie de Naples opposé à l'aspect brumeux des Highlands (2) montre assez, écrit-il, que le lazzarone est *le fils aîné de la nature*, en qui cette tendre mère a placé toutes ses complaisances, tandis que l'Écossais, « tellement *civilisé* », lecteur de l'*Edinburgh Review* et « qui ne fournit qu'un crime capital en six ans, n'est qu'un *cadet,* qui, à force de travail, a fait fortune ».

(1) *Histoire de la peinture,* p. 288.
(2) *Rome, Naples et Florence,* p. 86-87.

c) *Philosophie de l'histoire.*

Nous venons de voir Stendhal nier l'énergie des conquérants féodaux de la Grande Charte et donner ses apothicaires romains en soutane comme plus près que les Anglais des mœurs de la République. Il serait intéressant de pénétrer davantage les mystères d'une si originale philosophie de l'histoire. Les concepts qui la dominent sont ceux de féodalité et de république, conformément à la classification assez grossière que les polémiques de la Révolution française avaient consacrés en ce temps. Nous allons constater, — sans grande surprise d'ailleurs, après nos précédentes découvertes, — que dans la féodalité comme dans la république, Beyle approuve l'égotisme et réprouve la discipline sociale acceptée. En sorte que, — sa partialité d'observateur prévenu le poussant en ceci, — il applaudit ces deux régimes politiques au Midi et les dénigre obstinément au Nord.

Avec une seule exception toutefois. Chez les Barbares septentrionaux, avant l'aurore de leur « ignoble féodalité », il salue parfois non sans quelque sympathie le courage indivividuel, le culte de la liberté, ces « grands restes (1) de la Germanie de Tacite ». Il est frappant, par exemple, que la première exposition développée du *beylisme*, l'*Histoire de la peinture en Italie*, s'ouvre par le récit de la mort héroïque de sept wikings danois, prisonniers de leurs voisins de Norvège. Mais l'admiration de Beyle — comme celle de Gobineau, son frère en romantisme — se refroidit devant les progrès de l'institution féodale, devant la discipline sévère et les étroites obligations qui en découlent. Pleinement épanouie, elle lui semble au-dessous des pires gouvernements dont le monde ait subi l'épreuve, la tyrannie d'un Néron par exemple ou d'un Ferdinand d'Espagne (2). En voulez-vous la

(1) Voir *Promenades dans Rome*, II, 308, et *Mémoires d'un touriste*, I, 84.
(2) *Mémoires d'un touriste*, I, 341.

preuve? On juge, n'est-il pas vrai « de la bonté d'un système de vie par ses représentants qualifiés ». Or, considérez Richard Cœur de Lion, qui montra, dit-on, sur le trône la perfection de l'héroïsme et de la valeur chevaleresque : ce fut pourtant *un roi ridicule* (1). — Au contraire, les féodaux du midi de l'Europe, les Ugolins, les Malatesta, dont Stendhal ignore ou méconnaît l'origine fréquemment germanique et lombarde, possèdent toute sa sympathie — sympathie qu'il excuse à ses propres yeux en faisant de ces tyranneaux le modèle des vertus *républicaines!*

Oui, l'Italie est républicaine de temps immémorial ; elle n'a pas été comme les régions du nord de l'Europe, « étiolée » par la longue et ignoble féodalité, « polluée » par le triste gouvernement féodal, victime des vilenies féodales. Milan par exemple, était déjà république et cité libre quand nos aïeux français, enchaînés à la glèbe, gémissaient sous le gantelet de fer de leurs seigneurs. Aussi, nul peuple n'a-t-il dans les veines autant de « sang républicain », ni par sa suite autant de « bon sens profond, conséquence des républiques du moyen âge ». Bon sens qui se marque surtout, nous l'avons vu, par la *haine*, si vraiment logique, que l'Italie porte à ses princes, tandis que les bourgeois parisiens ont de tout temps aimé leur roi, par vanité assure Beyle, et pour imiter les grands seigneurs. — La France méridionale partage avec l'Italie cet avantage inestimable que la civilisation n'y soit pas sortie de la féodalité (2). Voilà pourquoi, à Marseillle, qui n'a jamais connu ce triste gouvernement, « c'est le plaisir *avec le moins de gêne possible* » qui est l'unique but de la vie. Nouvelle et ingénieuse définition de la « vertu » républicaine! Le résultat d'une telle vertu, c'est la société italienne, une société si favorable aux passions — et par suite aux *arts* — et par conséquent au bonheur, qu'on n'en reverra jamais de telle : car les passions des gens riches (3), excitées par le climat, le loisir, l'opulence ne peuvent trouver d'obstacles

(1) *De l'Amour,* p. 289.

(2) *Mémoires d'un touriste,* I, 356, et II, 303.

(3) *Histoire de la peinture,* p. 11.

que dans l'opinion publique et dans le scrupule religieux : or, de ces deux freins, le premier n'existait pas jadis dans le Midi, et le second était écarté par l'usage des indulgences achetées et des confesseurs à gages.

Par malheur tout cela change et va changer de plus en plus autour de nous. Le raisonnable gouvernement « des deux Chambres » est néfaste à l'originalité artistique : « C'est en vain qu'on demanderait à la froide expérience de nos jours l'image des tempêtes qui agitaient ces âmes italiennes. Le *lion rugissant* a été enlevé de ses forêts et réduit au vil état domestique. » L'étiquette républicaine là où elle est appliquée sur les constitutions d'aujourd'hui ne change rien à cette décadence des âmes; c'est l'esprit du Nord qui les anime désormais : il leur faut renoncer au bonheur. En effet, au-dessus de la ligne de la Loire, la République ne représente plus, aux yeux de Beyle, que le règne despotique et odieux de l'opinion. Le *Touriste* vient-il de glorifier la vieille république de Marseille, il soupirera pourtant, dans une sorte de frisson rétrospectif au souvenir de ses sensations d'Angleterre (1) : « Mais le gouvernement républicain laissant une foule de droits aux citoyens, est obligé de leur *imposer une foule d'obligations* qui, pour ma part, me *gêneraient fort*. Pour ne pas avoir de *mécomptes,* il faut bien comprendre que les droits de la république ne peuvent pas exister sans de nombreuses restrictions à la liberté individuelle. Aux États-Unis d'Amérique, je nomme le roi, je nomme le commissaire de police, je nomme le balayeur de ma rue; mais, si je marche trop vite le dimanche (2), je suis déshonoré... En un mot, il faut avant tout que je ne déplaise à aucun des ouvriers qui occupent des boutiques dans ma rue. »

Stendhal ne va pas plus loin pour cette fois dans son examen de conscience, et, sans renier expressément sa foi républicaine, se contente de cet avertissement charitable aux partisans théoriques de la démocratie qui seraient tentés de se

(1) *Mémoires d'un touriste*, II, 272.

(2) C'est là une réminiscence de certaine promenade à Glasgow (???) sur laquelle nous aurons à revenir.

montrer trop conséquents avec leurs principes. Mais Leuwen, le polytechnicien républicain qui est le héros d'un de ses romans, se charge de conclure pour son père en littérature. Le contact des vrais républicains de Nancy ouvre enfin les yeux de ce jeune homme sur les défauts de la constitution politique pour laquelle il s'est battu en 1830. Comme Jean-Jacques son grand-père, il reconnaît, un peu tardivement, qu'il ne possède pas des *vertus assez farouches* pour s'associer à l'effort moral de démocrates qui furent moins contaminés de romantisme que lui-même. Il *s'ennuierait* en Amérique au milieu d'hommes parfaitement justes et raisonnables : il ne peut vivre avec des gens incapables d'idées *fines,* si vertueux qu'ils soient. Faire la cour aux hommes du peuple, comme il est de toute nécessité de s'y résoudre en Amérique, est au-dessus de ses forces. — Beyle exprime le même avis en son propre nom lorsque, après avoir accablé de ses invectives le gouvernement de Juillet pour la répression des émeutes républicaines, il propose un procédé moins violent que le canon afin d'en prévenir le retour : il s'agit d'envoyer simplement les « jeunes et respectables fous qu'on appelle les conspirateurs d'Avril », passer un an à Cincinnati. Ils en reviendraient parfaitement édifiés sur les inconvénients de leur système politique favori, et sans doute incapables de prendre désormais le fusil pour le faire appliquer au gouvernement des hommes.

Remarquez que Stendhal se garde bien de diriger les écervelés qu'il veut guérir de leur utopie vers l'Amérique du Sud, car, dans cet hémisphère, ils trouveraient au contraire la république selon le cœur de leur médecin, la république méridionale qu'il admire; ils reviendraient donc sans doute plus remuants qu'au départ. Un Gobineau pour qui la civilisation vient du Nord, contemple avec dégoût dans l'Amérique espagnole les descendants des Indiens anthropophages, affublés de noms à l'européenne. Pour Beyle, l'ami des Africains calabrais, c'est au contraire sous ces latitudes qu'il faut prévoir l'avenir des arts et de l'influence historique. Bien mieux que des Yankees et de leur naturel mélancolique, il augure pour

sa part des enfants de la Floride, et des métis de l'Amérique méridionale (1). Après deux siècles de gouvernement représentatif, dit-il, ces contrées qui ont le soleil, la liberté, la richesse pourront rivaliser avec la géniale Italie (2). Croyez-vous qu'elles vont s'amuser à « se traîner lentement de préjugés en sottises » à l'exemple de notre lente civilisation du Nord? Oh! que non pas! l'Europe étiolée de Metternich sera sauvée quelque jour par l'énergie sud-américaine. Quand ces états seront forts et puissants, ils pourront nous rendre la liberté que Mirabeau leur envoya jadis (3).

Pourquoi faut-il, après l'expression de si doux espoirs, que la raison soit obligée parfois de placer son mot et de refroidir cet enthousiasme. Le *Touriste* nous avoue (4) que, faute d'une suffisante méditation des œuvres de Voltaire et de Rousseau, « la liberté produit à Mexico et à Lima une *envie forcenée* contre les Européens qui travaillent et, par leur travail, font fortune. » Mais soyez donc logique, pour l'amour de Dieu! A ce peuple d'heureux sauvages, dépositaires de l'énergie à la mode calabraise, vous envoyez des thésauriseurs de l'Europe septentrionale. Ces gens doivent paraître à leurs hôtes ce qu'ils sont à vos yeux, c'est-à-dire pétris de *vanité*, d'avidité pour l'argent, de passion pour l'*avancement* et au total de *morne tristesse*. Ce sont des *ennuyeux* qu'on a toujours raison d'écarter à tout prix de son horizon!

d) *Stendhal et Napoléon.*

Napoléon est, par quelques côtés, le représentant le plus éminent de la deuxième génération romantique, et son influence sur la troisième a été souvent mise en évidence. Mais c'est un romantique que la pratique des hommes eut

(1) *De l'Amour*, p. 169.
(2) *Rome, Naples et Florence*, p. 408, 414.
(3) *Le Rouge et le Noir*, II, 39.
(4) *Mémoires d'un touriste*, II, 286.

bientôt guéri des illusions rousseauistes de sa jeunesse. Il garda pourtant les deux traits principaux du romantisme moral — l'égotisme souverain et le mysticisme conquérant — dans un si puissant relief, qu'on en oublie presque qu'il finit par échouer dans son effort mal calculé et qu'il succomba devant les intérêts coalisés contre ses rêves ambitieux.

Cette figure, si rapidement saisie et déformée par la légende, semble s'être toujours dressée sur l'horizon moral de Beyle comme un gigantesque point d'interrogation. Il en fit tantôt une idole, et tantôt une tête de Turc : en sorte que Mérimée lui-même n'a jamais démêlé bien exactement l'opinion de son maître en philosophie pratique sur l'homme extraordinaire dont ce dernier exaltait ou dénigrait tour à tour la mémoire, suivant les inspirations capricieuses de sa versatilité native.

Certes, il est difficile de porter un jugement définitif, exempt de repentirs et de restrictions, sur un grand homme qu'on a vu de près, car un tempérament d'exception ne se laisse guère enfermer dans une formule exacte que s'il peut être envisagé avec quelque recul, soit dans l'espace, soit dans le temps. Beyle contemporain et presque commensal de Napoléon l'a trop bien connu pour n'être pas en droit de lui départir à la fois l'éloge et le blâme. En effet, si rien ne prouve qu'il ait eu avec l'Empereur les entretiens intimes dont il s'est vanté, toujours est-il qu'il a vécu, par la grâce des Daru, au voisinage de la cour impériale et que, durant dix années de sa vie, il a promené son regard scrutateur dans les coulisses du grand théâtre napoléonien, alors retentissant des applaudissements de l'Europe. De là mainte fluctuation dans son jugement critique : il admirait ou réprouvait suivant que tel souvenir glorieux ou médiocre, se présentait à sa mémoire aussi mobile que son imagination.

A l'époque où Mérimée, auditeur attentif, s'efforçait de dégager des boutades de son ami une opinion motivée sur Napoléon, Beyle entendait donner l'impression d'avoir été, dès son adolescence, parmi les admirateurs passionnés du général Bonaparte. Cette attitude tenait sans doute à sa complaisance pour une théorie paradoxale dont il dut la révélation

à l'un de ces hommes de génie ignorés que l'Italie renferme à profusion dans son sein. Pour juger un homme *au point de vue de l'art,* lui dit un jour M. Izimbardi (1), — c'est-à-dire pour scruter la qualité de son « instinct musical », le degré de son état de grâce esthétique — je plaisante devant lui sur les ridicules d'un homme illustre qu'il ait pu connaître à dix-huit ans, afin qu'il me confesse alors si, dans sa première jeunesse, il remarquait ces ridicules et en jouissait comme d'une sorte de consolation de son infériorité, ou bien s'il les adorait comme des perfections et cherchait à les imiter. Car tout être qui n'a pas assez aimé un grand homme à dix-huit ans pour adorer jusqu'à ses ridicules, n'est pas fait pour parler d'art avec moi. Une âme folle, rêveuse, et profondément sensible est encore plus indispensable qu'une bonne tête pour oser ouvrir la bouche sur les statues de Canova. — Excellente psychologie du mysticisme esthétique en vérité! Là-dessus, M. de Stendhal, qui n'était mystique qu'à ses heures et se sentait le fils d'un lecteur de Voltaire vers 1783, fut au moment de faire une plaisanterie sur le grand nombre d'hommes de génie qu'il faudrait dans le monde pour que chaque adolescent en eût un parmi ses relations intimes, afin d'être mis plus tard à l'épreuve. Mais il se retint en songeant que « ces petites mauvaises fois pour amener un mot spirituel » glacent à l'instant le laisser-aller d'un Italien passionné et confiant. Tout au contraire, la fine remarque de son interlocuteur ne fut point perdue pour lui, car il avait plus que quiconque la prétention de parler à bon droit des statues de Canova.

Il faut reconnaître que son caractère de jeunesse, trop souvent critique, le portait cependant à s'abîmer parfois devant autrui dans une admiration « stupide » et dévouée : mais les objets de cette admiration, son répétiteur de mathématiques à Grenoble, ou son cousin Rebuffel, négociant de la rue Saint-Denis, lui parurent ensuite peu dignes d'être donnés pour ses initiateurs dans la religion de l'art. Au contraire, il avait eu la fortune d'approcher un peu plus tard un homme de génie

(1) *Rome, Naples et Florence,* p. 95.

tel que nul adolescent n'en rencontra jamais de plus lumineux sur sa route; et Napoléon joua donc désormais, au moins de temps à autre, dans sa conversion, le rôle de ce grand homme qu'il faut avoir adoré à dix-huit ans, afin de parler sculpture avec autorité pour le reste de ses jours. De là probablement la dédicace, digne de Raffet, que porte la *Peinture en Italie*, les sentiments exaltés de Julien Sorel pour l'Empereur, et les pages vibrantes qui ouvrent la *Vie de Napoléon*.

Par malheur, son *Journal* de 1804 nous a été conservé pour établir qu'à vingt ans, sinon à dix-huit, Henri Beyle ne ressentait pour Napoléon qu'un éloignement assez voisin de la haine, ne lui pardonnait nullement ce ridicule qui était le goût de la pourpre, et bien loin d'adorer ses petitesses comme des perfections, notait surtout en lui les traits déplaisants ou mesquins. Aperçoit-il le souverain dans sa loge du Théâtre-Français, le 28 frimaire an XIII, et peut-il, en compagnie de son oncle Gagnon, bien discerner les traits du maître : « Ces deux effets du front et du nez parallèles, écrit-il, sont très-communs en France et forment une *mine assez basse*, comme Picard l'acteur (1) » Il n'a donc pas encore discerné l'Italien dans le Corse. — Le sacre lui paraît « une alliance évidente de tous les charlatans » (2). On le sent partisan de Moreau contre son heureux rival, et il prétendra même plus tard avoir ourdi une sorte de conspiration avec son ami Mante, en faveur du vainqueur de Hohenlinden (3).

Quoi qu'il en soit de ses opinions de jeunesse, il est patent qu'à l'heure de sa maturité, il montre tour à tour trois diverses dispositions d'esprit à l'égard de Napoléon : il *adore* l'Italien d'origine, l'égotiste de génie, le mystique romantique (4) qui rêva de mettre le monde sous ses pieds : il *accepte* l'homme nécessaire de 1796, le général de Vendémiaire et l'adversaire du Directoire; enfin il *déteste* franchement le

(1) *Journal*, p. 102.
(2) *Id.*, p. 86.
(3) *Notice nécrologique de 1837.*
(4) « Une âme noble et tendre. » (*Promenades dans Rome*, II, 25).

chef impérieux qui restaura la discipline autour de lui, le fondateur de dynastie et le rude organisateur social, dont la politique intérieure, rationnelle et ferme, forme un parfait contraste avec les préférences du beylisme romantique.

Passons d'abord en revue les sujets d'admiration. Italienne, la nature de Bonaparte le devint clairement aux yeux de Beyle après que ce dernier se fut naturalisé milanais par le cœur; et comment ne lui serait-elle pas sympathique à ce titre? Elle est même, dit-il, peu intelligible à quiconque n'a pas séjourné en Italie (1). L'âme de cet homme était « absolument contraire aux âmes raisonnables de Washington, de Lafayette ou de Guillaume III ». Il avait peu de culture, mais savait dissimuler son ignorance avec une « adresse toute italienne ». Lorsque Clarke fut envoyé en Italie par le Directoire pour surveiller le jeune vainqueur, ce dernier aurait pu empoisonner son espion. « Ce procédé eût été tout à fait dans les anciennes mœurs italiennes : mais Napoléon, *qui en sentait les mouvements au fond de son cœur*, savait les corriger par l'empire de la raison. » — Enfin Beyle écrit en se remémorant avec amertume les raffinements d'étiquette qui furent imaginés par M. de Ségur pour la réception de Marie-Louise : « Voilà cependant jusqu'où la petite *vanité parisienne* avait fait tomber un *Italien*, Napoléon! »

Dans l'Italien qu'était l'Empereur, le théoricien du *beylisme* estime naturellement par-dessus tout le réfractaire d'origine et de tempérament. Il a tracé, au début de ses fragments historiques sur *Napoléon*, une esquisse vigoureuse de l'existence corse, de ses vendetta, de sa *loi admirable du coup de fusil*. Il a discerné, dans l'homme de guerre moderne, le condottiere du quattro cento — vue historique que Taine a si magnifiquement développée par la suite. Le nord de la France, dit-il avec dédain, ne connaît pas cette vie ardente qui développe les âpres énergies primitives et l'impatience de toute autorité. C'est pourquoi il pense décerner un éloge

(1) *Vie de Napoléon*, p. 155.

en écrivant de Nelson : « Comme Napoléon, il avait l'esprit novateur et *la haine de ses chefs* (1). »

Le niveleur énergique des inégalités sociales, tel apparaît encore Bonaparte à son fervent, Julien Sorel : « Ah! que Napoléon était bien l'homme envoyé de Dieu pour les *jeunes Français!* Qui le remplacera? Que feront sans lui ces malheureux?... Que deviendraient-ils, ces nobles, s'il nous était donné de les combattre à armes égales? » Et l'ambitieux Franc-Comtois se nourrit du *Mémorial*, en quoi peut-être il est mal inspiré, car son *alter ego*, Beyle, enseigne ailleurs (2) à se *méfier* de ce livre, dont le dessein secret fut de préparer le retour de l'Empereur ou le trône de son fils : nous savions en effet qu'il professe une croyance presque *inst nctive* à la mauvaise foi de tout homme puissant qui prend la parole, et, à plus forte raison, la plume.

Voici pour l'admiration; passons à l'adhésion raisonnée et utilitaire. Il est en effet un trait dans la carrière de Napoléon qui lui assure ce genre d'approbation de la part de Stendhal. Le général Bonaparte fut à certaine heure, vers l'apogée de la confusion révolutionnaire, alors que l'existence d'un dilettante comme Henri Beyle allait devenir impossible en France, l'homme nécessaire, le vainqueur de l'anarchie. Un des étonnements les plus fréquents de Stendhal, devant les émeutes dirigées après 1830 contre la monarchie de Juillet, c'est que ce Paris, à présent si inflammable, n'ait pas remué une seule fois sous l'Empire. Or il attribue non sans raison peut-être cette sagesse prolongée au tonnerre du canon de Saint-Roch, au souvenir des événements de Vendémiaire. Le bourgeois parisien, ayant une fois vu Bonaparte commander tranquillement le feu contre les sections populaires, se le tint pour dit, et n'affronta plus désormais un militaire si expéditif en ses procédés.

Il semble que cette heure décisive du début de la carrière napoléonienne soit précisément celle où Beyle cesse d'accom-

(1) *Vie de Napoléon*, p. 56.
(2) *Id.*, Préface.

pagner de sa pleine sympathie le héros : peut-être parce que ce dernier entre, de ce moment, dans la voie des honneurs et par suite de la bassesse obligatoire ; surtout parce qu'il devient homme d'autorité, et bientôt de gouvernement. N'est-il pas frappant que les premières campagnes d'Italie, racontées avec tant de brio par l'auteur de la *Vie de Napoléon*, nous donnent sous sa plume l'impression de triomphes précaires, de résultats sans cesse menacés. Presque toujours, il s'en faut de peu que l'Autrichien ne l'emporte, et l'on est tenté d'admirer enfin le bonheur du général français et l'incapacité de ses adversaires plus encore que ses mérites personnels. Ainsi parlent d'ordinaire la méfiance et la prévention. — Nous sommes d'ailleurs expressément avertis qu'avec l'occupation de Venise, le 16 mai 1797, finit la partie poétique et parfaitement noble de cette carrière étonnante. Quel est pourtant le nuage qui vient d'abord obscurcir l'auréole éclatante du vainqueur de Rivoli? Il est de nature bien singulière en vérité. Stendhal nous assure en effet que « la pensée que le Directoire jaloux allait sans doute empoisonner Napoléon », commença de flétrir l'enthousiasme que ce héros inspirait en France. Une impression toute contraire, un élan de sympathie indigné eût été cependant plus vraisemblable! Parce que, poursuit notre psychologue, on vit le vainqueur « réfléchissant profondément à Paris pour échapper aux pièges du Directoire », les temps héroïques de sa gloire cessèrent! — Telle ne fut certes pas, quoi qu'il en dise, l'impression de la majorité des Français, comme les événements des années suivantes l'ont assez démontré.

Beyle affirme encore, et moins gratuitement peut-être que la campagne d'Égypte fut mal accueillie par l'opinion : elle ne semblait pas patriotique. « La République n'est pas assez riche, disions-nous, pour envoyer ce qu'elle a de mieux au delà des mers. » — C'est que décidément le maître et bientôt le tyran va se substituer au grand homme sous le regard méfiant de notre égotiste et des romantiques ses congénères : s'il est vrai que le rejeton des Bonaparte corses ait eu d'abord, au sein de son maquis, la « haine de ses chefs », il retrouvera,

par un juste retour, d'analogues sentiments chez quelques-uns de ses compagnons de la première heure, aussitôt qu'il se sera élevé au-dessus d'eux. Stendhal raconte avec complaisance, dans son *Leuwen*, le mot du général Delmas à qui Napoléon, revenant du sacre, se prit à dire : « La belle cérémonie, Delmas ! — Oui, *général*, répondit le soldat républicain, il n'y manquait que les deux millions d'hommes qui se sont fait tuer pour renverser ce que vous relevez ! » Ce que l'Empereur a « relevé », voilà le grief de Beyle, voilà ce que, — après en avoir sollicité, en avoir obtenu sa part — il ne veut plus pardonner par la suite ! Il poursuit de son ressentiment l'organisateur de la France moderne, l'auteur de l'édifice politique que nous habitons encore et qui n'a pas été remanié dans ses dispositions principales. Construction plus ou moins heureuse en son plan, plus ou moins favorable aux expansions nécessaires, mais du moins provisoire abri contre l'anarchie romantique, une première fois déchaînée par la prédication de Rousseau !

Avoir « civilisé » le paysan français par la consolidation des ventes de biens nationaux, passe encore, bien que notre mystique esthéticien se montre rarement favorable à la civilisation (1), cette ennemie des arts. Mais avoir *anglisé* définitivement la France par un sytème administratif perfectionné, Beyle ne pardonne pas ce crime à Napoléon. Il déteste en particulier le Concordat, qui a refait des prêtres une armée de fonctionnaires, au lieu de les traiter comme les médecins et les avocats qui exercent leur métier à leurs risques et périls. « Les cloches de Rueil, dit-il, ont coûté cher à la France ! » Formule pittoresque, qui exprime bien l'action des cérémonies du culte sur l'âme, par quelques côtés primitives, du consul corse. Mais son censeur impitoyable n'a-t-il pas avoué plus d'une fois une partialité analogue à l'égard des solennités religieuses?

Une faute plus grave encore que la Restauration du clergé

(1) « La civilisation, en fixant l'attention sur ce que les autres pensent de nous, a fait disparaître le brio, sans lequel *la musique italienne ne saurait* avoir des auditeurs dignes d'elle. » (*Promenades dans Rome,* II, 111).

fut celle de la noblesse héréditaire, à l'avis de M. de Beyle qui, oubliant avec une surprenante facilité sa propre candidature à la baronnie, n'a pas assez de dédain après 1815 pour les maréchaux « salis par le duché. » Il insiste sur les conséquences de cette grave erreur dans la profession de foi républicaine qu'il a placée en tête de sa *Vie de Napoléon*. Aux yeux des patriotes de 1793, écrit-il, seuls les Français méritaient le nom d'êtres raisonnables. Les habitants du reste de l'Europe, qui se battaient pour conserver leurs chaînes, semblaient des imbéciles pitoyables, ou des fripons vendus au despotisme. — Telles sont d'ordinaire, en effet, les illusions du mysticisme impérialiste sur l'ennemi qui s'oppose à sa conquête. — Pitt et Cobourg passaient donc pour « la personnification de tout ce qu'il y a de traître et de stupide au monde ». Dans Napoléon débutant, cette génération énergique ne vit que son *utilité militaire*, ses victoires contre de si odieux adversaires : et le jacobinisme romantique de ces sans-culottes fut mortellement froissé par une évolution monarchique qu'ils détestèrent. — Tout autres furent les sentiments des hommes nés vers 1790, et qui eurent donc quinze ans en 1805. Ceux-là contemplèrent, à l'heure où la raison s'éveille, des ducs à toque et tout le décor monarchique restauré ; ils furent dupes de cette fantasmagorie ridicule, tandis que leurs aînés, continuant de regarder les choses comme un caprice de Napoléon, et comme un caprice mesquin autant que réactionnaire, ne retrouvaient l'alacrité de 1796 qu'en voyant l'empereur partir pour l'armée. Bien que né sept ans seulement avant 1790, Beyle se classe évidemment parmi les purs républicains de la première heure.

Par malheur, de plus en plus et de toutes façons, le souverain, absorbé par le devoir de la représentation, effaça le général en Napoléon. L'avancement, devenu raisonnable et méthodiquement réglé, lui donna pour instruments des hommes sans caractère, toujours battus. Tel maréchal, à l'exemple de son maître, se montra désormais plus préoccupé de sa nouvelle dignité princière que des devoirs du commandement, et prépara des désastres par son inaction frivole. Le grand homme disparut : il ne resta qu'un tyran pesant de tout son poids sur

la France harassée. — L'Italie, plus énergique, sut parfois résister au potentat sorti de son sein, et les frères de race de Bonaparte furent moins facilement ses dupes, car nul n'est prophète en son pays. Assurant que ce qui est véritablement profond n'est ni compris, ni admiré en France, Stendhal a émis quelque part cet aphorisme inattendu : « Napoléon le savait bien ; de là ses affectations, ses airs de comédie, qui l'eussent perdu auprès d'un public italien. » A plusieurs reprises il a rappelé aussi le rejet, par les représentants de Milan, d'une certaine loi, préparée à Paris, qui eût réprimé quelques abus trop fort ancrés dans les mœurs de la Lombardie. Mais cet exemple d'énergie transalpine ne fut pas imité en France.

Enfin, devenu décidément despote, Napoléon n'eut plus qu'une idée fixe, la crainte de ce qui menaçait son œuvre, et peut-être sa personne : la terreur du jacobin. Il ne revit désormais les actes révolutionnaires, jadis accomplis sous ses yeux, qu'à travers ces appréhensions précédentes : il aima « donner des ridicules à la République », et s'épuisa en avances stériles à l'égard du faubourg Saint-Germain. Ne croyait-il pas bonnement, vers 1812, avoir restauré le sentiment loyaliste : au point de s'étonner avec sincérité, — lors de la conspiration de Mallet et de la fausse annonce de sa mort — que tous les regards ne se fussent pas dirigés à l'instant vers le roi de Rome? Une anecdote symbolique servait à Beyle pour souligner cette faiblesse inattendue de Napoléon; il assurait que la bienveillance impériale fut acquise à M. de Narbonne, parce que ce gentilhomme « présenta une lettre au souverain sur un coin de son tricorne », et il estime que l'Empereur se dit devant ce geste : « Ces gens-là sont les seuls qui sachent servir! » — Mais ne pourrait-on traduire de façon moins malveillante le jugement intime du restaurateur de l'ordre, en lui prêtant à peu près cette pensée : Ces gens-là sont les seuls qui aient conservé quelque sens héréditaire de la discipline sociale!

Au surplus, Stendhal est-il bien fondé à blâmer Napoléon pour des complaisances auxquelles il s'abandonna lui aussi

sans vergogne. Après 1830 surtout, c'est-à-dire aussitôt qu'ils furent passés dans les rangs de l'opposition, les nobles légitimistes lui inspirèrent le plus souvent une sorte de sympathie attendrie. S'ils le choquent encore parfois, comme héritiers des idées féodales, ils le séduisent en revanche à titre de dilettantes raffinés, de maîtres dans l'art exquis de goûter les joies de la vie. Ces gens-là sont « tellement faits pour être aimables que, malgré leur tristesse, ils le sont encore cent fois plus que leurs rivaux » (1). La Régence devient, à cette heure, son régime de prédilection, et Dubois, son homme politique favori. Il faut à Leuwen un « premier ministre coquin et amusant », comme le cardinal improvisé; enfin Stendhal regrette ouvertement ces douces années de l'ancien régime expirant dont Talleyrand dira qu'elles seules lui avaient fait connaître la douceur de vivre : « Tous les philosophes du dix-huitième siècle m'ont prouvé que le grand seigneur est une chose fort immorale, fort nuisible, etc... A quoi je réponds que j'aime de passion un grand seigneur bien élevé et gai, tels que ceux que je trouvais dans ma famille lorsque j'apprenais à lire. La société, veuve de ces êtres gais, charmants, aimables, ne prenant rien au tragique, me semble presque l'année dépouillée de son printemps. Mais, me dit la sagesse, c'étaient des êtres immoraux, et, sans le savoir, produisant du malheur. Ma belle sagesse, lui répondis-je, je ne suis pas roi, je ne suis pas chef de peuple, législateur, etc... Je suis un petit citoyen fort obscur, fort peu fait pour influer sur les autres : je cherche le plaisir tous les jours, le bonheur quand je puis... N'est-il pas bien triste pour moi, qui n'ai qu'une journée à passer au *salon*, de le trouver justement occupé par les maçons qui le reblanchissent, par les peintres qui me font fuir avec l'insupportable odeur de leur vernis; enfin, par les menuisiers, les plus bruyants de tous, qui remettent des chevilles au parquet à grands coups de marteau? Tous ces messieurs me jurent que, sans leurs travaux, le salon tomberait. Hélas! messieurs, que ne m'a-t-il

(1) *Mémoires d'un touriste*, II, 227.

été donné d'habiter le salon la veille du jour où vous y êtes entrés (1)? » La grâce de cette page spirituelle ne doit pas nous en voiler le dilettantisme impénitent. Après que la Révolution eut laissé le salon ravagé, c'est Napoléon qui a mis les maçons, les peintres et les menuisiers à l'ouvrage. Sa mémoire en pâtit nécessairement aux yeux d'un homme qui n'aime ni les calculs à longue échéance, ni les devis d'architectes consciencieux, et dont la sympathie mal pondérée oscille des anciens propriétaires du salon à ses dévastateurs, mais ne va jamais aux artisans laborieux de sa réfection nécessaire.

Malgré les observations directes et prolongées qui lui furent permises à la cour des Tuileries, Beyle n'était donc nullement capable au total — en dépit de son projet d'ouvrage en vingt volumes sur ce sujet — de devenir l'historien de Napoléon. A son ordinaire, c'est surtout lui-même qu'il exprime dans son jugement sur le héros : parfois aussi les conclusions provisoires de l'opinion publique auxquelles ce représentant intelligent de la classe moyenne se rallie par une pente naturelle, quand il n'est pas entraîné par le démon du paradoxe : jamais la sentence motivée qui devrait couronner une étude impartiale et approfondie de cette vertigineuse carrière.

e) *Tristesse et brio.*

Nous l'avons vu, une teinte de tristesse est malgré tout répandue sur l'amabilité charmante des nobles émigrés, et ils n'ont sur leurs rivaux que l'avantage d'une relative gaieté. C'est que Napoléon, en dépit de ses origines italiennes, a achevé d'*angliser* la France, et par là de l'assombrir.

Ils n'en ont pas en Angleterre!

dit la vieille chanson du Caveau, empressée à mettre en relief une supériorité incontestable des climats du soleil sur les brumes du Nord, celle qui consiste à mûrir le fruit de la treille.

(1) *Correspondance,* I, 265.

Les bons vivants qui entonnaient jadis ce gai refrain n'ont jamais douté que la tristesse ne formât le fond de l'humeur anglo-saxonne, toujours obscurcie par les ombres du spleen ou même par la hantise du suicide. — Cette simpliste psychologie des peuples s'épanouit triomphalement dans l'œuvre entière d'Henri Beyle. Non content de refuser à l'Angleterre son qualificatif national de « merry England », il écrit avec dépit : « Rien ne peut égaler mon amour pour leur littérature, si ce n'est mon éloignement pour leur personne. Il faut être *juste!* Il y a chez ces gens-là un *principe de malheur*. Ils tirent du *venin* des choses les plus indifférentes. » Venin bien pernicieux sans doute et capable d'agir par simple voisinage, car Beyle se plaint parfois de ses effets délétères après avoir approché pour un instant seulement les infortunés qui le portent dans leurs veines. C'est qu'il traduit par l'image de l'empoisonnement la dépression nerveuse que lui cause la seule perspective d'une convenance sociale à garder, d'une discipline morale à observer, d'un sacrifice de ses aises qu'il faudra consentir à l'opinion ambiante.

Il assure avoir connu de bonne heure, au centre même de la France cette impression de noire tristesse. Racontant sur le tard ses débuts d'adolescent provincial dans le salon parisien des Daru, il avoue qu'à l'heure même où il rédige ses souvenirs, le genre poli, cérémonieux le glace encore et le réduit au silence : « Pour peu qu'on y ajoute la nuance religieuse, et la déclamation sur les grands principes de la morale, je suis mort! » Que l'on juge donc, poursuit-il après cette profession de foi, « de l'effet de ce *venin* en janvier 1800, quand il était appliqué sur des organes tout neufs et dont l'extrême tension n'en laissait pas perdre une goutte... Je frémissais en songeant à la nécessité de donner la main à Mlle Sophie, à Mme Le Brun, à Mme Daru elle-même. »

Trente ans plus tard, le *Touriste* contemple-t-il à la table d'hôte du Havre quarante figures américaines ou anglaises, aux yeux mornes, aux cheveux trop longs pour son goût, il est jeté dans le découragement : « Une heure de la vue forcée d'un ennuyeux m'empoisonne pour toute une soirée! » —

Parfois, à la comparaison du venin ou du poison, il préfère la métaphore italienne de la mise à sec. L'épithète de *seccatore* exprime au delà des Alpes le genre d'ennui que donne un sot à une âme passionnée qu'il arrache violemment à sa rêverie pour l'occuper de quelque chose qui n'en vaut pas la peine — à l'avis du rêveur, bien entendu. — Figaro assurait que toute la langue anglaise se réduit au seul mot de *Goddam !* A lire Beyle, on croirait parfois que tout l'idiome de Pétrarque soit concentré dans l'invective de *seccatore!* Les ennuyeux lui déssèchent l'âme et telle est en particulier l'impression que lui produisent à Milan tous les Français. Mérimée a dit de son ami : « Pour lui, il n'y avait dans le monde que deux espèces de gens, ceux avec qui il s'amusait, et ceux avec qui il s'ennuyait... Il fréquentait des gens qu'il n'estimait pas, parce que, avec eux, il y a toujours quelque chose à apprendre. » Oui, l'ennui est une « catastrophe », une insulte, un attentat sur la personne; un *tristo* est un être à fuir, presque un homme à pendre. Et l'on ne peut qu'applaudir à l'énergie de ce duc de Lauraguais, qui s'avisa jadis de poursuivre au criminel un ennuyeux pour tentative d'homicide!

Parmi les plus déplorables ennuyeux, Stendhal plaçait les gens riches qui ne rachetaient point ce défaut par quelque qualité beyliste. La richesse, surtout celle du *self made man,* était susceptible de l' « empoisonner » plus rapidement que tout autre venin, parce qu'elle traduit la victoire dans la lutte sociale, et par là, au même titre que charges ou grades, implique ces concessions incessantes à l'opinion qu'il nomme platitudes, ou mieux canailleries. Rien de plus ridicule à ses yeux que cette assertion des économistes : la richesse apporte le bonheur. « Quand M. Mackintoch rencontre dans la rue un homme riche qui bâille, il devrait lui donner un coup de poing », pour oser démentir si ostensiblement sa théorie de la félicité. Et le *Touriste* a quelque part cette magnifique exclamation d'esthète raffiné : « Y a-t-il rien d'aussi laid que *les contours de la bouche d'un banquier qui craint de perdre!* » On sait qu'il a toujours médit des millionnaires, et que six mille livres de rente étaient tout le but de son ambition, parce

qu'avec cette somme, on peut vivre « da signore » dans la plupart des villes italiennes. Il aimait à rapporter aux leçons d'*espagnolisme* jadis reçues de sa grande tante Gagnon, ce noble dédain du vil métal qui n'allait pas, on le voit, jusqu'à le faire renoncer à vivre quelque part en seigneur. Au fond, ce mépris affecté exprimait surtout chez lui la paresse incorrigible du dilettante par tempérament qu'il resta tout le long de son existence. C'est ce dilettante qui souffre de l'atmosphère puritaine dont son époque lui semble enveloppée (1) : « Notre siècle est plus correct (que la Renaissance) ; mais aussi *quel ennui*, et partout! » Ou encore (2) : « Le pouvoir de la sympathie augmente de siècle en siècle avec la civilisation, avec l'*ennui!* »

A l'ennui, cette fleur morose épanouie sur les glaces du Nord, opposons la joie native des Méridionaux, fils aînés de la nature, cette « saillie du bonheur » qu'on admire à Venise, par exemple et qui dépasse encore la gaieté et le naturel exquis de Milan. La félicité parfaite de ses « chers Padouans » inspire à Stendhal, cette exclamation indignée (3) : « On me présente à toutes les dames qui, de huit heures à neuf heures, se réunissent au café *del Principe Carlo*. En voyant cette société brillante de naturel et de gaieté, et cela dans la plus pauvre ville du monde, je me rappelle la pruderie de Genève! Et ces gens-là se croient les *sages!* » Mêmes sentiments envers les Corses, que les Anglais traitent de sauvages et qui lui semblent « tellement plus heureux » que leurs contempteurs. Enfin, en France même, le *Touriste* constate à mainte reprise que le bonheur disparaît avec l'*accent* (du Midi naturellement).

Or le secret de ce bonheur débordant, il faut le chercher avant tout dans ces dons prestigieux de l'esprit méridional qui s'expriment par un seul mot, le *brio*. L'apologie du brio offre à Stendhal l'occasion de rendre un suprême hommage à la supériorité méridionale en étudiant le sentiment de jalousie impuissante que le *naturel* méditerranéen, inspire, s'il faut

(1) *Promenades dans Rome*, I, 226.
(2) *Histoire de la peinture*, p. 242.
(3) *Rome, Naples et Florence*, p. 381.

l'en croire, à l'incurable *timidité* septentrionale. Voyez le *Promeneur* dans Rome appréciant le caractère de ses compagnons anglais : après avoir rendu le bel hommage que nous dirons plus loin à leur probité héroïque, à leur *perfection sociale*, l'écrivain ajoute (1) : « Ce sont des gens incapables de sentir la joie, et dont la morosité redouble lorsqu'ils voient les autres avoir du plaisir sans leur en demander la permission. Alors ils deviennent hautains et *distants*... Par de douces paroles et des attentions pleines de grâce et d'amitié, cherchez-vous à venir au secours de cette mauvaise disposition, vous la voyez s'augmenter, et voici pourquoi : c'est le *brio* qui éclate dans votre conduite, c'est l'animation que vous mettez à lui parler qui double le chagrin de l'Anglais en lui montrant clairement que son âme manque de ce feu qu'il voit dans la vôtre et dont il est *jaloux!* »

Voilà une analyse morale par trop naïve en vérité, et peu digne d'un observateur attentif tel que Stendhal. Un critique parfois acerbe des races latines, Gobineau, a cruellement raillé dans son poème d'*Amadis* (2) ces illusions d'ignorants, alors qu'il leur prête cette exclamation toute beyliste :

> Mais quel peuple sublime et quels esprits nous sommes!
> Comme nous dominons de haut les autres hommes.
> Ils ne manquent jamais la moindre occasion
> De nous faire sentir leur basse aversion.
> C'est le pur désespoir et la peur de l'*envie*.
> Par nos vices charmants les *pauvres* gens heurtés
> Voudraient, sans le pouvoir, éteindre nos clartés, etc.

Stendhal se montre incapable de comprendre l'effet produit trop souvent par son prétendu brio napolitain sur un Anglais bien élevé. Il baptise jalousie ce qui est dédain agacé, recul aristocratique devant des importunités de demi-sauvages, de représentants d'une race inférieure, amusants pour un moment par leur pantomime, mais bientôt gênants par leur familiarité déplacée. Il y a là incompréhension réciproque, mais non pas succès d'un côté, envie de l'autre. — Ces nuances

(1) *Promenades dans Rome*, I, 271 et suiv.
(2) Page 111.

échappent totalement à la prévention de notre pseudo-Italien : il « voit bien que le sentiment des Anglais à notre égard est *la jalousie de l'infériorité qui se connaît* (1) » : il « s'amuse à voir déraisonner ses Anglais. Tout leur fait horreur en ce pays... Partout l'habitude des dispositions qui font le bonheur! » Et il conte ou voit conter volontiers devant ces insulaires quelque franche histoire de passion déchaînée, car il ne connaît rien « qui fasse plus *enrager* les Anglais hommes d'esprit que ces anecdotes-là » !

C'est toujours le sentiment du devoir envers soi-même et de la discipline sociale qu'il s'agit de bafouer, de « faire enrager » de son mieux; et, exprimant à l'occasion, dans une curieuse réminiscence philosophique, cette disposition irrésistible de son tempérament romantique, l'auteur de l'*Amour* (2) assimile le stoïcien à l'Anglais en voyage, et donne cette frappante appréciation du plus puissant effort vers la maîtrise de soi qu'ait connu le monde, de ce méthodisme avant la lettre qui est la doctrine du Portique : « D'où vient l'intolérance des stoïciens? De la même source que celle des dévots outrés. Ils ont de l'humeur parce qu'ils luttent contre la nature, qu'ils se privent et qu'ils souffrent. S'ils voulaient s'interroger de bonne foi sur la haine qu'ils portent à ceux qui professent une morale moins sévère, ils s'avoueraient qu'elle naît de la *jalousie secrète* d'un bonheur qu'ils *envient*, et qu'ils se sont interdits sans croire aux récompenses qui les dédommageraient de leurs sacrifices. »

Au surplus, le Méridional, ce magnanime fils aîné de la Nature, n'a garde de répondre à la jalousie haineuse de son cadet par un sentiment du même genre, car il troublerait par là son propre bonheur (3). Il regarde donc l'homme triste du Nord *avec plus de pitié que de haine,* sa seule vengeance étant de savoir pertinemment que ce *seccatore* « crève d'ennui ». Et c'est bien la pitié dédaigneuse en effet qui se traduit le plus souvent dans l'exclamation de l'Italien ou du Provençal

(1) *Rome, Naples et Florence,* p. 430, 389, 391.
(2) Page 265. — Il prétend résumer ici la pensée de Diderot.
(3) *Vie de Rossini,* p. 309.

devant le milord : « Povero, le povre! » — Épithète qui vient aussi se placer sans cesse sous la plume de Beyle : « Ces *pauvres* jeunes Français riches... (1), ce *pauvre* Anglais victime de la pensée (2)! » Et cette pitié, si complaisante à soi-même, s'accroît de la persuasion, — partagée, dit-on, par certaines peuplades de l'Afrique centrale — que les visages pâles sont des *malades,* des poitrinaires surtout, puisqu'en effet ceux qu'on voit en Italie viennent souvent pour y chercher la santé. Les *pauvres* Anglais, *malades* et méthodistes (3) ne savent pas comprendre la sympathie du peuple italien pour le brigand vigoureux. Les pauvres jeunes gens du nord de la Loire, *pâles, étiolés* par les brouillards parisiens, montrent une antipathie irrésistible devant le brio et la joie marseillaise, parce que, chez ces demi-Anglais, « l'homme heureux qui en est animé, s'il n'excite pas la sympathie, réveille l'*envie.* »

Septentrional maladif!

Telle est l'exclamation caractéristique que M. Rostand place, de façon si spirituelle, dans la bouche de ses cadets de Gascogne devant l'apparition de l'intrus Neuvillette.

On confirmerait ce diagnostic pénétrant en examinant, sous la direction morale de Beyle, lequel a le plus de *vie* d'un Italien qui passe sa journée entière étendu sur un divan à jouir des émotions de son âme, ou de l'homme du Nord qui s'agite tout le jour à cheval derrière un renard, ou de porte en porte, dans un droski. C'est assurément le premier, car le second se démène de la sorte parce qu'il n'a « rien à regarder dans son âme », et qu'il mourrait d'ennui sur un divan. — Morale de fakir noir étendu sous son bananier que cet aboutissement du mysticisme esthétique! Morale en tout cas des pays où l'ardent soleil énerve les individus et dévore les races! Telle n'était point au surplus l'Italie au temps de Beyle, quoi qu'il en dise, après avoir généralisé sans mesure quelques exceptions flatteuses à ses préférences personnelles, car elle a

(1) *Promenades dans Rome,* II, 65.
(2) *Rome, Naples et Florence,* p. 61.
(3) *Promenades dans Rome,* II, 218.

quitté peu après le divan de son sommeil séculaire, et s'est « démenée » avec autant d'agitation féconde que les moins « vivantes » nations du Nord.

Pourtant, nous l'avons dit déjà, Beyle si passionnément admirateur du brio n'ose pas toujours se marquer à lui-même sa place parmi les heureux dépositaires de ce don divin. Il les aime sans pouvoir les imiter : il sent trop que chez lui la gaieté est toujours factice, proche de la réaction amère et de l'affaissement douloureux. Aussi, quand il fait un retour sur lui-même, l'imprescriptible vanité humaine lui conseille-t-elle de proposer entre les tempéraments divers une hiérarchie toute différente de celle que nous venons d'esquisser. Alors s'il oppose les sanguins, les heureux de vivre — tels que les traîneurs de sabre du premier empire, presque tous méridionaux s'il faut l'en croire — aux *mélancoliques*, candidats au génie, parmi lesquels il se range modestement, c'est pour exalter ces derniers et leur noble *timidité*. Car il écrit du « timide » tempérament mélancolique (1) : « Sa consolation doit être que ces gens si *brillants* qu'il *envie* et dont il ne saurait approcher n'ont ni ses *plaisirs divins*, ni ses accidents et que les beaux-arts, qui se nourrissent des *timidités* de l'amour sont pour eux lettre close. » Eh mais : voilà une consolation qui vient fort à propos! Pourquoi donc l'Anglais, tourmenté de jalousie en présence du brio de son voisin italien, ne se réconforterait-il pas devant des assurances si flatteuses?

En sorte que chacun d'eux, appuyé pareillement sur l'autorité de Stendhal, regarderait l'autre avec commisération en murmurant à part soi ici « Povero! », là : « Poor thing! », et se sentirait satisfait de son lot!

4. — *L'apologie du crime pittoresque.*

Oui, c'est une belle chose que l'énergie à la mode calabraise, mais ce n'est pas impunément qu'un civilisé peut cul-

(1) *De l'Amour*, p. 225.

tiver en son âme l'admiration fébrile des gestes les plus forcenés de la passion. La bête est vite réveillée dans l'homme, en dépit du pénible dressage social que les siècles lui ont fait lentement subir, et cette besogne de réveil est déjà plus qu'à moitié faite chez certains tempéraments d'exception. — On a mené récemment quelque bruit, dans les pays de langue allemande, autour de la mémoire d'un jeune philosophe viennois, qui termina ses jours par le suicide à l'âge de vingt-trois ans, le 4 octobre 1903. Otto Weininger, épileptique de naissance, et, en dépit de sa haute culture intellectuelle, prisonnier des illusions morbides du plus grossier mysticisme (1), offre un exemplaire pour ainsi dire caricatural de la cinquième génération romantique, celle qui présentement nous entoure, et ne le cède nullement à ses aînées pour le déséquilibre des facultés supérieures. Cet infortuné, — peut-être par réminiscence de ces hallucinations visuelles de couleur rouge qui accompagnent, dit-on, les crises du mal dont il souffrait, — a connu la hantise et l'effroi du crime involontaire. Il a longuement étudié la psychologie du criminel par tempérament et par impulsion irrésistible, et il s'est tué afin d'échapper aux destinées meurtrières pour lesquelles il se croyait marqué.

Un autre néoromantique, Oscar Wilde, à qui la faveur publique revient en ce moment avec un empressement inattendu, prête à l'un de ses personnages de roman l'aphorisme suivant : « Le crime est aux classes inférieures ce que l'*art est à nous autres esthètes :* simplement une méthode pour se procurer des sensations extraordinaires (2)..» Et nous allons voir en effet que dans leur poursuite fébrile de la sensation rare, les adeptes de la méthode artistique peuvent s'élever à une perception très nette des attraits de la méthode criminelle. — Enfin, Frédéric Nietzsche, disciple direct de Stendhal,

(1) Voir notre étude sur ce personnage dans le *Journal des Débats* du 19 février 1906. Ses œuvres ont eu de nombreuses éditions. (Braumueller, Wien.)

(2) Dans son *Portrait de Dorian Gray*. Traduction française, p. 309. Voir aussi sa bizarre et ironique nouvelle : *le Crime de lord Arthur Saville*. (Stock, 1905.)

et qui touche à Wilde par quelques-unes de ses idées théoriques (1), a écrit, dans son *Zarathoustra*, cet inquiétant chapitre du *pâle criminel*, qui faisait frissonner et reculer d'instinct son vieil ami Rodhe (2).

Il y a, nous l'avons dit, de la régression dans l'état d'âme romantique, et les propensions que nous venons de signaler nous reportent plus que tout autres à l'aurore des civilisations humaines. En effet, dans les pays d'Extrême-Orient, il arrive au voyageur européen de voir les multitudes humaines, qui grouillent là-bas sous les rayons du soleil implacable, s'agiter soudain devant ses yeux, et se disperser à tous les vents sous l'empire d'une terreur panique. Est-ce un animal féroce ou une bête enragée qui s'approche, semant l'effroi, décourageant la résistance? Non, c'est un homme, le kriss au poing, le regard fou, les muscles raidis, qui court en massacrant au hasard les bêtes et les gens sur son passage. Le mot malais d'*amok* a été adopté par nos langues occidentales pour caractériser ce phénomène exotique, et les spécialistes nous apprennent que l'habitude de l'opium engendre fréquemment cette folie, mais que « le Malais fait aussi l'*amok* après mûre délibération, sous l'influence de sentiments violents, pour se venger d'un injure ou *se délivrer d'une oppression* » (3). — Il nous a semblé parfois que, sur le terrain de la morale traditionnelle où se presse la foule des esprits moyens, nos modernes romantiques, toujours prêts à se révolter eux aussi

(1) Il y a principalement dans les essais de Wilde qui sont intitulés *Intentions* des paradoxes romantiques sur l'utilité du mensonge qui rappellent étrangement certaines esquisses morales de la jeunesse de Nietzsche.

(2) Voir le deuxième volume de la présente *Philosophie de l'Impérialisme; Apollôn ou Dionysos?* p. 203-204.

(3) Voir le mot *Amok* dans la *Grande encyclopédie*. — Un savant anglais a cru trouvé récemment jusque dans la *Bible* la mention d'un mal du même ordre. Car l'usage du hatchisch, narcotique tiré du chanvre, serait fort ancien en Orient et expliquerait en particulier la folie de Saül, ainsi que certains exploits guerriers de son fils Jonathan. — Nos « apaches » des faubourgs, — qui sont de purs romantiques et ont à peu près les mœurs des Burgraves de Hugo, — cartels, tournois, cours d'amour, chansons de geste, courent parfois l'amok sur les boulevards extérieurs. On les voit tirer leur couteau à cran et blesser tous les passants qu'ils rencontrent, après quelques libations trop abondantes.

contre l'oppression de contrats sociaux, trop lourds à leur faiblesse psychique de naissance, à leur narcotisme constitutionnel, recommençaient à courir sous nos yeux l'amok, — au moins par l'imagination et par l'intention.

Stendhal est l'un de ces réfractaires qu'on est tout surpris de voir engagé par instant sur des chemins dangereux. Quoi, dira-t-on, le gai compagnon des Mérimée et des Jacquemont, le joyeux convive de Sand et de Musset? Oui, mais aussi le familier par l'imagination des beaux *bravi* de la Renaissance et des bons brigands du Napolitain. En quelques circonstances, le primitif parla plus haut que l'homme des salons par sa bouche, et, mal dissimulé sous un voile d'ironie ou de paradoxe, montra furtivement au jour sa face inquiétante. — Qu'on ne se méprenne pas au surplus sur la portée des remarques que nous allons faire. Nous n'accusons d'aucun méfait authentique ce bourgeois, ami des aises, que fut Beyle, et nous ne le croyons nullement capable d'un assassinat passionnel, — tel que celui dont les commères de ce temps, et le grand Gœthe lui-même, ont supposé chargé le passé de Byron. — Notre naïveté ferait trop grand plaisir à ses mânes sardoniques! Nous ne signalons en lui que des écarts d'imagination dévoyée, et, sans attacher à nos citations plus d'importance qu'elles n'en comportent, nous estimons qu'il est utile de les avoir faites à l'occasion. Elles ouvrent des perspectives intéressantes sur quelques tendances de la morale romantique, qui sévit plus que jamais autour de nous, et ne cache pas toujours les propensions néroniennes du démon qui l'obsède :

Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde.
C'est l'ennui; l'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère?

a) *Généalogie truculente.*

Les coryphées du romantisme se sont le plus souvent forgé des généalogies qui fussent bien en accord avec leurs tendances secrètes ou leurs prétentions avouées. Nous l'avons rappelé au cours de cet ouvrage Gobineau se crut petit-fils d'un pirate norvégien, et Nietzsche d'un comte polonais. Lamartine se supposait des ancêtres arabes. Balzac, Vigny, Musset, Barbey d'Auvilly, Villiers de l'Isle-Adam, ont plus ou moins donné dans ce travers, et Beyle n'y a pas échappé. Devenu Milanais de cœur, il s'est souhaité une ascendance capable d'expliquer ses préférences instinctives, et voici ce qu'il a trouvé dans ses souvenirs.

Henri Brulard raconte que sa grand'tante maternelle, Élisabeth Gagnon, lui disait jadis les Gagnon originaires d'un pays encore plus séducteur que cette belle Provence, dont le voisinage charmait son imagination enfantine. Elle racontait « que le grand-père de son grand-père, à la suite de *circonstances bien funestes*, était venu se cacher en Avignon chez un pape : que là, il avait été obligé de *changer un peu son nom* et de se cacher, et qu'il avait vécu du métier de chirurgien (1) ». Avec ce que je sais d'italien aujourd'hui, ajoute Brulard, je *traduirais* ainsi : « Qu'un M. Guadagni, ou Guadaniamo, ayant commis *quelque petit assassinat* en Italie, était venu à Avignon vers 1650, à la suite de quelque légat. » Ce qui ajoutait pour Beyle à la probabilité de cette extraction, chère à sa fantaisie et à son cœur, c'est que la langue italienne était en grand honneur chez les siens et que sa mère lisait Dante et Tasse dans le texte, — circonstance assez exceptionnelle dans une famille bourgeoise en 1780. — Aussi, proclamant vers la fin de *Brulard* l'inaptitude, le « métalent »

(1) Colomb, qui fait allusion à ce passage dans sa biographie de son cousin, assure que la tante Élisabeth avait plutôt laissé entendre à son neveu, comme une chose possible cette origine romanesque, qu'elle ne la lui avait affirmée comme un fait établi. — Voir *Vie de Brulard*, p. 75, 76.

des Français pour la musique, l'auteur prévient-il une objection du lecteur en expliquant pourquoi lui-même fait exception parmi ses compatriotes à ce point de vue. C'est que, dit-il, par sa mère, à laquelle il ressemble, il est peut-être de sang italien. — Ses observations psychologiques l'avaient en effet conduit à admettre l'action croisée des puissances héréditaires : les fils tenant surtout de leur mère et les filles de leur père.

Après s'être longtemps satisfait à songer que sa famille maternelle était venue du pays où les orangers croissent en pleine terre, Stendhal se prit donc sur le tard à *traduire* selon son humeur les récits de sa grand'tante. Il s'imagina, nous venons de le voir, que cet Italien légendaire, dont il tirait son origine, avait été par surcroît de perfection, un chevalier du poignard, et même un condamné à mort, vraisemblablement, puisqu'il dut fuir sa patrie en toute hâte. Distinction suprême, car l'auteur du *Rouge* aime à soutenir cette théorie saugrenue que la condamnation à mort, « étant la seule chose qui *ne s'achète pas* », est aussi le seul privilège qui mérite l'estime d'un ennemi de l'argent tel que lui ! Mais, répondra le bon sens le plus ordinaire, si l'argent, dans son emploi normal, est un mode de récompense des services rendus à la société, tandis que les peines du code assurent la punition des dommages qui lui sont causés, il est bien évident que ces deux sortes de distinctions ne peuvent être comparées l'une à l'autre. Vous parlez comme un écolier indiscipliné qui dirait triomphalement à ses voisins bien sages : « Il est une chose que vous ne pourrez jamais vous offrir avec tous vos bons points, c'est le fouet. » — On achète si peu une condamnation à mort, que, tout au contraire, on la rachète dans la plupart des civilisations primitives : le wehrgeld par exemple, l'amende pour le meurtre des vieux codes germaniques, n'a pas d'autre origine. En sorte que la condamnation à mort était jadis un luxe que pouvaient seuls s'offrir les odieux millionnaires de l'époque.

b) *Le meurtre en Italie.*

C'est un Italien, son ami di Fiore, qui inspirait à Stendhal cette apologie du condamné à mort, au moins du condamné politique. Mais il étend sa sympathie aux condamnés de droit commun et l'Italie du moyen âge, ainsi que celle du temps présent, lui offre la plus riche moisson de forfaits et de meurtres afin d'en nourrir son âme, sans cesse guettée par l'*ennui* toujours avide d'*imprévu* et de *naturel*. — Depuis l'aventure de cet excellent gentilhomme bergamasque qui se vit obligé, sous peine de perdre tous ses amis, d'assassiner un sbire autrichien coupable de l'avoir un instant regardé avec trop d'attention (1) — jusqu'à ce haut fait du délicieux Lecchi, père de Mme Gherardi, qui tua d'un coup de tromblon à la sortie de la messe son ennemi le marquis de X ; — depuis la force d'âme de ces grands seigneurs qui, piqués de jalousie, se plaisent à faire mourir lentement leurs femmes de terreur et de malaria dans quelque marais pestilentiel, jusqu'à l'énergie du clergé sarde empoisonnant successivement quatre archevêques envoyés pour le réformer, et terminant cette série à la noire par la suppression d'un rouge cardinal qui « fut bravement expédié au moyen d'une tarte (2) », tout est captivant sous ce ciel généreux ! Le meurtre n'y est pas seulement une licence tolérée, mais encore un devoir parfois, et un trait d'esprit le plus souvent. Lisez dans la *Chartreuse de Parme* la discussion rétrospective qui se déroule entre le comte Mosca et Fabrice afin de décider si le jeune del Dongo devait tuer ou épargner certain passant dont il emprunta de force un cheval pour fuir le territoire autrichien. Son évasion a d'ailleurs parfaitement réussi, sans que l'assassinat ait été perpétré, et il ne sera plus question par la suite de cet épisode qui n'a aucune conséquence dans le roman. Il s'agit donc d'un problème purement

(1) *Rome, Naples et Florence*, p. 146.
(2) *Correspondance*, II, 128.

théorique, d'un cas de conscience que doit résoudre la casuistique de l'énergie à la mode calabraise; et les bizarres retours de l'auteur sur ce sujet ont toute la valeur d'un symptôme inquiétant et caractéristique.

Une femme tue le traître qui profite de l'obscurité de la nuit pour se glisser près d'elle au lieu et place de l'aimé! « Du cœur et de l'esprit, il faut de tout cela pour l'histoire que Paul vient de nous dire (1) », conclut l'auditeur, sous le charme de ce récit coloré! Mais comment faire comprendre de pareilles nuances aux timides habitants du Nord? « Cela se réduit à l'absurdité du tigre qui voudrait faire sentir au cerf les délices qu'il trouve à *boire du sang* (2). » Stendhal se sent pleinement tigre en ceci, pour sa part, et, songeant aux ménages glacés du Septentrion, qui ignorent le genre d'esprit dont il vient d'être question, il écrit avec une énergie concentrée : « J'aimerais presque mieux que ma femme, dans un moment de colère, essayât de me donner un coup de poignard une fois par an, que de me recevoir avec humeur tous les soirs. » Voilà qui est piquant, — mais si cet « essai » annuel venait une fois à être couronné de succès? — La presse nous a conté à plusieurs reprises, au cours de ces dernières années, les aventures conjugales d'une danseuse illustre des bals de barrières. Cette femme d'énergie a épousé un dompteur, s'est fait dompteuse elle-même, et, de temps à autre, décharge son revolver sur son époux — qui n'a jamais cessé d'ailleurs de pardonner généreusement ce geste trop vif à sa virile moitié. — Voilà la vraie vie de famille selon le cœur de notre romantique! « Je suis bien sûr, écrit-il à propos de l'ennuyeuse Genève (3), que Barème ne me donnera pas un coup de poignard. Quel intérêt y aurait-il? C'est une sensation contraire que j'ai trouvée dans plusieurs villes d'Italie! »

En effet, si le meurtre vient animer de ses émotions « imprévues » l'existence des hautes classes de la société italienne, il est plus encore en honneur dans les rangs du peuple, parce

(1) *Promenades dans Rome,* II, 139.
(2) *Rome, Naples et Florence,* p. 248.
(3) *Correspondance,* I, 250.

que le « naturel » y règne sans rival. La transition entre ces deux groupes pourrait être faite par le Ferrante Palla de la *Chartreuse*, demi-tribun, demi-brigand, « une superbe statue mise dans un coin du tableau, » a dit Balzac, en accumulant les métaphores artistiques sans grand souci de leur cohésion, dans cet article de revue qui peut-être a sauvé Beyle de l'oubli (1) : un homme vrai, plein de grandes et d'exquises qualités, dont le coloris brûlant rappelle le faire de Titien et dont les réponses sont proprement cornéliennes! — N'en déplaise à Balzac, Ferrante Palla, médecin, poète et républicain, est surtout un inquiétant déséquilibré, qui, après une conversation avec la duchesse San Severina, la suivra quelque temps « en gambadant dans le bois à cent pas de distance », allure peu convenable à la dignité du tribunat, n'est-il pas vrai? Ce républicain vole sans scrupules sur les grands chemins, car il satisfait les susceptibilités de sa conscience chevaleresque par le raisonnement que voici : « Je tiens note, dit-il, des gens que je vole et, si jamais j'ai quelque chose, je leur rendrai les sommes volées! » Ah! le bon billet! « J'estime qu'*un tribun du peuple*, tel que moi, exécute un travail qui, en raison de son danger, vaut bien cent francs par mois. » Il ne connaîtrait donc le remords que s'il détroussait le passant d'une somme supérieure à celle qu'il s'est accordée pour ses peines. — Voilà qui est fort noble en vérité : mais s'il était loisible à chacun dans la société de se nommer, *motu proprio*, à quelque fonction publique, d'en fixer les appointements à sa guise, et de les recouvrer l'escopette au poing, nous verrions renaître à l'instant l'odieuse féodalité, qui ne fut pas autre chose, et que les coryphées romantiques de l'impérialisme plébéien ont vite fait de reconstituer à leur profit. Qui nous garantit d'ailleurs que ces fonctionnaires d'un nouveau genre seraient tous aussi modérés dans leurs prétentions pécuniaires que ce miracle de délicatesse morale qui a nom Ferrante Palla. — La société connaîtrait, à vrai dire, une compensation à ce dommage : c'est que les tribuns du peuple

(1) Voir les conclusions de cette étude.

désignés de cette manière en deviendraient sans faute des hommes de génie : « Obligé de voler pour vivre, dit Ferrante avec une modestie charmante, c'est peut-être *pour cela* que j'ai quelque talent. Jusqu'ici nos auteurs qui se sont fait connaître étaient des gens payés par le gouvernement. » — Non content de défendre la cause d'un peuple qui ne l'en a point chargé, Ferrante exerce encore au nom de ce même peuple le droit de haute justice : ses vols se couronneraient, si l'occasion s'y prêtait, d'assassinats tout aussi respectables d'ailleurs, car il a prononcé « un certain nombre d'arrêts de mort *in petto* » et les exécutera sans doute quelque jour! — Comment s'étonner, après tant de traits sublimes, si la duchesse San Severina, songeant à placer Fabrice sous la protection d'un *homme digne de ce nom*, évoque sans hésiter la figure de Palla — cette incarnation accomplie de la virilité à la mode calabraise!

Pour qui ne sait discerner les délicatesses de son âme géniale, Ferrante Palla est un brigand de grands chemins : mais le brigand ne fut-il pas dès le début le héros préféré du romantisme? Ceux de Schiller étaient déjà *délicats* autant qu'énergiques. Par malheur, en 1820, le Rhin a perdu ses burgraves féodaux, les forêts de Moravie n'ont plus leurs bandits shakespeariens, la Méditerranée sera bientôt veuve de ses derniers corsaires et Beyle voit poindre l'aurore de l'universel *ennui*. — Il lui reste toutefois le bagne de Toulon et les gorges de l'Apennin, conservatoires des hommes de véritable énergie. C'est pourquoi le brigand continue d'être le dieu du *beylisme*. — Rien ne manque à la virilité de ceux d'Italie. Ces gens menacent tel fermier d'une mort horrible s'il ne dépose pas une somme fixée, près d'un certain arbre, à une heure donnée. Ils « chauffent », torturent à cœur joie, font manger un cultivateur bouilli par ses propres domestiques (1). Mais Beyle constate que l'opinion publique leur reste indulgente, parce qu'ils rançonnent les riches et sont charitables aux pauvres. « Le jeune paysan qui se fait bri-

(1) *Rome, Naples et Florence,* p. 289.

gand est plus estimé des jeunes filles que l'homme qui se vend au pape pour être soldat. »

Cette disposition d'esprit scandalise fort les pauvres Anglais, malades et méthodistes : le brigandage, autant que le sigisbéisme, — cette coutume aimable, — a le privilège de choquer « les voyageurs moroses que l'Angleterre verse sur le continent ». C'est qu'ils ne comprennent pas l'Italie : les peuples (ceux du midi, cela va sans dire) veulent être amusés autant que servis. En dix-huit mois, un général français ou anglais supprimerait le brigandage et rendrait le pays aussi sûr que New-York, mais aussi *ennuyeux*. Pour Beyle, lorsqu'il est arrêté sur quelque grande route et qu'on lui tire des coups de fusil — (gageons que cela ne lui est pas arrivé aussi souvent qu'il voudrait le faire croire), — il se sent tout d'abord une grande colère contre le gouvernement et le « curé de l'endroit », les vrais coupables à ses yeux. Quant au voleur, il lui plaît, s'il est énergique, car il *l'amuse* (1) ! — Eh ! sans doute, l'on peut s'amuser d'un tel incident de voyage quand les coups de fusil sont tirés en l'air (2) et que la perte se réduit à quelques louis, vite remplacés dans la ville prochaine par le banquier correspondant du vôtre. Au contraire, le fermier bouilli, s'il n'était mort, ou en tout cas le notaire « chauffé », seraient peut-être moins portés à l'indulgence souriante.

C'est pourquoi, s'il paraît piquant chez un voyageur qui revient de loin, le culte du brigand n'est pas un article d'importation très demandé. Stendhal ne parvient guère à l'acclimater en France, et lorsqu'il prodigue ses sympathies aux truands de son propre pays, il nous trouve plus rebelles à ses paradoxales suggestions. Que Julien Sorel invite à boire avec lui dans sa prison deux galériens qu'il juge fort gais et « très remarquables par la finesse, le courage et le sang-froid », cette opinion n'a pas sujet de nous étonner grandement chez

(1) *Rome, Naples et Florence*, p. 103.

(2) On assure que certaines agences de voyage en Amérique procurent cette émotion à leurs clients pour un prix raisonnable. — Serait-ce encore là une espèce de condamnation à mort qui s'achète?

cet impulsif, devenu, lui aussi, un criminel. Qui se ressemble s'assemble, dit-on. — Mais que Stendhal, parlant en son propre nom, nous donne le bagne de Toulon pour une réunion d'hommes de caractère (1), doués de cette force, — si rare parmi leurs concitoyens « anglisés », — qui provient « de l'admiration de ce qu'*on a osé faire pendant les accès de passion* », nous jugeons que le paradoxe passe cette fois la mesure et prépare les aberrations dont il nous reste à donner le spectacle.

c) *Berthet.*

Le 15 septembre 1827, un ancien séminariste, âgé de vingt-cinq ans, Antoine Berthet, comparaissait devant la cour d'assises de l'Isère (2), sous l'inculpation d'assassinat. Il était prévenu d'avoir tué, dans l'église de Brangues, une certaine Mme Michoud, chez laquelle il avait jadis passé quelques mois à titre de précepteur des enfants de la maison. Les circonstances de ce crime le rendaient particulièrement odieux : c'est en effet au moment de l'Élévation que Berthet avait tiré, dans le dos de sa victime, deux coups de pistolet, avant de se loger trois balles dans la tête. Il survécut pourtant à ses blessures et fut exécuté à Grenoble en février 1828. Sans avoir jamais parlé de Berthet, Beyle s'est inspiré de ce Dauphinois, son concitoyen, pour dessiner Julien Sorel. — Les ressorts véritables de la tragédie sociale qui devait fournir le thème du *Rouge et du Noir* sont donc fort intéressants à discerner.

A première vue, il n'y a là qu'un drame passionnel : le criminel affirme en effet que, tout jeune, entièrement inexpérimenté, il fut débauché par Mme Michoud, et lui voua de ce moment un amour brûlant. Lorsqu'il s'est vu chassé de chez elle, remplacé par un autre — non seulement comme précep-

(1) *Rome, Naples et Florence*, p. 103.

(2) Voir les très intéressants documents publiés sur ce sujet par M. Casimir Stryienski dans les *Soirées du Stendhal-Club*. (Paris, 1904.)

teur des enfants, mais comme amant de la mère, s'il faut l'en croire, — il a perdu la tête et n'a pu s'empêcher de frapper. — C'est là son système de défense, et Beyle, aveuglé par ses préjugés romantiques, s'est laissé prendre à cette comédie de passion. Il a donc peint entièrement prépondérants dans son Julien Sorel, des mobiles d'action qui furent, sinon feints ou imaginaires, à tout le moins extrêmement superficiels et secondaires chez l'assassin Berthet. — Nous allons le démontrer d'après les pièces du procès; et l'aveu du criminel y suffirait d'ailleurs, car, une fois condamné par le jury, il cessa de se poser en amant irrité, et lava de tout soupçon la mémoire de Mme Michoud.

Berthet nous est peint par les témoins de sa vie comme un homme de complexion faible, de caractère triste et inquiet : un héros romantique en espérance, qui est devenu un réfractaire par vanité insatisfaite. Il lut pour sa défense au cours de son procès une longue apologie de sa conduite, écrite d'un style élégant et personnel. Or nous possédons sur ce document humain l'appréciation très fine de l'un des jurés qui nota ses impressions d'audience, durant les débats de cette cause célèbre. Ce juré, Michel Duffléard, après avoir écouté attentivement le plaidoyer *pro domo sua* de Berthet, juge que « s'il fallait admettre la jalousie de l'amour comme une des causes impulsives du crime, il existait dans l'âme de l'accusé un second mobile non moins puissant : l'*orgueil ambitieux et égoïste déçu*. Ce jeune homme, doué par la Nature d'avantages physiques et d'un esprit distingué, trop flatté par tout ce qui l'entourait, égaré par ses succès même, s'était, en imagination, créé un avenir brillant, d'autant plus glorieux qu'il ne l'aurait dû qu'à ses talents. Le fils du maréchal ferrant de Brangues s'était fait, en perspective, *un horizon peut-être sans bornes*. Voilà que tout à coup, une seule et même cause (1) trompe et anéantit ses espérances : tout lui manque à la fois, les rebuts humiliants remplacent de toutes parts la bienveillance et les services. »

(1) Son aventure avec Mme Michoud, qui, tout à la fois, le fait renvoyer de sa place, et lui interdit l'espoir de l'ordination.

En effet, à partir du moment où Berthet se voit renvoyé du premier poste de confiance qui lui ait été attribué, les conséquences de sa passion coupable, les moyens peu délicats qu'il a employés pour la satisfaire et enfin la confession générale qu'il a cru devoir faire de toutes ces circonstances au supérieur du séminaire de Grenoble, lui ferment la carrière ecclésiastique : « J'aurais fait un bon prêtre, assure-t-il cependant, *je sens surtout que j'aurais habilement remué le ressort des passions humaines.* » Cette dernière phrase — qu'on croirait écrite par Beyle à son âge — dit assez dans quel esprit il se fût approché des autels. Avait-il donc lu Helvétius, comme son compatriote et son aîné?

Chassé bientôt d'une seconde place de précepteur, sans doute pour avoir essayé encore une fois de compromettre une femme sous le toit de ses hôtes, — (Mlle de Cordon), — Berthet n'est même plus dès lors, selon sa dédaigneuse expression, un « magister à deux cents francs de gages » : il se trouve absolument sans ressources; sa tête se monte peu à peu; Mme Michoud, pense-t-il, le dessert auprès de son entourage et lui a fait manquer une troisième place, chez l'un de ses parents. C'en est assez : la sentence de mort est prononcée et bientôt exécutée dans les conditions atroces que nous avons dites. Sans doute, quelque obsession mystique d'ordre pathologique se greffe sur ces calculs de vengeance et sur ces déceptions d'ambitieux frustré. L'église semble au séminariste le théâtre obligé du meurtre qu'il médite : « Quand je paraîtrai sous le clocher de la paroisse, disait-il d'un ton prophétique, on saura pourquoi! » — Ses mobiles n'en sont pas moins avant tout égotistes, anarchistes, dirait-on, dans le langage du temps présent; il y a dans son crime une intention de vengeance contre la société en général, parce qu'elle n'a pas su le porter à la place éminente qu'il se décernait par anticipation dans ses rangs : « J'étais en proie au *dégoût*, avoue-t-il, je n'aimais pas mon état. » Il a différé son crime quand il a pu croire qu'on s'occupait de lui procurer un emploi. Ainsi donc, lui dira le procureur général d'un ton sévère, ce n'est *pas l'amour*, « c'est une place qui était l'objet

de toutes vos menaces, c'est une place que vous demandiez avec le pistolet et le poignard! »

Stendhal a écarté du héros de son roman fameux le soupçon de si basses pensées, car il donne à Julien une brillante carrière et un avenir assuré à l'heure où il arme son bras : en sorte que le lecteur n'aperçoit pas d'autre mobile à son forfait que la passion. La vérité psychologique gagne-t-elle à cette mutilation des motifs qui expliquaient l'acte accompli par le prototype de Sorel? Le seul amour, et un amour assez rétrospectif en vérité après toutes les aventures intermédiaires de Julien, était-il capable d'expliquer la tragédie provinciale qui forme la conclusion du *Rouge?* L'aventure du séminariste de Brangues n'en fournit point la preuve, en tout cas, et ferait plutôt supposer le contraire. — Une fois de plus, un romantique esthéticien a ici transposé en beauté et, à son avis, en vertu, les inspirations de l'égotisme pathologique, de l'ambition déçue et devenue forcenée. De semblables falsifications, sans cesse renouvelées par la littérature contemporaine, ne sont pas à la longue sans présenter quelque danger pour la santé publique.

d) *Monsieur Laffargue.*

La ville natale de Beyle, pour laquelle il n'est pas toujours indulgent, avait proposé à son admiration un quasi-Italien, Berthet, en 1827. L'autre extrémité méridionale de la France lui fournit Laffargue, en 1829. Pour la seconde fois, il se sentit conquis, avant tout examen, par le geste du meurtre, pimenté d'un vague ragoût de déchéance nerveuse, embelli par le sophisme phraseur du demi-lettré de cabinet de lecture. — Stendhal n'a jamais parlé de Berthet : au contraire, les complaisances secrètes et même inconscientes que nous venons d'indiquer affleurent à la lumière du jour et sont plus aisément reconnaissables dans son culte avoué pour « Monsieur Laffargue » . L'évocation inopinée qu'il fait à plusieurs reprises

du souvenir de cet obscur assassin est une source d'étonnements réitérés pour tous ses lecteurs attentifs.

Le premier volume des *Promenades dans Rome* contenait déjà, vers sa conclusion, ces mots énigmatiques : « Le peuple tue par amour » (Voir l'admirable défense de M. Laffargue, ouvrier ébéniste. Pau, 1829) (1). Le second volume est plus explicite (2) : « Il est sans doute parmi nous quelques âmes nobles et tendres, comme Mme Roland, Mlle de Lespinasse, Napoléon, le condamné Laffargue, etc... Que ne puis-je écrire dans un langage sacré compris d'elles seules! » Puis encore, un peu plus loin (3) : « M. Laffargue, ouvrier ébéniste, auquel la cour d'assises de Pau vient de sauver la vie, a plus d'*âme* à lui seul que tous nos poètes pris ensemble et plus d'esprit que la plupart de ces messieurs! » — Enfin, après nous avoir alléché de la sorte, Beyle nous affirme, vers la fin du même ouvrage, que « probablement tous les grands hommes sortiront désormais de la classe à laquelle appartient M. Laffargue », parce que « Napoléon réunit autrefois les *mêmes circonstances;* bonne éducation, *imagination ardente* et pauvreté extrême » ! et il se décide à nous confier en ce lieu ce qu'il connaît lui-même de la biographie de ce Napoléon avorté (4).

Son unique source de renseignements fut, semble-t-il, un compte rendu des débats qui se sont déroulés devant la cour d'assises des Hautes-Pyrénées, en mars 1829, et qu'il reproduit en partie : document un peu sommaire, mais qui nous permettra cependant de reconstituer dans ses grandes lignes la précieuse physionomie morale de M. Laffargue. — Cet ouvrier ébéniste, âgé de vingt-cinq ans, comme Berthet, a deux frères dont la situation sociale est supérieure à la sienne : l'un titulaire d'une fonction publique, l'autre engagé dans une profession libérale. Pourquoi donc est-il devenu un simple artisan pour sa part? Trop évidemment parce qu'il fut un fruit sec, un raté, inapte à profiter de l'éducation soignée,

(1) Page 345.
(2) *Id.* 25.
(3) *Id.* 63.
(4) *Promenades dans Rome,* II, 258 et suiv.

qu'il a reçue pourtant, lui aussi. — Vêtu durant son procès d'une redingote bleue, d'un gilet jaune, et d'une cravate blanche, il porte beau, il a la parole facile : mais on remarque en lui « une exaltation qui se concentre », et quand son œil se fixe « il prend un caractère sinistre ». Comment n'être pas favorablement prévenu par une telle attitude, quand on goûta René, Manfred, Lara, et tous les détraqués du haut romantisme.

Après une première aventure sentimentale assez mystérieuse, dont le théâtre fut Bagnères et dont on ne nous dit pas les péripéties, Laffargue est devenu, à Tarbes, l'amant de la fille de sa logeuse, une certaine Thérèse, femme mariée et séparée, dont l'accusation lui reproche l'assassinat. Un jour, il annonce à Thérèse qu'il va se rendre à Bayonne pour y prendre femme, mais qu'il emploiera tous les moyens pour « finir ses jours et laisser ses ossements à Bagnères ». Ce mariage eut-il lieu? En tout cas, Laffargue revient seul au bout de quelques mois, et s'aperçoit qu'il est remplacé dans les faveurs de Thérèse par de nouveaux galants. — Dès lors, ce sont de sa part des scènes de violence, sans cesse renouvelées : tantôt il jette la jeune femme à terre dans la boue, tantôt il la menace de son bâton. Thérèse, fort inquiète de l'exaltation de son ancien amant, croit devoir déposer une plainte contre lui. Il est, à cette occasion, mandé par le procureur du roi et sérieusement admonesté, ce qui n'a d'autre effet que de redoubler son irritation. Il s'arrache parfois les cheveux de colère, et se prend dès lors à préparer le dénouement tragique de ce roman du ruisseau. Une condamnation à mort est prononcée par lui, *in petto*, à la façon de Ferrante Palla, contre la créature humaine qui le brave : et, pas plus que le tribun parmesan, il ne manquera de bonnes raisons morales pour motiver cette sentence : « C'est un mauvais sujet que cette femme, se disait-il, elle tendra des pièges à d'autres, et ils y tomberont. Il faut qu'elle meure : c'est une justice! » Ayant donc acheté des pistolets, il tue bientôt sa maîtresse de la façon la plus cruelle et la plus maladroite. D'abord en lui tirant deux coups de feu, puis, après quelques allées et venues qui prolongent le supplice de la malheureuse,

en lui sciant le cou avec un couteau. Après quoi, il exécute une tentative de suicide qui ressemble singulièrement à une comédie, et à laquelle il apporte, en tout cas, infiniment moins d'acharnement qu'à son meurtre. Par un trait assez « Restauration », il se félicitera même à l'audience de s'être manqué : ce fut, pense-t-il, une visible intervention de Dieu, désireux de sauver une si belle âme. — Y a-t-il, dans tout cela, de quoi justifier les transports d'admiration du *Promeneur dans Rome*, les certificats de noblesse, de tendresse, d'esprit, de génie qui sont prodigués à ce drôle?

Laffargue est d'ailleurs un dégénéré évident, un détraqué littéraire qui abonde en effusions romantiques. Il avoue ses obsessions, ses hallucinations avant le crime. Un témoin, ancien gendarme, qui a vécu dans l'intimité du prévenu, parle de ses « idées philosophiques ». A la lecture du *Bélisaire* de Marmontel, il s'exaltait, clamait qu'il en est toujours ainsi, qu'il n'y a que la *vertu* de persécutée sur la terre, que lui-même est trop *sincère* pour vivre ici-bas! — Les autres témoins lui attribuent en général beaucoup *d'amour-propre*, un air habituellement rêveur, préoccupé, une imagination exaltée, un perpétuel besoin de distraction. — Le compte rendu reproduit par son admirateur nous fournit même deux échantillons de son style : l'un est surtout amphigourique, mais l'autre, écrit après le crime, est nettement pathologique. Laffargue revoit et dépeint sa maîtresse avec dix-neuf faces ou physionomies diverses, qui marquent les étapes successives de la séduction éhontée et intéressée qu'il lui reproche. L'ébéniste entend en effet se faire passer pour la victime innocente des artifices savants de cette Circé d'appartement garni. Aussi, son avocat plaide-t-il sans hésiter la folie, et obtient-il par ce moyen des circonstances atténuantes : le jury sauve la vie de M. Laffargue! On sent d'ailleurs, à l'accent dont il rapporte le verdict, que Beyle juge bien insuffisante cette médiocre justice rendue à l'homme « dont les passions offrent ce caractère *d'énergie et de délicatesse!* » (1)

(1) *Promenades dans Rome*, II, 271.

e) *Lamiel.*

L'affaiblissement que le déclin de l'âge apporte parfois aux facultés supérieures de l'homme et à son pouvoir de réaction rationnelle contre les suggestions impérieuses de ses instincts subconscients, prête un intérêt particulier aux productions tardives de tempéraments aussi nettement romantiques que ceux d'un Rousseau, d'un Gobineau, d'un Nietzsche. Dans leurs excès même, ces pages se montrent révélatrices des propensions natives de leurs auteurs, qui tracent alors pour la postérité une sorte de testament moral, dicté par une involontaire sincérité. Ils écrivent, au soir de leur vie intellectuelle, leurs *Dialogues*, leur *Ottar Jarl*, leur *Crépuscule des idoles*. Or Stendhal, qui est de cette famille d'esprits, nous a légué un document du même genre dans le fragment qu'il a rédigé de son roman *Lamiel*, et surtout dans le *plan* qu'il avait tracé pour l'achèvement de ce récit. Sans doute, il ne faut point prendre à la lettre des boutades qu'on ne saurait, en bonne justice, regarder comme l'expression de la pensée parfaitement réfléchie et mûrie de leur auteur; mais il est permis d'en tirer un diagnostic sur les dispositions morales de Beyle, parvenu au seuil de la vieillesse.

La jeune Lamiel— en qui la critique a dès longtemps reconnu un Julien Sorel devenu femme (1), une romantique plus impatiente encore que son frère en beylisme des entraves de la vie sociale, — Lamiel, malade, est tout d'abord guérie

(1) Sœur aussi de Melle de la Môle, et de tous les héros ou héroïnes de la Renaissance italienne qui peuplent les *Nouvelles* de Beyle, — les Cenci, les Accoramboni, les Campireali, les Branciforte, — cette jeune fille devait d'abord porter le nom plus gracieux d'Amiel. Mais elle incarnait l'énergie méridionale, et, avec ses habitudes milanaises d'esprit, Beyle ne pouvait s'empêcher d'y songer le plus souvent comme à l'Amiel, parce qu'on dit au delà des monts la Grisi en parlant d'une femme de théâtre ou même la Colonna en parlant d'une grande dame. Il se décida donc enfin à nommer son héroïne Lamiel en vue de commodité personnelle.

par un abonnement à la *Gazette des Tribunaux :* « Les crimes l'intéressaient : elle était sensible à la fermeté d'âme déployée par certains scélérats. » Voici de plus quelques traits de son caractère (1) : « C'était toujours par fantaisie, par caprice, et jamais par raison qu'elle faisait attention aux choses et y attachait du prix. Sa vie désordonnée se passait à marcher rapidement à un but qu'elle brûlait d'atteindre ou à se délecter dans une orgie... et c'est ce qui la préserva dans le cours de sa vie, non pas des sociétés *criminelles*, mais des sociétés abjectes... Du reste, sa hardiesse dans l'orgie avait deux caractères différents La société avait-elle peu d'argent, il fallait faire avec ce peu d'argent tout ce qui était humainement possible, tout ce qui serait drôle à raconter huit jours après, et vous remarquerez que les petites escroqueries commises à droite et à gauche sur les benêts que leur mauvaise étoile jetait dans le voisinage de l'orgie n'en gâtaient pas le récit : au contraire, elles l'embellissaient. — La société avait-elle beaucoup d'argent, c'était alors qu'il fallait faire des choses vraiment mémorables, et dignes, dans les âges futurs, de figurer dans l'histoire de quelque nouveau *Mandrin*... Par une suite naturelle, bizarre, de l'admiration qu'elle avait pour *M. Mandrin*, il lui semblait petit et ridicule d'amuser les gens par son esprit, etc... »

Lamiel, ainsi guidée dans la vie par le culte de Mandrin, aimera premièrement Valbayre, un voleur qui ne va pas d'abord jusqu'à l'assassinat, un joli homme blond, dépourvu à cette époque de l'énergie nécessaire aux grands crimes, mais qui en eut pourtant assez pour saisir par les cheveux la jeune fille, lors de leur première entrevue, se préparant à lui percer de son couteau la poitrine. « Il la séduit ainsi : voilà du caractère ! » — Valbayre est un belligérant à la façon de Ferrante Palla ; il « fait la guerre à la société qui lui fait la guerre ». « J'ai lu Corneille et Molière, dit-il ; j'ai trop d'éducation pour travailler de mes mains et gagner trois francs par jour pour dix heures de travail ! » On retrouve ici une fois de

Lamiel, p. 315.

plus la préférence irrésistible de Beyle pour le déclassé aigri, qui se refuse à gagner honnêtement sa vie, pour le raté vaniteux, pour l'anarchiste de lettres. — Cependant, quoique traqué par tous les tribunaux, et recherché avec un acharnement exceptionnel par les policiers, à cause des plaisanteries qu'il leur adresse et de l'ironique supériorité qu'il affecte à leur égard, Valbayre mène fièrement Lamiel à un spectacle public, au risque de se faire arrêter : « Cette audace la rend folle d'amour... enfin, elle connaît l'amour. Elle prend la fuite, vit avec Valbayre et *l'aide dans un crime.* » — Peu après, elle épouse le duc de Miossens, mais le quitte bientôt pour rejoindre Valbayre au bagne. Valbayre achète fort cher les papiers d'un gentilhomme allemand, revient à Paris, *assassine au hasard,* comme Lacenaire (notons ce trait si caractéristique, qui ressemble à la course de l'amok). Enfin, durant le procès de son galérien, qui a si heureusement franchi sous son influence toutes les étapes concevables dans le crime, Lamiel incendie le Palais de Justice pour sauver Valbayre, et l'on retrouve, sous les cendres, les ossements calcinés de ce modèle des amantes. — De la sorte, Stendhal s'est offert un *Crépuscule des idoles* selon ses goûts : on y brûle, non pas le Walhalla, mais le repaire des juges et des gendarmes, ces instruments importuns de l'odieuse discipline sociale.

Encore Valbayre ne semble-t-il pas assez énergique à son créateur : on voit poindre derrière lui la silhouette d'un homme plus accompli, Marc Pintard, « horriblement couturé de petite vérole, fort laid, cheveux noirs et *crépus* » *:* voilà qui est bien autrement « africain », en effet, que la perruque filasse dont fut doté, on ne sait pourquoi, le joli émule de Lacenaire. — Ainsi, tel est le chant du cygne de l'énergie stendhalienne : l'assassinat *au hasard,* la manie homicide qui n'a plus même l'excuse de faciliter le vol, puisque Valbayre, grâce aux largesses de Lamiel, vient d'acheter fort cher les papiers d'un gentilhomme au moment où il juge bon de se déchaîner contre les passants. — Ces fantoches féroces font songer une fois de plus aux affolés de l'opium, ou encore aux créations les plus frustes de la Renaissance à demi-barbare, au *Tamerlan,* au

Juif de Malte d'un Marlowe, — marionnettes tragiques, dont le geste raide ne s'achève jamais que dans le sang !

f) *Le* bonheur du couteau.

Un historien distingué, M. Gauthiez, nous donnait récemment le portrait d'un de ces bravi de la Renaissance italienne, chers aux adeptes du romantisme, — celui de Lorenzaccio, — et voici les traits pathologiques qu'il découvre chez ce faux Brutus, ancêtre direct de Ferrante Palla (1) : tares morbides d'hérédité, aggravées par la débauche constante et effrénée, instabilité de la volonté, mécontentement contre l'entourage, pente au vol (car il vole à Rome des têtes antiques, par manie de collectionneur), propension à la calomnie : orgueil, mysticisme, fréquentes invocations au ciel, goût de la déclamation, tristesse, isolement, impulsions irrésistibles vers le meurtre, *préférence pour l'instrument tranchant qui permet à l'assassin de se sentir tuer*. — Et M. Gauthiez note encore chez ce triste héros « cet influx soudain et souverain des forces instinctives qui est un des privilèges du fou ».

Écoutez, d'autre part un disciple avoué de Stendhal, Frédéric Nietzsche, dans son *Zarathustra*, au chapitre du *pâle criminel* : « Vous dites qu'il a tué pour voler, mais je vous dis, moi : Son âme voulait du sang, non du butin. Il avait soif du *bonheur du couteau*. Il a volé pour n'*avoir pas à rougir de sa folie*. » — Il y a peu d'années, dans ces régions privilégiées de la France qui furent chères à Stendhal comme à Nietzsche, sur cette riante Côte d'Azur, devenue en quelque sorte la métropole européenne du luxe et de la débauche dorée, l'on jugeait un criminel que la voix publique avait surnommé le Tueur de femmes, et l'on dirait vraiment que, par une anticipation de plus de quinze années, l'apôtre du Surhomme ait plaidé prophétiquement la cause de ce dément sur le théâtre même de ses homicides exploits. Quatre fois, cet homme

(1) Nous empruntons ce résumé excellent à M. Gebhart. (*Journal des Débats*, 14 septembre 1904.)

frappa des filles galantes qu'il avait entraînées à le suivre, et sans qu'on pût découvrir à ces crimes une intention bien déterminée de vol. Or l'on retrouve, avec une sorte d'effroi chez ce monomane sanglant, les traits caractéristiques de l'égotisme pathologique que nous avons montré à la base de l'état d'esprit romantique. On en vient donc à le rapprocher malgré soi non seulement des Lorenzaccio, des Musolino (1), des Berthet et des Laffargue, ses parents par leurs actes, mais des Rousseau, des Beyle, des Nietzsche, ces théoriciens par excellence de la morale romantique. Oh! certes, elle est grossièrement caricaturée, poussée au grotesque autant qu'à l'odieux, maculée de sang et de boue chez de tels bandits, la physionomie des esprits représentatifs et dirigeants que nous venons de nommer : mais elle demeure malgré tout reconnaissable et il faut se contraindre à la contempler un instant dans ce miroir déformant, pour en reconnaître plus sûrement ensuite, par un regard direct et ferme, les stigmates inquiétants.

(1) Musolino, qui a rempli récemment l'Italie et même l'Europe du bruit de ses exploits, a mérité d'être étudié par le professeur Lombroso, dont il confirme admirablement la théorie criminaliste. Ce brigand était un dégénéré épileptique. Il se déclarait issu d'une famille d'émigrés français très catholiques, qui se réfugièrent en Calabre pour échapper à la Terreur, et il ajoutait : « J'ai dans les veines du *sang noble* d'un *prince* de France qui ne me permet pas, qui ne m'a jamais permis de commettre des assassinats. » — Il exécutait évidemment des condamnations à mort prononcées *in petto* et parfaitement légitimes à ses yeux, en raison de son origine souveraine. Seulement Beyle serait assez étonné de voir un énergique Calabrais se chercher des ancêtres dans la timide France, depuis si longtemps anglisée : il a suivi la voie inverse pour sa part en se donnant un grand-père Calabrais.

Au surplus, la voix du peuple, et même la voix du ciel sont venues confirmer Musolino dans la foi à sa mission réformatrice. Un saint lui est apparu pour lui dire : « Tu dois te venger de toutes les personnes qui t'ont fait du mal », et il a entendu que le peuple lui criait de son côté : « Bravo, Musolino, tu as bien fait : il faut tuer tous ceux qui t'ont fait du mal! » — Cet homme, dont le procès se déroula devant la cour d'assises de Lucques, au milieu de l'année 1902, ne se refusa aucune des satisfactions du cabotinage, posant pour la galerie, accablant d'œillades incendiaires les femmes présentes à son procès. Il se révéla menteur par impulsion morbide, incapable même de raisonner et d'enchaîner ses mensonges. Homme de lettres enfin et poète à la ressemblance de Ferrante Palla! Ses vers, dit Lombroso, ne sont pas inférieurs à ceux de bien des auteurs italiens qui font imprimer leurs productions poétiques, et reflètent seulement *un égocentrisme excessif!* Voilà le mot exact, car l'égotisme pathologique est le caractère le plus marqué des tempéraments de cet ordre.

Le Tueur de femmes a certainement des antécédents pathologiques dans son ascendance, car son frère aîné est mort dans une crise épileptiforme. Sa *vanité* nous est donnée comme sans bornes et, ainsi qu'il arriva pour Berthet, c'est ce sentiment qui l'a conduit au crime, — et si nous en croyons l'expert médical dont il a subi l'examen, le professeur Lacassagne, — cette présomption naïve le porte parfois à s'attribuer de grandes découvertes scientifiques : il prétend alors avoir trouvé la direction des ballons et rappelle que dans sa famille, le génie est un don inné : des témoins déclarent en effet que son frère était un inventeur, un « cerveau ». En outre, il goûte et pratique la musique et la littérature et il a même rédigé des *Mémoires, Souvenirs d'égotisme* sans doute, dont la lecture serait certainement instructive.

La Volonté est chez lui incapable de constance : il a de brusques écarts, des fugues subites qui le font fuir sans motifs, soit de chez sa mère, soit de chez ses employeurs. Il a préparé Saint-Cyr, mais fruit sec de l'éducation universitaire, comme Laffargue, il a dû passer ensuite par des métiers vagues et divers : maître d'hôtel dans un restaurant, marchand de comestibles, et autres avatars : en tous lieux, son entourage lui répugne. Durant une expédition au Soudan, à laquelle il prit part au cours de son service militaire, on le dépeint comme détesté de ses camarades qui le jugent égoïste, faux, paresseux, sournois. De tout temps un timide, un silencieux, un solitaire : un menteur d'habitude également : « Il ment comme il respire », dit le rapport médical présenté à la Cour, et le plus souvent, sans même chercher à enchaîner ses fables : « Les mensonges extraordinaires, les inventions de *cataclysmes et de mort* qu'il colportait sans aucun intérêt personnel, sont des manifestations morbides que nous connaissons bien ! » (Un souvenir de cataclysmes qui marquent la fin de Lamiel vient ici désagréablement effleurer notre mémoire.) Dans sa prison, il ira jusqu'à donner pour siens des vers fort connus de Molière.

Ce criminel montre une *émotivité* extrême, pleurant pour tout et pour rien : il fait profession d'adorer les animaux. A quatre reprises, il a cherché à se tuer. Au point de vue sexuel,

ajoute le spécialiste qui le juge, c'est moins et pis qu'un médiocre; mais comme, d'autre part, un graphologue éminent croit devoir lui attribuer, sur la seule inspection de son écriture, une « puissance génésiaque supérieure », l'on songe aux contrastes que nous avons signalés chez d'autres névropathes. En racontant ses crimes, il insiste sur les circonstances accessoires et passe très vite sur les faits principaux, procédant toujours avec la même formule : « Alors, une lueur rouge me passe devant les yeux. » Enfin, lorsqu'une objection le gêne au cours de ses interrogatoires, il répond sans cesse par la même formule stéréotypée, dans laquelle il semble se complaire par une sorte d'automatisme verbal : « C'est une vaste erreur! »

Dans ses lettres, on discerne une rancune profonde contre son entourage proche et contre la société en général : « Combien tu as fait erreur, écrit-il à sa mère, en écoutant des hypocrites, des vaniteux, dont le seul désir était de me voir loin... Si le jury est, comme je l'espère, composé d'hommes intelligents, on connaîtra mon affaire sous son véritable jour. » Cette lumière révélatrice qui va se répandre sur son quadruple assassinat amènera ses juges — c'est du moins son espoir — à partager sa propre persuasion, à savoir que ses actes meurtriers furent des faits de guerre, de justes représailles contre la Femme (1) et contre la Société. — Enfin, en désespoir de cause, il lui reste une ressource, — à la Jean-Jacques, — à savoir le suffrage de son propre cœur et le témoignage de sa conscience. « Si les hommes ne savent pas reconnaître une *bonne nature* d'une mauvaise, il est quelqu'un au-dessus d'eux qui voit mieux et en qui j'ai confiance... Les hommes n'ont pas assez de *cœur* pour juger sainement un garçon tel que moi... et si la Société m'oublie, comme elle le fera certainement, je ne l'oublierai pas, elle, ses caprices, ses méchancetés, et ses injustes calomnies! »

Certes, des dégénérés de cette sorte sentent trop bien en

(1) Weininger, que nous avons cité en tête de ce chapitre, montre à un haut degré cette misogynie pathologique qui se retrouve encore chez d'autres romantiques contemporains.

eux le déterminisme qui naît de leur usure psychologique, et l'impuissance de leurs facultés supérieures devant la pression de leurs impulsions subconscientes, pour ne pas se juger parfaitement innocents de tous leurs forfaits. L'homme normal ne les « comprend » point, cela est certain, et ajoutons que cela est heureux pour la conservation du corps social! Rousseau, leur premier interprète de génie, ayant achevé les aveux de ses *Confessions*, ne défia-t-il pas en toute sincérité l'univers de lui opposer un être meilleur que lui-même! Sa conscience *individuelle* le défendait trop bien contre la voix de la conscience publique pour qu'il n'en fit point son Dieu et ne s'efforçât pas de faire partager à ses contemporains ainsi qu'à la postérité, par les prestiges de son éloquence, sa confiance sans limite en cette complaisante divinité. — La cour d'assises des Alpes-Maritimes condamna le Tueur de femmes à la peine capitale, mais il obtint sa grâce de la clémence présidentielle, et, certes, une pareille mesure était justifiée par l'évidente atténuation de responsabilité qui résulte des dispositions dont nous venons de marquer les plus frappantes.

Nous ne nous refusons pas, pour notre part, à la reconnaître dans une sphère plus haute et chez de moins médiocres exemplaires de l'humanité pensante cette atténuation d'une responsabilité sociale que ceux-là aussi ont encourue sinon par leurs actes, du moins par leurs doctrines, génératrices d'actes innombrables autour de nous. Aussi bien, les prestiges du talent, la séduction de l'originalité artistique peuvent-ils être comptés parmi les circonstances très atténuantes. Mais le correctif indispensable d'une pareille indulgence doit être le refus de toute autorité *morale* au dégénéré supérieur qui n'en a point à prétendre! Tout au plus sera-t-il permis d'emprunter de son égotisme foncier, quelques suggestions stimulantes et quelques critiques utiles au développement d'un individualisme rationnel et sage. En revanche, un perpétuel effort d'examen, une critique sévère et avertie devront distinguer sans relâche dans son œuvre les beautés artistiques des sophismes antisociaux — véritables *ptomaïnes* formées au sein d'une civilisation trop fiévreuse, et par suite,

poisons redoutables pour l'économie de l'humanité progressive, dont la santé, toujours précaire au sein de l'animalité ambiante, ne saurait supporter impunément à la longue, une nourriture de cette qualité.

Un des maîtres de la psychologie contemporaine, M Th. Ribot, abordait au cours d'une récente étude sur les passions, l'examen de la passion esthétique. Historiquement, dit-il, cette passion de l'art, — aveugle, sans limite, et presque intolérante — est d'éclosion récente et on n'en trouve guère d'exemples avant le dix-neuvième siècle, avant que l'art ne fût devenu pour beaucoup un substitut de la religion défaillante. Puis, ayant rappelé « combien facilement la passion esthétique glisse dans la pathologie », M. Ribot se refuse néanmoins à la suivre dans ce domaine, estimant qu'elle s'y anéantit, que « la pathologie du sentiment artistique n'existe pas par elle-même », et il emprunte à M. G. Ferrero, — non sans quelque scepticisme il est vrai, — cette observation que l'art contemporain, si souvent pessimiste, névrosé, macabre, satanique, est du moins une soupape de sûreté, un émonctoire, « une défense contre des tendances anormales qui finiraient sans cela par se transformer en actions! » — Nous recueillons avec empressement ces confirmations — si hautement autorisées — de quelques-unes des vues que nous avons nous-mêmes suggérées dans ce chapitre sur le mysticisme esthétique (1).

(1) Il est assez frappant que les mystiques esthéticiens aussi bien que les mystiques socialistes parmi les romantiques, s'accordent à stigmatiser du nom de *bourgeois* l'homme de tradition, de bon sens et de méthode qui s'est élevé au-dessus de la moyenne dans les luttes quotidiennes et fécondes de l'individualisme économique. Ils font à l'envi du bourgeois un personnage à la fois ridicule et odieux. Tel un Lessing patriote allemand pouvait traiter le Français typique dans sa *Minna de Barnhelm*, ou un dramaturge de l'Ambigu le *milord* aux longues dents dont l'effet est assuré sur son public. Ce sont là jeux de l'impérialisme en campagne. Et certes, le bourgeois n'est pas parfait puisqu'il est un homme; mais au fond l'idéal du démocrate autant que du rapin, c'est de tendre vers ce type qu'ils ne bafouent qu'afin de le plus facilement rejoindre et distancer dans leur effort vers le pouvoir. On sait du reste combien l'un et l'autre sont facilement embourgeoisés par le succès.

CHAPITRE III

VELLÉITÉS RATIONNELLES

La psychose romantique, en ses degrés atténués tout au moins, n'a pas pour effet d'anéantir la réaction des facultés supérieures contre les impulsions subconscientes du Moi. Elle affaiblit seulement ces facultés directrices, en sorte qu'on les voit manifester encore de temps à autres quelques velléités de revanche, comme nous l'avons indiqué déjà. Parfois même, les romantiques guéris dépassent la velléité et font triompher enfin le plus souvent leurs inspirations rationnelles dans cette lutte entre mobiles adverses, qui précède les décisions de notre volonté.

Dans l'œuvre de Stendhal, il n'est guère permis de noter davantage que des velléités d'action rationnelle, mais encore y sont-elles présentes, et il sera donc juste de leur réserver une place dans cette analyse.

I. — Les inconvénients du naturel.

Nous avons exposé, d'après les leçons de Beyle tout le charme du « naturel » italien, l'heureuse sauvagerie des habitants de la Calabre et le laisser-aller délicieux des salons milanais; mais nous avons alors négligé à dessein de signaler les ombres de ce tableau éclatant. Il y en a cependant, et nous devons porter maintenant notre attention sur ces teintes plus sombres qui n'ont pas toujours eu pour effet de rehausser

les partis pris lumineux de l'ensemble, mais en compromettant grandement, au contraire, l'équilibre général et la vertu persuasive.

1. — *Expériences fâcheuses.*

La « sauvagerie heureuse » du peuple transalpin n'est pas sans causer parfois quelque désagrément à son admirateur. Il est déplaisant, lorsqu'on se promène seul à pied dans les rues de Rome avec une jolie femme, de savoir qu' « il est très possible qu'elle soit insultée » (1). A ce propos, se présentent à la mémoire du promeneur quelques souvenirs fâcheux pour l'énergie calabraise! Il songe à l'assassinat de M. Basseville et du général Duphot par cette *hideuse canaille du Transtevère, la plus féroce du monde* (2) », que la chute de Napoléon jeta furieuse dans les rues de Rome, et que le hasard seul empêcha de massacrer ce jour-là tous les patisans présumés du gouvernement français.

Aussi, visitant une église, verra-t-il avec satisfaction (3) les trésors de l'autel séparés de ce peuple sans « vanité » par une rangée de baïonnettes. Et, poursuivi par des mendiants sans vergogne sur le chemin qui mène à la belle cascade de Terni, il écrira dans un mouvement de vivacité nerveuse (4) : « Il y a si peu de *vanité* dans ce pays-ci depuis le lac de Trasimène, *que je commence à la regretter.* » Il se console toutefois en songeant que l'absence de vanité, *funeste* dans les basses classes — voilà un aveu inattendu — est bien agréable et produit des effets bien neufs dans la société.

Là aussi cependant, tout le *naturel* italien ne permet pas à l'étranger de se montrer sincère dans ses opinions sur l'Italie. Beyle blâme-t-il devant ses amis de la Scala une statue de

(1) *Promenades dans Rome*, II, 169.
(2) *Id.*, I, 343.
(3) *Correspondance*, II, 130.
(4) *Id.*, II, 20.

saint Barthélemy écorché vif, œuvre d'un artiste local qui lui a semblé dépourvu de goût, aussitôt, la vanité froissée de ses hôtes le force « à sortir de la loge », ce qui équivaut pour lui, comme on le sait, à l'expulsion du Paradis terrestre. A-t-il jugé un peu plat et sans force le tableau d'un maître contemporain, on lui reproche aussitôt d'avoir de la *haine* contre les peintres italiens, car le « patriotisme d'antichambre » s'abaisse souvent aux « injures les moins nobles ». On voit que Stendhal ne trouve agréable les injures dont retentissent les couloirs du théâtre que si elles s'adressent à d'autres qu'à lui.

Nous apprenons enfin que, « pour se tirer d'affaire avec l'honneur national, il faudrait toujours mentir. » Ne se croirait-on pas sous les brumes de Glasgow, en vérité, ou dans quelque rue bordée de boutiquiers yankees aux aguets, et faut-il donc trouver l'opinion publique aussi tyrannique jusqu'en ce beau pays. C'est peut-être que l'homme est partout le même en son fonds, dès qu'on cesse de le considérer à travers ses préférences ou ses préventions égotistes : aussi, après avoir déclaré que Bologne est une des villes du monde où l'hypocrisie est le plus difficile à pratiquer, Stendhal écrira sans sourciller : « Je m'étais résolu à mentir pour ne pas me faire des ennemis comme à Milan. » Par bonheur cette héroïque résolution est superflue car la sympathie toute particulière qui attire notre homme vers les œuvres de l'école bolonaise le met facilement à l'unisson de l'*honneur national* en ce pays. L'honneur? voilà un mot que nous ne pensions pas voir employer en ce sens sous le ciel méditerranéen! La prudente décision de Beyle à l'égard du patriotisme bolonais laisse soupçonner que l'honneur *bête* fleurit jusque dans la patrie du geste impulsif.

Voyez encore cette *haine*, si pittoresque, du voisin qu'il nous a donnée comme formant le fond du caractère italien : il lui échappe pourtant, à la fin d'une phrase commencée en apologie, de la traiter d' « empoisonnement » (1). Après nous avoir présenté la péninsule comme la patrie du bonheur sans

(1) *Rome, Naples et Florence,* p. 64.

effort, il jugera que les figures, « défiantes, silencieuses et farouches » des étudiants de Pavie, « annoncent l'*absence* du bonheur facile » ; et c'est là une réminiscence de la triste Angleterre au sein de la joyeuse Italie! Mais cette sensation pourrait être à l'occasion la bienvenue, car les conventions sociales reprennent enfin quelque prestige quand on souffre personnellement de leur discrédit (1) : « Les sots anglais sont peut-être les moins à charge de tous, soupire l'hôte enthousiaste de l'ardente Bologne. Dans le pays du naturel, là où le *savoir-vivre* n'impose pas le même uniforme à tous les esprits, rien ne gêne le développement plantureux du sot italien... il est nuisible, bas, méchant, et donne des idées d'assassinat. » Le *Touriste* en France reviendra d'ailleurs sur cette leçon de l'expérience : dans les régions fortunées où règne le *naturel,* dira-t-il alors, un homme d'esprit est plus aimable sans doute, mais, en revanche, un sot est cent fois plus insupportable qu'ailleurs (2). — A calculer combien le nombre des sots dépasse d'ordinaire celui des gens d'esprit sous toutes les latitudes, en quel pays sera-t-il donc le plus désirable de vivre?

2. — *La nécessité du maître étranger.*

« Il faut un joug à ces amas de métis », dira plus tard un autre dilettante de la psychologie des peuples, Gobineau, en parlant de l'Amérique du Sud, — proie marquée à ses yeux pour l'impérialisme yankee. Il fallait, vers 1820, des cadres étrangers à ces tempéraments impulsifs dont Beyle exagérait sans nul doute les dispositions innées d'indiscipline, mais dont il n'inventait pourtant pas de toutes pièces la psychologie, éminemment passionnelle. — L'Italie a bien montré depuis un demi-siècle que son admirateur compromettant la

(1) *Rome, Naples et Florence,* p. 143.
(2) *Mémoires d'un touriste,* II, 298.

jugeait mal, qu'elle renfermait en son sein des réserves insoupçonnées de sens social et de sagesse utilitaire : elle aussi s'est guérie de ce défaut de sagesse, dont certains romantiques du Nord lui faisaient une exquise qualité. Elle a conquis son indépendance, son unité, s'est élevée au rang de grande puissance et se trouve actuellement en plein essor économique. Nul plus que nous n'est disposé à lui rendre cet hommage. Il est permis seulement de noter pour mémoire : d'abord, que les Italiens clairvoyants gardent une véritable reconnaissance à l'Autriche, pour sa tutelle de jadis, souvent plus éclairée qu'on ne l'imagine d'ordinaire : nous allons en trouver quelques preuves; ensuite que jusqu'à présent le sud italien, le Napolitain et les Calabres, particulièrement caractéristiques de la race aux yeux de Stendhal, retardent sur l'ensemble du mouvement progressif ambiant; enfin que, dans le nord même, des cadres septentrionaux, tels que les énormes colonies allemandes de Milan et de Gênes, n'ont pas été étrangers à la prospérité économique de la région.

Au temps de Beyle, l'impérialisme du dehors semblait indispensable pour maintenir l'ordre dans la péninsule. Depuis la Renaissance les « Barbares » n'avaient pas cessé d'y régner. Afin que notre Dauphinois mélomane pût goûter en paix les extases de la mélodie rossinienne dans une loge tendue de soieries — à la Scala aussi bien qu'à San Carlo — encore importait-il que la clôture légère n'en fût pas la tourbe des bourreaux de Prina, ou des tortionnaires de la duchesse Popoli. — A Naples comme à Milan, des régiments autrichiens assuraient en ce temps la sécurité publique et exerçaient tant bien que mal les fonctions de police. Nul mieux que Stendhal ne sait reconnaître à l'occasion la nécessité, et même les bienfaits de cet état de choses. « M. de Metternich a *raison*, écrit-il (1), une raison de barbare si vous voulez, mais il ne ment pas en avançant que le gouvernement de l'opinion, ou des deux Chambres, n'est pas un véritable besoin pour l'Italie. » Si les « bons gros Milanais possèdent l'art précieux

(1) *Rome, Naples et Florence*, p. 51.

de jouir de la vie, ils ne le doivent pas à leur raison personnelle, mais au climat et au gouvernement « amolissant », — ou plutôt calmant — de la Maison d'Autriche (1), qui se montre fort *juste* et *raisonnable* au total en tout ce qui ne rapporte pas à la politique. Ne lisez jamais de journaux, ne parlez jamais d'aller à Paris : contez-vous de faire l'amour ou de gagner de l'argent, et vous ne serez vexé que très légèrement par les Teutons. Les prêtres du Milanais eux-mêmes semblent à notre anticlérical d'assez bonnes gens malgré leur habit : partout l'esprit libéral de Joseph II continue de souffler au delà des Alpes (2).

C'est pourquoi les riches Piémontais, opprimés par les lois capricieuses de leur souverain, viennent *respirer* à Milan, et « ce spectacle corrige un peu les Milanais de la manie de se croire malheureux (3) ». — Même on dirait parfois que notre fantasque penseur politique juge encore trop molle la main lourde qui régit ce troupeau désordonné. Il déplore à plusieurs reprises la « candeur bête (4) » du code autrichien, qui attend d'un prévenu l'aveu de son crime avant de prononcer contre lui la peine capitale. Par principe de justice et d'*honnêteté bête* à l'allemande, on a importé au delà des monts les lois paternelles faites pour les pesants riverains du Danube. C'est « la législation des ânons et des oies appliquée à un peuple de *singes malins et méchants* ».

L'impérialisme autrichien a connu en Italie un interrègne, durant lequel il fut remplacé par l'impérialisme français. Pendant les deux séjours qu'il fit en Italie avant 1814, Beyle vit à l'œuvre au delà des Alpes l'administration de ses compatriotes. La question des résultats obtenus par le régime napoléonien en Italie fut sans doute l'une de celles qu'il entendit le plus fréquemment discuter devant lui à Milan, au lendemain de la chute du colosse. Il s'y intéressa lui-même au plus haut degré : c'est une de ses assertions favorites qu'il

(1) *Journal*, p. 392.
(2) *Mémoires d'un touriste*, II, 215.
(3) *Correspondance*, I, 66.
(4) *Rome, Naples et Florence*, p. 152.

ne faudrait à sa chère Italie qu'un Frédéric II ou un Napoléon, — en d'autres termes, un bon despote, — pour s'élever après vingt ans, dix ans, ou même dix-huit mois (1), (ce calcul est modifié suivant son humeur du moment) à l'apogée de la civilisation et de la prospérité! — Par une inspiration assez inattendue, il estime que le ressort dont userait ce grand homme providentiel devrait être l' « enseignement mutuel », — procédé nouveau dont il attend d'autant plus peut-être qu'il en a moins approfondi le fonctionnement, sorte de formule cabalistique qu'il aime à jeter dans la conversation pour faire montre d'érudition doctrinaire. — Donc, à son avis, l'enseignement mutuel, organisé par un conquérant éclairé, aurait vite fait de transformer des hommes qui sont les héritiers directs du génie de la Grèce classique. Beyle fournirait au besoin *dix anecdotes* pour justifier sa confiance; et peut-être, à l'en croire, le carbonarisme n'est-il pas autre chose au fond qu'un enseignement mutuel un peu rude, doué par surcroît de cet avantage que le danger lui fournit une « sanction étonnante (2) ».

Quoi qu'il en soit et bien qu'il n'ait donné que peu de temps au souci des destinées italiennes, Napoléon a réveillé ce pays. Si, nous dit Beyle par une bourgeoise mais persuasive comparaison (3), dans une famille composée de quatre sœurs, on fait une robe d'une certaine étoffe lilas aux deux aînées, les cadettes meurent de chagrin jusqu'à ce qu'elles aient obtenu une robe semblable. Or l'œuvre morale de Voltaire, et les armes de la République nous ont acquis en Europe ce droit d'aînesse et cette robe lilas, le gouvernement des deux Chambres que nous partageons désormais avec l'Angleterre. La Russie et l'Italie pleureront maintenant jusqu'à ce qu'elles aient une charte comme leurs sœurs. Bien plus, malgré sa partialité si marquée parfois à l'égard de nos voisins transalpins, Stendhal semble prendre fort au sérieux, en d'autres circonstances, notre droit d'aînesse à leur égard. L'on discerne même à l'occasion, chez ce critique ordinaire

(1) *Promenades dans Rome*, I, 45.
(2) *Rome, Naples et Florence*, p. 317.
(3) *Promenades dans Rome*, I, 93.

de la France, de ses institutions militaires, et de ses agaçants hâbleurs en uniforme, une velléité fort nette d'impérialisme universel. L'esthète se donne alors des allures de reître, à la grande surprise du spectateur.

S'agit-il de répondre aux Romains actuels qui osent reprocher aux Français quelque mauvais goût dans les arts, Beyle porte la main à la garde de l'épée. Il évoque le souvenir des Gaulois, conquérants de la Ville Éternelle, et jette à leurs descendants dégénérés les célèbres vers de Virgile qui ne sont plus faits que pour les soldats de Napoléon :

> Excudant alii spirantia mollius aera.
> Tu regere *imperio* populos, Romane, memento !

L'Italie a certes Monti, Foscolo, Manzoni, Pellico, mais elle n'a pas cinquante généraux et dix victoires par an. Et le *Touriste* retrouvera, sur le seuil de la vieillesse, quelque chose de cet accent martial pour célébrer la prise de Constantine.

Oui, le pays de Milan se ressentira longtemps du levain de civilisation qui fut déposé en Lombardie par Napoléon et par les deux ou trois mille hommes distingués qu'il mit dans les emplois (1) : car le noble le plus rétrograde, s'il avait cinq ans en 1796, fut élevé au sein d'une ville passionnée pour le grand homme qui a tiré l'Italie du néant. — Les maréchaux français étaient rapidement parvenus à supprimer l'assassinat depuis le Piémont jusqu'aux Calabres, grâce aux exécutions sommaires qu'ils avaient partout ordonnées. Au prix de mille supplices, ils sauvèrent la vie à cinq mille personnes qui auraient péri par le couteau entre 1810 et 1814 (2), sans cet avertissement énergique. Il est vrai qu'ici l'esthète romantique risque une protestation : « La gendarmerie française avait déjà changé le beau idéal, on prisait moins la *force* (3) ! » — Mais ses soubresauts intermittents de son instinct n'empêchent pas

(1) Cette vue de Stendhal a été confirmée par les événements. Voir le beau livre de M. Luchaire, *Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830.*

(2) *Promenades dans Rome*, II, 170.

(3) *Histoire de la peinture en Italie*, p. 287.

Beyle de juger sainement l'œuvre française au delà des Alpes.

Toutefois, il n'a pas le loisir de s'attarder à de longs regrets. L'important pour lui, c'est le moment présent, et il a bientôt oublié ce qu'il nous avait dit de l'impulsion donnée à ses hôtes par le régime français. Napoléon ayant succombé, l'Italie le regrette : mais comme l'Autriche a le bon esprit de donner à la métropole lombarde une vie de volupté sans nuages, les bons Milanais sont en train d'oublier qu'ils sont *un peu esclaves*. Regretter l'apparence d'autonomie politique que Milan posséda sous Bonaparte, quand elle était la capitale du royaume d'Italie, sera bientôt *aux yeux des jolies femmes*, une marque de vieillesse et de tristesse insupportable. Quel meilleur argument présenter contre des velléités d'indépendance devenues décidément surannées!

Enfin, là où ne flotte pas l'étendard de la maison de Lorraine (1), Beyle rencontre encore en Italie un troisième impérialisme, plus souple, plus durable aussi que les autres puisque son règne comptait alors plus de deux siècles déjà : nous voulons parler des cohortes, militairement organisées, de la Compagnie de Jésus. Or, par une inconséquence prodigieusement inattendue de sa part, notre voltairien de tradition, notre jacobin de conviction se montre très sympathique à leur empire. A mainte reprise, il a proclamé que leur influence est des plus favorables qui soient, pour les arts et pour le bonheur (2) : le plus bel éloge que puisse décerner sa plume, puisque ce sont là les deux objectifs principaux du beylisme. — A vrai dire, c'est surtout lorsqu'il compare les méthodes des jésuites à celles des protestants qu'il rend justice à ces hommes de gouvernement, trop calomniés. Ils furent les auxiliaires des rois de France contre la Réforme, et sauvèrent pour un temps l'esprit gaulois. Si d'Aubigné et Rohan l'eussent emporté sous Henri IV et Louis XIII, nous devenions, dit-il, des fanatiques à peu près aussi gais que les méthodistes transatlantiques ou les « mômiers » de Genève :

(1) Là seulement, car c'est une de ses convictions que l'Autriche a su neutraliser chez elle l'influence des Jésuites, écarter leur concurrence impérialiste.

(2) Voyez par exemple *Rome, Naples et Florence*, p. 246 et 312.

nous n'avions ni Collé, ni Beaumarchais, qui ne pouvaient naître dans une France évangélique.

Aussi, lorsque Stendhal dépeint, dans *l'Amour*, ces tristes États-Unis, où il y a « tant d'habitudes de raison que la cristallisation y est impossible », il se sent aussitôt ramené à ses sympathies jésuitiques par le spectacle de tant d'ennui. Ses pronostics sont bien plus favorables aux Florides, et à l'Amérique méridionale. Le Tropique est propice au bonheur. Voyez les mœurs des Açores : l'amour de Dieu et l'autre amour y occupent tous les instants, parce que la religion chrétienne, interprétée par les jésuites, est beaucoup moins *ennemie de l'homme* que le protestantisme anglais : elle permet au moins de danser le dimanche.

Enfin, le voisinage de Genève, de tout temps néfaste à ses nerfs délicats, amène Beyle à donner une expression plus franche encore à ses complaisances secrètes pour les fils de Loyola. Après avoir décrit une fois de plus dans les *Mémoires d'un touriste* (1) la morne tristesse qui règne dans la cité de Calvin, il s'écrie, animé par la plus ardente conviction : « Convenez que cette admirable religion jésuitique n'a qu'un défaut, c'est d'être un peu trop ennemie de la liberté de la presse et du gouvernement des deux Chambres... Mais, aujourd'hui, où est-on plus heureux? où voudriez-vous être né? Voyez les mines réjouies de ces bons Savoyards. Quant à moi, après y avoir pensé longuement, *tout étonné* de la conclusion qui se présentait constamment, je le déclare : je voudrais être né à Chambéry. » Puis, vantant un chansonnier dont les hardiesses critiques l'ont agréablement surpris aux rives du Léman, il ajoute : « Je me garderais bien de nommer le poète de Genève, et j'ai osé nommer Burati de son vivant, quoique cet homme charmant vécût à Venise, pauvre ville qui expire sous le sceptre de plomb de l'Autriche. Je crois que, pour beaucoup de choses fort innocentes et très nécessaires à mon bonheur, on est beaucoup plus libre en Autriche qu'à Philadelphie. Ma foi, *vivent les Jésuites!* »

(1) *Mémoires d'un touriste*, p. 205 et 214.

II. — Les avantages de la discipline sociale

Dans les pays où ne règnent ni Teutons, ni Français, ni Jésuites et sur lesquels la « vanité » étend un voile de tristesse amère, les ressorts de la vie sociale sont d'une toute autre sorte qu'au sein de l'heureuse Italie. Beyle, qui a visité à plusieurs reprises ces régions déshéritées de la Nature, n'a pas laissé de philosopher sur le principe de leur vie politique et c'est le résultat de ses réflexions qu'il nous faut examiner à présent.

1. — *Le sens social dans le Nord.*

Nous ne saurions faire à l'Allemagne une grande place, au cours de cet examen. Bien qu'il ait séjourné à plusieurs reprises dans ce pays sous l'Empire, bien qu'il lui ait emprunté son pseudonyme favori, Stendhal ne lui a pas accordé dans son estime le rang qu'il commençait à prendre aux yeux de l'Europe, grâce aux récits des émigrés français qui le découvraient à l'aurore du dix-neuvième siècle (1), et peu après, grâce au livre retentissant de Mme de Staël. M. de Beyle avait sans doute mené trop facilement dans les petites villes germaniques une existence de pacha adulé, obéi sur un geste, Minette s'était montré trop naïvement admiratrice de ses grâces provinciales pour qu'il s'avisât de prendre au sérieux ses administrés d'outre-Rhin. — Certes, il leur concède le courage : il a même été très frappé, comme on l'est par une « chose vue », devant les volontaires viennois qui tombèrent à leur poste, en 1809, sous la mitraille de Masséna. « La

(1) Voir notre étude sur *Charles de Villers* dans la *Revue de Paris* (octobre 1902).

ligne ondoyante formée par leurs chaussures d'uniforme et fort remarquable n'avait pas huit pieds de largeur », écrit-il avec une très beyliste perception du détail émouvant (1), en notant une *image-hallucination*, comme dira Taine, qui aime tant à lui en emprunter de semblables : et il est revenu à plusieurs reprises sur cette impression admirative que lui a laissée la défense autrichienne sous l'archiduc Charles. — Certes encore, il avoue que les femmes sont belles en Allemagne, d'une beauté presque grecque, et il déplore seulement que leur esprit ne réponde point à leur fraîcheur. Certes enfin, les qualités du cœur, la fidélité, la bonté l'ont frappé chez nos voisins : ils ont « de l'âme » dit-il, rien n'est « réellement bon comme un Allemand ». Son compagnon romain, le blond Frédéric, lui paraît sage, bon, indulgent, doucement gai, raisonnable, un *enfant*. Mais ce dernier mot est caractéristique sous sa plume, car il a toujours traité les compatriotes de ce Frédéric, en enfants sages, insignifiants, et sans « caractère », malgré tout leur désir d'en avoir (2).

Leur érudition même qui, déjà estimée lors de sa jeunesse, acheva la conquête intellectuelle de l'Europe durant ses quarante années de vie littéraire, lui arrache rarement une appréciation favorable. Il préfère le plus souvent la nier en de médiocres boutades : proclamer par exemple que la « civilisation allemande est arrêtée par les universités, où les jeunes gens ne font que boire de la bière » : ou encore railler la gloire exagérée de Gœthe et les billevesées dont M. Nieburh a, durant quelques années, offusqué l'histoire des pre-

(1) *Mémoires d'un touriste*, I, p. 111.

(2) Il faut toutefois faire une exception en faveur du médecin allemand Koreff, qui, établi à Paris après 1820, fréquenta les mêmes milieux que Stendhal et s'attira son admiration puisque, dans *Henri Brulard*, il sera cité en compagnie du comte Molé, de Mérimée, Béranger, Arago, Villemin et Beyle lui-même parmi les esprits les plus éminents de l'époque. — Koreff était un cœur généreux et un esprit délicat, mais un mystique romantique qui affectait des allures hoffmanesques et qui eut une fin de vie difficile. — (Voir sur son compte les *Souvenirs de Varnhagen von Ense*, les articles de M. Paul Bonnefon dans la *Revue Bleue* des 17 et 24 mars 1906, et l'intéressante étude de M. F. v. Oppeln Bronikowski dans la *Beilage zur Munchener Allgemeinen Zeitung*, 8, 9 et 10 janvier 1907.)

miers temps de Rome : insinuer enfin que Mme de Staël, qui ne savait pas l'allemand, exagéra d'une façon comique, pour se faire pardonner cette ignorance, le mérite des petits écrivains qu'elle visita. Il dédaigne le caractère « exalté et faible » des étudiants de Gœttingen, aux joues trop rosées ; il plaisante leurs efforts ridicules pour restaurer le prétendu costume de leurs ancêtres Germains. Sur ce sol ingrat, les fraises elles-mêmes sont « allemandes, c'est-à-dire, belles, grosses, et sans saveur ».

Au fond, ce qui agace Beyle au plus haut point chez les Allemands, c'est leur sens inné de la discipline, leur instinct du devoir (1) et leur respect pour les hiérarchies sociales consacrées par les siècles. A l'avis de leur ironique observateur, la « vraie pâture de leur cœur » est « dans les événements figurés par l'imagination, et susceptibles de donner une impression attendrissante avec mélange de noblesse, produit par le rang des personnages en action... comme ce titre que je viens de rencontrer : *Six valses favorites de l'impératrice de France, Marie-Louise, jouées à son entrée à Strasbourg par la garde impériale* (2). » Jusque dans sa réponse à Balzac, sur la fin de sa vie, il lancera cette boutade suprême : « Les Allemands sont tellement à genoux devant un cordon, ils sont si bêtes... j'ai oublié leur langue par mépris ! » Au vrai, il ne l'a guère sue, cette langue : mais le dédain plus ou moins tempéré de condescendance fut en effet son attitude ordinaire à l'égard des compatriotes de Mlle de Griesheim !

C'est en observant un autre peuple qu'il cru surprendre les secrets de l'âme du Nord, en considérant de près cette nation vers laquelle se tournaient sans cesse depuis 1792 les regards haineux des patriotes républicains ; car Pitt s'était montré autrement redoutable aux idées nouvelles que Cobourg, et l'Angleterre symbolisait en ce temps la résistance de la tradition aristocratique et mercantile, devant la poussée démocratique et romantique de l'Europe continentale. Chose étrange,

(1) Dans *l'Amour,* il définit assez grossièrement les épouses allemandes « des faiseuses d'enfants, en perpétuelle adoration devant le faiseur ».

(2) *Journal,* p. 437.

le premier sentiment qu'inspira l'ennemie redoutable de la France révolutionnaire et impériale à ce jacobin de tendances, à ce satellite de l'astre napoléonien qu'était Beyle au début de sa carrière, ce fut un élan d'estime et de confiance. Nous en gardons le témoignage précieux dans ce projet de testament, daté de 1810, par lequel le jeune auditeur au Conseil d'État — sans doute sous l'influence de son admiration pour Helvétius — fonde un prix destiné à récompenser les meilleures études sur les passions humaines (1). Le capital qu'il lègue à cet effet sera placé en biens-fonds, près d'*Édimbourg* ou de *Philadelphie,* et la palme sera décernée par une société composée d'*Anglais*. « Je suis sûr, écrit-il, que cette nation fournira toujours vingt hommes éclairés, courageux et ne dédaignant pas d'être utiles aux hommes en secondant mes vues. » — Cette disposition est toutefois corrigée par une restriction que dictent les récents triomphes des armes françaises. Le jury formé par les citoyens de la Grande-Bretagne fonctionnera « tant que cette île respectable n'aura pas été conquise » : si ce *malheur* arrivait, l'Amérique saxonne hériterait du privilège d'en fournir les membres. — Voilà un état d'âme peu nationaliste en vérité chez un fonctionnaire impérial. Paradoxe d'un opposant par tempérament peut-être! Mais cette estime pour la Grande-Bretagne, si surprenante à l'heure du blocus continental et des désastres d'Espagne, demeurera chez Beyle la sentence de ses facultés supérieures, la conviction de ses heures de bon sens et de sang-froid. — Nous allons la voir reparaître plus d'une fois à l'improviste après les anathèmes et les invectives que lui dicteront chaque jour davantage à l'égard d'Albion ses complaisances toujours plus marquées pour ses impulsions subconscientes, pour ses instincts égotistes et antisociaux : complaisances qui revêtiront bientôt à ses propres yeux, comme on le sait, le déguisement spécieux d'une sympathie irrésistible, pour le « naturel » qu'il prétendra discerner au delà des Alpes.

En réalité, ce qui, vers le Nord, contente sa raison et révolte

(1) *Correspondance,* vol. I, p. 6.

son instinct, c'est le sens social, la discipline acceptée par un individualisme rationnel à charge de réciprocité et à titre de garantie pour l'avenir. Ce qui, sur les côtes méditerranéennes le touche et le séduit dans son instinct secret — en dépit des avertissements intermittents de sa lucide intelligence, — c'est sous le couvert de la beauté plastique, l'individualisme impulsif, ignorant des freins de l'expérience et de la réflexion utilitaire. Remarquons qu'en 1810, lorsqu'il rédigea le testament dont nous venons de parler, il n'avait pas encore découvert les affinités méridionales des régions inférieures de sa personnalité; car l'année 1811 verra se former les premiers liens de séduction amoureuse et d'admiration artistique qui vont l'attacher si passionnément à Milan par la suite. A dater de ce moment, — et à mesure que se dessinera plus nettement dans son esprit, la conception d'une Italie qui serait la Terre promise de l'individualisme débridé — l'image de l'Angleterre, où règnent des conventions sociales rigides et respectées, se colorera en revanche dans sa pensée des teintes lugubres et moroses, dont ses premiers écrits publics reflèteront, après 1815, l'aspect tout endeuillé.

Avant d'aller plus loin, il importe que nous nous arrêtions un instant à combattre un préjugé qu'on trouve trop fréquemment ancré dans nos cerveaux français et qui rendrait inintelligible tout ce qui va suivre. C'est l'illusion qui nous engage à considérer le nord de l'Europe comme la patrie de l'individualisme excessif, le midi latin, comme le domaine d'une riante sociabilité. Certes, dans toute société humaine, on rencontre quelque chose de ces deux dispositions fondamentales de notre être : individualisme et sentiment social : mais c'est juger superficiellement que de les répartir comme nous venons de l'indiquer entre les deux moitiés de l'Europe. Un critique français, supérieur à sa réputation, et qui a surtout pénétré fort avant dans l'intimité de l'âme anglaise, Émile Montégut, écrivait jadis à propos de l'auteur de *Jane Eyre,* Charlotte Brontë (1) : « Ce qu'est chez nous l'individu,

(1) *Revue des Deux Mondes,* 1er juillet 1857.

il l'est en vertu de ses qualités propres et non en vertu de la société... Il n'est soutenu par rien que par lui-même, il apprend vite qu'il ne doit demander à la société et qu'elle ne peut lui donner que des satisfactions d'intérêt de *plaisir*... En Angleterre au contraire, *l'individu n'est si fort que parce que la société est sur lui toute-puissante*. Elle joue dans son éducation le rôle que les influences naturelles exercent dans l'évolution des plantes... Ses qualités, ses préjugés, ses vertus, ses vices, ses doctrines, ses sottises la société anglaise fait peser indifféremment tout cela sur l'individu... Nous sommes, il faut l'avouer, plus dégagés des liens sociaux et de la tyrannie de nos semblables. Les sottises de ceux qui nous entourent n'ont pas la force de nous communiquer des maladies incurables... Nous ne mourons pas par le fait de la société, *mais aussi, nous ne vivons pas par elle. — En Angleterre, on vit et on meurt par elle.* Elle est un pouvoir, une tyrannie, bien plus, une *famille indéfinie,* un *vaste home* et les affections, les amours, les séductions, les hypocrisies, les vices, les violences des millions d'hommes et de femmes qui composent cette immense famille vous attirent ou vous blessent comme s'il s'agissait de frères et de sœurs qu'on aime par *sympathie naturelle,* et dont on supporte *les défauts par devoir*. » Telle est la peinture typique d'un corps social fort par sa cohérence, famille agrandie où la sociabilité instinctive du clan a été à la longue pénétrée et comme imprégnée de raison.

Or, si leur famille proprement dite fut le plus souvent odieuse aux coryphées du romantisme, que peuvent-ils penser d'une autorité éducatrice dont les dépositaires ne seraient plus seulement une tante Séraphie, ou un abbé Raillane (1), mais bien une nation entière, composée toute, et pour la vie, de surveillants et de critiques sans pitié. Byron, par ses démêlés successifs avec sa mère, sa femme et sa patrie est là pour nous renseigner sur l'allure du conflit nécessaire entre tempérament romantique et cant anglo-saxon. Depuis un siècle le romantisme moral a peu à peu gagné du terrain

(1) Voir le début de la *Vie d'Henri Brulard*.

jusque chez nos voisins d'outre-Manche. Charlotte Brontë, qui est l'occasion du développement ci-dessus, en plaida quelquefois les doctrines au foyer de son père, le terrible pasteur irlandais, et c'est pourquoi Montégut croit dépeindre surtout à l'occasion de ces conflits domestiques la « vieille » vie anglaise, qui engendrait une disposition morale incomparable. Cependant, M. Paul Adam, cet observateur si pénétrant et si averti, pouvait écrire hier encore, au retour d'un voyage transatlantique (1) : « En Amérique, le frondeur n'existe pas : il serait incompris, honni, méprisé, tant le commun des Yankees *méconnaît le droit du particulier, l'asservit au principe collectif.* Le railleur de l'État ne jouit point en ces lieux des approbations que nous aimons à lui prodiguer. La considération va surtout *aux hommes en accord avec le sentiment de leur groupe,* de leur corporation, de leur caste politique... La vie privée ne se retranche *pas* derrière cette méfiance jalouse, prudente qui demeure la caractéristique de *notre particularisme latin*... A l'arbitraire taquin de la police... chacun se soumet là-bas, *avec la résignation du troupeau que les chiens harcèlent!* » La comparaison de la bête de troupeau appliquée à des Anglo-Saxons typiques, voilà qui surprendra fort parmi nous certains amis un peu prévenus de la mentalité anglo-saxonne. Nous croyons, pour notre part, à la vérité de la formule conciliatrice de Montégut : *En Angleterre, l'individu n'est si fort que parce que la société est sur lui toute-puissante.*

2. — *Le malaise de Beyle à Glasgow.*

Beyle a de bonne heure discerné cette toute-puissance exercée par le sentiment social sur l'individu en Angleterre, et il s'est pris aussitôt à détester une pareille disposition mentale de tout l'élan de son égotisme foncier. La tyrannie de l'opinion

(1) *Le Temps,* 6 août 1904. — On trouve la même opinion chez le docteur Carl Peters, *England und die Englaender.* Berlin, 1904.

britannique sera d'ordinaire soulignée dans ses ouvrages au moyen d'une anecdote qui fut certes pour lui une « chose vue », qu'il a reproduite à plusieurs reprises sous différentes formes (1), et que l'on sent toujours présente à sa mémoire dès que sa pensée se reporte vers les brumes septentrionales. Sorte d'*image-hallucination*, une fois de plus, pour parler le langage de Taine! « J'allais, dit-il, à l'église un dimanche matin à Glasgow, avec le banquier auquel j'étais recommandé. Il me dit : Ne marchons pas si vite, *nous aurions l'air de nous promener*. Son crédit eût diminué par ce péché! » Il est probable que Beyle n'a jamais été à Glasgow, car sa manie le pousse à dépayser le plus souvent ses observations caractéristiques : mais ce nom de ville est demeuré pour lui symbolique de tout territoire anglo-saxon. A Édimbourg et à Philadelphie, pense-t-il, vous vivez de même sous le regard des boutiquiers de la rue, vos égaux en droit, et votre réputation, c'est-à-dire votre tranquillité et votre bonheur, dépendent de leur jugement à votre égard. Ainsi, si vous avez pour maîtresse une femme mariée, cela vous fera beaucoup de tort en ce pays! Se peut-il imaginer plus dure tyrannie des convenances et des conventions sociales?

Voulez-vous connaître, condensée en trois formules concises, la quintessence des impressions anglaises de Julien Sorel?

1° L'Anglais le plus sage est fou une heure par jour : il est visité par le démon du suicide qui est le dieu du pays.

2° L'esprit et le génie perdent vingt-cinq pour cent de leur valeur en débarquant en Angleterre! (Que nous voilà loin, grand Dieu, vers 1830, du jury britannique de 1810!)

3° Rien au monde n'est beau, admirable, attendrissant comme les paysages anglais.

Il faut remarquer que l'émissaire diplomatique du marquis de la Mòle incarne les sentiments de tardif bonapartisme qui sont devenus ceux de son créateur, et qu'il croit donc devoir

(1) On la trouvera par exemple dans le premier volume des *Promenades dans Rome*, p. 78.

ressentir haine et dégoût en touchant le sol des bourreaux de Napoléon. Au surplus, ces trois boutades n'atteignent guère que la superficie de la vie anglaise. Cherchons quelques notions plus approfondies. Que penser, par exemple, de la constitution anglaise, si souvent offerte pour modèle à notre pays depuis Voltaire et Montesquieu? — L'opinion de Beyle est singulièrement flottante à cet égard. Tantôt, en bon jacobin, il juge nos voisins plus avancés que nous de tout le temps qui sépara l'exécution de Charles Ier de celle de Louis XVI. — Tantôt au contraire, il estime qu'opprimés de longue date par leur aristocratie insolente et par le système électoral des bourgs pourris, les Anglais ont été réveillés vers 1830 d'un trop long sommeil grâce à notre initiative démocratique : de là, leur campagne réformiste et ses premiers succès.

En dépit de cette tentative bien inspirée, l' « affreuse aristocratie » britannique, avec son orgueil « maladif », — un orgueil « à mourir d'ennui » — garde une étonnante puissance de fascination dans son pays. Elle a rendu l'appétit du rang tellement irrésistible autour d'elle, que, hier encore, cinq frères, héritiers de cinq millions, s'entendirent après réflexion pour faire créer par leur père un majorat en faveur de l'aîné d'entre eux, afin d'élever ainsi la famille : car la seule passion parmi ces gens est de se faufiler dans le rang social immédiatement supérieur à celui qu'ils occupent. — À défaut de la noblesse, l'argent, pour la puissance sociale qu'il confère, est l'objet préféré des ambitions d'un Anglo-Saxon. Dans l'Écosse de Walter Scott qu'il imaginait romantique à miracle, avant de l'avoir visitée, Beyle n'a vu qu' « une plate réalité, toute *dégoûtante* d'amour exclusif pour l'argent et pour l'avancement. » Quant aux citoyens de Philadelphie — cité qui partageait pourtant avec Édimbourg le tribut de ses enthousiasmes juvéniles — s'il n'a pas fait la traversée de l'Atlantique pour les observer de près, il a eu du moins la bonne fortune de connaître l'un d'eux à Rome, où il fut chargé de le piloter. Là, il a remarqué bientôt que son Yankee ne lui pose pas une seule question

qui ne se rapporte à l'argent, examinant tout « avec ce genre d'attention qu'il eût donné à une lettre de change », s'exclamant à tout propos *how cheap, how dear!* Un jour, après avoir exposé le mode de construction qui est employé en Amérique pour creuser certains canaux, soumissionnés par les propriétaires riverains, le Transatlantique conclut avec un accent de triomphe : « La dépense définitive est souvent inférieure à celle du devis ! » — Amusante caricature assurément, et dont le trait ironique pouvait être goûté par les lecteurs que Beyle se souhaitait le plus souvent : jeunes romantiques chevelus, en guerre avec leur concierge, et souverainement dédaigneux de l'ingénieur du premier étage. Il n'en est pas moins vrai que ces façons de penser font la force collective d'une nation !

Une conséquence de l'estime des Anglo-Saxons pour l'argent, c'est que, dans cette Grande-Bretagne dont l'opinion commune fait le pays classique de l'égalité, Stendhal pense que tout citoyen vivant de sa journée de travail se trouve placé *hors la loi* par sa pauvreté et se sent plus véritablement esclave qu'au Maroc. Un juge de paix peut en effet l'*emprisonner* (1), s'il manque de travail : en principe d'ailleurs, on ne saurait commencer un procès outre-Manche si l'on n'a pas vingt-cinq guinées dans sa poche. — Bien plus, à moins qu'on ne possède vingt mille francs de rente, on est obligé de travailler et l'on serait mal vu de tout le monde si on ne travaillait pas. Or, *dès qu'on travaille*, il faut se soumettre, au moins en apparence, à tous les préjugés de la société dans laquelle on vit. L'aristocratie britannique savait donc fort bien ce qu'elle faisait en poussant son pays à la guerre contre Napoléon, en l'accablant sous le poids de sa dette, et en forçant ainsi le peuple au travail qui l'empêche de s'occuper des choses de l'esprit (2).

Aussi nous avons indiqué déjà quel ennui, quelle tristesse se dégage de ce concert d'efforts persistants. Rousseau refusait

(1) Dans un workhouse, sans doute.

(2) *Correspondance*, II, 48. — Lettre datée de Londres, 14 août 1826.

déjà à ses hôtes de Wooton l'épithète qu'ils s'attribuaient de *good natured people*. Beyle, à son tour, s'inscrit en faux contre la qualification de *Merry England* dont se gratifie l'Angleterre. C'est un paradoxe, dit-il, car l'unique affaire d'un Anglais est de grimper au rang supérieur, de ne pas permettre qu'on envahisse le sien (1); et de telles préoccupations ne laissent même pas place au sourire. Considérez, par les yeux du *Touriste*, cette table d'hôte du Havre, où trente figures anglaises ou américaines, avec leurs « yeux mornes et leurs lèvres *primes* » (2) le « jettent dans le découragement ». Les hommes « ont les cheveux beaucoup trop longs ». Ces gens-là sont vraiment inexcusables de ne pas confier en débarquant leur tête à quelque coiffeur parisien! Et l'observateur, qui croit distinguer parmi eux de jeunes ménages, se représente avec horreur ce que peuvent être les relations du sentiment entre ces amoureux : « Jamais, dit-il, l'imagination la plus glacée ne pourra se figurer les détails de l'intérieur de ces amants passionnés... J'attribue cela à la morgue nationale. Un Anglais se croirait déshonoré si un être quelconque pouvait croire qu'il est nécessaire à son bonheur. »

Nous avons dit que, même au sein de sa belle Italie, il eut la surprise déplaisante de rencontrer une Angleterre en miniature, Florence, qui, en effet, parmi les cités transalpines, séduit surtout d'ordinaire les vrais enfants du Nord, et devait donc repousser ce méditerranéen par le goût qu'est Stendhal. Les paysans de cette région, écrit-il, sont peut-être dans leur condition les gens les plus *civilisés* du monde : et ce qualificatif n'est pas davantage un compliment sous sa plume que sous celle de Rousseau! — Bien mieux, l'art exquis des Masaccio, des Gozzoli, des Ghirlandajo, garde à son avis, aussi bien que les visages de leurs modèles, quelque chose de sec, d'étroit, de raisonnable, de *fidèle aux convenances*, d'*inexaltable* en un mot. Le Milanais Luini est déjà fort suspect de froideur aux yeux de notre critique impressionniste :

(1) *Mémoires d'un touriste*, II, 122.

(2) Le mot n'est pas français. En anglais, *prim* a le sens d' « apprêté, tiré à quatre épingles ». C'est sans doute la pensée de Beyle.

et cependant, ses personnages « ont l'air de petits Werther » si on les compare aux sages figures d'André del Sarto. — La Toscane est au total, un pays absolument sans passions; courbé sous le despotisme autrichien, il recueille les fruits amers de la patience sans bornes et de l'*égoïsme!* On croirait vraiment, à lire notre romantique, que le Milanais et les Calabres, si follement passionnés, ne cueillent pas sous ses yeux exactement les mêmes fruits de servitude que Florence!

3. — *Rétractations et concessions.*

L'auteur du testament de 1810 a-t-il cependant sacrifié sans retour ses sympathies anglaises sur l'autel de ses admirations italiennes, immolé sa raison à son instinct? Non pas, la velléité rationnelle frappe de temps à autre à la porte de cet esprit enivré de soleil, exalté par sa musique intérieure comme les cigales de Provence par leur stridente mélopée. A côté de la veine dénigrante, injurieuse même que nous venons de mettre en lumière, circule à travers ses écrits un filon de sympathie tenace et d'admiration involontaire. Beyle voit les Anglo-Saxons « profondément sociaux » (1) très proches de la perfection sociale (2), et il sent bien que ces dispositions ont quelque mérite dans la pratique de la vie. Il s'avance même un jour jusqu'à cet aveu : « Peut-être le système *triste* a-t-il quelque analogie secrète avec la liberté (3)? » Dans *l'Amour*, sacrifiant une fois de plus la sombre aristocratie anglaise aux grâces patriciennes de Vienne et de Venise, il reconnaît que la pairie britannique assure autour d'elle plus de liberté et il exhale, dans une sorte de soupir, cette excuse caractéristique de ses incessantes apologies ultramontaines (4) : « Je demande pardon de revenir souvent sur une démonstration dont je doute. »

(1) *Promenades dans Rome*, II, 7.
(2) *Id.*, I, 271.
(3) *Rome, Naples et Florence*, p. 314.
(4) *De l'Amour*, p. 261.

Oui, plus d'une fois en vérité, il douta de la supériorité de l'énergie calabraise sur la tristesse de Glasgow. Les *Promenades dans Rome* présentent une bien curieuse analyse du caractère anglo-saxon, dont nous avons cité une partie déjà, mais qui débute par ces traits véritablement imposants (1) : « Nous connaissons sept ou huit Anglais que nous regardons comme la perfection de la probité, des bonnes manières et de la sûreté du caractère : ce sont des gens que l'être le plus méfiant choisirait pour exécuteurs testamentaires ou pour juges. Plusieurs pousseraient la probité jusqu'à l'héroïsme. C'est ce qu'ils ont prouvé lorsqu'il l'a fallu, et jamais ils n'y font la moindre allusion ! » Voilà qui rachète bien des péchés contre la gaieté, n'est-il pas vrai ? — Jusque dans l'ardente Bologne, M. de Stendhal s'arrêtera dans son apologie des mœurs transalpines pour rendre justice à la vie de famille en Angleterre, aux jeunes filles d'un caractère « angélique » qui en sont le charme.

A Naples enfin, où le « naturel » italien a poussé de si profondes racines, notre homme, invité à un bal de la colonie britannique, croit pénétrer dans un oasis de fraîcheur morale. Par contraste avec les mœurs faciles de la société indigène, « cette pureté anglaise lui rafraîchit le sang » et la beauté des jeunes misses lui semble supérieure à celle des brunes parthénopéennes.

Il retrouve ce sentiment d'admiration étonnée à Londres, durant un concert donné par Mme Pasta, qui lui apparait à ce moment environnée « de trois rangs de jeunes femmes, tellement belles, d'une beauté tellement pure et céleste, qu'on se sent baisser les yeux par respect au lieu de les lever, pour admirer et jouir ». Aventure, ajoute ici Beyle, qu'il n'a connue dans aucun pays, pas mêmedans sa chère Italie ! Surtout dans sa chère Italie, pourrait-il écrire en cet endroit, car Mme Pietragua suggérait certes à ses fervents d'autres attitudes que celle du respect recueilli. Il est d'ailleurs revenu à plusieurs reprises sur le caractère « angélique » de la beauté

(1) *Promenades dans Rome*, I, 271.

anglaise, prêt à reprendre à son compte l'exclamation d'un pape des premiers siècles, à l'aspect des blonds enfants de la Bretagne : *Non Angli, sed Angeli!*

Poursuivant le cours de ses réparations d'honneur à l'égard de nos voisins d'outre-Manche, il assurera par exemple que les Anglais nous ont toujours battus, sauf à Fontenoy où un général allemand commandait l'armée française : mais ce jour-là, il a le tort d'oublier Jeanne d'Arc dans son coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de France. Ailleurs il se représente avec un sentiment d'envie les merveilles qu'à notre place le génie colonisateur des Anglais saurait réaliser en Algérie (1). En 1835, il proclame que la France et l'Angleterre doivent s'unir dans « une estime profonde » ; il s'incline devant l'œuvre accomplie par « cette petite île, si dépourvue » qui depuis Cromwell, a pourtant remué le monde, et que son goût inné de la lutte prépare sans doute pour de plus grands triomphes. Enfin, on sait sa reconnaissance — parfois indélicate puisqu'il l'a poussée jusqu'au plagiat (2) — pour les enseignements de sa chère *Edinburgh Review*, dont la lecture assidue éveilla dans son esprit, par la contagion de l'exemple, ce sens critique aux larges vues que Taine admirait chez lui (3) pardessus tout.

Ces alternatives de sévérité instinctive et d'adhésion réfléchie l'amènent quelquefois jusqu'au cœur même du problème qu'il voit ainsi se poser chaque jour devant lui sous une forme nouvelle. Il se demande alors avec anxiété lequel est le plus désirable de ces deux biens précieux : jouissance du mysticisme esthétique ou satisfaction de la raison calculatrice, art italien, ou liberté britannique. Il s'égare bien quelquefois par amour du paradoxe, jusqu'à refuser ce dernier privilège à la Grande-Bretagne, comme nous l'avons indiqué déjà, jusqu'à proclamer la France, et même l'Italie plus *libres* que l'Angleterre, puisque, des quarante petites actions qui com-

(1) *Mémoires d'un touriste*, II, 327.

(2) L'emprunt qu'il a fait au numéro d'octobre 1819 a été mis en évidence depuis lors.

(3) Voir la préface de l'*Histoire de la littérature anglaise*.

posent la journée d'un homme, les sbires de l'Autriche en empêcheront deux ou trois, tandis que l'opinion publique d'outre-Manche les tyrannisera toutes. Mais ce sont là les boutades d'un romantique incorrigible, auxquelles il ne croit plus guère à l'heure de la réflexion ou de l'examen de conscience. — Un autre argument se présente alors à son esprit en faveur de l'Art : c'est que la Liberté qui apporte sûreté et tranquillité, ne donne pas le bonheur (1), que le règne de l'opinion, qui seule empêche l'oppression des individus, produit en retour tristesse et ennui (2). — Pourtant, devant le luxe des palais de Gênes, il laisse enfin parler en lui le bon sens : « Quel trésor que la liberté !... ce spectacle me jette dans des pensées sérieuses. Cette suite de collines couvertes de palais me rappelle le spectacle de l'Angleterre, petite île brumeuse et infertile, qui, par la même cause, est devenue l'égale de la France (3). » Et voici qui est plus explicite encore : « Le nécessaire de la vie, c'est la *sûreté individuelle*, c'est la liberté. Les arts, au dix-neuvième siècle ne sont qu'un pis-aller... Ma foi, j'aime mieux la vie active du Nord et le mauvais goût de nos baraques... — La liberté est le nécessaire et les arts un superflu dont on peut fort bien se passer (4) ! »

Il est permis d'avancer, à la vérité, que la satisfaction parfaite consisterait à cumuler ces deux agréments : « Rien ne serait supérieur à la vie active, entremêlée, dans les repos, des jouissances de sympathie produites par ce beau climat de Rome... Si vous voulez augmenter ma joie, faites qu'un pays de bon sens comme New-York ait l'esprit et le climat de l'Italie, ses arts, ses ruines; envoyez-moi là. » Voilà qui est souhaitable en effet; mais, pour réclamer sans absurdité le concours de ces avantages, il faudrait auparavant s'être formé de l'Art une conception moins égotiste, moins destructive de toute vie sociale que celle dont nous avons dit les tendances. Il siérait d'introduire dans la définition de la Beauté la notion

(1) *De l'Amour*, p. 159.
(2) *Le Rouge et le Noir*, Conclusion.
(3) *Mémoires d'un touriste*, II, 322.
(4) *Rome, Naples et Florence*, p. 300 et 371.

de l'*ordre* à côté et au-dessus de celle du « naturel ». Le problème de la conciliation entre l'art et la liberté reste insoluble dans les termes où Stendhal s'est crû en droit de le poser (1).

(1) L'édition allemande de ce livre paru en juillet 1907, contient à cette place un long chapitre sur *les Deux Frances* telles que Beyle les a peintes principalement dans les *Mémoires d'un touriste;* la France du Nord, celle de la civilisation et des « machines à vapeur » mais aussi celle de la vanité et de la tristesse; la France du sud de la Loire où règne le *naturel* avec ses charmes et quelques-uns de ses inconvénients. Ce développement confirme seulement ce que nous avons dit de l'Angleterre et de l'Italie beyliste; nous le supprimons donc pour alléger un volume déjà lourd.

Un Italien anonyme publiait récemment sous le titre de *I Tedeschi nella vita moderna osservati da un Italiano* (Milan, 1906) le résumé de ses observations durant un long séjour en Allemagne; sa psychologie de l'homme du Nord est assez compréhensive et bienveillante en somme, mais il conclut en ces termes qui reflètent les convictions de Stendhal et sont fort caractéristiques des oppositions de tempérament que nous avons nous-même soulignées. — Chez les Allemands, la raison domine le sentiment, la tête commande au cœur; chez les Italiens, c'est le contraire. Une mère allemande peut contempler chaque jour avec mélancolie le tombeau de son enfant dans le cimetière placé sous ses fenêtres; une mère italienne perdrait la raison dans une pareille situation. Les Septentrionaux ont par leur intelligence, leur travail, leur tenace énergie arraché à la nature tout ce que comporte leur climat et leur sol. Ils n'ont pas atteint la *vraie* civilisation; celle-là ne se laisse pas conquérir de force. Il manque au nord la force du soleil méridional, la puissance de l'*amour,* un passé historique. L'Allemand est plus exclusif et pour dire le mot plus *égoiste* que l'Italien, il place en première ligne le bien-être personnel. Le véritable amour demande une entière abnégation de soi et ne peut venir que du cœur, non de la raison; naturellement, là où la raison a le pas sur le sentiment, ce dernier se développe de façon moins puissante; c'est pourquoi le Septentrional peut sans peine maîtriser sa jalousie. L'Allemand a l'équilibre paisible, la santé de l'âme; l'Italien, la puissance incompressible et entrainante du sentiment, le sens de la beauté et de l'art. L'auteur conclut en ces termes : « Je prends donc congé de toi, grande paisible et sérieuse Allemagne, à qui j'ai dédié mon livre en témoignage peut-être insuffisant mais sincère de mon admiration pour l'honorable sincérité de ton caractère, gardé par sa simplicité de *maint dangereux phénomène de décadence* que présentent les nations latines, et aussi pour ton labeur calme et sûr dans l'atelier commun de l'humanité où le sort du monde est lentement forgé par le marteau de l'énergie sur l'enclume de la persévérance. » (Voir une étude sur cet ouvrage dans la *Beilage Z. Munchener Allg. Zeitung,* 1907, 79.) Quant à la *vraie* civilisation, on sait que les Germanistes présents la réclament au contraire pour le seul Germain; mais il est en revanche des Allemands, sans doute lecteurs de Stendhal ou tout au moins touchés de la contagion romantique, pour partager l'opinion de Beyle sur la virilité comparée de l'homme du Nord et de celui du Sud, pour peindre le premier rêveur sans énergie, le second homme d'action et de résultats. (Voir le roman de M. Heinrich Mann, *Zwischen den Rassen.* Munchen, 1907.)

CONCLUSION

LES RAISONS DE LA RENOMMÉE DE STENDHAL

En terminant cet essai sur le romantisme de Stendhal nous voudrions faire entrevoir dans ce romantisme même, et dans ses manifestations que leur inconscience rendit si franches et par là si intéressantes, l'explication des succès actuels de ce penseur. Humain, trop humain lui aussi, dans le sens spécifiquement contemporain de ce mot, c'est-à-dire obéissant souvent de parti pris à ses impulsions subconscientes, sans s'attarder à en examiner les conséquences sociales les plus immédiates, Beyle exagère à la fois et excuse avec un prestigieux cynisme aux yeux des rejetons de la cinquième génération romantique, leurs faiblesses les plus fréquentes et leurs propensions les plus impérieuses! Si cette séduction n'existait point en lui, ce serait véritablement une singulière aventure que l'essor de sa réputation, presque nulle de son vivant, si promptement épanouie après sa mort, et dont nous allons rappeler les étapes principales.

I. — *Balzac.*

On sait qu'elle fut commencée (1) par le médiocre autant que chaleureux article de Balzac, qui d'ailleurs n'est pas sans présenter quelque ressemblance morale avec l'auteur de la

(1) Mérimée fut l'ami, mais non pas le prophète de Stendhal. M. E. Faguet

Chartreuse de Parme. Ayant fondé en 1840, une *Revue parisienne* (qui devait s'arrêter faute de matières et faute de lecteurs à son troisième numéro) et manquant, comme toujours, de loisir pour rédiger la nouvelle inédite qu'il avait promise à ses abonnés, le grand improvisateur y substitua, par une rare inspiration, un dithyrambe en l'honneur d'un romancier son concurrent! Concurrent peu redouté peut-être (1), mais Beyle eut néanmoins toute raison de lui écrire en retour qu' « un tel désintéressement ne s'était jamais vu et ne se reverrait pas davantage ».

L'étude de Balzac, aussi ampoulée de forme que vide de fond dans sa partie laudative, se relevait quelque peu par des réserves critiques à la fois pénétrantes et modérées. Quelle qu'en fût la valeur, l'immense notoriété de son auteur ne pouvait manquer de lui donner un certain retentissement. Balzac avait au surplus touché au point sensible la vanité du public lettré, en proclamant que, seuls, les esprits d'élite, les quelques centaines d'âmes privilégiées qui sont la tête de l'Europe pensante, étaient capables de s'élever à la « transcendance » des analyses de Beyle, de comprendre les finesses et les profondeurs diplomatiques de ce familier de la vie des cours, d'admirer le prétendu portrait de Metternich qu'est le comte Mosca, et le Pierre le Grand, bien digne d'un plus vaste champ d'action que Balzac discerne dans le prince Ranuce-Ernest IV. Stendhal a dû bien rire devant une pareille appréciation, car Dieu sait s'il avait voulu faire un homme de génie de son autocrate minuscule, qui prend plutôt entre ses mains des airs de fantoche d'opérette. Il se voit d'ailleurs couramment traité de « fée », d'« enchanteur » par son généreux confrère

écrivait récemment dans la *Revue latine* (25 octobre 1906) : « Mérimée avait pour Gobineau le genre d'estime qu'il professait à l'égard de Stendhal, et Dieu sait quel genre d'estime pour Stendhal avait Mérimée! »

(1) Sainte-Beuve a écrit avec assez de vraisemblance, que Balzac était volontier dithyrambique à l'égard de confrères obscurs, dont il se servait pour accabler par comparaison de plus redoutables rivaux. — La même *Revue parisienne* fut en effet fort dure à l'auteur de *Port-Royal*, qui a spirituellement relevé à la fin du premier volume de cet ouvrage (3e édition, p. 549) les défauts trop patents de la critique de Balzac.

qui reste « étourdi et stupide » devant les traits de sa perspicacité, et va jusqu'à proclamer « beaux comme Corneille » les aphorismes incohérents de l'aliéné Ferrante Palla.

Les lecteurs que cette réclame retentissante attira à la *Chartreuse de Parme* purent donc se flatter, en toute sûreté de conscience, de former la pointe d'avant-garde de l'Europe intellectuelle. Or, dans leurs rangs se rencontra par fortune un des maîtres de conférence de l'École normale (1), au temps de la plus brillante promotion qu'on y vit jamais : celle des About, des Perrault, des Sarcey. Les lettres, qu'on a récemment publiées de ce dernier, reflètent, de façon assez inattendue chez un homme qui n'a guère visé à la « transcendance », ni à la « connaissance des cours », l'enthousiasme inspiré à ces jeunes gens par la lecture de Stendhal dont leur professeur vantait si chaleureusement les attraits. Le plus éminent d'entre eux, Hippolyte Taine, se mit bientôt en devoir d'achever, à l'égard de Beyle, l'œuvre de réparation qu'avait commencée Balzac.

2. — *Taine.*

Un tel répondant mérite qu'on s'arrête davantage à examiner ses recommandations littéraires. Il connaît beaucoup mieux ce dont il parle et apporte une toute autre conscience à motiver ses jugements critiques. — Quand le jeune professeur, exilé au début du second Empire dans la plus humble des chaires de province, se prit à relire « de soixante à quatre-vingts fois » *le Rouge et le Noir,* il était préoccupé sans trêve de ses travaux initiateurs sur l'Intelligence et sur la Volonté. Aussi apprécia-t-il avant tout dans Beyle l'analyste exact des états exceptionnels et semi-pathologiques de l'émotivité humaine. Il goûtait dans son romancier favori le virtuose de la psychologie passionnelle, plutôt que le moraliste, fort mal

(1) M. Jacquinet, qui s'est éteint récemment dans un âge fort avancé.

connu d'ailleurs vers 1855, car, seules, les récentes publications de ses papiers inédits ont achevé d'éclairer son caractère véritable et ses dispositions fondamentales.

C'est au psychologue seul que va donc tout d'abord le bel hommage qui ouvre l'*Histoire de la littérature anglaise :* « On n'a pas vu que, sous des apparences de causeur et d'homme du monde, il expliquait *les plus compliqués des mécanismes internes,* qu'il mettait le doigt sur les grands ressorts, qu'il importait dans l'histoire du cœur les procédés scientifiques, l'art de déchiffrer, de décomposer et de déduire, que le premier il marquait les causes fondamentales, j'entends les nationalités, les climats, les tempéraments : bref, qu'il traitait des sentiments comme on doit en traiter, c'est-à-dire en naturaliste et en physicien, en faisant des classifications, et en pesant des formules. » Taine apprécie donc ici chez Stendhal le lecteur de Cabanis, l'observateur, sans cesse attentif, sinon toujours clairvoyant, des particularités de la race : mais peut-être goûte-t-il davantage encore en lui le familier des anomalies instructives de la vie psychique.

Parcourons en effet son étude sur *le Rouge et le Noir* (1), où l'on retrouve un enthousiasme égal à celui de Balzac, où Stendhal est une fois de plus salué esprit supérieur, créateur, rare et grand, n'étonnant le public à dessein que pour mieux s'isoler de lui. Une nuance marquée sépare toutefois ces deux apologistes, car Taine nous offre bientôt des héros beylistes un tout autre aperçu que Balzac. Il ne voit point en eux, comme jadis l'auteur de la *Comédie humaine*, des âmes rares et distinguées, mais des monstruosités instructives. Ce sont, dit-il, des êtres à ce point exceptionnels, que nous ne les « rencontrerons » pas plus que nous ne les imiterons, et que, néanmoins, ils sont seuls dignes de nous attacher *aujourd'hui :* ils possèdent un intérêt d'actualité. Taine estime en effet à bon droit que l'analyse du cœur humain, commencée en France par les classiques du dix-septième siècle, et main-

(1) *Essais de critique et d'histoire*, 2e édition, 1866. — Cette étude a disparu des éditions suivantes jusqu'en 1901.

tenue trop longtemps depuis lors dans le même cadre par une admiration peu critique, doit être à présent reprise et poussée davantage sur les pas de Beyle, afin de peindre tels qu'ils sont nos contemporains.

Et cela est profondément vrai, si nos contemporains se sont à ce point raffinés et affaiblis tout à la fois, surtout dans les milieux cultivés, qu'il faille désormais des sensitifs tels que Stendhal pour rendre un compte exact des complexes mobiles qui commandent leur activité extérieure. Voyez ce qui plaît surtout à Taine dans le *Rouge*, comme « rompant les mouvements de la passion par la subite entrée en jeu de l'Inconscient ou de l'Involontaire » : ce sont tantôt de brusques hallucinations visuelles, ainsi qu'il arrive à M. de Rénal : tantôt de soudaines auditions de voix, aventure que connaît parfois Mme de Rénal. Le théâtre romantique, ajoute-t-il, nous avait montré déjà quelques-uns de ces phénomènes révélateurs. Ainsi Ruy-Blas, « avec l'accent de folie et d'imbécillité d'un homme anéanti », cesse de penser durant les heures de crise, tandis que ses lèvres murmurent machinalement ce que ses yeux aperçoivent. Or Stendhal marque un progrès sur Hugo à ce point de vue, car ses héros dépassent la « stupeur » pour être conduits jusqu'au « ridicule ». — Ces lignes offrent évidemment la définition d'un analyste prédestiné des états anormaux de la sensibilité humaine, états que chacun peut connaître par expérience en ses moments d'exception, mais que les sensitifs pathologiques du romantisme connaissent et expliquent mieux que les autres, par fréquente expérience personnelle, et par habitude acquise.

Mieux encore que l'essai sur *le Rouge et le Noir* nous éclairera ce fragment sur la Volonté (1), que Taine rédigea vers l'apogée de sa ferveur stendhalienne de 1853 à 1855, et où il s'est constamment servi des observations de son guide favori. Une fois de plus, Beyle offre pour ses spéculations fécondes au génial explorateur de l'Intelligence humaine des exemples de l'*image-hallucination*, qu'il faut considérer comme si supé-

(1) Publié dans la *Revue philosophique* de novembre 1900.

rieure aux idées abstraites et raisonnées dès qu'il s'agit de mettre en jeu la volition. Ainsi, dit Taine, Julien Sorel qui ne craint point la mort, *in abstracto,* se prend subitement à la redouter lorsqu'il reçoit la visite de son vieil ami, l'abbé Chélan, tout décrépit, et visiblement parvenu aux limites de la vie humaine. Ainsi, Fabrice, Italien et homme d'imagination, voyant venir les gendarmes du haut du clocher où il se tient caché, ressent par anticipation les affres des cachots du Spielberg, dont il se croit menacé, et s'empresse de tendre une toile entre les sbires et lui, bien qu'il se sache parfaitement dissimulé à leurs regards. En général, quand ces personnages sont saisis par une idée, c'est « avec la toute-puissance de la première idée qu'on croit avoir inventée », en sorte qu'ils manquent devenir fous!

Taine continue son développement par une longue et très admirative analyse de la délibération solitaire du comte Mosca, recevant la lettre anonyme qui lui apprend l'amour de la duchesse de San Severina pour Fabrice. Le ministre voit « les formes, les couleurs, les expressions, le physique » dans la violence de sa passion. Soudain, c'est « la cruelle apparition des grâces charmantes de Fabrice ». Ce caprice peut changer ma vie, dit-il, comme « pour s'excuser d'être tellement fou ». Que de reploiements, conclut le philosophe de l'Intelligence; nos têtes sont remplies d'idées, et nous analysons partout! — Portrait fort moderne en effet et dont la ressemblance s'étend chaque jour à de nouveaux modèles : celui de l'homme qui vit par les nerfs et reste trop souvent l'esclave d'impulsions subconscientes dont il ne sait plus se rendre maître.

Il les analyse alors, afin d'en tenter l'attaque par quelque côté faible; et, certes, il ne fut lui aussi que trop analyste, l'amoureux qui notait dans son *Journal,* après une rebuffade de Louason : « Je vais passer au Palais-Royal une demi-heure qui a peut-être été une des plus pénibles de ma vie : ma seule distraction était d'observer mon état, et c'en était une grande (1). » Ou encore : « Je connais si fort le jeu des pas-

(1) D'un pareil dédoublement de la personnalité naissait vers le même temps

sions que j'ai besoin de me tenir à quatre pour n'être pas soupçonneux, et que je ne suis jamais sûr de rien, à force de voir tous les possibles. » Il s'exagérait même singulièrement la vertu de l'analyse et la facilité de la synthèse, le critique théâtral qui écrit en 1822 : « Si je pouvais faire du comique une analyse aussi claire et aussi complète (modestie à part et suivant moi), que celle que j'ai faite de l'Amour, travailler dans le genre comique ne serait plus qu'un badinage pour moi. »

Poussée à ce degré extrême, l'analyse peut bien produire des documents humains précieux, mais plus difficilement de saines œuvres d'art. N'est-ce pas précisément le reproche que les médecins font aux malades par les nerfs que de trop analyser, de donner une importance exagérée à des phénomènes vitaux qui passent inaperçus chez les normaux et fatiguent l'attention quand ils descendent des régions obscures de l'activité psychique inconsciente vers le cercle éclairé de la pensée réfléchie. Stendhal se vante d'avoir exprimé « le jus de la connaissance de l'homme » : connaissance de l'homme sous un angle exceptionnel en tout cas, de l'homme anormal ou des moments anormaux de l'homme moyen. Vous ne rencontrerez pas ses héros, nous dit Taine. C'est qu'ils sont des monstres, délibérément créés par la fantaisie d'un savant, obsédé de son savoir. Là réside à la fois leur intérêt et leur danger. La dissection de pareils phénomènes sera profitable aux spécialistes plutôt qu'utile aux praticiens de la vie commune, — besogne de tératologie plutôt qu'exercice d'anatomie normale. — On assiste en ce lieu à des expériences rares qui ne se produisent pas dans la nature mais peuvent servir à en mieux pénétrer les secrets. Ou, si l'on veut, une telle expression de la réalité est un réactif coûteux et délicat qu'il faut posséder dans son laboratoire de psychologie expérimentale, pour le savoir sans lacune, mais dont il convient de ne point user à la légère dans la besogne de chaque jour.

sous la plume de F. Schlegel la théorie de l'*Ironie romantique* si fort combattue par Hegel.

Sainte-Beuve avait jadis fait autour de lui de pareilles remarques; il avait constaté (1) que la nature des talents *lyriques,* tels que ceux dont il se voyait surtout entouré, est singulière et exceptionnelle : les éléments de l'âme humaine, disait-il, y sont fortement combinés, mais non pas dans les mêmes proportions que chez le commun des hommes : par exemple, l'imagination sera *double* ou *triple,* la raison *moindre,* inégale, la sensibilité violente. Lorsqu'il prétendra faire œuvre humaine et *morale,* créer des personnages vivants, il arrivera que le poète contemporain, n'ayant point en soi la mesure juste, la moyenne en quelque sorte de l'âme humaine, se méprendra sur toutes les relations des caractères, et n'arrivera point à les disposer dans un rapport naturel. La base humaine sur laquelle s'appuient ses personnages est différemment construite chez lui-même et chez ses auditeurs. Tant qu'il se tient dans le genre lyrique et ne parle qu'en son propre nom, ces singularités fortes peuvent être admises et admirées : mais s'il s'avise de donner la vie à des personnages, il créera des marionnettes sans réalité.

Toutefois, ces marionnettes peuvent être intéressantes, prenantes, instructives par leur geste fruste et synthétique. Et telle fut sans doute la nuance des sympathies stendhaliennes de Taine, ce ferme et lucide esprit qui, pour sa part, a marché toute sa vie vers un stoïcisme plus serein et plus clairvoyant : au point de tenir à bon droit parmi nous le rang d'honneur que Gœthe occupe depuis un siècle en Allemagne, pour avoir offert un modèle accompli de la culture morale désintéressée. Lorsqu'il relut et retoucha, en 1870, ses notes sur la Volonté, il revint sur la scène de jalousie de Mosca, y joignant cette fois l'anecdote, si caractéristique en effet, du lieutenant Louault (2), qui se voit déterminer vers l'action altruiste dont son égoïme s'effrayait d'abord, par une sorte de vision hallucinatoire de l'Opinion sociale, personnifiée dans une « voix » à laquelle il répond lui-même à haute voix.

(1) *Portraits littéraires,* II, 54.

(2) *Correspondance,* II, 81. — Voir précédemment.

Phénomène assez beyliste en vérité. C'est pour des traits de cette sorte que s'attachait à Beyle le philosophe friant des déviations instructives qui rédigea les procès-verbaux de clinique dont s'illustre son livre *De l'Intelligence*. Taine trouve dans les observations de Stendhal sur son propre moi, et sur celui de ses sosies, — Octave, Julien ou Fabrice, — maint éclaircissement analogue à ceux que lui fournit par exemple l'aventure de ce gendarme (1), qui, frappé de troubles cérébraux d'un caractère passager pour avoir assisté à une exécution capitale, raconta de façon si suggestive ses hallucinations de l'ouïe et de la vue (2).

Vision suraiguë dans le champ de l'activité inconsciente du Moi, notations psychologiques nouvelles et suggestives, il faut concéder tout cela à l'auteur du *Rouge*. Mais Beyle voulut être conseiller d'action, autant qu'observateur de phénomènes, si le *beylisme* n'est pas un vain mot : et rien n'est plus

(1) Taine, *De l'Intelligence*, vol. I, p. 119 et suiv.

(2) Taine a d'ailleurs prononcé indirectement la sentence du moraliste sur l'œuvre de Stendhal et du romantisme français dans son ensemble, à propos de Dickens. Dans une sorte de prosopopée de l'opinion publique anglaise, il lui fait tenir ce langage à l'adresse des romanciers d'outre-Manche : « Soyez moraux... Nous sommes des esprits pratiques et nous ne voulons pas que la littérature corrompe la vie pratique. Nous avons la religion de la famille, et nous ne voulons pas que la littérature peigne les passions qui attaquent la vie de famille... Balzac a célébré toutes les passions ; il les a considérées comme des forces et jugeant que la force est belle, il les a soutenues de leurs causes, entourées de leurs circonstances, développées dans leurs effets, poussées à l'extrême et agrandies jusqu'à en faire des monstres sublimes, plus systématiques et plus vrais que la vérité. Nous n'admettons pas qu'un homme se réduise à n'être qu'un artiste, nous ne voulons pas qu'il se sépare de sa conscience et perde de vue la vie pratique. Nous ne consentirons jamais à voir que tel est le trait dominant de notre Shakespeare ; nous ne reconnaîtrons pas que comme le romancier français, il mène ses héros au crime et à la monomanie... Nous sommes bien changés depuis le seizième siècle et nous condamnons ce que nous approuvions autrefois... Cela a des inconvénients, il est vrai : l'art peut-être en souffre si le public y gagne. Si vos personnages sont de meilleur exemple, vos ouvrages sont de moindre prix ; il n'importe. Vous vous résignerez, en songeant que vous êtes moral. » (Publié pour la première fois dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1856.) Beyle n'est pas nommé ici avec Balzac, mais les expressions employées pour caractériser l'art de Shakespeare sont précisément celles qu'on trouve dans l'étude sur *le Rouge*. A cet époque, l'artiste combattait encore le moraliste dans l'esprit de Taine, mais le moraliste savait déjà faire entendre distinctement sa voix.

discutable que l'interprétation dont il couronne ses observations quotidiennes. Il importe donc d'avoir bien discerné les éléments dont se construit un talent de cette sorte, afin de prononcer que l'humanité a peut-être sujet de se laisser instruire, — charmer même si telle est pour certains raffinés la vertu de ces subtiles variations psychologiques — mais qu'elle aurait tort de se laisser guider, pour la conduite pratique de la vie, par ce fils spirituel de Jean-Jacques, et par ses continuateurs dont le bataillon serré encombra de façon si continue les chemins de la morale progressive, au cours du dix-neuvième siècle (1).

(1) Lorsque ces pages parurent dans la *Revue des Deux Mondes* (15 janvier et 1er février 1906), elles choquèrent quelques stendhaliens passionnés et furent en général peu comprises. Il est si rare de l'être quand on ne se borne pas à prêter les agréments de la forme à quelque opinion dès longtemps reçue et assimilée par les esprits indolents, ou du moins à quelque apparent paradoxe qui soit au fond dans la ligne secrète de leurs préférences inavouées. L'objection qu'on nous présenta le plus souvent fut formulée de la sorte : « Eh bien, oui! il était névropathe; tout le monde est névropathe, et puis après! » — Après! les névropathes se construisent une psychologie et une morale qui peuvent être excellentes pour leur usage, mais non pour le commun des hommes. Après! ces doctrines corrompent insensiblement une époque, précisément parce qu'elles se parent de tous les prestiges du talent; il n'est donc pas superflu d'en étudier la genèse. — Sans doute, nos estimables et parfois éminents contradicteurs voulaient dire : « Et puis après, Stendhal n'en est pas moins séducteur. » Certes, qui le nie! Nous entendons simplement montrer quelle est la rançon de ce charme afin qu'on s'y abandonne désormais en connaissance de cause, avec moins de propension à dépasser la limite de l'admiration pour céder aux hantises de l'imitation. Tâche ardue, ingrate, mal récompensée que la nôtre; parler raison et sang-froid à qui se sent porté par la passion, c'est courir au-devant du sarcasme; mais il est des vocations auxquelles on ne résiste point. — Encore une fois notre dessein — dans ce volume — n'est nullement de souligner chez quelques romantiques de marque les stigmates de la dégénérescence nerveuse : cette démonstration n'aurait aucune portée par elle-même. Nous voulons établir que ces anomalies de l'esprit ont déterminé la direction même du mouvement romantique, qu'elles en forment la substance et le noyau, et que favorables peut-être à son éclat artistique, elles sont néfastes en revanche à la fermeté de la conception morale.

APPENDICE I

LE ROMANTISME DANS L'ART CONTEMPORAIN

La production artistique est par excellence le champ d'action des facultés subconscientes de l'être; là règnent et gouvernent l'inspiration, l'intuition, la suggestion; là la raison sagace et le calcul rigoureux se reconnaissent impuissants par eux-mêmes et se laissent éclipser par leurs brillantes rivales. Ce n'est pas à dire toutefois que leur collaboration doive faire entièrement défaut à l'œuvre artistique, car un art n'est sain, il n'est compatible avec la bonne hygiène du corps social qu'à la condition de sacrifier aux notions d'ordre et de finalité consciente.

Or l'art romantique, décrivant exactement la même courbe que la morale de cette école régressive, s'est sans cesse écarté davantage de cette règle sage à travers les cinq générations qui l'ont pratiqué tour à tour. Il a le plus souvent préféré les conseils de la *Nature*, c'est-à-dire de l'instinct sans contrôle, à ceux de l'expérience antérieure, c'est-à-dire de la Raison. Il semble même qu'en ce moment il accélère sous nos yeux le rythme de sa bacchanale, toute dionysiaque, pour parler la langue de l'esthète Nietzsche.

Jetons un coup d'œil sur les productions les plus récentes de la peinture, celui de nos arts qui subit l'évolution la plus rapide et entraîne les autres à sa suite. Considérons un instant, en particulier, ces derniers venus de nos peintres impressionnistes qu'on peut appeler les *Indépendants*, du nom qu'ils ont donné tout d'abord à leurs manifestations d'ensemble. Nous ne parlerons d'ailleurs que des morts, et parmi eux, des chefs d'école qui sont reconnus comme tels d'une voix unanime. Voyons ce que nous apprend leur œuvre, ainsi que l'exégèse souvent fort instructive qui nous est fournie par leurs admirateurs, les critiques d'art les plus modernes de tendance. La bonne foi et le talent de ces derniers sont hors de cause; il faut

même beaucoup de pénétration dans le coup d'œil et de souplesse dans l'écriture pour exprimer comme ils le savent le faire d'impondérables nuances, pour traduire par le discours logique les plus ténues vibrations de l'inconscient, de l'illogique et de l'incontrôlable.

De qui procèdent les artistes indépendants? Des maîtres qui furent particulièrement romantiques par leurs tendances. De Rembrandt, de Vermeer, de Hals et de Claude Lorrain peut-être; assurément de Constable et de Turner, ce prodigieux visionnaire, de Géricault, et de Delacroix dont Van Gogh en particulier a dit (1) vingt fois l'influence prépondérante sur sa personnalité artistique. Citons enfin parmi leurs précurseurs immédiats Gustave Moreau, ce mystérieux et génial évocateur, dont plus d'un disciple est venu directement à l'art indépendant.

Quels sont les mots d'ordre de l'école; tout d'abord, comme il convient, l'individualisme le plus extrême, le dédain presque haineux de la tradition, — au moins de la tradition d'hier, car nous verrons qu'elle accepterait plus volontiers la tradition d'avant-hier, qu'on ne lui propose pas de suivre. — Van Gogh a dit sa joie de n'avoir pas appris à peindre, de tout demander au contact direct de la nature. Gauguin a écrit sur le même ton qu'il fut gêné par tous les enseignements d'autrui, que personne ne lui a jamais rien appris. Il reconnaît savoir peu de chose, mais il aime ce peu de chose qui est lui-même et il espère que ce germe, après lui développé, pourra devenir une grande chose. Cézanne, longtemps copiste au musée du Louvre, se résolut un jour à *ne plus rien savoir,* et il y réussit en vérité! Ce principe a été poussé si loin que chacun de nos salons arrache à nos critiques d'âge mûr des exclamations d'avertissement. Il paraît qu'un mot revient de plus en plus fréquent sur les lèvres des débutants les plus novices lorsqu'un maître leur présente, à l'atelier, quelque observation ou quelque avis : « Et ma personnalité, monsieur! qu'en faites-vous? »

Le mysticisme dont s'appuie cet incompressible égotisme est celui de la couleur, qui est l'élément subjectif et intuitif de la peinture, par opposition au dessin, plus objectif et plus logique (2). Les Indépendants connaissent l'ivresse, l'extase, le narcotisme des nuances. Lire la nature, dit l'un de leurs interprètes les plus subtils, c'est la voir, sous le voile de l'interprétation, par taches colo-

(1) Ce maître de l'école qui fut aussi l'un de ses théoriciens a laissé de curieuses lettres auxquelles nous ferons quelques emprunts.

(2) Voir sur ce sujet le très intéressant ouvrage de G. Fuchs, *Deutsche Form*. Munich, 1907, p. 57 et suiv. — Gœthe a dit que les couleurs sont les actes et les souffrances de la lumière.

rées se succédant suivant une loi d'harmonie. — Un enthousiaste a même écrit (souhaitons que ce soit ironiquement) à propos d'une nature morte conçue d'après ces principes : « Telle une marqueterie qui n'aurait pas de sens, on peut la regarder indépendamment du sujet, debout, inclinée, couchée et les taches, de bas en haut, de droite à gauche, s'équilibrent, se contre-balancent! » Un partisan de ces nouvelles méthodes d'expression ajoute qu'en présence d'évocations si achevées, il jouit de façon physique comme en savourant un gâteau ou en écoutant l'orchestre de Wagner. Et en effet la musique moderne prêterait à d'analogues observations.

Le mysticisme de la couleur se déguise d'ordinaire dans le langage de ses adeptes sous une formule plus rationnelle et plus acceptable à notre sens logique, il se donne pour recherche de l'effet *décoratif*. Les maîtres indépendants sont prônés avant tout comme décorateurs; en de « très méditatives séances », ils obtiennent « l'exaltation des sensations colorantes, l'élévation de la forme vers une conception décorative, et de la couleur vers un plus chantant diapason. Plus l'artiste travaille, plus il abstrait son tableau et le simplifie avec ampleur! » Cette velléité rationnelle se précise encore dans leur prétention à continuer les grands maîtres classiques par-dessus leurs fades imitateurs contemporains. Ils sont tout au moins classiques d'*intention*, assurent volontiers leurs partisans; mais, à contempler leurs résultats, on se convaincra que cette intention a bien de la peine à se traduire en actes. Qu'importe au surplus le résultat pourvu qu'on ait la bonne volonté. Jean-Jacques trouvait mille compensations à la vertu difficile dans les excellentes intentions de son cœur sensible. Ainsi la joie naïve de ces ingénus qui découvrent à chaque instant l'Amérique est si enivrante « qu'ils en perdent l'inquiétude du résultat ». Tant pis si cette inquiétude subsiste chez quelques spectateurs de leurs ébats : ils comptent bien qu'un certain nombre de suggestionnés la perdront à leur exemple; ils connaissent leur temps avec lequel ils communient par toutes leurs tendances et leur attente n'est pas souvent trompée.

Au total ce sont la plupart du temps, comme tous les romantiques, des régressifs qui se croient des avant-coureurs. Van Gogh nous a confié qu'il avait pris pour règle de dessiner d'abord d'après nature, en cherchant à rendre à grands traits l'important, le caractéristique du paysage; puis de remplir les surfaces ainsi délimitées par des tons simplifiés et schématisés. Sur tout ce qui est terrain, il jetait le même enduit violet; le ciel entier était tenu dans une coloration bleu vif, le feuillage devenait bleu-vert ou vert-jaune suivant l'effet désiré. Voilà un mode décoratif qui est bien près de celui dont les primitifs et les enfants ont dès longtemps trouvé le

secret. — Gauguin, qui se réclamait d'une hérédité « mêlée de vieille France et d'antique Pérou », disait de lui-même : « Je suis un sauvage et les *civilisés* le pressentent, car dans mon œuvre, il n'y a rien qui puisse dérouter, si ce n'est ce *malgré moi* de sauvage. » Nous voici donc encore une fois très près de Jean-Jacques; tout près aussi des conséquences ordinaires de sa prédication romantique; car on nous assure que de tels sauvages, estimant l'art d'hier convenable seulement à une civilisation décadente, épuisée, aimeraient à y mettre fin par « un geste de barbare, purificateur comme le feu ». Par malheur ces barbares-là sont ceux du romantisme; ils sont plus usés que les civilisés dont le voisinage gêne les libres ébats de leur névrose (1).

Après tout, nous l'avons dit déjà, l'individualisme est fécond, même en ses aberrations, à la condition que ses inspirations soient à temps corrigées, épurées, *adaptées* aux convenances sociales. Il est donc permis de considérer jusqu'à un certain point ces aventureux comme ils voudraient l'être; non pas précisément comme des précurseurs et des primitifs au sens esthétique de ce mot (car les Primitifs de la Prérenaissance marquaient un progrès logique et technique fort évident sur l'art qu'ils allaient écarter); mais au moins comme des expérimentateurs hardis qui risquent leur santé intellectuelle, et le plus souvent la perdent, au service de quelque recherche de détail, poursuivie avec un acharnement épuisant. Reconnaissons qu'ils tirent peut-être de leur intuition visuelle débarrassée de toute entrave et de tout contrôle quelques résultats nouveaux; des tempéraments plus équilibrés, des esprits dont la faculté de combinaison logique n'est point paralysée par l'usure, recueillent ces résultats précaires, les émondent, les classent, les adaptent et leur donnent une place honorable en de plus puissantes synthèses.

(1) Ces pages étaient écrites et même publiées en allemand quelques mois avant le Salon d'Automne de 1907. L'exposition d'ensemble des œuvres de Cézanne n'a fait que nous confirmer dans notre sentiment. (Voir les *Souvenirs* publiés par M. Émile Bernard dans le *Mercure de France* des 1er et 15 octobre 1907, et la belle étude de M. A. Michel dans le *Journal des Débats* du 16 octobre 1907).

APPENDICE II

LE BILAN DU ROMANTISME ALLEMAND (1)

Depuis plusieurs années déjà, certains esprits de bonne volonté, ayant senti s'éveiller en eux quelque inquiétude devant les dispositions morales du temps présent, se sont mis en devoir d'établir le bilan du Siècle romantique qui vient de se clore. Légataires avisés, ils s'occupent à régler les comptes de ce défunt d'illustre mémoire : ils voudraient séparer les créances sérieuses du papier sans valeur dans l'héritage fort riche, mais assez confus qui leur fut transmis et que la prudence conseille d'accepter préalablement sous bénéfice d'inventaire.

Ces enquêteurs patients rencontrent toutefois une difficulté sérieuse dès qu'il s'agit pour eux de juger les actes de l'aïeul et d'apprécier ses règles de conduite : Son sang coule en effet dans leurs veines : à tous il a légué quelques traits de son caractère et quelques dispositions de son tempérament. Nous sommes des romantiques, par nature le plus souvent, par éducation toujours. L'effort est donc singulièrement pénible à réaliser, qui nous donnerait l'indépendance et l'impartialité véritables. Lorsque nous venons à mieux discerner autour de nous, la contagion persistante du « mal du siècle », nous sommes tentés d'opposer au danger une hygiène qui n'est pas moins romantique en son essence. De là des cercles vicieux dont il est malaisé de sortir.

Ayant nous-même entrepris sur ce sujet une enquête attentive et proposé quelques observations préalables (2), nous avons entendu résonner au delà du Rhin une voix qui parlait presque à l'unisson de

(1) Cette étude a paru en feuilleton dans le *Journal des Débats* du 30 novembre 1907.

(2) Voir notre *Philosophie de l'Impérialisme* (1903-1907).

la nôtre. Un critique d'art plein de talent et d'originalité, M. Georg Fuchs, vient de publier à Munich un ouvrage esthétique, *la Forme allemande* (1), qui mérite d'attirer et de retenir un instant notre attention. Conçu après une visite attentive des récentes expositions centenales de l'art allemand, ce volume renferme avant tout de précieux renseignements sur l'évolution de la peinture allemande au dix-neuvième siècle : mais l'auteur regarde vers l'avenir plus encore que vers le passé : il prétend tracer à l'usage de ses frères de race les règles d'une morale esthétique qui devra désormais régir leur effort créateur. Il voudrait les guider vers une « culture » purement germanique de l'esprit et du cœur dont ils sont jusqu'ici dépourvus, s'il faut l'en croire. A cet effet, son livre pousse un cri de guerre contre le romantisme, entame une lamentation sans trêve sur les ravages causés par cette maladie de l'esprit.

L'adjectif romantique a d'ordinaire chez nos voisins de l'Est un sens assez étroit : on l'applique surtout aux doctrines réactionnaires, cléricales, absolutistes même qui furent ou devinrent celles des plus connus parmi les écrivains allemands dont le romantisme avait été le point de départ. Ainsi les rois Frédéric Guillaume IV de Prusse et Louis Ier de Bavière passent pour les représentants typiques de cet état d'esprit. Or M. Fuchs a le grand mérite de rompre avec une tradition verbale qui obscurcit à la fois les origines, les ramifications et les tendances véritables du romantisme moral. Il sait qu'on n'a nul besoin de célébrer le moyen âge ou le catholicisme romain pour mériter le nom de romantique. Les étudiants de Munich ameutés contre le roi Louis au temps de la belle Lola Montès étaient, dit-il, aussi romantiques que leur souverain, et Ferdinand Lassalle ne le fut pas moins qu'Overbeck ou Gœrres. Gœthe lui-même était un romantique en puissance; toute sa vie, il dut se défendre contre son tempérament et tenir éveillées dans son âme les puissances organisatrices afin d'échapper au déséquilibre et à l'infécondité finale. Enfin Wagner et Nietzsche nous sont présentés à bon droit comme de dangereux romantiques. M. Fuchs discerne même assez clairement, sans toutefois les associer par un lien solide et les rapporter à leur origine physiologique, les deux symptômes principaux du mal romantique : d'une part, l'individualisme exalté, affolé, privé de boussole rationnelle; d'autre part, son complément nécessaire, le mysticisme aveugle, toujours empressé à écarter de son champ visuel les réalités de la vie.

Chose singulière, l'auteur de la *Forme allemande* estime que le romantisme a pris en Allemagne seulement le caractère d'une ma-

(1) *Deutsche Form*. Munchen, 1907. — Voir surtout le chapitre intitulé *le Bilan du romantisme*.

ladie de l'esprit, car il juge que les pays voisins n'ont pas souffert du mouvement qu'ils ont appelé de ce nom. S'il regarde vers l'Angleterre, il remarque avec raison que la forte discipline morale de la race anglo-saxonne a contenu jusqu'ici l'inondation romantique : aussitôt que la société anglaise se sent menacée dans ses principes essentiels, la réaction défensive est chez elle aussi instantanée que brutale. Byron jadis, hier Wilde offrent des exemples mémorables de ces ostracismes soudains qui sont d'utiles avertissements aux démolisseurs. Quant à la France, M. Fuchs, en passionné d'art, la voit surtout à travers ses peintres qui lui sont très sympathiques. Un maître tel qu'Eugène Delacroix, un indépendant tel que Gustave Courbet ne lui semblent avoir préparé que du bien : il estime donc que le romantisme français s'est épanoui dans une « culture » digne de ce nom. — Culture artistique peut-être, sommes-nous ici contraints de lui répondre en plus entière connaissance de cause, mais culture morale, c'est autre chose! Bien plus, lorsque nous contemplons l'Allemagne contemporaine ailleurs que dans ses expositions de peinture, nous jugeons, contre l'avis de M. Fuchs, que le romantisme fut chez elle infiniment moins dévastateur que chez nous (1). C'est ainsi que nulle part, à l'heure présente, les romantiques ne sont prophètes en leur pays.

Nous avons dit que les critiques actuels du romantisme pactisent trop souvent sans le savoir avec les dispositions qu'ils condamnent et proposent pour des maux romantiques des remèdes plus romantiques encore. M. Fuchs a-t-il échappé à ce danger? — Remarquons d'abord que sa conception du rôle cultural de l'art est toute mystique, de son propre aveu. Il voit très clairement et explique en termes excellents que nos contemporains demandent souvent à l'art seul ces émotions et ces consolations dont les rites religieux étaient autrefois la source. Pour les émancipés de la croyance, l'art est devenu le phénomène mystique par excellence, l'unique voie qui mène l'homme à se fondre avec la divinité afin de participer de sa puissance. A l'avis de M. Fuchs, les excès romantiques ont déconsidéré parmi nous le mysticisme, mais il importe de lui réserver sa place parmi les différentes manifestations de l'activité humaine. Et, jusqu'ici, il peut se recommander de Platon, s'il est déjà assez voisin de ce Schopenhauer dont il réprouve pourtant le romantisme négateur.

Mais voici qui sonne plus romantique encore : écoutons la profession de foi qu'il place sur les lèvres de la jeunesse moderne vers la fin de son livre. On croyait relire les exhortations « inactuelles » de Nietzsche qu'il nomme le plus stérile des néoromantiques. Presque

(1) Voyez la pénétrante enquête que vient de publier M. Jules Huret.

dans les mêmes termes que le professeur de Bâle, l'auteur de la *Forme allemande* célèbre ces natures largement douées qui abordent dès leur premier élan les difficultés suprêmes, qui dédaignent les bas-fonds obscurs où se déploie l'effort indolent du vulgaire : qui, devant une œuvre d'art nouvelle, se sentiront d'abord pénétrés de méfiance et examineront avant tout si le créateur est de leur famille, c'est-à-dire de sang noble et d'esprit généreux. Sur cette parenté morale, un instinct inné, une intuition certaine, un frisson sacré, la voix du sang en un mot, les renseigne sans faute et sans délai. Avant même d'avoir réfléchi, ils auront pris position vis-à-vis du nouveau venu sur le seuil de la beauté; ils salueront en lui un égal par la naissance, où condamneront le rejeton d'une race moindre, qui se trahit par son coup d'aile alangui. Enfin ces privilégiés ne se compteront même pas par dizaines dans le siècle le plus fortuné. Et Nietzsche, vers ses débuts, promettait du moins à cent initiés le privilège de la culture dionysiaque.

M. Fuchs a quelquefois des assertions plus inquiétantes encore. En présence d'instincts qu'il juge destructeurs, c'est à des instincts seulement qu'il recourt pour organiser et « former ». Or, en nous, les facultés supérieures et conscientes sont avant tout organisatrices et quiconque méconnait cette vérité, sera nécessairement enclin à demander le progrès aux dons de la naissance, aux qualités de la race plutôt qu'à un effort soutenu vers la perfection qui soit accessible à tous les hommes de bonne volonté. M. Fuchs enseigne de la sorte une « bonté naturelle » qui le ramènerait bien vite, s'il n'y prenait garde, sous l'étendard de Rousseau et de ses continuateurs. Enfin, dans sa conclusion, il assure que les forces organisatrices dont il prévoit le réveil n'ont rien de rationnel et de normal, et il écrit de ses compagnons d'armes « qu'ils se sentent de nouveau le courage de se confier aveuglément à l'irrationnel ». Or c'est là, mot pour mot, la devise du mouvement romantique.

Faut-il condamner pourtant son généreux effort et doit-on craindre que l'auteur de la *Forme allemande* ne favorise contre son gré, le prochain essor d'une sixième génération romantique, après avoir excommunié les inspirateurs de la cinquième? — Nous ne le croyons pas, et nous augurons mieux de sa croisade : car sa très originale revue de l'art allemand contemporain le conduit à saluer cordialement l'effort honnête, patient, consciencieux des artistes modestes qui ont travaillé depuis cent ans, en bons ouvriers de la culture, au fond des provinces allemandes; car il répudie cette excessive conception de l'artiste-prêtre et du poète-messie que le romantisme ambiant continue d'inculquer aux cerveaux contemporains; car il a l'intelligence très nette de son temps et ne partage nullement le dédain des romantiques de toutes sortes pour le

« bourgeois ». Au contraire l'ingénieur qui construit une machine, l'homme d'initiative qui met sur pied une vaste entreprise industrielle ou commerciale lui apparaissent comme les participants désignés de la culture qu'il appelle de ses vœux. Avec Stein, Scharnhorst, Bluecher et Bismarck, il propose à l'imitation ce docteur Peters qui, échappé à l'influence morbide de Schopenhauer et synthétisant les méthodes coloniales de l'Angleterre et de la France, a doté l'Allemagne de sa première colonie d'outre-mer. Enfin il convie mainte fois ses compatriotes à une conception positive de la vie à un effort « conscient » vers la « forme » allemande.

Ce dernier mot, — qui revient si souvent sous sa plume et qui lui fournit le titre de son livre, — le mot de « forme » est certainement pris par lui dans son acception active. Il invite ses lecteurs à façonner, à canaliser, à régler en eux et autour d'eux la nature. Or, si tel est en effet son ferme propos, il se dégage assurément du torrent dévastateur : il est sur le point de gagner la rive, d'ou il pourra contempler, avec sérénité, les débris inféconds qu'emporte au loin vers l'Océan le débordement romantique.

APPENDICE III

SUR L'IMPÉRIALISME DÉMOCRATIQUE

Le troisième volume du présent ouvrage, l'*Impérialisme démocratique*, ayant reçu dans sa traduction allemande une forme un peu différente de l'édition française et plus développée, nous pensons fournir quelques points de repères utiles au lecteur que ces problèmes intéressent en reproduisant ici une analyse de *Der Demokratische Imperialismus, Rousseau, Proudhon, Marx* (Berlin, Barsdorf, 1907). — Elle est de la plume de M. Henri Lichtenberger, maitre de conférences à la Sorbonne, et a paru d'abord dans la *Revue universitaire* du 15 novembre 1907. — C'est un modèle d'intelligence critique, de clarté et de bienveillance.

Après avoir étudié précédemment en Gobineau et Nietzsche deux représentants authentiques de l'impérialisme *de race* et de l'impérialisme *individuel*, M. Seillière s'attaque aujourd'hui, dans le troisième volume de sa philosophie de l'impérialisme, à un problème plus vaste encore, celui de l'impérialisme démocratique.

L'*impérialisme*, au sens où l'entend M. Seillière, est l'effort rationnel et utilitaire vers la puissance. C'est donc l'un des instincts tout à fait primordiaux de la nature humaine. Sur lui on peut baser, comme le fait M. S..., non pas seulement un système politique mais aussi une psychologie ou une morale. Il ne se montre pas seulement chez les individus, mais aussi chez les collectivités, races, nations, classes sociales. — L'*impérialisme démocratique* c'est donc l'effort conscient et volontaire du travailleur européen vers la puissance, ou tout au moins vers la conquête d'une situation économique aussi avantageuse et satisfaisante que possible. Le développement de l'instinct impérialiste chez les travailleurs modernes, en particulier chez les prolétaires, est à coup sûr l'un des faits les plus

considérables de l'époque contemporaine. M. S... n'hésite pas à affirmer que l'impérialisme démocratique a pour lui l'avenir, voire même un avenir très prochain. Et il l'étudie, dès lors, dans ses prophètes les plus caractéristiques, depuis Hobbes, Boulainvilliers, Mandeville ou Rousseau jusqu'à Proudhon ou Karl Marx.

Un fait très général le frappe d'abord au cours de cette étude. L'impérialisme démocratique, chez ses docteurs les plus illustres, ne se manifeste jamais à l'état de pureté complète. Il se complique toujours plus ou moins de romantisme et de mysticisme. Son fondateur, J.-J. Rousseau est en même temps le père du romantisme. Il n'est pas seulement le plébéien orgueilleux et révolté qui aspire passionnément à la puissance. Il est aussi un mystique qui croit à la « bonté naturelle » de l'homme. Et son mysticisme travaille efficacement au profit de son impérialisme. Si l'homme naturel, le pauvre, le plébéien est « bon » de nature c'est qu'il est en réalité un aristocrate méconnu, temporairement dépouillé de ses privilèges et qui demain peut reprendre le pouvoir en vertu de son droit divin et imprescriptible. Le romantisme pare ainsi d'une auréole de poésie et d'une séduction infinie le dur impérialisme plébéien de Rousseau et lui conquiert rapidement une popularité inouie. — Le même phénomène s'observe chez le grand législateur du socialisme contemporain, chez Karl Marx. Assurément il est un ambitieux de haute marque qui s'efforce âprement vers la puissance — un représentant éminent de l'impérialisme par conséquent. Mais il est en même temps un tempérament romantique passionné, inquiet, agité, hypernerveux, hanté d'aspirations messianiques. Et c'est ce côté de sa nature que M. S... s'attache plus particulièrement à analyser et à mettre en relief. Il nous montre le Marx d'avant 1848, disciple de Hegel et tout imprégné d'une foi mystique en l'impérialisme prolétarien, cherchant dans l'histoire et dans l'économie politique les lois qui expliquent le présent et régissent l'avenir, posant l'existence d'une sorte de divinité, l'*Énergie productrice*, qui détermine souverainement par ses décrets immuables les destinées humaines, exposant enfin comment cette divinité qui s'incarnait hier dans la bourgeoisie est toute prête, demain, à passer, sans changer de nature, dans le camp des déshérités pour l'amour desquelles elle accélèrera même l'évolution vers le progrès. Et M. S... nous décrit ensuite le Marx d'après 1848, désabusé par les expériences de la période révolutionnaire, convaincu de la persistance de l'égoïsme calculateur dans l'humanité, assailli de doutes, maintenant, sur le dévouement de sa divinité à la cause du peuple, s'efforçant dès lors de concevoir ce démiurge sous une forme qui rendit impossible toute trahison, et posant finalement comme l'essence même de ce Dieu « Énergie productrice » la « force de travail simple » *(ein-*

fache Arbeitskraft), créatrice dernière de toutes les richesses, de tout l'outillage économique de l'époque moderne. Ainsi l'ouvrage théorique de Marx le plus abstrait en apparence, le *Capital*, n'est au fond « qu'un poème mystique où une idée dominante : le travail simple du prolétaire est la source *unique* de toute richesse — est présentée avec une adresse extrême encore qu'inconsciente comme conclusion de l'expérience historique et comme résultat dernier de l'analyse mathématique la plus rigoureuse » (p. 278 et s.).

Or ce romantisme est, aux yeux de M. S..., irrémédiablement caduc. Le mysticisme qui déchaine l'enthousiasme et exalte la sensibilité n'est à coup sûr pas un élément à dédaigner pour le succès d'une cause. Mais il peut être aussi un danger. Le plus souvent il procède d'un manque d'équilibre intérieur, il est un symptôme de « décadence ». Le romantisme est maladie, l'impérialisme est énergie, proclame M. S... dans sa préface. Pour réaliser pleinement ses fins, l'impérialisme doit se faire de plus en plus *rationnel*, se préoccuper d'une manière toujours plus consciente d'adapter exactement les moyens aux fins qu'il poursuit, élaborer une psychologie et une morale véritablement conformes aux données de l'expérience réelle. C'est ce que Marx lui-même a entrevu toujours plus clairement, surtout vers la fin de sa vie. Et M. S... cite en particulier la célèbre lettre de Marx sur le programme de Gotha, en 1875, où l'auteur du *Capital*, modifiant dans un sens plus rationaliste sa théorie de la plus-value, termine son exposé par cette déclaration significative : « Dixi et salvavi animam meam » (p. 419).

Ainsi l'ouvrage de M. S... est, en même temps qu'une étude historique, une profession de foi. La tâche pratique qu'il assigne à l'époque présente, c'est l'élimination du virus romantique, l'organisation scientifique des collectivités pour conquérir la puissance et la prospérité économique. Son livre ne veut pas être une attaque contre le socialisme ni contre le principe démocratique. Ce qu'il repousse et combat, c'est l'utopie égalitaire ou collectiviste, la chimère d'un âge d'or où il n'y aurait plus ni lutte ni conflits, l'hypothèse décevante de la « bonté naturelle » de l'homme. A ces mirages romantiques il veut substituer l'effort réfléchi et méthodique pour améliorer la condition humaine. Au dogmatique mystique de l'orthodoxie marxiste il oppose l'éducation rationnelle de la démocratie moderne. Et ainsi cette étude philosophique sur l'impérialisme démocratique aboutit à une thèse politique d'un intérêt tout actuel, qui appelle à coup sûr la discussion, mais dont nul ne peut méconnaitre la belle et courageuse sincérité.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

L'IMPÉRIALISME IRRATIONNEL

PREMIÈRE PARTIE

LE ROMANTISME DES PAUVRES

CHARLES FOURIER

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES MORALES

DEUXIÈME PARTIE

LE ROMANTISME DES RICHES

STENDHAL-BEYLE

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGOTISME PATHOLOGIQUE CHEZ STENDHAL

CHAPITRE II

LE MYSTICISME ESTHÉTIQUE

CHAPITRE III

VELLÉITÉS RATIONNELLES

CONCLUSION

LES RAISONS DE LA RENOMMÉE DE STENDHAL

APPENDICE I

APPENDICE II

APPENDICE III

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 10439.

